



**HAL**  
open science

# Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio, splendeurs et misères du poète national

Alexandre Giorgi d'Oriano

► **To cite this version:**

Alexandre Giorgi d'Oriano. Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio, splendeurs et misères du poète national. Littératures. Université de Strasbourg, 2021. Français. NNT : 2021STRAC015 . tel-03697154

**HAL Id: tel-03697154**

**<https://theses.hal.science/tel-03697154v1>**

Submitted on 16 Jun 2022

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

**ÉCOLE DOCTORALE DES HUMANITÉS ED520**

**Configurations littéraires EA 1337**

**THÈSE** présentée par :

Alexandre Giorgi d'Oriano

soutenue le : **10 décembre 2021**

pour obtenir le grade de : **Docteur de l'université de Strasbourg**

Discipline/ Spécialité : Littérature générale et comparée

**ANNA DE NOAILLES ET GABRIELE  
D'ANNUNZIO, SPLENDEURS ET MISÈRES DU  
POÈTE NATIONAL.**

**THÈSE dirigée par :**

**MONSIEUR YVES-MICHEL ERGAL**, Maître de conférence HDR, Université de Strasbourg

**RAPPORTEURS :**

**Monsieur Pierre Brunel**, Professeur émérite, Université Paris IV Sorbonne

**Madame Sylvie Thorel**, Professeur émérite, Université Lille 3

---

**AUTRES MEMBRES DU JURY :**

**Monsieur Luc Fraisse**, Professeur, Université de Strasbourg







## Remerciements

Je tiens à exprimer ma plus vive reconnaissance à ma mère, Denyse Federici, qui par ses soutiens innombrables, ses vertus plurielles, m'a permis de mener à bien ce travail.

Ma gratitude se porte également vers mon professeur, Yves-Michel Ergal dont l'exigeante bienveillance, le savoir et la conversation brillante dirigèrent ces quatre années d'écriture, nées d'une idée impromptue, d'une fulgurance jaillie parmi la musique et les lueurs d'une fin de soirée parisienne.

Comment ne pas témoigner ma très haute considération et mon amitié profonde à notre cher maître, le professeur Pierre Brunel, de l'académie des Sciences Morales et Politiques, Président d'honneur du Cercle Anna de Noailles, dont les ouvrages et l'immense culture me furent un flambeau, un ferme repère dans les navigations estudiantines.

De même, quelle confession d'amitié et de reconnaissance intellectuelle ne devrais-je soumettre au professeur et critique Luc Fraisse, qui m'ouvrit les portes du grand monde proustien, faisant jouer ses clefs de subtilités à toutes les serrures que je n'aurais su déjouer.

Un inexprimable remerciement pour le professeur Sylvie Anna Gabrielle Thorel dont les prénoms prémonitoires, la très vive intelligence et l'inconcevable patience ont guidé ma main tel un oracle.

Une pensée émue, enfin, pour ma proche famille et mes amis dont Isaure de Benque, Fabrice Murati et Baptiste Pecorari qui -quotidiennement et avec quelle mansuétude- subirent au fil de ces fructueuses années de recherche, les citations et les feux exaltés de mon lyrisme noaillien.



**INTRODUCTION..... 13**

**I. LA FORMATION DES ENFANTS PRODIGES ..... 23**

**1) UN DETERMINISME ?..... 23**

A) LA FAMILLE, SON NOM ET SON MILIEU.....23

a-1 Le monde cosmopolite des princes de Brancovan .....23

a-2 Scènes de la vie de province : Les Rapagnetta de Pescara. ....31

B) L'EDUCATION.....36

b-1 Précepteurs et gouvernantes de la mittle europa (musique, dessin, littérature européenne) ; les  
Gouvernantes allemande et anglaise.....36

b-2 L'éducation d'annuzienne .....43

**2) INFLUENCES LITTERAIRES ..... 44**

A) INFLUENCES ANTIQUES ET CLASSIQUES .....46

a-1 Les antiques noailliens .....46

a-2 Ses classiques .....49

a-3 Tous les auteurs antiques pour d'Annunzio.....52

a-4 Ses classiques .....55

B) INFLUENCE ROMANTIQUE ET SYMBOLISTE .....58

b-1 Victor Hugo, Lamartine et Musset, un absolu noaillien. ....58

b-2 Giosuè Carducci (Odi barbare), référence d'annunzienne. ....64

C) L'INFLUENCE DE NIETZSCHE ET D'ANGELO CONTI.....66

D) LEUR INDEPENDANCE MALGRE TOUT.....68

d-1 Anna romantique, parnassienne, symboliste, Pléiade ?.....68

d-2 Gabriele et les courants littéraires.....71

**3) LE CREPITEMENT DES PREMIERS ECRITS..... 72**

A) LA VOCATION D'ANNA.....72

B) DU COTE DE GABRIELE, LE *PRIMO VERE*, 1879. ....75

**II. VERS LES GRANDES THEMATIQUES ..... 79**

**1) LE RETOUR A L'ANTIQUE, « CETTE JEUNESSE DU MONDE » SELON HIPPOLYTE TAINÉ ..... 79**

A) *POEMES D'ENFANCE, LE CŒUR INNOMBRABLE, L'OMBRE DES JOURS* .....79

B) <i>PRIMO VERE, CANTO NOVO (ALCEO, PINDARO, ANACREONTE), ELEGIE ROMANE, LAUDI DEL CIELO, DEL MARE, DELLA TERRA E DEGLI EROI (MAIA, ELETTRA, ALCYONE)</i> .....	88
<b>2) LA NATURE</b> .....	<b>95</b>
A) NATURE SELON NATURES .....	95
a-1 Le sentiment de la Nature noaillien .....	95
a-2 Les jardins d'annunziens, le lac de Garde. La nature du Prince de Montenevoso .....	114
B) PERSONNIFICATIONS ET DESIRS SURHUMAINS : UN EROTISME SUGGERE.....	124
b-1 Anna et l'éden sensuel, la « grande méprise » des corps.....	124
b-2 Gabriele, « enfant de volupté » .....	129
<b>3) LES AMANTS DE L'AMOUR</b> .....	<b>133</b>
A) FEUX CROISES OU LE MODELE CACHE DANS L'ŒUVRE D'ANNA DE NOAILLES ET DE GABRIELE D'ANNUNZIO .....	133
a-1 Antoine Arnault, dans La Domination, serait-il Barrès ou d'Annunzio ? .....	133
a-2 Le personnage de la poétesse chez d'Annunzio. ....	144
<b>4) AMOUR SACRE</b> .....	<b>155</b>
A) <i>LES VIVANTS ET LES MORTS, LE VISAGE EMERVELLE, LES FORCES ÉTERNELLES</i> .....	155
B) LE MARTYRE DE SAINT SEBASTIEN, LA PISANELLE, LES PARABOLES DE D'ANNUNZIO : UN SCANDALE DANS LE CLERGE	
171	

### **III. LA GUERRE EN ABYME..... 187**

<b>1) LA GRANDE GUERRE ET LES CHANTRES DE LA NATION</b> .....	<b>187</b>
A) LEURS ENGAGEMENTS POUR LES TERRITOIRES PERDUS .....	201
a-1 Anna et l'Alsace .....	201
a-2 Le Poète-soldat, ses terre irredente, et le miracle de Fiume.....	208
B) DES DISPARITIONS OPPORTUNES .....	214
b-1. Anna face à la montée du nazisme et de l'extrême droite en France.....	214
b-2 Un poète-soldat contre le Führer .....	218
<b>2) FUTURISME/SURREALISME, LA GUERRE DES ARTS</b> .....	<b>222</b>
A) LE SURREALISME EN GUERRE AVEC LA « FILLE DE LANDRU ET DE PASIPHAË » .....	222
B) GABRIELE D'ANNUNZIO ET L'ART DU FUTURISME, UN RAPPROCHEMENT MESURE .....	226
<b>3) VITESSE ET ACTION, LES BATAILLES DU MODERNISME</b> .....	<b>231</b>
A) L'AERONAUTIQUE .....	231
a-1 L'aviation noaillienne .....	231
a-2 L'aviateur lyrique : Forse che si forse che no .....	241
B) LA FASCINATION DE LA VITESSE .....	247

#### **IV. LE POETE NATIONAL..... 253**

##### **LA « GLOIRE NATURELLE » OU L'AMBITION DU GENIE ..... 253**

##### **1) LES TRAJECTOIRES LITTERAIRES..... 254**

LES VOYAGES CROISES ET LEURS APPORTS DANS L'ŒUVRE COSMOPOLITE DES POETES .....255

A) Anna en Italie : étourdissements poétiques et rivalité dramaturgique avec d'Annunzio.....255

B) D'Annunzio en France (4 mars 1910-4 mai 1915) : la fuite d'un poète ruiné .....262

##### **2) LE « DON SACRE DE LA PAROLE » : DEUX ORATEURS ACCOMPLIS AU SERVICE DE LA NATION..... 274**

A) ANNA, MUSE DE LA REPUBLIQUE.....276

B) D'ANNUNZIO ET LE TON NATIONAL.....282

##### **3) LES ARTS ET LES LETTRES ..... 291**

A) DESSINS, GRAVURES, PEINTURES, SCULPTURES ET PHOTOGRAPHIES : LE MUSEE DE SOI-MEME. À COMPARER AVEC LA MARQUISE CASATI, ROBERT DE MONTESQUIOU ?.....291

B) LA MUSIQUE .....302

b-1 Le goût musical et les poèmes noailliens mis en musique .....303

b-2 La musique et d'Annunzio.....311

C) L'ESPACE PUBLICITAIRE OU LA RECLAME BON MARCHÉ .....317

D) LES PASTICHES .....321

E) LES ROMANS A CLEF .....352

F) LES ECRITURES, LA GRAPHIE OU CALLIGRAPHIE DES POETES .....356

G) LE CINEMA.....359

##### **4) L'ARENE POLITIQUE ..... 364**

A) ANNA, MUSE DU CARTEL DES GAUCHES.....364

B)D'ANNUNZIO, DEPUTE DE LA « BEAUTE » .....372

##### **5)LES RECONNAISSANCES OFFICIELLES..... 378**

A) LA NOMINATION COMMUNE A L'ACADEMIE ROYALE DE LANGUE ET LITTERATURE FRANÇAISES DE BELGIQUE EN 1921 ; PRESIDENT DE L'ACCADEMIA D'ITALIA EN 1937 .....378

B) LES GRANDS MEDAILLES, LES DEUX COMMANDANTS.....382

b-1 Anna de Noailles , chevalier de la Légion d'honneur puis première femme Commandeur.....382

b-2 Gabriel d'Annunzio, Prince de Montenevoso .....385

#### **V. VERS LA MORT OU L'EXPERIENCE DE LA PERTE..... 387**

##### **1) L'ECRITURE EN PEAU DE CHAGRIN, LA LENTE MUE DE L'EPURE..... 387**

A) DU MODERN STYLE A L'ART-DECO DU LYRISME : *POEME DE L'AMOUR*, 1924, *L'HONNEUR DE SOUFFRIR*, 1927, *DERNIERS VERS*, 1933 .....387

B) *NOTTURNO* (1921), UN NOUVEAU PAYSAGE LITTERAIRE ? .....407

<b>2) LES MEDECINES DE L'AME, LA TRANSE BACHIQUE .....</b>	<b>413</b>
A) TAURINE ET STUPEFIANTS AUTORISES POUR ANNA DE NOAILLES.....	413
B) MORPHINE ET COCAÏNE CHEZ GABRIELE D'ANNUNZIO. ....	419
<b>3) LES PERSONNES ALITEES, LA MODE DE LA NEURASTHENIE .....</b>	<b>425</b>
A) ANNA DE NOAILLES, UNE MUSE FRAGILE.....	425
B) D'ANNUNZIO, TENTE DE MOURIR ? .....	431
<b>4) LA DISPARITION DES METEORES .....</b>	<b>443</b>
A) DERNIERES CONFIDENCES, LES « FEUX DIMINUES » .....	443
B) LES TESTAMENTS LITTERAIRES .....	449
b-1 Le livre de ma vie, 1932 et Exactitudes, 1930 d'Anna de Noailles. ....	449
b-2 Il libro segreto di Gabriele d'Annunzio, 1935 .....	454
C) LA RAPIDE DESAFFECTION DES DEUX POETES AU COURS DU XX <sup>E</sup> SIECLE. ....	455
<b><u>BIBLIOGRAPHIE.....</u></b>	<b>473</b>
<b><u>ŒUVRES.....</u></b>	<b>474</b>
<b>GABRIELE D'ANNUNZIO :.....</b>	<b>474</b>
<b>ANNA DE NOAILLES :.....</b>	<b>478</b>
POEMES NON REPRIS EN VOLUMES.....	481
PROSES OU ARTICLES NON REPRIS EN VOLUMES.....	482
PREFACES .....	484
HOMMAGES ET ŒUVRES COLLECTIVES .....	485
<b><u>OUVRAGES CRITIQUES.....</u></b>	<b>487</b>
<b>GABRIELE D'ANNUNZIO .....</b>	<b>487</b>
OUVRAGES CRITIQUES.....	487
ROMANS INSPIRES PAR LA VIE DE D'ANNUNZIO .....	492
<b>ANNA DE NOAILLES.....</b>	<b>493</b>
OUVRAGES .....	493
ARTICLES .....	494
<b>OUVRAGES GENERAUX.....</b>	<b>496</b>
OUVRAGES GENERAUX TOUCHANT A GABRIELE D'ANNUNZIO .....	496
OUVRAGES GENERAUX TOUCHANT A ANNA DE NOAILLES.....	497
<b>GABRIELE D'ANNUNZIO ET ANNA DE NOAILLES .....</b>	<b>500</b>
OUVRAGES .....	500

ARTICLES .....501

**ANNEXES ..... 503**



# **INTRODUCTION**

« Un poète appelé à la domination du monde »<sup>1</sup>

Anna de Noailles

« Divinissime... Génie solaire... »<sup>2</sup>

Gabriele d'Annunzio

« Elle était notre d'Annunzio nationale » s'exclame Anatole de Monzie, ministre de l'Instruction publique lors des funérailles officielles d'Anna de Noailles, le 5 mai 1933, célébrées à l'église de la Madeleine. D'où cette comparaison provient-elle et à quel point est-elle décisive pour mesurer l'importance de cette femme poète – née en 1876 – dans le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle ? La reconnaissance officielle de la République, qui semble faire de ce discours une médaille de plus à celle qui fut nommée première femme commandeur de la Légion d'honneur deux années auparavant, place Anna de Noailles sur le sommet de gloire auquel elle aspirait.

À quelle nécessité obéissait le ministre comparatiste dans son exercice de style ? Tout *orateur idéal* cicéronien est à la recherche d'exemples frappants ou de raccourcis éclatants pour émailler son discours ; la renommée du poète français ne lui semblait donc pas suffisante, malgré ses apparitions incessantes dans les médias de l'époque, son rôle de muse du cartel des gauches et surtout son œuvre conséquente, composée de dix-neuf ouvrages au lyrisme torrentiel ? Lui fallait-il emprunter à l'Italie l'exemple fameux d'un chanteur national pour assurer dans la France de l'après-guerre la place que briguaient l'auteur des *Éblouissements* ?

Le véritable enjeu de cette étude est de dévoiler le parcours prestigieux mais précaire de ces deux lyriques à l'ambition nationale. Pourquoi et comment sont-ils parvenus à devenir des personnalités incontournables de leur temps, des poètes dont la gloire égale le désintérêt futur, et en quoi la gloire passée et le désintérêt s'articulent-ils l'un à l'autre ? Un déséquilibre éclairé par l'achèvement d'un monde, celui d'un XIX<sup>e</sup> siècle dont les derniers ressacs se heurteront, en 1914, au conflit mondial que l'on sait. Nous avons choisi ces auteurs car ils nous semblent précisément illustrer la splendeur et misère d'une fonction, aujourd'hui caduque : celle de porte-voix d'une nation à laquelle les avait préparés leur enfance prodige, dans des milieux qui la favorisaient. Ce métier hissé à son plus haut prestige en France par Victor Hugo, en Italie par Carducci, fut exercé

---

<sup>1</sup> *Poesia* n°2, 2 mars 1905, lettre à Marinetti.

<sup>2</sup> « Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio », *Quaderni Dannunziani* XII-XIII, 1958.

par nos deux poètes à l'étude, dans une foi et un enthousiasme hors du commun ; le caractère crépusculaire de leurs ambitions d'après-guerre démontre à quel point cet idéal patriotique et cette prise de parole ne pouvaient plus convenir à une société bousculée par les Années folles, une société dépeussière de convenances et de modes de pensée dont profitèrent les surréalistes et les futuristes, leurs principaux adversaires.

Ce sujet, ce rapprochement sont inédits. Aucune étude universitaire n'avait jamais été entreprise jusqu'ici. Le travail fut rude et besogneux ; élaboré à partir d'une masse d'archives, de périodiques, de correspondance – souvent inédite – de critiques et, bien sûr, des textes de nos auteurs, aussi prolixes en prose qu'en poésie. Ces textes étant mal connus aujourd'hui, nous avons dû les citer d'abondance. Au fil des ouvrages, des archives, nous nous sommes aperçus que des esquisses de rapprochement avaient déjà été réalisées, tant au point de vue du style – néoromantique pour l'une, décadent pour l'autre, mais tous deux issus des courants du XIX<sup>e</sup> siècle – des thématiques que de l'ambition personnelle, et mieux encore : qu'une amitié, durable, avait scellé leurs destins et laissé sa trace dans les œuvres.

Bien avant l'éloge funèbre sus-cité, bien avant cette estampille officielle de poètes nationaux européens apposée par le temps, une réalité amicale doublée d'une admiration réciproque, et parfois même envieuse, unissait en effet les deux écrivains. Le Paris mondain de la Belle Époque dont Anna de Noailles était une des muses principales, une *Corinne* dont le Capitole se limitait aux murs relativement étroits de la fameuse *mansarde* de la rue Scheffer<sup>3</sup>, nourrissait déjà des discussions exaltées sur Gabriele d'Annunzio. Il faut comprendre, à l'instar du journaliste et critique Lucien Corpechot, *qu'au début du vingtième siècle l'instrument de l'évasion était soit le théâtre, comme l'atteste le succès de Cyrano de Bergerac, de l'Aiglon, soit une certaine poésie lyrique qui assurait une sorte de débouché spirituel aux passions de l'amour, à leurs transports et à leurs tourments, naturellement développés par la vie de société, encore très brillante à Paris.*<sup>4</sup> Le cinéma n'était encore que naissant et l'écrit constituait un véritable divertissement, un exutoire et sans doute une nécessité pour une certaine frange de la population européenne et mondiale. Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio, fièrement campés au sommet d'un lyrisme acclamé,

---

<sup>3</sup> L'appartement du 40, rue Scheffer dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris, habité par Anna de Noailles de 1910 à sa mort en 1933, est en réalité vaste et bourgeois. La dénomination de *mansarde*, utilisée par le poète, fait référence au cinquième étage choisi pour sa luminosité et à une certaine idée romantique et fantaisiste, bohème, répandue notamment par la *Mimi Pinson* d'Alfred de Musset.

<sup>4</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste III*, Plon, Paris, 1937, pp.155-156.

assuré par des publications retentissantes, jouissaient d'une réputation sans égale ; leur présentation devenait dès lors inévitable.

En 1898, une curieuse coïncidence avait fait apparaître dans la *Revue de Paris*<sup>5</sup> leurs premières poésies exposées au lectorat français ; il était question de *l'entrée en religion littéraire de la comtesse Mathieu de Noailles*<sup>6</sup> et, d'autre part, quant à d'Annunzio, de la découverte du poète après celle du romancier<sup>7</sup>. Cet événement marqua les esprits et fut, pour ainsi dire, leur présentation officielle et simultanée à la cour des Lettres. Anna, quasiment anonyme pour le monde littéraire, n'était alors âgée que de vingt-deux ans tandis que l'aède italien en comptait trente-cinq et avait déjà publié neuf volumes de vers dont le *Canto novo* (1882) et le *Poema paradisiaco* (1893), des nouvelles en 1882, *Terra Vergine* et trois romans essentiels dont *Il Piacere* (1889) et *L'Innocente* (1892). La traduction française par Georges Hérelle de *L'Innocente*, devenu *L'Intrus*, d'abord publié sous forme de roman-feuilleton dans *Le Temps* du 23 septembre au 6 novembre 1892 puis aux éditions Calmann-Lévy – qui seront les futurs éditeurs d'Anna à partir de 1901 pour le *Cœur innombrable* – avait ouvert au public français les portes du monde d'annunzien.

Dans les salons littéraires parisiens, dans ses frénésies de lectures avec Maurice Barrès, député et homme de lettres, dans les lettres de Madame Bulteau, sa confidente et amie, dite « Toche », et même lors de son séjour en Italie de 1907, Anna de Noailles découvre avec émotion le lyrisme du poète italien (album des voyageurs de l'hôtel Bertolini de Naples où d'Annunzio mélancolique écrira : « La gioia è sempre l'altra riva »)<sup>8</sup> et savoure la mythologie du personnage.

Cédant à la mode mais aussi à la curiosité, la jeune poétesse dévore *Le Feu*, paru en 1900 dans la *Revue de Paris* et les *Laudi del Cielo del Mare della Terra e degli Eroi*, vaste projet poétique comptant un ouvrage pour chaque étoile des pléiades. *Maia*, *Elettra* et *Alcyone* seront publiées en 1903 aux éditions des Fratelli Treves, puis *Méropé* en 1912, *Astérope* fut ajoutée à la

---

<sup>5</sup> Anna de NOAILLES, *Litanies*, pp.586-591 et Gabriele d'ANNUNZIO, *Les Poésies*, pp.627-650, présentées et traduites par Jean Dornis, in *La Revue de Paris*, cinquième année, tome premier, Janvier-Février 1898.

<sup>6</sup> Robert de MONTESQUIOU, article évoquant les *Litanies* dans le *Gaulois du dimanche*, 12 mars 1898.

<sup>7</sup> « Vous aimez le romancier, nous disent volontiers les Italiens : ah ! si vous connaissiez le poète !... » Aussi bien, dans le romancier que nous aurons connu d'abord, sentons-nous le poète qui survit heureusement. », in Jean DORNIS, *Les Poésies de Gabriel d'Annunzio*, *La Revue de Paris*, cinquième année, tome premier, Janvier-Février 1898, p.627.

<sup>8</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac*, Méridiens Klincksieck, 1987.

série après la mort de l'auteur, en 1938, mais *Taigete* et *Celano* se contentèrent, pour briller, de leur seul titre.

De cet étourdissement Anna s'exalte et va lancer une dédicace, enfin, au prodige italien. C'est la signature d'un poète déjà plus assuré et qui, couronné par le prix de l'Académie Française en 1901 pour le *Cœur Innombrable*, est riche de trois romans (dont *La Domination*, en 1905, évoque subtilement un concentré de Barrès et de d'Annunzio dans le personnage d'Antoine Arnault) et de trois recueils de poésie. C'est au cœur des *Éblouissements* (1907) qu'Anna choisit l'*Aurore*<sup>9</sup>, dédié « à Gabriele d'Annunzio, au poète incomparable des Lodi (sic) » pour s'adresser à mots à peine voilés au « soleil jaune » dont le « visage d'or luisait ivre et divin (...) sur un pin d'Italie, entre deux branches vertes »<sup>10</sup>. La fantaisie noaillienne, saluée par le célèbre article « *Les Éblouissements* » de Marcel Proust dans le *Figaro* du 15 juin 1907, semble ici poussée à son paroxysme :

Tu vois, tout le jardin est une chaude arène,  
Soleil, petit taureau, augmente tes transports,  
Ne crains pas d'effrayer et de blesser ta reine,  
Et dans mon pourpre cœur entre tes cornes d'or !

Serions-nous en droit de penser que la neuvième strophe est quasiment une invitation déguisée par la poétesse ?

Je te vois, je te sais, notre ardeur est la même,  
Je n'habite que l'air splendide et vous aussi.

Un vers, dans la onzième strophe, « *Rien ne m'est suffisant qui n'est pas votre égal* », préfigure même le mot lancé par Anna à d'Annunzio lors d'une promenade en voiture au bois de Boulogne, peu après leur rencontre.

---

<sup>9</sup> Anna de NOAILLES, *Les Éblouissements*, l'*Aurore*, pp.140-142.

<sup>10</sup> Gabriele d'Annunzio avait publié dans l'*Alcyone* de 1903 « La pioggia nel pineto » (la pluie sur la pinède) qui demeure une de ses poésies les plus populaires, encore enseignée en Italie de nos jours dans l'enseignement primaire. Voir en annexe.

En ce Paris d'avant-guerre où tout le monde se connaissait, notre promenade en voiture ne pouvait sans doute pas passer inaperçue. On regardait, on saluait beaucoup. Et je ne sais comment il me vint à l'esprit que, pareille à tant de femmes, celle-ci pouvait en être flattée. J'osai donc lui demander par jeu si elle n'était pas fort contente du compagnon qu'elle s'était donnée. Mais elle me répondit d'une voix exquise et jamais les belles turquoises vertes de ses yeux ne semblèrent plus calmes, plus transparentes : « Contente, cher ami ? non, mais vraiment heureuse, comme on peut l'être en compagnie d'un égal... » Je me le tins pour dit. Après quoi, je n'essayais plus de lutter avec cette Muse.<sup>11</sup>

Cette anecdote qui pourrait passer pour purement mondaine et artificielle est en réalité décisive et apporte un éclairage essentiel sur la relation d'Annunzio/Noailles : la poétesse française n'entend rien céder au lyrisme et à la popularité de son confrère italien, elle n'est pas même une femme séduite, mais sa lyrique égale, une consœur poétique européenne, une poétesse nationale, volontiers rivale. Il faut dire qu'Anna avait inauguré un certain style très personnel, une indépendance débarrassée de toute école qui, bien que dévaluée de nos jours par un regard trop lointain et habitué aux forces libres de l'innovation, n'en frappait pas moins, et avec quelle violence, ses contemporains :

Depuis Mme de Lafayette en passant par George Sand jusqu'à Gyp, les femmes chez nous se sont grimées en homme pour écrire. Selon la formule de Maurras « le sphinx se défigurait au moment où il se révélait. » Mme de Noailles a été la première à envisager et à traiter en femme les grands thèmes du désir, de l'amour, de la vieillesse et de la mort (...) Rémy de Gourmont prenait la défense de la poétesse : « Ne jugeons pas, disait-il, les femmes qui écrivent d'après les vieux principes qui furent posés par des hommes pour les hommes. (...) il est surtout nécessaire que cela soit différent. Voici une femme qui écrit sans se guinder à imiter le ton des hommes. C'est déjà un grand mérite et c'est un grand charme !<sup>12</sup>

Aussi Camille Aubaude, nous rappelle-t-elle, dans son histoire des *Femmes de lettres*, qu' « à l'époque de Rachilde et de Gérard d'Houville, le manque de critère pour définir l'identité des femmes par rapport à celle des hommes empêche encore de rester femme pour accéder à une

---

<sup>11</sup> Constantin PHOTIADÈS, Gabriele d'Annunzio au Vittoriale, Revue des Deux Mondes, 15 décembre 1939, p.626.

<sup>12</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste III*, Plon, Paris, 1937, pp.119-120.

*liberté de parole et de pensée. C'est choisir la carrière littéraire d'Anna de Noailles, ou rester, comme Marie Noël (1883-1967) et tant d'autres, « une voix qui se cache », « Celle qui tremble trop pour être entendue » (André Blanchet, Marie Noël, Seghers, 1970).<sup>13</sup>*

Cette fameuse rencontre officielle entre les deux égaux – et égos – poétiques devait avoir lieu le 27 mai 1910 dans le salon de Mme de Pierrebourg <sup>14</sup>. D'Annunzio, contesté en Italie et couvert de dettes, adopte la France où triomphe *Le Feu* et veut y être joué au théâtre. Pour ce faire, Robert de Montesquiou, qui avait fait entendre les vers d'Anna au Palais Rose du Vésinet, lui présente des actrices célèbres (Sorel, Bartet, Leconte), dont Ida Rubinstein dansant aux côtés de Nijinsky dans le *Shéhérazade* de Michel Fokine et Léon Bakst sur une musique de Rimsky-Korsakov.<sup>15</sup> En naîtra le *Martyre de Saint Sébastien* en mai 1911, sur une musique de Claude Debussy<sup>16</sup> et les œuvres rédigées directement en français précédemment évoquées.

Mais, après avoir fait connaissance par dédicaces interposées, fréquenté le même milieu mondain et artistique, brûlant de connaître la poétesse, Gabriele devance le salon Pierrebourg par une visite, la veille du 27, à l'hôtel Princess où Anna résidait. Gabriele arrive, précédé par « *une magnifique gerbe d'œilletts pourprés* » qui « *sentent le soufre du démon* »<sup>17</sup> selon le chanoine Duchesne. Il s'incline, baise respectueusement la main qu'on lui tend et reçoit à son tour le compliment de Mme de Noailles :

Elle lui dit naturellement qu'il est le plus grand des poètes, que Paris est fier de lui accorder droit de cité et elle ajoute :

- Les écrivains français sentent vivement l'honneur que vous faites à notre langue en l'adoptant pour traduire les rêves qu'il vous plaira désormais d'évoquer. Vous verrez combien les Français sont disposés à recueillir les dons de l'éternelle poésie...

- Je viens à Paris, répond d'Annunzio de cette voix révélatrice d'une âme véhémement et passionnée, payer une dette ! Je l'ai contractée envers Montaigne et

---

<sup>13</sup> Camille AUBAUDE, *Lire les Femmes de Lettres*, Dunod, Paris, 1993, pp.141-142.

<sup>14</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac*, Meridiens Klincksieck, 1987, p.260-261. La baronne Aimery Harty de Pierrebourg (1856-1943) tenait un salon littéraire et artistique fréquenté notamment par Proust et Anna de Noailles.

<sup>15</sup> Opéra de Paris, création du 4 juin 1910, ballet appartenant à la deuxième saison parisienne des Ballets russes.

<sup>16</sup> Ballet avec voix soliste et chœur mixte de Claude Debussy basé sur un mystère du Moyen-Âge écrit par Gabriele d'Annunzio en cinq actes et créé au Théâtre du Châtelet le 22 mai 1911.

<sup>17</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste III*, Plon, Paris, 1937, p.147.

Ronsard<sup>18</sup> ! ce sont eux qui m'ont enseigné le français et c'est leur belle langue, la langue si riche, si nuancée, si libre du seizième siècle, la vraie langue française que je veux vous faire entendre dans mes poèmes et jusque sur le théâtre... M'écouteras-t-on ? Me suivras-t-on ?...

Mme de Noailles le jure, un peu scandalisée pourtant que l'auteur de la *Pisanelle* ait l'ambition de faire rebrousser chemin à une langue qu'elle croyait enrichir chaque jour de si merveilleuses nouveautés...

Entre ces deux êtres, doués d'une même faculté verbale si développée qu'ils réussissaient avec un même bonheur à traduire instantanément par des termes précis les points les plus délicats de leur sensibilité, un silence tombe. Il dure à peine un moment mais il est révélateur !

Pour qui connaît bien Mme de Noailles, il est évident qu'elle éprouve pour son interlocuteur un sentiment ambigu mêlé d'admiration et d'aversion qui vient de l'impression que lui donne, à première vue, G. d'Annunzio, d'établir entre lui et le reste du monde une infranchissable différence...

Gabriele d'Annunzio le sentit sans doute : il ne prolongea pas cette première visite.<sup>19</sup>

Gabriele a, quant à lui, été charmé par le « *chant du rossignol le plus enivrant qu'il ait entendu* »<sup>20</sup>, une conversation *encore plus intéressante que celle d'Anatole France, c'est tout dire* »<sup>21</sup> et il l'assaille de lettres : « *Divinissime...* », « *Génie solaire...* », dont une datée « *Solstice de juin* »<sup>22</sup>.

Si l'intertextualité est courante dans l'intelligentsia littéraire, Anna manie aussi bien la citation devant le journaliste Corpechot et Mgr Duchesne : « Sait-il, ce Don Juan, ce que c'est que

---

<sup>18</sup> Anna s'en souviendra en 1923, quand elle sera chargée par le Comité Ronsard, présidé par Pierre de Nolhac, de demander à d'Annunzio son adhésion dans une lettre du 15 mai : « Le plus grand poète du monde, que vous êtes, ne peut pas refuser à Ronsard cette fraternité à travers les siècles ». Gabriele répond à la poétesse mais néglige d'envoyer son adhésion car son nom ne figure pas sur la liste du Comité Ronsard. In Guy TOSI, « *Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio* », *Quaderni Dannunziani XII-XIII*, 1958, p.7.

<sup>19</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste III*, Plon, Paris, 1937, pp.148-149.

<sup>20</sup> Marie SCHEIKÉVITCH, *Souvenirs d'un temps perdu*, Plon, Paris, 1935, p.202.

<sup>21</sup> Tom ANTONGINI, *D'Annunzio inconnu*, Stock, Paris, 1938, p. 149.

<sup>22</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac*, Méridiens Klincksieck, 1987, p.260.

l'amour ? L'orgueil seul fait trembler son cœur... ». Extraite du *Feu* et la retournant contre son auteur, Noailles dénonce à travers cette formule un orgueil encore supérieur au sien.

Les dîners de nos deux lyriques chez la Comtesse Greffulhe, dont celui du 13 juillet 1913, jour où la Chambre venait de voter la loi de trois ans<sup>23</sup> et ainsi préluder au grand conflit mondial, achèvent de les placer dans un écrin proustien des plus précaires.

S'en suivirent une série de pneumatiques adressés au 11 rue de Bassano, domicile parisien de d'Annunzio et témoignant de la vive amitié des poètes :

Cher Monsieur et illustre ami,

Parlerai-je enfin avec vous avant de partir ? Je le désire infiniment. Si vous aviez la bonté de venir dîner vendredi à 8 h vous ne trouverez que votre amie Madame Scheikévitch et moi et nous pourrions causer vraiment. Je vous prie de croire à ma profonde admiration qui ne sait pas s'exprimer.<sup>24</sup>

Le « séjour » français de d'Annunzio, étalé du 4 mars 1910 au 4 mai 1915, devait offrir de nombreuses opportunités de rencontres et d'échanges, ainsi que le résume Élisabeth Higonnet-Dugua dans sa biographie-correspondance noaillienne :

Le poète italien connaissait l'œuvre d'Anna de Noailles, qui lui rendait sans effort l'admiration qu'il lui portait. Ils se lièrent d'une amitié sincère qui dura jusqu'à la mort d'Anna et ne faiblit pas, malgré l'espacement de leurs rencontres, surtout dans les quinze dernières années de la vie de la comtesse de Noailles. D'Annunzio, qui connaissait parfaitement la langue française et l'écrivait magnifiquement, trouvait un charme extrême à converser avec Anna.<sup>25</sup>

Aussi, Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio, intimement liés par une formation d'enfants prodiges dans des milieux donnés, qui les portera à s'attacher, assez rapidement, à des thématiques communes, à traverser l'expérience décisive, patriotique, que furent les guerres des

---

<sup>23</sup> Loi française de 1913 modifiant la durée du service militaire, qui passa de deux à trois ans afin de mieux préparer l'armée française à un éventuel conflit mondial.

<sup>24</sup> Guy TOSI, Pneumatique du 27 juillet 1913 cité p.6 dans « *Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio* », *Quaderni Dannunziani* XII-XIII, 1958.

<sup>25</sup> Elisabeth HIGONNET-DUGUA, *Anna de Noailles, Cœur innombrable*, Michel de Maule, Paris, 1989, p.209.

batailles et des idées, sont-ils guidés vers un destin de poète national dont on constatera bientôt, et de leur vivant même, le déclin historique.

Au moment de remettre mon travail je reconnais le premier que celui-ci souffre de deux défauts liés à des circonstances : premièrement la disproportion des analyses portant respectivement sur Anna et Gabriele, la crise sanitaire m'ayant empêché de me rendre en Italie pour approfondir mes recherches d'annunziennes. Secondement l'abondance des inédits dont je dispose, en particulier chez Anna et l'ignorance partielle dans laquelle on se trouve de son œuvre m'ont donné le sentiment qu'il était nécessaire de beaucoup citer.

# I. La formation des Enfants Prodiges

*L'enfance est la saison de la sagesse.*<sup>26</sup>

## 1) Un déterminisme ?

### a) La famille, son nom et son milieu

*a-1 Le monde cosmopolite des princes de Brancovan*

Née le 15 novembre 1876, au 22 boulevard de Latour-Maubourg dans le 7<sup>e</sup> arrondissement de Paris, Anna de Brancovan vit ses premières heures dans l'hôtel particulier parisien de ses cousins Bibesco, où l'attendent berceau doré et grandes espérances, préparées avec soin par les fées *middle europa* de la grande aristocratie internationale. Située sur la rive gauche, au sein du fameux faubourg Saint-Germain scruté par Balzac et Marcel Proust, cette prédestination la place au sommet d'une société ouverte au monde et au partage des cultures. Son père, Grégoire de Brancovan, Prince roumain *sans couronne*<sup>27</sup>, descendant des hospodars de Valachie et des

---

<sup>26</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.7.

<sup>27</sup> « Où est la couronne ? » demandai-je souvent à mes bonnes (...) Devant le mutisme ou les réponses indifférentes, je cessais de croire à son importance et de m'intéresser à des règnes sans parure. » Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.47.

Carpates s'était uni en 1874<sup>28</sup> à la fille d'un Ambassadeur de la Sublime Porte à Londres<sup>29</sup>, Ralouka Musurus, héritière d'une lignée d'humanistes grecs<sup>30</sup>.

Le Prince de Brancovan s'établira peu après dans l'hôtel d'un arrondissement voisin de la rive droite ; lieu formateur de l'enfance noailienne, le 34 avenue Hoche prend des allures d'ambassade où se côtoient diplomates, mondains internationaux, artistes et politiques. Prestigieuse artère de l'Étoile appartenant au nouveau quartier de la plaine Monceau, proie du baron Haussmann et croqué par Zola dans la *Curée* ou *Nana*, ce quartier des réussites étincelantes du Second-Empire<sup>31</sup> n'est pas choisi en vain par son père, Grégoire de Brancovan<sup>32</sup>. L'on peut y deviner une volonté de s'abstraire, sans pour autant parfaitement s'en détacher, d'un monde aristocratique très fermé pour rejoindre une *high society* libérale plus libre, républicaine<sup>33</sup> et éclairée.

Hippolyte Buffenoir, dans la série des *Grandes dames contemporaines* publiée par la librairie du « Mirabeau », dépeint, en 1893, la Princesse de Brancovan qui possède *au suprême degré cette science, assez rare de nos jours, de faire servir les dons de la fortune aux plaisirs de l'esprit, au triomphe de la pensée et au rayonnement artistique*<sup>34</sup> et nous éclaire quant au cadre

---

<sup>28</sup> Le 26 mai, à Londres ; un témoin note lors de la cérémonie : « Le grand seigneur byzantin égaré en notre siècle (...), avec son port altier, son teint de bronze et ses yeux noirs qui font peur, son allure martiale et ses lèvres fières, rouges comme sang, retroussées sous la moustache sombre » et elle, à côté, « a l'air d'une enfant qu'il protège ; c'est la fleur délicate qui s'abrite sous le chêne tout puissant. » in Claude VENTO, *Les Grandes Dames d'aujourd'hui*, Dentu, Paris, 1886, pp.333-334.

<sup>29</sup> Constantin Musurus dit Musurus Pacha (1807-1891).

<sup>30</sup> « Famille qu'illustra le crétois Marc Musurus (1470-1517), ami d'Erasme et disciple de l'helléniste Jean Lascaris, lui-même « ambassadeur intellectuel des Médicis en Grèce », collectionneur illustre de manuscrits précieux, apôtre de la Renaissance littéraire en Occident et spécialement en France. (...) Musurus enseigna le grec à Padoue, puis à Venise où on le surnommait « l'abeille de l'Hymette » (...) avant d'être appelé à Rome par le pape Léon X qui le fit archevêque et cardinal. Au XIXe siècle, les Musurus tenaient des fonctions importantes à Constantinople : direction de l'Observatoire, ambassade à Londres... » in Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse Edmond de Polignac*, Klincksieck, Paris, 1987, pp.19-20.

<sup>31</sup> Le Prince avait connu les fêtes des Tuileries et le faste à la cour de Napoléon III.

<sup>32</sup> « Mon père s'était marié tard et avait vécu en superbe célibataire les dernières années du Second Empire », Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.37.

<sup>33</sup> « Mon père, (...) loin de proférer des paroles d'inimitié contre la République, en parlait avec respect et optait pour elle. » ; « ma mère (...) parlait avec déférence de la République française », Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, pp.47-48.

<sup>34</sup> Hippolyte BUFFENOIR, *La Princesse de Brancovan*, série des *Grandes dames contemporaines*, librairie du « Mirabeau », Paris, 1893, p.6.

grandiose et intellectuel dans lequel croissent les enfants Brancovan. Si la Princesse Rachel donne tous les témoignages d'un *culte fervent aux lettres et à la musique*, c'est qu'en plus de posséder une exécution solide et souvent virtuose au piano, de donner des concerts variés grâce aux deux pianos en miroir<sup>35</sup> et à son clavecin à la « laque verte ramagée d'or » servant « de support (sic) à des plantes rares et à des objets précieux »<sup>36</sup>, elle enrichit encore son salon du domaine de la pensée. Sous l'égide d'Elme-Marie Caro (1826-1887), philosophe spiritualiste, professeur en Sorbonne, académicien, Rachel de Brancovan fonde les déjeuners de la *Concordia* et donne chaque dimanche des déjeuners conviant une *élite de talents dans tous les genres* à qui elle sert de *boussole vers la gloire et l'honneur*<sup>37</sup>. C'est au cours de ces réunions qu'Anna prendra goût au « don sacré de la parole », aiguisant son éloquence – encore retenue – parmi les discussions de ce salon où l'éclat du décor et des idées évoque les *jours* de ces salons proustiens, dont la futilité apparente masque un appétit de savoir et, selon la formule d'Albert Cohen, de *carat social*.

Le décor de cet hôtel, opaque, spacieux et haut, serpenté par des escaliers recouverts de laine rouge que surchargeaient et fleurissaient les roses, les verts, les bleus fanés des tapis d'Orient<sup>38</sup>, bien qu'anecdotique, éclaire cependant la compréhension de l'identité noailienne, formée de trois sangs ; roumain, grec-ottoman et français. Elle n'aura de cesse de clamer son appartenance au peuple et à la culture française<sup>39</sup>, éludant ses origines roumaines paternelles, tout en magnifiant les origines grecques et orientales du sang maternel.

Ces sangs se retrouvent et cohabitent symboliquement dans l'appartement du 34, avenue Hoche où le grand salon, domaine maternel orientalisant, s'orne d'un haut palmier, de plantes, de soieries turques<sup>40</sup>, de peluche turquoise alliée à un mobilier doré et fait face à *un boudoir oriental, brillant, tintant, (...) comme des bijoux de bazar*.<sup>41</sup> Ce boudoir, ou la véranda aux divans turcs,

---

<sup>35</sup> « Deux larges pianos y étalaient, côte à côte, le désert laqué de leurs reflets de palissandre », Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.32.

<sup>36</sup> Hippolyte BUFFENOIR, *La Princesse de Brancovan*, série des *Grandes dames contemporaines*, librairie du « Mirabeau », Paris, 1893, p. 12.

<sup>37</sup> *Id.*, p.8 et 10.

<sup>38</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.32.

<sup>39</sup> Comme en témoigne le poème liminaire de son premier recueil, *Le Pays* : « Ma France, quand on a nourri son cœur latin / Du lait de votre Gaule / Quand on a pris sa vie en vous (...) Alors on a conclu avec votre beauté / Un si fort mariage / Que l'on ne sait plus bien (...) Si c'est dans sa tendresse ou bien dans son orgueil / Qu'on a le plus de joie » in *Le Cœur innombrable*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, pp.3-5.

<sup>40</sup> Hippolyte BUFFENOIR, *La Princesse de Brancovan*, série des *Grandes dames contemporaines*, librairie du « Mirabeau », Paris, 1893, p.12.

<sup>41</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.32.

reflétant les origines de la famille Musurus de Constantinople<sup>42</sup> précède, sans transition aucune et en parfaite opposition, une sévère galerie-mausolée toute dédiée au souvenir des hospodars paternels : « boisée de vieux chêne noirci, cette galerie immense (...) a un aspect tragiquement féodal ; c'est là que dorment, dans leurs cadres d'or, les aïeux du Prince de Brancovan. »<sup>43</sup> ; aïeux qui régnerent sur le Danube et les Carpates, *adoucis*, nous dit Anna *par le sang plus délicat de leurs mères et de leurs épouses grecques*<sup>44</sup>. Plaçant ainsi le mariage romano-grec de ses parents dans une sorte de tradition séculaire, avec le souci persistant d'apporter une subtilité, une trace de grande civilisation hellénique dans le sang des Princes de Brancovan, purifié au cours des âges par les alliances salvatrices, Anna de Noailles donne le ton de son ascendance spirituelle. Si les aïeux roumains portent sceptres et couronnes, la poétesse tire toute sa force de cette ascendance grecque<sup>45</sup> qu'elle ne cessera de magnifier tout au long de son œuvre et qui trouve à ses yeux une étincelante justification.

Anna saisira sans doute l'écho vibrant du sang français en Savoie, dans leur villégiature d'Amphion<sup>46</sup> sur les bords du lac Léman, si cher à son cœur et duquel elle confesse avoir tout appris : « J'étais un cœur que l'on ne trompait pas. J'aimais la nature. Enfant, j'en eus faim et soif, je ne voulais rien qu'elle. Loin d'elle je mourais et le chalet, les routes, le lac, les collines de Savoie me causaient, quand j'étais parmi eux, un enivrement. »<sup>47</sup>

Car si sa grande fierté consiste, simplement, à être née à Paris<sup>48</sup>, la conviction intime et sensible de la patrie, instillée au cours de l'enfance, est tout entière contenue sur les rivages d'un

---

<sup>42</sup> « Antiquité famille d'humaniste de l'île de Crète. Ma mère fut transportée peu après sa naissance dans une ambassade de Londres, où elle demeura jusqu'à son mariage ». in Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.39.

<sup>43</sup> Hippolyte BUFFENOIR, *La Princesse de Brancovan*, série des *Grandes dames contemporaines*, librairie du « Mirabeau », Paris, 1893, p.13.

<sup>44</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.33.

<sup>45</sup> Prodiges, Anna attribue du sang (spirituel ?) grec à Napoléon Bonaparte, né pourtant d'une famille italienne de longue date : « Il ne pouvait concevoir -ce fils de l'Hellade, né en Corse, où souvent la pureté des traits attiques, comme l'idiome, est restée intacte » in Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.58.

<sup>46</sup> « Elle (Rachel de Brancovan) y retrouve, du reste, quelques grandes familles parisiennes, les Talleyrand, les la Rochefoucauld et les Rothschild, entre autres, qui, comme on l'a dit, ont fondé sur ces rives enchantées une véritable colonie du faubourg Saint-Germain » in Hippolyte BUFFENOIR, *La Princesse de Brancovan*, série des *Grandes dames contemporaines*, librairie du « Mirabeau », Paris, 1893, p.13.

<sup>47</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.34.

<sup>48</sup> « La grande fierté de ma vie est d'être née à Paris et de ne l'avoir presque jamais quitté. » Extrait des actualités cinématographiques de janvier 1931, dans lesquelles Anna de Noailles -première femme élevée à cette dignité-

lac, liquide instituteur de sa pensée. Le nom même du chalet paternel, *ce nom d'Amphion, donné par un lointain hasard du terroir à notre rive et à notre demeure*<sup>49</sup> étonne par cette sorte de prédestination du destin noaillien. Amphion fils de Zeus et d'Antiope, poète et musicien à l'instar d'Orphée, construit dans la mythologie grecque les remparts de Thèbes aux seuls sons mélodieux d'une lyre et d'une flûte. Quoi de plus exaltant, pour Anna de Noailles, que de célébrer le vertigineux pouvoir offert par le lyrisme, d'habiter un lieu revêtu et construit d'un tel symbole ? En plus d'offrir un cadre rousseauiste des plus formateurs, un nom évocateur, le chalet Bassaraba de Brancovan s'orne d'une provenance historique. Son précédent propriétaire n'était autre que le comte Alexandre Walewski (1810-1868), fils naturel de Napoléon Ier et de Marie Walewska. Lorsque l'on sait à quel point l'épopée napoléonienne importe dans l'imaginaire et le panthéon noaillien<sup>50</sup>, l'on est en mesure de considérer le poids emblématique de ce séjour lacustre.

Si Anna de Noailles grandit dans le mouvement des idées et le culte fervent des arts et des lettres, au cœur d'une société ultra privilégiée, Paris ne parvient pas à éveiller et à développer en elle cet élan lyrique qui l'habite et la caractérise. Recevant de Paris *toutes les leçons de (s)a petite vie* c'est au bord du lac Léman qu'elle se réalise, en écoutant *les voix de l'univers*<sup>51</sup>.

La question de l'identité nationale du poète est un enjeu de première importance dans la formation intellectuelle noaillienne. Il est possible que ce besoin absolu d'accéder au rôle de poète national français soit né de la frustration d'une enfance particulière, morcelée d'origines. Ce désir acharné, absolu, de célébrer son sol natal, Paris, d'étendre cet amour patriotique en un chant longuement soutenu est aussi une ancre jetée dans les remous de son ascendance.

Les Bibesco-Brancovan<sup>52</sup> s'incluent dans le milieu mondain parisien qui pourtant persifle et se méfie de ces *demi-étrangers*, à l'exemple du poète mondain Robert de Montesquiou, baron de Charlus dans l'œuvre proustienne et pinacle du dandysme belle époque qui s'avouera « presque parent » de notre poétesse par Grégoire de Brancovan, demi-frère d'une de ses cousines germaines par alliance :

---

remercie le gouvernement à l'occasion de sa remise du collier de Commandeur de l'ordre de la légion d'Honneur in *Un siècle d'écrivain*, documentaire de Françoise Giroud, réalisé par Antoine Gallien et produit par Fabienne Servan-Schreiber, Paris, 1997, 40:10.

<sup>49</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.72.

<sup>50</sup> Cf. Troisième partie de cette thèse, La Guerre en abyme, 1) La Grande Guerre et les chantres de la nation.

<sup>51</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.35.

<sup>52</sup> Les Brancovan, tiennent leur nom et leur titre de la grand-mère d'Anna de Noailles, Zoé Mavrocordato, épouse Bibesco, ayant été adoptée par le dernier des Princes Bassaraba de Brancovan.

Son père (...), un brave rodomont roumain, à la voix de rogomme, un croquemitaine aux yeux faussement furieux, ressemblant assez au diable de Crémone du musée de Cluny, qui ne roule les siens que sur des rouages, un fils aîné d'hospodar, assez jaloux de ses prérogatives de carton et qui eût mérité sa part du titre qu'on avait bien trouvé pour Vallombrosa : Don Pomposo. Le grand-père, l'hospodar en personne, était encore plus étonnant. Il ressemblait à un poisson télescope ; enfant, nous disions toujours que ses yeux allaient tomber dans la soupe. Il avait épousé une Turque, l'aimable Ralouka Musurus, l'habile artiste que l'on sait.<sup>53</sup>

Montesquiou suivra Anna de l'enfance à la gloire, fasciné puis irrité par la « petite Assyrienne » ou « jeune princesse au profil d'Assur »<sup>54</sup> à qui, en bonne fée, il offrira des tambours de basque, sorte d'offrande prémonitoire à celle qui affectionnera tant la réclame, les vertiges de la parole, les séductions du verbe et de la gloire que nous développerons dans IVeme partie de notre étude.

Face à ces malentendus et à cette méfiance du faubourg Saint-Germain, Anna s'insurge dans *L'Écho de Paris* du mercredi 1<sup>er</sup> avril 1903 :

Ah ! vous croyiez que j'étais née en Roumanie, parce que je m'appelle Brancovan ? Mais non. Je suis née à Paris, aux alentours de l'Arc de Triomphe et j'ai tout juste, à douze ans, passé une semaine au pays de mes ancêtres.

Anna écrira également au directeur des *Annales politiques et littéraire*, qui la sollicitait pour un hommage à la Roumanie, une lettre publiée le 7 avril 1912, sorte de mise au point un peu sèche sur ses origines<sup>55</sup> :

Je ne connais pas la Roumanie. Je l'ai traversée à l'âge de neuf ans, me rendant avec ma mère à Constantinople. J'y suis restée trois jours, malade d'une angine, dans une chambre d'hôtel. Je me souviens, pourtant, d'une église byzantine étincelante d'or et de

---

<sup>53</sup> Robert de MONTESQUIOU, *Les Pas effacés*, tome 3, Sandre, Paris, 2007, p.59.

<sup>54</sup> Robert de MONTESQUIOU, *Les Pas effacés*, tome 3, Sandre, Paris, 2007, p.60.

<sup>55</sup> Elle pensera néanmoins à sa terre paternelle en 1915 qui « *devrait marcher, subir le sort de la Belgique* » in Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.282, note du 9 février 1915. La Belgique avait en effet subi une offensive allemande le 4 août 1914, dont dépendra son occupation jusqu'en 1918.

bijoux, où j’assistai -au moment de quitter Bucarest, pour m’embarquer sur la mer noire- à une cérémonie de deuil. (...) la Roumanie vaillante et pastorale, mais dont je sais peu de chose, étant grecque par ma mère et par toute l’ascendance maternelle de mon père et surtout née en France, que je n’ai presque jamais quittée.

Que nous reste-t-il d’Anna et de sa terre paternelle ? un petit poème écrit vers l’âge de huit ans<sup>56</sup> en roumain *Scumpilov mei parenti* et conservé à la bibliothèque de l’Arsenal, quelques préfaces<sup>57</sup> et des reniements.

La jeune Anna de Brancovan se sent française avant tout et le poème liminaire de son premier recueil, le *Cœur innombrable*<sup>58</sup> est tout entier dédié au sol natal :

Ma France, quand on a nourri son cœur latin  
Du lait de votre Gaule,  
Quand on a pris sa vie en vous, comme le thym,  
La fougère ou le saule,

Quand on a bien aimé vos forêts et vos eaux,  
L’odeur de vos feuillages,  
La couleur de vos jours, le chant de vos oiseaux,  
Dès l’aube de son âge,

(...) Quand votre nom, miroir de toute vérité,  
Émeut comme un visage,  
Alors on a conclu avec votre beauté  
Un si fort mariage

Que l’on ne sait plus bien, quand l’azur de votre œil  
Sur le monde flamboie,  
Si c’est dans sa tendresse ou bien dans son orgueil

---

<sup>56</sup> On ne connaîtra sans doute jamais le véritable niveau de langue ou de grammaire roumaine chez la petite Anna de Brancovan, ni si ce poème peut s’authentifier de sa seule main.

<sup>57</sup> Dont celle des *Contes Roumains contemporains*, éditions de la « Revue mondiale », Paris, 1931.

<sup>58</sup> Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, pp.3-5.

Qu'on a la plus de joie...<sup>59</sup>

Toutefois, le « mariage » évoque sous doute inconsciemment les origines grecques et orientales revendiquées par Anna : « Moi dont le sang reflète une rose crétoise / Moi qui porte en mon sang et jusqu'au fond des os / Tes soleils et ton cri, divin Dionysos !... » et « ces pages qui me viennent des morts de ma race, restés en Crète et dont nous avons réveillé les énergies divines »<sup>60</sup>.

Corpechot, journaliste, critique et fin connaisseur de l'œuvre noaillienne, note par ailleurs, avec pertinence, que *si indissoluble qu'il fût, ce n'était qu'un « mariage » qu'elle avait conclu avec la beauté, la douceur de notre ciel, de notre terre, de notre climat.*<sup>61</sup>

Le concept de patrie unique et d'enracinement dans le sol natal est pour ainsi dire fluctuant chez la future Anna de Noailles, dont la naissance Brancovan-Musurus issue, ainsi que nous l'avons vu, d'un sang cosmopolite, grec, turc et roumain, n'aida pas à une précision administrative ni historique au regard de son lectorat, souvent perdu. Le premier chapitre d'une biographie de Louis Perche est éloquent : « Il n'aurait pas déplu à Anna de Noailles de voir confondus en une seule expression ces termes : histoire, légende et poésie. (...) elle croyait aux mots comme à un moyen de poursuivre les réalités mouvantes »<sup>62</sup>.

La précision de ses origines, de son attachement au sol ou de sa « race », comme l'on disait encore à l'époque, est pour ainsi dire contenue tout entière dans un lyrisme qui se dote de plusieurs passeports :

Elle était patriote, elle était chauvine de toutes les forces de son cœur et de son esprit. Mais son inconscient était ailleurs et quand « la musique des sphères » se mettait à vibrer à son oreille, quand retentissaient les grands mots d'univers, d'humanité, comme elle perdait pied, comme il était difficile de la retenir au bord de notre Seine !<sup>63</sup>

Le testament donné à Nathalie Argyropulo le 24 juillet 1928 met un point d'orgue à cette querelle et la soussignée Anna de Brancovan, Ctesse de Noailles teste : « Je demande que des

---

<sup>59</sup> *Id.*, pp.1-5.

<sup>60</sup> Anna de Noailles, lettre à Lucien Corpechot, juin 1904, in Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un Journaliste III*, Plon, 1937, p.119.

<sup>61</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un Journaliste III*, Plon, 1937, p.118.

<sup>62</sup> Louis PERCHE, *Anna de Noailles*, collection « poètes d'aujourd'hui », Seghers, Paris, 1969, p.7.

<sup>63</sup> Lucien CORPECHOT, *op. cit.*, p.118.

souvenirs de moi soient à Athènes -la Grèce patrie de ma mère m'ayant tout donné à ma naissance et je prie que ce qui m'appartient soit à la France, ma patrie bien adorée et à ses pauvres bien-aimés »<sup>64</sup>, partageant ainsi son identité entre les patries d'élection. À sa mort, en avril 1933, après un embaumement dû aux soins de son ami Élie Faure<sup>65</sup>, un choix multiple est encore opéré : le cœur d'Anna reposera dans la chapelle du couvent des Clarisses d'Évian – vibrant hommage à la Savoie, tradition royale de la *dilaceratio corporis*<sup>66</sup> : « Mon cœur qui doit tout à ces lieux, / À ces rives, ces prés, ces azurs qui m'ont faite / Une humaine pareille aux Dieux »<sup>67</sup> et son corps dans la chapelle des Bibesco-Brancovan du Père-Lachaise.

Malgré tout, nombre de ses contemporains, à l'instar de Paul Bourget, la prendront souvent pour une « barbare, une femme de l'Extrême-Orient (sic), une femme de bazar. »<sup>68</sup>, le comte de Beaumont, célèbre esthète et mécène parisien la jugeait également *orientale, levantine* et évoque la même notion floue de *Bazar*<sup>69</sup>. Mais n'était-ce pas Anna elle-même qui, brouillant les cartes généalogiques et déployant une terre grecque d'élection dans toute son œuvre poétique, alimentait cette vision orientaliste, byzantine et fantasque de son caractère ? En décembre 1923, à la mort de Barrès, son amour-tyran, elle assurera à l'abbé Mugnier : « J'ai tout donné comme une fille de l'Orient. J'étais une esclave. »<sup>70</sup> Sans doute en fut-il de même pour la patrie française, gagnant, pour le premier tiers du XX<sup>e</sup> siècle, un chantre national.

*a-2 Scènes de la vie de province : Les Rapagnetta de Pescara.*

---

<sup>64</sup> Elisabeth HIGONNET-DUGUA, *Anna de Noailles, Cœur innombrable*, biographie-correspondance, Michel de Maule, Paris, 1989, p.411.

<sup>65</sup> Elie Faure (1873-1937), médecin, historien de l'art et essayiste français ; auteur d'une célèbre *Histoire de l'Art* considérée, de nos jours encore, comme une référence essentielle.

<sup>66</sup> « division du corps » en cœur, entrailles et ossements devenu à partir du XIII<sup>e</sup> siècle un privilège des capétiens. Pour Anna, la bipartition, séparant cœur et ossements est seule pratiquée.

<sup>67</sup> Avec, cependant, une éventualité prévoyante suggérée aux rêveries du promeneur : « Pousse la porte en bois du couvent des Clarisses / C'est un balsamique relais, / la chapelle se baigne aux liquides délices / De vitraux bleus et violets. / Peut-être a-t-on mis là, comme je le souhaite, / Mon cœur qui doit tout à ces lieux, / À ces rives, ces prés, ces azurs qui m'ont faite / Une humaine pareille aux dieux. / S'il ne repose pas dans la blanche chapelle, / Il est sur le coteau charmant / Qu'ombragent les noyers penchants de Neuveucelle, / Demain montes-y lentement. » extrait de « Étranger qui viendras... » in *Les Forces Éternelles*, Fayard, Paris, 1920, p.102.

<sup>68</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.325, note du 1<sup>er</sup> janvier 1918.

<sup>69</sup> *Id.*, p.361, note du 6 décembre 1919.

<sup>70</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.427, Note du 6 décembre 1923.

Gabriele d'Annunzio est né à Pescara, dans les Abruzzes, le vendredi 12 mars 1863, troisième d'une fratrie de cinq enfants<sup>71</sup>. Ses parents, don Francesco-Paolo Rapagnetta-d'Annunzio (1838-1893), propriétaire terrien et Luisa de Benedictis (1839-1917), descendante d'une noble famille abruzzaise, forment un couple ambitieux mais bientôt ruiné par une gestion désastreuse. Ils appartiennent à une bourgeoisie de province très attachée à la distinction et au paraître. Ainsi Francesco-Paolo, bien que fils légitime de Camillo Rapagnetta, sera adopté par un de ses oncles maternels par alliance, l'armateur Antonio d'Annunzio<sup>72</sup>. Plus tard, maire de Pescara, conseiller provincial, Francesco Paolo s'arrangea pour que son nom patronymique ne figurât jamais dans aucun des actes qu'il eut à signer pendant l'exercice de son mandat<sup>73</sup>. Il couronna même l'opération de substitution en substituant un petit « d » à un grand « D ». Cet emprunt patricien, fréquent dans les familles bourgeoises méridionales, sera à l'origine d'une petite querelle d'orthographe et de protocole en France, lorsque Barrès, Cocteau et même Proust dans la Recherche, écriront « Annunzio », comme on écrit Chateaubriand ou Balzac, comme il faudrait dire « annunzien » au lieu de « dannunzien » ou « d'annunzien »<sup>74</sup>. Nous nous rangerons, au cours de cette étude, à l'avis d'André Geiger, l'un des premiers biographes du poète : quant au nom la particule en est inséparable, comme la garde de l'épée, comme la tige de la fleur.<sup>75</sup>

Gabriele d'Annunzio, à l'exemple de son père, se plaisait à enrober de mystère et de poésie sa naissance, que par coquetterie il avançait d'une année<sup>76</sup>. Aussi lorsqu'il fut publiée pour la première fois en France dans la *Revue de Paris* (janvier-février 1898) – Anna de Noailles livrera

---

<sup>71</sup> Anna (1859-1914), sœur aimée du poète, Elvira (1861-1942), Ernestina (1865-1938), Antonio (1867-1945).

<sup>72</sup> « Il padre di Gabriele d'Annunzio, Francesco Paolo Rapagnetta, nato nel 1838, era stato adottato da una sorella della madre Rita, Anna Lollo, che aveva sposato in seconde nozze, dopo la morte del primo marito, un facoltoso commerciante ed armatore, Antonio d'Annunzio. Camillo Rapagnetta e Rita Lolli cedettero il sesto figlio agli zii : l'adozione fu approvata dalla Corte Civile de l'Aquila con decreto del 4 Dicembre 1851 ». Site web de la Casa Natale di Gabriele d'Annunzio, Pescara 65127, Italia, article « Il Padre », « Le Père » : Le père de Gabriel d'Annunzio, François-Paul Rapagnetta, né en 1838, a été adopté par une sœur de sa mère Rita, Anna Lollo, qui avait épousé en secondes nocces, après la mort de son premier mari, un riche commerçant et armateur, Antoine d'Annunzio. Camille Rapagnetta et Rita Lolli cédèrent leur sixième fils à ses oncles : l'adoption fut approuvée par la Cour Civile d'Aquila par un décret du 4 décembre 1851.

<sup>73</sup> MONTERA, Pierre de, *Gabriele d'Annunzio*, Seghers, Paris, 1963, p.8.

<sup>74</sup> Maurizio SERRA, *d'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.47.

<sup>75</sup> André GEIGER, *Gabriele d'Annunzio*, La Renaissance du livre, Paris, 1918, pp.133-135.

<sup>76</sup> *Idem*, p.7.

dans ce même numéro ses premiers poèmes<sup>77</sup> –, Jean Dornis, l'assurera « né sur les eaux de l'Adriatique, en 1864, à bord du Yacht<sup>78</sup> Irène<sup>79</sup> ».

Plus tard, Marie Scheikevitch présentant ses livres les plus fameux, connus du public français et venus à la connaissance d'Anna de Noailles au temps du séjour parisien de d'Annunzio (1910-1913), perpétuera, mi-crédule, le mythe d'une naissance marine : « Le poète des *Laudi*, le romancier de l'Enfant de volupté et du Feu, l'auteur de la Ville morte, arrivait à Paris chargé de légendes dont la plus séduisante l'avait fait naître en pleine mer à bord d'une de ces paranzelles à voiles ocres qui aurait bercé ses premiers vagissements de nouveau-né. Cette naissance romanesque le prédestinait à chanter la mer, la beauté, l'amour, la mort. »<sup>80</sup>

Gabriele d'Annunzio est pourtant né au premier étage de la demeure de son grand-père adoptif, 116 cours Manthonè, à Pescara, et les seules vagues qu'il connût furent les roulis de son berceau de fer<sup>81</sup>.

Il est vrai que Luisa de Benedictis se serait écrié à la première vue de son enfant : « Mon fils, tu es né en mars et un vendredi. Qui sait quelles grandes choses tu feras en ce monde ! »<sup>82</sup> mêlant ainsi sa dévotion chrétienne aux exaltations les plus païennes, saluant la force du dieu des combats, Mars et la séduction de Vénus, déesse de l'amour, pour laquelle le vendredi *-veneris dies-* est un jour dédié.

Nous aborderons au cours de ce travail les thèmes de superstition propre au pays des Abruzzes, composée d'un curieux syncrétisme et dont d'Annunzio s'inspirera notamment pour *la Fille de Iorio*<sup>83</sup>, tragédie pastorale.

---

<sup>77</sup> Litanies, à une statuette de Tanagra, les paysages, Hébé, Mélancolie, Invocation, Notre amour, Anna de Noailles in *La Revue de Paris*, cinquième année, Tome premier, Janvier-Février 1898, Paris, pp.586-591.

<sup>78</sup> D'Annunzio, dans une notice biographique, désigna plutôt le « brigantin Irène » in MONTERA, Pierre de, *Gabriele d'Annunzio*, Seghers, Paris, 1963, p.7.

<sup>79</sup> *La Revue de Paris*, cinquième année, Tome premier, Janvier-Février 1898, Paris, p.628.

<sup>80</sup> Marie SCHEIKEVITCH, *Souvenirs d'un temps disparu*, Plon, Paris, 1935, p.198.

<sup>81</sup> Le véritable lien unissant d'Annunzio et ce mythe marin serait celui d'un autre « Gabriel d'Annunzio » -frère d'Antoine, son grand-père adoptif- ayant péri en mer et dont on aurait voulu ainsi perpétuer le nom.

<sup>82</sup> MONTERA, Pierre de, *Gabriele d'Annunzio*, Seghers, Paris, 1963, p.8.

<sup>83</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *La Fille de Iorio*, tragédie pastorale, Calmann-Lévy, Paris, 1905.

Seconde prédestination, les prénoms choisis pour son acte de baptême : Gabriel-Michel-Raphaël et Hugo, trois prénoms d'archanges<sup>84</sup> et le patronyme d'un des plus grands poètes romantiques européens<sup>85</sup> du XIXe siècle.

Il s'agit bien sûr d'un jeu de mot prédestinant l'enfant, l'*Annunzio* signifiant en italien l'annonce, la nouvelle<sup>86</sup> ou encore l'Annonciation, plus connue dans le rite catholique romain. Rappelons, au cœur de l'histoire biblique, l'annonce de la naissance de son fils faite à la Vierge Marie par l'archange Gabriel dans l'évangile selon Saint Luc<sup>87</sup>. L'Église accordera par la suite une grande importance didactique à l'Annonciation de la maternité divine, fêtée le 25 mars, soit 9 mois avant Noël.

Gabriele d'Annunzio porte un prénom et un patronyme par deux fois symboliques : Gabriel de l'Annonciation, dont il jouera à maintes occasions, prétextant que l'esprit maternel lui avait donné ce prénom afin de faire connaître au monde le rôle d'annonciateur auquel il était destiné. Il aimera à s'appeler dell'Annunzio.<sup>88</sup>

Au creuset de l'enfance pescarienne, d'Annunzio viendra puiser son ressouvenir pour le *Poema paradisiaco* (1893) avec *Alla nutrice* –« E tutta la freschezza del tuo latte / ne le mie vene ! » ( À la nourrice -et toute la fraîcheur de ton lait dans mes veines ) ou dans la *Consolazione* – « Torna il diletto figlio a la tua casa. » ( Consolation – Le fils bien aimé revient dans ta maison), *Ai lauri* ( Aux lauriers). Mais aussi pour les *Laudi* (1899-1904) avec la *Terra paterna* (la terre paternelle), le *Tre sorelle* (les trois sœurs) et *Inno alla madre mortale* (Hymne à la mère mortelle). S'ajouteront enfin les proses de *Le faville del maglio* (1911-1914) (les étincelles de « l'enclume » / marteau), *Notturmo* (1921) (Nocturne) et *Il Libro segreto – cento e cento e cento e cento pagine di Gabriele d'Annunzio tentato di morire* (1935) (Le livre secret – cent et cent et cent et cent pages de Gabriele d'Annunzio tenté de mourir).

Pescara est essentielle dans la formation psychique du poète, tant au point de vue du paysage marin que du paysage affectif. « Il s'y enivre d'air et de lumière ; il passe ses journées

---

<sup>84</sup> Le mot archange vient du grec *arkhangelos* (*arkhé* « commandement » et *angelos* « messenger »). Six archanges, appartenant à une catégorie supérieure d'êtres surnaturels, sont principalement répertoriés : Gabriel, divin messenger, Michel, prince de la milice céleste, Raphaël, protecteur des voyageurs, Lucifer, devenu Satan, Belzébuth et Uriel.

<sup>85</sup> Victor Hugo (1802-1885), poète, dramaturge, écrivain, romancier et dessinateur, fut le modèle poétique dominant dans le salon des Brancovan, parents d'Anna de Noailles. La poétesse ne se départira pas, au fil des ans, de cet engouement parmi les plus enthousiastes.

<sup>86</sup> *Dictionnaire Italien-Français*, par G. Ferrari, Garnier, Paris, non daté, *Annunzio*, p.28.

<sup>87</sup> Évangile selon Saint Luc, chapitre 1, versets 26-38.

<sup>88</sup> MONTERA, Pierre de, *Gabriele d'Annunzio*, Seghers, Paris, 1963, pp.8-9.

au port, parmi les matelots et les gamins de la marine et ne quitte le bord de cette mer qui déjà le captive jusqu'au soir tombant, à l'heure où les voiles rouges des pêcheurs déclinent à l'horizon »<sup>89</sup>. Né dans une sorte de gynécée composé par ses trois sœurs aimantes<sup>90</sup> – Anna, Elvira et Ernestina –, d'une mère à laquelle il vouera un véritable culte et d'une grand-mère affectueuse au « visage de sainte »<sup>91</sup>, Gabriel sera très tôt encouragé à développer sa sensibilité artistique et se laissera qualifier d'« enfant prodige », ainsi qu'Anna de Noailles, dont les premiers essais oratoires furent déterminants.

Si les paysages sereins du lac Léman ne peuvent se comparer à la tumultueuse mer Adriatique, les cris jumelés des poètes pour leur territoire de l'enfance, carte mentale inoubliable faite de sensations et d'éveil au monde se confondent par la force de leur cri :

La terre des Abruzzes, le limon de mon fleuve sont collés aux soles de mes chaussures, aux talons de mes bottes. Lorsque je me retrouve parmi des étrangers, séparé, différent, sauvagement hostile, je m'assieds. Croisant les jambes, j'agite légèrement mon pied qui me semble presque alourdi par cette terre, par ce peu de sable humide. C'est comme le poids d'un fragment d'armure. De l'acier défensif. *Suo se pondere firmit.*<sup>92</sup> (Il se raffermirait par son propre poids)

---

<sup>89</sup> *Idem*, p.9.

<sup>90</sup> Son frère puîné, Antonio (1867-1945), musicien, compositeur et chef d'orchestre émigrera très tôt en Amérique, vivant de leçons de piano et d'un contrat d'hauboïste, épousa Adele d'Annunzio, homonyme mais non parente, et décèdera à New-York.

<sup>91</sup> In memoriam, parmi les sept sonnets écrit à seize ans pour sa grand-mère : « Comme elle était belle avec ses cheveux d'argent, avec son sourire plein d'affabilité, qui parfois dissimulait une souffrance...Un jour nous nous promenions dans les allées du petit jardin. Au ciel languissait un de ces doux crépuscules d'automne qui emplissent le cœur de mélancolie. C'était de mort et de funérailles que me parlaient ces feuilles qui craquaient sur le chemin ; et je te regardai au visage. Sous tes lunettes, tes yeux pleuraient, ô ma grand-mère. Je sentis alors dans ma poitrine, un effroi plein d'angoisse, un nœud me serra la gorge et je ne sais pourquoi je pensai au cimetière... », Gabriele d'ANNUNZIO, *Poésies*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1924, pp.421-425.

<sup>92</sup> « Porto la terra d'Abruzzi, porto il limo della mia foce alla suola delle mie scarpe, al tacco dei miei stivali. Quando mi ritrovo tra la gente estranea dissociato, diverso, ostilmente selvatico, io mi seggo. E, ponendo una coscia sull'altra accavallata, agito leggermente il piede che mi sembra quasi appesantirsi di quella terra, di quel poco di gleba, di quell'umido sabbione. Ed è come il peso d'un pezzo d'armatura: dell'acciaio difensivo. *Suo se pondere firmit.* » Gabriele d'ANNUNZIO, *Le Livre secret*, traduit de l'italien par Constance Thompson-Pasquali, Bourgois, Paris, 1993, p.319.

## b) L'éducation

*b-1 Précepteurs et gouvernantes de la mittle europa (musique, dessin, littérature européenne) ; les Gouvernantes allemande et anglaise*

Si la première gouvernante-préceptrice de la petite Anna de Brancovan, « pittoresque vieille Irlandaise (...) aimable sorcière »<sup>93</sup> ne lui transmet pas un intérêt particulier pour l'histoire des règnes anglais, la seconde, Fräulein Minna, *rude et sans bonté*, tint une place importante dans la découverte de ce qui allait devenir le panthéisme noaillien : « la piété envers la nature habitait en elle : par son inconsciente action, elle me lia d'amitié éblouie et familière avec ce qu'il y a de sublime et de modeste également dans l'univers. »<sup>94</sup> . De ses « relations passionnées avec les plantes, l'abeille, le colimaçon, les ablettes arrêtées dans la transparence de l'eau » Anna tire l'étude d'une force qui rejaillira tout au long de son œuvre. Des « prières chantées à la lune, comme aussi à la neige ou au muguet » mêlées de « rêveries oppressantes jusqu'à la souffrance » son lyrisme syncrétique mêlant paganismes et christianisme ; des « vertus inculquées par boutade (s)on amitié et (s)on respect pour le pauvre ou le mendiant, (s)on affection pour la petite ville avec son clocher, son humble bijoutier et son épicerie » développant une générosité et une humanité qui l'inciteront, sans doute, à intituler son premier recueil de 1901 *Le Cœur innombrable* et à se passionner pour les vastes aventures de défense du droit humain -aux accents hugoliens- telles que celle de Dreyfus.

Des contes de fées et de la poésie germanique lus par fräulein Minna, naîtra un goût pour le romantisme et la langue allemande ainsi que le confesse Anna, qui cherchant à allier l'idée au mot l'élargit parfois d'un sens polyglotte : « Si l'abeille<sup>95</sup> de nos jardin et les verts bourgeons n'ont pas, pour mon rêve, de traduction immédiate en anglais, les mots : die Biene summt, der Frühling et das junge Grün ajoutent à mon univers visuel et musical. »<sup>96</sup> L'importance de Fräulein Minna, pourtant dure et *cruelle*, dans l'éducation au monde de la jeune princesse de Brancovan

---

<sup>93</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.40.

<sup>94</sup> *Id.*, p.41.

<sup>95</sup> L'abeille est par excellence l'insecte roi de l'univers noaillien, habitant son œuvre avec toute une cohorte de coléoptères et d'hyménoptères vibrionnants.

<sup>96</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.43.

mériterait d'être développée dans une étude plus complète ; nombreux sont les échos que l'on peut pressentir dans l'œuvre poétique à venir.

Une éducation princière et ultra privilégiée où le prosaïque, défendu de séjour, interpelle : « Fascinée (...) par la tonnelle frémissante de feuillage où l'omelette au lard, met hardi, écarté de la table de mes parents, installait sa poésie rustique <sup>97</sup>»

Un goût de l'excellence de l'esprit, insufflé par les parents qui « aimaient, l'un comme l'autre, rendre hommage aux personnalités considérables, quelle que fût la situation sociale qu'elles occupassent. (...) cette passion de l'unique, qu'un philosophe a résumée en cette phrase inattaquable : « l'humanité vit en peu d'êtres »<sup>98</sup>. Cet « idéal, recueilli par la raison des meilleurs » et « future vérité » guidera sa vocation de poète national, annoncée par trois fois dans le discours noaillien :

J'eus treize ans et le malaise rêveur de la nature aux raisons énigmatiques, le digne déplaisir des institutrices mécontentes d'un sort toujours contraire, l'indéchiffrable affairement des adultes me situèrent dans un monde chancelant dont je ne distinguais pas les valeurs.<sup>99</sup>

J'étais une enfant humble, anxieuse, dépendante de tous, mais qui ne doutait pas des mots qu'elle entendait prononcer et qui, ainsi encouragée, puisait dans l'infini de ses désirs une certitude de vocation. »<sup>100</sup>

Des voix sublimes, venues vers moi du fond des temps, m'enseignaient l'histoire du monde, l'histoire de l'homme. C'est à leur vif accent, qui guidait mes volontés, que je dois d'avoir, jusqu'à l'heure des suprêmes tristesses, ignoré la basse vérité et d'avoir cherché les morts les yeux levés, dans la nue triomphale »<sup>101</sup>

Ses contemporains et amis se souviendront dans leurs mémoires de cette éducation assez indépendante, faite de lectures conseillées ou cachées :

---

<sup>97</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.13.

<sup>98</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.49.

<sup>99</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.42.

<sup>100</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, pp.26-27.

<sup>101</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.34.

Les années vinrent, elle s'instruisit, lut sans doute beaucoup, assez librement et bien, comme font souvent les jeunes étrangères intelligentes, notamment Sully-Prudhomme, d'une assez bonne lecture pour les débutants et se trouva préparer ainsi le terrain privilégié sur lequel allait apparaître, se développer et fructifier un don rare. Je me souviens de l'émerveillement que me donna, un jour, à Évian, la récitation, par elle, de ses premiers vers.<sup>102</sup>

Il faut dire que le salon des Brancovan prédisposait à la création artistique et en particulier au lyrisme, ainsi qu'aimait à le rappeler Anna : « La Poésie était tenue en suprême honneur dans la maison de mes parents. »<sup>103</sup>, plus encore sans doute à la poésie élégiaque, correspondant assez à l'esprit mélancolique instauré par le romantisme exploré que prisait la princesse de Brancovan, fervente admiratrice de Lamartine, de Chateaubriand et d'Hugo :

La mélancolie, la tristesse, bien que pesantes à des membres si frêles, me rendaient fière. J'avais appris auprès de ma mère à vénérer cet état du cœur, à honorer le saule et le cyprès. Tout ce qui lui paraissait beau, elle le déclarait triste. (...) elle n'attachait de prix qu'à l'infortune, au sublime, aux sanglots. Mon admiration pour elle, comme ma nature même, me portaient à l'imiter (...) je transformais en douleur la joie, je ressentais jusqu'à la détresse insupportable l'excès de la suavité.<sup>104</sup>

Tristesse lyrique qui fut déterminante pour la jeune Anna, que l'on retrouve éparpillée dans son œuvre au cœur même de la joie ; cette joie qui d'ailleurs n'éclate jamais pleinement ou se reprend aussitôt par une nuance voilée. Sans doute la découverte future et décevante de l'amour, toujours *âpre, amer*, renforça-t-elle le goût d'une solitude qu'elle célébrait en ses plus jeunes années : « La poésie chez l'enfant est donc une solitude. Seul, ne sachant encore à quoi s'appuyer dans le royaume de l'esprit, il énonce un appel, un reproche, un ravissement. »<sup>105</sup>

---

<sup>102</sup> Marie SCHEIKEVITCH, *Souvenirs d'un temps disparu*, Plon, Paris, 1935, p.198.

<sup>103</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.17.

<sup>104</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, pp.24-25.

<sup>105</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.9.

Le goût de la musique contribue à la vocation poétique d'Anna. Le piano est un instrument sacré chez les Brancovan, l'on ne s'en approche qu'avec un profond respect ; il est aussi un autel des sacrifices devant lequel la Princesse Rachel, *anxieuse, refusait de s'asseoir (...). Des amis fanatiques l'y contraignaient. Elle donnait alors, par sa résistance, ses lamentations, ses larmes, le spectacle d'une captive de Delacroix, brutalisée par les vainqueurs.*<sup>106</sup> Cette imagerie excessivement sentimentale n'est pas sans rappeler la prose d'Hippolyte Buffenoir décrivant en 1893 la même musicienne dont *quelquefois le ravissement est tel qu'il se transforme en souffrance. Une expression de douleur passe sur son visage, l'extase la brise et elle tombe évanouie.*<sup>107</sup> Sans doute Anna avait-elle en mémoire cette description précieuse, ou la restitua-t-elle inconsciemment dans son manuscrit de 1928 ?

Pour bien comprendre la comtesse de Noailles, il faut avoir connu sa mère la Princesse de Brancovan. (...) une âme explosive était en elle, subitement éveillée par le démon de la musique ! Qu'elle posât une main sur le clavier de son piano et la voilà transfigurée ! (...) C'est une prêtresse tout entière à son dieu consacré ! Un cercle de feu, disait sa fille, se forme autour d'elle.

Mme de Noailles, dès la plus tendre enfance, s'est trouvée emportée sur le char bondissant de l'harmonie. Elle a goûté les joies de cette course, elle en a connu le vertige amer et le trouble profond.<sup>108</sup>

La musique tient une place prépondérante dans la formation noaillienne, tant au point de vue de l'écoute que de la pratique. « Je suis issue tout entière du bois de ton piano »<sup>109</sup>, dira Anna de Noailles à sa mère proche de quitter la vie. Mais la musique est aussi et involontairement, la cause d'un glissement d'intérêt vers l'art poétique ; Anna, à cette époque, voit déjà dans l'écrit « ces beaux mots sans cesse accouplés et qui s'arrondissaient comme un accord bien frappé sur le piano de ma mère »<sup>110</sup> :

---

<sup>106</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, pp.38-39.

<sup>107</sup> Hippolyte BUFFENOIR, *La Princesse de Brancovan*, collection des *Grandes Dames contemporaines*, Librairie du « Mirabeau », Paris, 1893, p.11.

<sup>108</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un Journaliste III*, Plon, 1937, p.116.

<sup>109</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.39.

<sup>110</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.15.

Vers l'âge de douze ou treize ans je fus déçue par l'étude du piano où, avec une sorte d'alacrité assurée qui me venait du tendre regard que posaient sur la naissante jeune fille le professeur de solfège ou le violoniste subjugués, je malmenais Beethoven, Mozart, Chopin, Mendelssohn, en les entraînant dans une sorte de ronde enthousiaste. Ma mère, prêtresse sans défaut des suaves mathématiques, fut irritée du sacrilège. Elle ne méconnaissait pas, dans la musique même, les dons de sa fille véhémence, mais, préférant la vérité à l'indulgence, elle me délogeait sans précaution du tabouret de piano, s'y installait et, ravissante, impeccable, parfumée d'harmonie dès l'abord du clavier, elle ressemblait à la sainteté qui contente dans une extase angélique son pur désir.<sup>111</sup>

Une réflexion s'opère alors chez la jeune Anna de Brancovan qui, consciente de posséder une source lyrique, consciente aussi de son impossibilité à la contenir, trouve la clef de sa vocation dans l'usage des mots, qu'ils tiennent d'une prose aux cataractes d'adjectifs ou, plus tard, d'un tourbillon de vers :

C'est alors que je décidais de pénétrer le mystère de la prosodie. À jamais conquise par la musique, je me consolai de ne pas me lier à elle en songeant que les cadences du verbe permettent l'affirmation singulière et précise, le mélange de l'âme avec les mondes, l'incantation, les aveux, les décrets.<sup>112</sup>

D'ailleurs ce goût pour l'harmonie, pour la musique des mots sera analysé très tôt par Brunetière, qui en 1895, répondra à une demande de Mme Bulloz concernant la publication des vers de la jeune poétesse (alors âgée de 19 ans) dans la *Revue des Deux Mondes* :

Si maintenant j'ajoutais que le défaut est sans doute de manquer un peu de précision, vous me répondriez sans doute, vous ou l'auteur que justement c'en est le charme. (...) Mais si je terminais en disant que les qualités en sont plus musicales que littéraires, c'est pour le coup que vous triompheriez et que vous m'exprimeriez votre étonnement de ne pas les avoir encore lus sous la couverture de la Revue.<sup>113</sup>

---

<sup>111</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, pp.30-31.

<sup>112</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.32.

<sup>113</sup> Lettre de Ferdinand BRUNETIÈRE (1849-1906), critique littéraire, académicien, historien de la littérature à Mme François BULOZ, veuve de l'ancien directeur (François BULOZ, 1803-1877) qui donna son essor à La Revue des

Jusqu'à la fin de sa vie, les critiques ne cesseront de rapprocher la musique de la poésie noaillienne. En 1931, une allocution de Gaston Rageot<sup>114</sup>, prononcée à l'occasion de la remise de la croix de commandeur de la Légion d'Honneur à la comtesse de Noailles, première femme élevée à cette dignité, s'intitule *Les Amants de la Musique*<sup>115</sup>. Le thème de cette conférence fut soigneusement choisi et Rageot insiste sur « celle que l'on peut considérer comme la musicienne de la poésie ».

Ce brillant échec, ce glissement d'art, d'Annunzio « féru de musique » le connaîtra aussi. Selon son biographe Maurizio Serra, le poète italien sera un « *musicien manqué* »<sup>116</sup> : ses connaissances *d'harmonie et de solfège étaient limitées et il n'arriva jamais à jouer du piano, même si plus tard pendant son séjour à Arcachon, il aimait improviser sur l'harmonium du chalet Saint Dominique*.<sup>117</sup> Toute sa vie, à l'instar d'Anna, il aimera s'entourer de musiciens prestigieux, assister à des récitals composés de musiques aussi savantes que rares ou donner des concerts sur l'immobile bateau militaire -le « Puglia », cuirassé figé- trônant au milieu du parc de son Vittoriale degli Italiani.

L'on peut également considérer que cette éloquence, qu'Anna n'avait pas réussi à maîtriser dans les lois sévères du solfège et de l'harmonie, trouvait à s'échapper dans un vertige verbal qui ne la quittera plus, et fondera une de ses caractéristiques premières : « J'aimais la conversation, j'y exerçais ce que l'on appelait l'éloquence. On applaudissait également à la verve descriptive, pathétique ou moqueuse<sup>118</sup> » Cette conversation, de « don sacré de la parole » sera toujours lié dans son esprit à la musique, ainsi que dans son avant-dernier recueil, *l'Honneur de souffrir* (1927) elle aimera à le rappeler :

---

Deux Mondes et dont John Singer SARGENT fera un célèbre portrait en 1879, conservé au Los Angeles County Museum of Art, in Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un Journaliste* III, Plon, 1937, pp.116-117.

<sup>114</sup> Gaston Rageot (1871-1942), romancier, essayiste, critique français et à l'instar de Zola, deux fois président de la Société des Gens de Lettres (1930-1932 et 1933-1936), Commandeur de l'ordre de la Légion d'Honneur.

<sup>115</sup> Gaston RAGEOT, allocution *Les Amants de la Musique*, prononcée le 5 février 1931 et publiée dans *Conferencia*, le *Journal de l'Université des Annales* n°10, publié le 5 mai 1931, p.479.

<sup>116</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.30.

<sup>117</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.66.

<sup>118</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.30.

J'ai bien servi le dieu sacré de la parole,  
Ma voix a réuni la raison et le chant  
Comme on voit la senteur mêlée à la corolle.  
D'autres cris sont plus beaux, mais non pas plus touchants !

Et cependant c'est vous, Musique, âme excessive,  
Dont le pouvoir s'affirme au-dessus, au-dessous  
De ce que l'homme exhale en syllabes pensives,  
Et seul votre mystère impérieux absout  
L'univers haïssable et sa faute native...<sup>119</sup>

L'éloquence multiple d'Anna est également un vecteur vers l'écrit ; si ses parents la pressaient d'écrire ses impressions au retour de promenades et si, plus tard, cet art oratoire éblouira ses contemporains -qui n'en conserveront qu'un souvenir aussi brillant que confus- il opère parfois des glissements opportuns vers la prose ou la versification, comme après cette visite faite aux Charmettes, villégiature de Mme de Warens et asile de Jean-Jacques Rousseau : « Sans qu'on pût s'en douter, je composai un poème sur Rousseau, tout en causant et en parcourant d'un pas alerte le jardin où je croyais rencontrer l'ombre de Claude Anet<sup>120</sup>, favori, dans les heures nocturnes, de l'hôtesse aux épaules de colombe. »<sup>121</sup> Cette versification hanta très tôt la jeune Anna de Brancovan qui se demandait avec impatience pourquoi Chateaubriand, à la « tristesse étudiée<sup>122</sup> », « ce prince superbe des aurores et des soirs, pourquoi ne se haussait-il pas à être poète ? »<sup>123</sup> Oui, pour la jeune Anna, l'éloquence, si elle peut se traduire par une prose emportée et poétique se doit parachever dans le vers, telle une destination idéale. Ce vers qu'elle ne cessera de vanter et de défendre tout au long de son existence, résistant aux attaques des poètes aux vers blancs, aux proses libres ou des futurs surréalistes acharnés à briser le roc de versification classique qu'elle représentait.

---

<sup>119</sup> Anna de NOAILLES, Poème XCI in *L'Honneur de souffrir*, Grasset, Paris, 1927, p.141.

<sup>120</sup> Claude Anet (1706-1734) domestique puis intendant de Mme de Warens ; Anna de Noailles semble faire écho à une rumeur lui supposant une liaison dangereuse avec sa maîtresse.

<sup>121</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.69.

<sup>122</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.67.

<sup>123</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.17.

Anna demeure, pour longtemps, une *femme-enfant* dont la poésie et les qualités oratoires précoces étonnent : « À cette époque<sup>124</sup> où sa beauté était celle d'une adolescente, le monde déjà accourait à elle : elle accueillait l'hommage avec la majesté et la gravité des enfants et ne semblait ni profondément heureuse ni enivrée, car rien d'humain ne guérit la mélancolie des élus. Son aurore couvrait déjà le sombre vers que je lui donne comme devise : Solitaire, nomade et toujours étonnée... »<sup>125</sup> , aussi confiera-t-elle dans son autobiographie qu'une rêveuse *et raisonnable petite fille (...)* s'avance ainsi, pendant des années, ingénument, vers l'heure de son pouvoir prodigue et dévorateur.<sup>126</sup> Cette petite fille, grave et investie par son art, ressemble à s'y méprendre au caractère de jeune prodige qu'un adolescent italien, avant elle, avait inauguré dans la petite ville de Pescara, porte maritime des Abruzzes.

#### b-2 L'éducation d'annuzienne

L'éducation de d'Annunzio enfant fut confiée à deux vieilles demoiselles confites en religion, Ermenegilde et Adele Del Gado, dont il brossera plus tard un portrait des plus cruels dans les nouvelles datant de 1884 et 1885, *La Comtesse d'Amalfi* et *Les Vierges*. Pierre de Montera nous relate, amusé, leur ahurissement : « Passe pour la première (nouvelle), où les deux sœurs, au cours d'une kermesse, apparaissent gauches et quelque peu guindées dans leur robe de taffetas, avec leur bonnet à paillettes d'or et égrenant en cachette leur chapelet sous une mantille démodée : elles en rient. Mais se voir portraiturées, à s'y méprendre, sous les traits des protagonistes d'une nouvelle dont le viol et l'avortement constituent le ressort principal, elles ne pouvaient l'admettre. Offensées dans leur pudeur de vieilles filles, elles protestèrent auprès de donna Luisa et Gabriele dut bel et bien, quand il la publia en un volume, changer le titre de sa nouvelle et le nom d'une des deux « vierges »<sup>127</sup>. On s'étonne de voir, chez un jeune homme âgé d'à peine vingt et un ans un cynisme aussi précoce, doublé d'une ingratitude du cœur, mais cette façon d'appréhender les femmes et de tracer le monstrueux avec aisance n'était qu'un prélude à bon nombre de ses œuvres et au tumulte de sa vie privée.

---

<sup>124</sup> Colette indique qu'elle était « mariée depuis peu », soit 1897 ou 1898 ; Anna était donc âgée de 21 ou 22 ans.

<sup>125</sup> Discours de réception de Madame Colette à l'Académie Royale de Belgique, in Jean COCTEAU, *La Comtesse de Noailles, oui et non*, Perrin, Paris, 1963, p.199.

<sup>126</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.8.

<sup>127</sup> Pierre de MONTERA, *Gabriele d'Annunzio*, Seghers, Paris, 1963, p.10.

Deux maîtres suivirent les préceptrices écornées : Filippo de Titta et Giovanni Sisti, qui auront « sur son développement moral et intellectuel la plus décisive influence »<sup>128</sup> et pour charge de le préparer à entrer au collège Cicognini de Prato, établissement prestigieux de Toscane.

Le choix de cet établissement n'est pas laissé au hasard : « C'est dans le pays de Dante que le jeune abruzzais corrigera, par un exercice constant, les intonations de son accent méridional, ce qui lui sera fort précieux pour ses dons oratoires. »<sup>129</sup> et c'est afin de dégrossir tout à fait le petit provincial que son père, Francesco Paolo, l'envoie en pension à peine âgé d'onze ans. Néanmoins d'Annunzio conservera un attachement viscéral, sa vie durant, à cette terre qui porta ses premiers pas, tel qu'on peut le lire sur la dédicace de *la Fille de Iorio*<sup>130</sup>, datant de 1905 :

À la terre d'Abruzzes  
À ma mère, à mes sœurs,  
À mon frère exilé, à mon père enseveli,  
À tous mes morts,  
À toute ma race  
Entre la montagne et la mer,  
Ce chant du sang ancien  
Est consacré.

## 2) Influences littéraires

Anna avait une manière toute particulière d'appréhender un texte ; une facilité de lecture doublée d'une grande mémoire littéraire lui permettait deux approches : celle de la prose ou *son regard tombe chirurgicalement sur le passage ennuyeux qu'il faut laisser* et dans laquelle elle synthétise et conserve les informations de manière à les citer précisément ou à s'inspirer d'une pensée philosophique ; celle de la poésie, tout à fait différente, dans laquelle un flou subsiste, celui d'une sorte de confrérie lyrique universelle où l'on puise plus librement ; d'après ses aveux *elle ne se souvient pas (...) de la même manière des vers qu'elle a lus. Elle ne peut plus les attribuer à tel auteur plutôt qu'à tel autre. Elle les incorpore quelquefois dans ses poésies (...)*,

---

<sup>128</sup> Idem, pp.10-11.

<sup>129</sup> Annamaria ANDREOLI, *D'Annunzio (1863-1938)*, réunion des Musées Nationaux, Paris, 2001, p.13.

<sup>130</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *La Fille de Iorio, tragédie pastorale*, Calmann-Lévy, Paris, 1905.

mais modifiés. Elle citait un beau vers de Malherbe qu'elle aime « Tout le plaisir des jours est dans les matinées ». Elle a dit quelque chose de semblable dans ses poésies.<sup>131</sup>

Le thème malherbéen du matin heureux se diffuse dans toute l'œuvre noaillienne ; les deux premiers recueils l'irriguent dans son sens le plus classique mais à partir de 1907 le thème se distord en matin héroïque, sentimental ou lyrique pour s'achever dans l'amertume du matin noir de l'*Honneur de Souffrir* (1927).

On retrouve ainsi dès son premier recueil *Le Cœur innombrable* (1901) un hymne au matin : « jeunesse des journées, heure de bel espoir qui s'ébat dans l'air vierge et qui écarte la mort, les ombres, le silence... »<sup>132</sup> puis dans l'*Ombre des jours* (1902), le *bel arrangement* du matin cause un infini plaisir de vivre.<sup>133</sup> Dans les *Éblouissements* (1907) de même, la *douceur du matin*<sup>134</sup> inaugure une explosion d'enthousiasme<sup>135</sup> développant et distordant le thème de Malherbe à l'infini : *Prière du matin, le Matin de Juin, Matin lyrique, Glauque matin, chaos d'azur, Un matin à Neuilly, Matin dans l'île de France, Le jeune matin, Un matin, Matinée*.<sup>136</sup> Le recueil suivant, *Les Vivants et les Morts* (1913), à la tonalité plus tragique, change d'horaires au profit du soir et de la nuit ; le matin n'est plus évoqué qu'une seule fois « Ce matin clair et vif »<sup>137</sup>. Dans les *Forces Éternelles* (1920), *Matin d'été*<sup>138</sup>, *Matin de printemps*<sup>139</sup>, *Matin de Mai*<sup>140</sup>, *Matin frémissant*<sup>141</sup> limitent le matin à une saison, à un aspect décoratif et non plus à une pensée intime, à un élan vital dont s'arme le poète. L'une des dernières apparitions de cette heure vantée, dans l'*Honneur de souffrir* (1927) clôt le cycle matutinal par le poème VIII :

Chaque matin m'accable et la couleur de l'air  
Me fait mieux découvrir l'indifférent désert

---

<sup>131</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.355, note du 26 mai 1919.

<sup>132</sup> Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, p.41, « O Lumineux Matin ».

<sup>133</sup> Anna de NOAILLES, « Chaleur » in *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, p.11.

<sup>134</sup> Anna de NOAILLES, « La douceur du matin » in *Les Éblouissements*, Calmann-Lévy, Paris, 1907, p.78.

<sup>135</sup> Pour Anna de Noailles, le matin, souvent tardif, dure une heure, car si « le beau ciel d'avant midi » l'exalte, c'est plus précisément « sous le soleil d'onze heures, » qu'elle prend note du vertige épars.

<sup>136</sup> Anna de NOAILLES, *Les Éblouissements*, Calmann-Lévy, Paris, 1907, p. 21,78,98,100,119,159, 233, 239, 277, 279, 288.

<sup>137</sup> Anna de NOAILLES, *Les Vivants et les Morts*, Fayard, Paris, 1913, p.247.

<sup>138</sup> Anna de NOAILLES, *Les Forces Éternelles*, Fayard, 1920, p.113.

<sup>139</sup> *Id.*, p.124.

<sup>140</sup> *Ibid.*, p.167.

<sup>141</sup> *Ibid.*, p.173.

Où, depuis que leur cœur jamais plus ne respire,  
Je n'ai rien à savoir et je n'ai rien à dire.  
(...) – L'aube se lèvera sur ce sol indécemment  
Où sont les corps privés de chaleur et de sang  
(...) – Et je commencerai ma muette journée  
Comme au temps infini où je n'étais pas née...<sup>142</sup>

Le motif s'achève ici dans un sens tout à fait inversé et compte, pour ainsi dire, la dernière mesure du thème et variations malherbien.

### a) Influences antiques et classiques

*Elle joue à la marelle avec une pierre de l'Acropole*<sup>143</sup>

Jean Cocteau

Anna et Gabriele se forment avec les antiques et la pensée classique. Armés de ces auteurs, ils tenteront, leur vie durant, de juguler leurs débordements romantiques, avec plus ou moins de succès. Ces étouffoirs ne moduleront qu'un temps leur lyrisme qui, en continuel rébellion contre une clarté classique, emportera leurs derniers scrupules.

Il demeure chez Anna, tout au fil de l'œuvre, un paganisme<sup>144</sup> : « deux êtres luttent dans mon cœur, / C'est la bacchante avec la nonne » et une philosophie panthéiste directement inspirée par ses lectures en sa formation intellectuelle. En témoignent ses nombreux hommages au culte du soleil dans les *Éblouissements*, aux cortèges dionysiaques, ses offrandes variées à Pan, Vénus ou Priapos, dès son premier recueil de 1901, *Le Cœur innombrable*.

*a-1 Les antiques noailliens*

Platon, Sophocle, Eschyle, Théocrite sont évoqués comme des précepteurs de l'enfance dans les *Forces Éternelles* :

---

<sup>142</sup> Anna de NOAILLES, *L'Honneur de souffrir*, Grasset, 1927, pp.22-23.

<sup>143</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.263, Note du 14 juin 1914.

<sup>144</sup> Paganisme, poème des *Éblouissements*, 1907, p.185 ; Deux être luttent... poème des *Forces Éternelles*, 1920, p.221.

Je n'ai rien tant vanté que vos vers, Théocrite !  
(...) Enfant, au bord du lac de saint François de Sales,  
(...) Mon âme, ivre d'espoir, cinglait vers vos rivages,  
Platon, Sophocle, Eschyle, honneur des divins Grecs,  
O maîtres purs et clairs, grands esprits sans nuages,  
Marbres vivants, debout dans l'azur calme et sec !<sup>145</sup>

Nous possédons un exemplaire des œuvres d'Eschyle traduites par Leconte de Lisle, éditées par Alphonse Lemerre à la fin du XIXe siècle et offertes par Anna avec la mention « *En souvenir de l'automne héroïque (1906), Anna de Noailles* ». Cet ouvrage, qui devait certainement faire partie de sa bibliothèque, cédé à un ami<sup>146</sup> à l'âge de trente ans, témoigne de son goût pour les auteurs antiques, qui l'accompagneront sa vie durant. N'avait-elle pas écrit en 1907, dans *Les Héros des Éblouissements*, « *Qu'ai-je besoin d'amis ? J'ai les hommes de marbre / Qui se penchent sur mon destin.* »<sup>147</sup> ?

Sa lecture d'Anacréon est évoquée par Louis Chaigne<sup>148</sup>. En juin 1904, dans une lettre à Corpechot, Anna évoque son retour vers l'antiquité des cours de son enfance :

J'ai écrit cette nuit les seules pages que je voudrais laisser. C'est mon enfance romantique et mon retour vers la Grèce par Homère, par Sophocle. (...) Quand j'étais petite, j'ai pleuré en lisant dans mon Histoire que des prisonniers emmenés sur des galères ennemies avaient obtenu leur délivrance parce qu'ils savaient par cœur un chant d'Euripide.

---

<sup>145</sup> Anna de NOAILLES, *Les Forces éternelles*, Fayard, Paris, 1920, p.248.

<sup>146</sup> S'agit-il de Pierre Hepp (1882-1948), rédacteur des *Essais* (revue poétique lancée en 1904 et dont le premier numéro s'enrichissait p.6 d'un poème d'Anna), critique d'art, échangeant ses lectures et révélant Claudel à la poétesse ou les *Fioretti* de Saint-François d'Assise au Noël de 1905 ? Les initiales PH dorées au petit fer sur le dos de l'ouvrage le laisseraient penser.

<sup>147</sup> Anna de NOAILLES, *Les Éblouissements*, Calmann-Lévy, Paris, 1907, p. 409.

<sup>148</sup> Louis CHAIGNE, *Vies et œuvres d'écrivains*, Lanore, Paris, 1936, p.33.

Et elle invoque son influence pour se détourner des égarements romantiques dont elle est coutumière :

Quelle espérance ! Ils seraient donc sûrs de se libérer de l'esclavage romantique ceux qui savent un chant d'Homère, de Sophocle, d'Euripide ! Ah ! contre ces mauvais feux, goûter la neige des sommets du Taygète, que contemple sur une image qu'on vient de m'envoyer un berger grec assis près de trois cyprès noirs !... »

Anna confirmera également l'enseignement retenu des acteurs de la pensée antique dans la préface aux *Poèmes d'enfance* : « Plus encore que les poètes dont l'hymne exaltant ajoutait à ma flamme sans la modérer ni la diriger, les philosophes, les moralistes, furent retenus par mes faibles mains à mon chevet d'enfant grave. Je fus conquise par l'intelligence. »<sup>149</sup> C'est une admiration sans borne, fidèle, absolue qu'elle résumera à la fin de ses jours :

Fière de la terre des Grecs, à laquelle ma mère s'enorgueillissait d'appartenir (...), je m'unissais au miracle de l'Hellade logique et noble.<sup>150</sup>

Anna, dès ses premiers vers, chante un hymne à une statuette de Tanagra<sup>151</sup> : « Sois agréable aux dieux, vierge de l'Acropole ! / Tu dores mon foyer de ton passé vermeil. (...) Je viendrai m'appuyer au socle où tu reposes, / Déesse, je languis »<sup>152</sup>, et ne lui dédie rien moins qu'une offrande de son cœur, d'encens et d'un cierge mystique. Puis dans le *Reproche aux Dieux* clôturant les *Poèmes d'enfance*, la poétesse immolera volontiers, au Dieu qui porte l'Égide, un sacrifice beaucoup plus sanglant composé de chèvres, de brebis et de blanches génisses<sup>153</sup>. Il est évident que toute la réalité d'un tel massacre échappe tout à fait à l'adolescente qui rachetait des animaux en Savoie pour les préserver du boucher ou de la main paysanne, traçant ces vers à l'exemple de lectures antiques, détachées et limitées au sacrifice de papier, ce qui ne serait pas le cas chez d'Annunzio, familier des cruautés dès l'enfance.

---

<sup>149</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.35.

<sup>150</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, pp.35-36.

<sup>151</sup> Terme datant du XIX<sup>e</sup> siècle et désignant des statuettes votives en terre cuite retrouvées par centaines dans la nécropole mycénienne de Tanagra, cité grecque de Béotie.

<sup>152</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.61.

<sup>153</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.96.

On retrouvera dès le *Cœur innombrable*, son premier recueil de 1901, une *Offrande à Pan*, une *Offrande à Kypris*, ou un vœu de *Rodocleia* offrant un repas odorant à *Vénus immortelle*<sup>154</sup>, inaugurant par ces vœux pieux le long cortège de solennités antiques parsemant son œuvre.

L'antiquité et ses Dieux permettent de saisir et de décortiquer les obsessions noailliennes telles que l'amour et la fuite du temps. Leur persistance est telle qu'un poème de jeunesse des années 1890, *Tristesse*<sup>155</sup>, dédié au dieu *Amour, sans bonté, sans mémoire, / Sournois, sombre et jaloux* se transfigure, jouant même d'une intertextualité troublante, dans le poème liminaire de *l'Ombre des jours*, datant de 1902. La troisième strophe, à l'imitation du poème composé d'alexandrins et d'hexasyllabes alternés : « Ceux-là ne savent pas que tous les paysages / Sont dans vos yeux clignés »<sup>156</sup> recèle un écho dans sa thématique et dans ses termes avec « Comme au temps juvénile, abondant et secret / Où dans vos yeux clignés riaient des paysages »<sup>157</sup>, cinquième strophe de *Jeunesse* ouvrant le deuxième recueil de poèmes d'Anna. Le dieu Amour de son adolescence, déjà *noir et retors*, contient tous les *paysages dans ses yeux clignés* comme celui de 1902. Mais une nouvelle réflexion, plus pessimiste encore s'ajoute dans *l'Ombre des jours*, celle d'une fuite irrémédiable de la jeunesse *tenant l'Amour entre ses bras* et l'éloignant à tout jamais sur le *sentier durci / Où l'ombre de (s)es pieds ne sera plus visible*. Âgée de vingt-six ans, Anna de Noailles force le trait en poursuivant de ses tristes révoltes un dieu séduisant que sa méfiance escorte.

#### a-2 Ses classiques

Lucien Corpechot témoigne :

Elle avait été bercée aux chansons de Ronsard, élevée dans l'admiration de nos lettres et de nos arts, dans l'extase de notre histoire.<sup>158</sup>

Elle-même l'atteste :

---

<sup>154</sup> Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, pp.95, 107, 109.

<sup>155</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, pp.79-81.

<sup>156</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.80.

<sup>157</sup> Anna de NOAILLES, *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, p.4.

<sup>158</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un Journaliste III*, Plon, 1937, p.118.

À vingt ans, j'eus deux deux passions qui s'incorporèrent à mon rêve et ne s'altérèrent jamais : j'aimais de toutes les forces de ma vie Ronsard et Michelet.<sup>159</sup>

Dès l'âge de quinze ans, souffrante, ne se consolait-elle pas avec Montaigne, Pascal, Voltaire :

Sans Montaigne, que serais-je devenue ? Que serais-je devenue sans Pascal ? Aurai-je eu un courage suffisant sans Voltaire ? Montaigne, tout construit d'antique argile sur quoi verdoie et fleurit la neuve forêt de son génie nourricier, m'empêcha de désespérer, m'empêcha de mourir.

Deux grands dramaturges du XVII<sup>e</sup> siècle retiennent, de son enfance à l'âge mûr, l'admiration d'Anna : « Corneille et Racine parvenaient à mon cœur par les récitations qu'en faisaient mes parents et quand j'ai pu les étudier, ils m'ont éblouie pour toujours, l'un par l'héroïsme et l'autre par la passion. Je relis encore le Cid avec la même ivresse que la première fois et Racine, perpétuelle victoire, me semble, plus qu'aucun autre, « tout couvert de la gloire française »<sup>160</sup>.

Corneille la séduit par *la fierté inflexible, le tragique puissant, le duel somptueux du dialogue ample ou rapide*<sup>161</sup>. Il lui donne des leçons stoïques pour régler les conflits du cœur et semble délivrer comme un passeport d'héroïsme français : « Qui est né au pays de Corneille et a écouté sa voix vit et meurt selon ses commandements »<sup>162</sup>. Cette étonnante déclaration, presque sacrilège et qui nous éclaire sur la versatilité du sacré chez Anna de Noailles la dirige vers un syncrétisme singulier. La poétesse utilise l'image et la force des textes saints, *comme l'ange sévère, à l'épée flamboyante, debout devant les portes de l'Éden* pour louer un poète du Grand-Siècle au théâtre mythologique et païen. Pour Anna, le sacré est, pour ainsi dire, étendu sur le

---

<sup>159</sup> Conférence « *La Lyre naturelle* » ayant eu lieu à l'Université des Annales, 51 rue Saint-Georges Paris IX<sup>e</sup>me, le 8 mars 1921.

<sup>160</sup> Conférence « *La Lyre naturelle* » ayant eu lieu à l'Université des Annales, 51 rue Saint-Georges Paris IX<sup>e</sup>me, le 8 mars 1921.

<sup>161</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.77.

<sup>162</sup> Op.cit. p.77.

monde et protéiforme ; qu'il soit panthéiste, religieux, païen, patriotique ou littéraire<sup>163</sup>. Il lui est ainsi tout naturel de mêler doctrines, sciences ou ornements symboliques participant d'une architecture composite au service du lyrisme.

Une autre facette iconoclaste brille chez la jeune princesse de Brancovan, celle de l'humour : « dans ces moments où la gaieté ne craint pas de s'attaquer au sublime, je m'étonnai des complets carnages familiaux fréquents dans les drames cornéliens où jamais ne frémit le chant doré des harpes de Racine : Reste-t-il un seul vivant au dernier acte d'Horace ? Vu du palier de nos appartements modernes, que de fureur, de sang, de tumulte, d'anéantissements ! »<sup>164</sup> Facette permettant d'exécuter des sauts vertigineux, tant dans le recul exercé sur l'appréhension d'une œuvre, que dans le caractère de l'écrit noaillien. Il est difficile et parfois même impossible de saisir à quel degré et dans quel registre s'exprime la poétesse à l'ironie malicieuse : « Vous vantez sans cesse Corneille ; moi, je vis selon lui. »<sup>165</sup> dira-t-elle à un ami aux résolutions hésitantes ; partagée entre un lyrisme absolu et une ironie mordante, les variations du ton noaillien concourent à cette éloquence caractéristique, dont le souvenir abonde parmi les écrits de journalistes, de critiques ou dans les mémoires de ses contemporains. Cette éloquence, orfèvrée dès l'enfance, est composée par l'alternance tragicomique de sujets élevés puis escamotés, de sublime ou de trivialité ainsi que l'évoque Jean Cocteau : « De sa femme de chambre à George Sand, de son valet de chambre à Shakespeare, elle jonglait, arpentait la corde raide, changeait de trapèze, exécutait des tours de cartes. (...) tout plutôt que de retourner au silence ! Une sorte de folie de la langue, de vertige verbal (...) les paroles de la comtesse enchantaient les arbres, les plantes, les étoiles »<sup>166</sup>.

Racine joue un rôle tout aussi important dans l'éducation sentimentale d'Anna en *recouvrant autoritairement le sentiment amoureux*<sup>167</sup> que lui inspirait Musset. En juste *fille des Grecs*, en *enfant de Sophocle et d'Euripide*, Anna réveille sa *violence encore assoupie* avec ce qu'il y a de *furieux, d'inévitable, de sanglant dans le drame racinien*. Elle se souviendra encore, en 1932 et durant la rédaction libre du *Livre de ma vie*, de vers fondateurs à la *liquidité de lave*

---

<sup>163</sup> « Les nations ne sont pas constituées uniquement par leur territoire ; le génie de Corneille vaut des provinces. » in Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.78.

<sup>164</sup> Op.cit. p.77.

<sup>165</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.78.

<sup>166</sup> Jean COCTEAU, *La Comtesse de Noailles, Oui et Non*, Perrin, Paris, 1963, pp.81-83.

<sup>167</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.76.

*torride et qui l'enivrai(t) comme du brûlant Mozart : Grâce au ciel mes mains ne sont pas criminelles. / Plût aux dieux que mon cœur fût innocent comme elles !*<sup>168</sup>

Anna nous fera part, en outre, de sa révolte envers ses *professeurs confinés dans la tradition et le vocabulaire de l'époque* et qui se plaisaient à qualifier Racine de *doux* et de *tendre*. Cette *silencieuse irritation* de l'élève, dans la retenue qu'exigeait son jeune âge et sa position, est une clef essentielle dans la compréhension du ressenti noaillien. Absolue, excessive, Anna âgée d'une dizaine d'années passe par-dessus l'enseignement et les bienséances, persuadée d'entendre au-delà, d'être pour ainsi dire appelée par les classiques dans une entente supérieure. Jamais elle ne se départira de ce sentiment de naturelle excellence et de conversation spirituelle avec ce que l'esprit compte de plus élevé : « Qu'ai-je besoin d'amis ? J'ai les hommes de marbre / Qui se penchent sur mon destin. <sup>169</sup> » Son époque ne lui permet pas de joindre ces absolus, convoqués depuis l'enfance et souvent les lectures lui servent pour ainsi dire d'ascenseur vers le sublime : « Le monde est un étroit enclos, / Mais je quitte le sol, je monte dans l'espace et je parle avec les héros ! »<sup>170</sup> Cette farouche indépendance d'esprit, née de ses lectures, de son intense sensibilité, de la formation de son caractère, doit se mesurer à l'aune de son appétit de savoir universel :

Il ne faut pas au cœur même novice, puissamment doué pour la tristesse, de trompeuses promesses de bonheur, mais l'exactitude jointe aux prescriptions de la dignité immanquable et au commandement de courage et d'ordre. Sans la raison, sans la sagesse qui nous imposent le contrôle et la décision immédiate, que voudrait le feu des passions (...) ? Aussi est-ce à la réflexion même et à ses conclusions, dont l'évidence me consolait, que j'ai consacré la méditation d'un esprit qu'assaillait et tentait le séduisant univers.<sup>171</sup>

*a-3 Tous les auteurs antiques pour d'Annunzio*

Circonstance exceptionnelle, le jeune étudiant du Prato étudiait la nuit les auteurs antiques dans une sorte de frénésie de connaissance : « L'enseignement qu'on lui donnait, si nourri qu'il fût, ne suffisait pas à éteindre sa soif d'apprendre. Le soir, ses travaux scolaires achevés, il remplissait sa lampe, prête à s'éteindre, avec l'huile restée dans les lumignons de ses camarades

---

<sup>168</sup> RACINE, *Phèdre*, acte I, scène 3.

<sup>169</sup> Anna de NOAILLES, *Les Éblouissements*, Calmann-Lévy, 1907, p.409.

<sup>170</sup> *Op. cit.* p.407.

<sup>171</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, pp.36-37.

et prolongeait ses veilles. Il lisait -ne fût-ce que parce qu'on le lui défendait – les poètes de l'Antiquité latine, Catulle, Horace, Tibulle »<sup>172</sup>.

Les œuvres de ces derniers, à peine lues et savourées, comprises dans cet enthousiasme scolaire, trouvent aussitôt écho dans le *Primo vere* (Premier printemps) publié en 1879 grâce au financement paternel ; d'Annunzio est alors âgé de seize ans :

A la strophe alcaïque

Alors que dans les champs Sygéens combattaient les enfants de Lesbos, parmi les chocs des armes ensanglantées, sous un nuage d'aveugle poussière,

Et qu'au hennissement des cavales cécropiennes se mêlait le chant bref des gymnètes et la sonnerie des clairons excitants les couards à la vaillance,

Tu résonnas comme un tonnerre, ô strophe nouvelle ! Chère aux soldats, le jeune Alcée te criait, en passant à toute bride sur son blanc coursier. »<sup>173</sup> ou bien encore dans la dédicace au Bacchus Dionysius du musée archéologique de la Marciana :

As-tu guidé, Dieu splendide, sur les monts sourcilleux de la Thrace les danses fougueuses des Ménades échevelées, parmi les rauques hurlements, au fracas des cymbales ?

Ou, au sourd murmure des ruisseaux, au doux frémissement des myrtes doriques, as-tu goûté un sommeil alanguissant sur le sein gonflé de la vierge gnosienne ?

Maintenant ta nébride est pendue au tronc d'un arbre, les pampres morts ceignent ta chevelure et sans voir, tu regardes du haut de ton piédestal poli les statues immobiles<sup>174</sup>

Ces premiers vers, ces poèmes savants semblent des miroirs tendus aux *Odes* d'Horace. Miroirs compliqués d'érudition trop fraîchement apprise, excessive et le mot de pastiche juvénile vient à l'esprit du lecteur dépité.

---

<sup>172</sup> Pierre de MONTERA, *Gabriele d'Annunzio*, Seghers, Paris, 1963, p.11.

<sup>173</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Poésies 1878-1893*, traduites par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, 1924, p.426.

<sup>174</sup> Idem p.429.

Ovide, dont la ville de naissance, Sulmona, se situe non loin de Pescara, fut particulièrement choyé par d'Annunzio, qui le magnifia dans son poème *L'Oléandre* inspiré par les *Métamorphoses* dans *De l'Alcyone*<sup>175</sup> (« I, Erigone, Aretusa, Berenice, / quale di voi accompagnò la notte / d'estate con piu dolce melodia / tra gli oleandri lungo il bianco mare ? »—Érigone, Arétuse, Bérénice, / qui de vous accompagnait la nuit / d'été avec la plus douce mélodie / parmi les lauriers roses le long de la blanche mer ?). Maurizio Serra en déroulera une analyse pertinente : « Cette aspiration à la métamorphose domine son œuvre du début jusqu'à la fin. Ainsi dans les vers d'Alcyone, le paysage maritime de la côte toscane de la Versilia devient « une grande créature ». Il revendique également son animalité. L'expression « je me fais bête », « je me fais plante », reviendra souvent dans ses transes et ses extases, ainsi que l'image de l'homme-arbre, de l'homme-animal, le Centaure, de l'homme-poisson, le Triton, symboles de vigueur mâle décuplée. »<sup>176</sup> Il est troublant de mesurer ce que de simples lectures d'adolescence purent enfiévrer dans l'œuvre à naître du poète, en particulier les passages plus légers, voire érotiques, des auteurs antiques, aux pages soigneusement collées par les pères jésuites et qu'il se plaisait à retrouver, écartant les feuillets avec délectation.

Annamaria Primoli accentue la perspective de l'écrivain et assure que bien que d'imitations ces œuvres de jeunesse se distinguent par une recherche de style caractéristique de toute sa production<sup>177</sup>. En effet du *Chant nouveau* (1881-1883) aux distiques savants : « Ô Cypris, Méléagre de Gadara, couronné de safran, couronné de violettes ou de jonc marin, / Le dernier enfant des grâces qui ait donné aux amours des vers légers comme les légères étoffes de Cos / Te consacra dans le temple, un jour, sa douce lampe, confidente de ses jeux, de ses amours »<sup>178</sup> à *La Chimère* de 1889 ou aux fameux *Laudi del cielo, del mare, della terra e degli eroi* (1903-1918) salués par Anna de Noailles, l'œuvre poétique de d'Annunzio se caractérise par un retour à l'antique mais aussi à l'époque médiévale des vieux maîtres italiens.

---

<sup>175</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *De l'Alcyone et autres poèmes*, traduction par M.Gallo, Orphée-La Différence, Paris, 2013, pp.110-115.

<sup>176</sup> Maurizio SERRA, op.cit, pp.68-69.

<sup>177</sup> Annamaria PRIMOLI, op. cit., p.13.

<sup>178</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Poésies 1878-1893*, traduites par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, 1924, p.3.

#### a-4 Ses classiques

C'est ainsi qu'au lycée Cicognini<sup>179</sup> Gabriele « s'éprenait des vieux maîtres italiens, de la petite ballade de Guido Cavalcanti<sup>180</sup>, du sonnet languissant de Cino<sup>181</sup>, « ce gentil esprit de Pistoie », de l'octave mélodieuse du Politien<sup>182</sup> »<sup>183</sup> mais plus encore du maître révérend en Italie et par le monde : Dante Alighieri (1265-1321) ; il confessera d'ailleurs savourer « la limpide ivresse diffuse à travers les cieux où s'est épanoui le rêve de Dante »<sup>184</sup> et s'en inspirera pour la troisième partie du Chant du Soleil, inclus dans le *Chant nouveau* de 1883 :

Celle qui vint ce fut une blanche fille de Fiesole  
Grande et svelte, telle que jadis les artistes  
La sculptèrent en de doux albâtres  
Et la peignirent sur des panneaux d'or.

Elle vint et avec ses longs cheveux,  
Comme avec d'étranges lacets de lierre, elle m'enlaça  
Tremblante et m'offrit sa bouche  
Où je bus une liqueur vitale...

Qui maintenant court par toutes mes veines,  
Telle dans l'arbre la sève nouvelle ;  
De sorte qu'il me semble que par toutes mes veines  
Monte de mon cœur une renaissance.

---

<sup>179</sup> Fondé par les Jésuites en 1692, il passa sous le contrôle de l'éducation nationale lors de l'unité italienne et devint un haut lieu formateur des élites à venir.

<sup>180</sup> Guido Cavalcanti (1258-1300) fut un poète florentin intime de Dante, qui le mentionne comme « le premier de ses amis ». Il fonde sa poésie sur l'usage de la langue dite « vulgaire » et se détourne du latin.

<sup>181</sup> Guittoncino da Pistoia (1270-1336) fut un jurisconsulte et poète italien auteur d'un fameux *Canzoniere Ciniano*, initiateur du Dolce stil novo (nouveau et doux style) terme issu de la *Divine Comédie* de Dante Alighieri -chant XXIV du Purgatoire, qui est un courant littéraire italien majeur développé du XIIIe au XIVe siècle. Guittoncini est également considéré comme l'un des modèles essentiels de Pétrarque.

<sup>182</sup> Ange Politien (1454-1494) fut un poète, dramaturge, professeur et philologue italien. Grand humaniste, il fut une des figures majeures de la Renaissance italienne.

<sup>183</sup> Pierre de MONTERA, *Gabriele d'Annunzio*, op. cit., p.11.-

<sup>184</sup> Idem, p.11.

Du plus profond de mon cœur  
Les strophes rebourgeonnent, impatientes.  
O limpide ivresse diffuse à travers les cieux  
Où s'est épanoui le rêve de Dante !<sup>185</sup>

D'Annunzio s'approprie Béatrice di Folco Portinari (1266-1290), muse de Dante Alighieri, personnage central de son œuvre, et avec quelle liberté ? On soupçonne chez lui un songe érotique dans cette bouche tremblante, si facilement offerte et consommée, mais ce n'est là que badinage en comparaison du scandale que causa la publication du recueil sensuel et païen de ce poète de 19 ans. Plus tard en 1924, il sera choisi pour orner d'une longue préface une traduction de l'*Enfer* de Dante, mis en rythme français par René Gutmann<sup>186</sup>. Ce morceau d'érudition, au style archaïque des plus complexes, nous livre une foule de lectures formatrices, des plus pointues : le poète Guillaume de Lorris<sup>187</sup>, Boccace, Pétrarque, Christine de Pisan, le Cantalicio<sup>188</sup> « custode du parler latin, subtil ami de Térence » et des auteurs de la *thèse sur la langue d'oïl, sur la langue de Philippe Auguste et de saint Louis* que d'Annunzio prétendit écrire. L'on pénètre dans un monde que les lectures acharnées de son adolescence rendirent familier à Gabriele, qui s'y meut dans une contemporanéité d'esprit, désarmante pour le profane :

Peut-être étaient présents Sigismond de Comitibus et Marc de Rasiglia, qui eux aussi avaient déjà éprouvé par eux-mêmes « l'art de dire paroles en rime » ; et Michel-Ange Grilli, le très érudit chancelier de la Commune ; et l'évêque Antoine Bettini, le Siennois, qui à la fontaine Branda ayant bu comme Enéas Silvio l'amour de toute science, devait ensuite envoyer à l'impression son *Monte Santo di Dio* près ce Nicolas di Lorenzo della Magna, occupé déjà à

---

<sup>185</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, « Chant du Soleil », III, in *Chant nouveau* (Canto Novo, 1883), traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1912, pp.7-8.

<sup>186</sup> DANTE, *L'Enfer*, traduit en rythme français par René Gutmann, préface de Gabriele d'Annunzio, presses de Léon Pichon, Paris, 1924.

<sup>187</sup> Guillaume de Lorris (1200-1238) fut un poète français protégé par le comte de Poitiers et auteur de la première partie du *Roman de la rose*.

<sup>188</sup> Giovanni Battista Cantalicio (1450-1515), fut un humaniste italien, évêque d'Atri et de Penne.

préparer les formes pour le Commentaire de Christophe Landino et pour les images de Sandro Botticelli.<sup>189</sup>

Mais la lecture assidue des auteurs du *dolce stil novo*, des humanistes de la Renaissance italienne et européenne qui participe pleinement à l'image érudite, parfois pédante de d'Annunzio, se compléta d'une passion pour la littérature française. Il aimera d'ailleurs partager, même à travers le miroir incertain des traductions, les œuvres de la littérature italiennes lors de son long séjour -exil- français de 1910-1915, comme nous l'atteste l'exemplaire dédicacé de *L'Aminte*, pastorale du Tasse, à Henri de Régner : « À Henri de Régner, au parfait poète des Jeux rustiques et divins, cette pastorale est offerte en souvenir d'une claire journée. Septembre 1912 »<sup>190</sup>

Déjà au lycée Cicognini d'Annunzio se consacre à la lecture des classiques français ; langue de Montaigne qu'il se plaît déjà à maîtriser : « hormis sa langue maternelle qu'il dominait comme personne, il ne s'exprimait couramment qu'en français, *lingua franca* de la société internationale »<sup>191</sup>. Ne prétendra-t-il pas à Anna de Noailles, lors de leur future rencontre qu'il avait même contracté une dette envers nos grands classiques :

- Je viens à Paris, répond d'Annunzio de cette voix révélatrice d'une âme véhémement et passionnée, payer une dette<sup>192</sup> ! Je l'ai contractée envers Montaigne et Ronsard ! Ce sont eux qui m'ont enseigné le français, et c'est leur belle langue, la langue si riche, si nuancée, si libre du seizième siècle, la vraie langue française que je veux vous faire entendre dans mes poèmes et jusque sur le théâtre...M'écouteront-ils ? Me suivront-ils ?...<sup>193</sup>

Il faut croire que ce projet était déjà bien arrêté car il donnera au public et au lectorat français, outre les *Sonnets cisalpins* de 1896, le *Martyre de Saint Sébastien* en 1911, la *Pisanelle*

---

<sup>189</sup> DANTE, *L'Enfer*, traduit en rythme français par René Gutmann, préface de Gabriele d'Annunzio traduite par André Doderet, presses de Léon Pichon, Paris, 1924, p.IX.

<sup>190</sup> TASSE, *L'Aminte*, pastorale, imitée en vers français par Baour de Lormian, Klostermann fils, Paris, 1813, exemplaire conservé dans le fonds Régner de la Bibliothèque de l'Arsenal.

<sup>191</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.67.

<sup>192</sup> Cette formule est plaisante car d'Annunzio, à cette époque, est couvert de dettes et son séjour en France est en vérité un exil auquel il avait été contraint.

<sup>193</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un journaliste*, Plon, Paris, 1937, p.148.

en 1913, et, de manière posthume, en 1939, le *Dit du sourd et muet qui fut miraculé en l'an de grâce 1266*, tous quatre rédigés directement dans une langue héritée de l'ancien français.

## **b) Influence romantique et symboliste**

*b-1 Victor Hugo, Lamartine et Musset, un absolu noaillien.*

La référence suprême pour Anna, le modèle d'ambition pour son devenir de poète national, fut, et de manière incontestable, Victor Hugo. Ainsi qu'en témoigne déjà la préface formatrice des *Poèmes d'enfance* (1928) : « C'est au son de cette musique des mots et de la pensée que, toute petite fille, j'écrivis mes premiers vers. »<sup>194</sup>, elle précisera dans *Le Livre de ma vie* (1932) :

Peu de temps après mon initiation cornélienne, Victor Hugo surmonta, en mon esprit d'enfant, l'amour que je portais à tous les poètes.<sup>195</sup>

C'est au son de cette musique des mots et de la pensée que, toute petite fille, j'écrivis mes premiers vers.<sup>196</sup>

Lucien Corpechot, dont l'amitié pour le poète en égale sa connaissance littéraire et son analyse subtile, le confirme, non sans sourire :

Mme de Noailles avait été élevée dans le culte de la poésie et de la musique : *in hymnis et canticis* ! Mais le Dieu de la poésie, pour son père, pour ses oncles se nommait Victor Hugo.

---

<sup>194</sup> « Est-il nécessaire de dire que, sauf le rapprochement évoqué fréquemment du berceau et de la tombe, mes balbutiements ne ressemblaient point à des vers de Victor Hugo ? » Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.22.

<sup>195</sup> Anna de NOAILLES, *Le Livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.78.

<sup>196</sup> « Est-il nécessaire de dire que, sauf le rapprochement évoqué fréquemment du berceau et de la tombe, mes balbutiements ne ressemblaient point à des vers de Victor Hugo ? » Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.22.

Pour consulter l'oracle, à la villa d'Amphion, on ouvrait la *Légende des siècles*, les *Contemplations* ou les *Châtiments*. Tout ce fatras politico-philosophique de Victor Hugo se glissait par la pente de la musique dans l'esprit de cette adolescente si sensible à l'agencement des mots, à la volupté des syllabes, à l'enveloppe émouvante et sonore de la pensée. Elle en était arrivée à confesser : « Quand je vois l'infini, je pense : c'est Hugo, C'est sa bouche profonde... »<sup>197</sup>

Aussi ne sera-t-on pas étonné de lire, de la main même de la poétesse : « Par l'agilité et le nombre étourdissant du verbe, cet homme oiseau bondit du sous-humain au céleste, s'élance du volcan jusque dans les astres »<sup>198</sup>, et cette confession quasiment religieuse :

Le nom de Victor Hugo y était prononcé avec une salutation d'amour et une soumission unanime. Grands et petits nous habitions son temple aux sonores colonnes, nous obéissions à ses tables de la loi. Victor Hugo ! Voilà vers quoi il fallait marcher ! C'est l'héroïsme de la faible enfance, si peu protégée, de ne rien craindre dans l'ambition. Victor Hugo, était-ce un homme, était-ce un monde ?<sup>199</sup>

Une religion que l'on prie avec ferveur : « À l'écoute de Oh ! Combien de marins, combien de capitaines... Mains jointes, yeux clos, sachant que le miracle toujours s'accomplirait, j'écoutais s'épandre en moi le bonheur noble, chargé de visions »<sup>200</sup>, mais aussi *une dévotion que le temps n'a pas modifiée*<sup>201</sup> :

On peut ignorer, oublier, renier ce que l'on doit à Victor Hugo, c'est là l'ingratitude naturelle à ceux qui, dans les jours indigents, se sont nourris du pain des dieux. Pour ma part, dès que je le lus, il me subjuga entièrement et je fus son enfant.<sup>202</sup>

---

<sup>197</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un Journaliste III*, Plon, 1937, pp.114-115.

<sup>198</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.78.

<sup>199</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, pp.17-18.

<sup>200</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.20.

<sup>201</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.78.

<sup>202</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.79.

À ce glorieux modèle s'ajoute un singulier professeur, une liberté revendiquée au plus tôt dans l'étude et la création :

Un sonnet de Musset me servit d'exemple<sup>203</sup>. Je m'appliquai à bien comprendre les exigences de l'art poétique, mais, dès ce moment, bien que m'astreignant par déférences aux lois qui construisent et contrarient le jeu divin, je rejetai et condamnai définitivement, pour moi, toutes les entraves que je déclarai vaines. Je ne leur rendis jamais l'autorité que mon audace juvénile leur avait déniée.<sup>204</sup>

Anna se définira d'ailleurs comme « un poète (...) qui, pour être plus vrai, s'est exprimé avec une sorte d'humble impertinence envers les lexiques et les grammaires, assemblant les vocables comme on hèle le passant, l'inconnu, dont on attend un prompt secours ».

La poétesse dédiera vingt-deux vers à Musset dans les *Poèmes d'enfance*, Musset *Féroce dans l'amour et tendre dans la haine*, Musset que les jeune amants ont choisi pour leur dieu, tressant une couronne à (sa) mémoire exquise et déposant en guise d'offrande<sup>205</sup> des couples de pigeons et des roses pâchées<sup>206</sup>. Musset, *Roi des Îles d'amour* guide Anna tant dans sa versification que dans les premiers pas de son éducation sentimentale.

C'est à bord du *Romania*, le bateau à vapeur du prince de Brancovan, souffrant du *tangage et du roulis* et réfugiée dans une cabine tendue d'un drap couleur des flots<sup>207</sup> que la petite Anna se livre aux tempêtes sentimentales de Musset. Le poète de *l'obsession amoureuse sera éternellement le premier et pur amant*. La jeune adolescente confesse : « une sorte d'amour à la Musset pénétra en moi et se mélangea à toutes les formes d'amour que l'hérédité, l'énigme individuelle et les circonstances imposent à chaque créature. »<sup>208</sup> livrant ainsi au lecteur la cristallisation de ses premiers émois sentimentaux et sensuels.

---

<sup>203</sup> On compte sous la forme du sonnet *Mélancolie*, pp.71-72 et *Le Passé*, pp.75-76, dans les *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928.

<sup>204</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.32.

<sup>205</sup> Nous voyons à quel point l'offrande, thème cher à Anna, lui permet de relier les Dieux antiques aux déités de son Panthéon littéraire. L'offrande noaillienne est un acte d'adoration mais avant tout un prétexte au lyrisme.

<sup>206</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.92.

<sup>207</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.74.

<sup>208</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, pp.74-75.

Dans une conférence intitulée *La Lyre naturelle*<sup>209</sup> -métaphore empruntée à l'*épigramme funéraire* des *Trophées* d'Héredia « Ici gît, Étranger, la verte sauterelle (...) Elle s'est tue, hélas ! la lyre naturelle »- Anna nous confie son premier modèle poétique, confirmation de ses lectures romantiques :

Être poète est une faveur redoutable, tandis qu'il est facile de faire des vers. Faire de vers, cela s'apprend en une heure. À l'âge de huit ans, j'ai calqué sur deux strophes d'Alfred de Musset un petit poème que j'essayais de rendre correct. Ce n'est que plus tard que j'ai fait volontairement, opiniâtrement, de tout mon cœur et en étant prête à les défendre au prix de ma vie, de légères fautes de prosodie, que j'aime passionnément pour leur bon sens.

Anna détaille, un peu plus loin, ses *maîtres en poésie*<sup>210</sup> romantique, dès son enfance et l'ouverture intellectuelle de ses parents :

Et puis j'ai lu Hugo et Musset, dans la maison du bord du lac Léman et dans le bateau charmant qui, jadis, muni d'une bibliothèque, nous conduisait sur le liquide azur où, souvenir divin, j'ai parcouru *Les Contes d'Espagne et d'Italie*. Je lisais tous les vers sans qu'on me le défendît, parce que la Poésie était vénérée chez mes parents et parce que les grands romantiques, s'ils imprègnent l'esprit de passion, de tristesse, de prodigieuses espérances, lui confèrent, en même temps une noblesse inaltérable.

Lamartine et Chateaubriand<sup>211</sup> que j'ai moins connus, peut-être moins aimés, Rousseau, dont le génie ne me fut sensible que plus tard, je les respirais et les absorbais dans ces paysages de Savoie, qui contiennent leurs puissants soupirs.<sup>212</sup>

---

<sup>209</sup> Conférence ayant eu lieu à l'Université des Annales, 51 rue Saint-Georges Paris IXeme, le 8 mars 1921.

<sup>210</sup> « Nous appellerons aujourd'hui poètes tous les grands écrivains, en prose comme en vers, qui ont installé dans la vie d'une petite fille des images créatrices ».

<sup>211</sup> Chateaubriand dont Anna décrivait la « *main arrondie en forme de tourterelle* » et qui figurait en portrait dans le salon de la Princesse de Brancovan ( in COLETTE, *Lettres à ses pairs*, Flammarion , Paris, 1973, p.90.) a dû, malgré tout, questionner et inspirer son enfance.

<sup>212</sup> On peut apercevoir de légères variations à ces influences dans les confidences qu'elle fait à l'abbé Mugnier le 2 décembre 1910 in Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.198.

Pourtant Anna rêvait ainsi Chateaubriand, en 1929, dans la préface de l'édition de ses *Poèmes d'enfance* : « debout sur le roc et comme égaré dans une île, le front balayé dans le vent, la main arrondie en forme de tourterelle et glissée dans le jabot de lingerie, le pied allongé au bout du promontoire où le rejoignait la houle fumeuse des nuées » et ajoute « l'enfant communique rapidement avec l'apparence et la légende du génie, cependant qu'il rôde, inquiet, au bord ténébreux des chefs-d'œuvre »<sup>213</sup>.

Et les poètes romantiques défilèrent, plus tard, dans les *Forces Éternelles* (1920) :

Lamartine, Rousseau, Byron, Chateaubriand  
Écouteurs des forêts, des astres, des tempêtes,  
Grands oiseaux engagés et qui heurtiez vos têtes  
Aux soleilux barreaux du suave Orient,

Soyez bénis, grands cœurs où le mensonge abonde,  
Successeurs enivrés et tristes du dieu Pan,  
Vous dont l'âme fiévreuse et géante suspend  
Un lierre frémissant sur les murs nus du monde !<sup>214</sup>

Un sonnet, extrait de ses *Poèmes d'enfance* semble pourtant contredire la prétendue distance vis-à-vis de Lamartine<sup>215</sup>. *Mélancolie* est à rapprocher indubitablement de *La cloche du village* des *Recueils poétiques* lamartiniens de 1839. Ainsi si la cloche romantique lamartinienne « épand comme un soupir sa voix sur la vallée » elle n'en dérange pas moins l'hirondelle *habitante du clocher vibrant, S'envol(ant) au vent d'airain qui fait trembler sa tente*<sup>216</sup>. Même vision chez Anna dont les oiseaux *fuiet craintifs le pignon vermoulu que l'âge démantèle, au son que l'airain fait pleuvoir* – suite à l'action du *vieux sonneur monté dans*

---

<sup>213</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1929, pp.16-17.

<sup>214</sup> Anna de NOAILLES, *Les Forces éternelles*, Fayard, Paris, 1920, p.250-251.

<sup>215</sup> Une étude plus approfondie serait de même souhaitable entre les deux poètes. Le lyrisme et la sensibilité, les thèmes lamartiniens trouvent, à notre sens, un vibrant écho dans l'œuvre noaillienne.

<sup>216</sup> Alphonse de LAMARTINE, *Recueils poétiques*, Garnier, Paris, 1954, pp.103-107.

*l'antique tourelle*<sup>217</sup>. Même nostalgie bucolique chez les deux auteurs, même thème de l'appel des cloches déchaînant en eux des *souvenirs troublants*<sup>218</sup>.

Si dans l'imaginaire noaillien au « cœur profond, où son écho frémit, / Chaque vibration effarouche et disperse / Un tourbillon d'oiseaux qui s'étaient endormis » c'est que ces vers de Lamartine occupaient probablement sa pensée : « Je me dis : « cet écho de bronze qui vibre, / Avant de m'arriver au cœur de fibre en fibre / A frémi sur la dalle où tout mon passé dort ; (...) La pierre du sépulcre où mon amour repose / Sonne aussi dans ce doux accord ! »<sup>219</sup> On a souvent négligé cet héritage lamartinien dont on peut déceler aisément l'empreinte au plus jeune âge de la formation intellectuelle noaillienne.

La littérature italienne aussi occupe une place de choix dans l'éducation de la petite Princesse de Brancovan, comme en témoigne un poème d'enfance dédié à Léopardi :

Mon orgueil s'est couché, triste Léopardi  
Dans les enseignements funestes de ton livre  
Qui chante d'un cœur las et d'un verbe hardi  
Que la vie est oiseuse et que la mort délivre.

Tu contes que le monde est très insuffisant  
À nourrir l'appétit des désirs en démence,  
Et qu'il est malaisé de goûter le présent  
Pour ce que le bonheur nous suit ou nous devance.

Tu donnes la douleur en remède à l'ennui,  
Sachant qu'avant la mort l'homme lutte sans trêves  
Et qu'il n'est de douceur sur terre que la nuit,  
Dans les sommeils obscurs d'où sont exclus les rêves.

(...) Mon esprit tourmenté par l'aiguillon profond  
S'apaise en un sommeil nonchalant et morose,

---

<sup>217</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, pp.71-72.

<sup>218</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.72.

<sup>219</sup> Alphonse de LAMARTINE, *Recueils poétiques*, Garnier, Paris, 1954, p.106.

Et mon désir plaintif se dissout et se fond  
Dans le néant paisible où ton cœur se repose...<sup>220</sup>

Ce ton noir et désabusé étonne chez une adolescente que la vie choyait<sup>221</sup> mais nous éclaire sur la constante préoccupation de la Mort et de la vanité humaine qui parcourra son œuvre, des *Poèmes d'enfance aux Vivants et les Morts* (1913), de la mort glorieuse des combats des *Forces Éternelles* (1920) au désespoir lucide de *L'Honneur de souffrir* (1927) ou des *Derniers vers* (1933).

On peut rapprocher ce ton noir des lectures baudelairiennes de la jeune Anna qui, bien qu'avant l'âge de vingt ans ne les goûtait guère, avouera dans la *Lyre naturelle*, conférence de 1921, « il habitait mon âme, puisque sa musique inouïe y avait pénétré ; mais ce génie splendide et lourd me suffoquait. Il se substituait, pensais-je, à l'innocent univers : c'était une lyre divine, mais non pas une lyre naturelle. »

*Les parfums*, poème du premier recueil d'Anna, le *Cœur innombrable* (1901) est ainsi directement inspiré par le *Parfum* de Baudelaire issu des *Fleurs du Mal* ; « les sachets glissés au coin de la profonde armoire » rappellent le *sachet de musc invétéré* baudelairien, « la douceur du grain d'encens qui fait qu'on s'humilie » évoque « ce grain d'encens qui remplit une église » ou « l'amant sur un corps adoré/Du souvenir cueille la fleur exquise. / De ses cheveux élastiques et lourds, / vivant sachet, encensoir de l'alcôve/une senteur montait, sauvage et fauve » inspire sans doute le noaillien « Souvenir effacé de notre jeune amour / Qui s'éveille et soupire au goût des chevelures ». Une étude sur les influences baudelairiennes dans l'œuvre d'Anna de Noailles serait aussi possible que souhaitable à envisager.

b-2 Giosuè Carducci (*Odi barbare*), référence d'annunzienne.

Les *Odes barbares* de Carducci, enthousiasmèrent le jeune Gabriele, âgé de 15 ans, et furent déterminantes dans sa carrière poétique : « Il avait découvert Carducci un jour de novembre 1878, alors qu'en traversant Bologne il s'était arrêté devant la vitrine de l'éditeur Zanichelli. Entre

---

<sup>220</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.85-87.

<sup>221</sup> Elle-même avouera que ses « vers écrits dès l'âge de huit ans », ces « petites poésies mélancoliques peuplées de soleil couchants, de larmes brûlantes, des funérailles imaginaires (...) contrastaient avec une enfance rêveuse, mais protégée » in Conférence « *La Lyre naturelle* » ayant eu lieu à l'Université des Annales, 51 rue Saint-Georges Paris IXeme, le 8 mars 1921.

autres volumes de vers, il achète les *Odes*. C'est une révélation : « Je dévorai tout avec une excitation étrange et fébrile... ma haine des vers (on l'obligeait au collège à aligner des centaines d'hendécasyllabes sur la bataille des Thermopyles) s'éteignit tout à coup pour faire place à une rage de poésie. J'ai appris par cœur toutes les *Odes barbares* »<sup>222</sup>. D'Annunzio envoie bientôt une lettre à leur auteur, pour lui dire qu'il *voulait suivre ses traces, qu'il était prêt à combattre à ses côtés, à consacrer* « à l'art véritable les éclairs les plus fulgurants de son génie (...) les forces les plus puissantes de sa vie, ses songes d'or, ses aspirations juvéniles<sup>223</sup>, lettre restée sans réponse. Mais qui était donc ce maître à qui le fougueux étudiant osa envoyer « quelques-unes de ses propres poésies barbares » ?

Giosuè Alessandro Giuseppe Carducci (1835-1907) fut un écrivain et poète de génie, premier italien à recevoir le prix Nobel de littérature en 1906 mais aussi un homme politique influent puisque député de la XIIIe législature en 1876 -d'Annunzio le deviendra également en 1897- et futur sénateur du royaume d'Italie en 1890. Auteur d'une œuvre abondante étalant ses publications importantes de 1863 à 1902, Carducci influencera profondément la vie intellectuelle de l'Italie du XIXe siècle. En fervent républicain il publiera *Levia Gravia* (Propos lourds et légers) en 1868 avant de devenir le guide national de la culture italienne et par conséquent le modèle idéal de poète national auquel aspirait d'Annunzio -modèle qu'il parviendra d'ailleurs bientôt à imiter si ce n'est à égaler. Les fameuses *Odes barbares* admirées par le jeune Gabriele et dont la publication fut étalée de 1873 à 1889 est un essai d'adaptation de la métrique quantitative grecque et romaine sur la métrique *accentuativa* italienne. Ce que d'Annunzio reproduira dès le *Premier printemps* (Primo vere) de 1878, bientôt suivi du *Chant nouveau* (Canto novo) de 1882.

Carducci, Victor Hugo italien<sup>224</sup>, étendra la même influence sur d'Annunzio que l'authentique Hugo sur Anna de Noailles. Il le rencontrera, plus tard, dans les bureaux de la rédaction de *Cronaca bizantina*, une revue littéraire et artistique, *dans un des rares passages du maître dans cette capitale qu'il méprise*<sup>225</sup> pour le croquer en dieu diminué, portant *une âme de guerrier sur deux jambes titubantes, un cou puissant étranglé par une cravate de notaire* (...) un

---

<sup>222</sup> Pierre de MONTERA, *Gabriele d'Annunzio*, op. cit., p.14.

<sup>223</sup> Idem.

<sup>224</sup> Toutefois il ne faut pas négliger l'aspect anti-romantique de Carducci qui dès *Juvenilia* (1860) s'opposa aux romantiques florentins pour leur préférer l'imitation du vers classique antique. Après avoir *absorbé les expériences de la poésie romantique européenne*, il façonnera un style personnel, pétri, à l'image de d'Annunzio, de référence aux auteurs anciens et à la culture de l'Italie romaine baignée de clartés grecques.

<sup>225</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.100.

*relent de pupitre fatigué et d'études cancéreuses s'échappait de celui qui avait rêvé de ressembler au gladiateur mort au combat.* <sup>226</sup> Mais Gabriele, après quelques rencontres haineuses avec l'aède vieillissant ajoutera : *Je le connus peu, je l'aimai beaucoup*, lui reconnaissant l'influence et l'émulation d'un maître qui fut (son) adversaire. <sup>227</sup>

### c) L'influence de Nietzsche et d'Angelo Conti

Parmi les philosophes influençant Anna, s'il en est un qu'elle partage tout particulièrement avec d'Annunzio, c'est Nietzsche, depuis l'âge de quinze ans<sup>228</sup>. Aussi, sachant que le poète italien a jadis honoré la mort du philosophe par une ode *Per la morte di un distruttore*<sup>229</sup>, dans le recueil *Elettra*<sup>230</sup>, celle-ci lui écrit depuis Weimar, le 12 août 1913, où elle s'est rendue en pèlerinage nietzschéen :

Cher et illustre ami,

La cité fameuse est tout emplie de votre gloire. Hier, dans la maison de Nietzsche, nous avons lu avec vénération votre poème aux ailes géantes ; ce chant d'un aigle à un autre aigle montait si haut ! La sœur de Nietzsche, Madame Förster-Nietzsche, désirerait savoir si vous l'autorisiez à faire traduire en anglais, -par le meilleur traducteur, -celui de Verlaine, -vos lignes immortelles, qui rejoignent dans l'espace la voix terrible du héros.

Ayez la grande bonté de me répondre un mot. Et croyez, cher et grand ami, à mon infinie admiration.<sup>231</sup>

Ainsi l'on retrouvera le philosophe deux fois invoqué dans *Exactitudes*, qui publié en 1930, trois ans avant la mort de leur auteur, justifie le profond et durable attachement noaillien à la pensée nietzschéenne : « La conviction et le lyrisme sont insistants, il ne se lassent pas. Quel

---

<sup>226</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.100.

<sup>227</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *D'un maître qui fut mon adversaire* (17 février 1907) in *Le camarade aux yeux sans cils*, Classici contemporanei italiani, 1924-1928, p.543-549.

<sup>228</sup> Louis CHAIGNE, *Vies et œuvres d'écrivains*, Lanore, Paris, 1936, p.33.

<sup>229</sup> « Pour la mort d'un destructeur »

<sup>230</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Elettra (Laudi venuti dal cielo, dal mare, dalla terra e dagli eroi II)*, Fratelli Treves, Milan, 1903.

<sup>231</sup> Guy TOSI, « Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio », *Quaderni Dannunziani XII-XIII*, 1958, p.6.

poète ne possède l'illusion d'ajouter par son chant à « l'immense et infinie affirmation des choses » dont parle Nietzsche ? (...) aucune d'entre les plus anciennes (pages) n'a manqué à bien servir ce commandement de Zarathoustra « Deviens ce que tu es ». <sup>232</sup>

Jean Dornis rapproche très tôt, lui aussi, d'Annunzio de la doctrine nietzschéenne : « Il s'agit, pour l'homme, de devenir un surhomme et de développer son initiative sans le respect d'aucune loi, sans nulle restriction dans le sens d'une initiative tous les jours plus impérieuse. » <sup>233</sup>

Il existe également un autre philosophe et historien, important pour d'Annunzio, influençant pour longtemps -si ce n'est pour toujours- son mode de pensée : Angelo Conti (1860-1930). Ce « personnage à culture encyclopédique, également médecin, musicien et critique d'art, qui se cachait derrière le pseudonyme de Doctor Mysticus, fut très répandu dans la vie culturelle jusqu'aux premiers pas du régime fascisme, pour être indûment oublié après » <sup>234</sup>. Lorsque Conti publia *La beata riva* <sup>235</sup>, en 1900, essais exposant sa conception critique et esthétique, inspiré ouvertement de Platon, Kant et Schopenhauer, c'est Gabriele d'Annunzio qui en signa la préface et en salua l'*acétisme esthétique*. Il connaissait son ami et préfacier depuis l'université de la Sapienza à Rome et la fondation du *Convito*, revue et cénacle littéraire et artistique <sup>236</sup>. Sans doute d'Annunzio lui doit-il beaucoup, aussi, dans son appréhension de l'art et de la philosophie esthétique puisque Conti, après avoir travaillé à Florence à la Galerie des Offices (1893), occupa le poste de directeur des Antiquités et des Beaux-arts de Rome (de 1901 à 1925) avant de devenir directeur du Palais de Capodimonte à Naples (1925). Les œuvres de Gabriele, romans, articles, préfaces ou poésie, rappelons-le, sont émaillées d'une connaissance aiguë de l'art italien et européen, de l'antiquité à ses jours.

---

<sup>232</sup> Anna de NOAILLES, *Exactitudes*, Grasset, Paris, 1930, pp.XVII et XIX.

<sup>233</sup> Jean DORNIS, article « À propos de M. Gabriele d'Annunzio » in *Les Annales politiques et littéraires*, 3 juillet 1910, p.5.

<sup>234</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.195.

<sup>235</sup> Angelo CONTI, *La beata riva*, Fratelli Treves, Milan, 1900.

<sup>236</sup> Fondée en janvier 1895 par Adolfo de Bosis, Gabriele d'Annunzio et Angelo Conti, la revue *Convito*, sise à Rome, traita, luxueusement imprimés sur des papiers choisis, de sujets littéraires et artistiques.

## d) Leur indépendance malgré tout

*d-1 Anna romantique, parnassienne, symboliste, Pléiade ?...*

Dans leur anthologie des *Poètes d'aujourd'hui*, Van Bever et Léautaud soulignent qu' « on l'a aussi un peu apparentée aux romantiques (...) pour son exubérance, ses dons de description, son alliance du rêve et de la réalité, « sa prédominance du sentiment sur la raison. »<sup>237</sup>

Charles Maurras va plus loin encore dans *l'Avenir de l'Intelligence* et traite du dangereux romantisme féminin<sup>238</sup> qui relie Anna de Noailles à Renée Vivien, Madame de Rénier, Lucie Delarue-Mardrus :

Pour la quatrième fois, nous avons à saluer l'influence persistante et vivace des romantiques sur le plus brillant esprit féminin. C'est bien d'eux que Mme de Noailles a mémoire quand elle songe, écrit et vit. (...) Nous avons distingué des imitations que l'on fait comme des devoirs ces reprises sincères et fiévreuses, que l'auteur dirait pleines de cœur et pleine de sang. À la fougue, à la vérité, au naturel, se reconnaît l'invention. C'est seulement une invention qu'il faut dater et situer. (...) Voici le centre du poète, voici la date fatidique de son avènement au ciel troublé de la poésie : Dix-huit-cent-trente. »<sup>239</sup>

Léon Blum, grande figure du socialisme et par ce fait totalement opposé à Maurras classe également Anna dans le style « 1830 » :

Elle n'est guère qu'une romantique et c'est de Musset que je la verrais proche, un Musset sans sa grâce allante et sa plaisanterie désinvolte, sans son penchant oratoire, sans toute sa facilité française, un Musset plus âpre, plus chargé, plus fiévreux, plus complexe, au sang plus lourd, je voudrais pouvoir dire un Musset barbare. »

Mais contrairement à Maurras, Blum la détache du rêve et du chant romantiques qui furent le rêve et le chant communs d'un moment de l'humanité pour lui reconnaître une individualité :

---

<sup>237</sup> Ad. VAN BEVER et Paul LÉAUTAUD, *Poètes d'aujourd'hui*, Mercure de France, Paris, 1942, p.325.

<sup>238</sup> Il conduira même, dans les outrancières théories de l'auteur, à « *L'anarchie* » du quatrième point.

<sup>239</sup> Charles MAURRAS, *L'avenir de l'Intelligence*, Fontemoing, Paris, 1905, pp.209-210.

Rien de pareil chez Mme de Noailles. Sa poésie sort d'elle-même et retombe en elle, comme l'élan du jet d'eau dans le bassin. Son éternel sujet c'est sa personne, mais dans ce qu'elle a de particulier, d'unique, non dans ce qu'elle a de commun et de général...<sup>240</sup>

Une anthologie de 1921, *La Pléiade*<sup>241</sup>, se réclame d'une haute tradition française et de ce grand œuvre de la première Pléiade qui fût précisément, en assainissant la langue, la matière et la forme du chant, de donner à la poésie en France la conscience de son rôle souverain.<sup>242</sup> Voulant donner un sens à la poésie de l'après-guerre et en fixer la hauteur : « nous ne voudrions ni nous fuir comme les grands classiques, car nous avons appris combien toute abstraction dessèche ; ni nous enivrer de nous-mêmes comme les romantiques, car ils ont appris à quels désordres mène une sensibilité d'autant plus tyrannique qu'on la libère davantage »<sup>243</sup>, cette profession de foi anonyme place neuf poèmes d'Anna en exergue, presque en exemple ou justification dans la première partie de l'ouvrage. *Du rôle positif et de l'avenir de la Poésie* ne classe donc Anna ni chez les classiques, ni chez les romantiques ni chez les symbolistes car suivre la mode c'est passer avec elle et les six autres poètes du recueil, dont Paul Valéry ou Charles Derennes, utilisant le vers régulier, le mètre identique, ne cherchent qu'une renaissante respiration de l'art poétique régulier et universel.

Louis Chaigne, dans *Vies et œuvres d'écrivains* nous éclaire d'ailleurs sur ce choix étrange :

Aucune école poétique ne pourrait se réclamer d'elle. Elle a su défendre jalousement son indépendance. Et si elle s'est fait inscrire dans la Pléiade (...), c'est uniquement par esprit de camaraderie et d'ailleurs la Pléiade ne saurait être absolument considérée comme un groupe littéraire.<sup>244</sup>

---

<sup>240</sup> Ad. VAN BEVER et PAUL LÉAUTAUD, *Poètes d'aujourd'hui*, Mercure de France, Paris, 1942, pp.325-326.

<sup>241</sup> La *Pléiade méridionale* fut créée par Joachim Gasquet (1877-1921), poète provençal proche de Maurras par les grands traits de ses conceptions poétiques. Il sera remplacé à sa mort par Tristan Derème qui rassemble six poètes autour de Gasquet dans le groupe de la *Pléiade* : Pierre Camo, Charles Derennes, Xavier de Magallon, Fernand Mazade, Paul Valéry et Anna de Noailles. Cf. Elisabeth HIGONNET-DUGUA, *Anna de Noailles, Cœur innombrable*, biographie-correspondance, Michel de Maule, Paris, 1989, p.334.

<sup>242</sup> La *Pléiade*, *Du rôle positif et de l'avenir de la Poésie*, Librairie de France, Paris, 1921, p.4.

<sup>243</sup> La *Pléiade*, *Du rôle positif et de l'avenir de la Poésie*, Librairie de France, Paris, 1921, p.9.

<sup>244</sup> Louis CHAIGNE, *Vies et œuvres d'écrivains*, Lanore, Paris, 1936, p38.

Mais Chaigne ajoute, se ralliant à l'avis général pour la question du style, que *si Anna de Noailles n'était pas romantique, quel écrivain le serait ? Elle l'est naturellement, par son tempérament fiévreux et tumultueux (...) Elle l'est aussi par son style échevelé, exaspéré frénétique. Elle l'est encore par fidélité à ses maîtres les plus authentiques (souvent reniés pourtant) : Lamartine, Chateaubriand, Rousseau.*<sup>245</sup> Ce qui la conduira à des débordements lyriques tels qu'il est heureux d'y voir le romantisme engagé pour que nous comprenions mieux sa nocivité, mais qui gâtent irrémédiablement une œuvre poétique faite pour dominer de très haut notre temps.<sup>246</sup> Avant de lui reconnaître enfin *le triomphe, malgré son vœu peut-être, à travers quelques poèmes, d'un pur classicisme ignoré*<sup>247</sup>, ouvrant ainsi une nouvelle brèche quant aux doutes sur la réalisation concrète de ses influences littéraires.

Gérard Walch, dans son *Anthologie des Poètes Français contemporains, Le Parnasse et les écoles postérieures au Parnasse (1866-1929)*<sup>248</sup>, la classe en 1927 dans les écoles postérieures au Parnasse sans préciser à laquelle elle appartient.

En 2001, Patrick McGuinness, professeur de littérature française à l'université d'Oxford et spécialiste du symbolisme, livre deux poèmes d'Anna dans son *Anthologie de la poésie symboliste et décadente*<sup>249</sup>, *l'Image* et *J'écris pour que le jour où je ne serai plus...*<sup>250</sup> Nous refusant à l'assimiler aux décadents vus par Verlaine : « une littérature éclatant par un temps de décadence, non pour marcher dans le pas de son époque, mais pour s'insurger contre »<sup>251</sup> ou aux symbolistes du temps de *l'entrevu, du sous-entendu, du caché ; du secret, des intermittences et des chuchotements*<sup>252</sup>, et nous souvenant d'une page du *Journal* de l'abbé Mugnier dans laquelle Anna, discourant de littérature déclare qu'elle « *n'aime pas le symbolisme* »<sup>253</sup> nous nous rangeons à l'avis de Lucien Corpechot, journaliste et écrivain français, proche de la poétesse :

---

<sup>245</sup> Id.

<sup>246</sup> Louis CHAIGNE, *Vies et œuvres d'écrivains*, Lanore, Paris, 1936, p.50.

<sup>247</sup> Id.

<sup>248</sup> Gérard WALCH, *Anthologie des Poètes Français contemporains*, nouvelle édition remaniée, Delagrave, Paris, 1927

<sup>249</sup> Patrick MCGUINNESS, *Anthologie de la poésie symboliste et décadente*, Les Belles Lettres, 2001.

<sup>250</sup> Extraits respectivement du *Cœur innombrable* (1901) p.97 et de *l'Ombre des jours* (1902) p. 69.

<sup>251</sup> VERLAINE, *Lettre au Décadent*, 1<sup>er</sup>-15 janvier 1888.

<sup>252</sup> Patrick MCGUINNESS, *Anthologie de la poésie symboliste et décadente*, Les Belles Lettres, 2001, p.23.

<sup>253</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.229.

Mme de Noailles échappe à toute école. Elle n'a que ses dons naturels. Elle reste dans la vie plus que tout autre poète, plus que tout autre écrivain. Son parti pris de se laisser conduire par le sentiment et le caprice, en n'accordant aux règles prosodiques que le minimum d'observation, son aisance à s'envoler, à planer alternativement dans tous les azurs, celui des cieux, celui des eaux, celui des âmes, firent d'elle une sorte de ravisseur.<sup>254</sup>

#### *d-2 Gabriele et les courants littéraires*

Selon Gaston Rageot, le style de Gabriele d'Annunzio ne s'est pas constitué à la suite d'un courant ou d'une école *mais a vraiment reforgé pour son usage la matière de cette langue italienne qui, à travers tant de siècles de division, de servitude, de tyrannie, d'isolement politique et moral, menaçait de tomber en poudre.*<sup>255</sup> Rageot n'hésite pas à comparer la *période classique de la langue française correspondant à l'unité du royaume sous un Louis XIV à la résurrection de la langue due à l'établissement de l'unité italienne sous la maison de Savoie, servie par Carducci et d'Annunzio.*

Sa pensée se serait néanmoins vue influencée par toutes les littératures européennes, avec d'une part l'école russe de Tolstoï, Dostoïski, Gorki – *une psychologie tout ensemble raffinée et barbare, admirablement logique et incohérente, une morale basée tantôt sur la pitié, tantôt sur les principes d'un idéalisme absolu qui contraste singulièrement avec nos disciplines classiques.* Et d'autre part avec Ibsen et Bjornson, *le rêve philosophique du Nord qui imposa momentanément la poésie dite « symboliste ».*<sup>256</sup> D'Annunzio ne s'y serait pas *asservi* mais les a *assimilées, au point de les transformer, de les latiniser, de les italianiser. (...) Il a traversé ces courants comme à la nage pour se rafraîchir le corps et l'âme, pour se laver des poussières anciennes, pour se débarrasser des fatigues de pensée et d'invention d'une race peut-être trop affinée.*<sup>257</sup>

---

<sup>254</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste III*, Plon, Paris, 1937, p.157.

<sup>255</sup> Gaston RAGEOT, article À propos de M. Gabriele d'Annunzio in *Les Annales politiques et littéraires*, 3 juillet 1910, p.5.

<sup>256</sup> Gaston RAGEOT, article À propos de M. Gabriele d'Annunzio in *Les Annales politiques et littéraires*, 3 juillet 1910, p.5.

<sup>257</sup> Gaston RAGEOT, article À propos de M. Gabriele d'Annunzio in *Les Annales politiques et littéraires*, 3 juillet 1910, p.5.

### 3) Le crépitement des premiers écrits

C'est le mage Montesquiou qui, le premier, dirige Anna vers la publication dans *La Revue de Paris* de Janvier-Février 1898, cinquième année, tome premier :

J'avais vu naître cette enfant de génie, que j'admirais, que j'admire toujours, j'avais, le premier, été trouvé un directeur de grande revue, pour lui persuader, comme j'ai fait, de réagir contre cette appréhension toujours causée par les ouvrages de trop de mérite, de publier les vers de cette jeune fille extraordinaire<sup>258</sup>.

L'esprit *découvreur et divinateur* de Robert de Montesquiou, la ruse cachée, selon Lucien Corpechot, ce furent les poèmes de la jeune Anna de Brancovan, les premiers romans de Gabriele d'Annunzio, lui-même...<sup>259</sup>

#### a) La vocation d'Anna

La vocation d'Anna, rappelle-t-elle, se déclare dès l'enfance :

Vers l'âge de six ou sept ans, je commençais à connaître la liberté enivrée de l'être qui, par le choix ingénieux de mots plaisants, tente de construire un petit univers et de se raconter. Précédant l'éclosion de mes toutes premières poésies, j'écrivis des narrations jugées surprenantes par mes parents, bienveillants et tendres. (...) j'aimais la nature inexprimablement et je m'efforçais de grouper mon timide et court vocabulaire de telle sorte qu'une vivante image en jaillît.<sup>260</sup>

---

<sup>258</sup> Robert de MONTESQUIOU, *Les Pas effacés*, tome 3, Sandre, Paris, 2007, p.62.

<sup>259</sup> « Dans la préface qu'il fit pour la Comtesse de Castiglione, d'Annunzio affirme que « l'esprit découvreur et divinateur de Robert de Montesquiou le fait songer à cet étrange oiseau du miel tout pareil par le plumage à l'alouette gauloise, qui perpétuellement appelle le voyageur pour le conduire à la ruse cachée... » La ruse cachée, ce furent les poèmes de la jeune Anna de Brancovan, les premiers romans de Gabriele d'Annunzio lui-même, les décors de Bakst, les verreries de Lalique, les fleurs d'Helleu, les portraits de Boldini, les dessins de Forain et de Sem et bien plus tard, les premiers vers de Pierre Benoît. Bien des choses préférées par M.de Montesquiou se sont démodées, mais combien de ses admirations restent valables ! » in Corpechot, *Souvenirs d'un journaliste*, tome III, Plon, Paris, 1937, p.44.

<sup>260</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, pp.10-11.

En 1885, à l'âge de 9 ans, Anna écrivant à son frère Constantin dévoile son goût pour la nature qui deviendra un thème privilégié de l'écriture noaillienne

(...) Je t'envoie des jacinthes bleues sauvages, que nous cueillîmes ces jours-ci dans un endroit plus ou moins désert, dans le Bois de Boulogne. Il est vraiment très beau, à présent l'herbe est couverte de marguerites. Quand nous allons dans les endroits où nous passions autrefois avec toi, quelques-unes baissent la tête et sont tristes de ne pas te voir. Tu pourrais dire que les marguerites ne sont pas les mêmes et que celles d'autrefois n'existent plus. Mais leurs parents leur ont raconté qu'ils t'avaient vu et c'est pour cela que celles qui ont bon cœur sont tristes.

Ce passage témoigne également d'une grande et précoce sensibilité doublée d'une imagination, surprenantes à cet âge. Un autre thème se dégage de la lettre, dont nous pourrions risquer l'appellation de prose poétique, c'est Amphion, le paradis de son enfance où Anna apprit à s'éveiller au monde sur les bords du lac Léman :

Que ce sera amusant pour nous trois<sup>261</sup>, quand nous irons encore dans Romania<sup>262</sup> nous promener ensemble. Et de manger des poires, des pommes, des cerises et des figues<sup>263</sup> ! (...) et tout cela en entendant le doux gazouillement des fauvettes et des pinsons, qui jouissent ainsi de l'air pur que renferme le beau lac Léman, où, du haut du beau ciel, les nuages bleus, les mouches noires et les oiseaux de différentes couleurs se mirent dans ce miroir(...) <sup>264</sup>

Anna écrit donc très tôt des vers mélancoliques, mais *ce n'est qu'à quinze ans qu'(elle) composera des poèmes qui n'ont pas cessé de (lui) ressembler*. On trouve l'empreinte de cette

---

<sup>261</sup> Anna évoque ici son frère Constantin et sa sœur Hélène de Brancovan.

<sup>262</sup> Le Romania était le bateau à vapeur du Prince de Brancovan, muni d'une bibliothèque dans laquelle Anna découvrit Musset, utilisé pour des croisières sur le lac Léman.

<sup>263</sup> La villa Bassaraba de Brancovan était agrémentée d'un verger et d'un potager, chers à Anna et essentiels pour la compréhension de l'œuvre noaillienne en ce qui concerne son amour inconditionnel et « fraternel » pour les fruits et légumes. Les critiques des années 1910 la surnommeront ainsi la « muse potagère » (cf annexe et illustration d'Anna aux choux).

<sup>264</sup> Elisabeth HIGONNET-DUGUA, *Anna de Noailles, Cœur innombrable*, biographie-correspondance, Michel de Maule, Paris, 1989, pp.16-17.

disposition poétique précoce dans les carnets où à Amphion, le 22 juillet 1891, la jeune fille âgée de quinze ans laisse entrevoir déjà les abîmes de souffrance du *Poème de l'amour* (1924) ou de *L'Honneur de souffrir* (1927) :

#### La douleur

La douleur pâle et belle est à genoux dans l'ombre. C'est cette femme qui souffre et qui parle tout bas, si bas, que le vent de la nuit qui baise les sapins n'entend pas ce qu'elle dit. (...) Elle s'écrase les yeux pour refouler ses larmes, elle se serre la gorge pour étrangler ses sanglots ; Elle enfonce ses ongles dans sa chair et sa chair saigne et ses ongles se brisent.

Sombre, folle, égarée, les yeux vagues et tristes, les narines dilatées, les dents serrées entre ses lèvres tremblantes, timide come une enfant et fière comme une martyre, la douleur sublime, la douleur muette sourit à genoux dans l'ombre, -sourit pour ne pas pleurer.<sup>265</sup>

À la date du 15 novembre 1893, le thème religieux de la recherche du sacré et d'un impossible dialogue avec Dieu annonce, dans *Élévations, Les Vivants et les Morts* (1913) ainsi que, toujours, *L'Honneur de souffrir* (1927) :

Mon Dieu, je me remets entre vos mains et je vous prie de diriger mon esprit et mon cœur. Je vous demande pardon de mes fautes... Je souffre et je suis lasse parce que je ne sais plus vous trouver...Mettez vos mains sur mes oreilles et sur mes yeux... je ne vous comprends pas et je vous adore. Humblement ; je confesse que ma raison est faible et que vos mystères l'effrayent, mais que vous êtes Seigneur, au-dessus de toute compréhension et de tout entendement... Mon Dieu, venez remplir mon cœur, de crainte que mon amour ne s'égaré et que je ne m'attache aux joies du monde par besoin d'aimer, comme le voyageur que la soif tourmente mange les mûres dans les épines et les trouve plus délicieuses au goût que les fruits des vergers.<sup>266</sup>

---

<sup>265</sup> Elisabeth HIGONNET-DUGUA, *Anna de Noailles, Cœur innombrable*, biographie-correspondance, Michel de Maule, Paris, 1989, p.22.

<sup>266</sup> Elisabeth HIGONNET-DUGUA, *Anna de Noailles, Cœur innombrable*, biographie-correspondance, Michel de Maule, Paris, 1989, pp.23-24.

Lorsque Anna évoque ses inédits, qui lui semblent *puérils, gentiment fanés, hésitants ou compassés*<sup>267</sup>, elle ne se doute pas encore qu'ils seront publiés sept ans plus tard aux éditions Grasset sous le simple titre de *Poèmes d'enfance*.

Elle offre deux albums de son enfance à un ami qui *affirma que ces petits livres le faisaient se ressouvenir des poèmes de Robert Browning*.<sup>268</sup> Incision profonde du souvenir de ces premiers écrits : « Je ne puis penser sans douleur à ce qui survit de moi au-dessus des tombeaux. »<sup>269</sup>

Dans les *Poèmes d'enfance* publiés en 1928 des thématiques se dégagent du premier marbre de sa pensée. Ainsi de cette angoisse née de la fuite du temps, de la vanité et du pressentiment de l'amour.

### **b) Du côté de Gabriele, le *Primo vere*, 1879.**

La vocation de Gabriele semble s'être déclarée plus tard ; au moins n'en gardons-nous pas de témoignage avant l'adolescence du poète :

Gabriele avait alors entre seize et dix-sept ans et approchait de la fin de sa scolarité. Il s'était fait la main en rédigeant des compositions ampoulées, à l'occasion des cérémonies du collège, de mariage de famille ou d'anniversaires de la famille royale. La postérité ne retiendra ni l'*Ode à Humbert Ier, roi d'Italie*, ni l'opuscule dédié à sa grand-mère, qui venait de s'éteindre en lui laissant une petite rente vite croquée.<sup>270</sup>

Si la reconnaissance d'un public italien averti ne tarda pas, après la publication des nouvelles de *Terra Vergine* (1882), d'*Il libro delle Vergini* (1884) et de *San Pantaleone* (1886), en France Gaston Rageot attendra *Giovanni Episcopo* (1891) pour reconnaître le talent d'annunzian :

---

<sup>267</sup> Conférence « *La Lyre naturelle* » ayant eu lieu à l'Université des Annales, 51 rue Saint-Georges Paris IXeme, le 8 mars 1921.

<sup>268</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.29.

<sup>269</sup> Idem p.30.

<sup>270</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.73.

Un court roman (...) *Giovanni Episcopo*, fortifia la certitude que l'on était devant un artiste complet qui allait être aussi maître de sa langue de prose que de son rythme et de sa métrique.<sup>271</sup>

La publication, en 1879, chez un typographe local de ce petit recueil du *Primo vere* (Premier printemps) en *italien arcadique*<sup>272</sup> aux frais de d'Annunzio père, Don Ciccillo, scelle la destinée poétique que nous lui connaissons.

En 1880, d'Annunzio âgé de dix-sept ans connut une seconde édition revue et augmentée chez Carabba à Lanciano, seul éditeur de ses Abruzzes natales. Les *cinquante premiers exemplaires du premier tirage étant devenus cinq cents, toujours à compte d'auteur, pour la somme non négligeable de cinq cents liras*.<sup>273</sup>

Gabriele selon Maurizio Serra inaugure *l'art de l'emprunt dans lequel il passera maître*. En plus de piller ses ouvrages d'écolier concernant la poésie grecque ou romaine, il pioche allégrement, comme nous l'avons vu, dans le maître à penser de l'Italie d'alors : Giosuè Carducci (1835-1907).

Gaston Rageot du point de vue de la critique française ajoute que contrairement à Racine ou Hugo, d'Annunzio *n'avait pas fini ses « humanités » lorsque la publication d'un premier volume de vers avertit l'Italie que, non seulement un poète, mais encore un révolutionnaire littéraire, aussi ardent que le furent nos romantiques, lui était né*.<sup>274</sup>

Pourtant si d'Annunzio est arrivé, comme nous l'avons vu, à la poésie par des exercices scolaires de versification et en cultivant la littérature classique comme un précieux jardin, il ne choisit pas d'emblée une carrière poétique comme nous le rapporte l'une de ses lettres à Chiarini, célèbre critique et préfacier des *Odes* de Carducci, datant de février 1880 : « Jusqu'à novembre 1878, je n'avais pas fait un bon vers et je ne me sentais pas né pour la poésie »<sup>275</sup>. Une expérience initiatique détermina sa vocation :

---

<sup>271</sup> Gaston RAGEOT, « À propos de M. Gabriele d'Annunzio » in Les Annales politiques et littéraires, 3 juillet 1910, p.5.

<sup>272</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.73.

<sup>273</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.73.

<sup>274</sup> Gaston RAGEOT, article À propos de M. Gabriele d'Annunzio in Les Annales politiques et littéraires, 3 juillet 1910, p.5.

<sup>275</sup> Jean DORNIS, *Essai sur Gabriele d'Annunzio*, Perrin, Paris, 1925, p.13.

En revenant de vacances, à l'automne, je m'arrêtai deux ou trois jours à Bologne. J'avais entendu parler des *Odes barbares*, du réalisme, des batailles pour l'art, et, un peu par curiosité, un peu parce que les « elzévir » m'attiraient par leur joliesse, j'achetai plusieurs volumes chez l'éditeur Zanichelli. Parmi eux se trouvaient les *Odes* de Carducci (...) Pendant des jours, je dévorai toutes ces pages avec une excitation étrange et fébrile. Je me sentais un autre homme<sup>276</sup>. Comme par enchantement, ma haine contre les vers disparut, elle fit place à une rage de poésie. (...) À la fin de l'année, je recueillis dans un cahier toutes les Odes que j'avais écrites et je les rapportai à la maison. Grâce aux louanges de mes amis, je commençai à croire que j'avais composé des vers dignes d'être publiés, et un beau jour (Dieu me pardonne) je donnai le tout à l'imprimeur... Vous savez le reste !...<sup>277</sup>

---

<sup>276</sup> En 1878 d'Annunzio n'était pourtant âgé que de 15 ans.

<sup>277</sup> Jean DORNIS, *Essai sur Gabriele d'Annunzio*, Perrin, Paris, 1925, pp.13-14.



## II. Vers les grandes thématiques

### 1) Le retour à l'antique, « cette jeunesse du monde » selon Hippolyte Taine

Les premières œuvres d'Anna de Noailles furent saluées et idéalisées sans doute par Robert de Montesquiou et par la majeure partie des analyses critiques à venir :

Ses premières productions furent les meilleures parce que cette artiste était de celles que la Nature crée adultes, douées de toutes les perfections qu'elle a mises à leur portée, dont la culture ne pourra qu'y attenter, parce qu'elles ne sont pas faites pour recevoir des leçons, mais pour en donner. Le rythme est en elles, qui en surabondent ; les vers s'élancent de leur esprit, comme les touffes d'un joint.<sup>278</sup>

#### a) *Poèmes d'enfance, Le Cœur innombrable, L'Ombre des jours*

Anna fut, dès l'enfance, baignée par un idéal de grandeur antique dont sa mère, héritière d'une longue lignée Musurus, faite de lettrés et d'humanistes, l'entretint. Aussi, dans la préface des *Vers d'enfance* confesse-t-elle volontiers entendre des *voix sublimes, venues vers (elle) du fond des temps* et dont le *vif accent guidait ses volontés* : « dans la nue triomphale où je les confondais avec le rire éternel des dieux heureux que me léguait ma race lointaine. »<sup>279</sup> Anna est *fière de la terre des Grecs, à laquelle (s)a mère s'enorgueillissait d'appartenir*<sup>280</sup> et ses contemporains, tel Barrès souscrivent volontiers à cette généalogie spirituelle : « Obscurs frissons, fièvres royales, quel beau livre on pourrait écrire avec une goutte de sang grec ! »<sup>281</sup>; ses lectures formatrices, nous l'avons vu, la portèrent à admirer les poèmes d'Anatole France et même

---

<sup>278</sup> Robert de MONTESQUIOU, *Les Pas effacés*, tome 3, Sandre, Paris, 2007, p.61.

<sup>279</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, pp.34-35.

<sup>280</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.35.

<sup>281</sup> Maurice BARRÈS, Dédicace à la Comtesse de Noailles in *Le Voyage de Sparte*, Juven, Paris, 1906, p.VI ; « vous demeurez toujours une avisée petite-fille d'Ulysse », p.VII.

à s'en inspirer. Les *Noces Corinthiennes*<sup>282</sup> par exemple, la conduisirent sans doute à composer les fameux dialogues antiques, disséminés tout au long de son œuvre comme dans *l'Étreinte*, scénette de théâtre grec décrivant, dans la deuxième partie de *l'Ombre des jours*, ce moment si particulier qui précède l'enlacement : « Mélissa : Autour de mon corps las que ton image habite / J'ai porté tout le jour ton ardent souvenir / Roulé comme un ruban d'angoisse et de désir / Qui m'enserme et me précipite... / Rhodon : Ah ! quel effroi divin en mon audace hésite / Mélissa : Mon cœur est comme un bois où les dieux vont venir !... »<sup>283</sup> .

Les premières publications dans la *Revue de Paris*, en Janvier-Février 1898 -Anna est alors âgée de 22 ans- comptent dès le second poème une référence à l'antiquité, *À une statuette de Tanagra*. Se soulèvent alors les prémices de ce qui deviendra une constante dans l'écriture noaillienne : les invocations antiques.

Anna, bacchante contemporaine, brise l'unité de temps et d'espace et s'adresse directement aux Dieux, comme actrice d'une surréalité tragique ou bucolique. Dès l'enfance et guidée par ses lectures, le poète décide de franchir les barrières de la temporalité et de n'écrire que pour elle-même. Il n'existe plus de frontières de personnage, ou de masque de bienséance : la transe bachique agite en elle des remous millénaires ; Anna foule le sol grec et s'adresse directement aux Dieux.

Si *Maurras a remarqué avec beaucoup de vérité que le sens de l'antique était naturellement plus pur et juste chez elle que chez tant de poètes de cette époque, jaloux de ressusciter la beauté antique* <sup>284</sup>, ainsi que le note Corpechot, c'est qu'Anna n'essayait pas de copier un style lumineux ou de singer des poses théâtrales : la poétesse vivait, au sens premier, les phrases, les idées, les paysages et se contentait de transcrire telle une sibylle, ce qu'elle avait vu et ressenti. Une sorte de transport s'emparait d'elle pour la laisser, brisée sur son lit ou éparpillée parmi les coussins, tenant sur un morceau de papier le reflet de ce voyage qui, pour elle, n'avait pas de prix.

Qu'elle s'adresse, impérative, à une statuette de tanagra : « Sois agréable aux dieux, vierge de l'Acropole, / Tu dores mon foyer de ton passé vermeil ; / (...) Laisse flotter sur moi les ondes de ta robe / Qui traînait sur la plaine où le figuier fleurit », à Hébé : « O fille de Junon, Jeunesse aux pieds légers, (...) / Belle proie indocile ou molle du sommeil, (...) / -Salut, divinité riante du matin ! / Répands à pleines mains tes roses éphémère (...) / Préserve-nous du mal des vieillesse

---

<sup>282</sup> Anatole FRANCE, *Les Noces Corinthiennes*, Lemerre, Paris, 1876.

<sup>283</sup> Anna de NOAILLES, *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, p.93.

<sup>284</sup> CORPECHOT Lucien, *Souvenirs d'un journaliste*, tome III, Plon, Paris, 1937, p.118.

amères » ou aux Dieux dans son *Invocation* : « Dieux gardiens, des troupeaux qui tenez les houlettes, / Rendez-nous l'innocence ancestrale des bêtes »<sup>285</sup> la poétesse se divinise en prêtresse remarquable<sup>286</sup>, abusant d'impératifs pour ses invocations païennes, composées au plus loin des suppliques chrétiennes que la petite Anna de Brancovan se devait de réciter chaque jour, sous le regard attentif de ses gouvernantes. Cette grandeur violente du *Reproche aux Dieux* : « Je hausserai ma voix que le désir anime »<sup>287</sup> est sans doute un symbole premier d'émancipation mentale, précédant la psychanalyse du désir enfoui que nous aborderons dans cette partie, lié au traitement de la nature et de l'érotisme suggéré chez la poétesse.

Ces premiers vers publiés conquièrent la presse<sup>288</sup>, s'efforçant aussitôt de relier la jeune Anna aux auteurs reconnus, comme pour mieux en assurer le poids aux yeux du lecteur timoré. Robert de Montesquiou, pour ainsi dire son *parrain* littéraire, lance de grands noms ayant connu ou abordé le monde antique : « Les strophes d'Hébé sont pleines de la grâce noble de Chénier, d'un auguste enseignement et d'une langue divine comme la démarche et le péplos même de la déesse (...) L'invocation aurait plu à Leconte de Lisle. Elle respire son souffle païen (...) et comme un soupir de Virgile s'unit au souffle de Chénier » avant de conclure, sentencieusement : « Mystique et profane aussi, comme la double inspiration de cette Muse, antique et nouvelle. »<sup>289</sup> Ces publications furent pour ainsi dire le baptême du feu de la jeune poétesse et menèrent, le premier succès aidant, à la parution du *Cœur innombrable* de 1901.

Le recueil, bien que dédié « Aux paysages de l'Ile-de-France, ardents et limpides » se livre dès la première partie à des valeurs héroïques dignes de Sparte<sup>290</sup> dans le poème *Exaltation*, aux alexandrins enflammés : « Le goût de l'héroïque et du passionnel / Qui flotte autour des corps , des sons , des foules vives, / Touche avec la brûlure et la saveur du sel / Mon cœur tumultueux et mon âme excessive... » ; il n'est question que d' *habiter le sommet des sentiments humains* ,

---

<sup>285</sup> *La Revue de Paris*, Cinquième année, Tome premier, Janvier-Février 1898, Paris, pp.586-591.

<sup>286</sup> « Dieu qui porte l'Égide ! et nous t'immolerons, / Afin que tes courroux nous deviennent propices, / Des chèvres, des brebis et de blanches génisses... » in Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance, Reproche aux Dieux*, Grasset, Paris, 1928, p.96.

<sup>287</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance, Reproche aux Dieux*, Grasset, Paris, 1928, p.96.

<sup>288</sup> *Le Gaulois* des3, 7, 8 février 1898, *La Fronde* du 11, 15 février 1898, *Sport* du 5 février 1898 etc.

<sup>289</sup> MONTESQUIOU Robert de, article extrait du *Gaulois du dimanche*, Paris, 12 mars 1898.

<sup>290</sup> N'oublions pas que *Le Voyage de Sparte* de Maurice Barrès, Juven, Paris, 1906, s'ornera d'une dédicace « À madame la Comtesse de Noailles, née Princesse de Brancovan » , explicitée sur pas moins de quatre pages incandescentes.

d'avoir *le goût de l'azur et du vent dans la bouche*<sup>291</sup> ; orgueilleuse confession projetant un écho démesuré dans le dernier poème des foisonnants *Éblouissements* de 1907 : *Les Héros*.

Cette fois-ci Anna, ne se satisfait plus d'un héroïsme terrestre, mais aspire au sublime mythologique : « Le monde est un étroit enclos / mais je quitte le sol, je monte dans l'espace / et je parle avec les héros ! », délaisse la nature tant aimée et célébrée : « que d'autres cherchent l'air des bois, de la montagne / Et la brise des Océans, / je m'enfonce dans l'ombre où nul ne m'accompagne, / Je respire chez les géants ! » et confesse sans remords : « Qu'ai-je besoin d'amis ? J'ai les hommes de marbre / Qui se penchent sur mon destin » avant de clôturer le recueil de 410 pages par un impératif aux allures de gravure lapidaire, de stèle, aussi concis que définitif : « Accueillez-moi ce soir dans l'ombre où se confondent / L'héroïsme et la volupté ! »<sup>292</sup>.

Le retour à l'antique noaillien, ne se confine pas aux idylles empruntées à Longus<sup>293</sup>, aux hexamètres dactyliques de Virgile ou aux scènes pastorales de *La vie rustique*, offrant par ailleurs une transition subtile vers la deuxième partie du *Cœur innombrable*, ornée d'une épigraphe tonitruante de Taine : « *L'antiquité est la jeunesse du monde* ». Cette fameuse partie miroite aussi bien les *Poèmes antiques* de Leconte de Lisle (1852), *Aux flancs du vase* d'Albert Samain (1898), les *Stances* de Jean Moréas (1899) qu'elle préfigure la *Sapho* de Renée Vivien (1903) ou l'*Hélène* de Saint-Saëns (1904).

Sous la forme d'Offrandes antiques à Pan, à Priape, à Kypri<sup>294</sup>, ou à Vénus immortelle (*Rhodocleia*), d'invocation faunesque, nymphesques, ou de conseils à la malheureuse *Bittô*, la danseuse aux crotales, la deuxième partie du recueil plante le décor d'une antiquité pastorale aux églogues senties. Ce ressouvenir d'un monde *vécu* par la poétesse déborde sur les quatre autres parties qu'elle irradie d'un prisme délicat faits de détails où se dessinent une *lumineuse déesse* (*La conscience*, IIIème partie), un *cœur héroïque et vivace* (*L'orgueil*, IIIème partie), un *plaisir mystique et païen* (*Le repos*, IIIème partie) jusqu'à la quatrième partie où l'épigraphe, tirée d'une

---

<sup>291</sup> Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable, Exaltation*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, pp.19-21.

<sup>292</sup> Anna de NOAILLES, *Les Éblouissements, Les Héros*, Calmann-Lévy, Paris, 1907, pp. 407-410.

<sup>293</sup> « C'est d'avoir vu Daphnis s'approcher sans détour / De Chloé favorable... » in Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable, Paroles à la lune*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, p.53 et « Chaste comme Chloé, grave comme Lia », *La vie rustique*, même recueil, p.89. « Et Chloé qui tenait des roses dans ses mains », *La terre*, même recueil, p.182.

<sup>294</sup> Louis VIERNE (1870-1937) composera en 1930 un recueil de mélodies pour soprano et harpe intitulé *Quatre poèmes grecs* ( sur les textes de l'*Offrande à Pan*, du *Repos*, de l'*Offrande à Kypri* et de la *Chanson pour Avril* extraits du *Cœur innombrable* (1901).

anthologie grecque, en baigne déjà les vers : « Ici encore, le fleuve coule entre les rives herbues, c'est le bocage de l'amour. »

Il faut noter ici un singulier syncrétisme, une fusion inédite entre les divinités grecques et une morale judéo-chrétienne aux allures de présocialisme hugolien ; ainsi des poèmes *Fraternité*, *Justice*<sup>295</sup> : « Prenez ce pain, ce vin, cet argent et ce livre, (...) Travaillez,-le travail et sa fatigue enivrent » ou *Les malheureux* : « Comme un troupeau de bœufs qui rentre dans l'étable, / les pauvres gens, allez vers la tranquille mort, Elle seule vous est clémente et favorable / et vous accordera, sans peine et sans effort, / La maison, le repos, le plaisir et la table » dont les exhortations semblent tout droit sorties d'un programme radical de gauche et du socialisme chrétien de Marc Sangnier (1873-1950), célèbre fondateur du *Sillon*, tâchant de rapprocher catholicisme et République dans la germination d'un mouvement politique datant de 1894. Il est utile de rappeler ici que la Comtesse de Noailles, future Muse du Cartel des Gauches, poussa son mari à se présenter pour une députation parisienne sous la banderole des radicaux de gauche et se sentit investie par une mission sociale sa vie durant, ce qu'Eugène Montfort nommait avec mépris son « humanitarisme »<sup>296</sup> : « Si je n'avais pas eu de bonheur sous mon toit, / J'aurais peut-être fait ce que tu viens de faire, : Regarde dans mon cœur : je suis semblable à toi. »<sup>297</sup>

Le *bocage* de l'amour grec s'étend sur les *fronts hébétés* et les malheureux *vêtus d'humilité, de surprise et de gêne* en une stupéfiante universalité du sentiment, mêlant conventions, époque et registres et sonnante, pour ainsi dire, les grandes messes païennes du *Cœur innombrable*.

La sixième et dernière partie, enfin, s'acharne sur l'anthologie grecque de l'auteur<sup>298</sup> : « Tandis que nous vivons dans la peine ou la joie, le temps vole et se précipite. / O race humaine

---

<sup>295</sup> Henri BORDEAUX se montrera sévère pour ce poème : « Aussi le poète ne s'attarde-t-il point à transcrire les inutiles pensées humaines et, quand il les transcrit, c'est avec une gaucherie naïve, comme dans le poème intitulé : Justice, où l'on nous donne à entendre selon l'évangile de Tolstoï que les prisons sont peuplées de gens admirables et où les vagabonds sans abri reçoivent cette consolation dont peut-être ils ne se contenteront pas : Habitez votre rêve ainsi qu'une maison. » article « Les livres et les mœurs » in Revue hebdomadaire, 28 septembre 1901, p.523.

<sup>296</sup> « (...) les dernières pièces du recueil, où domine un vague « humanitarisme » in Le *Cœur innombrable*, article d'Eugène MONTFORT, *La Revue naturaliste*, 1<sup>er</sup> octobre 1901.

<sup>297</sup> Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable, Justice*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, p.173.

<sup>298</sup> Il est plaisant de rappeler qu'Anna de Noailles signera un avant-propos pour *l'Anthologie des Poètes néo-grecs (1886-1929)* réalisée par Jean MICHEL, Messein, Paris, 1930. « *Le Destin, que les Grecs honoraient et reconnaissaient en toutes choses, étend sur les pensantes mélodies des modernes aèdes ses ailes inflexibles.* » p.8.

entraînée vers la tombe et là réduite en poussière ! » afin d'infuser dans les deux derniers poèmes du recueil la plus pure des tonalités élégiaques.

*Les abeilles des champs doriens, (...) Les bois où les bergers de l'Hellas ont chanté, (...) C'est vous sainte poussière !* » assène la poétesse dressant son cœur à la manière de Saint Augustin<sup>299</sup> : « Et je vous porterai devant moi, dans mes mains / Pour que votre chaleur éclaire toute l'ombre... »<sup>300</sup>. L'érodé *carpe diem* se renouvelle, se mue dans une peau chamarrée, frémissante et nous cède la clef du recueil : « -Toi, vis, sois innombrable à force de désirs / De frissons et d'extase, (...) Mêlé aux jeux des jours, presse contre ton sein / la vie âpre et farouche ; (...) Et puis regarde fuir, sans regret ni tourment / Les rives infidèles, / Ayant donné ton cœur et ton consentement / À la nuit éternelle... »<sup>301</sup>.

Anna de Noailles, nous l'avons vu, sentant l'antiquité, la possède et la déborde dans ce que Charles Le Goffic appelait un *élargissement de la vie individuelle et comme son enracinement dans la vie universelle* <sup>302</sup>. Dès 1901, le journaliste ose une généalogie audacieuse, jouant ainsi que la poétesse sur les masques mythologiques et le théâtre d'ombres de l'art lyrique, la poétesse est *née hamadryade, sylvaine et petite fille de Pan*, la Revue du Rhin assure qu'elle *rejoint les grands poètes du paganisme hellène et latin* et que *ses poésies votives semblent merveilleusement transcrites d'un Antipater ou d'un Théocrite* <sup>303</sup> ; Robert de Montesquiou, enfin, dans la Renaissance latine, est frappé par ce fameux *vécu d'antiquité qui en émane* <sup>304</sup>.

Il nous semble pertinent de noter que ce retour à l'antique contamine pour ainsi dire l'univers lyrique de la poétesse au point d'en brouiller les lieux et la temporalité. Lorsque Vierre compose les *Quatre poèmes grecs* sur les vers d'Anna, il use de la *Chanson pour Avril* qui n'est ni située dans une Grèce idéale, ni datée ; le poème très court<sup>305</sup> ne laisse supposer un certain écho

---

<sup>299</sup> On représente généralement l'auteur des *Confessions* portant en sa main un cœur enflammé, parfois percé d'une ou deux flèches, symbole d'Amour divin.

<sup>300</sup> Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable, La terre*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, pp.181-183.

<sup>301</sup> Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable, Le Temps de vivre*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, pp.185-187.

<sup>302</sup> *La Revue universelle*, 7 septembre 1901, article *Le Cœur innombrable* par Charles LE GOFFIC.

<sup>303</sup> *Revue du Rhin*, novembre 1901, Bibliographie, Poésie, Comtesse M. de Noailles, *Le Cœur innombrable*.

<sup>304</sup> *La Renaissance latine*, Tome I, 15 mai 1902, article *Deux muses* par Robert de Montesquiou.

<sup>305</sup> Chanson pour avril : « Toute la nuit la pluie légère / A glissé par jets et par bonds : / Viens respirer au bois profond. / L'odeur de la verdure amère // Ton cœur est tiède, morne et las / comme la naissante journée, / Elle sera sitôt fanée / L'amoureuse odeur des lilas, // Aujourd'hui l'âme apitoyée / Sent pleurer son vague tourment / Viens écouter l'égouttement / Des feuilles molles et mouillées. » in Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, pp.155-156.

antique que par l'atmosphère générale du recueil. Un lecteur non averti et ne connaissant pas la tonalité de l'ouvrage viendra le placer au creuset de son fantasme personnel ; si la suggestive odeur de la *verdure amère* trempée par les *jets et les bonds* de la *pluie légère* peut renvoyer à l'*Appel* et aux *sentiers mouillés* de la *nuit initiale* sur lesquels le couple réjoui ira *les bras pleins de bouquets déliés*, / *Porter à Priapos l'offrande prairiale* <sup>306</sup>, un œil profane, extérieur au monde noaillien pourra simplement goûter cette chanson bucolique à l'euphonie soignée, sans y placer de sens ou de contexte particulier, sinon celui de la seule plainte d'un sentimental et botanique *tempus fugit*.

*L'Ombre des jours*, suivant immédiatement le *Cœur innombrable* en 1902, offre un changement de tonalité et se dirige vers un panthéisme et une mélancolie déjà esquissés et remarqués par la critique.

Cette fois-ci le monde grec et plus généralement l'antiquité infuse le recueil par touches discrètes ; seuls trois poèmes lui seront explicitement consacrés : *L'Etreinte*<sup>307</sup>, dialogue où s'ébauche une didactique de l'amour entre Mélissa et Rhodon, *La chanson de Daphnis*<sup>308</sup>, hommage au roman de Longus où « *l'infini s'épuise au lac des deux visages* »<sup>309</sup> et *Les plaintes d'Ariane*, violent lamento mis plusieurs fois en musique<sup>310</sup> notamment par G. Guérande en 1921 ou Max d'Ollone en 1922<sup>311</sup> et dans lequel le vent qui *rompt et qui saccage* est invité à *faire rage* sur le cœur en désarroi d'Ariane -fille du Roi de Crète Minos-, abandonnée à Naxos par Thésée, célèbre vainqueur du Minotaure.

Le reste du recueil se diapre de simples références ; ainsi du poème liminaire *Jeunesse* où les quais de pierre sont ennoblis et *pareils à ceux qu'un jour, dans l'Hellas printanière, / Parcoururent Léandre et la belle Héro* <sup>312</sup>, *les vagues qui virent d'entre les écumes des eaux /*

---

<sup>306</sup> Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable, L'appel*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, pp.103-105.

<sup>307</sup> Anna de NOAILLES, *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, pp.91-93.

<sup>308</sup> On se souvient des nombreuses citations ou réminiscences utilisées par la poétesse au sein du *Cœur innombrable* de l'œuvre de LONGUS, *Daphnis et Chloé*, roman grec daté du II<sup>e</sup> ou III<sup>e</sup> siècle après Jésus-Christ. Dans le poème *Chaleur*, Anna de Noailles évoque encore « *Daphnis chantant dans un roseau* », in Anna de NOAILLES, *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, p.13.

<sup>309</sup> Anna de NOAILLES, *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, p.104.

<sup>310</sup> Voir en Annexe.

<sup>311</sup> Max d'OLLONE (1875-1959), *Les chants du jour, Le vent*, Heugel, Paris, 1922, pp.12-17.

<sup>312</sup> Anna de NOAILLES, *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, p.4. Dans la mythologie grecque Léandre, traverse le détroit de l'Hellespont toutes les nuits à la nage afin de rejoindre Héro, prêtresse d'Aphrodite située à Sestos. Cette dernière prend soin d'allumer une lampe tout au haut d'une tour dans laquelle elle réside, la transformant

*Surgir Aphrodite irisée* irritent la soif de la poétesse qui confesse vouloir se *mettre sur ses genoux et boire (leur) eau salée*<sup>313</sup>. Dans *Attendrissement*, évoquant, sans les nommer précisément, les lieux estivaux de son enfance -ceux d'Amphion, situés sur les rives du lac Léman : « Maison où j'ai passé tous les plus tendres mois / De mon aventureuse et frissonnante vie / Mon rêve vous bâtit dans mon âme ravie, / Et voici qu'aujourd'hui je vous habite en moi ! »<sup>314</sup> Anna se remémore les innocents délires dionysiaques dont son jeune âge semblait habité : « Tout le matin c'était la fête du dieu Pan ».

*L'Année*, découpée au fil des saisons lyriques, semble reprendre cette obsession de l'été et des séductions de la nature, où se cachent les tentations de dieux invisibles : « Ceux qui goûtaient le plus la science et le livre (...) Ceux qui veillaient, penchés sur les savants secrets (...) S'attarderont le soir dans l'air glissant et frais, / Et viendront boire au creux de l'été délectable. » Aussitôt la nature referme son piège et la mythologie éternelle reprend vie, attisée par l'imaginaire noaillien : « L'invisible bacchante et le sylvain pampré / De leurs rapides mains leur presseront les tempes, / Ivres du vin d'odeur qui flotte sur le pré, / Ils n'apercevront pas le dieu qui rôde et rampe » ; c'est ce *dieu d'erreur et de tentation* qui *s'enroule autour du désir comme un lierre* et conduit le profane à un désir si vaste, si absolu qu'il mène inévitablement, si ce n'est à sa perte, à un vertige inexprimable. Sensualité ? panthéisme païen ? liberté absolue des mœurs et de la pensée ? La seule certitude semble résider dans l'égarément prédit, telle une angoissante promesse, par la sibylle noaillienne : « Vous irez, pauvres gens, errant, cognant vos têtes / À l'azur, au feuillage, à l'air brûlant du mois, / À tout ce qui dans l'aube et dans la nuit halette. » Seul viatique, l'arrivée de l'automne : « Le bois va s'effeuiller, le soleil est sans force (...) Elle est morte la folle et perverse saison »<sup>315</sup>, permettant de situer et de circonscrire à l'été la transe vertigineuse du monde antique.

Ce thème de l'été dionysiaque connaîtra son apogée dans le troisième recueil d'Anna de Noailles, les *Éblouissements*, dont les 410 pages, saluées par Marcel Proust dans le Figaro du 15

---

en phare éphémère destiné à guider ce périlleux parcours. Un orage éteignant la lampe, Léandre s'abîme dans les eaux et meurt, bientôt rejoint dans sa tombe liquide par l'inconsolable Héro.

<sup>313</sup> Anna de NOAILLES, *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, pp.7-9.

<sup>314</sup> Anna de NOAILLES, *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, pp.23-25.

<sup>315</sup> Anna de NOAILLES, *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, pp.47-52.

juin 1907 sont habitées par ce même délire bachique, botanique<sup>316</sup> et dont les références mythologiques nombreuses s'épanouissent sous les feux de la clarté antique. Un poème en particulier, dans la troisième partie de *L'Ombre des jours* (1902), semble donner, par avance, la clef de cette exaltation et développe, pour ainsi dire, le ressort noaillien propulsant les rouages de cet imaginaire fécond, il s'agit de *L'Inspiration*<sup>317</sup>.

Ces distiques aux accents sincères développent une idée d'absolue liberté de l'action poétique et pourraient être le résumé d'un manifeste noaillien touchant à la création et à la licence poétique. Éloignée -bien qu'admiration- des parnassiens et d'une écriture sévère à la versification rigide<sup>318</sup>, Anna de Noailles, impulsive, leur préfère une strophe née du désir et sans doute moins de la réflexion : « Lorsque l'ardent désir au fond du cœur descend, / La belle strophe naît et prolonge le sang. », une strophe au ressenti impressionniste : « Et quand la forêt verte au bord du rêve tremble / Le verbe qui s'émeut l'imité et lui ressemble. », une strophe libérée des embarras prosodiques : « Repoussant hardiment le peureux embarras, / La parole serrée étreint comme des bras ».

Le champ lexical de la véhémence voire de la violence la plus belliqueuse parcourt les sept distiques et le quintil final : « Et, bondissant ainsi que des sources farouches, / Les mots vont, appuyant, criant comme des bouches, // Armés de l'éperon, des ailes et du dard, / Les mots, baissés ou vifs, clignent comme un regard. » , conduisant à l'acmé frénétique du sixième distique : « Alors, nouant ses fleurs au plus haut de la hampe, / L'exaltation fume et bat comme les tempes ».

Cette exaltation déjà louée dans le *Cœur innombrable*<sup>319</sup> semble un résumé de la violence et de l'engagement de l'écrit noaillien, un souffle vital aux accents virils, que l'on pourrait surprendre dans la bouche de sibylles michelangelesques ou de Cassandre explorée. Anna de Noailles s'accorde la liberté grande du dépassement antique, de la transe dionysiaque – n'écrira-t-elle pas plus tard, dans *Les Forces Éternelles* (1920) : « Deux être luttés dans mon cœur, / c'est

---

<sup>316</sup> « Dans un livre que j'aimerais écrire et qui s'appellerait les Six jardins du Paradis, le jardin de Mme de Noailles serait, entre tous, le plus naturel, si je puis dire, le seul où ne règne que la nature, où ne pénètre que la poésie. » Marcel PROUST, article « Les Éblouissements », Le Figaro, 15 juin 1907.

<sup>317</sup> Anna de NOAILLES, *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, pp.117-118.

<sup>318</sup> On le lui reprochera bien assez ; dès la parution de son premier recueil, *Le Cœur innombrable* (1901), Henri BORDEAUX dénonce certaines licences : « *Le dédain des syllabes féminines tue la douceur de certains mots comme vie, pluie, joue, matinée, qui ne se prononcent point tout à fait comme des syllabes masculines et gardent cette grâce allongée des femmes qui portent une robe à traîne ; c'est là une faute de prosodie, contraire à notre tradition.* » article « Les livres et les mœurs », in *Revue hebdomadaire*, 28 septembre 1901, pp.522-523.

<sup>319</sup> Anna de NOAILLES, *Exaltation, Le Cœur innombrable*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, pp.19-21.

la bacchante avec la nonne, //(...) Romanesque, avide, les yeux / Emplis d'un sanguinaire orage./  
Son clair ouragan se propage / Comme un désir contagieux ! »<sup>320</sup> ?

La pensée bouillonnante et comme doublement vécue dans une surréalité pythonissienne semble justifier ces emportements à la prosodie parfois hâtive, mais au but atteint : « Tout luit quand le penseur que son tourment harcèle, / Ayant crispé ses doigts dans ses cheveux profonds, / Les retire brûlés d'humaines étincelles ! »<sup>321</sup>

Un ouvrage récent de Catherine Perry, *Persephone Unbound : Dionysian Aesthetics in the Works of Anna de Noailles (2004)– Perséphone déliée : l'esthétique dionysienne dans l'œuvre d'Anna de Noailles*<sup>322</sup> dans lequel sont notamment abordées les influences de Schopenhauer et de Nietzsche, se propose d'éclairer cette partie fondamentale de l'inspiration noailtienne et de replacer l'importance du poète au sein des penseurs de son temps.

***b) Primo vere, Canto novo (Alceo, pindaro, Anacreonte), Elegie romane, Laudi del cielo, del mare, della terra e degli eroi (Maia, Elettra, Alcyone)***

Nous nous souvenons que, jeune, d'Annunzio, alors étudiant au collège Cicognini de Prato, près de Florence, traduisait Sénèque, Cicéron, Plaute, Demosthène ou Tibulle<sup>323</sup> mais ne se « sentai(t) pas né pour la poésie ». Il aura fallu la révélation des *Odes barbares* de Carducci (1877), et sa tentative de reproduction de la métrique antique, pour que la *la haine contre les vers disparut et fit place à une rage de poésie*. D'Annunzio, séduit par les poèmes du maître à penser de la vie intellectuelle italienne, confesse : « je passais mes journées à penser aux mètres alcaïques, aux asclépiades, à donner la chasse aux « sdrucchioli »<sup>324</sup>, à lire Horace à haute voix, à griffonner des vers sur des bouts de papier. »<sup>325</sup> Sur les conseils de Giuseppe Chiarini (1833-1908), écrivain et critique influent, préfacier des *Odes barbares*, le jeune Gabriele, qui venait de publier son *Primo vere* (Premier printemps) en 1879, continua sa fréquentation des antiques et en particulier des élégiaques latins Catulle et Tibulle avant de *s'attaquer aux grecs*. Il l'en entretint

---

<sup>320</sup> Anna de NOAILLES, *Deux être luttent...*, *Les Forces éternelles*, Fayard, Paris, 1920, p.221.

<sup>321</sup> Anna de NOAILLES, *L'Inspiration, L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, pp.117-118.

<sup>322</sup> Catherine PERRY, *Persephone Unbound : Dionysian Aesthetics in the works of Anna de Noailles*, Bucknell university Press, U.S.A, 2004.

<sup>323</sup> Jean DORNIS, *Essai sur Gabriele d'Annunzio*, Perrin, Paris, 1925, p.10.

<sup>324</sup> Ou proparoxyton, mot dont l'accent tonique est placé sur l'antépénultième syllabe.

<sup>325</sup> Jean DORNIS, *Essai sur Gabriele d'Annunzio*, Perrin, Paris, 1925, p.14.

aussitôt : « Sachez que j'ai fini par m'attaquer aux Grecs. Comme à l'ordinaire, cela a été une joie, un enthousiasme. En une semaine j'ai traduit en hexamètres les hymnes homériques à Sélène, à Mars, à Neptune, à Artémis, à Bacchus, à Aphrodite »<sup>326</sup> ; il va de soi que ces travaux assidus, ce goût pour l'érudition, cet acharnement au travail même, remarqué par ses condisciples, le conduisirent à nourrir sa première poésie de références ou d'imitations. Lui-même, prudent, avouait : « Je tâcherai de ne pas écrire de vers pendant un an. Je crois qu'après cela je serai plus original, plus tempéré. Ne le pensez-vous pas ? »<sup>327</sup>

Peine perdue, la seconde édition de *Primo vere*, en 1880, *corrigée par la plume et par le feu augmentée*<sup>328</sup> ruissellera de copie antiques, le *Canto novo* de 1882 en sera baigné, l'*Intermezzo* de 1884, parsemé, et après l'accalmie de *L'Isottèo* -rédigé en mètres traditionnels du XIVe et XVe siècles afin de célébrer dame Isaotta Guttadauro- et de quelques autres recueils, la grande œuvre, le sommet magistral, les *Laudi del cielo del mare della terra e degli eroi*<sup>329</sup>, comprenant cinq recueils, parviendra enfin à ce que d'Annunzio désirait : une originalité, des références plus discrètes et subtiles, une assimilation de l'antiquité éloignée des premières copies serviles.

Aussi nous pouvons, dès le deuxième livre du *Primo vere*, mesurer, dès son *hommage à la strophe alcaïque*<sup>330</sup> -issue de la métrique grecque- la fascination exercée, avant celle des thèmes, par le rythme même des vers antiques : « Combien superbes résonnèrent sur ton rythme les gloires insignes du premier Roi fuyant les obscurs marécages sur les chevaux de Mars ! (...) Mais ensuite, lascive et flexible, tu secondes les ondoiements de la danse ionienne, en agitant les pampres du thyrses ; / Et tandis que les éclats discordants du rire se mêlent à l'aigre son des flûtes, toi, ainsi qu'une bacchante, tu t'écries : « Evohé, dieu de Thrace ! Evohé ! »<sup>331</sup> ; poursuivant son

---

<sup>326</sup> Idem, p.15.

<sup>327</sup> Idem, p.15.

<sup>328</sup> Pierre de MONTERA, *Gabriele d'Annunzio*, collection poètes d'aujourd'hui, Seghers, Paris, 1963, p.16.

<sup>329</sup> Comprenant *Maia* (1903), *Elettra* (1903), *Alcyone* (1903), *Merope* (1912), et *Asterope-Canti della guerra latina* (1933) et 1938) dans les sept recueils initialement prévus et suivant l'ordre stellaire des Pléiades.

<sup>330</sup> La strophe alcaïque est une forme de vers éolien, qu'aurait inventé Alcée poète lyrique de Mytilène sur l'île de Lesbos (vers 600 avec J.-C. ; elle est considérée comme une des plus sonores et des plus prestigieuses de la poésie antique.

<sup>331</sup> « Come superbe su te sonarono / de 'l primo Rege l'inclite glorie, / fuggente le cieche paludi. / su'nigranti cavalli di Marte !... (...) Ma poi lasciva, canora, vigile, / fiera ti slanci ne la vertigine / de l'oscena jonica danza / agitando il pampineo tirso / e mentre l'alto cachinno a 'l rauco / suon de le tibie strependo mescesi, / com'ebra baccante tu

hommage aux rythmes antiques, le poème *Au Bacchus Dionysius* est la célébration d'un des principaux vers grecs ou latins, l'asclépiade<sup>332</sup> : « As-tu guidé, Dieu splendide, sur les monts sourcilleux de la Thrace les danses fougueuses des Ménades échevelées, parmi les rauques hurlements, au fracas des cymbales ? Ou, au sourd murmure des ruisseaux, au doux frémissement des myrtes doriens, as-tu goûté un sommeil alangui sur le sein gonflé de la vierge gnossienne ? »

Suspendu dans un voyage mental trépidant et savoureux, le lecteur est tout à coup réveillé par un bond dans le temps : l'auteur, sarcastique et amer, détaille les visiteurs du musée archéologique de la Marciana, passant devant l'impudique statue du Dieu de la vigne mais aussi de la semence, de la fertilité. Bacchus, *sans voir, regarde du haut de son piédestal poli ses pareilles immobiles pendant qu'un raide Anglais lève vers (lui) son gros nez cramoisi, et frappé de surprise, (l)e lorgne avec son monocle qui brille, en montrant des dents sordides ; / La petite femme (l)e reluque en minaudant, et le pacifique chanoine au ventre obèse, apercevant (s)es blanches nudités, se détourne avec une hypocrite rougeur.* Le poète, reprenant en écho la seconde strophe achève ce tableau comportant trois dimensions : l'œuvre, l'imaginaire mythologique qui en découle et le médiocre regard de ses contemporains : « Maintenant ta nébride<sup>333</sup> est pendue au tronc d'un arbre ; les pampres morts ceignent ta chevelure, et, sans voir, tu regardes du haut de ton piédestal poli les statues immobiles. »<sup>334</sup> ; si l'on accueille la mélancolie de ce triste inventaire,

---

clami : / -Evoè, tracio Nume ! Evoè...- » traduction de Georges Hérelle in *Poésies (1878-1893)*, Calmann-Lévy, Paris, 1912, pp.427-428.

<sup>332</sup> « Les principaux vers lyriques latins (asclépiade, saphique, alcaïque) présentent autour de la césure des faits de synaphie prosodique analogues à ceux de l'hexamètre. Un monosyllabe introducteur devant la césure est rattaché, contre le sens, au premier hémistiche par élision ou liaison Consonne-Voyelle. Entre un monosyllabe ( ou pyrrhique) initial du second hémistiche et la suite de celui-ci une pause syntaxique est compensée de la même façon. Une nouveauté : en l'absence de synaphie prosodique apparaît plusieurs fois une synaphie rhétorique (anaphore). » in *Pauses de sens et cohésion métrique dans les vers lyriques latins* par Jean SOUBIRAN, article paru dans les *Annales de l'Université de Toulouse*, tome X, fascicule 5, 1974, p.49.

<sup>333</sup> Peau de faon portée par Dionysos-Bacchus et les personnages de sa suite, considérée comme l'un de ses attributs.

<sup>334</sup> « Guidasti, splendido Nume, le ferveide / ridde pe' gli ardui monti di Tracia / de l'irte Menadi tra' rauchi ululi / a 'l fragore de' cembali ? // o pure a 'l murmuro roco de' rivoli / a 'l dolce fremito de' mirti dorici / godesti un languido sonno su 'l turgido / sen de la gnossia vergine ? (...) Intanto un rigido britanno il tumido / naso purpureo solleva attonito, / e con la nitida lente ti sbircia / mostrando i denti sordidi ; // la donna isterica ti fa la smorfia ; / ed il pacifico crasso canonico / vede le candide nudità e volgesi / con un rossore ipocrita... (...) Or da un arboreo tronco la nebride / pende : a te i pampini verdi ricingono / la chioma : e inconscio guardi da 'l lucido / fulcro le statue immobili ! » traduction de Georges Hérelle in *Poésies (1878-1893)*, Calmann-Lévy, Paris, 1912, pp.429-431.

l'on peut tout aussi bien pressentir la fougue avec laquelle d'Annunzio, tout au long de son parcours poétique, redonnera vie à un monde antique, pour lui toujours vert.

Anna de Noailles, qui dans sa vision lyrique idéalisée de l'antiquité ne s'accordait guère de licence prosaïque et maintenait haut sa lyre, éloignée de considérations ou parallélismes amers sur son temps, a pourtant dans sa *Méditation devant la dépouille de Thaïs* donné une reconstitution proche de la nostalgie et de l'humour du Bacchus d'annunzian : « Entourée de palmes tressées, fendues et jaunies par les âges, pressant entre ses mains d'antiques fleurs semblables à un petit bouquet de lavande, Thaïs la courtisane étend sous la vitrine du musée ses jambes sèches, couleur de bois de rose. (...) Renversé et pourtant dressé, le visage vidé, où collent des cheveux, épouvante. Il garde un frêle collier de verre multicolore, qui se relâche comme la corde au col d'un supplicié. Ainsi roide, décharnée, loqueteuse, cette enivrée d'amour qui, autrefois, -vivante et dansante, - portait tout le ciel égyptien sur sa poitrine comme ses modestes compagnes attachaient à leur cou un scarabée de pâte bleue aux ailes éployées, ressemble à quelque vagabonde qu'on a ramassée dans la rue et jetée sur un banc d'hôpital. (...) la mort a fait de Thaïs-la-voluptueuse une mendicante fatidique, acariâtre et grimaçante »<sup>335</sup>. S'ensuivent une douzaine de pages exaltant la vie, l'orgueil et la beauté puis le renoncement de la sainte courtisane ; Anna passe, tel d'Annunzio, d'un motif de contemplation à une incursion dans la vie même du personnage, à un témoignage au naturel déconcertant et tiré d'un imaginaire dialoguant et se confondant avec l'histoire. L'antiquité chez l'un et l'autre auteur, malgré des approches stylistiques différentes, frémit, vit et se ressemble dans le souffle d'une imagination vécue. Si l'érudition sans doute un peu forcée de d'Annunzio enleva à son œuvre ce que la spontanéité d'Anna de Noailles sut apporter à la sienne en fraîcheur et vraisemblance, leurs aventures dans le monde antique ne sauraient se dissocier d'un même élan.

Le deuxième recueil de Gabriele, *Canto novo (Chant nouveau)*, 1883, nous l'avons dit, est aussi baigné de copies antiques aux rythmes scrupuleusement étudiés : asclépiades, alcaïques, distiques, élégiaques, dont Pierre de Montera souligne l'inspiration *directement hellénique* et le rapport à *Théocrite* et à l'*Anthologie* des poètes grecs. Là encore, il n'est question que d'imitations, de moulages, quand nous attendons la vie -la traduction ne rend que partiellement justice à l'extrême complexité du vers d'annunzian : « Ô Cypris, Méléagre de Gadara, couronné

---

<sup>335</sup> Anna de NOAILLES, « Méditation devant la dépouille de Thaïs (un matin au musée Guimet) » in *De la rive d'Europe à la rive d'Asie*, Dorbon-Ainé, Paris, 1913, pp.29-30.

de safran, couronné de violettes ou de jonc marin, / Le dernier enfant des Grâces qui ait donné aux amours des vers légers comme les légères étoffes de Cos, / Te consacra dans le temple, un jour, sa douce lampe, confidente de ses jeux, de ses amours ». <sup>336</sup> Une vie qu'Anna de Noailles saura insuffler, à travers la simplicité de personnages parlant la langue de Théocrite, que l'on saisit sur le vif ; ainsi du moment de l'*Offrande*, lumière symbolique, consacrée à la même divinité de l'amour :

Clarté du temps, Kypris au sourire innombrable  
Je t'offre, afin qu'aux bras du berger, aujourd'hui,  
Je demeure joyeuse, ardente et désirable,  
Ma lampe, confidente aimable de la nuit.

(...) Mon sein est puéril mais mon cœur est farouche,  
Damétyas le sait bien à l'heure de l'accord,  
Car la flûte est moins vive et chaude sur sa bouche  
Que ne l'est mon baiser qui s'appuie et qui mord.

(...) La paix des jours légers et doux s'en est allée ;  
-O Vénus Cypris qui naquis de la mer  
Je t'offre à toi qui prends plaisir aux eaux salées  
Les larmes de ma joue et de mon cœur amer... <sup>337</sup>

Les offrandes votives se succèdent aux sons du *Canto novo* et avec elles le même style emphatique, glacé : « La citharède Eunomos de Locres consacra au dieu de Delphes une cigale en bronze ciselé. (...) À moi, ô dieu, ce n'est pas seulement, comme à cet homme de Locres, la septième corde qui s'est rompue tout d'un coup en sifflant. / Sous le plectre, toutes mes cordes se sont rompues ; au chevalet d'ivoire toutes les clefs restent veuves ; (...) C'est ainsi, ô dieu de

---

<sup>336</sup> « Cipride, Meleagro di Gàdara cinto di croco, cinto di violetta o di marino giunco, / l'ultimo de le Grazie figliuolo che chiede a gli amori / versi tenui come tenui vesti coe, / ti consacrò nel tempio un giorno la sua dolce lampa, confidente de' giochi suoi, de gli amori suoi, » traduction de Georges Hérelle in *Poésies (1878-1893)*, Calmann-Lévy, Paris, 1912, p.3.

<sup>337</sup> Anna de NOAILLES, « *Offrande à Kypris* », in *Le Cœur innombrable*, op. cit., pp.107-108.

Sminthe, que ma pectis, offerte sur le tronc insigne de ton laurier, apparaît comme une écaille inutile. »<sup>338</sup>

Mais si l'on se plonge dans la lecture des modèles de d'Annunzio, on s'aperçoit qu'un seul poème<sup>339</sup> du fameux inventeur du rythme alcaïque, Alcée, parvient à faire passer le souffle de cette fraîcheur intemporelle, manquant cruellement aux compositions savantes de son suiveur italien :

L'été

Va, déguste le vin, le soleil est levé :

C'est la dure saison où tout est desséché.

La cigale crépite à fin bruit dans les feuilles,

Et verse un chant sans fin et clair dessous ses ailes.

Le soleil enflammé sèche et baigne la terre.

C'est l'heure où le chardon de fleurs s'est recouvert.

La femme est plus brûlante et l'homme se sent mou,

Sirius affaiblit les fronts et les genoux.<sup>340</sup>

L'appel d'Anna de Noailles semble, en revanche, continuer l'haleine d'Alcée :

– O joueur de syrinx ! quand le soir violet

Endormira tantôt la cigale sonore,

Viens instruire mon cœur au fond du bois muet,

Des mystères charmants que ma jeunesse ignore ;

Et demain au matin, par les sentiers mouillés,

---

<sup>338</sup> « Il citaredo Eunomo di Locri in Delfo sacrava / una di lavorato bronzo cicala al dio. (...). Non, come a quel di Locri, la settima corda soltanto / ruppero a me fischiando subitamente, o dio. / Tutte le corde, sotto il plettro, si ruppero : stanno / su 'l giogo eburno vedovati i còllabi ; (...) Tale, o Smintèò, su 'l tronco insigne del lauro l'offerta / pèttide appare quale scaglia inutile. » Georges Hérelle in *Poésies (1878-1893)*, Calmann-Lévy, Paris, 1912, pp.41-43.

<sup>339</sup> Ils sont rares il est vrai, Alcée, précise Brasillach est « *l'un des plus mutilés des poètes grecs* ».

<sup>340</sup> ALCÉE, « *L'été* » in *Anthologie de la poésie grecque*, choix traduction et notices de Robert Brasillach, Le livre de poche classique, 1995, p.124.

Afin d'honorer mieux la nuit initiale,  
Nous irons, les bras pleins de bouquets déliés,  
Porter à Priapos l'offrande prairiale.<sup>341</sup>

Tant le naturel de la jeune poétesse, mêlant l'abord d'une simplicité toute antique au plus brûlant des érotismes implicites, en poursuit l'esprit.

Pourtant Pierre de Montera, spécialiste d'annunzien minutieux, nous assure qu'aux réimpressions du *Canto Novo* – nombreuses de 1882 à 1896 – les modifications apportées par l'auteur firent gagner au recueil un *équilibre* et une *unité* inédits. Un grand changement est advenu dans la pensée du poète : « Le lyrisme est plus contenu, les élans aussi. Les corrections apportées marquent un progrès considérable. Le jeune poète n'imité plus (...) il renonce au mètre « barbare » et se libère de tout lien : « Cet ensorceleur de Carducci m'écrasait. J'ai eu la force de me rebeller et, grâce à un lent et laborieux processus de sélections, il ne reste plus que moi, moi tout entier »<sup>342</sup>. Cette confession de d'Annunzio semble en effet correspondre à l'annonce de l'*Alcyone* (1903) second recueil des *Laudi*, où, nous l'avons vu, la maturité de l'auteur atteindra un équilibre et une justesse jusque-là précaires.

Si le style très étudié du *Canto novo* affolait le public italien : « Tout le monde me recherchait, m'encensait, me proclamait un dieu (sic). Les femmes surtout s'émurent. »<sup>343</sup>, la *Revue de Paris*, elle, ne retiendra presque aucun des poèmes antiques pour sa première célébration du d'Annunzio poète, en janvier 1898 : « Vous aimez le romancier, nous disent volontiers les Italiens : ah ! si vous connaissiez le poète !... » Aussi bien, dans le romancier, que nous aurons connu d'abord, sentons-nous le poète qui survit heureusement. »<sup>344</sup>. Lui préférant les évocations plus personnelles et sensuelles du *Souvenir de Ripetta* : « grande et souple, vous passiez, sourire et rayon, dans la gelée du matin hivernal. (...) Derrière vous, la servante portait de longues branches d'amandiers. Inconsciente, vous laissiez derrière vous, au passant, un merveilleux rêve floréal. (...). Et, au milieu de la forêt imaginaire, s'élevait le palais du prince Borghèse, comme

---

<sup>341</sup> Anna de NOAILLES, « *L'appel* », in *Le Cœur innombrable*, op. cit., p.105.

<sup>342</sup> Pierre de MONTERA, *Gabriele d'Annunzio*, collection poètes d'aujourd'hui, Seghers, Paris, 1963, p.27.

<sup>343</sup> Pierre de MONTERA, *Gabriele d'Annunzio*, collection poètes d'aujourd'hui, Seghers, Paris, 1963, p.28.

<sup>344</sup> Jean DORNIS, « *Les poésies de Gabriel d'Annunzio* », in *La Revue de Paris*, Janvier-février 1898, tome premier, p.627.

un grand clavecin d'argent. », ou d'autres recueils comme l'*Isotteo* (1890), la *Chimera* (1890), les *Elegie romane* (1892) ou le *Poema paradisiaco* (1893).

Gabriele d'Annunzio, après avoir soigneusement cultivé son antiquité, s'en être ensuite nourri -et pourquoi pas délivré d'une certaine manière, offrira dans la suite de ses œuvres une efflorescence toute personnelle, un parfum mythologique traversant les strophes de ses pièces nombreuses, une atmosphère ; un esprit antique irradiant jusqu'aux personnages contemporains, ainsi que le pressent Jean Dornis : « une suite de romans où il semble que des bacchantes, entraînées par leur jeune dieu, courent, la torche en main, dans des fêtes, des danses, des licences, des convulsions tragiques qui rappellent les épisodes dionysiaques ; des tragédies où la chair, le sang, le cœur, l'orgueil de l'humanité, palpitent dans les affres d'une fatalité qui prend sa source dans les drames de Sophocle et d'Eschyle. »<sup>345</sup>

## 2) La nature

### a) Nature selon natures

#### *a-1 Le sentiment de la Nature noaillien*

La nature, séduisant Anna de Noailles au creuset de l'enfance, est très vite devenue sa confidente, sa première inspiratrice : « J'aimais la nature inexprimablement et je m'efforçais de grouper mon timide et court vocabulaire de telle sorte qu'une vivante image en jaillît. »<sup>346</sup> On pressent un vif échange, presque une conversation entre l'enfant et les paysages de Publier - commune au nom prémonitoire- situés sur les bords du lac Léman où la famille de Brancovan possédait un imposant complexe immobilier (chalet, château néogothique, dépendances et autres remises) baptisé du nom d'Amphion<sup>347</sup>.

---

<sup>345</sup>Jean DORNIS, article À propos de M. Gabriele d'Annunzio in Les Annales politiques et littéraires, 3 juillet 1910, p.5.

<sup>346</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.11.

<sup>347</sup> Le nom d'Amphion, non moins prémonitoire que « Publier », provient d'une référence à l'antiquité. Poète et musicien à l'image d'Orphée, Amphion pouvait déplacer, par la seule force de son chant accompagné de lyre et de flûtes, les pierres nécessaires à la construction des murailles de Thèbes. Héraclite prétendra que la citharodie (chant accompagné de cithare) fut de son invention.

Ce lac fut l'estuaire d'un ressenti durablement panthéiste. Montesquiou dans ses mémoires, *Les pas effacés*, se souviendra de ces lieux formateurs pour décrire une consœur enviée : « Le paysage que représentait l'âme de cette femme fut un jardin, le jardin d'Amphion. Je l'ai connu, il contenait d'une sauge bleue, dont je n'ai jamais vu que là et qui ressemblait à de petits morceaux de lapis-lazuli, suspendus à des tiges vertes. C'est entre ces plates-bandes qu'elle a vu fleurir et senti fleurir les rosiers « *Qui baptisent le jour de rosée et d'odeur*<sup>348</sup> » et toutes les flores dont elle s'enivre. Les massifs communiquaient à des vergers, à des potagers, qui l'ont comblée de fruits et de courges, dont elle a rempli des corbeilles de mots, sœurs de celles couronnées, par Virgile, de narcisses et de violettes, de menthe et d'aneth, par Hésiode. »<sup>349</sup>

Aussi Anna, dès l'âge de six ou sept ans s'applique-t-elle à communiquer ses impressions pour un public familial et amical des plus enthousiastes : « C'est au retour de nos excursions sur les routes des vertes Savoies, si réjouissantes avec leurs paysages rebondis de châtaigniers, leurs villages romanesques habillés de vignes grimpantes, leur mélange d'herbage et de sources et l'horizon des lacs tentateurs, que je rapportais ces naïfs devoirs que tant d'indulgence accueillait. »<sup>350</sup> Ce furent, en quelque sorte, les premiers devoirs poétiques de la jeune princesse de Branvovan, dont le souvenir ému se teinte d'un préromantisme déjà mélancolique, ainsi que nous le suggère ce témoignage autobiographique : « Observatrice rêveuse d'un jardin aussi beau que ceux d'Orient et qui, pareil à eux, suspendait des terrasses de fleurs sur la turquoise des flots<sup>351</sup>, je composais pour célébrer ces lieux d'enchantement de petites peintures verbales, où voltigeait, couleur de crépuscule, une légère cendre funéraire. »<sup>352</sup> Anna a pour coutume de dépayser les villes, les régions, les espaces. Il existe un paysage réel, suivi ou doublé d'un paysage humain, que l'on pourrait désigner du nom de paysage psychologique. Ici le ressouvenir d'un voyage en Orient -à la suite du deuil de son père- et du fastueux palais de son grand-père Musurus sur les bords du Bosphore, transfigure le lac savoyard et lui ajoute une teinte grise, humaine, issue de sa palette de sentiments précoces.

Il faut convenir de l'attrait historique et romanesque de ce lac où foisonnent les anecdotes et se côtoient la grande et la petite histoire – le Prince Napoléon habite alors à Prangins, près de

---

<sup>348</sup> Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, p.61.

<sup>349</sup> Robert de MONTESQUIOU, *Les Pas effacés*, tome 3, Sandre, Paris, 2007, p.65.

<sup>350</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.10.

<sup>351</sup> Cf Palais sur le Bosphore de son grand-père, Arnaout kawi...

<sup>352</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.23.

Genève – dont la petite fille ne perd pas un mot : « à l’autre extrémité du lac, l’intérêt changeait ; on se montrait une villa enfouie dans le feuillage où s’étaient réfugiées les amours de Gambetta ; en d’autres sites on parlait de Lamartine, de Michelet, d’Edgard Quinet. À Lausanne, on rêvait de Mme de Warens (...) En tous les paysages des verdoyantes et liquides Savoies, Jean-Jacques Rousseau occupait l’imagination ; ainsi le faisait Voltaire à Ferney. »<sup>353</sup>, autant d’invitations à saisir *les transports du beau lac Léman et des cieux éployés sur les paysages romanesques*.<sup>354</sup>

Mais bientôt l’intérêt pour la nature elle-même recentre son attention : « Et quel corps ébloui goûta jamais avec une soif si rapide et dans le tourbillon d’un rapt, l’aube et l’odeur âpre et courte du réveil des plantes ; la jubilation de midi qui, dans un sursaut de joie explosive, semble déborder l’infini ; la lente rêverie du courbe crépuscule où la vie de l’enfant, déclinant avec le jour, rejoint la défiance résignée du petit monde animal dont on surprend les menues inquiétudes, et s’assoupit comme la vaste végétation bénie de rosée ? »<sup>355</sup>

Ce panthéisme naissant irradiera une grande partie de l’œuvre à naître, aussi dès la parution du *Cœur innombrable* (1901), le lecteur, les critiques, sont frappés par le prodigieux hommage d’Anna, novateur et choquant, aux espèces les plus humbles, aux légumes, aux fruits :

« Mme de Noailles, dans le *Cœur innombrable*, pour s’identifier à la vie universelle, n’avait besoin d’aucune préparation ; elle savourait tout de suite dans sa plénitude la joie « D’être l’herbe, le grain, la chaleur et les eaux. » Elle était tout cela, et la nue qui passe, et le sel des embruns, et le feuillage palpitant des saules, et le cœur pommelé des laitues, et la frêle dentelle smaragdine du cerfeuil et du persil, si soumise aux réactions naturelles, si confondue avec choses qu’on ne l’en distinguait plus et qu’il fallait se pencher pour discerner le rudiment de conscience, la petite flamme individuelle qui tremblotait tout au fond d’elle. »<sup>356</sup> Celle que l’on surnommera avec mépris la *Muse potagère* soignait *ces parias de la prosodie française*, et personne n’en appréciait la modernité, l’inédit, l’humour et la tendresse aussi :

Mon cœur, indifférent et doux, aura la pente  
Du feuillage flexible et plat des haricots  
Sur qui l’eau de la nuit se dépose et serpente

---

<sup>353</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, pp.63-64.

<sup>354</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d’enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.37.

<sup>355</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d’enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.37.

<sup>356</sup> Charles LE GOFFIC, *Ombres Lyriques et Romanesques*, essai critique, éd. de la nouvelle Revue critique, Paris, 1933, pp.116-117.

Et coule sans troubler son rêve et son repos. »<sup>357</sup>

Qui pensa jamais à évoquer le *rêve* ou le *repos* du haricot ? À comparer son cœur *ardent et lourd* à *cette poire / Qui mûrit doucement sa pelure au soleil...* ? Poussant plus loin l'assimilation au monde végétal, Anna s'improvise une fraternité légumière qui n'aurait pas déplu à Saint François d'Assise<sup>358</sup> dont le *Cantique* célèbre les *frère vent*, *sœur eau*, *frère feu* ou *mère terre* :

Je n'aurai pas d'orgueil, et je serai pareille  
Dans ma candeur nouvelle et ma simplicité  
À mon frère le pampre et ma sœur la groseille  
Qui sont la jouissance aimable de l'été.<sup>359</sup>

Ce *Cantique* inspirera également Gabriel d'Annunzio ainsi que nous le rappelle son biographe Maurizio Serra : « Son but devait être de s'ouvrir à la splendeur de la Création, à la « louange » du Ciel, de la Mer, de la Terre et des Héros : une approche qui trouve son origine dans un texte qu'il admirait, un des premiers chefs-d'œuvre de la langue italienne, le *Cantique des créatures* (1224) de Saint François d'Assise. »<sup>360</sup>

Anna, enfin, s'absorbe tout entière et disparaît dans la nature comme dans une trappe :

Je ne saurai plus rien des choses de ce monde,  
Des peines de ma vie et de ma nation<sup>361</sup>,  
J'écouterai chanter dans mon âme profonde  
L'harmonieuse paix des germinations. »<sup>362</sup>

---

<sup>357</sup> Anna de NOAILLES, « *Le verger* » in *Le Cœur innombrable*, op. cit., p.17.

<sup>358</sup> Le cantique louant notamment les fruits et les herbes : « Loué sois-tu, mon Seigneur, pour sœur notre mère la Terre, / qui nous porte et nous nourrit, / qui produit la diversité des fruits, / avec les fleurs diaprées et les herbes. », in site de l'Église catholique de France édité par la conférence des évêques de France, *Le cantique de Frère Soleil par saint François d'Assise*.

<sup>359</sup> Anna de NOAILLES, « *Le verger* » in *Le Cœur innombrable*, op. cit., p.18.

<sup>360</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.184.

<sup>361</sup> Déclaration troublante pour celle qui n'a cessé d'en exalter les vertus et d'en chanter la gloire.

<sup>362</sup> Anna de NOAILLES, « *Le verger* » in *Le Cœur innombrable*, op. cit., p.17.

Aussi la nature est-elle un gigantesque tombeau dans lequel Anna prétend reposer, à la flamboyance d'une réincarnation :

Je laisserai de moi dans le pli des collines  
La chaleur de mes yeux qui les ont vu fleurir,  
Et la cigale assise aux branches de l'épine  
Fera crier le cri strident de mon désir.

(...) La nature qui fut ma joie et mon domaine  
Respirera dans l'air ma persistante ardeur,  
Et sur l'abattement de la tristesse humaine  
Je laisserai la forme unique de mon cœur.<sup>363</sup>

Pour Anna, l'homme éloigné de la nature est à cette époque comme sec et tari, elle lui recommande dans sa *Vie profonde* d'

Être dans la nature ainsi qu'un arbre humain,  
Étendre ses désirs comme un profond feuillage,  
Et sentir, par la nuit paisible et par l'orage,  
La sève universelle affluer dans ses mains.<sup>364</sup>

On l'aura compris le recueil est tout entier un hymne à ses convictions panthéistes, égrenant les espèces végétales de ses premiers vers : « le thym, / La fougère et le saule » (*Le Pays*) jusqu'aux « racines des ronces » des derniers (*Le temps de vivre*).

*L'Ombre des jours* (1902), aux tonalités plus tristes, annoncée dès le titre, et comme voilées, ne sera pourtant pas dépouillé de ses attributs végétaux :

Vois ces fleurs où la guêpe heureuse joue et boit,  
Respire ces parfums que le vent chaud déplisse,

---

<sup>363</sup> Anna de NOAILLES, « *L'empreinte* » in *Le Cœur innombrable*, op. cit., p.30.

<sup>364</sup> Anna de NOAILLES, « *La vie profonde* » in *Le Cœur innombrable*, op. cit., p.73.

Touche ces groseilliers aux baies rondes et lisses  
Où s'enfonce au sommet un petit clou de bois.<sup>365</sup>

Pourtant une inquiétude, vaste, arpente le recueil comme le pressentiment d'un orage du Greco et les poèmes mélancoliques fleurissent en *herbes folles* : *Mon âme de peine et de joie* (p.35), *Tristesse* (p.75), *Mélancolie le soir* (p.79), *La Querelle* (p.95), *Le Premier Chagrin* (p.145), *La Détresse* (p.157), *Les Regrets* (p.171) ou *La Mort favorable* (p.175). C'est que la nature n'est plus le délasement intense d'autrefois, mais une consolatrice vague qui se mêle à des jeux sentimentaux cruels : « Je resterai ainsi, le cœur lent et lassé, / Les mains traînant au chaud feuillage des verveines ; / Je ne chercherai pas à revoir le passé / Dont le trop vif poison brûle encor dans mes veines »<sup>366</sup>, présents encore dans *Le premier chagrin* : « Nous marchions en été dans la haute poussière / Des chemins blancs, bordés d'herbe et de saponaires. (...) - J'entendais, sans rien voir sur la route suivie, / tes pas trembler en moi et marcher sur ma vie. / Nous revenions ainsi au jardin bruissant, /. L'humidité coulait, j'écoutais en passant »<sup>367</sup>.

Anna sait cependant, qu'elle peut toujours trouver refuge chez une nature-amie, un peu délaissée il est vrai, mais qu'elle n'a pas cessé de chérir, malgré le désastre de ses débats -et ébats- sentimentaux (cf « Le brûlant souvenir de l'âpre adhésion... » évoqué dans l'*Orage*, p.98) :

(...) Loin de tes bras trompeurs et chers, je vais m'asseoir  
Dans la plaine assoupie où se bercent les menthes,

Et là, oubliant tout du mal que tu me fais,  
J'entendrai, les yeux clos, l'esprit las, le cœur sage,  
Sous les hêtres d'argent pleins d'ombre et de reflets,  
La respiration paisible du feuillage...<sup>368</sup>

Ce délaisement, cet abandon même, seront reprochés à Anna dans un dialogue avec l'amie-nature, aux rythmes des vers d'un poème au titre surprenant, « La nature ennemie » :

---

<sup>365</sup> Anna de NOAILLES, «*Le verger*» in *Le Cœur innombrable*, op. cit., p.84.

<sup>366</sup> Anna de NOAILLES, «*Apaisement*» in *L'Ombre des jours*, op. cit., p.162.

<sup>367</sup> Anna de NOAILLES, «*Le Premier chagrin*» in *L'Ombre des jours*, op. cit., pp.145-147.

<sup>368</sup> Anna de NOAILLES, «*La Querelle*» in *L'Ombre des jours*, op. cit., p.95-96.

Nature, j'ai vécu, j'ai pensé, j'ai souffert.  
Quelque chose de toi, je le sens bien m'échappe ;  
(...) Tu m'avais mieux reçue autrefois, quand je vins  
Nouer mes doigts joyeux aux frisures des menthes ;  
(...) Mais vous parlez, j'entends, vous me dites : « Pauvre âme,  
Tu ne pourras jamais être aussi bien en moi ;  
Il faut que tu me voies comme l'étang me voit,  
Et que, sans trop d'ardeur humaine, tu t'emplisses  
De mes reflets dansants et de mes ombres lisses.<sup>369</sup>

Car après l'ivresse et l'insouciance du *Cœur innombrable*, l'*Ombre des jours* apporte comme un regret du fruit d'amour mordu et consommé :

Tu n'auras plus jamais ton âme reposée,  
Tu chercheras en moi les choses de l'amour ;  
Dans mes voix, mes parfums, mes ombres et mes jours,  
Tu poursuivras l'agile et vaine créature...<sup>370</sup>

C'est un éden perdu qui reproche à Anna la faute originelle, un vif sentiment religieux aux allures de malédictions, et comme transposé du livre de la Genèse : « maudit sois le sol à cause de toi ! À force de peines tu en tireras subsistance tous les jours de ta vie. Il produira pour toi épines et chardons et tu mangeras l'herbe des champs. À la sueur de ton visage tu mangeras ton pain, jusqu'à ce que tu retournes au sol, puisque tu en fus tiré. »<sup>371</sup> Anna étend bientôt une supplique d'*Ève* inédite :

Ah ! Nature, Nature, épuisante Nature,  
Je vous entends ; ainsi je ne verrai jamais  
Vos sources, vos chemins, vos feuillures de mai,  
Sans qu'en mon cœur s'élançe une blessure aiguë...

---

<sup>369</sup> Anna de NOAILLES, «*La Nature ennemiet*» in *L'Ombre des jours*, op. cit., p.124.

<sup>370</sup> Idem, pp.124-125.

<sup>371</sup> Bible de Jérusalem, «*Le récit du paradis* » in *Livre de la genèse*, traduction de l'école biblique de Jérusalem, éditions Cerf, Fleurus, Mame, Paris, 2000, pp.39-40.

Ah ! le plaisir charmant et doux de la ciguë  
Qui balance sa fleur et son feuillage bas.<sup>372</sup>

L'*Adam* biblique perdra le paradis pour une pomme -de connaissance-, et Anna de Noailles pour la tentation d'amour ; il est vrai que les rôles d'*Adam* ou d'*Ève* auraient tout aussi bien pu convenir à celle qui reprochait d'être à son amant : « Moi, le garçon hardi et vif, et toi, la femme » et de « (l)'avoir porté tout le jour sur (s)on âme »<sup>373</sup>. Androgynie soulevée par Luc Fraisse dans son pertinent article sur *La Recherche avant la Recherche : Proust commentateur d'Anna de Noailles* :

Proust épistolier a toujours et étrangement persisté à voir dans Anna de Noailles un phénomène d'hybridation et d'androgynie. Dès l'origine, la poétesse réunit en elle (...) « le corps d'Iphigénie et le cœur de Virgile » ; « vous qui êtes encore plus Siegfried qu'Yseult », lui écrit-il en 1908. (...) « La jeune femme, écrit Proust à un contemporain en 1909, est notre seul homme de génie » ; (...) quatrième section de la Recherche en tête de laquelle le romancier inscrit sur un exemplaire de l'édition originale, en avril 1922, une dédicace : « à Madame la Comtesse de Noailles, incarnation miraculeuse, dans un corps féminin, du génie des Hugo, des Vigny, des Lamartine. »<sup>374</sup>

Le critique et académicien Charles Le Goffic (1853-1932) épingle plaisamment la désillusion noaillienne éparse dans le recueil : « De la mélancolie chez cette faunesse, cette napée<sup>375</sup>, cette chèvre-pied<sup>376</sup> ? Plus que de la mélancolie : de la « détresse ». Les légendes de mon pays parlent d'une morgane qui dort sous un toit d'homme et qui, de retour chez ses sœurs, ne retrouva plus jamais, jamais, son rire d'or et son insouciance. J'ai peur qu'une aventure semblable ne soit arrivée à Mme de Noailles et que, de son commerce passager avec notre triste humanité, il ne lui soit resté un incurable désenchantement. »

---

<sup>372</sup> Anna de NOAILLES, «*La nature ennemie*» in *L'Ombre des jours*, op. cit., p.125.

<sup>373</sup> Anna de NOAILLES, «*Le premier chagrin*» in *L'Ombre des jours*, op. cit., p.147.

<sup>374</sup> Luc FRAISSE, *La Recherche avant la Recherche : Proust commentateur d'Anna de Noailles*, Publif@rum, 2, 2005. Voir webographie.

<sup>375</sup> Divinité mythologique inférieure, de sexe féminin, qui présidait aux prairies et aux forêts.

<sup>376</sup> Qui a des pieds de chèvre, par extension « satyre » ou « Dieu Pan ».

Ce trouble passager – *ô versatilité humaine* – va se dissiper bientôt dans l’incroyable floraison des *Éblouissements* (1907), le livre-clef de la jeunesse noailtienne, le parangon jubilatoire de son surromantisme, dont l’arborescence insensée fut saluée par Proust (avec la prose admirativement sarcastique de son fameux article de lancement du *Figaro*) : « On entendit demander, avec le Cantique des Cantiques : « Quelle est celle-ci qui s’avance, pareille à une colonne de fumée en forme de palme, exhalant de la myrrhe, de l’encens, et toutes les poudres du parfumeur ? Et dans ses vers, le poète nous répondait, comme la Sulamite : « Venez avec moi au jardin voir les herbes de la vallée, voir si la vigne a germé, si la grenade est en fleurs. Mon jardin a des bosquets où le grenadier se mêle aux plus beaux fruits, le troëne au nard, le nard, le safran, la cannelle, le cinname, la myrrhe à toutes sortes d’arbres odorants... » (...) Dans un livre que j’aimerais écrire et qui s’appellerait les Six jardins du Paradis, le jardin de Mme de Noailles serait, entre tous, le plus naturel, si je puis dire, le seul où ne règne que la nature, où ne pénètre que la poésie. »<sup>377</sup> à la fin duquel il n’oublie pas de préciser *qu’ici, aucune culture potagère ne pourrait plus vivre ; vous être rentré dans la région des grandes altitude.*

Anna en effet, après une incursion dans le domaine romanesque (trois romans de 1903 à 1905) renoue, clôturant cinq années de silence poétique, avec un lyrisme des plus enfiévrés. Il n’est plus question ici des premiers recueils vantant l’humilité des tâches et des jardiniers sans attraits : Anna s’émerveille, le jardin devient un parc mythologique, un Panthéon où s’ébattent une multitude de Dieux :

O jardins ! ô maisons que je ne puis décrire,  
 (...) Je sens vivre chez vous tous les dieux que j’adore,  
 Mes dieux de l’Ionie et tous les dieux humains,  
 Petits faunes gaulois, celtiques et germains,  
 Dieux des rayons joyeux que le gravier émiette,  
 Dieu des bois, des bassins, des fleurs, de la brouette,  
 De la bêche d’argent, du puits, de l’arrosoir.<sup>378</sup>

La nature s’ennoblit et se dépayse : tantôt les *bracelets d’eaux*, les *colliers chantants* des fontaines de Damas<sup>379</sup>, tantôt *un bosquet d’oranger sur le bord de la mer* où *l’orange ensoleillait*

---

<sup>377</sup> Marcel PROUST, « *Les Éblouissements* », article paru dans *Le Figaro* du 15 juin 1907.

<sup>378</sup> Anna de NOAILLES, « *La consolation de l’été* » in « *Les Éblouissements* », op. cit., p.55.

<sup>379</sup> « Les eaux de Damas », p.42.

de sa face luisante / Les matins de Claros et de l'Ile de Zante <sup>380</sup>, tantôt un jardin Persan dans lequel Anna serai(t) le milieu de la beauté du monde <sup>381</sup>, tantôt un étonnant jardin japonais au décor délicat : « Une servante rôde et prépare le thé / Dans un kiosque léger comme un chapeau natté, (...) Ah vivre quelques jours dans ces minces demeures, / Aux branches du prunier voir s'égoutter les heures, / Errer dans les chemins poudrés de sable doux ! »<sup>382</sup>. Anna ne parle plus guère des laitues mais consacre plutôt ses éloges à la Rose<sup>383</sup>, à la Tubéreuse<sup>384</sup>, ou au Petit jardin avec un poivrier<sup>385</sup>. Les haricots cèdent leur place aux *secrets lilas* (p.338), au *magnolia rose* (p.292), et même au *haschish des étés*<sup>386</sup> (p.290) ; si la troisième partie du recueil est d'ailleurs exclusivement consacrée aux jardins<sup>387</sup>, la nature déborde de toutes parts et irradie l'œuvre en tant que décor ou personnage principal.

Une énergie circule, tout n'est que *Bondissement* par lequel le poète enivré voudrait se mêler aux éléments :

L'air :

Avec les yeux, les mains, les bras ouverts, tout l'être,  
Je veux aller toucher le sucre humide et bleu  
De l'espace, où, nouant et dénouant leurs jeux,  
Les oiseaux enivrés s'élancent et pénètrent.<sup>388</sup>

Le feu :

Tout mon désir nombreux et lumineux essaime  
Vers l'espace où mon rêve et vous tremblez tous deux.

---

<sup>380</sup> « Un bosquet d'orangers », pp.76-77.

<sup>381</sup> « Jardin Persan », p.261.

<sup>382</sup> « Jardin au Japon », pp.294-295.

<sup>383</sup> « Éloge de la rose », pp.296-298.

<sup>384</sup> « La tubéreuse », p.302.

<sup>385</sup> « Petit jardin avec un poivrier », pp.305-306.

<sup>386</sup> On se demande si Anna n'utilise pas d'une confession déguisée : « J'ai respiré le miel, le haschish des étés, / Des fleurs lourdes et peintes, / Dans un parterre empli de fruits et de clartés / Comme un jardin des Indes ! », « Jardin d'enfance » in *Les Éblouissements*, op. cit., p.290.

<sup>387</sup> « III. Les jardins » des pages 243 à 314.

<sup>388</sup> Anna de NOAILLES, « Bondissement » in *Les Éblouissements*, op. cit., p.31.

Laissez qu'à vos cheveux je mêle mes cheveux.  
(...) Fronton d'or, dont mes bras sont les vivants pilastres,  
Vous êtes comme un cœur, mon cœur est comme un astre,  
Si bien que je crois voir dans le matin vermeil,  
Luire et se saluer l'un et l'autre Soleil !... <sup>389</sup>

L'eau :

J'aurais, pour apaiser tant d'amour et de fièvres,  
Goûté les ruisseaux clairs qui coulent de vos lèvres,  
J'aurais jeté, cherchant la fraîcheur du tombeau,  
Mon cœur sous vos filets, sous vos résilles d'eau ;  
(...) Et les bras étendus, les regards engourdis,  
Me sentant devenir moi-même un paradis,  
Emplissant le beau ciel de molles cantilènes,  
Laisant l'onde envahir mes songes assourdis,  
J'aurais fait de ma vie, au chant de ces fontaines,  
Un pétale arraché, que des sources entraînent  
Vers les azurs secrets et les divins midis... »<sup>390</sup>

La terre :

Enroulez-vous à moi, belle petite allée  
Avec du sable doux,  
Nouez-vous à mes bras, verdure crêpelée,  
Montez sur mes genoux,  
  
Suspendez à mes mains, à mon cœur, à ma bouche  
Le beau persil léger<sup>391</sup>,  
Le neuf myosotis d'un bleu rude et farouche,

---

<sup>389</sup> Anna de NOAILLES, « La prière devant le soleil » in *Les Éblouissements*, op. cit., pp.86-87.

<sup>390</sup> Anna de NOAILLES, « *Les eaux de Damas* » in « *Les Éblouissements* », op. cit., pp.42-43.

<sup>391</sup> Rare incursion potagère d'Anna dans ce recueil.

L'odeur de l'oranger.

Guirlande des rosiers, des vignes et du lierre,  
Vrilles, festons, Été !  
Soyez un vert ruban qui m'attache et me serre,  
Pressante volupté »<sup>392</sup>

Donnant raison au malicieux abbé Mugnier, observateur perspicace qui confiait à son journal, un an après la parution des *Éblouissements* : « Mme de Noailles aurait dû épouser le soleil, le vent, un élément. »<sup>393</sup>

Les *Vivants et les morts* (1913) signera le coup d'envoi d'un abandon progressif des jardins et de la verte nature, du moins dans un traitement privilégié, voire exclusif. Aussi Montesquiou exagère-t-il en devisant de ces jardins longuement *entrés en elle* puis fanés *brusquement* :

Puis tout d'un coup, brusquement, ils se sont fanés, pareils à ceux de Klingsor<sup>394</sup>, lesquels, l'instant d'avant, n'étaient que fraîcheur radieuse et, l'instant d'après, dessèchement aride et c'est quand elle a écrit : « Jamais je ne verrai l'Été, sans reconnaître / Le jardin qui mourait sur ton cœur assoupi. »<sup>395</sup>

L'auteur des *Pas effacés* fait ici référence au poème *Ainsi les jours léger...* issu des *Tombeaux*, quatrième et grave partie du recueil :

Ainsi les jours légers, et qui te ressemblaient  
Par la coloration chaleureuse des heures,  
Ont de toi fait un mort, la nuit, dans ta demeure,  
Et l'aube, lentement, a blanchi tes volets...

(...) Les fleurs, entre tes mains et contre ton doux être

---

<sup>392</sup> Anna de NOAILLES, « *La douceur du matin* » in « *Les Éblouissements* », op. cit., p.79.

<sup>393</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, op. cit., p.174.

<sup>394</sup> Personnage de Wagner, puissant sorcier dans *Parsifal* (1882) qui possède un château et de magnifiques jardins.

<sup>395</sup> Robert de MONTESQUIOU, *Les Pas effacés*, tome 3, Sandre, Paris, 2007, p.65-66.

Parfumaient froidement ton éternel répit ;  
Jamais je ne verrai l'été sans reconnaître  
Ce jardin qui mourait sur ton cœur assoupi.<sup>396</sup>

Il est vrai qu'Anna changea résolument de ton, et d'aucuns ne reconnaissaient pas la « géniale païenne » gorgée de soleil et de nature, illuminant les précédents ouvrages ; pourtant une lettre de Francis Jammes semble en souligner la souterraine perpétuité « Je sais parmi quel lys tigrés, sous quelles frondaisons tropicalement ténébreuses le pèlerin s'avance dans votre forêt sibylline. Mais il reste votre douleur et l'admiration que vous avez pour la moindre fraise et pour la moindre goutte de pluie qui va quitter la feuille. »<sup>397</sup>

Le livre, résolument spirituel, se découpe en quatre parties qui semblent s'opposer en miroir : Les *Passions* – réflexions sur l'amour l'amitié et la mort – et les *Climats* – consacrés en grande partie à son voyage en Italie, y recèlent une nature plus décorative que célébrée – face aux *Élévations* et aux *Tombeaux*, solennels. Même le *Chant du Printemps* effraye le lecteur dérouté :

– Oui, je t'ai reconnu, sublime Dépouillé !  
Sordide vagabond sans fleurs et sans feuillage,  
Qui rampes, et répands sur les chemins mouillés  
Cette clarté pensive et ces poignants présages.

(...) – Je te suivrai, Printemps, malgré les maux constants  
Je te suivrai, j'irai sans défense et sans armes  
Vers ce vague bonheur qui brille du fond des temps  
Comme un fixe regard irrité par les larmes !

(...) Hélas ! C'est le passé, ce courage ingénu,  
Ce sublime désir de mourir et de vivre

---

<sup>396</sup> Anna de NOAILLES, « *Ainsi les jours légers* » in *Les Vivants et les Morts*, Calmann-Lévy, Paris, 1913, pp.322-323.

<sup>397</sup> Francis JAMMES, lettre à Anna de Noailles datée du 11 juillet 1913, in Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse Edmond de Polignac*, op. cit., p.277.

Que ma jeunesse avait<sup>398</sup> quand je vous ai connu,  
Vous qui fûtes la page insigne dans le livre !<sup>399</sup>

et semble déposer les exaltations de celle qui fut le chantre de la verdoyante jeunesse du monde, au creux d'un cercueil d'indifférence.

Les *Forces Éternelles*, enfin, parues en 1920, résument son œuvre entière, en ce sens que tous les thèmes précédemment traités dans les ouvrages que nous venons d'examiner partiellement, s'y retrouvent, disséminés en quatre grands chants ou parties (à l'exemple de l'organisation des *Éblouissements* (1907) et des *Vivants et les Morts* (1913) lorsque le *Cœur innombrable* (1901) et *L'Ombre des jours* (1902) en comportaient six).

Ainsi la nature et l'antiquité célébrées dans le *Cœur innombrable* palpitent dans « *Matin frémissant* » (p.173), « *Le chant du faune* » (p.362), celui de « *Praxô* » (p.367) ou « *L'Offrande du batelier* » (p.270) ; l'inquiétude de *L'Ombre des jours* est palpable dans « *L'orage* » (p.172) ou « *Promeneuse* » (p.289) ; le délire archilyrique des *Éblouissements* frémit dans « *Midi* » (p.175) : « -Midi, fruit brasillant qu'on absorbe par l'âme, / O châtaigne d'azur qui lacérez le cœur. » et « *L'accueil au Soleil* » (p.190) qui semble un pâle miroitement de la *Prière au Soleil* précédemment citée : « Je suis, je suis ; le reste est vapeur, est fantôme / Est ombre et vanité sous mon illustre dôme » et, enfin, les élévations spirituelles des *Vivants et les Morts* flamboient dans « *Les espaces infinis* » (p.217), « *Renonciation* » (p.244) ou « *Que suis-je dans l'espace ?...* » (p.282).

Mais la nature est ici de ciel et de pluie plus que de feuillages, liquide et impalpable plutôt que terrestre : « *Le flot léger de l'air* » (p.119), « *Vent d'été* » (p.156), « *Azur* » (p.155) s'unissent à la « *Pluie printanière* » (p.165), « *L'orage* » (p.172), « *La buée* » (p.177), ou encore à la « *Pluie tiède* » (p.182). Pourtant elle se découvre tout à coup, allégorie grandiose semblant déchirer *la pulpe du soir qui halète*, dans l'antépénultième poème du long recueil de 415 pages ; La « *Nature et le Poète* » semble un ultime hommage, un testament, un dernier adieu avant l'extinction du thème.

---

<sup>398</sup> Anna avait tout juste 37 ans à la parution de l'ouvrage.

<sup>399</sup> Anna de NOAILLES, « *Le chant du Printemps* » in *Les Vivants et les Morts*, Calmann-Lévy, Paris, 1913, pp.47-48.

Le dialogue commence par un reproche ; on a vu qu'Anna avait déjà eu maille à partir avec cette dernière dans la « Nature ennemie » de l'*Ombre des jours* (1902), c'est donc un vieux conflit que le poète s'apprête à résoudre :

La Nature

Ainsi, tu me reviens, ô ma fière transfuge,  
Esprit initié, enfant, hôtesse et juge  
De mes parfums, de mes rumeurs,  
(...) Ai-je comblé quelqu'un autant que ta personne ?  
Tu semblais le miroir et la conque où résonnent  
Et se reflètent mes secrets.  
(...) Je t'avais faite insigne, éparse et solitaire,  
(...) Par quelle lassitude ou bien par quel scrupule  
As-tu voulu posséder moins ?

Le poète s'inscrit en faux contre cette accusation : « Hélas ! j'ai voulu t'approcher / Plus que ton vaste amour ne le conçoit sans doute » mais il n'a pas atteint son *essence*, coupable de la mêler, de la diluer dans de simples amours mortels, distrait qu'il fut par les charmes humains irrésistibles : « Toi non plus, tu ne peux combler, selon nos forces, / Par ton ciel, ton soleil, tes ondes, tes écorces, / Le désir de l'âme et du corps »<sup>400</sup>. Une conciliation s'ensuivra jusqu' *aux portes même de la mort*, tel un dernier hommage, amer :

Aussi, ne soit jamais inquiète, ô Nature,  
Quand mon esprit, séduit par l'humble créature<sup>401</sup>,  
S'éloigne parfois de tes cieux,

---

<sup>400</sup> Chez Robert de MONTESQUIOU, plus sarcastique -et qui aurait été à Voltaire ce qu'Anna fut à Rousseau, l' « homme-nature», pastiche noaillien, est aussi tenté : « *Ce pâtre que j'ai vu dans le champ ce matin, / Je l'y revois ce soir ; il passe sa journée / Entre son ennui vague et sa tâche obstinée / Dont se trame, pour lui, l'incolore destin. // Son âme tient du lieu, de l'agneau, de la plante, / Il participe aux fleurs, au site, à l'animal, / Il ignore le bien, il dédaigne le mal, / Mais connaît que la vie est monotone et lente. // Rien de ce qui nous meut n'agite ce garçon ; / Peut-être goûte-t-il un peu de ce poison / Qui s'appelle l'Amour, et lui tend son amorce, / Parce qu'il est un arbre à la sensible écorce.* », *Offrande naturelle CXLVI*, in *Sabliers et Lacrymatoires*, Sansot, Paris, 1917, p.161.

<sup>401</sup> On se souvient qu'en 1902, « *La Nature ennemie* » de l'*Ombre des jours* évoquait déjà une « *agile et vaine créature* », p.125.

L'échange que je fais est redoutable et triste,  
L'homme est faible et sans but, et ta noblesse assiste  
Aux sanglots des voluptueux !<sup>402</sup>

La faune de Mme de Noailles, des plus particulières, mérite d'être saluée. Cette pensée curieusement attribuée à Napoléon Bonaparte et insérée dans le récit autobiographique du *Livre de ma vie* : « Ah ! demandait-il avec mélancolie à ceux qui l'entouraient, quelle différence vous est-il possible de distinguer entre l'animal sans souffle et les humains que la vie a quittés ?(...) De la plante à l'homme, il y a une chaîne ininterrompue. »<sup>403</sup> résume tout entière son souffle panthéiste.

Les animaux, jusqu'au insectes, chez Anna, sont humanisés et teintés de caractères, et ce dès son plus jeune âge : « Les guêpes querelleuses / Nous berceront l'été d'un mol bourdonnement »<sup>404</sup> , les inévitables biches sont *calmes, perplexes, attentives, rêveuses* même, et se métamorphosent bientôt en religieuses : « Tendres animaux clandestins / Vêtus de bure, Couventines, / Qui frémissez dans le matin / Comme des cloches en sourdine » avant d'entrer *en oraison dans le feuillage* et d'adopter une *âme humaine* <sup>405</sup>.

Le bestiaire noaillien traite bien peu d'animaux aquatiques, qu'ils soient d'eau douce et évoquant des souvenirs d'un *Orage* : « les carpes ont coulé dans leurs ombres violettes / Dans l'étang attristé où leur jeu se bloqua. »<sup>406</sup>, d'un *Jardin d'enfance* : « – Que de matins passés sur les bords du lac chaud / Où flottaient, ballottées, / Miroir glauques et doux, fruits écailleux de l'eau, / Des carpes argentées ! »<sup>407</sup> ou bien qu'ils appartiennent à l'eau salée, revêtant pour toutes espèces confondues, ces fameuses écailles -sans doute baroques- qu'Anna observe aussi chez les dauphins : « Les dauphins écailleux dont scintille la queue / Sont des vases d'argent roulés aux flots amers »<sup>408</sup>, généralement rassemblés dans ce que la poétesse qualifie d'*âtre -ou piquant et frais- bétail marin*<sup>409</sup>.

---

<sup>402</sup> Anna de NOAILLES, « *La Nature et le Poète* » in *Les Forces Éternelles*, op. cit., pp.408-411.

<sup>403</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.58.

<sup>404</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.67.

<sup>405</sup> Anna de NOAILLES, « *Les biches* » in *Les Forces Éternelles*, op. cit., pp.107-109.

<sup>406</sup> Anna de NOAILLES, « *L'orage* » in *Les Forces Éternelles*, op. cit., p.172.

<sup>407</sup> Anna de NOAILLES, « *Jardin d'enfance* » in *Les Éblouissements*, op. cit., p.291.

<sup>408</sup> Anna de NOAILLES, « *Les biches* » in *Les Forces Éternelles*, op. cit., pp.191.

<sup>409</sup> Anna de NOAILLES, « *Palerme s'endormait* », p.140 et « *Les soirs de Catane* », p.147 in *Les Vivants et les Morts*, op. cit.

Il nous faut consigner dans l'univers aquatique, cependant, une attraction particulière pour les grenouilles « cigales de l'onde, / Dont l'humide gosier, pareil au son du cor, // Mène autour des bassins une pleurante chasse / Où passe le galop léger du temps qui fuit » qu'Anna décrit soigneusement : « Et j'écoutais perler le sanglot des grenouilles : / Roucoulement de bois, hoquet mystérieux. // Assistantes des nuits, qui, dans les noirs herbages, / Égouttez votre chant d'un rauque et pur cristal, / Peut-être la rosée est-elle le sillage / Que laissent vos soupirs sur le sol matinal » avant de les humaniser en chœurs nocturnes : « Chanteuses sans éclat, qu'on méprise et qu'on blâme » dont les *cantates* alternent et voisinent avec des considérations religieuses, voire sacrées : « Vous égreniez en moi vos trébuchants rosaires »<sup>410</sup>, rejoignant dans le cloître du monde naturel les biches *couventines*.

Sa préférence se dirige nettement le chant de l'oiseau, qui généralement l'opprime : « Oiseau désespéré, ne chantez pas ainsi ! / Quelle est la volupté qui vous est refusée / Pour que, plein d'un aigu, d'un obstiné souci, / Vous jetiez sous les bois cette ardente fusée ? »<sup>411</sup> ou celui des « Hirondelles mélancoliques, / Qui sillonnez l'azur où luit / La pure étoile spasmodique<sup>412</sup>, / Muet balbutiement des nuits, // Pourquoi vos longs vols en détresse / percent-ils le cœur, harcelé / Du besoin d'être consolé / De la beauté, de la tendresse »<sup>413</sup>, à moins qu'il ne provienne d'un autre spécimen, bien français celui-là : « Voici le cri du coq<sup>414</sup>, brouillard chantant qui jette / Sur le jour ébloui un halo de bonheur, / Je le connais aussi, oiseau fou de conquête, / Ce rauque acharnement à s'arracher le cœur ! »<sup>415</sup>.

Une préférence pour le vol libre des créatures aériennes s'étend aux insectes et plus particulièrement aux abeilles qui seraient, en raccourci, son insecte de prédilection ; Anna de Noailles pourrait se résumer en une trilogie naturelle -avec une facilité non dénuée de justesse- par une saison : *l'été*, par une couleur : *l'azur* et par un animal : *l'abeille*.

Dès le *Cœur innombrable* (1901) un essaim d'insectes hyménoptères, musical et butineur se répand dans les jardins et lui donne vie par la fécondation des pollens : « une corolle ouverte où l'abeille s'enfonce »<sup>416</sup>, par ses tournolements « Comme une abeille autour d'une branche

---

<sup>410</sup> Anna de NOAILLES, « *L'esprit parfois retourne* » in *Les Forces Éternelles*, op. cit., pp.117-118.

<sup>411</sup> Anna de NOAILLES, « *Un oiseau le soir* » in *Les Forces Éternelles*, op. cit., p.324.

<sup>412</sup> Saluons la modernité de l' « *étoile spasmodique* » qui n'aurait pas déplu aux surréalistes.

<sup>413</sup> Anna de NOAILLES, « *Le cri des hirondelles* » in *Les Forces Éternelles*, op. cit., p.115.

<sup>414</sup> Maurizio SERRA nous rappelle que « Les œuvres de d'Annunzio abondent de descriptions de coqs, de papillons, de carpes, de dauphins, d'oiseaux de tout genre. » in *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.70.

<sup>415</sup> Anna de NOAILLES, « *Midi* » in *Les Forces Éternelles*, op. cit., p.175.

<sup>416</sup> Anna de NOAILLES, « *La nature et l'homme* » in *Le Cœur innombrable*, op. cit., p.59.

fruitière »<sup>417</sup>, proches de *l'emportement humain*, ou encore par l'évocation de l'antiquité : « *-Les abeilles des champs doriens* »<sup>418</sup>. Ces insectes précieux participent, aussi et surtout, à la notion de séduction : « La brise, les pistils, les ailes, les antennes / Mêlent l'insecte ardent aux pétales surpris »<sup>419</sup>, et parfois, à l'allégorie d'un plaisir humain dévastateur qui se trompe de cible. Anna les place dans le décor introductif au mini drame pastoral de *Bittô* (sic), petite danseuse aux crotale séduite et abusée (?) par le berger *Criton* ; *grave et pâle après l'âpre union* la jeune insouciant regretté l'offrande de son corps à cette bouche *disease de mensonge et de frivolité*. C'est, selon Anna, à l'été tout entier qu'elle aurait dû s'offrir : cet été *bourdonnant, doré comme du miel*, où *les branches de sureaux et des figuiers mûris / S'emplissent du remous des abeilles fidèles...*<sup>420</sup> Aussi pour retrouver douceur et calme aurait-elle dû suivre les conseils de *La vie rustique* : « Honorez vos jardins, vos granges et vos puits, / les abeilles qui font du miel sur la *colline* »<sup>421</sup> plutôt que les promesses du chevrier dont *l'étreinte est amère*. Car après tout l'abeille est comparable à la jouissance : « Près de qui, comme un flot d'abeilles qui essaient, / Mon plaisir tournoyait avec des ailes d'or !... »<sup>422</sup>

Il existe bien sûr, dans la poésie des jardins, des insectes moins productifs mais dont le danger sert volontiers l'allégorie noaillienne, à l'image de la guêpe ou du frelon : « Matin d'or, bourdonnant et vif comme un frelon, / Qui piques chaudement la nature, étonnée / De te revoir après un temps de nuit si long »<sup>423</sup>, dont la réunion menaçante : « frelons tassés comme des balles »<sup>424</sup>, en plus d'apporter de dangereux rivaux aux abeilles : « (...) les lourds frelons, suspendus aux tomates / Chancellent de rosée et de sève pourvus »<sup>425</sup> peut aussi servir de comparaison terrifiante à la poétesse-bacchante :

Je puiserai l'été dans ta main faible et chaude,  
Mes yeux seront sur toi si vifs et si pressants  
Que tu croiras sentir, dans ton ombre où je rôde,

---

<sup>417</sup> Anna de NOAILLES, « *La jeunesse* » in *Le Cœur innombrable*, op. cit., p.35.

<sup>418</sup> Anna de NOAILLES, « *La terre* » in *Le Cœur innombrable*, op. cit., p.181.

<sup>419</sup> Anna de NOAILLES, « *Les plaisirs des jardins* » in *L'Ombre des jours*, op. cit., p.84.

<sup>420</sup> Anna de NOAILLES, « *Bittô* » in *Le Cœur innombrable*, op. cit., pp.119-124.

<sup>421</sup> Anna de NOAILLES, « *La vie rustique* » in *Le Cœur innombrable*, op. cit., p.90.

<sup>422</sup> Anna de NOAILLES, « *Attendrissement* » in *L'Ombre des jours*, op. cit., p.25.

<sup>423</sup> Anna de NOAILLES, « *O lumineux matin* » in *Le Cœur innombrable*, op. cit., p.41.

<sup>424</sup> Anna de NOAILLES, « *Chaleur dans un jardin* » in *Les Éblouissements*, op. cit., p.270.

<sup>425</sup> Anna de NOAILLES, « *Le verger* » in *Le Cœur innombrable*, op. cit., p.15.

Des frelons enivrés qui goûtent à ton sang !<sup>426</sup>

En plus de l'intérêt que semble offrir à la poétesse cette faune ciblée, on peut pressentir, chez elle, un goût pour les animaux domestiques dans une lettre remerciant l'envoi, par Colette, de son ouvrage *Dialogues de bêtes*, en 1904 : « Je l'ai lu et relu, j'en ai goûté, avec un plaisir ému, curieux, surpris, la vie vivante, l'âme mystérieuse et familière, le charme griffant et sournois et toute la petite âme d'animal et de dieu. » Un an plus tard la parution des *Sept Dialogues de bêtes* au Mercure de France occasionne la communication d'une nouvelle tendresse : « (...) votre livre m'étonne à chaque fois, m'émerveille, me touche tant avec sa double imagination animale et divine. Bêtes évidentes et compliquées dont vous montrez tour à tour, le dessous des pattes, l'âme velue, le petit corps de cuir et de soie, -et l'auréole, le mystère, le divin, la Bête indéchiffrable qui fait peur avec son cercle de rêve autour d'elle, étincelles électriques : déesse Chat, dieu Chien. (...) Des éloges de vous sur des paysages, sur des fleurs, c'est l'opinion même de la rose, de l'oiseau. »<sup>427</sup>

Aussi la publication<sup>428</sup> de la *Chatte*<sup>429</sup> de Colette – bref roman mettant en scène l'amour immodéré d'Alain pour son animal de compagnie Saha, au détriment de sa nouvelle épouse Camille- aurait pu inspirer ce curieux poème issu des *Derniers vers* d'Anna de Noailles et publié en cette même année 1933 :

#### Chatte persane

La chambre, où l'été monotone  
Confine les ors de sa gloire.  
Une brise. Tiède frissonne  
Et creuse d'argentines moires  
Sur la chatte aux yeux de démone  
Qui, sournoise et longue, vient boire  
Dans le vase des anémones...<sup>430</sup>

---

<sup>426</sup> Anna de NOAILLES, « Dans l'azur antique » in *Les Vivants et les Morts*, op. cit., p.139.

<sup>427</sup> COLETTE, *Lettres à ses pairs*, Flammarion, Paris, 1973, p.64-68.

<sup>428</sup> Ou du moins l'évocation de la rédaction de cette œuvre par Colette, elle-même, à Anna de Noailles.

<sup>429</sup> COLETTE, *La Chatte*, Grasset, Paris, 1933.

<sup>430</sup> Anna de NOAILLES, *Derniers vers et Poèmes d'enfance*, œuvre poétique complète, tome 3, éditions du Sandre, Paris, 2013, p.377.

Mise à part cette singulière exception, ni le *Poème de l'Amour* (1924) ni l'*Honneur de souffrir* (1927), ni les *Derniers vers* (1933) n'offriront plus d'hommage à la faune et la flore ; quelques pâles évocations ou maigres reliefs décoratifs, ne pouvant, en aucun cas, se comparer au flamboiement de celle qui fut et qui demeure, par l'arborescence de ses recueils précédents, la poétesse de Nature.

a-2 *Les jardins d'annunziens, le lac de Garde. La nature du Prince de Montenevoso*<sup>431</sup>

L'enfance de d'Annunzio se baigne également de nature, mais d'une nature plus âpre, plus intime, plus vécue que celle d'Anna de Noailles ; lorsque celle-ci arpente les jardins de sa luxueuse villa d'Amphion, les parcs et les avenues sylvestres de ses alentours, c'est d'une nature d'apparat qu'il s'agit, assez proche, somme toute, des grands bois parisiens tels que ceux de Boulogne ou de Vincennes, des parcs Monceau ou des Buttes-Chaumont, façonnés par le regard policé d'Adolphe Alphand<sup>432</sup> aux ordres d'un Second Empire voulant imiter les grands espaces verts anglais, aux faux désordres. Aussi son approche, son appréhension de la nature est-elle voilée par un certain ordre, une touche soignée due aux bataillons de jardiniers, aux escadrons d'employés invisibles préparant une forme de nature idéale, comparable en tout point à celle d'un hameau de la Reine au petit Trianon, que Richard Mique<sup>433</sup> sut parfaitement artificialiser. Anna mentionne souvent le bruit discret et léger des râtaux lissant le gravier, décrit une basse-cour de contes de fée où *les animaux étaient des rois*<sup>434</sup> lorsque d'Annunzio s'attache au travail dur et

---

<sup>431</sup> Titre remis par le Roi Victor Emmanuel III (1869-1947) à d'Annunzio en 1924 ; Montenevoso ( mont neigeux) est une cime des Alpes dinariques, théâtre de combats meurtriers entre Italiens et Austro-Hongrois-Croates pendant la Grande Guerre. In Maurizio SERRA, D'Annunzio le Magnifique, Grasset, Paris, 2008, p.26.

<sup>432</sup> Adolphe Alphand (1817-1891) est un ingénieur des ponts et chaussées, administrateur français et académicien, considéré comme le « père des espaces verts de Paris ».

<sup>433</sup> Richard Mique (1728-1794), premier architecte du Roi Louis XVI et de son épouse Marie-Antoinette, participant au mouvement néoclassique, fut, entre autres, chargé des fabriques du Petit Trianon au château de Versailles (1778-1781) et de tous les bâtiments du hameau de la Reine (1783-1787).

<sup>434</sup> « Pourtant, pose un regard, crois-moi, prends cette peine, / Sur la défunte basse-cour. // Elle n'est plus qu'un lieu désert et nostalgique, / Mais elle était belle autrefois : / Dans cet enclos, ainsi qu'en des livres bouddhiques, / Les animaux étaient des rois. // Ah ! je me souviens bien des bondissants effluves / De ce doux monde familial : / Odeur de plumes, d'eau, de fourrures, d'étuve, De poussins tièdes et mouillés ! » Anna de NOAILLES, « Étranger qui viendras... » in Les Forces Éternelles, op. cit., pp. 101-102. L'on pressent la même ignorance des réalités qu'au

âtre des paysans : « Gabriellino se montra un enfant extraordinairement précoce (...) Agité, curieux, violent (...) il était avide de réalité et de rêve ; il courait par les montagnes, par les grèves, faisait des ascensions, nageait, ramait, respirait voluptueusement le parfum des cimes et l'odeur de la mer, de cette mer qui était pour lui un éternel émerveillement. Les paysans au visage dur, sentant la sueur et la glèbe maternelle, l'intéressaient autant que les pêcheurs aux figures sauvages, rêveuses, fleurant le goudron et la saumure. (...) Les luxuriantes fleurs de l'enclos paternel, les fruits des guérets, les trésors de la mer, tout lui est sujet de réflexion, tout fait image pour celui qui se nommera lui-même : « l'Imaginifico ». <sup>435</sup>

Bien loin d'un monde noaillien où le naturel, vu comme par hasard : « (...) *la tonnelle frémissante de feuillage où l'omelette au lard, mets hardi, écarté de la table de mes parents, installait sa poésie rustique* » <sup>436</sup> et à travers un regard d'enfant, privilégié mais privé de liberté, se laissait surprendre au détour de promenades flanquées de gouvernantes : « Au retour, je signalais orgueilleusement, dans mes récits, le vif vermillon et la minceur aiguë de l'épine-vinette, qui égrène sa pluie, d'une teinte acidulée, au long d'une fine branche dressée sur l'azur ; la baie bleuâtre du prunellier qui échange avec l'enfant un regard de velours ; les délicats volubilis, souffle visible d'un matin radieux ; enfin les mûres violettes et noires, objets de notre convoitise, protégées dans les haies par leurs épines dures et croisées et que l'on nous affirmait être réservées aux petits vagabonds, aux enfants pauvres, -chers enfants pauvres, sans gouvernante, sans vêtements nets ou pimpants, et que nous avons tant enviés ! » <sup>437</sup>

Gabriele, lui, descend d'une famille de propriétaires terriens, pour qui la terre est plus rentable que poétique ; ces observations sur les *fruits des guérets* il les fera tout en les dévorant, tout en arpentant les campagnes, solitaire et exalté, avant de rentrer dans une maison où on l'attend et où on le gronde à peine. <sup>438</sup> Aussi en tire-t-il une expérience sans doute plus réelle, plus proche des saisons, surtout, car la petite princesse de Brancovan ne connaissait de sa nature savoyarde que les mois favorables à la villégiature, aux croisières du yacht « *Romania* » de son père ou aux tea-time de la *high life*, servis sur les terrasses ou sur les quais de *fin granit* de la propriété.

Aussi Anna confessera, plus tard son infériorité botanique à Colette, qui s'amusaient des connaissances parcellaires de la poétesse des jardins : « Votre lettre est pour moi pleine de la

---

hameau de la Reine où les œufs, soigneusement nettoyés de leur taches breneuses, étaient replacés dans le pondoir afin d'y accueillir, immaculés, la découverte des mains princières.

<sup>435</sup> Jean DORNIS, *Essai sur Gabriele d'Annunzio*, Perrin, Paris, 1923, pp.7-8.

<sup>436</sup> Anna de NOAILLES, Préface aux *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, pp.12-13.

<sup>437</sup> Anna de NOAILLES, Préface aux *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, pp.13-14.

<sup>438</sup> Pierre de MONTERA, *Gabriele d'Annunzio*, op. cit., p.9.

sauge du jardin, ( -ou menthe, ou mélisse,-vous égariez mes perspicacités à la Théocrite ), - car jamais je ne sépare votre image de ces bouquets de feuilles enchanteresses que vous m'apportiez et qui nous font aimer la terre trompeuse, belle à sa surface, atroce quand elle nous a pris, comme à moi, les cœurs parfaits. »<sup>439</sup>

Cette dernière évoquera -succédant à la place qu'occupait Anna à l'Académie Royale de Belgique- dans son discours de réception du 9 mars 1936, un autre épisode d'approximation botanique :

Elle arrivait à l'improviste pour voir mon petit jardin d'Auteuil, favorisé en mai et en juin d'une glycine torrentueuse, d'une tonnelle de roses, de rhododendrons à grands candélabres de fleurs et d'un buisson d'essences odoriférantes. La première fois qu'elle y vint, je lui mis dans la main une poignée de verdure froissée, dont le parfum de citronnelle adoucie et de géranium la ravit, l'étonna. Elle demanda le nom de l'herbe merveilleuse, de la plante unique et rare, venue pour moi seule d'un Orient de jardins, de terrasses et de cascades...

Mais, lui dis-je, c'est tout simplement la mélisse des abeilles.

De la mélisse, s'écria Mme de Noailles, de la mélisse ! Enfin, je connais donc cette mélisse dont j'ai tant parlé !<sup>440</sup>

Aussi, pour voyager, Anna utilise-t-elle le très commode jardin de M. Kahn à Boulogne-Billancourt, 1, rue des Abondances, conçu par Albert Kahn lui-même et son chef jardinier Louis Picart, entre 1895 et 1920. Ce jardin dit à *scènes* se déploie sur quatre hectares et inspire la poétesse dans un parcours botanique international : le style « régulier » du jardin français, le « paysager » du jardin anglais, le « japonisme » d'un jardin nippon, ou encore le style « sylvestre » d'une forêt vosgienne mêlent des essences rares et précieuses venues des quatre coins du monde : « Précieux jardins de M.Kahn ! Que de strophes des Éblouissements ils ont inspirées ! Mme de Noailles appelait ce parc féérique le « Jardin qui dilate le cœur ». C'était le nom de celui que Timour, prince de Samarcande, avait donné à sa favorite la belle Toutrel-Kamoun... »<sup>441</sup>

---

<sup>439</sup> COLETTE, *Lettres à ses pairs*, Flammarion, Paris, 1973, p.78.

<sup>440</sup> Jean COCTEAU, *La Comtesse de Noailles, oui et non*, Perrin, Paris, 1963, p.203-204.

<sup>441</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste III*, Plon, Paris, 1937, p.127.

D'Annunzio, lui, loin de ces parcours artificiels du rêve citadin, chante une terre féconde ou exposée à la mort brève des jachères, et ce dès ses premiers ouvrages, pris par un sentiment *d'ébriété panique devant la selvaggia, santissima Natura*<sup>442</sup> :

De la voûte argentée des nuages, le soleil, en jets obliques, éclaire les sommets de la Majella et les collines qui descendent par degrés vers la mer. / Un crépitement frais se propage dans la campagne ; les troncs frémissent depuis leurs plus profondes racines, sous la pluie printanière ; / Et voilà qu'avec une joie tremblante les pointes du blé dressent sur les sillons l'espoir vigilant de blonds épis, que feront tout d'or les rayons caniculaires, / Lorsque dans leur houle riche les pailles complaisantes protègeront, au crépuscule ou à l'aube, l'embûche d'amour tendue aux belles chanteuses.<sup>443</sup>

L'on sent bien le souci esquissé d'un fils de propriétaire terrien – ou de son proche entourage –, dont les paroles prudentes ont infusé jusqu'aux vers *l'espoir vigilant de blonds épis* et peut-être même jusqu'aux grivoiseries des *embûches d'amour* ; Maurizio Serra prétendra même que « cet esthète pétri de bonnes manières restera jusqu'au bout le « *barbare civilisé* » que Barrès eût souhaité devenir dans sa jeunesse. Le primitivisme de la terre natale influencera l'inspiration dannunzienne, dominée par la chair et le sang »<sup>444</sup>.

Mais d'Annunzio ne se satisfait pas d'une simple contemplation ordinaire, on sent, à l'image de Saint-John Perse, qu'il se documente, qu'il se penche sur les livres de botanique<sup>445</sup> et en tire une précision qui n'intéressera pas Anna de Noailles : « Elles sentent éclater au cœur des bourgeons la force vive des branches, sentent l'âme des pollens descendre des anthères au fond des ovules »<sup>446</sup> ou évoquant le *printemps sous-marin*, il précise : « Il court... O trophées

---

<sup>442</sup> « *La Nature très sauvage et très sainte* », une des premières notes de ses carnets, vers 1881-1882 in Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.46.

<sup>443</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, recueil *Chant nouveau, Canto novo*, « *Chant du soleil VI* » in *Poésies (1878-1893)*, traduites par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1912, pp.15-16.

<sup>444</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.46.

<sup>445</sup> « Il pille la mythologie, saccage l'astronomie, la science, l'héraldique, l'histoire, la légende, la botanique, la minéralogie pour leur arracher un butin de similitudes frappantes. » in Antonio ANIANTE, *Gabriel d'Annunzio Saint Jean du Fascisme*, Mercure de France, Paris, 1934, p.48.

<sup>446</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, recueil *Chant nouveau, Canto novo*, « *Chant de l'hôtesse* » in *Poésies (1878-1893)*, traduites par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1912, p.28.

d'actinies<sup>447</sup> éparses sur les rochers, pareilles à des pétales d'une flore nouvelle ! »<sup>448</sup> Toutefois, Serra précise *qu'il ne sera jamais un entomologiste accompli, à la Nabokov ou à la Jünger*, tout en lui concédant une fascination qui le mènera à *une vision de l'homme intégral, « primitif », qui doit s'exprimer, lutter et vivre au-delà des servitudes sociales, des contraintes de l'ordre établi.*<sup>449</sup>

Fascination que l'on ressent dans la *Prière à la Mère immortelle*, extraite du *Maia* (1903) des *Laudi* : « Nature, ô ma Mère immortelle / qui, toi aussi, me donnes courte vie / et me mets d'immenses desseins / dans mon cœur, toi qui naquis avant toute chose / et naquis de toi-même, / commune à tous mais seule / incommunicable (...) quand je m'étends en toi, / je redeviens léger, ignorant, / je me sens flexible et vert / tel un arbuste dont le bois est sans nœuds. (...) O ma Mère, en toutes mes veines / Multiplie mon sang, affine-le ! (...) J'entends le fourmillement de tes souples / regains ; j'entends tes fauves pinèdes qui font / de leurs aiguilles et de leurs strobiles des accords / délicats, et résonner comme des sistres / l'or de tes moissons éployées »<sup>450</sup>, clair écho aux nombreuses *offrandes* noailliennes : « Nature au cœur profond sur qui les cieux reposent / Nul n'aura comme moi si chaudement aimé / La lumière des jours et la douceur des choses / L'eau luisante et la terre où la vie a germé. (...) Je vous tiens toute vive entre mes bras, Nature, / Ah ! faut-il que mes yeux s'emplissent d'ombre un jour ? / Et que j'aïlle au pays sans vent et sans verdure / Que ne visitent pas la lumière et l'amour... »<sup>451</sup> et à leurs métamorphoses : « Être dans la nature ainsi qu'un arbre humain, / Étendre ses désirs comme un profond feuillage, / Et sentir, par la nuit paisible et par l'orage, / La sève universelle affluer dans ses mains. »<sup>452</sup>

Mais la nature c'est aussi la mer, d'Annunzio en est issu ; et s'il ne put déceimment pas prétendre en être né, telle une Vénus anadyomène, nous avons vu qu'il n'hésitera pas à s'inventer, du moins, le mythe d'une naissance à bord d'une fragile *parancelle* ballotée par les flots. Sa ville natale de Pescara, cerclée de hautes montagnes et baignée par les flots de l'Adriatique lui offrit un terrain de jeu propice aux observations des paysages marins si changeants, des pêches, des

---

<sup>447</sup> Ou, plus prosaïquement, anémones de mer.

<sup>448</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, recueil *Chant nouveau, Canto novo*, « *Chant du soleil IV* » in *Poésies (1878-1893)*, traduites par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1912, p.11.

<sup>449</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.68.

<sup>450</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, « *Prière à la mère immortelle* » in *Laudi, Maia* (éd.Trèves, op. cit., pp.309-311) traduite par Henri Bédarida, in *Textes inédits, versions nouvelles, souvenirs et essais*, publication de la société d'études italiennes, Droz, Paris, 1942, pp.92-94.

<sup>451</sup> Anna de NOAILLES, « *L'Offrande à la nature* », in *Le Cœur innombrable*, op. cit, pp.7-9.

<sup>452</sup> Anna de NOAILLES, « *La vie profonde* », in *Le Cœur innombrable*, op. cit, p.73.

coquillages et de la flore sous-marine. Aussi se souviendra-t-il, dans son *Livre secret*, d'une tempête vue à Ortona, ville voisine de Pescara, lors d'une visite à sa tante abbesse Onufria, « *naïade désséchée* » ; d'Annunzio avait alors 9 ans et sa précocité étonne lorsqu'il s'écrie, oppressé par les murs du couvent : « tous mes instincts corsaires surgissaient dans l'étroitesse de ces quatre murs. « je veux sortir, je veux sortir d'ici ! je veux m'en aller, partir à l'aventure. ouvre-moi<sup>453</sup> ! (...) je bus avec frénésie la tempête. j'aperçu la mer, les haubans, la mâture, la lanterne. les images les plus diverses se succédaient avec la rapidité de la foudre dans ma démence. l'embrun me montait aux narines. mon démon marin, celui de ma lignée et de mon destin, me saisissait pour me placer sur l'éperon de proue. »<sup>454</sup>

Si, dès son premier recueil, *Primo vere*, la mer Adriatique recouvre de clarté et d'énergie la plupart de ses poèmes, c'est dans le *Canto novo*, en 1883, que l'alliance du soleil et de la mer portera d'Annunzio à l'exaltation :

Voici que la glauque marine s'éveille, fraîche sous le vent d'Ouest ; elle palpite ; elle sent dans ses profondeurs les vertes amours des algues. / (...) Thalatta ! Thalatta ! Qu'ils prennent leur essor, qu'ils s'élancent de mon jeune cœur, qu'ils en jaillissent, tes brefs pyrrhiques, ô divin Asclépiade ! / O mer, o gloire de l'Italie, puisse enfin, née de tes libres flots et trempée comme l'acier, ma jeunesse jeter dans le vent ses éclairs.<sup>455</sup>

Ou encore dans le Chant de l'hôtesse :

À la mer, à la mer, ô mon Hôtesse, à la libre mer, à l'Adriatique verte et embaumée, à la mer des poètes, à la déesse présente qui trempe mes nerfs et mes chansons ! / Du sel infécond surgissent, toutes fraîches, les aubes de juin ; des frissons et des palpitations rident les eaux.<sup>456</sup>

---

<sup>453</sup> Particularité typographique souhaitée par d'Annunzio.

<sup>454</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Le livre secret*, op. cit., p.53.

<sup>455</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, « *Chant du soleil I* » in *Poésies (1878-1893)*, traduites par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1912, p.5.

<sup>456</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, « *Chant de l'Hôtesse* » in *Poésies (1878-1893)*, traduites par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1912, p.28.

Celui qui écrira plus tard : « Je suis un Abruzzain de Pescara, J'aime la mer de toutes les forces de mon âme »<sup>457</sup>, et dont le nom de d'Annunzio avait été emprunté à un prospère armateur<sup>458</sup>, ne devait cesser de mêler les vagues à ses vers, jusqu'à leur dédier un bref recueil de poèmes : les *Odi navali (Odes navales)* de 1893. Car, au-delà de l'aspect romantique des paysages marins, des barques de pêcheurs, d'Annunzio y voit un symbole du pouvoir rayonnant de l'Italie, de l'antiquité à nos jours ; l'épigraphe du livre en donne le ton : *O mare, o gloria, o forza d'Italia (O mer, o gloire, o force d'Italie)*.

L'antiquité glorieuse est célébrée dès le poème liminaire *Le navire* : « Va, va ! Que ta proue atteigne les limites des eaux ! Tu portes un terrible chargement. Toutes les gloires des hommes, ô Navire, toutes les gloires des hommes, tu les portes à grand bruit dans ta creuse carène, sur le gouffre océanique. »<sup>459</sup> puis le *Baptême de deux barques de pêche* par un prêtre d'une vieille race paysanne offre un parfait exemple de l'alliance de la terre et des flots, profondes thématiques dannunziennes : « Toi, rude agriculteur dont les mains vénérables, après avoir jeté sur la terre labourée la semence, élèvent maintenant l'hostie consacrée au Dieu des ancêtres (...) Toi, homme de la glèbe, qui conduisais en un droit sillon le fer de la charrue ; toi qui traversais le flot sonore de la moisson mûre avec la joie dans le cœur ; toi, bénis-les, ces barques jumelles, bénis-les ces barques novices ! »<sup>460</sup> ; enfin la mer belliqueuse, symbole de puissance contemporaine porte la dédicace *À un torpilleur dans l'Adriatique* : « Premier messenger de mort sur la mer où l'on guerroye, franc vélite<sup>461</sup> de la mer, ah, réponds ! Le destin ne peut faillir, et pour ce Jour-là les feux s'allument sur les autels. »<sup>462</sup> ou les regrets grandiloquents, au ton de poète national utilisé *Pour la mort de l'Amiral de Saint-Bon* : « Flotte d'Italie ! / Au nom de l'Italie, de Dieu et du Roi, dans notre Foi catholique, Simon de Saint-Bon est mort. Aujourd'hui le Grand Amiral est mort. (...) Silence et douleur. Il est mort. Aujourd'hui le Grand Amiral est mort. »<sup>463</sup> qui fait songer à

---

<sup>457</sup> Jean DORNIS, *Essai sur Gabriele d'Annunzio*, Perrin, Paris, 1923, p.13.

<sup>458</sup> Antonio d'Annunzio, oncle par alliance de son père, adopta l'aîné des fils de son beau-frère, faute d'en avoir.

<sup>459</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, recueil *Odes navales, Odi navali, « La nave »* (le navire) in *Poésies (1878-1893)*, traduites par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1912, p.399.

<sup>460</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, recueil *Odes navales, Odi navali, « Pel battesimo di due paranze »* (Pour le baptême de deux barques de pêche) in *Poésies (1878-1893)*, traduites par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1912, p.403.

<sup>461</sup> Jeune soldat d'infanterie légère dans l'antiquité romaine, issu de la classe de citoyens la plus pauvre, armé d'un bouclier et de javelots et placé généralement entre les rangs de la cavalerie pour accompagner ses mouvements.

<sup>462</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, recueil *Odes navales, Odi navali, « A una torpediniera nell'Adriatico »* (À un torpilleur dans l'Adriatique) in *Poésies (1878-1893)*, traduites par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1912, p.408.

<sup>463</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, recueil *Odes navales, Odi navali, « XXVI Settembre MDCCCXCII »* in *Poésies (1878-1893)*, traduites par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1912, pp.412-413.

la célèbre *oraison funèbre d'Henriette-Anne d'Angleterre*, duchesse d'Orléans prononcée par Bossuet le 21 août 1670 et la faisant entrer, par la seule force de l'art, dans une postérité qu'elle n'eut, sans son secours, jamais atteinte.

Cet amour conjoint de la terre et de la mer, ce double enchaînement des forces de la nature conduira d'Annunzio, au crépuscule de son existence à déclarer : « La terre des Abruzzes, le limon de mon fleuve sont collés aux soles de mes chaussures, aux talons de mes bottes. Lorsque je me retrouve parmi des étrangers, séparé, différent, sauvagement hostile, je m'assieds. croisant les jambes j'agite légèrement mon pied qui me semble presque alourdi par cette terre, par ce peu de sable humide. c'est comme le poids d'un fragment d'armure. de l'acier défensif. suo se pondere firmat.<sup>464</sup> »<sup>465</sup> ; c'est le fleuve Alterno-Pescara, traversant de part en part ses Abruzzes natales, de la hauteur de ses monts reculés jusqu'à ville de Pescara d'où il se jette dans la mer, qui lui sert de lien symbolique, de clef pour définir son attachement viscéral à la région poétique et sauvage qui lui donna le jour.

Mais au-delà des contradictions qui entourent l'appréhension de la nature chez nos deux poètes, l'on retrouve une sensibilité commune qui souvent étonne, tant les mots ou les idées se rejoignent sous les feux du lyrisme. Ainsi lorsque d'Annunzio chante les parfums du soir : « Loué sois-tu pour tes habits d'odeurs, / O Soir, et le cercle qui te ceint comme l'osier / des foins qui embaument. »<sup>466</sup> , Anna surenchérit par l'extravagant oxymore du *Charme d'un soir de mai* : « Mais retenez un peut, ô nuit, ô lourds tilleuls / Le mol ouragan des arômes. »<sup>467</sup>. Des tonalités se font également écho, et l'on peut se demander si l'auteur d'*Alcyone* (1913) n'a pas emprunté, lors de son séjour français, une certaine couleur capillaire : « Regarde : j'ai les cheveux violets comme des prunes. »<sup>468</sup> aux vers du *Cœur innombrable* (1901) : « -Dis-leur comme ils sont doux à voir, / Mes cheveux bleus comme des prunes »<sup>469</sup>.

D'autres proximités interpellent, comme le *Chant du Soleil* du *Canto novo* (1883), long prétexte à un orgueil démesuré : « Dans le soleil, dans le soleil, dans le soleil, voix exultante,

---

<sup>464</sup> « Il se raffermirait par son propre poids. »

<sup>465</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Le livre secret*, op. cit., p.319.

<sup>466</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, « Le soir Fiesolan » « La sera fiesolana » in *Alcyone* (1913) « Laudata sii per le tue vesti aulenti, / O sera, e pel cinto che ti cinge come il salce / il fien che odora ! », *Tutte le Poesie*, Newton, 1995, p.315.

<sup>467</sup> Anna de NOAILLES, « *Charme d'un soir de mai...* » in *Les Forces Éternelles*, op. cit., p.154.

<sup>468</sup> Pierre de MONTERA, *Gabriele d'Annunzio*, op. cit., traduction de « *Versilia* » extrait d'*Alcyone* (1913), p.199.

<sup>469</sup> Anna de NOAILLES, « *L'image* » in *Le Cœur innombrable*, op. cit., p.99.

retentissante et tonnante, voix énorme de mille déités / Et le dieu n'est-il pas en moi ? L'éternelle palpitation du Monde, n'est-ce pas ce qui fait battre mon cœur immortel ? », préfigurant *La prière devant le soleil* issue des *Éblouissements* d'Anna (1907) : « O Soleil bourdonnant, cymbale de lumière, / Fanfare étincelante, élan de flûtes d'or, / Laissez que, les deux bras levés, en quel essor ! / Je vous répète un chant infini, monotone... (...) Amoureuse du vrai, du limpide et du beau, / J'ai tenu contre moi si serré le flambeau, / Que le feu merveilleux ayant pris à mon âme, / J'ai vécu, exaltée et mourante de flammes... ».

Mais plus encore qu'une simple adoration païenne, dionysiaque -avec l'offrande raisonnable de leurs corps en sacrifice- l'on devine la puissante envie surhumaine, la tentation d'un destin mythologique, d'une métamorphose supra-ovidienne pour l'un : *Je sens l'imminence du prodige / Voici : j'allonge mes membres dans le creux esquif, j'offre au soleil paternel tout mon corps nu. (...) ô soleil, achève la sublime métamorphose ! / Que de mes membres devenus géants naisse une forêt. Ce soir, les matelots découvriront l'Ile inconnue.* »<sup>470</sup> et d'un mariage avec l'élément Feu, digne époux<sup>471</sup>, pour l'autre : *Ah ! Soleil ! Que je sois belle devant vos yeux !... / -Voyez comme mes mains dans l'air suave passent / Afin de caresser vos rayons dans l'espace (...) -N'est-ce pas, vous savez à quel point je vous aime ? / Tout mon désir nombreux et lumineux essaime / Vers l'espace où mon rêve et vous tremblez tous deux. / Laissez qu'à vos cheveux je mêle mes cheveux. (...) – Fronton d'or, dont mes bras sont les vivants pilastres, / Vous êtes comme un cœur, mon cœur est comme un astre, / Si bien que je crois voir dans le matin vermeil, / Lui et se saluer l'un et l'autre Soleil !... »<sup>472</sup>*

D'Annunzio s'amuse de l'abondante botanique, parfois approximative, d'Anna mais n'en goûte pas moins son lyrisme immodéré. Il est vrai que cette dernière prenait des libertés avec les cycles naturels des floraisons, qu'elle s'octroyait des sortes de licences botaniques, faisant naître concomitamment fleurs et fruits de différentes saisons ou mieux encore les inventant lorsqu'elles venaient à manquer ; ainsi au cours d'une visite aux Charmettes en compagnie de Maurice Barrès : « La fraîche saison ne nous livrait aucune pervenche. Je le regrettai. N'importe ! nous évoquâmes la fleur privilégiée et, sans qu'on pût s'en douter je composais un poème sur Rousseau »<sup>473</sup>. Le

---

<sup>470</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, « *Chant du soleil* » in *Poésies (1878-1893)*, traduites par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1912, pp.24-25.

<sup>471</sup> Il est vrai qu'Anna se présente, par modestie sans doute, comme son « *émouvante sœur* », mais ses échauffements continus nous portent à déplacer vers un inceste sublime l'objet même du poème.

<sup>472</sup> Anna de NOAILLES, « *La prière devant le Soleil* » in *Les Éblouissements*, op. cit., pp.81-87.

<sup>473</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.69.

poème extrait des *Éblouissements* (1907) regorge de végétaux : *un tendre miel de menthe, près de ce muscat, l'odeur claire et fraîche en automne / Des dahlias et du raisin, le jardin vert* conduisent à la fameuse strophe :

Voyez, ce soir le ciel bleu penche  
Sur les Charmettes son front pur,  
Je prends dans mes mains tout l'azur,  
Je te donne cette pervenche...<sup>474</sup>

D'Annunzio conservera, auprès de lui et sa vie durant, l'œuvre poétique de la poétesse comme en témoigne la bibliothèque du Vittoriale contenant la plupart de ses ouvrages<sup>475</sup>. Aussi répondit-il à une lettre de Marie Scheikévitch datant de 1913, *qu'il était à Arcachon au travail, « en esclave têtue » achevant sa pièce, Le Chèvrefeuille, ayant auprès de lui le livre d'Anna de Noailles gonflé d'herbes et de fleurs » qui lui semblait chaque jour plus beau. (Il faisait allusion à son dernier recueil de poèmes : Les vivants et les morts.)*<sup>476</sup>

Le recueil, s'il n'est pas en lui-même un manifeste de la nature, comme purent l'ambitionner le *Cœur innombrable* ou les *Éblouissements*, renferme quelques poèmes vibrants encore de ce thème et surtout un chapitre entier consacré à son voyage italien que nous évoquerons dans *les voyages croisés* (Quatrième partie de cette étude) ; ainsi de *L'évasion*, dans lequel Anna clame ses appétits d'indépendance absolue, héroïque, primitivement d'annunzienne :

Libre ! comprends-tu bien ! être libre, être libre !  
Ne plus porter le poids déchirant du bonheur,  
Ne plus sentir l'amère et suave langueur  
Envahir chaque veine, amollir chaque fibre !

Et recommande, pour y parvenir de :

Se vêtir de fraîcheur, de feuillage, de prismes,  
S'éclabousser d'azur comme d'un flot léger ;

---

<sup>474</sup> Anna de NOAILLES, « Les Charmettes » in *Les Éblouissements*, op. cit., pp.215-218.

<sup>475</sup> Guy TOSI, « Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio », *Quaderni Dannunziani XII-XIII*, 1958, p.10.

<sup>476</sup> Marie SCHEIKÉVITCH, *Souvenirs d'un temps perdu*, Plon, Paris, 1935, p.202.

Goûter, sous les parfums compacts de l'oranger,  
Un jeune, solitaire et joyeux héroïsme !

Tout en glissant, peu à peu, de la transe vers l'état de créature mythologique, de demi-déesse aux  
promptes métamorphoses :

Que mon front est joyeux, que mes pas sont dansants !  
Je m'élançe, je marche au bord des cieux glissants :  
Dans mes songes, mes mains se sont habituées  
À dénouer le voile odorant des nuées !

Avant d'esquisser le douteux paysage d'une bananeraie plantée près d'un Etna « *rose et  
neigeux* » :

Dans les jardins bombés, qu'habite un feu bleuâtre,  
Les épais bananiers, au feuillage en haillons,  
Élancent de leurs flancs, crépitants de rayons,  
Le fougueux bataillon des fruits opiniâtres.

Et d'achever cet emportement dionysiaque par un vers que dû particulièrement savourer un  
d'Annunzio dont les poèmes ruissellent, ainsi que nous l'allons voir dans la sous-partie suivante,  
de sensualité intense :

Et pour un nouveau joug, ô mortels ! Éros ploie  
La branche fructueuse et forte de l'été... <sup>477</sup>

## **b) Personnifications et désirs surhumains : un érotisme suggéré**

*b-1 Anna et l'éden sensuel, la « grande méprise » des corps*

---

<sup>477</sup> Anna de NOAILLES, « *L'évasion* » in *Les Vivants et les Morts*, op. cit., pp.227-228.

Anna de Noailles, pressent âgée d'à peine treize ans *le malaise rêveur de la nature aux raisons énigmatiques*<sup>478</sup>, sans doute son œuvre en sera parcourue, tout entière tournée vers la résolution de ce questionnement insoluble. Ainsi le dieu Amour, *sans bonté*, est-il lié par les plus étroites chaînes à la nature, et ce dès les *Poèmes d'enfance* : « Ceux-là ne savent pas le secret de la terre, / Le mot juste et profond. / Ceux-là ne savent pas que tous les paysages / Sont dans vos yeux clignés »<sup>479</sup> Une sensualité, sinueuse et masquée en recouvrira bientôt les feuillages du *Cœur innombrable* (1901).

Cette hésitation trouble, cette vaste ambiguïté effraya les auditeurs des premiers poèmes de la jeune princesse de Brancovan et Robert de Montesquiou, admirateur de la première heure, voulut - mais doit-on le croire ?- la défendre contre certaines interprétations érotiques sujettes aux moqueries de ses contemporains :

Je m'alarmais d'entendre, un soir, dans deux réunions différentes, d'inconvenants quolibets de salon viser un noble poème, où certaines images se trouvaient, bien malgré elles, prêter à des interprétations aussi sottes qu'indécentes.

Je montrais du zèle, ce qui est bien, mais si rare que nul n'y croit plus et j'eus, au lieu de cela, l'air d'en faire, ce qui est toujours déplaisant. (...) Je n'eus pas plutôt tourné les talons que la dame fut mise au courant de la seule inconvenance, celle-là impardonnable, qui était ma démarche jugée celle d'un homme capable d'attenter à la pudeur de la jeunesse, en même temps que d'un être basement envieux, avide de jeter du discrédit sur des productions idylliques.<sup>480</sup>

Vrai ou fausse, cette sinueuse plaidoirie soulève un questionnement essentiel, celui de l'érotisme voilé. La manière d'appréhender certains vers, certains poèmes entiers de la jeune Anna de Brancovan interpelle ses lecteurs, ses auditeurs parfois interloqués ou souriants à des rêves fugaces.

Dès ses premières parutions, datant de 1898-1899, à la *Revue de Paris*, la jeune Anna de Brancovan<sup>481</sup> étonne par ses audaces botaniques où l'érotisme affleure ; s'adressant à l'*Été*, saison de prédilection dont les *Éblouissements* de 1907 -au titre évocateur- seront le firmament, celle-ci commande à la nature : « Retenez le parfum de vos bouches florales, Laissez dormir au cœur des

---

<sup>478</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.42.

<sup>479</sup> Anna de NOAILLES, « *Tristesse* » in *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, pp.79-80.

<sup>480</sup> Robert de MONTESQUIOU, *Les Pas effacés*, tome 3, Sandre, Paris, 2007, p.62-63.

<sup>481</sup> Alors âgée de 23 ans.

choses végétales / Le vénéneux passé dont le baiser nous mord./ (...) Fantômes odorants qui nous donnez l'envie / Des premiers abandons et des jeunes candeurs »<sup>482</sup> personnifiant pour la première fois les végétaux trompeurs.

Dans le *Cœur Innombrable*, ces *bouches florales* deviendront des yeux. : « Matin (...) qui regardes les fleurs, par l'ombre reposées / Dans les buissons luisants s'ouvrir comme des yeux. »<sup>483</sup>, offrant une image digne des surréalistes et que l'on pourrait retrouver dans le *Sang d'un poète* de Cocteau ou comme détail glaçant d'un des premiers films de Buñuel.

Puis, dans *Soir d'été* tandis que « L'eau frissonne et s'écaille aux vagues du bassin (...) Une étrange saveur vient des tiges juteuses. »<sup>484</sup> Anna plante, pour ainsi dire, un ressenti psychologique sur ce jardin tentateur et tente aussitôt d'en éclaircir le malaise : « Ta main retient la mienne et pourtant tu sens bien / Que le mal de mon rêve et la douceur du tien / Nous ont fait brusquement étrangers l'un à l'autre »<sup>485</sup>. Le jardin, les végétaux, sont l'âme sensuelle dédoublée des sentiments humains, ils préfigurent tout à la fois l'étreinte et la prolongent symboliquement. L'analyse noaillienne complexe des relations charnelles, sentimentales et inamicales entre homme et femme se sert des végétaux pour figurer le non-dit, ou le supposé. Cette tentation obscure dont une jeune fille du monde ne peut et ne doit parler, si ce n'est dans le sordide *Manuel de civilité pour les petites filles à l'usage des maisons d'éducation* (1919) de Pierre Louÿs, trouve au sein de la nature une expression dont on peine à mesurer la conscience.

La *petite Bittô*, au nom évocateur<sup>486</sup> nous semble l'apogée de cette dépravation masquée, de cette orgie de mots équivoques ; à l'orée du poème le lecteur est prévenu que *d'invisibles Éros habitent les forêts / Et des poisons subtils montent du cœur des plantes*, qu'un drame va bientôt arriver à celle qui *s'amuse à retenir l'eau vive entre ses lèvres* comme l'agneau de La Fontaine *se désaltérait dans le courant d'une onde pure*<sup>487</sup>, innocence personnifiée insoucieuse de la mort

---

<sup>482</sup> *La Revue de Paris*, sixième année, Tome premier, Janvier-Février 1899, pp.605.

<sup>483</sup> Anna de NOAILLES, « O lumineux matin » in *Le Cœur innombrables*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, p.41.

<sup>484</sup> Anna de NOAILLES, « Soir d'été » in *Le Cœur innombrables*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, p.75.

<sup>485</sup> *La Revue de Paris*, sixième année, Tome premier, Janvier-Février 1899, p.606.

<sup>486</sup> Outre le jeu de mot grivois, moqué par certains mauvais esprits contemporains invoquant le membre viril et la précocité du premier rapport sexuel, on peut y voir le rappel d'une épigramme érotique (lesbienne ?) d'Asclépiade de Samos (III<sup>ème</sup> siècle av. J.-C.) : « *Les Samiennes Bittô et Nannion se refusent à fréquenter l'empire d'Aphrodite et à respecter ses lois ; elles les désertent pour d'autres rites sans beauté. Puissante Cypris, poursuis de ta haine les transfuges de la couche où tu règnes* » in *Anthologie grecque Anthologie Palatine* (Livre V, 207), textes traduits par Pierre Waltz en collaboration avec Jean Guillon, Belles Lettres, Paris, 1928.

<sup>487</sup> Jean de LA FONTAINE, *Le Loup et l'Agneau*, dixième fable du premier livre, inspirée de celles d'Ésope et de Phèdre, 1668.

prochaine. Cette « petite mort » qui attendra Bittô, c'est l'étreinte amère du chevrier Criton, attisé par les séductions conjointes de la nature : « Quelle silencieuse et palpitante ardeur / Rôde autour de vos pieds, vous guette et vous accueille, / Bittô ? » et des charmes innocents de la *petite danseuse aux crotales*.

L'été *balance au vent sucré son rêve sensuel, la pivoine touffue et l'anémone rose / Se pâment de désir et semblent rejeter / Le lâche vêtement des corolles décloses*, Bittô aurait dû regarder dans son petit jardin *si la nuit a mûri les vertes aubergines...* (les points de suspensions dénoncent l'auteur) préfiguration de son sort amer. Bientôt Criton, *berger violent*, s'approche et son discours : « Ma Bittô, / Prends ce fromage blanc et rond comme la lune, / La noix que j'ai sculptée au bout de mon couteau / Et le panier de jonc où je mettais mes prunes » ne laisse place à aucun doute quant à l'offrande supposée de son corps ; de même les trois pudiques astérisques qui recouvrent de leur ellipse narrative l'acte charnel duquel Bittô ressort *grave et pâle*, au corps *plein de trouble et de confusion*.

Le leitmotiv noaillien de la « *grande méprise* » survient alors, car pour Anna cette sensualité débordante de la nature ne devrait pas conduire à cet acte triste, pauvrement charnel et toujours désagréable : *âpre adhésion, âpre union, étreinte amère*. La femme se méprend, sa langueur irritée, son véritable désir provient *de la verte saison / du parfum des mûriers et des chauds térébinthes*, elle aurait dû se délasser *d'un tourment inconnu qui (lui) venait des champs, des feuilles, de la terre* dans les bras de l'Été, son amant véritable, *saturé d'aromate et de l'odeur des vignes !*<sup>488</sup>

Mais, allant plus loin, la poétesse, dès son deuxième recueil, *L'Ombre des jours*, ose se passer de berger, d'offrande *prairiale à Priapos*, ou d'Amour qui *dans la forêt mouvante / Trouble la sève sous l'écorce* : Anna se livre tout entière à une sensualité exclusivement végétale dans « Les plaisirs des jardins » à la *claire volupté*<sup>489</sup>.

Dans cet ambitieux poème, l'ortus conclusus se substitue à l'amant et à ses charmes les plus intimes :

– Viens avec moi, ce soir, en doux pèlerinage,  
Vers les massifs touffus et les clairs espaliers  
Où par la tige courte et forte, sont liés

---

<sup>488</sup> Anna de NOAILLES, « Bittô » in *Le Cœur innombrables*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, pp.119-124.

<sup>489</sup> « Jardin de claire volupté, / Toute mon âme vous envoie / Son mortel amour de l'été ! » extrait de « C'est l'Orient dans ma province » in *Les Éblouissements*, op. cit., p.226.

Les brugnons éclatants au verdoyant treillage.

Tout n'est que sensualité, palpation : *Touche ces groseilliers aux baies rondes et lisses, fécondation : La brise, les pistils, les ailes, les antennes / Mêlent l'insecte ardent aux pétales surpris, éjaculation : L'arbre sec, où les durs abricots s'éclaboussent / De ruisselant soleil ou bien d'eau quand il pleut* proche de – *Encor ce vent, cette langueur, cette démence, / ce croisement d'odeurs, de désirs, de semence...*<sup>490</sup>, ou s'échafaude un trouble psychanalytique de la confusion :

Sens-tu comme il est vif, sage, divin et beau,  
Le fruit gonflé du suc auguste de la terre,  
Et sache, comme moi, honorer le mystère  
De la chair tendre éclore à l'entour du noyau.

Il n'est pas jusqu'au *merveilleux raisin* qui ne porte en lui *le plaisir en plus nombreux essaim / Que ne dansent, la nuit, de désirs aux étoiles !...*<sup>491</sup> ; plaisir confinant parfois jusqu'à la douleur :

Le tilleul, l'oranger, les sorbiers aux baies sûres  
S'émeuvent dans la brise, et leurs parfums stridents  
Vibrent comme une harpe, et font, comme des dents,  
Au cœur triste et profond une amère blessure<sup>492</sup>

Et surtout frère de l'amour charnel :

Voyez de quel désir, de quel amour charnel  
De quel besoin jaloux et vif, de quelle force  
Je respire le goût des champs et des écorces.<sup>493</sup>

---

<sup>490</sup> Anna de NOAILLES, « *Le rossignol dans le jardin du Roi* » in *Les Éblouissements*, Calmann-Lévy, Paris, 1907, p.206. Le vent qui s'enroule autour d'Anna est d'ailleurs « *tout englué des sèves du jardin* ».

<sup>491</sup> Anna de NOAILLES, « *Les plaisirs des jardins* » in *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, pp.83-85.

<sup>492</sup> Anna de NOAILLES, « *Tristesse* » in *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, p.75.

<sup>493</sup> Anna de NOAILLES, « *La nature et l'homme* » in *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, p.58.

Confirmé un peu plus tard, et avec quelle force, par les *Éblouissements* (1907), merveilleux cri de volupté tendu vers la nature :

Dans les secrets taillis, dans les herbages longs,  
Dans les vivants palais de feuilles, de lumières,  
Vous sentiriez frémir, des cheveux aux talons,  
L'animale ardeur des passions premières.

Les graines, les pistils, les pollens exaltants,  
Les orages soufrés, les jets de chaude pluie,  
L'or mouillé des colzas, les poudres du printemps,  
L'oiseau qui sur l'oiseau se caresse et s'appuie,

La senteur du troène et du marronnier blanc,  
L'œillet qui se déroule et donne son essence,  
Ne sont que l'âpre appel et le brûlant élan  
Du rêve, du plaisir et de la jouissance...<sup>494</sup>

Aussi la poétesse, hamadryade séduite par une palette de sensations complète, miroir des sentiments humains, avoue ne plus vouloir *aimer que le champêtre Amour, (...) Dont le carquois serait plein d'épis roux et lourds / Trempés de suc, de miel, de baume et de rosée*, conservant pour la seule beauté des jardins, *indolente et suave, un amour immortel*<sup>495</sup>.

b-2 Gabriele, « enfant de volupté »

Dans *Primo vere* (Premier printemps) « tout d'Annunzio est là en germe : sa sensualité, sa soif de jouir, son amour de la nature, sa communion intime avec elle, son sens païen de la vie. Tout respire l'exubérance et la santé. »<sup>496</sup>, cette analyse de Pierre de Montera pourrait tout aussi bien s'appliquer, nous l'avons vu, aux soubresauts du Cœur innombrable.

---

<sup>494</sup> Anna de NOAILLES, « La torture » in *Les Éblouissements*, Calmann-Lévy, Paris, 1907, p.360.

<sup>495</sup> Anna de NOAILLES, « Apaisement » in *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, pp.160-161.

<sup>496</sup> Pierre de MONTERA, *Gabriele d'Annunzio*, collection poète d'aujourd'hui, Seghers, Paris, 1963, p.17.

La confession de l'auteur lui-même, nous entraîne vers une jouissance dionysiaque, portée par un plaisir primitif, et comme creusé aux entrailles de la terre : « J'y tiens beaucoup, et voyez-vous, je donnerais tous mes autres dons poétiques pour celui-ci, qui me procure des joies et des jouissances intérieures indicibles : la grande, la belle, l'auguste nature !... Ah si vous saviez que de folies j'ai faites ! Vous savez que lorsque j'étais chez nous je passais des heures entières dans la campagne, couché à plat ventre, au milieu des hautes herbes et des fleurs, sous le grand soleil des Abruzzes, les yeux à demi clos, m'imaginant que j'étais un atome conscient entraîné dans des tourbillons immenses, dans les courants irrésistibles de la matière universelle. C'étaient des extases : à certains moments il me semblait que j'étais devenu moi-même l'humus fécondateur... »<sup>497</sup> si proche des enthousiasmes noailliens :

S'en aller pour goûter en elle ce mystère  
D'être l'herbe, le grain, la chaleur et les eaux,  
S'endormir dans la plaine aux verdoyants réseaux,  
Mourir pour être encor plus proche de la terre...<sup>498</sup>

D'Annunzio poursuit la lettre, allant plus loin dans l'ordonnance de son ressenti :

Ces Idylles sauvages, je les ai ébauchées à la campagne : j'ai choisi ce mètre sauvage, si je peux dire, parce que sauvages et vierges étaient les sentiments que je voulais y enfermer : c'est une vision lumineusement païenne, sainement païenne ; c'est une poésie sentie dans le fond de mon cœur et non seulement dans le cœur, mais dans les veines, dans les muscles, dans tout l'organisme.<sup>499</sup>

En effet le *Canto novo* (Chant nouveau), ira plus avant encore dans cette transsubstantiation de la nature païenne, au cœur du *Chant du Soleil* :

Une grande faux de fer semble faucher la moisson australe. Noires, les forêts ondoient dans la péninsule. Les dryades chantent. / Depuis les racines les frissons d'amour se propagent jusqu'aux plus hautes cimes. « Ô nuits d'hymens ! » chantent dans les

---

<sup>497</sup> Pierre de MONTERA, *Gabriele d'Annunzio*, collection poètes d'aujourd'hui, Seghers, Paris, 1963, pp.16-17.

<sup>498</sup> Anna de NOAILLES, « *La mort fervente* » in *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, p.40.

<sup>499</sup> Pierre de MONTERA, *Gabriele d'Annunzio*, collection poètes d'aujourd'hui, Seghers, Paris, 1963, pp.16-17.

écorces les dryades nues. »<sup>500</sup> Le poète retrouve ici une sensualité dont les nymphes, glissantes d'écorces, et prometteuses de voluptés, le comblent : « Cependant, je finis par la rejoindre et je plonge mes mains dans sa fauve chevelure. Victoire ! Elle se débat vainement... Lutte merveilleuse ! Applaudissez ! Applaudissez ! Applaudissez ! Comme un peuple au cirque, plantes, collines, mer ! »<sup>501</sup>, texte qui de nos jours serait justement assimilé à une apologie du viol et condamné par les associations de défense du droit des femmes.

Ainsi que le fait poétiquement remarquer Pierre de Montera, *non seulement le poète et l'amie pour laquelle il chante se confondent avec la nature et se perdent en elle, car ici dryade et mortelle ne font qu'un, mais encore, ils deviennent plantes à leur tour. Le pouvoir sacré du soleil les a pénétrés dans toutes les artères ; ils sentent sourdre par tout leur être, une vertu inconnue ; leurs cheveux croissent, touffus comme des buissons ; dans leurs muscles, les nerfs s'enchevêtrent, deviennent racines et fibrilles »*<sup>502</sup>, et cette fusion du *Chant de l'hôtesse* renouvelle dans la poésie de d'Annunzio le miracle de fraîcheur des *Métamorphoses* d'Ovide : « Souris, ô soleil ! Nous aussi, ton pouvoir sacré nous a pénétré dans toutes les artères. Nous sommes deux troncs vierges qui entrelacent leurs rameaux fleuris. »<sup>503</sup>

La nature, se double elle-même, bien vite, d'allusion sensuelles ; ainsi l'*Offrande votive* à Pan correspond à celle d'Anna dans le *Cœur innombrable*<sup>504</sup> et plus largement à ses personnifications du végétal :

O Pan, une grenade qui rit d'un multiple rire vermeil par ses lèvres entr'ouvertes ;  
/ Et sur sa tige feuillue, une grasse figue à la peau ridée, à la queue épaisse, à l'ombilic profond ; (...) En outre, une grappe aux raisins serrés et gonflés, noire, pareille à une chevelure bouclée d'éphèbe ; et deux / Pommes de cognassier, qui semblent deux jumelles dans des tuniques d'or »<sup>505</sup> ; là encore les tiges suggestives abondent : « Je sentais (...) monter par la tige nouvelle, impétueusement, la sève tiède et vermeille qui soudain

---

<sup>500</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Poésies (1878-1893)*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, 1912, p.14.

<sup>501</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Poésies (1878-1893)*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, 1912, p.22.

<sup>502</sup> Pierre de MONTERA, *Gabriele d'Annunzio*, collection poètes d'aujourd'hui, Seghers, Paris, 1963, p.24.

<sup>503</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Poésies (1878-1893)*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, 1912, p.29.

<sup>504</sup> Anna de NOAILLES, « *Offrande à Pan* » in *Le Cœur innombrables*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, pp.95-96.

<sup>505</sup> Pierre de MONTERA, *Gabriele d'Annunzio*, collection poètes d'aujourd'hui, Seghers, Paris, 1963, pp. 26.

atteignait les plus hautes cimes. »<sup>506</sup> ou l'impudique suc partagé : « sous la force de tes blanches dents jaillit le suc des fruits gonflés qu'elles pressent, et cette liqueur voluptueuse, / Je la suce dans mes baisers... »<sup>507</sup>.

Si Gaston Rageot soulignait, en 1908, que « par opposition à celui des romantiques français qui fut sentimental, le lyrisme de Gabriele d'Annunzio est un lyrisme tout sensuel. (...) Dans les poèmes de Gabriele d'Annunzio, en effet, dans ses romans, dans ses pièces, un thème unique : la volupté, la passion exaspérée, la haine meurtrière des amants, le triomphe de la mort. (...) son imagination de romantique a ses racines vives dans sa sensualité d'artiste. »<sup>508</sup> c'est que cette vision critique découlait aussi des premiers émois les plus vifs, les plus crus que contiennent les poésies païennes de *Primo Vere* et *Canto novo* ; cependant l'*Intermezzo* de 1883 annonçait un certain assagissement provisoire, une mélancolie semblable à celle de *L'Ombre des jours* d'Anna de Noailles. Ces seconds ou troisièmes recueils, chez l'une ou chez l'autre, semblent une sorte d'écoeurement, de vertige post-coïtum intellectuel, qui viennent sanctionner leurs trop vifs emportements, comme un vaste et diffus remord<sup>509</sup> : « À cette énorme et salubre haleine qui émane du sein de la terre humide, alors que la terre, aimée par le soleil, dort dans la tranquillité de midi. / Je sens au fond de mon être se desserrer un nœud de choses encore informes. Une étrange angoisse m'opresse. Quelles sont les formes que va enfanter la plante humaine lasse ? »<sup>510</sup>, qui pourrait mener jusqu'à la contrition : « Pour moi, ô printemps, sur les tièdes oreiller, l'heure qui passe est toujours nocturne. En vain ton soleil nouveau dore, le matin, mes fenêtres désertes. / Les amandiers en robe nuptiale rient donc encore dans l'azur ? l'arbrisseau flexible se couvre encore de fleurs sur la berge ? Le lin ondoie encore dans les sillons ? (...) Je ne

---

<sup>506</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Poésies (1878-1893)*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, 1912, p.36.

<sup>507</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Poésies (1878-1893)*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, 1912, p.40.

<sup>508</sup> Gaston RAGEOT, article « À propos de M. Gabriele d'Annunzio » in *Les Annales politiques et littéraires*, 3 juillet 1910, p.6.

<sup>509</sup> Jusqu'à l'effroi : « Et l'angoisse me poursuit. Et le spectacle infini des plaines, et le parfum secret qui s'élève des plaines, et la splendeur / De l'air, et ces immenses ondes de vie qui passent en tumulte sur ma tête, me donnent maintenant je ne sais quelle terreur. » extrait de « Panique » in *Poésies (1878-1893)*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, 1912, p.57.

<sup>510</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, « *Panique* » in *Poésies (1878-1893)*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, 1912, p.57.

viendrai pas sous les amandiers, ni dans les prairies, ni dans les labours, ni le long de la berge.  
Trop lourde sur mon cœur pèserait la honte. »<sup>511</sup>

### 3) Les amants de l'Amour

#### a) Feux croisés ou le modèle caché dans l'œuvre d'Anna de Noailles et de Gabriele d'Annunzio

a-1 Antoine Arnault, dans *La Domination*, serait-il Barrès ou d'Annunzio ?

Qu'est-ce que *La Domination* (1905) ? un ouvrage d'imagination, un roman à clef, les souvenirs de voyages de Don Juan, l'autodafé des pages d'un amour perdu ? l'apologie de l'orgueil ? un subtil hommage à Leopold von Sacher-Masoch ?

C'est du moins un ouvrage sulfureux, dont Anna n'autorisa pas la réimpression et qui fut *expulsé de (s)a mémoire*, un roman que Proust aimait avec exagération et dont il (l)'entretenait fréquemment.<sup>512</sup> Pas moins de quatre longues lettres dans la correspondance de 1905 en parlent abondamment et sans exclure la source des *téléphonages* en cas de maladies, car *Marcel Proust, qui n'ignorait pas le constant souci où nous étions de sa santé, se plaisait à réapparaître, après ses éclipses, tenant en main, tel le poignard sous le myrte, le reproche injuste joint à la tendresse.*<sup>513</sup> Cette tendresse se mêlait presque toujours d'un enthousiasme démesuré pour cette œuvre d'Anna de Noailles, dont on mesure mal la part de vérité : « Toujours sous l'oppression de ce grand livre, je voudrais en reparler, ne le puis. Seulement je crains de ne pas vous avoir dit combien je le trouve beau. »<sup>514</sup> , « (...) je redescends marche à marche les escaliers d'or et d'étincellements, mais à quelle hauteur du vertige encore où vous m'aviez élevé. »<sup>515</sup>

---

<sup>511</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, « *Vere novo* » in *Poésies (1878-1893)*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, 1912, p.56.

<sup>512</sup> Marcel PROUST, *Lettres à la Comtesse de Noailles (1901-1919)*, Plon, Paris, 1931, note de Mme de Noailles, p.118.

<sup>513</sup> Marcel PROUST, *Lettres à la Comtesse de Noailles (1901-1919)*, Plon, Paris, 1931, note de Mme de Noailles, pp.188-189.

<sup>514</sup> Marcel PROUST, Lettre XXIII (1905) in *Lettres à la Comtesse de Noailles (1901-1919)*, Plon, Paris, 1931, p.125.

<sup>515</sup> Marcel PROUST, Lettre XXI (1905) in *Lettres à la Comtesse de Noailles (1901-1919)*, Plon, Paris, 1931, p.116.

Mais quel est l'argument de cet ouvrage que l'on vient de republier en 2017<sup>516</sup>, après 112 ans de purgatoire ? Il est des plus simples : le portrait d'un séducteur dominant, collectionneur de conquêtes, entomologiste de souffrances, répondant au nom d'Antoine Arnault -serait-ce un irrévérencieux rappel à la mémoire d'Antoine Arnault (1612-1694), meneur des jansénistes, farouche opposant aux libertins, et par là même, grinçante antithèse au héros noaillien ?<sup>517</sup>

Ce maître à penser de la jeunesse, cet écrivain, ce député<sup>518</sup>, ce séducteur diabolique, qui pourrait tout aussi bien être Maurice Barrès ou Gabriel d'Annunzio, nous en suivront l'histoire durant treize ans. Antoine Arnault vole de bras en bras : après être passé de Mme Maille, amante maternelle à l'innocente Corinne (fille d'un homme de lettres participant de Renan ou d'Anatole France et chez qui il passe une semaine en digne Valmont), de l'innocente Corinne à une jeune veuve étrangère, promenée en Hollande, de la jeune étrangère à la comtesse Albi -proie vénitienne dont il séduira également la suivante, Émilie Tournay-, il fonde enfin sur Madeleine, sa future épouse, la mère de ses deux enfants -des filles, les malheureuses !- avant de s'enflammer pour un dernier amour, s'adonnant à l'ultime plaisir -rare et manquant à sa carrière- de l'inceste avec sa belle-sœur Élisabeth. La déclaration prémonitoire d'Arnault-Valmont glace les sangs : « Élisabeth, disait-il, après que j'ai désiré le monde, la puissance, les plaisirs, et finalement le néant, c'est vous qui m'êtes donnée, chétive et périssable ; mais telle que vous êtes, vous dépassez tant mon désir et mon rêve, qu'il me faudrait, pour vous avoir, être mort près de vous morte... »<sup>519</sup> L'agonie de cette dernière ne se fera pas attendre, suivi de près par la mort d'Arnault, *ainsi il lui témoignait son amour*, dont on ignore la cause, le fatidique coup de revolver ayant été supprimé par Anna sur le manuscrit<sup>520</sup>.

Là encore, cette séparation tragique nous avait été annoncée par Arnault, assidu prophète de sa douleur : « – La phrase que je préfère dans les livres, et qui enfin donne en amour le sentiment de l'absolu, est celle qui clôt *Le Rouge et le Noir*. « Mme de Rênal fut fidèle à sa promesse. Elle ne chercha en aucune manière à attenter à sa vie ; mais trois jours après Julien,

---

<sup>516</sup> Anna de NOAILLES, *La Domination*, Le Livre de Poche, Paris, 2017.

<sup>517</sup> On se souvient qu'Anna, passionnée d'histoire, avait même visité le plus haut lieu du jansénisme, dont elle tira un poème : « *Visite à Port-Royal-des-Champs* », in *Derniers vers et poèmes d'enfance*, *Œuvre poétique complète*, éditions du Sandre, Paris, 2013, pp.360-362.

<sup>518</sup> Barrès et d'Annunzio seront tous deux députés : Barrès député de Nancy (1889-1893) et de Paris (1906-1923) et d'Annunzio, député d'Ortona (1897-1900).

<sup>519</sup> Anna de NOAILLES, *La Domination*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p.232.

<sup>520</sup> « en se tirant une balle de revolver dans le cœur » avait-elle précisé, in Claude MIGNOT-OGLIASTRI, Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac, op. cit., p.203.

elle mourut en embrassant ses enfants. »<sup>521</sup> ; la mort par amour, miroir stendhalien, étonne et clôture hâtivement le roman, comme un éventail, sèchement refermé sur une impatience.

La *Domination*, mais de laquelle s'agit-il ? Celle qu'Anna prédisait, dans le numéro 2 de *Poesia*, en cette même année 1905 ? : « (...) quel beau cahier que celui qui s'ouvre par un chant de Gabriele d'Annunzio, poète du ciel, de la terre, de la mer, et de l'air<sup>522</sup>, appelé à la domination du monde »<sup>523</sup> ou celle que Maurice Barrès continuait d'exercer sur son âme, malgré les rafraîchissements servis par leur relation platonique<sup>524</sup> ? Sans doute les deux. Signalons que la sulfureuse comtesse envoya la *Domination*, sitôt parue, à d'Annunzio avec cette dédicace : « en hommage d'extrême admiration »<sup>525</sup> et que celui-ci le conservera parmi ses *livres préférés*<sup>526</sup> ; Guy Tosi, en consultant l'exemplaire conservé dans la bibliothèque intime du Vittoriale, attenante à la chambre du poète, y distinguera un passage marqué d'un trait de crayon<sup>527</sup>, une pensée d'Antoine Arnault favorisée par d'Annunzio : « Mais moi, je sais maintenant le sens des mots profonds, je sais ce que veut dire le passé, le déclin, et la fin, ce que veut dire l'ombre froide ; je sais les instants de la vie, où fatigué, s'asseyant entre son destin et la mort, également dégoûté, l'homme avec stupeur, contemple son âme inerte et noire... »<sup>528</sup>

Cette prédilection pour un héros cruel, nietzschéen, sans empathie aucune : « Il reçut une lettre douce, qui demandait de l'amitié. « Je n'en donne et n'en reçois pas, pensa Antoine ; ce n'est pas mon métier »<sup>529</sup>, séducteur trouble, aux désirs contradictoires et délétères, sembla

---

<sup>521</sup> Anna de NOAILLES, *La Domination*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p.133.

<sup>522</sup> Elle se trompe et dû faire sourire d'Annunzio : ce sont, en vérité, les « *Hymnes du ciel, de la mer, de la terre et des héros* » (Laudi del cielo del mare della terra e degli eroi), publiés de 1903 à 1918.

<sup>523</sup> Anna de NOAILLES, *lettre à Marinetti*, datée du jeudi 2 mars 1905, publiée dans la revue *Poesia*, n°2, mars 1905.

<sup>524</sup> Barrès note le 7 juin 1904 : « Première impression d'une certaine lassitude et d'une certaine mauvaise humeur. - Las à mon tour, de tout donner ou de tant donner. -Je mesure d'un œil dégrisé. Cette volonté de se faire désirer par l'univers, c'est intéressant par le don d'expression qu'elle y joint, mais c'est l'imagination vaniteuse d'une jeune femme d'officier, qui n'a pas vraiment l'échelle des valeurs. » in Anna de NOAILLES, Maurice BARRÈS, *Correspondance (1901-1923), L'inventaire*, Paris, 1994.

<sup>525</sup> Guy TOSI, Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio », *Quaderni Dannunziani*, fascicolo XII-XIII, 1958.

<sup>526</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac, op. cit., p.409.

<sup>527</sup> Guy TOSI, *Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio*, article extrait des Cahiers dannunziens, fascicule XII-XIII, 1958.

<sup>528</sup> Anna de NOAILLES, *La Domination*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p.260.

<sup>529</sup> Anna de NOAILLES, *La Domination*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p.124.

convenir au poète italien, plus encore il conserva l'ouvrage comme il l'eut fait d'un portrait maudit, celui de Dorian Gray, relisant les pages ensorcelées avec délectation.

Mais n'y aurait-il pas un peu d'Anna elle-même dans cet ouvrage ? Souvenons-nous qu'après la lecture d'*un livre puissant et noir de Mérimée*, la poétesse fut fascinée par la figure de Don Juan de Marana : « Vous alliez, mon amour, charmant comme l'œillet, / Arrachant les barreaux et les serrureries, / Pressant une figure en feu qui défailait / Et que vous rejetiez quand vous l'aviez meurtrie. », au point de voir en lui *le plus beau des complices* !<sup>530</sup>, ou d'enfiler le costume de Sand : « Ah ! combien je leur préfère George Sand infidèle, qui, dans cette ville pressante, pensait sans doute : « J'aime moi-même et mon plaisir »<sup>531</sup> ; et Proust, subtil analyste, d'ajouter : « À qui ne souhaiterait-on pas tout de suite la mort dans ce livre pour ne pas avoir à souffrir de toutes ces souffrances, que votre cruauté plus grande que celles mêmes de la vie, car il s'y joint une tristesse que la nature ne connaît pas et qui n'est qu'à vous, leur inflige sans relâche. »<sup>532</sup>.

On se souvient également que les frères Tharaud l'avaient cruellement dépeinte dans *Le roman d'Aïssé*<sup>533</sup> (en 1946, soit treize ans après la disparition de la poétesse) remuant les ombres d'une vieille tragédie de 1909<sup>534</sup> : Anna se serait vengée de la froideur de Maurice Barrès en séduisant son jeune et séduisant neveu, Charles Demange. Se sentant joué, brusquement, ce dernier se suicide laissant une lettre accusatrice poignante, partagée d'ironie rageuse et d'amour, digne de la *Domination* : « Je me tue. Je vous ai follement aimée. Votre amitié était le mieux que je puisse rencontrer sur terre. Merci -et merci à mon oncle qui m'a fait vous connaître. »<sup>535</sup>

Anna séductrice perverse, vertigineuse manipulatrice ? ou victime d'un jeu qui la dépassait ? Demange, jeune héros romantique n'exagérerait-il pas lorsqu'il traçait ces lignes dont son carnet : « Elle les a tous tués en moi, et maintenant elle m'abandonne. », les Tharaud complètent la pensée : « Tous. Tous ceux qu'il aimait, et qui l'aimaient. »<sup>536</sup> Tous, et en premier Maurice Barrès, bien entendu. Mais ce drame semble trop parfait, et c'est à se demander si le jeune homme, exalté, fou de douleur n'avait pas idéalisé Anna-Aïssé, tant en séduction qu'en

---

<sup>530</sup> Anna de NOAILLES, « *Don Juan de Marana* » in *Les Éblouissements*, op. cit., pp.371-373.

<sup>531</sup> Anna de NOAILLES, *La Domination*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p.111.

<sup>532</sup> Marcel PROUST, Lettre XXI (1905) in *Lettres à la Comtesse de Noailles (1901-1919)*, Plon, Paris, 1931, pp.114-115.

<sup>533</sup> Jérôme et Jean THARAUD, *Le Roman d'Aïssé*, Self, Paris, 1946.

<sup>534</sup> Qui inspirera partiellement François Mauriac pour son roman *La Chair et le Sang*, Émile-Paul Frères, Paris, 1920.

<sup>535</sup> Anna de NOAILLES, Maurice BARRÈS, *Correspondance (1901-1923)*, L'inventaire, Paris, 1994, p.XXIX.

<sup>536</sup> Jérôme et Jean THARAUD, *Le roman d'Aïssé*, Self, Paris, 1946, p.112.

cruauté ; on le retrouve à Épinal, dans une chambre d'hôtel à la mise en scène macabre : « sans connaissance, sur un lit ensanglanté. Près de lui, le revolver<sup>537</sup> qu'il avait retiré de sa valise. », outre les quatre lettres d'adieux et de recommandations, un livre *à portée de sa main, le Byron de Léon Séché ouvert à la page 32*. Cette page guide le lecteur vers ce qu'aurait pu être la dernière scène jouée par Anna, bloquée dans un wagon de train où l'infortuné Demange venait de la rejoindre : « Un jour, il (Byron) essaya de risquer une déclaration. Elle lui répondit par un franc éclat de rire. Elle était coquette et affectait de l'aimer en sœur aînée, se moquant de lui et le traitant en enfant »<sup>538</sup>. Il faut dire que Byron était amoureux d'une audacieuse Miss Chaworth, outrageusement résistante, et qui fut *telle que tout ce qu'il rêva depuis la céleste beauté des femmes lui était venu des perfections que son imagination créait en elle. Créait, souligne-t-il, car il la trouvait, comme toutes les personnes de son sexe, tout autre qu'angélique* <sup>539</sup>. S'il est vrai qu'Anna est *une vicieuse du cerveau et qui ne pêche pas* <sup>540</sup>selon Cocteau, une femme qui attend tout mais n'offre rien, réfugiée dans les hauteurs d'une pensée sublime, l'on mesure d'autant plus mal la part d'ombre et de cruauté de ces *Liaisons dangereuses*.

Ainsi de Barrès et d'Annunzio, rivaux de ces jeux de l'amour et du hasard, si ce n'est en pratique, du moins en esprit : « Mme de Noailles m'a répété ce mot du Père Janvier<sup>541</sup> : « Barrès m'a dit (c'était après la rupture) : « Mme de Noailles m'oubliera et se consolera avec d'Annunzio. »<sup>542</sup> Nous verrons dans la quatrième partie de cette étude, consacrée au *Poète national*, la rencontre -en mai 1910- et la relation d'Anna et de Gabriel dans *les voyages croisés*, sous-partie des *Trajectoires littéraires*. Prise par la beauté de leurs proses ou de leurs vers, séduite par la flamme de leur conversation, Anna s'abandonne dans la séduction immatérielle de l'intelligence. Préférant pressentir que ressentir, feignant d'ignorer l'appel de la chair : « *Il (Barrès) venait tous les jours chez elle de 5 heures à 7 heures. On se déshabillait l'esprit. C'était*

---

<sup>537</sup> Ce revolver fut fourni par sa mère, soucieuse des préparatifs du voyage de son fils : « Quand la valise fut bouclée, elle s'aperçut qu'elle avait oublié le revolver. « Est-ce bien utile, dit Bernardin, pour voyager en Italie ? -C'est plus prudent, » répondit-elle. Et elle défit les courroies pour placer l'arme entre les vêtements. » in Jérôme et Jean THARAUD, *op. cit.*, p.114.

<sup>538</sup> *Id.*, p.120.

<sup>539</sup> *Idem*, p.120.

<sup>540</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.324, note du 24 décembre 1917.

<sup>541</sup> Le père Janvier (1860-1939) était un prédicateur dominicain, il fut aumônier des milieux artistiques et littéraires de Paris et occupera la chaire de Notre-Dame pour les prêches du carême de 1903 à 1924. Il reviendra de chez Barrès en disant : « *C'est une âme de boue* » (abbé Mugnier, *Journal*, *op. cit.*, p.214).

<sup>542</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.233, note du 23 février 1912.

une possession intellectuelle mais non physique. Corpechot, comme Mme de Noailles elle-même, affirme que les rapports furent toujours platoniques et platoniciens. »<sup>543</sup> ou le diluant dans une transe lyrique, le vécu d'imagination « réelle » passera dans son œuvre comme le continuum naturel de sa pensée.

Lorsque dans *La Domination*, Élisabeth, le dernier amour d'Antoine Arnault, déguste les passages sulfureux d'un roman, l'on distingue un reflet d'Anna : « Et la jeune fille se troublait, car, ô surprise, elle lisait, en effet, une page de volupté qui venait de briser son corps ; dans un brûlant roman italien, une page de volupté où triomphe la mort, la mort par l'inextinguible désir ! », l'on ressent un émoi, un malaise qui l'unit à son futur amant, entré dans le salon et la questionnant sur sa lecture : « Et comme tous les deux, sans qu'ils l'eussent su, séparément, étaient prêts au même délire, au même terrible vouloir, épouvantés, ils furent debout l'un près de l'autre, se fuyant, s'évitant, pourtant immobiles, mêlés comme les mots dans l'Ode, comme le son dans l'accord. »<sup>544</sup>

Il est évident que ce livre caché à son visiteur et au lecteur est le *Triomphe de la mort*<sup>545</sup> de Gabriele d'Annunzio. Le délire lyrique suivant « Fuis donc ; ne connais du désir que ces songes voluptueux qui, la nuit, dans leur lit étroit, font frissonner les vierges jusqu'aux épaules (...) Il y a sur la terre des adolescents qui seront beaux et qui du fond de leur destin viennent vers toi. La beauté Élisabeth, la beauté ! Ils seront beaux et tu trembleras sur eux, tu t'attacheras sur eux comme une plante avec des racines, pour goûter, pour boire, pour respirer la beauté... »<sup>546</sup> en rappelle aussi les pages dionysiaques du *Chant de l'hôtesse*, issu du *Canto novo* : « Nous sommes deux troncs vierges qui entrelacent leurs rameaux fleuris (...) L'âpre vin de la jeunesse brille et s'allume dans les artères humaines ; par instant la brise apporte une voluptueuse tiédeur d'haleines féminines. Les eaux expirent sur les rivages solitaires ; des jardins s'envolent des senteurs de roses, des cordes s'envolent les notes de l'amour, au loin, avec les étoiles filantes. »<sup>547</sup>

Anna est donc séduite par d'Annunzio avant même de le connaître, le reconnaît *appelé à la domination du monde* poétique et le cite, à peine voilé, après avoir joué du souvenir d'une de ses maîtresses nombreuses, pour définir les contours d'une des principales victimes de sa domination.

---

<sup>543</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.213.

<sup>544</sup> Anna de NOAILLES, *La Domination*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p.255-256.

<sup>545</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Le triomphe de la mort*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1896.

<sup>546</sup> Anna de NOAILLES, *La Domination*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, pp.257-258.

<sup>547</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, « *Chant de l'hôtesse* » in *Poésies (1878-1893)* traduites par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, pp. 29 et 33.

On sait en effet que la comtesse Albi a été inspirée par la Duse<sup>548</sup> – maîtresse, muse et interprète de d’Annunzio – qui, rappelons-le, a rencontré Anna le 24 septembre 1904, grâce au comte Primoli<sup>549</sup>. Elle s’inspire d’elle aussi, lorsque Antoine Arnault évoque dans sa lettre *une actrice espagnole que son génie et sa passion rendaient illustre. Son amant l’avait quittée ; elle se souvenait. Ah ! Martin, elle était humble et basse, et toute marquée comme une route sur laquelle un homme a marché ! Âme salubre des jeunes femmes, elle boit nos fièvres, elle en reste saturée, ainsi de douces oranges, ayant aspiré les vapeurs du marais, mêlent ce venin au sucre innocent de leur chair.*<sup>550</sup>

Anna se sert de ses impressions directement recueillies, transposant à peine la nationalité de l’actrice italienne ; ne confiait-elle pas à Mme Bulteau, dans une lettre du 26 septembre 1904 que la « sublime » actrice, abandonnée par d’Annunzio après six ans de vie commune, l’impressionne par son « naturel » et sa dignité quand elle détourne la conversation pour retenir ses larmes : « Dans cette obscure pauvre chambre d’hôtel, cette femme qui a de la douleur en elle (...) et qui pourtant est harmonieuse et heureuse (...) était une grande figure d’ardeur et d’équilibre. »<sup>551</sup> Aussi le personnage de Donna Marie Albi, maltraitée par l’atroce Antoine Arnault-d’Annunzio en tire-t-il la hauteur d’une faiblesse déchirante : « Il ne restreint plus sa cruauté. Un jour il s’emporte contre la jeune femme jusqu’à lui reprocher sa pâleur, sa tristesse, ses bras amaigris. -Vous n’êtes pas gaie, lui dit-il. Ne retrouverai-je donc jamais ce que j’aimais en vous, votre rire, votre ingénuité, votre gentillesse à vivre ? Et sans colère, penchée contre son amant, le corps, les mains découragés, emplie d’amour, buvant enfin à la douleur, les yeux plus profonds qu’on aurait pu croire, avec une grande pitié pour lui, pour elle, elle dit doucement : - Vous m’avez rendue si vieille, mon enfant chéri... »<sup>552</sup>

Ainsi ne doutons plus de l’inspiration d’annunzienne pour le séduisant Don Juan voyageur et conquérant de *cités-femmes*, car Anna connaît et les œuvres et la vie de d’Annunzio -on ne doute pas qu’elle se fut renseignée après (ou même avant) l’entretien avec la Duse- qu’elle est capable de citer de mémoire. La phrase la plus éloquente et qui maintient le plus justement, il nous semble, l’argument d’un Arnault-d’Annunzio est celle que prononça Anna, juste après sa première rencontre avec le *poète italien*, ainsi qu’elle ne nomme pudiquement.

---

<sup>548</sup> Eleonora Duse (1858-1924), grande comédienne italienne considéré comme rivale de Sarah Bernhardt et ayant été la muse et l’amante de Gabriele d’Annunzio, rencontré en 1882.

<sup>549</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac, op. cit., p.207.

<sup>550</sup> Anna de NOAILLES, *La Domination*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, pp.22-23.

<sup>551</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac, op. cit., p.202.

<sup>552</sup> Anna de NOAILLES, *La Domination*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, pp.137-138.

Ayant lu le *Feu*, traduit par Georges Hérelle et publié en France en 1901, chez Calmann-Lévy -Anna avait à cette époque le même éditeur- elle fut capable de le citer de mémoire, et de condamner le romancier au bûcher de l'orgueil et de la séduction. Ce jugement péremptoire s'étayait naturellement de sa sombre visite à la Duse en 1904, de son personnage d'Antoine Arnault, créé en 1905, et de la réputation sans cesse grandissante d'un d'Annunzio libertin cruel et impénitent<sup>553</sup> :

Quand il fut parti, Mme de Noailles se tourna vers Mgr Duchesne et lui dit :

-Absolvez-le, Monseigneur, du péché capital : l'orgueil ! Comme il paraît sûr de lui, comme il a l'air de porter ses destinées entre ses mains ! Sait-il, ce Don Juan, ce que c'est que l'amour ? L'orgueil seul fait trembler son cœur... <sup>554</sup>

Or nous retrouvons dans les premières pages du *Feu*, cette confidence de la Foscarina-Duse au poète Stelio Effrena, alias d'Annunzio: « – Non, Stelio, vous ne pouvez pas vous perdre. Vous êtes sûr de vous, toujours ; vous portez vos destinées entre vos mains. (...) N'est-il pas vrai ? C'est l'orgueil seul qui fait trembler votre cœur... »<sup>555</sup> Anna condamne donc un futur ami, dont, prudente, elle se méfie<sup>556</sup>. Elle lui avait sans doute envoyé ce fameux exemplaire de *La Domination*, en guise d'aimable avertissement, préfigurant la hauteur de vue d'un égal, selon ses propres mots.

Mais au-delà du ressenti personnel, du message codé noaillien, tout un monde littéraire s'affaire autour de l'œuvre, friand d'un de ces livres à clef en vogue ; Marcel Proust n'en deviendra-t-il point un maître du genre dans la *Recherche* ? Le plus grand serrurier d'âmes s'affaire à reconnaître, avec beaucoup d'onction, les traits de caractères du personnage principal :

---

<sup>553</sup> Ainsi que nous le rappelle Marie Scheikévitch dans ses entretiens radiophoniques avec Roger Pillaudin : « *Portrait et souvenirs Anna de Noailles et Gabriel d'Annunzio* », Paris, 1960, rediffusés en podcast sur les Nuit de France Culture.

<sup>554</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste III*, Plon, Paris, 1937, p.149.

<sup>555</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Le Feu*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1901, p.12.

<sup>556</sup> Tout en s'en amusant : « Il (Mgr Duchesne) nous a appris la dernière folie du pauvre d'Annunzio, qui lorsque de jeunes dames implorèrent de lui un autographe, leur donne sa carte de visite sur laquelle il inscrit « Uomo libidinosissimo » lettre d'Anna de Noailles à Henri Franck, datée du 10 juillet 1910 in Élisabeth HIGONNET-DUGUA, *Anna de Noailles, Cœur innombrable, biographie-correspondance*, Maule, Paris, 1989, p.212.

En somme le jugement de M.Rageot me paraît assez juste. (...) Il sent bien qu'il y a du Barrès là-dedans ; mais pour ne pas savoir assez bien s'analyser, il ne se rend pas compte que ce n'est pas dans l'écrivain de la Domination qu'il y a du Barrès, mais dans le personnage principal. Oui, je crois (et je le dis il me semble sans manquer au respect que j'ai pour M.Barrès, pour son œuvre admirable, pour son immense influence sur notre temps, pour son charme personnel exquis), je crois que certains côtés d'orgueil et d'ennui d'Antoine, de dédain méprisant pour l'âme de sa première maîtresse (celle de Bruges) et pourtant de puissance latente à s'incliner dans une immense affection pour la grande âme d'Élisabeth, ce sont choses que vous avez pu (si même cela n'est pas) observer chez M. Barrès.<sup>557</sup>

Il est vrai que Proust avait été sans doute guidé par les confidences d'Anna, touchant à son *calvaire sentimental* avec Barrès, et voisines de celles qu'elle fit à l'abbé Mugnier : « Anna m'a redit le personnage incompréhensible qu'il est, son « insincérité » « l'indignité de son cœur ». Il ne croit pas à la noblesse des sentiments d'autrui, il rapetisse tout. (...) « L'amour c'est l'avilissement à deux »<sup>558</sup> ou bien encore « Barrès aimait à voir la figure de Mme de Noailles quand elle était malade, une figure verte et rose. Il aimait à dire : « je reprends mes avantages. » Au fond une nature mauvaise et de fou. »<sup>559</sup> L'abbé potinier se gorge de confidences et nous les transcrit, mois après mois : « La première année de leur relation, il fut mystique, elle fut mystique. C'était superbe. Ensuite il la martyrisa, car il aime à torturer<sup>560</sup>. Il lui disait, par exemple : « Je voudrais vous voir malade et morte. »<sup>561</sup> Mais, après tout, pourquoi subir ? c'est Marthe Bibesco, sa cousine par alliance qui nous l'apprend car *elle reproche à sa cousine (...) de se défoncer, de se changer elle-même pour plaire à un autre. « Bassesse du cœur féminin »*.<sup>562</sup> Anna s'en justifiera par son habituelle éloquence : « Le poison et le venin qu'il m'apportait, je le transformais en encens ».<sup>563</sup>

---

<sup>557</sup> Marcel PROUST, *Lettre XXII (1905)* in *Lettres à la Comtesse de Noailles (1901-1919)*, Plon, Paris, 1931, note de Mme de Noailles, pp.120-121.

<sup>558</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.232, note du 23 février 1912.

<sup>559</sup> *Id.*

<sup>560</sup> « Il est l'impureté » a-t-elle ajouté. Il lui avouait qu'après avoir admiré quelqu'un comme une idole, il éprouvait le besoin de le dégrader. » in Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.262, note du 21 février 1914.

<sup>561</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.214, note du 22 mai 1911.

<sup>562</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.226, note du 18 janvier 1912.

<sup>563</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, pp.232-233, note du 23 février 1912.

Aussi Proust fut-il guidé par cette *love story* quasiment officielle, puisque Barrès reçu à l'Académie Française le 17 janvier 1907 n'hésitera pas à prononcer dans son discours, certaines phrases dont personne ne fut dupe : « Un trouble inconnu s'empare de nous, un besoin d'amitié tendre, d'amour impérissable, un désir de mourir pour celle que nous aimons, la certitude qu'elle est une fée. (...) Il est des vers qui sont des flammes ; on y consumerait sa vie »<sup>564</sup> ; Anna, présente, baissa sans doute les yeux, car l'assistance entière comprit l'allusion.

Pourtant l'article de Léon Blum, qui la décida à ne pas réimprimer l'ouvrage<sup>565</sup>, prétend ne pas saisir le personnage même d'Antoine Arnault :

Le héros de Mme de Noailles est un être d'exception jusqu'à prétendre au génie. Nous le suivons depuis son entrée dans l'acticité de la vie jusqu'à sa mort, et, dans cet intervalle, il doit tout subjuguier, la gloire, le peuple, les femmes qui l'approchent et qui l'aimeront toutes. On nous montre l'humanité entière suspendue à sa mélancolie dédaigneuse et souveraine. Mais nous ne le connaissons pas, nous sommes impuissants à nous représenter ses actes, sa parole, la nature de la séduction qu'il exerce, fût-ce son visage.<sup>566</sup>

À défaut d'en cerner le personnage, les critiques se rabattent sur l'intrigue et le style ; un florilège d'articles sur les proximités noailliennes et d'annuziennes s'épanouit. Hector Fleischmann entame le chapelet comparatiste : « L'extraordinaire génie poétique de Mme de Noailles, son lyrisme fécond et débordant, assez semblable à celui de M. Gabriel d'Annunzio, a trouvé ici un noble sujet bien digne de l'émouvoir. »<sup>567</sup> renforçant l'argument de notre étude par l'acuité et le surprenant recul de sa vision contemporaine.

Si Léon Blum n'y distinguait que le vague rappel d'une pièce de d'Annunzio (1898), d'ailleurs mise en musique par Nadia Boulanger : « Mais je sens quelque chose de factice et d'arbitrairement imaginé dans ce voluptueux et morne amour d'Antoine Arnault et de sa jeune belle-sœur Élisabeth. Faux inceste qui rappelle à la fois La Ville Morte de d'Annunzio et

---

<sup>564</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, Anna de Noailles, une amie de la Princesse Edmond de Polignac, op. cit., pp.217-218.

<sup>565</sup> « L'article le plus remarquable à mon avis, qui parut sur la Domination, fut celui de M.Léon Blum. Il fit ressortir les qualités et les défauts de ce livre d'une manière si convaincante pour moi, que par la suite, je ne le fis pas rééditer. » in Marcel PROUST, Lettre XXIV (1905) in Lettres à la Comtesse de Noailles (1901-1919), Plon, Paris, 1931, note de Mme de Noailles, p.130.

<sup>566</sup> Léon BLUM, article « *Un roman de Mme de Noailles* », in *L'Humanité*, 17 juillet 1905.

<sup>567</sup> Hector FLEISCHMANN, « *Les vies impérieuses* » in *La Chronique des idées*, 12 août 1905.

l'Amateur d'Âmes de Maurice Barrès, histoire trouble où se heurtent durement trop de sentiments contraires, et qui oppresse plutôt qu'elle n'émeut, où l'amour de la vie s'exprime par des cris trop indistincts, et le goût de la mort par de trop froides amertumes. »<sup>568</sup> Paul Flat, lui, développe l'analyse et prête à Anna des velléités plagiaires, éclairées par le maniement expert du *cruélisme* : « Pour avoir longuement médité l'œuvre de ses devanciers, Mme de Noailles sait la place qu'y tient cette conception particulière de l'amour fondée sur le culte de la sensation exclusive, absorbante et asservissante. Comment ignorerait-elle qu'une telle conception fit le succès d'un d'Annunzio, condensant pour des effets identiques cette sécheresse d'âme et ce cruélisme don juanesque qui circulent, comme des thèmes animateurs, à travers l'ensemble de ses romans ? (...) Nous avons parlé du cruélisme d'annunzien : le voici qui se fait jour à travers les complications sentimentales dont il faut bien rehausser ces détenteurs instinctives. »<sup>569</sup>

Et rejoignant la citation que fit Anna de Noailles du *Feu* et de son Stelio Effrena, Flat insiste encore sur le détail des emprunts noailliens : « Si l'on écarte la préconception romantique d'Antoine Arnault et les traits essentiels du héros qui furent empruntés à *Manfred*, à *René*, c'est du Sperelli, c'est de l'Effrena de d'Annunzio qu'il tire cette sécheresse d'âme, ce cruélisme, ce culte de la sensation exclusive qui va jusqu'au sadisme imaginatif, aboutissement logique, il en faut convenir, puisque ces divers éléments composent l'unité d'une âme et sont entre eux dans un rapport nécessaire de cause à effet. »<sup>570</sup>

Anna aurait ainsi presque réalisé ce que Charles du Bousquet espérait pour *La Nouvelle Espérance* (1903)<sup>571</sup>, au suicide à la morphine – un peu fade – de Sabine de Fontenay : « Mais on aurait rêvé pour elle d'une de ces morts à la d'Annunzio, où les amants, sentant leur désir violent pour être jamais assouvi, se donnent ensemble la mort. »<sup>572</sup>

Enfin l'avis de François-Charles Morisseaux nous semble rejoindre au plus intime la théorie noaillienne : « On a dit que le héros de la Domination est un don Juan et je crois que c'est une erreur. L'âme de cet homme -Antoine Arnault- est en quelque sorte matériellement sensuelle et orgueilleuse, orgueilleuse jusqu'à l'hystérie. Ce jeune écrivain veut les femmes parce qu'il veut dominer les femmes qu'il juge personnelle et fortes ; il veut incliner sous la force de sa pensée les énergies originales de telle ou de telle femme ; il veut être aimé et n'aimera lui-même, croit-il,

---

<sup>568</sup> Léon BLUM, article « *Un roman de Mme de Noailles* », in *L'Humanité*, 17 juillet 1905.

<sup>569</sup> Paul FLAT, *Nos femmes de Lettres*, Perrin, Paris, 1909, p.44.

<sup>570</sup> Paul FLAT, *Nos femmes de Lettres*, Perrin, Paris, 1909, pp.45-46.

<sup>571</sup> Anna de NOAILLES, *La Nouvelle Espérance*, Calmann-Lévy, Paris, 1903.

<sup>572</sup> Charles du BOUSQUET, « L'impressionnisme en littérature, La Comtesse Mathieu de Noailles », in *Tout-Liège*, 10 septembre 1905.

que s'il a dominé une volonté au point d'en arriver à l'annihiler. Et alors il se produit ceci : c'est qu'il n'aime vraiment que quand lui-même est dominé. »<sup>573</sup> tant il se rapproche du cri d'Anna, déjà cité : « -Absolvez-le, Monseigneur, du péché capital : l'orgueil ! Comme il paraît sûr de lui, comme il a l'air de porter ses destinées entre ses mains ! Sait-il, ce Don Juan, ce que c'est que l'amour ? L'orgueil seul fait trembler son cœur... »<sup>574</sup> »

Si la clef du personnage d'Antoine Arnault ne sera, pour ainsi dire, jamais retrouvée c'est qu'elle est protéiforme, à l'image des compositions savantes et plurielles de Marcel Proust ; Anna avouera ce besoin d'écrire et décrire, expiatoire : « Dire ou ne pas dire, tout le caractère des êtres et l'appui sur lequel se meuvent les événements dépendent du choix que l'on fait de l'une ou de l'autre de ces décisions. J'ai toujours préféré, quand c'était possible et ne pouvait nuire à nul être, dire un peu, ou beaucoup, ou différemment, afin de me délivrer d'une quantité de cet invisible sang spirituel par quoi l'on suffoque. »<sup>575</sup>

François Raviez, qui s'intéressa à la republication de la *Domination* en 2017, en précise, enfin, toute la modernité : « Oui, *La Domination* est un roman différent, une création hors des codes, dans une langue renouvelée. (...) L'intrigue, le dialogue, les descriptions ne sont pas ceux du roman réaliste. En livrant au lecteur la conscience de son personnage, elle ose le monologue intérieur. Par le jeu des images qui disent les corps et les décors, elle anticipe sur le roman proustien. Un tel texte pouvait-il être compris en 1905 ? »<sup>576</sup>

#### a-2 Le personnage de la poétesse chez d'Annunzio.

Si Anna de Noailles, comme nous venons de le voir, s'inspira de d'Annunzio, homme et style cruel, pour la *Domination* (1905), s'ornerait-elle d'une réciprocité ? Il est facile, dans l'œuvre colossale du poète italien de distinguer les détails des muses qui l'inspirèrent ; si l'on sait que la jeune duchesse de Gallese -qu'il enlève et épouse- inspira l'*Isottè* (1890, que Barbara Léoni est l'*Elena Muti* de l'*Enfant de Volupté*, mais aussi la muse de la *Chimère* (1890), des *Élégies romaines* (1892) et d'une partie du *Poème Paradisiaque* (1893) qu'elle partage avec la

---

<sup>573</sup> François-Charles MORISSEAU, article « *La Domination, par la Comtesse Mathieu de Noailles* », chronique littéraire non datée (circa 1905) et non identifiée, faisant partie de la revue de presse personnelle d'Anna de Noailles, Bibliothèque de l'Institut.

<sup>574</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste III*, Plon, Paris, 1937, p.149.

<sup>575</sup> Anna de NOAILLES, *Le Livre de ma Vie*, Hachette, Paris, 1932, p.144.

<sup>576</sup> François RAVIEZ, introduction « *Une incomparable mélancolie* », in Anna de Noailles, *La Domination*, Le Livre de Poche, pp.38-39.

princesse Maria Gravina y Cruyllas à qui est dédié l'*Innocent* (1892), qu'Eleonora Duse est tout entière dans la *Foscarina* du Feu (1900), dans des pièces de théâtre écrites comme sur-mesure, et que la comtesse de Goloubeff -alias Donatella Cross, la traductrice de *Forse che Si Forse che no* s'incarne dans la vénéneuse *Léda sans le cygne* (1916) l'on peine à retrouver la figure de celle qui fut, selon ses dires mêmes, son *égale*. Comment aurait-il pu glisser sur leur rencontre fascinante, où l'admiration se mêlait du prestige de l'esprit mais aussi de l'amazone qui avait su lui résister -fait suffisamment rare pour être signalé ?

Le mois suivant leur présentation officielle -qui eut lieu le 26 mai 1910- Gabriel lui envoie une lettre datée du « *solstice d'été 1910* » (soit le 22 juin), postée depuis l'hôtel Meurice, à Paris :

Divine amie,

Je vous envoie un des trois exemplaires. Vous en aurez un autre, imprimé spécialement pour vous<sup>577</sup>. Il est très difficile de vous approcher. Je le sais. Vous avez autour de vous une cour jalouse. Je sais attendre. J'espère que mon livre va vous trouver le cœur profond. J'ai écrit plusieurs pages en pensant à vous seule.<sup>578</sup>

La seule œuvre de d'Annunzio publiée en 1910 par Calmann-Lévy étant le roman *Forse che si Forse che no*, traduit en français par Donatella Cross, comtesse Goloubev, son amante et mécène<sup>579</sup> ; on est en droit de se demander quelle fut la réaction d'Anna de Noailles face à un tel hommage. Le roman, en effet, est d'une décadence avancée, servant une intrigue écœurante sous des décors flétris et sublimes – le titre du livre provient d'ailleurs d'une devise *inscrite dans les intervalles du labyrinthe sculpté*<sup>580</sup> ornant le plafond d'un palais ruiné, « Peut-être oui, Peut-être

---

<sup>577</sup> Il en fit également présent à Lucie Delarue-Mardrus : « Dans l'exemplaire de *Forse che si Forse che no*, imprimé pour moi personnellement, il écrivit cette dédicace, de sa belle écriture aux pleins et déliés éloquents : « ...en admiration de son art et de sa paresse toute puissante. » in Lucie DELARUE-MARDRUS, *Mes mémoires*, Gallimard, Paris, 1938, p.182.

<sup>578</sup> Élisabeth HIGONNET-DUGUA, *Anna de Noailles, Cœur innombrable*, biographie-correspondance, Maule, Paris, 1989, p.209.

<sup>579</sup> En 1908, elle quittera son époux pour vivre avec d'Annunzio une relation tumultueuse de 8 ans (rupture début 1916). En 1917, la révolution russe la privant de la généreuse pension de son mari, Natalia connaîtra une déchéance atroce s'échelonnant jusqu'à la misère (vente de tous ses prestigieux souvenirs ; des lettres de d'Annunzio, cédées une à une, jusqu'au buste de Rodin). Expulsée par son propriétaire de la rue Grange Dame Rose, elle se réfugie dans une chambre glacée de l'hôtel de la gare, à Meudon, où elle mourra d'un emphysème aigu le 1<sup>er</sup> novembre 1941.

<sup>580</sup> Gabriele d'Annunzio, *Forse che si Forse che no*, traduit par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.35.

non »<sup>581</sup>, dont la visite savamment agencée annonce les plans cinématographiques de Luchino Visconti. L'argument tient tout entier dans les liens de passion, destructrice et dévorante, unissant cinq personnages entremêlés : une aristocratique fratrie, composée de l'héroïne principale, Isabella, de ses deux sœurs Vanina et Lunella et de son frère Aldo. Le cinquième personnage, perturbateur et attrayant, Paolo Tarsis, est un bourgeois en quête de sensations sportives, un *vélivole* – comprenez aviateur – passionné d'exploits aéronautiques. Sa passion pour Isabella, ses fiançailles même, contrarient à tel point Vanina et Aldo qu'ils tentent de se suicider depuis une muraille délabrée. Vanina est en fait amoureuse de l'amant de sa sœur, bien qu'elle se prétende « veuve » d'un autre pilote, Giulio Cambiaso ; son seul gage d'amour fut en réalité une rose jaune dite « de Madura » qu'elle confia à Giulio avant qu'il ne connaisse une mort particulièrement atroce, causée par la chute de son avion, et longuement détaillée par d'Annunzio : « L'occuput adhérait à la masse du moteur de telle façon que les sept cylindres hérissés d'ailettes lui faisaient une sorte d'auréole épouvantable, souillée de terre et d'herbe sanglante »<sup>582</sup>. Vanina est en fait partagée entre le souvenir obsédant de Giulio et la passion qu'elle éprouve pour Paolo ; sans doute, cette passion -et son inéluctable jalousie- les forceront-elles à lui révéler l'inceste de sa sœur aînée Isabella avec son frère Aldo. Aveu terrifiant, situation inextricable qui la conduira à un autre suicide, réussi cette fois-ci. Isabella sombre dans la démence avant d'être internée dans un asile par son père et sa belle-mère détesté, dite *le Chacal*<sup>583</sup>. Paolo Tarsis s'essaye ensuite, durant sept jours symboliques, à dénouer une intrigue policière des plus sordides, mettant en lumière -ou plus en ténèbres- les derniers événements chaotiques de la vie d'Isabella. Il se décide à l'abandonner, *sa volonté et sa douleur furent une même trempe*<sup>584</sup>, et s'envole vers l'*Ouest quart Sud-Ouest*, à bord de sa chère *Ardée*.

Symphonie décadente, oscillant entre ruines d'un passé mélancolique et prouesses techniques de l'ultra modernité, *Forse che si Forse che no* étonne par ses antagonismes. L'on croirait que d'Annunzio hésite entre le futurisme de son héros Tarsis et les surraffinements esthétiques d'Isabella et de ses sœurs, nobles muses dépassées et condamnées au suicide ou à la folie. L'écriture élaborée, aux méandres psychanalytiques complexes et à la rare sensibilité

---

<sup>581</sup> Qui est en vérité une devise présente dans le plafond labyrinthique du Palais ducal de Mantoue, que d'Annunzio avait visité en 1907.

<sup>582</sup> Gabriele d'Annunzio, *Forse che si Forse che no*, traduit par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.109.

<sup>583</sup> Idem, p.442.

<sup>584</sup> Idem, p.467.

émotive évoque celle d'un Marcel Proust, dont d'Annunzio avait peut-être lu les *Plaisirs et les jours*, publiés en 1896 chez Calmann-Lévy – également éditeur d'Anna de Noailles et de Gabriel – et préfigure les personnages de *La Recherche* par l'effondrement d'une aristocratie tant crépusculaire que dégénérée ; aussi dans la partie la plus ancienne d'un palais familial ruiné et très longuement décrit, les Inghirami de Volterra purent contempler la splendeur défunte de leur lignée : *Deux seuls tableaux pendaient aux parois en face l'un de l'autre, insignes : le portrait de Fedra Inghirami, œuvre purpurine du Sanzio, et la Descente de croix de ce Rosso Florentin que Vasari appelle « excellentissime musicien »*<sup>585</sup>.

Mais où diable se cache Anna dans l'ouvrage, et comment a-t-elle reçu l'hommage de d'Annunzio ? Il dut lui être difficile de se projeter dans les destinées tragiques des héroïnes, et sans doute désagréable d'hésiter entre folle incestueuse et jeune suicidaire ? Pourtant, en se penchant attentivement sur les personnages, on serait en droit d'y distinguer, imprimés çà et là, sur les vêtements, les caractères, ou les enivrements lyriques, des détails noailliens.

La première scène du roman, dans laquelle Isabella se joue de Paolo Tarcis, coïncidence troublante, se déroule à cette même date, fort symbolique, du solstice d'été : *C'est aujourd'hui le plus long jour ! C'est le solstice d'été. Ne le saviez-vous pas ?*<sup>586</sup> que d'Annunzio avait choisi pour l'envoi de l'ouvrage à sa *Divine amie*. Le romancier avait préféré noter *Solstice d'été* au trop prosaïque 22 juin 1910, comme le feraient quelques initiés symbolistes d'une invitation subtile à la lecture.

Dans cette – trop – longue journée, l'insolente Isabella Inghirami se jouant des questions inquiètes de Paolo Tarsis dès les premières pages : « – Ah ! si l'amour était une créature vivante et s'il avait des yeux, pourriez-vous le regarder sans honte ? – je ne le regarde pas. – Vous m'aimez ? – Je ne sais. – Vous jouez-vous de moi ? -Tout est jeu. (...) – Allez-vous me tenter et me décevoir encore ? – Peut-être. »<sup>587</sup> pourrait s'apparenter à l'assurance et à la taquinerie d'une phrase lancée par Anna à d'Annunzio, dans une voiture les conduisant au bois de Boulogne, et dont il se souviendra, ému, jusqu'à la fin de ses jours : « je ne sais comment il me vint à l'esprit que, pareille à tant de femmes, celle-ci pouvait en être flattée. J'osai donc lui demander par jeu si elle n'était pas fort contente du compagnon qu'elle s'était donnée. Mais elle me répondit d'une

---

<sup>585</sup> Idem, p.171.

<sup>586</sup> Idem, p.16.

<sup>587</sup> Idem, pp.4-13.

voix exquise, et jamais les belles turquoises vertes<sup>588</sup> de ses yeux ne semblèrent plus calmes, plus transparentes : « Contente, cher ami ? non, mais vraiment heureuse, comme on peut l'être en compagnie d'un égal... » Je me le tins pour dit. Après quoi, je n'essayais plus de lutter avec cette Muse. »<sup>589</sup>

Il faut dire que la réputation d'une Anna incorruptible et chaste dans sa relation avec Maurice Barrès (à qui d'Annunzio dédiera le *Martyre de Saint Sébastien* en 1911) se rapproche des sentences d'Isabella : « -L'amour c'est le don -dit-il. -C'est l'attente -dit-elle. -Mais non l'atermoïement pervers. À chaque heure vous êtes sur le point de vous donner et vous vous reprenez, de vous rendre et vous vous refusez. Dès ce jour, sous le hangar, en tournant autour des ailes mortes, vous avez simulé dans votre démarche les mouvements de la volupté. -Vos yeux sont malades. »<sup>590</sup> ou bien encore du *sentiment ambigu mêlé d'admiration et d'aversion* qu'elle éprouva envers d'Annunzio lors de leur première rencontre. Lucien Corpechot, journaliste de ce moment, ressent, dès son arrivée, une impression féroce ment sensuelle : « C'est un faune ! un faune divin, trapu, musclé, prêt à bondir. Ses yeux de proie se posent sur Mme de Noailles, un peu soulevée sur sa chaise longue. Il s'avance vers elle. Va-t-il la saisir dans ses bras nerveux, l'emporter loin de nous Vers la terre amoureuse où dorment les bacchantes... ? »<sup>591</sup> et l'on sait qu'Anna, prudente ne le rencontrera qu'en présence d'une tierce personne ; Marie Scheikévitch joua le plus souvent ce rôle de chaperon, un peu grotesque.

On trouve encore un détail vestimentaire, qui trahit l'inspiration d'annunzienne : « Le visage incliné dans l'attitude de l'attention, à l'ombre du chapeau ailé qui paraissait abriter l'astuce multiple et la séduction sagace de Mercure imberbe »<sup>592</sup>, d'Annunzio insiste plusieurs fois sur ce chapeau ailé, dont le dessin fut inventé pour Anna de Noailles<sup>593</sup> ; l'étonnant modèle, *circa* 1910, est par ailleurs représenté sur de nombreuses photographies. Son originalité déconcertante pour l'époque -il s'agit de la copie conforme d'un pétase grec, enrichi de petites

---

<sup>588</sup> Malgré l'avis d'Anna de Noailles : « regardez mes yeux, vous voyez bien, ils sont gris », Marie Scheikévitch les décrira : « marron très clair avec des pointes d'or dedans. » in *Portraits et souvenirs*, Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio, entretiens radiophonique avec Roger Pillaudin, 1960, rediffusion en podcast, Les nuits de France Culture.

<sup>589</sup> Constantin PHOTIADÈS, *Gabriele d'Annunzio au Vittoriale*, Revue des Deux Mondes, 15 décembre 1939, p.626.

<sup>590</sup> Gabriele d'Annunzio, *Forse che si Forse che no*, traduit par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, pp.13-14.

<sup>591</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un journaliste*, Plon, Paris, 1937, pp.147-148.

<sup>592</sup> Gabriele d'Annunzio, *Forse che si Forse che no*, traduit par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.11.

<sup>593</sup> Voir l'iconographie de l'Annexe.

ails symbolisant l’Hermès-Mercure, dieu messager, divinité du commerce, du voyage et des voleurs- ne laisse aucun doute sur la référence noaillienne. Ajoutons que la sœur d’Isabella, Vanina, dite Vana porte également un chapeau thessalien, mais avec des roses de soie rebroussées par le vent<sup>594</sup>, la saison chez d’Annunzio est à la coiffure grecque.

Poursuivant la journée solsticiale, Paolo cède au caprice d’Isabella, dirigé vers la visite d’un vieux palais déchu, celle-ci se jette sur des jardins plus ou moins imaginaires : « – Un jardin ! (...)– Non. Il y en a un autre, plus beau. Elle croyait entendre le prélude indistinct d’une musique qui allait bientôt déborder avec l’impétuosité d’un torrent (...) – Un autre jardin ? C’était une courette abandonnée. (...)– Il y a par là un autre jardin, disait-elle en errant, – un autre jardin » etc.<sup>595</sup> ; ce goût immodéré d’Isabella pour la nature semble être un clin d’œil à la poétesse des *Éblouissements* (1907), ouvrage prisé par d’Annunzio, et dont la troisième partie intitulée « Les Jardins » concentre une passion similaire.

Cette voix d’héroïne à la virtuose éloquence, aux charmes pluriels, que les caricaturistes - nous le verrons par la suite- s’amusèrent à dépeindre, s’illustre de séductions spéciales : « - Combien tout cela me plaît ! dit Isabella après une pause, comme si elle avait mordu à même la pulpe d’un fruit et en louait la saveur ; car sa voix rendait sensuelles jusqu’aux subtilités de l’intelligence. »<sup>596</sup>, « Encore une fois avec la musique de ses fantaisies elle faisait une incantation qui était une folie artificielle. »<sup>597</sup>, que nous redécouvrirons plus avant dans l’ouvrage : « Giulio Cambiaso, à travers la toile, entendait la voix d’Isabella Inghirami, riche de timbres, de dissonances, d’inflexions, de ramages, de pauses, de cadences, comme un chant nombreux, tantôt basse, tantôt élevée, tantôt enfantine et presque mièvre, tantôt masculine et presque violente, tout à tour éclatante et rauque, inégale et ambiguë comme certaines voix brisées par les troubles de la puberté ; quelque chose d’extraordinairement vivant et insolite, quelque chose d’invraisemblable qui l’attirait et l’irritait en même temps. »<sup>598</sup>

Ces séductions vocales, nombreuses et protéiformes, cette éloquence, étaient précisément l’une des caractéristiques noailliennes les plus reconnues et participaient de sa séduction et de son prestige. Ses contemporains sont sur ce fait unanimes et se rangent à l’avis de Cocteau :

---

<sup>594</sup> Idem, p.82.

<sup>595</sup> Idem, p.24-27.

<sup>596</sup> Idem, p.45.

<sup>597</sup> Gabriele d’Annunzio, *Forse che si Forse che no*, traduit par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.259.

<sup>598</sup> Idem, p.82.

La beauté de cette petite personne, la grâce de son timbre de voix au service d'une extraordinaire drôlerie descriptive l'emportèrent sur le reste (...) Elle se livrait à des exercices singuliers. Avant la période du chant le rossignol s'exerce. Il coasse et croasse, et beugle et grince, et ceux qui ne connaissent pas ses méthodes s'étonnent au pied de l'arbre nocturne. Ainsi préludait la comtesse. (...). Elle reniflait, éternuait, éclatait de rire, soupirait à fendre l'âme, laissait tomber chapelets turcs et écharpes<sup>599</sup>. Puis elle gonfla sa gorge, puis ses lèvres se frisant et se défrisant à toute vitesse, elle débuta. Que disait-elle ? Je ne sais plus. Je sais qu'elle parlait, parlait, parlait, (...) Je sais que, par les fenêtres de juin, comme la valse d'un film de Lubitch ou comme dans ce film où Liszt jouait, les paroles de la comtesse enchantaient les arbres, les plantes, les étoiles<sup>600</sup>

ou à celui de Marie Scheikévitch : « Ce qu'on pouvait remarquer, en elle, c'était une merveilleuse perception visuelle et en même temps la rapidité de l'élocution, c'était quelque chose de prodigieux. Sa voix était charmante parce qu'elle n'était pas criarde, mais elle était très sonore, elle était sonore et elle avait des modulations extraordinaires ; c'étaient ou des roucoulements doux, ou des cris, ou elle riait, n'est-ce pas, d'une manière fantastique, en ouvrant grand sa bouche ; la bouche elle-même était d'une sinuosité et d'une mobilité extraordinaire, parce que lorsqu'Anna ne parlait pas, sa bouche était toute petite. (...) Elle parlait avec une telle volubilité que personne ne pouvait ni la contredire ni la faire taire. Mais ce qu'elle disait était toujours d'un bonheur extraordinaire ; elle trouvait une manière de s'exprimer, avec éloquence, avec simplicité, avec poésie, avec des envolées extraordinaires et très souvent d'un comique très rare. (...) Elle était absolument comme un oiseau de feu. »<sup>601</sup> Là encore d'Annunzio qui avait écrit plusieurs pages en pensant à (elle) seule semble parsemer le personnage d'Isabella de caractéristiques noailles ; l'on pense à ces diffractions de personnages réels qu'affectionnait Proust, à ces détails qui donnent tout leur sel aux romans à clef.

---

<sup>599</sup> D'Annunzio s'est peut-être inspiré de ces détails pour le portrait de Novella Aldobrandeschi, riche mondaine, amie d'Isabella : « sans cesser de se toucher de ces gestes qu'elle avait semblables à des caresses, tantôt en faisant glisser son manchon de martre sous son menton, tantôt en pressant sur ses lèvres une des amulettes qu'elle portait pendues en faisceau à une longue chaîne, tantôt en lissant des doigts son genou qui apparaissait rond sous le velours de la jupe couleur tan comme ses yeux chauds. » in Gabriele d'Annunzio, *Forse che si Forse che no*, traduit par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.344.

<sup>600</sup> Jean COCTEAU, *La Comtesse de Noailles, Oui et Non*, Perrin, Paris, 1963, pp.80-83.

<sup>601</sup> Marie SCHEIKÉVITCH, entretiens radiophoniques avec Roger Pillaudin, *Portraits et souvenirs, Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio*, Paris, 1960, rediffusion en podcast dans Les nuits de France Culture.

Sans doute pourrait-on saisir le reflet de quelques miroirs discrets d'intertextualité, car un des points essentiels de notre comparaison réside dans le fait qu'Isabella, en plus d'être une musicienne parfaite, soit aussi poétesse ; citant le vieux moine mystique Jacopone de Todi<sup>602</sup>, la jeune héroïne parsème l'ouvrage d'invocations spirituelles ambiguës, qui sont autant d'épithalames charnels désirés :

Di fiori e frutti  
M'è fornito il core.  
Di amorosi lutti  
E d'ardore si more.  
Li miei sensi tutti  
Languono in fervore,  
Tèmperisi l'amore,  
Ch'io nol posso portare !<sup>603</sup>

Ou bien, encore, le traditionnel *Amore, amore, che si m'hai ferita*<sup>604</sup>, et d'Annunzio d'ajouter : « La passion de ces cantiques, cette « Folie inconnue », cette « Folie illuminée », renouvelait dans ses nuits les délires de la musique. Le tremblement de son âme propageait son âme jusqu'aux étoiles, répandait son feu sans rayons vers les choses éternelles » ; allant plus loin il évoque une certaine *ardeur*<sup>605</sup> : « Tout à coup, elle se réveillait au « nouveau temps d'ardeur », avec la forme du baiser empreinte dans ses lèvres, avec toute sa sensualité soulevée dans son corps comme la

---

<sup>602</sup> Jacopone de Todi (né vers 1230 et mort en 1306) fut un poète mystique et religieux franciscain, auteur de cantiques spirituels (*Laudi Spirituali*) dont est friande Isabella.

<sup>603</sup> « De fleurs et de fruits / M'est orné le cœur. / D'amoureuses peines / Et d'ardeur se meurt. / Tous mes sens / Languissent, en ferveur. / Que l'amour me soit adouci, / car je ne le puis porter ! » in Gabriele d'Annunzio, *Forse che si Forse che no*, traduit par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.319. Poème extrait du 1<sup>er</sup> cantique du IV<sup>e</sup> livre des *Laudi Spirituali* de Jacopone de Todi.

<sup>604</sup> « Amour, amour, qui ainsi m'as blessée », Gabriele d'Annunzio, *Forse che si Forse che no*, traduit par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.216. Extrait du Cantique LXXXX de Jacopone de Todi, *Como l'anima se lamenta con Dio de la carità superardente in lei infusa* (Comment l'âme se lamente avec Dieu de la charité surardente dont elle est infusée).

<sup>605</sup> L'*ardeur* est un vocable que d'Annunzio affectionne autant qu'Anna de Noailles ; l'avion de Paolo Tarsis se nomme l'*Ardée*, Isabella se plaît à déclamer les cantiques de Jacopone de Todi « *qui court en avant de l'ardeur* » et, plus tard au sein du conflit mondial, il se plaira à combattre aux côtés des « *arditi* », ou Reparti d'assalto, corps spécial de l'armée italienne.

fin d'une multitude. »<sup>606</sup>, véritable écho aux accents impétueux de *L'Ardeur*, poème issu du *Cœur innombrable* et apprécié par Gabriele : « Rire ou pleurer, mais que le cœur / Soit plein de parfums comme un vase / Et contienne jusqu'à l'extase / La force vive ou la langueur. / Avoir la douleur ou la joie, / Pourvu que le cœur soit profond / Comme un arbre où des ailes fond / Trembler le feuillage qui ploie ; / (...) Que le cœur s'éclaire ou se voile, / Qu'il soit sombre ou vif tour à tour, / Mais que son ombre et que son jour / Aient le soleil ou les étoiles... »<sup>607</sup> ou de *La Vie profonde* : « Sentir dans son cœur vif l'air, le feu et le sang / Tourbillonner ainsi que le vent sur la terre ; / - S'élever au réel et pencher au mystère, / Être le jour qui monte et l'ombre qui descend »<sup>608</sup>.

Oui, décidément, le lyrisme d'Isabella Engherami dont l'élan mystique peut se rapprocher de la fougue d'Anna de Noailles : « Et c'est aussi l'extase et la pleine vigueur / Que de mourir un soir, vivace, inassouvie, / Lorsque le désir est plus large que le cœur / Et le plaisir plus rude et plus fort que la vie... »<sup>609</sup> offre un indéniable miroitement.

Sans doute plus encore lorsqu'elle improvise sur les jardins imaginaires de Volterra :

Tu ne sais pas que j'ai un jardin de jasmins, entre deux sépultures ? (...) -Sens, disait-elle de cette voix qui en s'atténuant créait l'incrédulité -sont-ils frais ? Il pleut doucement sur les jasmins, contre un mur qui conserve la chaleur du soleil. (...) et ce n'est plus une goutte de pluie mais d'essence, d'essence forte comme celle que les parfumeurs extraient à Chiraz, à Ispahan, dans les pays que tu as vus, que tu gardes au fond de ces yeux qui pour cela sont comme deux turquoises, deux turquoises malades<sup>610</sup> de moi maintenant, bien malades de moi, pauvre Aïni ! (...) -Sens, sens ! La pluie augmente. C'est encore une caresse pour les roses »<sup>611</sup>, écho à la Rêverie persane des *Éblouissements* (1907) : « Alors, je connaîtrai, moi qui rêvais tant d'elle, / Ispahan, feu d'azur, fruit d'or, charme des yeux, / Les jardins de Chirâz et la tombe immortelle / Où Sâdi refléurit en pétales joyeux. (...) Les bras levés, le cœur divinement sensible, / Je percevrai, dans l'air limpide, si mol, / O

---

<sup>606</sup> Gabriele d'Annunzio, *Forse che si Forse che no*, traduit par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.320.

<sup>607</sup> Anna de NOAILLES, « *L'Ardeur* » in *Le Cœur innombrable*, op. cit., pp.151-152.

<sup>608</sup> Anna de NOAILLES, « *La vie profonde* » in *Le Cœur innombrable*, op. cit., p.74.

<sup>609</sup> Anna de NOAILLES, « *Exaltation* », in *Le Cœur innombrable*, op. cit., pp.19-21.

<sup>610</sup> On se souvient des mots de d'Annunzio pour décrire les yeux d'Anna de Noailles : « *jamais les belles turquoises vertes de ses yeux ne semblèrent plus calmes, plus transparentes* » in Constantin PHOTIADÈS, *Gabriele d'Annunzio au Victorial*, Revue des Deux Mondes, 1<sup>er</sup> avril 1938, p.626.

<sup>611</sup> Gabriele d'Annunzio, *Forse che si Forse che no*, traduit par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.258.

musique d'amour frémissante et visible, / Les soupirs de la rose et du chaud rossignol ! »<sup>612</sup>

Si la fantaisie noaillienne, n'hésite pas à transporter son cher lac sur les terres de l'empire de Perse : *Je verrai scintiller, dans la nuit sans égale, / Sur ce terrain d'amour aux rosiers si cléments, / La rose du Calife et celle du Bengale, / Et mes tendres rosiers des soirs du lac Léman*, Isabella Inghirami, à l'inverse, prétend importer quelque jardin persan en Italie : *Pense ! J'ai un jardin chanté à l'envi par Nizami, par Dschami, par Hafiz, entre deux sépultures étrusques, sur une colline volterrane, peu éloignée du Palais de la Folie. Et j'ai aussi une gazelle*<sup>613</sup> ; enfin, voguant vers une féerie sentimentale, les amours de *Madschnoun*, « qui signifie le Fou, fou en extase de passion »<sup>614</sup> évoqués par Isabella s'apparentent aux *beaux garçons persans en bonnets de fourrure, / Aux profils aussi ronds que de jeunes béliers* et qui, s'adressant à Anna : *C'est vous, sœur de nos cœurs, vous l'amante des roses, prétendront la couronner Reine de Trébizonde, / Princesse de l'aurore et des nuits sans sommeil*<sup>615</sup>.

Fait singulier, Anna de Noailles dans sa préface au *Jardin des roses de Saâdi* (1913) citera une phrase du *grand poète d'Italie* – qui n'est autre que d'Annunzio ; l'on sait que la poétesse a toujours du mal à écrire son nom, par une sorte de pudeur ou peur de la réputation sulfureuse qu'il implique<sup>616</sup> ? – phrase à la mélancolie décadente, dont elle sera, pour ainsi dire, baignée : « La gioia è sempre l'altra riva » (La joie est toujours sur l'autre rive). « Sincère et ingrate mélancolie » commentera-t-elle avant d'en être littéralement envahie :

Je m'ennuyais. Cette lassitude des plus beaux spectacles, ce pathétique besoin d'être ailleurs, je l'éprouvais à peine arrivée. Les yeux errant à l'horizon : « Là, me disais-je, est Tarente ? Là, Sybaris. Là-bas, l'Ionie... » Abreuvée des splendeurs de cette nuit parfaite, je rêvais de l'autre rive.<sup>617</sup>

---

<sup>612</sup> Anna de NOAILLES, « *Réverie persane* » in *Les Éblouissements*, op. cit., pp.137-138.

<sup>613</sup> Gabriele d'Annunzio, *Forse che si Forse che no*, traduit par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.258.

<sup>614</sup> Idem, p.259.

<sup>615</sup> Anna de NOAILLES, « *Réverie persane* » in *Les Éblouissements*, op. cit., p.138.

<sup>616</sup> Voir à ce sujet l'article de Thomas Loué et Blaise Wilfert-Portal « *D'Annunzio à l'usage des Français, la traduction comme censure informelle* » in *Ethnologie Française* 2006/1 (Vol.36), Puf, 2006, pp.101-110.

<sup>617</sup> Anna de NOAILLES, préface au *Jardin des roses* de Saâdi, traduits par Franz Toussaint, L'édition d'art, Paris, 1965, pp. XVII-XVIII.

Aussi peut-on deviner, au creuset de cette insatisfaction réciproque, la fonte d'une partie de leurs personnages, réels ou rêvés. Personnages dont le besoin primordial est celui d'une perpétuelle évasion mentale, mère de fantaisies et chimères.

C'est dans l'éloquence, la fantaisie lyrique, la poésie mystique et passionnée, l'ascendance et le raffinement aristocratique, les plaisirs des jardins ou de la musique, dans une certaine extravagance vestimentaire aussi, que le personnage d'Isabella Inghirami s'inspirerait d'Anna de Noailles. Peut-être d'Annuzio, pressentait-il aussi, dans ces dernières années d'avant-guerre, la mélancolie d'une société crépusculaire dont les usages, le bel esprit, la sensibilité, et l'oisiveté semblaient déjà en péril ?

La découverte du désir, du plaisir des sens est avant tout intellectuelle chez la jeune Anna de Brancovan ; c'est au fil des lectures, dans le confortable confinement d'une cabine de bateau, en se penchant, avec feu, sur certains vers d'Alfred de Musset<sup>618</sup>, que le trouble opère. Anna se trouve, à quinze ans, plus *perspicace* que les dames d'expérience, aux *cheveux ternis* et devine les *trances du poète charnel, ses apostrophes hardies, habillées de la jupe de gaze des danseuses et voilées d'une musique de concert, qui engourdissaient une partie de (s)a conscience d'enfant si honnête*. Le poème de « Suzon », aux limites du sadomasochisme dirige en particulier *vers l'instinct sa voluptueuse et cruelle morsure*<sup>619</sup>. Il est vrai que le texte de Musset, entre Laclos, Théophile Gautier et John Polidori<sup>620</sup> donne à frémir : « Pénètre dans la chambre où Suzon dormira ; / (...) Donne-lui, si tu peux, de l'opium la veille. / Ta main à ses seins nus, ta bouche à son oreille ; / (...) Blesse-la quelque part, mêle son sang à ton sang ; / Que la marque lui reste et fais-toi la pareille ; / N'importe à quelle place, à la joue, à l'oreille, / Pourvu qu'elle frémissse en la reconnaissant / (...) Huit jours de cette épreuve et la proie est à toi... » . Le poème est lu par Anna avec une *ingénue et curieuse prédilection*<sup>621</sup>, elle l'accueille avec *le trouble des adolescentes pour qui le poète de l'obsession amoureuse sera éternellement le premier et pur amant*, son attention est tout entière retenue par la *ténèbre diabolique du sensuel amour*<sup>622</sup>.

---

<sup>618</sup> Les *Premières Poésies (1829-1835)* d'Alfred de MUSSET, Charpentier, Paris, 1863.

<sup>619</sup> Anna de NOAILLES, *Le Livre de ma Vie*, Hachette, Paris, 1932, p.76.

<sup>620</sup> John-William POLIDORI (1795-1821), écrivain anglais d'origine italienne, auteur d'une nouvelle *Le Vampire* (*The Vampyre*) parue en 1819 et inaugurant, à travers le terrifiant personnage de Lord Ruthven, une certaine mode de vampirisme littéraire et artistique.

<sup>621</sup> Anna de NOAILLES, *Le Livre de ma Vie*, Hachette, Paris, 1932, p.76.

<sup>622</sup> Anna de NOAILLES, *Le Livre de ma Vie*, Hachette, Paris, 1932, p.75.

## 4) Amour sacré

### a) *Les Vivants et les Morts, Le Visage émerveillé, Les Forces Éternelles*

La déclaration sarcastique, mais non moins sincère, faite par Anna de Noailles : « Je suis anarchiste selon l'évangile » à Paul Acker<sup>623</sup>, citée par l'abbé Mugnier, Bernanos, Maurras, Mauriac, Claudel, et volant de lèvres en lèvres, semble en résumer, à elle seule, la pensée religieuse. Éloignée des dévotions d'une belle-mère bigote<sup>624</sup> aux conseils absurdes « – Bêtifiez-vous, bêtifiez-vous. » Je m'imagine la vertu de ce verbe tombant dans la fournaise de la comtesse de Noailles<sup>625</sup> mais recevant force chanoine et ecclésiastiques (Monseigneur Duchesne<sup>626</sup> ou l'abbé Mugnier<sup>627</sup> son confident-confesseur), l'auteur des *Vivants et les Morts*, vit une relation passionnée, piquante et désabusée avec l'Église catholique, apostolique et romaine.

Car il faut bien distinguer l'Église de Dieu, les ministres de la déité ; Anna fréquente ceux-ci comme les ambassadeurs d'un pays qu'elle n'entend pas visiter et dont elle se moque volontiers. Aussi lors de la première visite de d'Annunzio, demande-t-elle à Monseigneur Duchesne, juste avant l'arrivée du poète sulfureux -et de ses œillets rouges sentant le « soufre du démon » :

« – Monseigneur, vous allez me rassurer ! Notre cher abbé Mugnier, à qui j'ai demandé un jour s'il croyait à l'enfer, m'a répondu que les Saintes Écritures l'y obligeaient, mais que ne doutant pas de la miséricorde infinie du bon Dieu, il était bien certain qu'il n'y avait personne dedans ! Qu'en pensez-vous ?... » ; l'ecclésiastique, amusé, lui répondit sur le même ton : « -

---

<sup>623</sup> Paul ACKER, Article « *Madame la Comtesse de Noailles* » in *L'Écho de Paris*, mercredi 1<sup>er</sup> avril 1903.

<sup>624</sup> La Duchesse de Noailles ou « *grand-maman duchesse* » confite en dévotion, reprochait souvent à Anna le scandale de ses publications et lui recommandait la plus grande discrétion, c'est-à-dire de renoncer à la plupart de ses publications.

<sup>625</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, note du 3 avril 1911, Mercure de France, Paris, 1985, p.208.

<sup>626</sup> Louis Duchesne (1843-1922) fut un chanoine, philologue et historien français ; académicien et Commandeur de l'ordre de Légion d'Honneur (Anna lui succédera en tant que première femme à accéder à ce grade, en 1931), il inquiéta le Pape Pie X par la modernité de son « *Histoire ancienne de l'Église* », qui fut mise à l'Index en 1912.

<sup>627</sup> Arthur Mugnier (1853-1944) fut un prêtre, vicaire et chanoine français. Prédicateur de talent et conférencier, son esprit -« *Le seul homme chez qui l'Esprit soit l'esprit* » selon Jean Cocteau- le conduisit à fréquenter une élite intellectuelle et mondaine parisienne dont il devint un très prisé confident-confesseur. Son *Journal (1879-1939)* publié en 1985 au Mercure de France est une mine de renseignements tant historiques, anecdotiques que littéraire et artistiques.

Pardon, pardon, (...) Il y a les théologiens ! Ils ont inventé cette demeure, ce n'est pas pour rien. Ils sont dedans ! »<sup>628</sup>

Mais au-delà de la récréation théologique, d'où vient cette réticence, cette répulsion pour une religion qui berça son enfance et dont elle connut les deux principaux systèmes ? Se convertissant, avec sa sœur, de la religion orthodoxe à la religion catholique le 22 février 1897, en vue de son prochain mariage avec le comte de Noailles, Anna se fit d'ailleurs rappeler par Monseigneur Odelin son illustre ascendance catholique maternelle, représentée par le Cardinal Musurus<sup>629</sup>. Mais l'ascendance ou le rite ne semblaient lui suffire, il nous faut chercher dès son plus jeune âge les paradoxes religieux qu'elle échafaudait, partagée entre le sentiment évangélique et l'aveu de son irréalisation.

La poétesse, dès l'enfance, se pare d'une des premières vertus évangéliques, la charité, doublée de la plus sensible empathie : « j'ai souhaité de mourir pour cesser d'avoir pitié »<sup>630</sup> non moins que d'une révolte, primaire et butée contre Dieu : « on ne parvint pas à me faire écrire le début de la dictée : « Dieu est juste. » « S'il est juste, il ne saurait être bon », affirmais-je avec l'entêtement de ceux qui refusent jusqu'au supplice de participer à une action coupable. »<sup>631</sup>

Et l'on vient à se demander ce qu'Anna put bien apprendre chez les sœurs Clarisses d'Évian, dont elle recommande la visite à l'*étranger qui viendra*, après sa mort, visiter son souvenir : « Pousse la porte en bois du couvent des Clarisses, / C'est un basalmique relais, / La chapelle se baigne aux liquides délices / De vitraux bleus et violets »<sup>632</sup>. Sans doute la messe basse lui procurait-elle des distractions propices aux divagations lyriques, tant l'on sent que l'enfant de son souvenir préfère ici l'atmosphère religieuse à son contenu divin.

Ainsi c'est plutôt sous l'inspiration d'un évangile de révolte selon « Saint Hugo » blessé par la mort de sa chère fille dans les *Contemplations (À Villequier)*, qu'Anna provoque déjà les foudres de l'églises : « Le regard perdu dans le ciel, dont le poète ne se détournait pas, qu'il abordait et harcelait au contraire par l'affliction, les reproches et ce qu'un vieux prêtre, aumônier des religieuses Clarisses, nommait avec regret le blasphème, je cherchais à y reconnaître les lois

---

<sup>628</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un journaliste*, tome III, op. cit., p.147.

<sup>629</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac, op. cit., p.102.

<sup>630</sup> « Devant l'enfant en guenilles, qui, dans la crainte du châtiment, harcèle le passant de ses prières et lui tend le bouquet de fleurs moite et fané que la main étrangère repousse ; » in Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.40.

<sup>631</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, pp.40-41.

<sup>632</sup> Anna de NOAILLES, *Étranger qui viendras...*, in *Les Forces Éternelles*, op. cit., p.102.

stupéfiantes et nécessaires du malheur »<sup>633</sup>. Ce même Victor Hugo, qu'elle comparait, dans un syncrétisme tout personnel, aux plus diverses divinités : « Je crois que c'est toi Pan, que c'est toi Jéhova, / Toi le chantant Homère, / Que l'immense océan, brisant ses bords, s'en va / Dans ta poitrine amère. / Quand je vois l'infini, je pense : « C'est Hugo, / C'est sa bouche profonde ! »<sup>634</sup>.

Blasphème coutumier, mode d'expression croirait-on normal pour Anna : « Car tu restes croyant jusque dans le blasphème. »<sup>635</sup> et dont elle parsèmera son œuvre à partir des *Éblouissements* et de ses *Paradis* : « cieux vides » mais sur lesquels les arbres *écrivent je ne sais quelle suprême histoire, Quel mystique Koran, qui relate la gloire / De l'azur éternel et de l'éther divin*, ou une *voyageuse nuée, / Robe aux plis balancés d'un dieu toujours absent, des jardins gais ou maussades* et, enfin, un *sol poudreux (...)* *Le paradis naïf et muet qui m'attend*<sup>636</sup>. Cette allusion au Coran pourrait surprendre en ce tout début de XXe siècle, mais décèle une pensée œcuménique novatrice, qu'Anna appliquait à sa vie même. Aussi en 1909, lors d'un séjour en Alsace et Lorraine annexées, se rendit-elle indifféremment, suite à l'inauguration du monument de Wissembourg (hommage aux soldats français tombés sur ce territoire depuis le XVIIIe siècle), à différentes cérémonies religieuses -rappelons que la France est encore, à cette époque partagée par l'affaire Dreyfus, malgré son heureuse résolution (1894-1906) : « Des services religieux eurent lieu dans l'église catholique, dans la chapelle protestante et à la synagogue. Mme de Noailles voulut paraître aux trois. »<sup>637</sup>

Cependant la religion catholique demeure sa principale violentée et lorsque Anna invoque le souvenir de Saint François de Sales<sup>638</sup>, visiteur mystique des soirs du lac Léman : « Voix céleste au-dessus des troupeaux, voix qui dit : / « Il est pour les agneaux de luisants paradis » c'est pour tout aussitôt nous faire entrer dans une « Porte ouverte soudain sur un doux monastère / Où la Clarisse en feu, qui ratisse la terre, / Arrose le rosier et vient nourrir le paon, / Semble être la rustique épouse du dieu Pan »<sup>639</sup>. On peut imaginer facilement le scandale que produisaient ces images païennes dont la fantaisie, sans être sadienne, n'est pas exempte de perversion. Cette

---

<sup>633</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.22.

<sup>634</sup> Anna de NOAILLES, *Stances à Victor Hugo*, in *Les Éblouissements*, op. cit., p.180.

<sup>635</sup> Anna de NOAILLES, *À Alfred de Musset*, in *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.91.

<sup>636</sup> Anna de NOAILLES, *Les Paradis*, in *Les Éblouissements*, op. cit., pp.181-182.

<sup>637</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un journaliste*, tome III, op. cit., p.143.

<sup>638</sup> François de Sales (1567-1622), est un saint catholique français, évêque originaire de Thorens-Glières en Savoie, et par conséquent présent dans la pensée religieuse familiale de la jeune princesse de Brancovan, qui, rappelons-le, passait la belle saison dans la propriété familiale d'Amphion, sur les rives du lac Léman.

<sup>639</sup> Anna de NOAILLES, *La Savoie*, in *Les Éblouissements*, op. cit., p.211.

image de la religieuse *en feu*, qui n'aurait pas déplu à Diderot, Anna l'avait déjà analysée et minutieusement, au point d'en tirer la chaleur d'un roman, *Le Visage émerveillé* (1904).

Pierre Brunel note, dans la préface de sa réédition de 2004, que la première phrase de l'ouvrage, inaugurant le journal d'une jeune sœur<sup>640</sup> entrée au couvent depuis à peine deux ans, interpelle : « Ce qui plaît le plus au Seigneur, c'est la pureté » a de quoi surprendre ceux qui imaginent Anna de Noailles en jeune païenne présentant, parmi d'autres poèmes, une Offrande à Pan ou une offrande à Kypri<sup>641</sup> ; en effet, rien ne nous aurait laissé croire à un tel élan mystique, à la candeur du journal d'une religieuse novice, dont les accents imitent Sainte Thérèse de Lisieux (1873-1897) : « Seigneur, je n'ai pas de bouche, pas de mains, pas de regard ; voyez je suis devant vous comme une fumée légère qui monte, comme une flamme transparente et droite. C'est cela la pureté. Je vous remercie Seigneur. »<sup>642</sup> bien qu'elle préférât elle-même se comparer à sainte Thérèse d'Avila, et à sa célèbre transverbération : « Il y a une sainte dans le Paradis qui me ressemble, c'est la sainte Thérèse ainsi que l'a représentée un sculpteur napolitain qu'on appelait le Bernin, et telle que je la vois sur une photographie que Julien m'a donnée »<sup>643</sup>.

Et cette phrase remue ; Pierre Brunel voit au commencement du livre « la célèbre formule que Rimbaud prête à la Vierge folle, dans une Saison en enfer : « La vraie vie est absente. » Il faudrait dire, plus justement encore : la vraie vie est ailleurs »<sup>644</sup> et sans doute a-t-il raison, car un parfum de soufre flotte dans les encensoirs, que Gide, naturellement, avait apprécié : « Votre *Visage Émerveillé* vient pour me délivrer du silence. Je ne me souviens pas d'avoir rien lu de plus brûlant et de plus frissonnant, de plus saturé de parfums, de plus trempé de larmes que les feuillets ailés de ce livre »<sup>645</sup>. Il faut dire que l'épigraphe même du roman, qui passe inaperçu, minuscule et glissé sur la page de titre donnait le ton : « Ce vertige de la jeunesse sur la mort... », le lecteur est prévenu, le destin de la religieuse ne s'annonce pas si paisible et son mariage de pureté, difficile.

Outre l'hommage au jardin et à l'enivrante nature, habituels chez Anna de Noailles, et qui se transposent avec évidence chez la religieuse, *ce qui est en elle de sensualité semble pouvoir se*

---

<sup>640</sup> Dont on ignore l'ordre, seul sa robe « *blanche et bleue* » est évoquée, p.9.

<sup>641</sup> Pierre BRUNEL, Préface au *Visage Émerveillé* d'Anna de Noailles, Rocher, Monaco, 2004, p.7.

<sup>642</sup> Anna de NOAILLES, *Le Visage émerveillé*, Calmann-Lévy, Paris, 1904, pp.1-2.

<sup>643</sup> Idem, p.102.

<sup>644</sup> Pierre BRUNEL, Préface au *Visage Émerveillé* d'Anna de Noailles, Rocher, Monaco, 2004, p.10.

<sup>645</sup> Lettre d'André GIDE à Anna de NOAILLES, datée du 18 juin 1904, in Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac*, op. cit., pp.158-159.

*reporter sur le jardin*<sup>646</sup>, l'intrigue s'avance bientôt<sup>647</sup> vers un tentateur (im)prévu : un jeune peintre, Julien Viollette, séduit par un tableau de valeur conservé dans la chapelle, s'apprête à franchir l'espace de pureté conventuel. Toutefois l'histoire n'est pas si grossière et le premier billet échangé « Je voudrais faire un sacrifice pour vous. »<sup>648</sup> laisse deviner une relation peuplée de sentiments élevés, dont le lyrisme n'est pas sans évoquer la séduction de *Pelléas et Mélisande* et le symbolisme de Maeterlinck : La jeune sœur Sophie<sup>649</sup> est à sa fenêtre, il est *deux heures du matin* et Julien lui dit : *N'ayez pas peur*, les mêmes paroles prononcées par Golaud tentant de rassurer Mélisande dans la scène d'exposition de la pièce ; de même un rappel de la scène première de l'acte III : *Mes longs cheveux descendent jusqu'au seuil de la tour* s'esquisse alors : « Ah ! toute ma vie descendait, comme des cheveux défaits, comme un ruisseau en pente droite... »<sup>650</sup>

Bien entendu, tout ceci n'empêchera Monsieur Viollette de violer l'intimité de la religieuse : « Je ne sais pas comment cela s'est fait, il m'a jeté une corde, je l'ai prise et attachée à la grille basse qui est devant ma fenêtre. »<sup>651</sup>, l'on en vient à douter d'une telle candeur doublée d'un tel esprit pratique. Le dialogue relaté de la jeune sœur et de la mère abbesse prête à sourire, et il serait difficile de n'y pas voir une malice noailtienne : « – J'ai peur, ma mère, j'ai eu des étouffements cette nuit, est-ce que je vais mourir ? (...) – Comment avez-vous eu cela mon enfant ? J'ai répondu : - – Voilà, je rangeais cette nuit mes livres ; un livre, le plus lourd, est tombé sur ma gorge, je me suis sentie oppressée ; j'ai peur de mourir. Elle m'a répondu en riant : – On ne meurt de rien à votre âge, petite fille... »<sup>652</sup>. Pourtant l'oppression continuera : « – Ma sœur bien aimée, laissez que je vous caresse... »<sup>653</sup> tentera Julien après l'avoir plusieurs fois embrassée.

---

<sup>646</sup> Pierre BRUNEL, Préface au *Visage Émerveillé* d'Anna de Noailles, Rocher, Monaco, 2004, p.13.

<sup>647</sup> Et ce, dès la douzième page : « *Il y avait un jeune homme à la chapelle ce matin.* » in Anna de NOAILLES, *Le Visage émerveillé*, Calmann-Lévy, Paris, 1904, p.12.

<sup>648</sup> Anna de NOAILLES, *Le Visage émerveillé*, Calmann-Lévy, Paris, 1904, p.20.

<sup>649</sup> On apprend enfin son nom à la page 93 : « *C'est la fête de sainte Sophie, c'est ma fête, je m'appelle sœur Sainte-Sophie.* », le prénom issu du grec « sophia » signifie sagesse, peut-être implique-t-il par avance son renoncement à Julien Viollette.

<sup>650</sup> Anna de NOAILLES, *Le Visage émerveillé*, Calmann-Lévy, Paris, 1904, p.37.

<sup>651</sup> Idem, p.45.

<sup>652</sup> Anna de NOAILLES, *Le Visage émerveillé*, Calmann-Lévy, Paris, 1904, pp.48-49.

<sup>653</sup> Idem, p.64.

Un poème sacrilège écrit par Julien Viollette, la *Prière à l'amour*<sup>654</sup>-on se souvient que le peintre veut également devenir écrivain, fait découvrir les *Fleurs du Mal*<sup>655</sup> à sœur Sophie- vante les charmes de l' antique *Éros, jeune Amour* et le transfigure en une Anna de Noailles particulièrement passionnée ; la poétesse transparait tout entière dans le personnage masculin tentateur et l'on ne peut s'empêcher de songer au futur poème « Deux être luttent » des *Forces Éternelles* (1920) :

Deux être luttent dans mon cœur,  
C'est la bacchante avec la nonne (...)  
La nonne souffre et rit quand même :  
C'est une Grecque au cœur soumis.  
La dionysienne gémit  
Comme un violon de Bohème !  
(...) Pourtant chaque soir, dans mon cœur  
Cette sage et cette furie  
Se rapprochent comme deux sœurs  
Qui foulent la même prairie.  
(...) Leurs fonts graves sont réunis ;  
La même angoisse les visite :  
Toutes deux ont, sans limite,  
La tristesse de l'infini !...<sup>656</sup>

Et l'expérience de ces personnages, Julien et sœur Sainte-Sophie, l'Anna-nonne (la nonne noaillienne est grecque comme le prénom de sœur Sophie qui signifie « sagesse ») et l'Anna-bacchante ne pouvait s'achever que dans une grande tristesse, annoncée, nous l'avons vu, par l'épigraphe. Après avoir tout avoué à la mère abbessse qui lui proposera de partir, une décision courageuse s'empare de la jeune sœur : « J'ai pris votre main et je vous ai dit : -Je reste... »<sup>657</sup>

---

<sup>654</sup> Idem, p.78.

<sup>655</sup> Et l'on sait à quel point Baudelaire fut condamné par l'église, secondée par le pouvoir de l'état laïc qui le condamna le 21 août 1857 à verser une amende et à supprimer certains poèmes du recueil, pour délit d'outrage à la morale publique.

<sup>656</sup> Anna de NOAILLES, *Deux être luttent*, in *Les Forces Éternelles*, op. cit., pp.221-223.

<sup>657</sup> Anna de NOAILLES, *Le Visage émerveillé*, Calmann-Lévy, Paris, 1904, p.177.

Après avoir été traversée par le doute « Hélas, comment resterai-je ? »<sup>658</sup>, c'est lors d'une dernière entrevue, interdite, avec Julien qui « a toujours la clef d'une des portes du couvent »<sup>659</sup> - on se demande comment la mère supérieure, au fait de l'idylle, n'a pas pris davantage de précautions- que la jeune religieuse donnera toute la mesure du sacrifice.

C'est, enfin, après la révélation stupéfiante de la mère abbesse, défigurée par une lettre : « elle a ajouté, avec une voix lente où elle semblait savourer toute sa douleur : -L'homme que j'ai aimé est mort... » que la jeune sœur Sainte-Sophie, mesurant avec stupéfaction le progressif silence de son amour défunt, se rendra presque intacte à la Vierge : « Sainte Vierge Marie, je vous offre le mois de mai, le mois de mai où chantent les colombes, où les douces nuits brûlent comme des veilles blanches, où le cœur de toutes les femmes se brise, quand, au bord des fenêtres d'été, l'odeur du jasmin est plus forte que leur courage... »<sup>660</sup>.

Le roman supporte une fin assez logique, car ainsi que le rappelle Pierre Brunel : « Les plaisirs du cœur ne se confondent, ni pour Anna de Noailles ni pour son héroïne, avec les plaisirs du corps »<sup>661</sup>, singulier crédo qui, déjà, la condamnait à la rupture avec le brûlant Julien Viollette. L'ouvrage demeure néanmoins un *roman de désir, sans nul doute, et d'un « passé voluptueux »*<sup>662</sup> mais aussi un exemple de renoncement, ce renoncement qui fonde les heures, les combats et l'existence même de la vocation religieuse.

Notons cependant une critique à peine voilée du colonialisme, et de la conversion religieuse, sans doute la plus percutante du roman : une *jeune fille noire d'Haïti*, arrivée au couvent, sœur Bénédicte, inspire à sœur Sainte-Sophie des remarques amères : « C'est comme si elle parlait à genoux avec la tête levée (...) il semble que notre religion si vive ait paralysé toute sa force. C'est comme si on l'avait battue pour lui enseigner Dieu (...) elle parle de son pays et d'autrefois ; elle dit : « le maître, l'esclave, les noirs »<sup>663</sup>. Anna de Noailles préfigure le poème *Les terres chaudes des Éblouissements* (1907), qu'elle avait peut-être déjà écrit :

C'est un brûlant accablement ;  
L'espace par chaude bouffée,  
Descend sur la plaine étouffée,

---

<sup>658</sup> Anna de NOAILLES, *Le Visage émerveillé*, Calmann-Lévy, Paris, 1904, p.181.

<sup>659</sup> Anna de NOAILLES, *Le Visage émerveillé*, Calmann-Lévy, Paris, 1904, p.185.

<sup>660</sup> Idem, p.212.

<sup>661</sup> Pierre BRUNEL, Préface au *Visage Émerveillé* d'Anna de Noailles, Rocher, Monaco, 2004, p.26.

<sup>662</sup> Idem, p.30.

<sup>663</sup> Anna de NOAILLES, *Le Visage émerveillé*, Calmann-Lévy, Paris, 1904, pp.146-147.

Sur le taillis lourd et dormant.

(...) Moiteur des nuits du Sénégal,  
Corps noirs brûlants comme une lave,  
Herbe où le serpent met sa bave<sup>664</sup>,  
Sanglot du désir animal !

O Rarahu<sup>665</sup>, ô Fatou-gaye<sup>666</sup>,  
O princesse Ariitéa<sup>667</sup>,  
Ivres d'un feu puissant et bas  
Qui vous brûle jusqu'aux entrailles. <sup>668</sup>

Et le portrait qu'elle nous livre de sœur Bénédicte et de ses origines : « vous vous surveillez tout le temps, vous n'avez pas de révolte, -mais c'est une honte je crois, -et j'ai rougi de vous voir ce matin goûter comme nous à de petits haricots cuits dans l'eau, avec vos lèvres énormes qui ont mangé des mangues, la mangue que vous préférez, dont vous m'avez parlé, la mangue muscat qui est verte, qui vous l'avez dit, se déroule jusqu'au noyau dans la bouche. O beau pays nègre ! pays vingt fois plus chaud que moi-même ; pays de la force brûlante, qui avez deux torrents, le soleil et l'amour ! »<sup>669</sup> est un hommage à sa force brisée, à sa noblesse contenue, à ces soleils sensuels et libres que le colonialisme, appuyé par la religion *civilisatrice et universelle*, a éteint en elle. Anna de Noailles, par la vision étroite et raciste de sœur Sainte-Sophie -mais pouvait-il en être autrement pour cette fille de la petite bourgeoisie provinciale, à la fin du XIXe siècle ?- s'insurge contre la mission de l'Église contemporaine, trop analogue, hélas, à ces conversions forcées que les jésuites entamèrent au XVIe siècle, au nom de l'évangélisation.

L'abbé Mugnier, dans son *Journal*, se révolte à la lecture du *Visage émerveillé* et semble oublier toute un pan de la littérature libertine et plus tard romantique où l'amour sacrilège

---

<sup>664</sup> Encore une approximation dont est coutumière Anna et que nous évoquâmes dans la sous-partie consacrée à la nature située dans la deuxième partie de cette étude, *Vers de grandes thématiques*.

<sup>665</sup> Rarahu est un personnage extrait de *Rarahu, idylle polynésienne*, par Pierre LOTI, Calmann-Lévy, Paris, 1879.

<sup>666</sup> Fatou-gaye est un personnage extrait du *Roman d'un Spahi* de Pierre LOTI, Calmann-Lévy, Paris, 1881.

<sup>667</sup> La princesse Ariitea est un personnage extrait du *Mariage de Loti, Rarahu*, par Pierre LOTI, Calmann-Lévy, Paris, 1893.

<sup>668</sup> Anna de NOAILLES, *Les terres chaudes* in *Les Éblouissements*, op. cit., pp.50-52.

<sup>669</sup> Anna de NOAILLES, *Le Visage émerveillé*, Calmann-Lévy, Paris, 1904, pp.147-148.

triomphe : « Cette religieuse qui écrit, dans un cahier, ces descriptions d'odeurs, de couleurs, de saveurs, c'est invraisemblable ! Cette religieuse qui reçoit, la nuit, dans sa cellule, un jeune homme qui l'aime de plus en plus et qui lui cède trop, Julien, c'est, encore et toujours davantage, plus invraisemblable ! Cette religieuse qui finit par confier cet amour coupable à la mère supérieure, laquelle se fâche sans doute, mais ne renvoie pas sévèrement la sœur qui a commis ces sacrilèges, et cela parce qu'elle a aussi aimé jadis, c'est invraisemblable comme ce qui précède ! »<sup>670</sup> Mais l'abbé se ravise bientôt, et relève tout de même l'invention littéraire d'Anna, cet impressionniste littéraire frissonnant<sup>671</sup> qui se caractérise par la description d'objets, de senteurs ou de détails non liés -en apparence- à l'action (un bol blanc oublié dans un jardin par exemple), opérant des synesthésies troublantes, ou les suggestions éloquentes d'un non-dit pictural : « Donc, j'abandonne le fond, mais pour la forme, il y a là du nouveau, des instantanés et des inattendus. Des sensations qui deviennent des sentiments. Des couleurs, des saveurs, des odeurs prêtées à ce qui n'en avait pas jusqu'ici. Des êtres très petits qui jouent un rôle défini, qui surgissent de l'ombre. Des coins minutieusement et rapidement observés... des rapports lointains, nuancés, qui se précisent en un clin d'œil... »<sup>672</sup>

L'abbé Mugnier, excellent critique, achève sa page du 1<sup>er</sup> décembre 1910 en reliant le *Cœur Innombrable* de 1901 -où dans le poème *Le verger*, Anna sera pareille dans (sa) candeur nouvelle et (sa) simplicité / À (son)frère le pampre et (sa) sœur la groseille<sup>673</sup> au *Visage Émerveillé* de 1904 : « Mme de Noailles a renchéri sur Saint François d'Assise : elles se penche encore plus bas. Elle dit au melon blanc : « Vous êtes mon frère », à la framboise, « Vous êtes ma sœur » ! Il y a encore et surtout des joies subites, des désirs qui brûlent, de l'infini dans la limite... »<sup>674</sup>.

C'est encore l'abbé Mugnier – et quel autre professionnel du sacré nous pourrait-il mieux éclairer ? - qui note dans son *Journal*, le 22 novembre 1910, avant même la publication des *Élévations*<sup>675</sup> ou des *Tombeaux*<sup>676</sup>, parties spirituelles des *Vivants et les Morts* (1913) : « Pour

---

<sup>670</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.197, note du 1<sup>er</sup> décembre 1910.

<sup>671</sup> Voir à ce sujet l'article de Charles du Bousquet, « *L'impressionnisme en littérature, la Comtesse Mathieu de Noailles* » dans *Tout-Liège*, 10 septembre 1905.

<sup>672</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.197, note du 1<sup>er</sup> décembre 1910.

<sup>673</sup> Anna de NOAILLES, *Le verger*, in *Le Cœur innombrable*, op. cit., p.18.

<sup>674</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.197, note du 1<sup>er</sup> décembre 1910.

<sup>675</sup> Troisième partie du recueil, les *Élévations* comprennent vingt poèmes mystiques exceptés ceux consacrés à Mistral, p.300 ou Napoléon, p.306.

<sup>676</sup> Quatrième et dernière partie du recueil comprenant seize poèmes funèbres et mystiques.

moi, je recueille ces cris de souffrance, de désir et d'adoration et j'en fais mes propres prières. On croirait entendre Saint Augustin, Sainte Thérèse, Pascal, mais c'est toujours la comtesse de Noailles. Personne ne m'a donné, comme elle, la perception de l'infini. Même quand elle traduit ses impressions sous une forme concrète, elle a horreur de la limite. Si elle a saigné tant de fois, c'est qu'elle s'est heurtée à l'infranchissable. »<sup>677</sup> préfigurant l'avis de Lucien Corpechot : « Si imprégnés de sensualisme que soient les poèmes de Mme de Noailles, ils ne touchent pas moins aux grands mystères spirituels où se cache le sens de la vie ? Inhabile à en raisonner, le poète nous en communique l'inquiétude d'une façon si directe qu'il en fait autant de drames. Avec toutes ses faibles doctrinales, le poème des Vivants et des Morts<sup>678</sup> est tout entier dominé, ne serait-ce que pour le nier, par la préoccupation de l'au-delà »<sup>679</sup>. Aussi est-on dirigé, par l'avis de contemporains attentifs, vers une nouvelle préoccupation noaillienne, aux tourments existentiels dominés par les angoisses physiques et mystiques, par une crainte de l'ailleurs et de l'après, que l'*Honneur de souffrir*<sup>680</sup>, en 1927, portera à son point culminant. Mauriac y verra une conséquence de la mesure du temps : « L'écoulement, la fuite, la dissolution de l'être adoré devint ainsi le motif essentiel de cette poésie, si longtemps consacrées à tous les ciels et à tous les jardins du monde. Le thème bergsonien de la durée (qui devait trouver, grâce à Proust, sa transposition romanesque) fournit à cette porteuse de lyre une source de sublime... »<sup>681</sup>

Les *Vivants et les Morts*, paru en 1913, marque un tournant décisif dans l'écriture poétique d'Anna de Noailles ; changement d'éditeur (Calmann-Lévy est abandonné pour Arthème Fayard), changement de ton, changement de conception : « C'est son livre le plus surveillé, on pourrait presque dire le plus pensé » dira Lucien Corpechot avant de signaler que l'ouvrage marque également l'*apogée de son succès* <sup>682</sup>. Succès qu'elle voulut partager avec l'auteur de *Forse che si Forse che no*, lui faisant aussitôt parvenir un exemplaire, enrichi de cette dédicace « À Gabriele d'Annunzio, au génie éclatant et total, -à la bonté duquel je crois aussi- et à qui je voudrais adresser les louanges que lui-même donne à la Terre, au Feu, à l'Eau, à l'Air. » <sup>683</sup> Anna a donc

---

<sup>677</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.196.

<sup>678</sup> Corpechot veut parler du recueil *Les Vivants et les Morts*

<sup>679</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un journaliste*, tome III, op. cit., p.158.

<sup>680</sup> Anna de NOAILLES, *L'Honneur de souffrir*, Grasset, Paris, 1927.

<sup>681</sup> François MAURIAC, « *Encore elle* » in *Journal*, Grasset, Paris, 1934, p.83.

<sup>682</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un journaliste*, tome III, op. cit., p.155.

<sup>683</sup> Guy TOSI, « Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio », *Quaderni Dannunziani XII-XIII*, 1958, p.6.

lu les *Laudi*<sup>684</sup> et, plus encore, communie pleinement à cet esprit mystique, lointain héritier de la pensée du prêcheur aux oiseaux, Saint François d'Assise.

Aussi le poète intitule-t-il son recueil en détachant un fragment commun *au Symbole des apôtres* : « d'où Il<sup>685</sup>viendra pour juger les vivants et les morts » (verset 7) et à celui de *Nicée-Constantinople* -plus connu sous le nom de *Credo*<sup>686</sup> : « Il reviendra dans la gloire, pour juger les vivants et les morts ; et son règne n'aura pas de fin. ».

En choisissant ce titre, Anna définit la tonalité d'un ouvrage sombre, majoritairement préoccupé par sa disparition « J'espère de mourir »<sup>687</sup>, celle de ses proches « Tu t'éloignes cher être... »<sup>688</sup> et le questionnement métaphysique et religieux des *Élévations* et des *Tombeaux*, parties dernières. Seule la seconde partie intitulée *Les Climats* apporte la luminosité de son séjour italien, la Vie que l'on attendait en contre-nuit de ce recueil doloriste ; cependant malgré cette échappée de ciel bleu, d'*Azur antique* et de *Langueur des voyages, la somptueuse tapisserie des apparences se décolore devant l'invisible, devant le grand tumulte intérieur auquel, avec tout son génie, elle est impuissante à donner une forme ou une expression !*<sup>689</sup>

Pour justement tenter de donner une forme d'expression à ces interrogations mystiques, la poétesse endossera même, pour un moment, l'habit sacerdotal, dans une sorte de syncrétisme pythique :

Comme un prêtre en proie à de sublimes transes,  
J'apercevais le monde à travers des flambeaux  
Je possédais l'ardente et fertile ignorance,  
Parfois, je parlais des tombeaux.

(...) Je cherchais à poursuivre à travers les espaces,  
Ces routes de l'esprit que prennent les regards,

---

<sup>684</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Laudi del cielo, del mare, della terra e degli eroi*, poèmes en cinq volumes, Fratelli Treves, Milan 1903-1912 dont le cinquième, *Astérote*, posthume, aux éd. Zanichelli, 1948.

<sup>685</sup> (Dieu).

<sup>686</sup> Le Credo (en latin : « je crois »), est une règle de foi que l'Église, selon les premiers chrétiens, reçut directement des apôtres. Il est de nos jours appelé « *profession de foi* » et récité dans les offices sous ses deux formes, *Symbole des apôtres* (version courte) ou *Symbole de Nicée-Constantinople*.

<sup>687</sup> Pages 20-21.

<sup>688</sup> Pages 19.

<sup>689</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un journaliste*, tome III, op. cit., p.158.

Et dans cet infini, mon âme, jamais lasse,  
Traçait son sillon comme un char.

(...) Je vivais, je disais les choses éphémères ;  
Les siècles renaissaient dans mon verbe assuré,  
Et, vaillante, en dépit d'un cœur désespéré,  
Je marchai, en dansant, au bord des eaux amères.<sup>690</sup>

S'inspirant d'une vieille tradition poétique française, Anna s'essaye au lyrisme religieux, tressé de prières, de psaumes ou d'élévations spirituelles -convenue ou ressenties – tel celui de Malherbe et de sa *Prière pour le Roy Henry le Grand allant en Limozin* :

Conforme donc, Seigneur, ta grâce à nos pensées :  
Ôte-nous ces objets qui des choses passées  
Ramènent à nos yeux le triste souvenir ;  
(...) Si tu le fais, Seigneur, il fera des merveilles,  
Et vaincra nos souhaits par nos prospérités.  
(...) Et les fruits passeront la promesse des fleurs.<sup>691</sup>

... comparable aux divinations d'une prophétesse que François Mauriac faisait remonter aux âges bibliques : « La sibylle Noailles est d'avant le Christ »<sup>692</sup> :

Je parlais des tombeaux, et ma voix abusée  
Chantait le sol fécond, l'arbuste renaissant,  
La nature immortelle, et sa force puisée  
Au fond des gouffres languissants !<sup>693</sup>

... et dont les affres répondent à ceux des *Odes* de Jean-Baptiste Rousseau :

---

<sup>690</sup> Anna de NOAILLES, *Les Vivants et les Morts*, Fayard, Paris, 1913, pp.346-347.

<sup>691</sup> François de MALHERBE, *Prière pour le Roy Henry le Grand*, Poésies, Poésies/Gallimard, 1982, pp.75-76.

<sup>692</sup> François MAURIAC, article *Anna de Noailles*, Nouvelle Revue Française, Paris 1<sup>er</sup> octobre 1924.

<sup>693</sup> Anna de NOAILLES, « Je vivais. Mon regard comme un peuple... » in *Les Vivants et les Morts*, Fayard, Paris, 1913, p.346.

Un précipice affreux devant eux se présente ;  
Mais toujours leur raison, soumise et complaisante,  
Au-devant de leurs yeux met un voile imposteur.  
Sous leurs pas cependant s'ouvrent les noirs abîmes,  
Où la cruelle mort, les prenant pour victimes,  
Frappe ces vils troupeaux dont elle est le pasteur.<sup>694</sup>

Mais ne nous y trompons pas, Anna n'emprunte à cette tradition que sa forme, et pour ainsi dire l'esprit sans Esprit ; le premier poème des *Élévations*, *La prière* en donne le ton :

Comment vous aborder, redoutable prière ?  
Ce qu'il faudrait, mon Dieu, c'est ne rien demander  
Qui n'ait votre impalpable et pensive lumière,  
Et qui ne nous combatte au lieu de nous aider.

(...) Et puis, avec quels yeux et quelles mains humaines  
Concevoir votre esprit, vos aspects, vos séjours ?  
Parfois, en suffoquant, je pressens vos domaines  
Quand il faut plus de place à mon extrême amour.<sup>695</sup>

C'est la supplique d'une incroyante tentée par la foi, d'une athée s'adressant au Dieu qu'elle ne conçoit pas, d'une âme inquiète qui cherche, en tâtonnant, l'explication de l'indicible. Mais cette recherche, ce doute intense, lui offre du moins une compensation, celle d'un chemin de vérité :

– Être un tigre blessé, qui s'allonge et qui saigne  
Dans vos forêts, mon Dieu, peu sûr d'être sauvé...  
J'ai vu trop de repos chez ceux qui vous atteignent :  
La sainteté n'est pas de vous avoir trouvé !...<sup>696</sup>

---

<sup>694</sup> Jean-Baptiste ROUSSEAU, *Ode III*, tirée du psaume latin XLVIII *Sur l'aveuglement des hommes du siècle*, in *Œuvres choisies*, Pélagaud, Paris, 1861, p.7.

<sup>695</sup> Anna de NOAILLES, « *La prière* » in *Les Vivants et les Morts*, Fayard, Paris, 1913, pp.259-260.

<sup>696</sup> Idem, p.263.

L'amour sacré chez Anna de Noailles est sans doute une variation de son appétit d'absolu ; la soif d'une âme dont l'exigence débordait infiniment l'amour humain et qu'elle tenta de désaltérer dans une quête spirituelle faussée : « Elle-même paraissait terriblement sûre de ne jamais succomber à la tentation de Dieu, comme si elle eût été tirée sur la berge, très loin du courant de grâce où beaucoup de ses jeunes frères se sentaient entraînés. Elle paraphrasait en vain Pascal dans ses sublimes Élévations ; elle dressait en vain vers Dieu l'holocauste de ses poèmes (« Mon Dieu, je ne sais rien, mais je sais que je souffre... »). La fumée du sacrifice était rabattue vers la terre. »<sup>697</sup>

Continuant, dans les *Forces Éternelles* (1920)<sup>698</sup>, d'adresser quelques suppliques à la divinité : « Plus je vis, ô mon Dieu » ou aux abstractions des « Espaces infinis » : « En vain j'ai soutenu, tremblante jusqu'aux moelles, / Le combat de l'esprit avec l'universel, / J'ai toujours vu sur moi, étranger et cruel, / Le gel impondérable et hautain des étoiles ! »<sup>699</sup>, la *Sibylle Noailles* semble délaisser son exercice. *L'énigme universelle* se détache d'un univers religieux qu'elle affleure, dont on peine à saisir les contours dans les *Poèmes de l'Esprit*<sup>700</sup> ; elle ne veut d'ailleurs *plus participer, d'un cœur sensible et fort, / Au noble, téméraire, dérisoire effort / D'extraire de la foule humaine un dieu sublime*<sup>701</sup>.

La quatrième et dernière partie du recueil, intitulée les *Poèmes de l'Amour*, amère et mélancolique, annonce la dérivation du sujet mystique vers un ouvrage qui viendra perturber quatre années de silence lyrique : *Le Poème de l'Amour* (1924).

Le partage de cet amour, qui n'est, finalement ni tout à fait humain ni tout à fait céleste, continue d'occuper des frontières floues, mouvantes dans la pensée de l'auteur ainsi que l'épigraphe du *Poème de l'Amour* (1924)<sup>702</sup> nous le laisse entendre : « Il faut d'abord avoir soif... Catherine de Sienne. » L'on en vient à se demander ce que la pensée de Catherine de Sienne vient apporter à cet ouvrage qui fut le fruit d'une rencontre passionnée, avec Maurice Chevalier, dans le charme dansant de l'automne 1921<sup>703</sup>. La passion unilatérale d'Anna est prétexte à un long monologue insatisfait, souvent abstrait et au plus loin de préoccupations

---

<sup>697</sup> François MAURIAC, « Anna de Noailles est morte » in *Journal*, Grasset, Paris, 1934, pp.78-79.

<sup>698</sup> Anna de NOAILLES, *Les Forces Éternelles*, Fayard, Paris, 1920.

<sup>699</sup> Anna de NOAILLES, « Les Espaces infinis » in *Les Forces Éternelles*, Fayard, Paris, 1920, p.219.

<sup>700</sup> Troisième partie des *Forces Éternelles*.

<sup>701</sup> Anna de NOAILLES, « Étonnement » in *Les Forces Éternelles*, Fayard, Paris, 1920, p.285.

<sup>702</sup> Anna de NOAILLES, *Le poème de l'Amour*, Fayard, Paris, 1924.

<sup>703</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac, op. cit., p.342.

spirituelles. Pourtant, le 9 septembre 1924, Henri Bergson<sup>704</sup> se réjouit de saisir *des mots qui expriment l'inexprimable* et y voit une métaphysique inédite : « De votre Poème de l'Amour se dégage ce que j'appellerais une métaphysique de la sensation. Par une opération magique, vous nous faites apercevoir dans la sensation tout un monde de pensées avec lequel -je ne sais comment- elle coïncideraient ; l'infini nous apparaît ainsi dans l'élémentaire. Mais en même temps se découvre l'immensité d'illusion (...) qui est au fond de la passion humaine »<sup>705</sup>.

Le poème LXI offre un saisissant blasphème issu de cette métaphysique de la sensation :

Je crois à l'âme, si c'est elle  
Qui me donne cette vigueur  
De me rapprocher de ton cœur  
Quand tu me parais sombre et rebelle !

Je crois à l'âme, si vraiment  
C'est elle que je tiens l'audace  
De t'avoir scruté face à face  
Dans les divins commencements !

-Mais, ô nature impérieuse,  
Instinct qui ne cédez jamais,  
Turbulence mystérieuse,  
N'est-ce point par vous que j'aimais ?...<sup>706</sup>

Il annonce la venue d'un athéisme prochain, parachevé dans *L'Honneur de souffrir* (1927). Anna se détache alors d'un quelconque souvenir mystique ou spiritualiste et se propulse dans un matérialisme des plus déconcertants :

## VI

---

<sup>704</sup> Henri Bergson (1859-1941) est un philosophe français et académicien ; ami d'Anna de Noailles, il lui remettra la cravate de Commandeur de l'ordre de la Légion d'Honneur en 1931.

<sup>705</sup> Idem, p.343.

<sup>706</sup> Anna de NOAILLES, *Le poème de l'Amour*, Fayard, Paris, 1924, p.84.

Ils ont inventé l'âme afin que l'on abaisse  
Le corps, unique lieu de rêve et de raison,  
Asile du désir, de l'image et des sons,  
Et par qui tout est mort dès le moment qu'il cesse.

(...) – Je ne commettrai pas envers votre bonté,  
Envers votre grandeur, secrète mais charnelle,  
O corps désagrégés, ô confuses prunelles,  
La trahison de croire à votre éternité.  
Je refuse l'espoir, l'altitude, les ailes,  
Mais étrangère au monde et souhaitant le froid  
De vos affreux tombeaux, trop bas et trop étroits,  
J'affirme, en cherchant vos nuits vastes et vaines,  
Qu'il n'est rien qui survive à la chaleur des veines !  
L'esprit n'est que la chair, l'âme n'est que les os.<sup>707</sup>

C'est désormais un combat : « l'âme, qui n'est jamais que des instincts qui rêvent, / Et qui ne peut tromper la divine raison. »<sup>708</sup>, presque une revendication : « L'esprit n'est que la chair, l'âme n'est que les os. »<sup>709</sup>, il ne saurait plus être question de Dieu, de disputer sa présence ou de s'adresser à l'espace muet, que la poétesse utilisait jusqu'alors comme un musicien l'eût fait d'une vaste caisse de résonance.

Au couchant de sa vie, à partir de 1926, Anna se *sente exclue de tout un mouvement nouveau, cette vague de spiritualisme qui s'étend*. Elle voudrait connaître Maritain<sup>710</sup> pour rejoindre *une montée de vie spirituelle à laquelle elle ne participe pas*.<sup>711</sup>

Cocteau, épisodiquement proche de Maritain l'irrite ; au cours d'une de ces innombrables querelles qui l'opposaient à l'auteur du *Potomak*, Anna l'accuse de commencer à détruire

---

<sup>707</sup> Anna de NOAILLES, *L'Honneur de souffrir*, Grasset, Paris, 1927, p.18-19.

<sup>708</sup> Anna de NOAILLES, Poème LXVII, in *L'honneur de souffrir*, Grasset, Paris, 1927, p.109.

<sup>709</sup> Anna de NOAILLES, Poème LXXIX, in *L'honneur de souffrir*, Grasset, Paris, 1927, p.125.

<sup>710</sup> Jacques MARITAIN (1882-1973) est un philosophe français, figure importante d'une école de pensée philosophico-théologique, le *néo-thomisme* du XXe siècle ; inspirée par l'œuvre écrite de Saint Thomas d'Aquin, celle-ci est développée à partir du XIXe siècle pour répondre aux objections posées au christianisme catholique par la modernité.

<sup>711</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.470, note du 20 mai 1926.

Maritain, dénonce une *intrusion nuisible*, « on détruit toujours ce qu'on aime ». Cocteau, lucide, lui reproche à son tour de *n'aimer qu'elle, d'être à elle-même son Dieu, de vouloir être sa propre création*. Sans appel, la comtesse lui rétorque : « Je suis une mystique sans Dieu ».<sup>712</sup>

En 1935 -Anna disparaissait le 30 avril 1933-, Cocteau se souviendra de ces débats théologiques endiablés dans les *Portraits-souvenir* : « Après ma mort, j'irai voir Anna de Noailles. Je traverserai le vestibule de nuages. Je pousserai la porte et j'entendrai les voix de disputes : « Mon petit, vous le voyez, il n'y a rien après. Vous vous souvenez... je vous l'avais dit ! » ... Et pour ma joie éternelle, tout recommence. La comtesse parle. »<sup>713</sup>

Toutefois, après s'être confessée à son cher abbé Mugnier, cette mystique incroyante, recommanda que l'on détache son cœur -ce fut le soin d'Elie Faure, anesthésiste et historien de l'art bien connu- et qu'à l'exemple des Reines de France, on le place dans le couvent des sœurs Clarisses de son enfance, à Évian : « Peut-être a-t-on mis là, comme je le souhaite, / Mon cœur qui doit tout à ces lieux, / À ces rives, ces prés, ces azurs qui m'ont faite / Une humaine pareille aux dieux ! »<sup>714</sup>, articulant en un dernier souffle, sans doute, son dernier blasphème<sup>715</sup>.

## **b) Le Martyre de Saint Sébastien, la Pisanelle, Les paraboles de d'Annunzio : un scandale dans le clergé**

Que reste-t-il de l'éducation religieuse de ses préceptrices bigotes de Pescara<sup>716</sup>, de l'esprit jésuite du lycée Cicognini de Prato<sup>717</sup> et de la tradition catholique ancestrale chez d'Annunzio ?

---

<sup>712</sup> Le lendemain, elle lui téléphonait : « *À l'altitude où nous sommes, votre ciel et mon néant se rejoignent.* » in Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, pp.470-471.

<sup>713</sup> Jean COCTEAU, *Portraits-souvenir*, Les Cahiers Rouges, Grasset, Paris, 2013, (la première édition date de 1935), p.164.

<sup>714</sup> Anna de NOAILLES, *Étranger qui viendras...*, in *Les Forces Éternelles*, op. cit., p.102.

<sup>715</sup> Le cœur « resta longtemps confié à la prière des Dominicains du Faubourg Saint Honoré, car les Clarisses d'Évian ne purent accueillir dans leur chapelle cette relique profane et on l'enterra sous une stèle au cimetière de Publier. » in Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse Edmond de Polignac*, op. cit., p.384.

<sup>716</sup> Ermenegilde et Adele Del Gado, « *deux vieilles demoiselles bigotes* » que Gabriele caricaturera, sans scrupules, dans ses nouvelles : *La Comtesse d'Amalfi* et *Les Vierges*, in Pierre de MONTERA, *Gabriele d'Annunzio*, op. cit., p.10.

<sup>717</sup> D'Annunzio y fut inscrit le 29 octobre 1874 et y demeura 7 années jusqu'au baccalauréat, dans une formation des plus strictes, à la « *tenue réglementaire -dolman à brandebourgs, ceinture de cuir, galons sur les manches* », in Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.66.

Une passion pour l'art religieux, pour le mysticisme, pour les saints et martyrs, et surtout, à l'image d'Anna, pour le blasphème et autres sacrilèges. Une perpétuelle provocation mais malaisée à définir, tant elle est voilée par un goût esthétique (ses demeures dont celle du Vittoriale ruissèleront de statues et bigoteries en tous genres) et sa superstition christiano-païenne, héritée de ses profondes terres d'Abruzzes. Il y a chez le poète une crainte du religieux, de la divinité partagée par une foi sarcastique et un anticléricalisme grinçant, présents tant dans ses poèmes de jeunesse : « et le pacifique chanoine au ventre obèse, apercevant tes blanches nudités, se détourne avec une hypocrite rougeur »<sup>718</sup>, ou la terrible *Ora satanica* (Heure satanique)<sup>719</sup> empruntée à Carducci, que dans ses nouvelles telles que *San Pantaleone*<sup>720</sup> (sanglante bataille entre deux villages, dont le détonateur est un vol de cierges !) ou *Le Martyr*<sup>721</sup> (un matelot mourra faute de soins barbares et d'une dévotion aveugle à Saint Roch). Son théâtre est souvent bercé de mysticisme, de la *Fille de Iorio* (1903), au *Martyre de Saint Sébastien* (1911) ou encore à *La Pisanelle* (1913).

À cette dernière, comédie en un prologue et trois actes, qui connut deux titres -*La Pisanelle ou la mort parfumée*, trop évident, cèdera la place à *La Pisanelle ou le jeu de la Rose et de la Mort*- une sorte de frénésie, tirée des ballets russes, donna un air de « mirage oriental », de nouvelle *Thaïs*<sup>722</sup>. Une belle esclave de Pise (la Pisanelle donc, et non la pisane attendue) sera appelée à régner sur l'île de Chypre avant de mourir sous une pluie de roses empruntée, semble-t-il, à Héliogabale. L'action se situe au XIIe siècle, dans les remous du grand schisme d'Orient<sup>723</sup>

---

<sup>718</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, « *Au Bacchus Dionysius* », in *Primo Vere, Poésies (1878-1893)* traduites par Georges Hérelle, op. cit., p.430.

<sup>719</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, « *Ora satanica* », in *Appendice da Primo Vere (1879), Tutte le Poesie*, op. cit., pp.88-89.

<sup>720</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Saint-Pantaléon*, in *Episcopo et Cie*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1895.

<sup>721</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Le Martyr*, in *Episcopo et Cie*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1895

<sup>722</sup> Anatole FRANCE, *Thaïs*, Calmann-Lévy, Paris, 1891, s'inspire de la vie d'une pécheresse repentie dans l'Égypte du IVe siècle et mêle la volupté, la prière et la rédemption ; le thème, ambigu, en vogue à cette époque, provoqua le triomphe du célèbre opéra éponyme de Jules Massenet sur le poème de Louis Gallet (1893) ; Anna de Noailles avait également écrit une « *Méditation devant la dépouille de Thaïs* » in *De la Rive d'Europe à la Rive d'Asie*, Dordonné, Paris, 1913.

<sup>723</sup> La séparation des Églises d'Orient et d'Occident se caractérise par l'éloignement progressif puis par la rupture entre les quatre églises d'Orient et celle d'Occident, débutant le 16 juillet 1054 (bulle excommuniant le patriarche Michel Ier Cérulaire) puis exacerbée par le détournement de la quatrième croisade et du sac de Constantinople en 1202.

, prétexte aux vifs débats théologiques du prologue, -d'Annunzio se délecte- opposant neuf évêques latins<sup>724</sup> et quatre évêques grecs. Confortablement installés dans la grande salle dite *la Volte*, les pontifes assistent au banquet royal, et trouvent naturellement prétexte à se quereller en ce sabir de vieux français que l'auteur affectionne :

L'évêque grec de Salamine :

– Seule maintenant règne sur Chypre Notre Dame l'Éléouse, l'Image peinte par Luc évangéliste...

L'évêque latin de Famagoste :

– Grecs, ce n'est qu'une œuvre d'enchantement.

L'évêque latin de Lemisse :

– Grecs, ce n'est que l'image de vos sorcelleries.

L'évêque Grec d'Amathonte :

– Elle desséchera vos langues comme le pied de Voutoumite qui frappa l'homme de Dieu.

(...) La Reine :

– Cessez ! Trêve ! »<sup>725</sup> Peine perdue la controverse s'enflamme :

« L'évêque latin de Paphe :

– Ah, chienaille hargneuse, orde vermine ! Et toi, fils de vilain et vilaine, faux triste, vil pou grec, je t'apprendrai, par Saint-Jean de Latran, ce que c'est qu'un patrice romain.

(...)-Jamais plus, jamais plus ne pourrez-vous signer vos noms de traitres serfs avec le cinabre.

L'évêque grec d'Amathonte :

– Et nous le signerons avec le sang.<sup>726</sup>

D'Annunzio, pris au jeu, ne fait pas cesser leurs voix, porteuses d'arguments de plus en plus absurdes : « Les sinagogues et les mahomeries sont moins infâmes que vos chapelles », « Vous cultivez les ossements des Saints comme des cannes à sucre. », « Vous baillez une relique

---

<sup>724</sup> D'Annunzio précise que « le dixième latin, l'Archevêque de Nicosie, est absent ». in *La Pisanelle ou le jeu de la Rose et de la Mort*, Calmann-Lévy, Paris, 1939, p.11.

<sup>725</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *La Pisanelle ou le jeu de la Rose et de la Mort*, Calmann-Lévy, Paris, 1939, pp.20-21.

<sup>726</sup> Idem, pp.24-2

pour un besant et deux poules. »<sup>727</sup>, on subit une critique de l'Église, de ses ministres, de plus en plus acerbe et que l'on croyait définitive, jusqu'à ce que le second acte nous ouvre une voie de rédemption. La Pisanelle, sainte-courtisane, nouvelle Marie-Madeleine ou Thaïs, se réfugie chez les Clarisses<sup>728</sup> dont le langage sensible n'est pas sans évoquer celui de Sœur Sainte-Sophie du *Visage émerveillé* (1904)<sup>729</sup> : « Hier à vêpres quand les cloches sonnaient vers le port et que nous ne savions pas pourquoi, dans nos cellules basses où nos cœurs étouffaient. »<sup>730</sup>, « Mêlées à nos converses, accroupies sur la paille, respirant vers la pluie qui lavait le verger. »<sup>731</sup> ou les fraternités inattendues du *Cœur innombrable*<sup>732</sup> : « Soyez loué, Seigneur, pour notre sœur la figue si cachée et si tendre, qui si doucement pleure sachant qu'on va la fendre, qui larmoie en trois larmes de cet œil recouvert par ces menues écailles »<sup>733</sup>. Aussi le destin de La Pisanelle devenue La Béate -elle préfère cependant être appelée « sœur d'outremer »<sup>734</sup> - semble être scellé.

S'inscrivant dans ce mouvement ambigu – on pourrait oser le terme de *décadentisme repent*, qu'Anatole France avait illustré dans son roman dédié à Thaïs la sainte-courtisane- D'Annunzio conduit le lecteur ou l'auditeur vers l'accalmie du second acte ; cependant à l'exemple de Jules Massenet et sa *Thaïs la voluptueuse* (1893), à l'exemple d'Anna de Noailles et de sa *Méditation sur la dépouille de Thaïs*, l'élévation religieuse ne semble pas première en ses préoccupations ; le motif de rédemption quoique noble, sert de paravent au trouble voluptueux et sacrilège, sensationnalisme en vogue à cette époque. Rappelons que, dans l'opéra de Massenet, Athanaël, moine cénobite et bourreau de Thaïs -la conduisant par la force vers Dieu- reniera sa

---

<sup>727</sup> Idem, p.51.

<sup>728</sup> On se souvient de la tendresse d'Anna de Noailles pour le couvent des Clarisses d'Évian, où elle voulut, sa mort faite, laisser reposer son cœur.

<sup>729</sup> Anna de NOAILLES, *Le visage émerveillé*, Calmann-Lévy, Paris, 1904.

<sup>730</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *La Pisanelle ou le jeu de la Rose et de la Mort*, Calmann-Lévy, Paris, 1939, p.196.

<sup>731</sup> Idem, p.197.

<sup>732</sup> Ainsi dans « Le verger », Anna dépasse Saint-François d'Assise : « Je n'aurai pas d'orgueil, et je serai pareille, / Dans ma candeur nouvelle et ma simplicité, / À mon frère le pampre et ma sœur la groseille / Qui sont la jouissance aimable de l'été », in *Le Cœur innombrable*, op. cit., p.18. D'Annunzio, quant à lui, le paraphrase : « Sœur Ancille : Et saint François disait : « Nous ne sommes pas dignes d'un tel trésor, mon compagnon. » et frère Massée : « O Père, de quel trésor ? Je ne vois ni maison ni nappe ni couteau ni coupe ni écuelle ni serviteur ni servante. » Et le Père : « C'est cela le trésor. » in Gabriel d'ANNUNZIO, *La Pisanelle ou le jeu de la Rose et de la Mort*, Calmann-Lévy, Paris, 1939, p.207.

<sup>733</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *La Pisanelle ou le jeu de la Rose et de la Mort*, Calmann-Lévy, Paris, 1939, p.205.

<sup>734</sup> « Non, je ne veux pas qu'on m'appelle béate. Appelez-moi « sœur d'outremer » in Gabriel d'ANNUNZIO, *La Pisanelle ou le jeu de la Rose et de la Mort*, Calmann-Lévy, Paris, 1939, p.213.

propre foi à la mort de la *sainte* (*Non ! Le ciel...Rien n'existe...(avec fièvre) Rien n'est vrai que la vie et que l'amour des êtres...(avec adoration) Je t'aime !* in Acte III, troisième tableau, op.cit.), et qu'Anna de Noailles achève également sa méditation sur un frisson païen : « Votre squelette couleur de santal semble un bois aussi vénérable que celui des rosaires bénis. Exemple, sanctifiée, puissante, vous reposez sur des palmes tressées que déposèrent dans votre tombeau, il y a deux mille ans, des religieuses innocentes qu'édifiait votre repentir ; mais je ne vois que le petit collier de verre multicolore, humble joug de votre vie frivole, et votre long voile de pourpre qui perpétue autour de vous les flots soulevés de votre sang passionné... »<sup>735</sup>.

Aussi d'Annunzio, entend-il sacrifier la *Vierge d'outremer*, au cours d'un troisième et dernier acte où la Reine mère, envahie par un sentiment d'incomparable cruauté : « O Glaïeul blanc de Pise, ma claire Pisanelle, Dieu merci et à vous ! Ne montez pas si vite. Prenez un peu d'haleine. (...) Vous montez l'escalier comme la source bondit sur le rocher. Et je sens s'approcher votre fraîcheur de ma gorge. »<sup>736</sup> la précipitera dans une dernière danse, mortelle. La Pisanelle - avec la gestuelle inspirée d'Ida Rubinstein<sup>737</sup> - exprime tour à tour la douleur, la pitié, la tendresse, la défaillance et la puissance. Chacune de ces choses est comme un vêtement tissé de la matière de son âme par l'art de ses joints,<sup>738</sup> avant de périr infâme et sainte sous l'amas des roses incarnates pressées par (les) genoux de bronze<sup>739</sup> des esclaves Nubiennes.

Cette *mort parfumée*, cette torture subie sur le singulier chevalet d'un divan *rempli de coussins*, évoque le martyr chrétien, que l'arrivée -tardive et mesurée- de l'amant royal ne saurait empêcher. Le dramaturge, coiffant d'un voile de pureté la nouvelle convertie, ennoblit l'action ; la victime n'est plus seulement l'héroïne sentimentale, voluptueusement tragique, que l'on

---

<sup>735</sup> Anna de NOAILLES, « Méditation devant la dépouille de Thaïs » in *De la Rive d'Europe à la Rive d'Asie*, op. ; cit, p.41. Le terme de *Méditation* provient de l'intermezzo symphonique pour violon solo et orchestre présent dans l'opéra de Massenet cité, et sert de lien symbolique et de méditation spirituelle entre deux tableaux de l'acte II : Athanaël s'apprête à entrer dans la maison de Thaïs pour l'arracher à sa vocation de courtisane, il est alors porté par l'*Esprit*.

<sup>736</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *La Pisanelle ou le jeu de la Rose et de la Mort*, Calmann-Lévy, Paris, 1939, pp.297-298.

<sup>737</sup> Ida Rubinstein (1883-1960) fut une danseuse et mécène russe, icône de la Belle Époque que d'Annunzio avait déjà choisie pour interpréter le *Martyre de Saint Sébastien* en 1911.

<sup>738</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *La Pisanelle ou le jeu de la Rose et de la Mort*, Calmann-Lévy, Paris, 1939, p.323.

<sup>739</sup> Idem, p.335.

attendait, elle se pare encore du flamboiement spirituel<sup>740</sup>, conduit par une vocation religieuse manquée.

Cette recherche spirituelle, d'Annunzio semble l'inspirer pour s'en détacher aussitôt par le mal, la vouer au seul usage du contre-exemple, à l'antithèse de sa pensée profonde. Dans *Suspiria de Profundis*, issu des *Poèmes paradisiaques*, le poète voit avec horreur la lumière du repos éternel : « Qu'ai-je fait, qu'ai-je fait, mon Dieu ? Pourquoi me refuses-tu ce repos que je demande ? Voilà : je renonce à la lumière. Voilà : je serai aveugle. Voilà : je m'offre à la mort. Qu'elle vienne et me prenne, la mort glacée, entre ses bras. Je m'offre à elle. (...) ah ! pourquoi donc, ce repos, me le refuser ? Qu'ai-je fait mon Dieu ? en vain... en vain !... Ton Dieu, ô malheureux, est un Dieu terrible. En vain tu appelles la mort. Tu ne mourras point. Tu n'auras aucun repos. Tu ne pourras pas, tu ne pourras pas dormir ! (...) Pour toi, toujours la lumière. Pour toi, même dans les ténèbres, la lumière, toujours la lumière ; ton Dieu, oh ! misérable, est un Dieu terrible... » et sacrilège, ajoute : « Dieu, voilà le terme où tendait le poète en sa fièvre d'amour. Mais d'abord, en ces jours de transition, l'écart allait se faire plus large, plus profond, plus violent que jamais entre la chair qui voulait encore du plaisir et l'âme qui rêvait de s'élancer dans les régions sereines ; c'est l'heure où le sadisme inconscient, châtement des anciennes débauches, apporte les rêves sanglants, les évocations macabres »<sup>741</sup>, prétexte facile à la luxure de l'esprit. Ce qui fera dire à Jean Dornis que *la conception du romancier italien (...) est païenne, en tous cas systématiquement opposés à l'idéal de ce que l'on entend par l'éducation chrétienne. (...) la discipline que Gabriele d'Annunzio a choisie ordonne, au contraire, à l'artiste de verser du côté où il penche, de pousser à l'extrême ses dons, ses inclinations, voire ses tares, afin d'aboutir à l'intensité prodigieuse de la vie, reflétée dans l'intensité prodigieuse de la fiction.*<sup>742</sup> D'Annunzio lui-même, dans sa préface à l'*Enfer* de Dante, semble étendre sa conception mystique au plus éloquent des blasphèmes : « Les dieux les plus profonds ne sont pas ceux qui créent la race, mais ceux que la race a créés. Dans tout l'Occident, voire dans toute la Chrétienté, il n'est point de création plus durable que celle que Dante accomplit sur nous, ni de plus mystique que celle que

---

<sup>740</sup> « Puisez, puisez ! Plongez le seau ! Vite ! vite, mes sœurs ! Je veux boire. Puisez ! », dira La Béate, métaphore de sa soif spirituelle, in Gabriel d'ANNUNZIO, *La Pisanelle ou le jeu de la Rose et de la Mort*, Calmann-Lévy, Paris, 1939, p.215.

<sup>741</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, « *Suspiria de Profundis* » in *Poèmes paradisiaques*, traduction de Jean Dornis dans son article « *Les Poésies de Gabriel d'Annunzio* », *La Revue de Paris*, Janvier-Février 1898.

<sup>742</sup> Jean DORNIS, article À propos de M. Gabriele d'Annunzio in *Les Annales politiques et littéraires*, 3 juillet 1910, p.5.

nous accomplîmes sur Dante. »<sup>743</sup>. L'artiste crée donc la divinité, l'âme, en est le principal ministre, à l'égal des saints.

Une semblable conception, aussitôt condamnée par l'Église et la morale chrétienne reposant au fond des constitutions de la nouvelle Italie, ne tarda pas à créer scandale en Europe.

Aussi, dans *Le Cahier gris*<sup>744</sup> de Roger Martin du Gard -premier volet des *Thibault*<sup>745</sup>, histoire fleuve de deux familles (catholique, les Thibault, protestante, les Fontanin) déchirées par l'amitié ou les amours de leurs enfants et destinées à voler en éclat dans les affres de la Première Guerre Mondiale- un abbé relate l'inspection surprise de sa classe, et l'hérésie d'un *volume suspect : un roman traduit de l'italien, d'un auteur dont nous avons oublié le nom*<sup>746</sup> : *Les Vierges aux Rochers*<sup>747</sup> :

– C'est du propre ! cria M. Thibault.

– L'air gêné du garçon semblait cacher autre chose : nous avons l'habitude. (...) resté seul, nous levons le pupitre de Jacques : deux autres volumes : *Les Confessions* de J.-J. Rousseau ; et, ce qui est plus déshonnête encore, excusez-nous, Monsieur, un ignoble roman de Zola : *La Faute de l'abbé Mouret*.

– Ah ! le vaurien !<sup>748</sup>

Les livres prêtés par Daniel de Fontanin, issu d'une famille bourgeoise protestante éclairée, à Jacques Thibault témoignent de l'horreur qu'inspiraient les œuvres de Gabriele d'Annunzio aux familles catholiques et au clergé du début du siècle. Aussi scandaleux que Jean-Jacques Rousseau ou que l'ignoble roman de Zola, *Les Vierges aux rochers* sont ainsi mises à l'index et remises dans les enfers de la bien-pensance.

Malgré la récente loi de séparation de l'église et de l'État, datant du 9 décembre 1905, le pouvoir moral aux fondements religieux demeure en cette Troisième République, majoritairement puritaine. La méfiance envers d'Annunzio se transforme donc en quasi-anathème, lorsque

---

<sup>743</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Préface à l'Enfer* de Dante, traduite par André Doderet, Léon Pichon, Paris, 1924.

<sup>744</sup> Roger MARTIN DU GARD, *Le cahier gris*, Gallimard, Paris, 1922.

<sup>745</sup> Roger MARTIN DU GARD, *Les Thibault*, Gallimard, Paris, 1922-1940.

<sup>746</sup> On se souvient qu'Anna semblait aussi l'oublier, lui préférant « un grand poète d'Italie » (préface du *Jardin des Roses de Saâdi*, Fayard, 1913, p.XVII), ou l'auteur voilé d'un « brûlant roman italien, une page de volupté où triomphe la mort, la mort par l'inextinguible désir ! » (*La Domination*, Calmann-Lévy, 1905, p.255) ou bien encore « ce grand poète italien » dans l'ensemble de sa correspondance.

<sup>747</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Les Vierges aux rochers*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1897.

<sup>748</sup> Roger MARTIN DU GARD, *Le Cahier gris*, La bibliothèque Gallimard, Paris, 2000, p.27.

l'archevêque de Paris, le Cardinal Léon-Adolphe Amette (1850-1920) lance un mandement, une mise à l'index interdisant aux fidèles d'assister au *Martyre de Saint Sébastien*, quelques jours avant la première représentation<sup>749</sup>.

L'abbé Mugnier, en 1911, est confronté au dilemme, se partageant entre son goût pour l'écrivain et ses devoirs sacrés : « Revu la comtesse de Durfort, née de Montaut, venue uniquement me demander si elle pouvait achever de lire d'Annunzio qui vient d'être mis à l'Index. »<sup>750</sup> Ce fait, paraissant anecdotique, éclaire pourtant sur les difficultés que traverse le poète italien et explique une partie des raisons de son insuccès quant à ce *Mystère composé en rythme français*<sup>751</sup>, condamné conjointement par la haute société, hypocritement austère :

Déjeuné chez la Comtesse Robert de Fitz-James. On a parlé de l'interdiction d'assister à la pièce de d'Annunzio : le Martyre de Saint Sébastien qui sera joué la semaine prochaine. La société s'abstenant, ce ne sera plus un gala. Et Madame de Fitz-James irritée de ce qu'on lui a dit : « Il ne faut pas y aller, parce que ce n'est pas comme il faut. » La conscience, disait-elle, n'est pas une question mondaine.<sup>752</sup>

Les hommes politiques condamnent également le dramaturge et le député conservateur Denys Cochin (1851-1922), un des principaux porte-paroles catholiques à la Chambre, invité par d'Annunzio lui-même à venir assister au *Martyre de Saint Sébastien* lui répondit : « Je n'aime pas les images inconvenantes dans un livre de messe ». L'abbé Mugnier croque dans ses mémoires la défense, désespérée, de l'auteur : « ce petit homme chauve, jaune et baragouinant- de protester, d'affirmer que Ida Rubinstein n'a plus de hanche, plus de poitrine, plus rien, qu'elle est un squelette mystique. »<sup>753</sup>

Sans doute feignait-il d'oublier que son texte était, avant le jeu même de ses interprètes, le meilleur producteur de scandale. À la troisième *mansion*, justement intitulée le *Concile des faux-dieux*, le Chorus Syriacus constitué de *femmes syriennes* qui *tressaillent comme par la présence de leur dieu androgyne*, s'écrie : « Hélas ! Tu pleures Adonis ! Il se meurt, le bel

---

<sup>749</sup> Marie SCHEIKÉVITCH, *Souvenirs d'un temps disparu*, Plon, Paris, 1935, p.200.

<sup>750</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.214.

<sup>751</sup> Sous-titre d'annunzian, empruntant au moyen-âge ce genre dramatique qui mettait en scène des sujets religieux tels que la Nativité, la Passion, la Résurrection ou la vie des Saints.

<sup>752</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.214.

<sup>753</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.216, note du 11 juin 1911.

Adonis ! Il est mort le bel Adonis ! Femmes pleurez ! »<sup>754</sup> exaltant un syncrétisme des plus profane. Confondant Dieu et Saint, Adonis et martyr chrétien, d'Annunzio extrapole la *Légende dorée* de Jacques de Voragine<sup>755</sup> qui lui est prétexte à des débordements lyriques dont le public de 1911 ne pouvait saisir l'arrière-pensée, la source. Le langage même du Saint : « O misérables, attachés à la vie comme les tourteaux des olives à la couronne de la meule qu'ils souillent, comme dans le cellier froid les limaces à l'anse de l'amphore qu'elles engluent, pourquoi vous guérirais-je si, étant confesseurs du Christ, vous êtes les serfs de la peine, vous êtes voués aux métaux, aux bûchers, aux bêtes, aux pires tourments ? Croyez-vous que les crocs léonins sauront reconnaître les infirmités de vos os ? J'épie vos cœurs. »<sup>756</sup>, violent et imagé, est aux antipodes du message évangélique et si l'on a vu des saints souffrir patiemment le martyre, peu avouaient avoir rendu la vue à *la femme d'Attale pour qu'elle puisse regarder le bourreau bien en face et voir sur la nativité de l'âme l'éclat du sang*<sup>757</sup> ou *s'abîmer dans l'extase circulaire, comme dans un songe sans commencement ni fin*.<sup>758</sup> De même, peu de christianisme dans les didascalies résumant les extases du Saint et de la Sainte (ancienne *filles malade des fièvres*) de la *Seconde*<sup>759</sup> *mansion*, dite *La chambre magique* : « On entend, tout à coup, tomber les chaînes qui enchaînaient aux cippes les sept magiciennes planétaires. Les vantaux de la porte d'airain s'entr'ouvrent, laissant échapper une lumière éblouissante. (...) la Chambre magique apparaît, avec tous ses signes, tous ses cercles, tous ses orbes, comme le simulacre fabuleux du nouveau Firmament et de l'antique Ether. Le Zodiaque tourne à la rencontre des planètes, chargé d'animaux, de monstres et de jeunesses, etc. »<sup>760</sup>, d'Annunzio s'adonne à l'ésotérisme, avoisine l'occulte, laissant à Debussy, co-créateur

---

<sup>754</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Le martyre de Saint Sébastien*, Calmann-Lévy, Paris, 1911, p.221.

<sup>755</sup> Jacques de VORAGINE, (environ 1230-1298 ou 1299) fut un chroniqueur Italien, archevêque de Gênes, auteur de *La Légende dorée* -vies de saints et saintes, martyrs chrétiens persécutés par l'autorité romaine- constituant une sorte de « *mythologie chrétienne construite sur les croyances païennes que le christianisme dut assimiler dans le but de les contrôler.* » in Philippe WALTER, *Mythologies chrétiennes. Fêtes, rites et mythe du Moyen-âge*, Imago, Paris, 2003, p.9.

<sup>756</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Le martyre de Saint Sébastien*, Calmann-Lévy, Paris, 1911, p.147.

<sup>757</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Le martyre de Saint Sébastien*, Calmann-Lévy, Paris, 1911, p.148.

<sup>758</sup> « On n'entend pas résonner la lyre heptacorde des Sphères accompagnant la Voix céleste ; mais on se perd dans l'harmonie des myriades, dans le chœur infini des rayons. La lumière est nativité, béatitude et musique. Ravi par la Voix, comme dans un songe sans commencement et sans fin, le Saint monte les degrés, franchit le seuil ; et, la tête renversée, les yeux levés vers le Croissant, s'abîme dans l'extase circulaire. » in Gabriel d'ANNUNZIO, *Le martyre de Saint Sébastien*, Calmann-Lévy, Paris, 1911, p.186.

<sup>759</sup> Qui devrait être une « *deuxième mansion* » puisque le mystère en compte cinq.

<sup>760</sup> Idem, p.185.

de l'œuvre, la liberté, infinie, d'improviser sur ce thème astral : « Magister Claudius sonum dedit usque ad finem »<sup>761</sup>.

Dans un roman inachevé d'Anna de Noailles, *Octave*<sup>762</sup>, les questions spirituelles abondent jusqu'à ce que le récit devienne *de plus en plus ésotérique, évoquant « les secrets de l'univers », ou entre autres, la finalité de l'homme*, l'héroïne, de plus, étend des considérations théologiques très personnelles : « Espérais-je Dieu réellement ? (...) c'est moins par besoin mystique d'effusion que nous souhaitons cette présence auguste, que par la prétention de trouver là un juge -un juge plus humain, logique, renseigné, surabondamment éclairé sur les mobiles et les défaillances de sa créature, prêt à secourir, -et qui lui soit favorable, enfin. »<sup>763</sup> qui prête à la divinité un caractère sur-mesure étonnant, proche du caractère humain que l'on prêtait aux dieux de la mythologie grecque ou romaine. Se serait-elle inspirée de la liberté grande du *Martyre de Saint Sébastien*, qu'elle avait peut-être lu ou vu sur la scène du théâtre du Châtelet, le 22 mai 1911 ?

Le premier avertissement de l'église, concernant ce mystère, et qui avait consisté, en plus de l'interdiction de l'archevêque de Paris, en une mise à l'Index de certaines de ses œuvres fut suivi d'un procès secret de la congrégation du Saint-Office, beaucoup plus grave, en 1928. Pie XI (1857-1939), intronisé pape en 1922, lance un *regret-condamnation* -dans lequel est évoqué sa « tristesse »- désignant précisément le poète dans son discours de Carême du 20 février 1928, publié dans l'*Osservatore Romano*. D'Annunzio répondit *vertement par une lettre ouverte intitulée Ne laedat cantus, où il définissait le Pape comme un « docte incitateur des incultes »*<sup>764</sup> ; ce qui entraîna une mise à l'Index officielle -définitive- dès le 30 juillet et, curieusement, un retour d'intérêt du public vers l'édition nationale de ses œuvres.

Citons enfin, un texte inédit, publié dans les *Œuvres Libres* et traduit par André Doderet, en 1948 -soit dix ans après la mort de son auteur- des plus sulfureux : *Trois paraboles (de l'enfant prodigue, de l'homme riche et du pauvre Lazare et celle des Vierges folles et des Vierges*

---

<sup>761</sup> Idem, p.182.

<sup>762</sup> Commencé en 1907, sa publication fut annoncée trois fois jusqu'à ce que, y renonçant tout à fait en 1923, Anna de Noailles en réutilise certaines pages pour *Les Innocentes ou la sagesse des femmes* (Fayard, 1923) : « Une étude sur la passion » et « Celui qui n'aime pas assez », ou « Destinée » pour *Exactitudes* (Grasset, 1930) in Marie-Lise ALLARD, *Anna de Noailles, entre prose et poésie*, l'Harmattan, Paris, 2018, p.197.

<sup>763</sup> Marie-Lise ALLARD, *Anna de Noailles, entre prose et poésie*, l'Harmattan, Paris, 2018, pp.196-197.

<sup>764</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.624.

sages)<sup>765</sup>. Le lecteur, innocent, ne peut imaginer que ces récits bibliques sont autant de prétextes à une déflagration d'érotisme sans précédent, proche de la pornographie. L'auteur se sert du non-dit et du supposé de la sainte écriture pour magnifier la vie dispendieuse du fils prodigue, ici nommé *Charmis*, pire, il devient un modèle de non-repentance, un parangon du vice, lorsque son frère, *Élihu*, sage et resté au domaine pour aider son père aux travaux de la terre, passe pour un parfait imbécile, prisonnier d'une morale aveugle.

Le *fils prodigue*, une des paraboles prononcées par Jésus de Nazareth et transcrite par l'évangéliste Luc, fait partie des trois paraboles de la miséricorde : *La brebis perdue* (chapitre 15-verset 4), *La drachme perdue* (15-8) et *Le Fils perdu et le fils fidèle : l'enfant prodigue* (15-11)<sup>766</sup>. Dans cette dernière, l'évangéliste, économiste, mentionne : « le plus jeune fils partit pour un pays lointain et y dissipa son bien en vivant dans l'inconduite » (15-11). D'Annunzio saisit cette sorte d'ellipse narrative et la transfigure en prédisposant le fils prodigue ou Charmis, aux charmes d'un esthétisme décadent : « Alors, il descendait dans les jardins ; et, ayant tressé des guirlandes avec les fleurs les plus fraîches, il allait en orner les citernes débordantes et les greniers combles, peut-être comme un indice de sa pensée voluptueuse. »<sup>767</sup>. Une ouvrière du nom de Lydé, aux *lèvres ardentes dans sa respiration comme deux baies de myrte dans une flamme silencieuse*, s'offre bientôt à l'appétit du fils indigne : « Sans parler, elle ouvrit sa tunique ; et elle offrit au jeune homme sa poitrine pareille à deux roses tièdes et pesantes. Il en fut ivre au point qu'il crut avoir dissipé sur le corps de cette femme, en une seule heure, comme dans un banquet sans fin, toutes les épices accumulées depuis des années dans la maison de son père. »<sup>768</sup> Puis, le décide à partir vénérer Aphrodite, qui *haussée sur le socle, rit au fond du temple, ouvert sur des colonnes sans nombre à tous les vents de la mer*.

L'évangile de Luc détaille ensuite les remords amers du prodigue, dont les biens rapidement dissipés assuraient l'incurie : « Combien de mercenaires de mon père ont du pain en surabondance, et moi je suis ici à mourir de faim » (15-17), d'Annunzio copie : « Combien y a-t-il de gens aux gages de mon père qui ont du pain en abondance et moi je meurs de faim ! » avant de se détacher du point essentiel de la narration chrétienne : le retour comprenant le pardon du

---

<sup>765</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Trois paraboles*, traduction d'André Doderet, in *Les Œuvres Libres*, nouvelle série n°23 (249), Arthème Fayard, 1948.

<sup>766</sup> *Bible de Jérusalem, Nouveau Testament, Évangile selon saint Luc*, traduction de l'école biblique de Jérusalem, Cerf, 2000, (15-11 à 15-31), pp.2122-2123.

<sup>767</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Trois paraboles*, traduction d'André Doderet, in *Les Œuvres Libres*, nouvelle série n°23 (249), Arthème Fayard, 1948, p.18.

<sup>768</sup> Idem, p.19.

père et le rachat du fils. Le clair message évangélique de la miséricorde est alors défiguré par un postlude d'annunzien, qui serait à la Bible ce que furent les conseils de Pierre Louÿs pour les manuels d'éducation. Après moult critiques et supériorités annoncées par le fils *prodige*, et ingrat, son frère s'insurge : « – C'est donc pour nous apprendre à vivre, ô Charmis, que tu es revenu ? Charmis dit : – Oui, ô mon frère, si tu le veux bien. », il dénonce même sa légèreté, le raille : « – Et tes nef, certes, vont arriver sur le fleuve, chargées de choses que nous ne connaissons pas ? Charmis dit : – Les nef naufragèrent, mais en moi sont restées les images de ces choses que tu n'as jamais connues »<sup>769</sup>, avant de repousser le don corrupteur d'une statuette d'Aphrodite, symbolique argile, voie vers la volupté. Une volupté et une luxure que n'aura pas renié le fils prodigue ; au cours de ce banquet de retrouvailles, Charmis *se pencha vers la servante qui lui lénifiait les pieds avec un baume ; car il avait senti dans les mains de celle-ci une vertu d'amour* avant de la désigner comme *choisie par la déesse* et de promettre *cette enfant dans la fleur de l'adolescence cette vierge, à son lit.*<sup>770</sup>

La deuxième parabole d'annunzienne, tiré du *mauvais riche et du pauvre Lazare*<sup>771</sup>, toujours extraite de l'évangile selon saint Luc, atteint un sommet de perversion raffinée. Lorsque la bible détaille à peine l'homme riche qui *se revêtait de pourpre et de lin fin et faisait chaque jour brillante chère* (16-19), d'Annunzio, lui, utilise plus de quatre pages de descriptions fournies, recelant les délicatesses les plus subtiles, de la *contemplation de la forme pure des colonnes de son architecte parfait*, aux *macérations des corps de ses concubines* que son *chef des odeurs* devait renouveler chaque jour, des mets les plus délicats avec *des sucreries compliquées où la saveur des fruits n'était plus reconnaissable*, des vins hallucinatoires, du *filet le plus exquis caché sous la masse des muscles, profond comme un autre cœur*, à la *femme enveloppée de cent voiles de finesse variée, comme un fruit enclos dans une enveloppe multiple*<sup>772</sup>, offerte à la plus savante des palpations.

Dans la Bible, Lazare meurt au seuil du palais, et n'y entre pas lorsque chez d'Annunzio, il y est cordialement invité, malgré les ulcères de sa chair *semblable aux pampres tavelés par*

---

<sup>769</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Trois paraboles*, traduction d'André Doderet, in *Les Œuvres Libres*, nouvelle série n°23 (249), Arthème Fayard, 1948, p.25.

<sup>770</sup> Idem, pp.26-27.

<sup>771</sup> *Bible de Jérusalem, Nouveau Testament, Évangile selon saint Luc*, traduction de l'école biblique de Jérusalem, Cerf, 2000, (16-19 à 16-30), pp.2124-2125.

<sup>772</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Trois paraboles*, traduction d'André Doderet, in *Les Œuvres Libres*, nouvelle série n°23 (249), Arthème Fayard, 1948, pp.28-29.

*l'automne sur la vigne dépouillée de ses raisins*. Commencent alors des offrandes de plus en plus généreuses, offertes à celui qui ne réclamait que les *miettes qui tombent de la table* ; la litanie des dons est d'une cruauté croissante : une *nourriture royale* qui lui fait perdre connaissance car *la faim lui avait épuisé les moelles, lui avait vidé les os comme les tubes de la sarbacane*, une coupe *plus brillante que la topaze d'Éthiopie*, renversée par ses mains tremblantes, une robe syrienne, *chatoyante et brodée*, que Lazare déchire par la maladresse de son *pied immonde*, et enfin, liées à lui sur un tapis par les rênes *purpurines* d'un *cheval dompté*, Adonia et Élisama, favorites offertes en holocauste : « O Lazare, elles sont à toi, ces femmes qui m'avaient plu. À présent ne sois qu'un avec elles. ». On devine l'horreur de ces femmes déshabillées par leur seigneur et pressées contre le lépreux rachitique aux ulcères suintants -il faudra que le *Magnifique* tyran commande au chef des musiciens un concert éclatant pour en étouffer les cris.

Après avoir commandé à son sculpteur d'enfermer un magnifique jeune homme, Talmaï, dans un moule et de *le perdre comme (on) perd la cire*, sous l'effet des métaux en fusion, l'homme riche, au caprice innombrable, décide un ange à se damner en partageant sa vie, *hôte céleste allégé de (s)es plumes*. Forcé de conclure après ce détour décadent, d'Annunzio rejoint, enfin, l'évangile de Luc en organisant une rencontre, dans les enfers naturellement, entre le riche despote et Lazare. Là où saint Luc se montre inflexible, interposant Abraham (16-23), entre un Lazare *muet au sein du Père* et un riche suppliant aux volontés vaines, d'Annunzio arrache le lépreux du sein de son père spirituel. Lazare, afin de continuer d'*écouter le chant de la vie belle* et, tenté par les voluptueux souvenirs énoncés *à travers le fracas des flammes volubiles*, se jette dans l'abîme<sup>773</sup>.

L'ultime parabole de d'Annunzio, *des Vierges folles et des Vierges sages*, s'inspire cette fois-ci de l'évangile selon saint Matthieu, et de la parabole des dix vierges<sup>774</sup>. Le texte biblique, réduit, et comme exigü pour le paraphraseur décadent, va droit au but : cinq vierges sages et prévoyantes emportent, afin de nourrir leurs lampes, une provision d'huile que négligent les cinq autres vierges. Dans l'attente de l'époux et menacée par l'obscurité prochaine, ces dernières supplient les sages de leur céder un peu de leur huile, en vain ; parties en quérir chez quelque marchand, les imprudentes en manquent le rendez-vous nuptial, *la porte se referma* (25-10). L'époux les rejette, « en vérité, je vous le dis, je ne vous connais pas ! » (25-12), l'épisode se clôt

---

<sup>773</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Trois paraboles*, traduction d'André Doderet, in *Les Œuvres Libres*, nouvelle série n°23 (249), Arthème Fayard, 1948, p.40.

<sup>774</sup> *Bible de Jérusalem, Nouveau Testament, Évangile selon saint Matthieu*, traduction de l'école biblique de Jérusalem, Cerf, 2000, (25-1 à 25-13), pp.2028.

sur une sentence glaçante, et désormais célèbre : *Veillez donc, car vous ne savez ni le jour ni l'heure*, dont la portée dépasse, bien entendu, la petite aventure dépeinte.

Gabriele d'Annunzio, dans un esprit tout à fait contraire, commence par donner vie aux vierges, en les baptisant : Mahéleth, Jézabel, Idida, Thamar, Azub, etc., en donnant, comme l'eut fait un peintre avançant dans son travail, des touches de couleurs de plus en plus prononcées : « Jézabel à la chevelure de pourpre (...) Thamar aux lèvres pareilles à ces grains de raisin sur lesquels le soleil concentra son ardeur (...) Mahéleth parfumée de lavande »<sup>775</sup>, les unes *agiles*, les autres *inclinées quelque peu sur le flanc* par le poids de la cruche d'huile. Elles avancent, *l'une derrière l'autre, attentives aux petites flammes qui tremblaient dans le bec de leurs lampes d'or, faites en forme de tourterelles, et les plis de leurs robes légères, soulevées par la marche, étaient pareils à un vol de rames nombreux, fendant le flot des parfums*<sup>776</sup> puis se distendent, se séparent et s'attendent jusqu'à ce que la fantaisie d'annunzienne leur fasse voler, au cours d'une halte, des grenades comme autant d'*écrins d'escarboucles*. Les vierges sages, *refusent parce qu'elles voulaient réserver leur bouche pour la saveur des mets, au banquet nuptial*, et écoutent un long psaume de onze versets, improvisé par Jézabel la porteuse de psaltérion et le chœur des vierges folles. Ce psaume au *Seigneur, Dieu d'Israël*, est, tout comme le reste, une pure fiction. Survient l'épisode authentique de l'époux, de la porte *en cèdre avec des gonds en or*, impassiblement refermée. Le blasphème approche, un postlude d'annunzien transforme la peine des vierges folles en insouciance : « Nous chanterons de nouveau, et de nouveau nous rêverons sous les étoiles »<sup>777</sup>. Laissant derrière elles la porte close pour l'oublier, elles ne regrettèrent plus qu'une chose : que leurs lampes éteintes ne puissent se convertir en *sistres sonnant clair*, qu'importe : le jour arrive, *le soleil vient* et la force de la vie, comme *l'émergence de la source, palpitait d'une palpitation nombreuse dans la fraîcheur et la beauté de leurs membres*. Ce carpe diem sacrilège, d'une insouciance sensualité : « et leurs vêtements sur leurs membres était comme l'écorce sur l'amande nouvelle faite pour être dépouillée et savourée »<sup>778</sup>, contient tout entier la négation du message évangélique. Si d'Annunzio cite le *Cantique des cantiques* en leur souhaitant l'apparition d'*un jeune homme blanc et vermeil, qui porte l'étendard au milieu de dix mille (5, 10)*, comme sur une échappée d'azur biblique, il n'en recèle pas moins une volonté de distorsion, de manipulation des

---

<sup>775</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Trois paraboles*, traduction d'André Doderet, in *Les Œuvres Libres*, nouvelle série n°23 (249), Arthème Fayard, 1948, pp.41-42.

<sup>776</sup> Idem, p.41.

<sup>777</sup> Idem, p.49.

<sup>778</sup> Idem, pp.49-50.

sources, conduisant au pur blasphème. La signification mystique des lampes est, dans la tradition de l'église, associée à la *lumière des âmes* que le sacrement du baptême a fait briller. Les œuvres de foi, permettant aux lampes de *mener les fidèles à la rencontre du Christ*, en alimentent l'huile et assurent l'espérance lors du temps de retard de l'époux, symbolisant un *temps de pénitence*. Ce temps de pénitence, s'il n'est pas mis à profit, plonge le fidèle dans l'obscurité intérieure et l'éloigne à jamais des clartés éternelles.<sup>779</sup> *Le carpe diem, quam minimum credula postero*<sup>780</sup> des odes d'Horace (I, 11)<sup>781</sup>, la dimension sensuelle prêtée aux épouses futures, l'insoutenable légèreté de l'être d'annunzien entrent en si parfaite contradiction avec l'esprit des apôtres et de l'enseignement de l'église que la catéchèse de ces trois paraboles, impies, conduirait à les classer parmi les contes philosophiques du XVIIIe siècle libertin.

Cet évangile de l'esthète, cette défense et l'illustration du raffinement décadent nous révèle une pensée posthume que d'Annunzio n'avait pas osé expliciter dans la *Pisanelle* ou le *Martyre de Saint Sébastien* : un crédo à la volupté, des cantiques à la luxure et à l'insouciance d'une vie supérieure à tout degré de morale, au moindre renoncement.

L'on pourrait se demander quelle part de ricanement voltairien ombrage les thèmes religieux, nombreux dans l'œuvre d'annunzienne ? Longeant toujours le sentiment du divin sans jamais y pénétrer entièrement, habité par le syncrétisme des premiers temps de la chrétienté, l'auteur ne paraît cependant pas tout à fait athée, à la lumière trouble d'une irrégiosité, dont la passion est des plus ambiguës. Ce goût, assez évident pour le décorum d'une foi qui lui échappe, pour le sertissage compliqué d'une fusion des cultes et des doctrines le mènera, comme nous l'avons vu, à s'attirer les foudres du clergé et de la haute société. Sa réaction se drape de sainteté : « Je suis toujours en état de ferveur » dira-t-il à l'abbé Mugnier qui ajoute : « Il m'a parlé aussi de la candeur inviolable qui est en lui. Il a eu des ennemis, il a subi beaucoup d'attaques. Il est « impuissant à haïr ». Il ne faut pas juger les autres. Il y a « la pudeur du jugement ».<sup>782</sup>

---

<sup>779</sup> *Bible de Jérusalem, Nouveau Testament, Évangile selon saint Matthieu*, traduction de l'école biblique de Jérusalem, Cerf, 2000, (25-1 à 25-13), commentaire de la p.2028.

<sup>780</sup> « *Cueille le jour présent, ne te fie pas à celui qui luira demain* » selon la traduction de François Richard, ou « *Cueille le jour sans te fier le moins du monde au lendemain !* » selon la traduction de Claude-André Tabart, Gallimard Poésie, Paris, 2004, p.75.

<sup>781</sup> HORACE, *Œuvres complètes, Odes et épodes*, tome premier, traduction de François Richard, Garnier, Paris, 1950, p.20.

<sup>782</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, note du 13 octobre 1914 p.275.

D'Annunzio, tout compte fait, serait-il un prophète incompris, ou le miroir spirituel d'une Noailles-Sibylle d'avant le Christ <sup>783</sup>? Ne confiait-il pas à Henri de Montherlant : « Quand je serai dans le tombeau des vers assemblés me critiqueront encore »<sup>784</sup> ?

---

<sup>783</sup> François MAURIAC, article *Anna de Noailles*, Nouvelle Revue Française, Paris 1<sup>er</sup> octobre 1924.

<sup>784</sup> Idem, note du 23 mai 1934, p.541.

### III. La Guerre en abyme

#### 1) La Grande Guerre et les chantres de la nation

##### a) Les vers patriotiques

a-1 Violence et désenchantement noailliens : « *Et j'ai collé ma bouche à toute âme tuée...* »<sup>785</sup>

Anna de Noailles eut, dès l'enfance, un goût prononcé pour l'*ars militaris* ; dans sa longue préface aux *Poèmes d'Enfance*, celle-ci évoque *compact, éclatant, tout uni, un régiment*<sup>786</sup>, s'avancant, un *triste jour d'hiver*, devant les Invalides. Une confession étonnante jaillit de cette rencontre : « Mon esprit, bondissant soudain, envia cette foule dont la cohésion et l'apparent triomphe m'enivrèrent. « Je voudrais être cent hommes ! » criai-je dans un impatient délire »<sup>787</sup>. Cent hommes pour combattre et défendre la France, au son de l'hymne national : « La Marseillaise m'enivra la première fois que je l'entendis, et pour toujours. Ce que ce chant de courage contient d'appels vers le plus loin et le plus haut que soi, l'arrachement qu'il opère sur la paresse et la prudence, ces cris d'amour, de révolte, de délivrance que les nations lui empruntent pour affirmer leur indépendance, La Marseillaise, enfin, se dresse dans ma pensée telle qu'on la voit, taillée dans la pierre, par Rude, sur l'Arc de Triomphe, entraînant des adolescents qui se livrent entièrement à elle »<sup>788</sup>. Arc de Triomphe désiré et construit par un personnage incontournable -devrait-on dire mythique ?- chez Anna de Noailles, Napoléon :

*Je songe à vous ce soir, sous l'Arc par vous bâti,  
Où mieux que le soleil vous donne la réplique,  
-Pareil à vous sans borne, et comme vous petit,-*

---

<sup>785</sup> Épigraphe hugolienne de la première partie des *Forces Éternelles*, Arthème Fayard, Paris, 1920, consacrée à *La Guerre*.

<sup>786</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.39.

<sup>787</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.39.

<sup>788</sup> Anna de NOAILLES, *Le Livre de ma vie*, op. cit., pp.46-47.

Ne sera-t-elle pas admirative, sa vie durant de ce *conquérant infini* ; passion juvénile, sûrement liée au fait -historique- que la villégiature parentale d'Amphion avait été rachetée au comte Walewski, *trésor négligeable de l'Histoire*, (...)  *fils des amours de Napoléon avec la Polonaise élégiaque et fidèle*<sup>790</sup>. Anna de Noailles en conserve un souvenir marquant : « le nom de Napoléon m'émerveillait, me satisfaisait comme il satisfaisait Napoléon lui-même. (...) jeune homme maigre et emporté des livres d'étrennes de mon enfance, vous dont le pur profil au menton volontaire, la bouche parfaite, convoitée par les Renommées sillonnant les nuées, l'œil d'aigle, clair à l'ombre d'une chevelure lisse et longue, m'enseignaient l'audace, l'opiniâtreté, le sommet des destinées, que j'ai aimé votre triomphal mystère ! »<sup>791</sup> qui s'étirera jusqu'au couchant de son existence, en 1930 *elle ressuscite dans l'été pour aller à la Malmaison, car elle a le projet d'écrire un livre sur l'Empereur* : « Oh ! de façon brève et sans mêler à mon ouvrage une logique de l'Histoire (...) Mais j'avais eu si fortement la vision de cet être puissant que j'en avais voulu rapporter le reflet. »<sup>792</sup> Elle en apportera un autre miroitement, en devenant la première femme commandeur de l'ordre de la Légion d'Honneur en 1931<sup>793</sup>, ordre fondé par Napoléon, alors Premier Consul, le 19 mai 1802. De plus, l'abbé Mugnier, perspicace, notera peu après les funérailles du poète : « Il y a eu des coïncidences qu'elle aurait beaucoup aimées. Elle a été enterrée le 5 mai, date de la mort de Napoléon, le service a eu lieu à la Madeleine, temple que Napoléon avait construit et qu'il consacrait à la Gloire. »<sup>794</sup>

Cette exaltation se heurtera bientôt à la réalité d'une guerre mondiale, que l'assassinat de François-Ferdinand d'Autriche et de son épouse, le 28 juin 1914 à Sarajevo, déclencha. La mobilisation de la France, dès le 1<sup>er</sup> août, entraînée par le jeu des alliances, la dispose à recevoir deux jours plus tard, à 18h la déclaration de guerre de l'Allemagne.

---

<sup>789</sup> Anna de NOAILLES, « Bonaparte », in *Derniers vers*, Œuvre poétique complète, tome III, Sandre, 2013, p.387.

<sup>790</sup> Anna de NOAILLES, *Le Livre de ma Vie*, op. cit., p.72.

<sup>791</sup> Anna de NOAILLES, *Le Livre de ma Vie*, op. cit., pp.50-51.

<sup>792</sup> Anna de NOAILLES citée par François Broche dans sa *Présentation du Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.12.

<sup>793</sup> Le décret fut publié par la grande chancellerie le 11 janvier 1931. C'est le philosophe et ami Henri Bergson, membre du conseil de l'ordre, qui lui remettra sa décoration.

<sup>794</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.536, note du 16 mai 1933.

La poétesse salue alors les départs enthousiastes des « *soldats de l'an II* » avec un poème, publié par la suite dans les *Forces Éternelles* (1920) :

On les voyait partir, se plaçant dans l'Histoire,  
Régiments déliés, Alphabet des Victoires,  
Stances au pas rythmé d'un poème éternel... <sup>795</sup>

Il régnait autour d'elle une atmosphère de ferveur : « Les jeunes gens qui avaient le privilège d'appartenir à son entourage, ceux qui aiment ses vers sans la connaître demandaient tous à emporter une parole, un regard, comme un viatique. Tous ces aspirants à la mort, elle voulait les recevoir. », preuve de l'incarnation lyrique du poète nationale, à laquelle elle aspirait : « Les mains qu'ils lui tendaient, (...) semblaient prêter serment. Et on eût dit qu'ils partaient pour elle, comme ces enfants homériques qui s'engageaient en foule sous les tentes de la Convention... »<sup>796</sup>.

Avant que les batailles ne fassent rage, que Cocteau ne compare la cathédrale de Reims à *une femme qui a reçu du vitriol*<sup>797</sup> ou qu'il renseigne ses correspondants sur *la gangrène dont l'odeur est un musc fade, qui lève le cœur* et sur *les blessés qui ont un trou à la tête, un trou d'où sortent des mouches*<sup>798</sup>, Anna de Noailles s'occupe, durant le mois d'août, à des œuvres de bienfaisance : *Les soupes populaires*<sup>799</sup> servies dans les écuries de Francis de Croisset (Fleury-en-Bière, où était installé un hôpital auxiliaire de la Croix-Rouge), un *fourneau* pour les Alsaciens-Lorrains sera prétexte, en compagnie de Mme Mühlfeld à *chercher les noms et les adresses des demi-mondaines, de cocottes qu'on voulait taper*, pendant que *Jean Cocteau est employé à chercher du lait*.<sup>800</sup> Mais, soucieuse de l'avenir de la France, *elle eût voulu déchirer les voiles qui recouvraient l'avenir* et profitant des relations fournies par sa renommée, *elle interrogeait avidement les hommes politiques (...)* *Le matin, elle avait pris l'habitude d'aller rue Franklin consulter son*

---

<sup>795</sup> Anna de NOAILLES, « *Le départ* » in *Les Forces éternelles*, op. cit., pp.68-69.

<sup>796</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un journaliste*, tome III, op. cit., p.159.

<sup>797</sup> Formule commune ou reprise par Marcel Proust : « Celle de Reims lui fait l'effet d'une cathédrale vitriolée par les allemands qui ne pouvant l'avoir se vengent ainsi. » in Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.309, note du 23 avril 1917.

<sup>798</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.277, note du 27 novembre 1914.

<sup>799</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.268, note du 4 août 1914.

<sup>800</sup> Idem, note du 22 août 1914.

*vieil ami Clémenceau.* »<sup>801</sup>. Anna de Noailles, future *muse du cartel des gauches*, s'occupe des arcanes du pouvoir, n'appelait-elle pas Millerand futur ministre de la guerre *l'organisateur de la victoire* ?

Mais l'armée allemande progresse, elle arrive à Amiens dès le 1<sup>er</sup> septembre, le lendemain le gouvernement part à Bordeaux. Anna quitte Paris le 5 septembre sur les conseils de Georges Clémenceau<sup>802</sup> - qui n'hésitait pas à qualifier le départ du gouvernement de *l'ordure qui s'en va*<sup>803</sup>. Elle se réfugiera chez Edmond Rostand, à Cambo-les-Bains, puis dans une maisonnette du nom de *Brimborion*<sup>804</sup> dont elle se plaindra avec humour. En plus de tricoter des laines pour les soldats -en entrelaçant parfois un de ses longs cheveux en guise de *talisman-* et de suivre attentivement les communiqués officiels afin d'en discuter avec Aristide Briand et les personnalités du gouvernement de Bordeaux, Anna écrit des poèmes vengeurs au ton emphatique et menaçant, tel *Le Meurtrier*<sup>805</sup>, alias Guillaume II (1859-1941), dernier empereur d'Allemagne, abdiquant en 1918 :

Prince, pour étancher votre soif de gloire,  
Vous avez fait creuser, par vos peuples vassaux,  
Un puits large et profond où verser à pleins seaux  
Une gluante, pourpre et bouillonnante moire.  
Penchez-vous, s'il se peut, sans râle et sans sursaut,  
Sur ce gouffre, et laissez frémir votre mémoire...

La poétesse lui reproche de ne s'être pas cantonné à la gloire de ses musiciens : « O Schumann, Beethoven, Haendel, Schubert, Mozart (...) qui ne chanteront pas pendant qu'on assassine... » , le masque mortuaire de Beethoven, emporté par sa mère pianiste l'inspire :

-Cet automne où je songe au fond d'un vallon basque,  
Je vois, dans la maison où j'habite, son masque ;  
Sa bouche détendue a comme un grand dégoût

---

<sup>801</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un journaliste*, tome III, op. cit., p.160.

<sup>802</sup> Georges Clémenceau (1841-1929), homme politique français -député, sénateur- qui deviendra président du Conseil des ministres et ministre de la Guerre le 16 novembre 1917.

<sup>803</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.270, note du 3 septembre 1914.

<sup>804</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac, op. cit., p.293.

<sup>805</sup> Anna de NOAILLES, « *Le meurtrier* » in *Les Forces éternelles*, op. cit., pp.76-79.

D'avoir su que ce crime encor viendrait de vous !

Soudain la muse des combats nous livre -privilégiant, en règle générale, la noblesse et le repos des morts, l'évocation passive de la terre ravagée des *Bords de la Marne ou de Verdun*, la *Cathédrale de Reims* « beau visage osseux (...) gouffre de l'azur »<sup>806</sup>- un des rares croquis de la guerre en action :

Pourquoi les vergers ont une odeur sépulcrale,  
Pourquoi le clair de lune est cette nuit voilée  
Par de rouges lueurs ? Pourquoi l'air est brûlé ?  
Pourquoi ce bruit tonnant ? Pourquoi les cathédrales,  
Où la Musique trône à la droite de Dieu,  
S'arrachent en fusée et remontent aux cieux ?

...avant d'entrouvrir de prophétiques promesses : « L'Allemagne oscille sous son trône » et « La France déchirée a, dans ses flancs ouverts, / L'avenir plein d'amour, d'espoir, de lauriers verts » ; Anna écrivit ce poème en octobre 1914, personne à cette époque ne se doutait du carnage qui allait advenir.

Le gouvernement rentre à Paris le 17 décembre, Anna après avoir passé les fêtes de Noël dans ce que l'on nommait alors le *petit Versailles basque*, la villa *Arnaga* d'Edmond Rostand, fuira ce dernier pour mettre fin à une brève liaison qu'elle savait impossible<sup>807</sup>. La deuxième année guerrière fait passer un voile de tristesse sur l'auteur, réalisant enfin le drame sanglant qui se joue, derrière les mots brillamment alignés de ses vers, les exhortations, les odes héroïques ; *Lamentation* nous offre une âme mise à nu :

Je ne peux plus aimer, ni vouloir, ni comprendre,  
À peine si je suis encor.  
Ma famille infinie est impalpable cendre,  
J'ai honte d'habiter un corps.

---

<sup>806</sup> Anna de NOAILLES, « Visite à la cathédrale de Reims » in *Les Forces éternelles*, op. cit., pp.22-24.

<sup>807</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac*, op. cit., note manuscrite de l'auteur sur son exemplaire personnel, p.296.

J'ai honte de mes yeux, qui songent où qui s'élancent,  
Accablés, attentifs, hardis :  
Les garçons de vingt ans ont tous un coup de lance  
Qui les fixe au noir paradis.

Une cassure, définitive s'est logée dans l'âme du poète, il délaisse tout ce qui lui importait :

Mon âme pour toujours a perdu l'habitude  
De son attache avec l'éther ;  
Tout m'éloigne de l'ample et vague quiétude  
Du cynique et tendre univers.

Le vent tiède, les bois, les astres clairs, la lune,  
Ce noble arrangement du soir indifférent,  
Qui pourtant séduisait les âmes une à une,  
Par un doux aspect triste et franc ;

Tout me semble néant, à tel point s'interpose  
La mort entre la vie et moi.  
Je ne vous verrai plus, abeille sur les roses,  
Vertes pointes des jeunes mois ! <sup>808</sup>

Cette confiance, âpre, au nihilisme inédit, sera déterminante ; Anna rassemble en effet ces poèmes dans la première partie, *La Guerre*, de ce qui nous semble être le dernier recueil d'une manière de sentir, d'un style, les derniers feux d'un surromantisme qu'elle incarnait : *Les Forces Éternelles* (1920)<sup>809</sup>.

La Victoire même -couronnement logique de cette partie du recueil- recèle un goût étonnamment amer pour celle qui, dans l'attente convenue du peuple français, aurait dû l'exalter en chancre national :

---

<sup>808</sup> Anna de NOAILLES, « Lamentation » in *Les Forces Éternelles*, op. cit., pp.37-40.

<sup>809</sup> Anna de NOAILLES, *Les Forces Éternelles*, Arthème Fayard, Paris, 1920.

Victoire aux calmes yeux qui combats pour les justes,  
Toi dont la main roidie a traversé l'enfer,  
Malgré le sang versé, malgré les maux soufferts  
Par les corps épuisés que tu prenais robustes,  
(...) Je te proclamerais divine, sainte, auguste,  
Si je ne voyais pas dans ta seconde main,  
Comme un lourd médailler à jamais sombre et fruste,  
Le grand effacement des visages humains...<sup>810</sup>

S'écartant du style officiel, l'auteur grave une touche sociale et humaniste aux limites de l'antimilitarisme. Ce conditionnel, courageux, ébranle l'attendu du poète, la glorification sans condition de la victoire française et fêle les considérations d'usage dont regorge le lyrisme national et militaire de cette période. Une sorte de voile est tombée pour celle qui écrivait jadis, au sujet de la gloire napoléonienne : « Jamais je ne mêlai votre image au fléau de la guerre, à l'atrocité des combats, des incendies, des mutilations. »<sup>811</sup>

Les années de l'après-guerre, brutalisées comme nous l'allons voir dans la cinquième partie de cette étude, par la lutte des surréalistes -Crevé lancera notamment, dans le salon littéraire de Mme Mühlfeld, cette phrase assassine à la poétesse, consternée : « On ne fait plus de vers aujourd'hui, madame. »<sup>812</sup>, porteront la mue de l'écriture noaillienne. En plus d'un retour à la prose conséquent (*Les Innocentes ou la sagesse des femmes*, Fayard, 1923 ; *Passions et vanités*, Crès, 1926 ; *Exactitude*, Grasset, 1930 ; *Le Livre de ma Vie*, Hachette, 1932), les trois recueils de poèmes (*Poème de l'Amour*, Fayard, 1924 ; *L'Honneur de souffrir*, Grasset, 1927 et *Derniers vers*, Grasset, 1933) seront soumis à une nouvelle manière, à un reniement de ce qui fut, à la simplification outrancière d'un vers sans forme et sans couleur, lapidaire, une recherche de la modernité dans la concision, l'abandon des titres<sup>813</sup> (remplacés par des chiffres romains) et du thème essentiel de la nature au profit d'un lyrisme triste d'un amour abstrait ou d'une glorification de la douleur. Aussi *Lamentation* nous semble-t-il un

---

<sup>810</sup> Anna de NOAILLES, « Victoire aux calmes yeux » in *Les Forces Éternelles*, op. cit., p.75.

<sup>811</sup> Anna de NOAILLES, *Le Livre de ma Vie*, op. cit., p.51.

<sup>812</sup> François MAURIAC, *Nouveaux mémoires intérieurs*, Flammarion, Paris, 1965, p.154.

<sup>813</sup> Déjà dans les *Forces Éternelles* (1920) la poétesse se détache des titres ciselés de son ancienne manière : *Tout nous fuit...*(p.7), *Quoi ! Je me plains de toi...*(p.54), *Étranger qui viendras...*(p.97), *Je croyais être...*(p.216), et la majeure partie des intitulés utilise l'incipit des poèmes, tronqués par les points de suspension.

poème-clef, l'annonce d'un nouveau programme de vie et d'écriture et non le seul écho des souffrances d'avril 1915 :

Je vivrai, les regards enchaînés sur l'abîme  
Creusé sans fin par ce qui meurt ;  
Je verrai l'univers comme on regarde un crime,  
Avec des soubresauts de peur,

Je ne chercherai plus quel rang occupe l'homme  
Dans ce chaos vaste et cruel,  
Je ne bénirai plus, le front baissé, la somme  
De l'inconnu universel. <sup>814</sup>

La première Guerre Mondiale porte un coup fatal au lyrisme de la poétesse qui mesure déjà le bouleversement de vie, national, l'après, indicible, qui l'écarte à jamais des derniers soubresauts d'une Belle Époque dont elle fut une des représentantes parmi les plus brillantes.

Ces strophes, toujours extraites de ce recueil charnière que sont les *Forces Éternelles*<sup>815</sup> :

-Non, non, mon cœur n'a pas, ô siècle des batailles,  
Tout regorgeant de morts,  
L'audace de mêler à vos grandes entailles  
L'abîme de mon sort.

L'indigne volupté de vivre,  
Alors que sont éteints  
Les juvéniles corps dont l'Histoire s'enivre,  
Jamais plus ne m'étreint. <sup>816</sup>

---

<sup>814</sup> Anna de NOAILLES, « Lamentation » in *Les Forces Éternelles*, op. cit., p.40.

<sup>815</sup> Le recueil contient des vers écrits de 1913 à 1920, et de nombreux poèmes témoignent de l'ancienne manière d'avant-guerre, tant au point de vue de la versification que des thèmes de la nature, de l'antiquité et de l'amour voluptueux, dont elle s'écartera progressivement.

<sup>816</sup> Anna de NOAILLES, « Quoi ! Je me plains de toi... » in *Les Forces Éternelles*, op. cit., p.57.

...témoignent de la violence de cette remise en question, du repentir de celle qui ne chanta, jusqu'en 1914, que le vertige de son orgueil et la volupté de ses sens impressionnables. N'avouera-t-elle pas à sa chère confidente et conseillère, Mme Bulteau, qu'*après la guerre, elle était lasse d'écrire* et que les pré-publications des *Forces Éternelles* (144 poèmes sur 197) réuniraient bientôt son dernier volume de vers, ayant *tout dit de ce qu'elle avait à dire*<sup>817</sup> ?

Aussi dans le *courrier littéraire* du *Temps* -2 novembre 1920- Émile Henriot annonça, en souriant : « Elle croit que ce sera son dernier livre, non de prose (car elle achève en ce moment un roman, *Octave*, qu'une revue doit publier au printemps prochain)<sup>818</sup>, mais de vers : ayant tout dit de ce qu'elle avait à dire. On enregistre avec tranquillité cette affirmation : sans en rien croire, Dieu merci ! Un poète peut-il jamais dire qu'il n'écrira plus ? Un arbre peut-il assurer qu'aucun vent n'agitera plus ses ramures et ne le fera plus chanter ? » , sans savoir que cette déclaration portait en elle le germe d'une réalité sombre, le sceau d'une renonciation.

#### a-2 La force d'annunzienne

Un télégramme de Gabriele d'Annunzio, parti de Rome le 12 juin 1920 salue la pré-publication<sup>819</sup> des *Forces Éternelles* et leur auteur ; en retrouvant sa propre mélancolie dans l'œuvre d'Anna et en particulier dans la première partie intitulée *La Guerre*, d'Annunzio resserre le lien de ces Chantres du combat et laisse entendre, une fois de plus, qu'il partage une certaine gémellité d'esprit avec celle qu'il nomme « l'élue » :

Vous êtes toujours l'élue -stop- votre mélancolie est bien votre élection entre tous les poètes de ce temps -stop- Dans vos premiers poèmes j'ai miré la mienne et je l'ai agrandie -stop- Je suis certain que je vous reverrai bientôt -stop- Je vous écris -

---

<sup>817</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac*, op. cit., p.313.

<sup>818</sup> Ce manuscrit, commencé en 1907, demeurera à l'état d'inachevé ; *trois fois annoncée et trois fois annulée* sa publication sera définitivement écartée à partir de 1923. Voir à ce sujet l'intéressante étude de Marie-Lise ALLARD, in *Anna de Noailles, entre prose et correspondance*, L'Harmattan, Paris, 2018, p.196.

<sup>819</sup> La sortie des *Forces Éternelles* eut lieu en décembre 1920, après de nombreuses pré-publications. Le recueil comporte quatre parties : « La Guerre », « Âme des paysages », « Poèmes de l'esprit » et « Poèmes de l'amour ».

Et quel parcours héroïque extraordinaire que celui de Gabriel d'Annunzio, résidant en France jusqu'au 3 mai 1915 -l'Italie, se désengageant de sa neutralité et de la Triple-Alliance, n'entrera en guerre qu'en avril 1915. Au cours d'un dîner chez les Camastra, en octobre 1914, l'abbé Mugnier s'enthousiasme : « Quelle joie de le revoir ! C'est comme si j'avais vu Victor Hugo en 1870<sup>821</sup>. D'Annunzio est le seul grand homme qui soit dans le camp retranché de Paris. (...) D'Annunzio pense, avec tristesse, qu'après la guerre, les cadavres ambulants seront encore plus nombreux que ceux qui jonchent les champs de bataille. Et il faut cependant que cette convulsion amène une *vita nuova*<sup>822</sup>. D'Annunzio voudrait alors s'enfermer dans un cloître (le Monte-Cassino où il a passé quelques semaines) ou aller chez les Esquimaux. D'Annunzio écrit dans son journal depuis le commencement de la guerre. Il écrit avec des plumes d'oie. Il en use une vingtaine par jour.»<sup>823</sup> Confession étonnante pour celui qui deviendra l'année suivante le *condottiere du verbe en action*<sup>824</sup> ; point de cloître ni d'igloo chez les esquimaux mais une tribune belliqueuse qu'il ne voudra plus quitter.

D'Annunzio devient *le plus efficace, infatigable, acclamé porte-parole de l'entrée en guerre dans les journées qui prendront le nom de « mai radieux »*<sup>825</sup>. Quel est son style ? Celui d'un engagement sans limites, radical, à l'absolue violence et sans diplomatie aucune :

J'adore la guerre ! Après l'avoir souhaitée de toutes mes forces, je tremblais de voir mes forces me trahir au moment de prendre pour si longtemps l'épée. Or, mon corps m'a permis de faire ce que voulait mon énergie. Ce fut pour moi un second étincellement de jeunesse. Ne fût le sang d'autrui qui coule, je serai tenté de considérer avec effroi la fin de la guerre.<sup>826</sup>

---

<sup>820</sup> Elisabeth HIGONNET-DUGUA, *Anna de Noailles, Cœur innombrable*, biographie-correspondance, Michel de Maule, Paris, 1989, p.336.

<sup>821</sup> Toujours cette comparaison avec l'absolu poétique que représentait Hugo, et auquel Anna aspirait.

<sup>822</sup> Une vie nouvelle.

<sup>823</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.274, note du 7 octobre 1914.

<sup>824</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit, p.363.

<sup>825</sup> Idem, p.387.

<sup>826</sup> Marcel BOULENGER, *Chez Gabriele d'Annunzio*, La Renaissance du livre, Paris, 1921, p.48.

Cette hardiesse, ce lyrisme brutal et exalté, séduisirent le gouvernement italien qui lui confiera le rôle officiel de la propagande car *son exemple entraîne, stimule. Nul ne l'ignore. (...) il multiplie ses discours. Il sait trouver les formules qui fouettent : « Je vous dis que verser le sang ne suffit pas. Il ne suffit pas de mourir. Il faut vivre et combattre, vivre et résister, vivre et vaincre. Dix de ces harangues ainsi prononcées sont réunies dans le petit volume qui a pour titre La Rescousse.* <sup>827</sup> Autre livre de guerre la *Farce de Buccari*<sup>828</sup>, lié à ses exploits nautiques, s'ajoute à ses prouesses aéronautiques car *le haut commandement finit par prendre la sage décision de le laisser libre d'intervenir où bon lui semblait, en mer, sur terre ou en l'air* <sup>829</sup> ; d'Annunzio a l'idée de semer, le 9 août 1918 des *pamphlets célestes* sur Vienne : « L'ordre est de ne pas bombarder, l'incursion ne devant avoir qu'une signification politique. Sept avions sur dix, sous son commandement, arrivent au-dessus de la ville, descendent à huit cents mètres et laissent tomber les fameux papillons : « Nous pourrions jeter des centaines de bombes, nous ne lançons qu'un salut à trois couleurs, les trois couleurs de la Liberté. »<sup>830</sup>

Nous pourrions oser une comparaison de l'écrivain-guerrier avec Mishima<sup>831</sup> que d'Annunzio devait connaître, comptant dans les rangs de ses « arditi » de Fiume le poète japonais Harukichi Shimoi (1883-1954), *spécialiste de Dante, volontaire dans l'armée italienne, qui deviendra intime de d'Annunzio et sera surnommé « le samouraï de Fiume »*<sup>832</sup> avec lequel le poète envisageait un raid aérien Rome-Tokyo vantant les prouesses de la technique italienne ; ce raid aura bien lieu de février à mai 1920, mais sans la présence du lyrique accompagnateur<sup>833</sup>.

Les *Canti della guerra latina* (1914-1918) -Chants de la guerre latine-, inclus dans le cinquième livre des *Laudi*, sous le titre d'*Astérope*<sup>834</sup> sont le livre-symbole de cette période

---

<sup>827</sup> Pierre de MONTERA, *Gabriele d'Annunzio*, op. cit., p.117.

<sup>828</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *La Beffa di Buccari : un pied de nez aux autrichiens, 11 février 1918*, traduction de Michel Orcel, La Bibliothèque, Paris, 2014.

<sup>829</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit, p.394.

<sup>830</sup> Pierre de MONTERA, *Gabriele d'Annunzio*, op. cit., p.118.

<sup>831</sup> Yukio Mishima (1925-1970) est un écrivain japonais à l'œuvre prolifique. Attaché à une certaine exigence morale et physique, il s'entretiendra un corps d'athlète, deviendra un expert en *kendo* (escrime au sabre) et se donnera la mort par *seppuku* (suicide rituel des samourais), clôturant sa tentative de coup d'état par un éclat et une hauteur héroïques dignes de la plume de d'Annunzio. Mishima assurera par ailleurs en 1965 la mise en scène du *Martyre de Saint Sébastien* au Japon in H. Scott-Stokes, *Mort et Vie de Mishima*, Balland, Paris, 1985, pp.176-177.

<sup>832</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.413.

<sup>833</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, pp.444-445.

<sup>834</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Asterope ( I Canti della Guerra Latina)* 1914-1918, Mondadori, Milan, 1934.

héroïque. D'Annunzio, en chantre d'une latinité belliqueuse l'inaugure par une longue *Ode pour la résurrection latine*, rédigée en français le 13 août 1914 :

« Quelle horreur et quelle mort et quelles beautés nouvelles sont partout éparses dans la nuit ? Quel vent prodigieux excite toutes les flammes en travail dans le firmament latin ? Le jour est proche ! Le jour est proche ! (...) Je ne suis plus en terre d'exil<sup>835</sup>, je ne suis plus l'étranger à la face blême, je ne suis plus le banni sans arme ni laurier. Un prodige soudain me transfigure, (...) je suis un clairon de rescousse aux lèvres de la race élue. »<sup>836</sup> D'Annunzio ne mesure pas son ambition et s'accroche, une fois de plus, aux arborescences d'un thème religieux-leitmotiv, il se dit l'*annonciateur* - nous avons vu que son œuvre sera parsemée de jeux de mots sur le thème biblique de *l'Annonce faite à Marie par l'archange Gabriel*, Annunzio signifiant l'annonce- et propose un dialogue sacrilège avec la divinité : « Il vient le Seigneur invoqué. Il enflamme la nuit ; et l'on n'entend pas, dans le vertige du sang, le battement de sa force. Or, Il dit : « Qui donc enverrai-je, ô annonciateur de choses saintes ? Qui donc ira pour nous ? ». Je dis : « Me voici. Envoyez-moi, Seigneur. Je connais le signe, je sais le pacte », jusqu'à ce qu'intervienne l'ésotérique, déjà signalé dans le *Martyre de Saint Sébastien*, fruit d'un syncrétisme singulier : « Je n'ai plus de chair ni d'os autour de mon âme haletante (...) Déjà sur la borne milliaire, à la clarté des Pléiades, je lis le nom ineffable. Et j'entends les chevaux des Dioscures hennir », qui le conduira au délire : « ô Désirable, si jamais seul et anxieux j'interrogeai tes vestiges loin du peuple vêtu d'ignominie et de paix ; (...) tandis que sur tes palmes, comme sur une litière pourrie, l'astuce et la peur, vaches baveuses, rumaient le mensonge » tutoyant la Victoire allégorique comme « La Reine des Royaumes corrompue et polluée par les mains des vieillards »<sup>837</sup>. Il reprendra néanmoins dans les *Cinq Prières de l'Avent*<sup>838</sup>, composées et publiées en 1915 le rôle de *guerrier-guérisseur d'âme* dans des strophes de facture *dantesque*, adressées au Roi, à la Reine, aux morts de la mer, au généralissime, aux combattants et aux civils, *poésie d'occasion d'une religiosité plutôt ostentatoire, dans le but de rassurer les masses croyantes et catholiques*<sup>839</sup> ; d'Annunzio sait aussi s'assagir pour convaincre et sa plume se contenir en des dogmes plus respectés.

---

<sup>835</sup> Par la pensée sans doute, mais pas dans l'action puisqu'il ne rejoindra l'Italie que le 4 mai 1915.

<sup>836</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, « Ode pour la résurrection latine » in *Canti della Guerra latina*, (1914-1918), Tutte le Poesie, op. cit, p.522.

<sup>837</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, « Ode pour la résurrection latine » in *Canti della Guerra latina*, (1914-1918), Tutte le Poesie, op. cit, pp.522-523.

<sup>838</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, « Preghiere dell'Avvento », in *Canti della Guerra latina*, (1914-1918), Tutte le Poesie, op. cit, pp.547-557.

<sup>839</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit, p.397.

L'argument le plus intéressant de l'ode pour la résurrection latine nous semble être le rapprochement -anticipé et visionnaire- de ses deux pays d'élection : « je crie et j'invoque : « O Italie ! O France ! ». Et j'entends, par-dessus les sépulcres fendus et par-dessus tes lauriers hérissés Victoire, le tonnerre des aigles qui se précipitent vers l'Est et de toutes leurs serres déchirent la nuit. Le jour est proche ! », prophétisant le changement d'alliance de l'Italie et son entrée en guerre l'année suivante. L'auteur ne prophétise d'ailleurs plus, il menace : « Malheur à toi si tu doutes, malheur à toi si tu hésites, malheur à toi si tu n'oses pas jeter le dé. »<sup>840</sup>

On mesure également tout ce que d'Annunzio a apporté au fascisme à venir dans des images-slogans telles que : « O femmes, prenez les faucilles et moissonnez ! Apprêtez le pain nouveau à la faim nouvelle ! Vos hommes frapperont fort, serrés comme les épis, dans la bataille, rang contre rang, comme les blés drus sous le vent d'Est » ou « Vous êtes la semence d'un nouveau monde. Et les aurores les plus belles, ne sont pas encor nées. »<sup>841</sup> Mais la lutte essentielle est idéologique : les *nobles, les élus Latins* triomphent des *barbares* de l'Est. Image aussitôt reprise par les correspondants étrangers tel que Marcel Boulenger dans sa *Visite au commandant d'Annunzio* : « Ah ! comment résister au désir fou de voir, s'il se pouvait le champ de bataille, le lieu de la victoire latine sur les nouvelles hordes de Goths, de Hongres et de Huns, naguère jetés par des princes brutaux sur la patrie de Virgile et du Vinci, et aujourd'hui mises en déroute, grâce à l'endurance et au courage des modernes légions romaines ? »<sup>842</sup>

Une nouvelle vision se dresse à leur suite dans l'imaginaire collectif : « L'idée commune, mais fausse, est exprimée par le grand historien Trevelyan, selon lequel la guerre a transformé le « décadent » d'Annunzio en « patriote ». Kipling rapporte les propos d'un officier, selon lequel « la poésie de d'Annunzio nous a aidés à déplacer les montagnes dans cette guerre »<sup>843</sup>. En vérité, peu de choses ont changé dans l'esprit d'annunzian, l'austérité apparente, le patriotisme exacerbé n'en perturbent pas le

---

<sup>840</sup> Idem, p.524.

<sup>841</sup> Idem, p.527.

<sup>842</sup> Gabriel BOULENGER, « Une visite au commandant d'Annunzio », article de la *Revue des Deux Mondes*, tome 48, décembre 1918, p.193.

<sup>843</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit, p.399.

raffinement esthétique ou la pensée profonde ; son logement militaire de la Casetta Rossa vénitienne, confisquée au prince Hohenlohe, nous offre l'illustration d'une parfaite continuité : « Je m'attendais à y trouver l'atmosphère sobre d'un campement de guerre. Rien de tel. On aurait dit le boudoir d'une coquette. Le divan était recouvert de coussins gris-mauve en soie. Les pièces et les murs étaient encombrés jusqu'au plafond de reliques, photos d'actrices, reproduction de Madones, hélices d'avion, souvenirs de deux sous et statuettes en stuc. »<sup>844</sup> La pensée même de d'Annunzio est invariable, dans le fameux *Nocturne* (1921)<sup>845</sup> on peut relever l'essence même de ses préoccupations esthétiques, délaissant la considération des pertes humaines :

Tout à coup, le gémissement de la sirène d'alarme déchire le silence. L'explosion d'une bombe retentit du Lido jusqu'à Saint-Georges, de Saint-Georges jusqu'aux Fondamente Nuove. Soudain s'annonce l'incursion nocturne des destructeurs ailés. Et voilà que sous la menace, la ville tout entière revit merveilleusement dans ma chair, dans mes os, dans chacune de mes veines. Les coupoles, les campaniles, les portiques, les galeries sont mes membres, sont ma douleur. Et je me contracte sur mes oreillers, le visage tourné vers le ciel de lumière, ne sachant de quel côté je vais être mutilé. Ma vie se disperse. J'ai en moi la vie des marbres et la puissance de l'histoire sculptée, dans l'attente d'une balafre sans nom. Beauté de la nuit, combien de fois t'ai-je perdue ?<sup>846</sup>

Malgré tout, le mot de la fin pourrait être confié à André Suarès, qui en 1938 et avec quelques approximations historiques, en grave la légende : « Gabriele d'Annunzio forçant l'Italie à entrer dans la guerre, sur le rocher qui vit le départ des Mille ; faisant la guerre dans le ciel, lançant des bombes sur l'ennemi dix fois séculaire devant qui on s'agenouille aujourd'hui ; s'exposant à la mort en dix rencontres ; perdant un œil dans le combat ; formant à lui seul une troupe conquérante et contraignant l'Europe à respecter sa conquête, ce poète a ravi la couronne qui ceint la grande action. À cette hauteur, il est vrai, il est sincère ; sa clameur n'est pas suspecte : s'il sonne de la trompette, il fait entendre une musique où les plus nobles hommes reconnaissent leur ton et leur chant. (...) Une

---

<sup>844</sup> J.S. BARNES, *Half a Life*, Eyre and Spottiswoode, Londres, 1933, pp.264-267.

<sup>845</sup> Qu'il écrivit durant sa convalescence de 1916, tentant dans le silence et l'obscurité de se remettre de la perte de son œil droit, perdu dans le choc d'un amerrissage d'urgence dans la lagune de Grado, le 16 janvier.

<sup>846</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Nocturne*, traduction de Jean-François Bory, Seuil, Paris, 1996, pp.71-72.

grandeur de cet ordre ne se discute pas : plus et mieux que le lord de Missolonghi, Gabriele d'Annunzio est le Byron de l'Italie. »<sup>847</sup>

Le tribun de génie, le poète-soldat rejoint Anna de Noailles dans des élans patriotiques véhéments, une production littéraire et poétique conséquente, tirée au conflit mondial, et détache une vigueur particulière dans le feu des combats auquel ne pouvait assister cette dernière qu'en esprit. Notons toutefois, qu'en plus de tenir une correspondance avec les soldats du front et de leur faire parvenir livres et subsides, l'auteur des *Forces Éternelles* ira rendre visite au poste de commandement du Général Mangin, en juin 1918, près de Soissons,<sup>848</sup> que plusieurs photographies, conservées à la bibliothèque nationale, illustreront. Précisons enfin que la victoire noaillienne, bien que triomphale « Mais la gloire et les pleurs vont rejoindre l'espace / Et relier aux cieus leur noble éternité... »<sup>849</sup> se teinte d'amertume, trop chèrement gagnée au prix du sang ; celle d'Annunzio, sans limite au contraire, s'adresse à la Patrie dénuée de remords : « Voici, et la face de tes morts était comme ta face vivant, o Patrie ! Et plus l'on combattait, plus tu devenais belle. Et plus on mourrait, plus tu te tenais droite »<sup>850</sup>. Mais un héros national, dans l'Italie relativement récente de cette époque, pouvait-il tenir un autre discours afin d'en assurer l'intime cohésion<sup>851</sup> ?

## a) Leurs engagements pour les territoires perdus

### a-1 Anna et l'Alsace

L'engouement d'Anna de Noailles pour l'Alsace tient davantage dans l'idée d'une reconquête de ces territoires perdus qu'à celle d'une vision esthétique ou sentimentale. La France

---

<sup>847</sup> André SUARÈS, « Gabriele d'Annunzio, Souvenirs, Pages de mon Dière », article paru dans la Nouvelle Revue Française, tom LI, Paris, 1938, p.573.

<sup>848</sup> Louis PERCHE, *Anna de Noailles*, Seghers, Paris, 1964, p.65.

<sup>849</sup> Anna de NOAILLES, « 14 juillet 1919 » in *Les Forces éternelles*, op. cit., p.91.

<sup>850</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, « Tre salmi per i nostri morti » (Trois psaumes pour nos morts) : « Ecco, e la faccia de'tuoi morti era come la tua faccia vivente, o Patria ! E quanto più si combatteva, tanto eri più bella. E quanto più si moriva, tanto eri più dritta. » in *Canti della Guerra latina, (1914-1918)*, Tutte le Poesie, op. cit, p.531.

<sup>851</sup> « L'Italie, fit-il, est une patrie jeune. Elle n'a pas vos siècles d'unité, vos siècles d'histoire. Elle n'a pas votre immémoriale tradition de peuple déjà soudé et grand lors des Croisades. Puissé-je donc maintenant, par toute ma vie, jusqu'à la mort incluse, contribuer à la tradition de la jeune Italie ! » dira le poète-soldat à Marcel BOULENGER in « Une visite au commandant d'Annunzio », *La revue des Deux Mondes*, op. cit, décembre 1918.

avait, en effet, perdu l'Alsace et la Lorraine par le traité de Francfort du 10 mai 1871, mettant fin à la guerre franco-allemande, qui coûta, en outre, 5 milliards de francs-or à la nation. Cette préoccupation proviendrait de discussions -et d'une liaison- passionnées avec Maurice Barrès, écrivain nationaliste mais aussi député de Nancy de 1889 à 1893 (Meurthe-et-Moselle) : « De Barrès, elle me disait : « il a désaxé Mme de Noailles. Elle était citoyenne de l'univers, elle s'efforce d'être Alsace-Lorraine. »<sup>852</sup>

Pour ce faire, la poétesse projette un ouvrage enthousiaste, jamais achevé, mais dont les chapitres furent éparpillés dans divers périodiques : « Strasbourg » dans la Revue de Paris du 15 décembre 1911, « Regard sur la frontière du Rhin » dans la Revue Hebdomadaire du 2 mars 1912 et « Souvenir d'Alsace » dans les Annales du 12 juillet 1914. À partir de 1909, elle se dévouera activement à ce thème durant seize mois<sup>853</sup>, confiant à Henri Franck le 12 août : « Je me souviens de l'agilité et de la confiance avec lesquelles j'ai couru de Sicile en Alsace, comprenant qu'il fallait fuir les morts, emporter le suprême conseil de vivre qu'ils nous donnent, affronter l'immédiat, créer Pindare hors d'Agrigente et être soi-même l'adolescence du monde. »<sup>854</sup> La poétesse visite Strasbourg, Colmar, Obernai, Sélestat, le Haut-Koenigsbourg restauré, Wissembourg et la maison renaissance des Westerkamp, *symbole de l'honneur alsacien* mais aussi les champs de bataille lorrains (Gravelotte, Mars-la-Tour) et Nancy, s'imprègne des lieux et des atmosphères : « On prend de l'énergie sur ce sol qui n'a pas accepté... Je vous raconterai longuement, longuement le sublime lieu de résistance française, de patience, d'ordre, de constance, et d'héroïsme qu'est l'Alsace. Nul jour où Strasbourg n'ait pour l'esprit l'odeur de la fumée et de la flamme ! En vain les troupes barbares<sup>855</sup> au son du fifre passent et repassent ; soldats pesants et sans joie, ils semblent prisonniers dans la ville où commande Kléber<sup>856</sup> ; ici chaque Français est à lui seul une digue de civilisation contre leur océan grossier. »<sup>857</sup> confiera-t-elle à Lucien Corpechot.

---

<sup>852</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.229.

<sup>853</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, Anna de Noailles une amie de la Princesse de Brancovan, op. cit., p.238.

<sup>854</sup> Idem, p.238.

<sup>855</sup> Même terme méprisant utilisé par d'Annunzio pour les peuples germaniques.

<sup>856</sup> Kléber (1753-1800) fut un général napoléonien, originaire de Strasbourg, héros fort prisé par la poétesse : « *Auguste vertus françaises (...)* Il avait la gaité robuste de la fraîche Alsace » in Anna de NOAILLES, « Strasbourg », article extrait de la *Revue de Paris*, novembre-décembre 1911, pp.743-744.

<sup>857</sup> Suit une théorie raciale très subjective : « Ah ! comme il faut bénir le divin génie classique qui différencie à jamais un Français des deux états de l'Allemand : la brutalité bestiale au crâne aplati, ou le romantisme anémique, élégiaque, tel que je vis un jeune homme l'autre jour dans le parc dessiné par Le Nôtre ; - cet étudiant germanique assis au bord

Aussi va-t-elle clamer publiquement, et dès 1911, la nécessité d'une libération liée à son devoir de poète national : « Si quelque chose en Europe toujours palpite, ne veut pas se taire, laisse jaillir son cœur semblable aux flots de la mer enchaînée par Xerxès, c'est l'Alsace. Cette terre, mon fils, nous ne pouvons désormais la saluer ni l'aimer, la traverser ni la fuir sans qu'il y ait pour nous douleur, honte ou lâcheté... »<sup>858</sup> Après des pages au lyrisme torrentiel sur les beautés historiques et architecturales de la ville de Strasbourg : « Sur le quai Saint-Nicolas, cette maison chenuë, boiteuse, branlante comme la sorcière appuyée sur sa canne, est-ce la demeure où les filles du professeur de danse, Émilie et Lucinde de Sessenheim, amoureuses du jeune Goethe, se faisaient dire la bonne aventure ? »(p.741), Anna en arrive au point symbolique, capital pour elle, du *coin de la place de Broglie et de la rue de la Nuée-Bleue*.

L'Alsace-Lorraine est à ses yeux un symbole révolutionnaire, ne fut-ce que par la naissance de *La Marseillaise*, qui comme chacun sait est alsacienne<sup>859</sup> -composée à Strasbourg dans la nuit du 25 avril 1792 : « Un jeune soldat, Rouget de Lisle, assis au clavecin, improvisait. Il faisait chaud, les fenêtres étaient ouvertes, le jeune homme chantait : ce chant, ces strophes de feu, saccadées, ascendantes, s'échappaient, gagnaient de l'espace. »<sup>860</sup>, à la suite de la déclaration de guerre à l'empereur d'Autriche, elle ne sera révélée que par l'enthousiasme musical d'un détachement de volontaires marseillais, arrivé à Paris le 30 juillet 1792- Anna s'en sert comme d'un motif, en souvenir de son ancien titre « Chant de guerre pour l'armée du Rhin »<sup>861</sup>, et transpose ce souvenir, en vers dans *Les Forces éternelles* (1920) :

-C'est que vous vouliez faire, ô hurlants rossignols,  
Rentrer dans la maison d'où s'élança son vol,  
La Marseillaise en feu, qu'un soir Rouget de Lisle  
Fit du bord d'un clavier s'épancher sur la ville<sup>862</sup>

---

d'un étang mort où glissaient deux cygnes, rêvait languissamment sous un saule, un livre ouvert à la main, les yeux levés au ciel, tout l'être dessiné en 1830... » in Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un journaliste*, tome III, op. cit., p.141.

<sup>858</sup> Anna de NOAILLES, « Strasbourg », article extrait de la *Revue de Paris*, novembre-décembre 1911, p.739.

<sup>859</sup> Cf. Stefan Zweig, *Les Très Riches Heures de l'humanité* (Sternstunden der Menschheit) traduction d' Alzir Hélla et d'Hélène Denis, Le livre de poche, Paris, 2004.

<sup>860</sup> Anna de NOAILLES, « Strasbourg », article extrait de la *Revue de Paris*, novembre-décembre 1911, p.742.

<sup>861</sup> Ce chant patriotique n'était guère ou plus employé sous la Restauration et le Second Empire, c'est la IIIe République qui en fait l'hymne national le 14 février 1879.

<sup>862</sup> Anna de NOAILLES, « Le départ » in *Les Forces éternelles*, op. cit., p.70.

Aussi, dès *Le Départ* (août 1914), la poétesse nationale n'a qu'une idée en tête, la victoire garantissant la libération de l'Alsace-Lorraine :

Mais dès qu'ils ont touché le sol d'Alsace, -quand  
Ils ont vu s'élanter tous les ruisseaux fringants  
Qui venaient accueillir et porter les nouvelles,  
(...) Quand enfin l'inquiet et unanime apprêt  
D'un pays enchaîné hélant sa délivrance  
Eut troublé ces soldats qui prolongeaient la France,  
Oubliant qu'ils étaient d'abord obéissants,  
Ils bondirent, jetant comme un cadeau leur sang !<sup>863</sup>

Transmettant aux soldats sa propre pensée, leur prêtant une indiscipline rêvée, Anna de Noailles s'appuie sur les guerres de la Révolution : « -C'est que Rapp à Colmar et Kléber à Strasbourg, / Kellermann à Valmy, Fabert à Metz (...) Desaix, Marceau, Lassalle, - et vous aussi Lebas » et la vaillance d'une organisation militaire précaire : « Et Saint-Just, vous aussi ! – ô fiers énergumènes / Dont les plumets flambants sont pris chez le fripier, / Qui déchaussiez la nuit l'étranger qu'on amène, / Pour que la jeune armée eût des souliers aux pieds »<sup>864</sup>, digression amusée, qu'elle quitte aussitôt, changeant de registre afin d'adopter le ton convenu et altier qui sied au poète national :

C'est que, debout, dressés dans leur forte espérance,  
Ces héros offensés qui rêvaient à la France  
Sur le socle de bronze où le temps met les dieux,  
Leur firent signe avec la fixité des yeux !

En 1911, elle avait d'ailleurs pressenti et comme souhaité les batailles de la délivrance, dans l'hypothétique avenir militaire de son fils -tout juste âgé de 7 ans, sublime sacrifice : *parce que vous êtes un petit garçon de France, parce que, si vivant, vous avez pourtant, par votre noble sang, l'habitude de mourir sur les champs de bataille, -ce soir où tout nous irrite, devant les*

---

<sup>863</sup> Anna de NOAILLES, « *Le départ* » in *Les Forces éternelles*, op. cit., pp.68-69

<sup>864</sup> Idem, p.69.

*plaines du Rhin que les ennemis vous ont prises, laissez que je baise votre main.*<sup>865</sup> Le paysage même, en 1912, en appelle aux armes : « vous qui, ne pouvant échapper à votre élan, n'êtes pas libre de n'être pas la France, ô forêt guerrière de Sainte-Odile, quelle confiance vous nous donnez ! »<sup>866</sup>, les oiseaux soutiennent l'ovation : « ces sifflements, ces trilles élancées franchissent les degrés de l'ombre ; c'est une danse, une ascension triomphante ; l'expansion d'un cœur ailé reconquiert, cette nuit, toute l'Alsace ! »<sup>867</sup>, décidément l'Alsace se doit *comme un beau voilier d'entrer dans le port de France*. En 1913, les « Vers écrits sur les champs de bataille d'Alsace-Lorraine », publiés dans les *Vivants et les Morts*, célèbrent les batailles passées :

On leur disait : « Afin qu'une minute encor  
Le sol que vous couvrez soit la terre latine,  
Il faut dans les ravins précipiter vos corps. »  
Et comme un formidable et musical accord  
Ces cavaliers d'argent s'arrachaient des collines !

... et voient dans « Le Rhin, paisible et sûr comme un large avenir / Où s'avancent les pas de la France éternelle » ou plus menaçant, un astre belliqueux et complice : « Comme un pourpre boulet le rapide soleil / Semble prêt à venger quelque indicible offense »<sup>868</sup>. C'est, en filigranes des *exaltants souvenir* un désir de vengeance qui l'anime, dans ce qu'elle nommera la *splendeur de l'affront*, porteur de promesses.

Aussi le *Gaulois* de 1915 publiera, en pleine guerre, cet impatient désir nationaliste -aux vers sans doute hâtifs et non repris en volume- « Lorsqu'ils auront franchi le Rhin » :

Quant à L'Alsace, à la Lorraine,  
Elles seront deux belles reines  
Dont tous les garçons de quinze ans  
Tiendront et baiseron la traîne,

---

<sup>865</sup> Anna de NOAILLES, « *Strasbourg* », article extrait de la *Revue de Paris*, novembre-décembre 1911, p.748.

<sup>866</sup> Anna de NOAILLES, « *Regard sur la frontière du Rhin* », article extrait de la *Revue hebdomadaire*, tome III, mars 1912, p.10.

<sup>867</sup> Anna de NOAILLES, « *Regard sur la frontière du Rhin* », article extrait de la *Revue hebdomadaire*, tome III, mars 1912, p.13.

<sup>868</sup> Anna de NOAILLES, « Vers écrits sur les champs de bataille d'Alsace-Lorraine » in *Les Vivants et les Morts*, op. cit., pp.302-305.

Tandis que les blessés, riants,  
Fiers conquérants des paysages,  
Tourneront leurs brillants visages  
De Sainte-Odile à l'Orient.<sup>869</sup>

C'est également en 1915, que la poétesse, consciente des ravages de l'affrontement : « Aujourd'hui, dans le combat et l'accord gigantesques qui font haleter l'une près de l'autre, sous le feu des batailles, la France et l'Alsace fascinées, demi-réunies, et désormais inséparables, nous interrogeons ces nobles lieux bouleversés. Entre les ruines actuelles et les aspects que nous avons tant aimés, quel déchirant contraste ! » rédigera un avant-propos au livre de Charles Krumholtz, *Thann, une ville martyre en Alsace*<sup>870</sup>. Un sentiment patriotique, coutumier, l'anime : « Assiégée de mortels dangers et comblée d'angoisse, que pense aujourd'hui l'Alsace ? » et prête ses sentiments à ce territoire qu'elle soutient depuis tant d'années : « Ceux qui l'ont connue au temps d'une prospérité qui ne diminuait pas chez elle le sentiment de l'exil du cœur, peuvent assurer - avec quel hymne de gratitude !- que la noble province exerce inlassablement les plus stoïques vertus de la passion fidèle. »<sup>871</sup> L'avant-propos se transforme bientôt en discours victorieux, aux accents gaullistes : « ces magiques soldats de France (...) ont rempli de stupeur l'ennemi dépisté ; les premiers parmi tous les héros de France ils ont reçu la sainte accolade de l'Alsace libérée. », les ruines de la *petite ville de Thann* -sujet de l'ouvrage- sont quasiment délaissées, et devraient se réjouir car Strasbourg, Metz, Colmar, ses « fières compagnes, encore enchaînées, vous envient aujourd'hui, Thann, harassée et bienheureuse, parce que de vos décombres, de vos terrains bouleversés, de vos tombes sacrées, vous faites jaillir un printemps français. »<sup>872</sup>. La ville martyre, comme une sainte chrétienne<sup>873</sup>, gagne son ciel de liberté française dans l'esprit du poète ; son

---

<sup>869</sup> Anna de NOAILLES, « Lorsqu'ils auront franchi le Rhin », poème publié dans le *Gaulois*, 5 octobre 1915, non repris en volume.

<sup>870</sup> Charles KRUMHOLTZ, *Thann, une ville martyre en Alsace*, avant-propos de Mme la Comtesse de Noailles, Millot frères, Besançon, 1915, p.III.

<sup>871</sup> Idem, p.IV.

<sup>872</sup> Idem, p.VI.

<sup>873</sup> Anna de Noailles, elle-même, se tenait presque prête au sacrifice ; en 1909, durant l'inauguration du monument de Wissembourg (érigé à la mémoire des soldats français tombés sur le territoire alsacien depuis le 18ème siècle) « Mme de Noailles s'abandonnait à son exaltation au milieu de voisins attentifs à se contenir pour ne pas attirer sur eux l'attention vindicative des officiers de la garnison allemande, raidés et figés, dans leur grande tenue de service, sur les gradins d'une autre tribune. -Calmez-vous, Madame, conseillait le général, ou ils vont vous fusiller... -Ah !

épreuve est un passage difficile, regrettable mais nécessaire, bientôt noyée dans les efforts de reconstruction d'un territoire reconquis.

On devine son triomphe lorsque le 4 novembre 1918 -une semaine avant l'armistice signée le 11 à 5h15- la poétesse nationale publiait son enthousiasme et son désir de secours aux blessés américains, dans le *Journal des Débats* : « La guerre qui fut imposée aux hommes libres par la nation compacte et enchaînée qu'est l'Allemagne ne pouvait être gagnée que par une obstination, un élan et des vertus guerrières égales à celles que l'ennemi prodiguait ; mais dans cette longue patience mutuelle, la fortune souvent sert l'ennemi. D'où vint alors notre confiance solide, notre sûre espérance ? C'est qu'une flamme, un idéal désignait les vainqueurs. »<sup>874</sup>

Écrits le 11 novembre, enfin, les alexandrins désabusés du poème de *La Paix*, voilent pourtant de mélancolie la grande victoire des alliés et semblent devoir écarter, pour un temps, la flamboyance des hautes justifications nationales, les allégories de la Gloire :

Le déluge a cessé ; des humains s'interpellent,  
L'on compte les vivants. Sur le globe étonné  
Un antique bonheur soudain semble être né :  
La Paix ! Nul ne savait comment cette infidèle  
Reviendrait occuper, dans l'espace surprit,  
Son univers brisé ? Que d'espoir autour d'elle !  
Mais un fardeau songeur accable mon esprit :  
Les morts sont sans nouvelles... <sup>875</sup>

Ce doute, cette préoccupation métaphysique, rejoignent un dessin contemporain - représentatif des interrogations morales d'une frange de la population - d'Abel Faivre (1867 - 1945), peintre, lithographe et caricaturiste français, dans lequel un petit garçon questionne sa mère sur la tombe de son père, soldat mort pour la France : « Dis, maman, est-ce que papa sait qu'on est vainqueur ? »

---

général, ma gloire, alors, est assurée !... » in Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un journaliste*, tome III, op. cit., pp.143-144.

<sup>874</sup> Anna de NOAILLES, « *Pour les blessés américains* » article du *Journal des Débats*, 4 novembre 1918.

<sup>875</sup> Anna de NOAILLES, « *La Paix* » in *Les Forces Éternelles*, op. cit., p.84.

Aussi n'est-on pas tout à fait surpris lorsque, dans une préface pour *Gens d'Alsace*, nouvelles d'Hélène Rosnoblet-Schutzenberger<sup>876</sup>, publiées en 1920, Anna de Noailles ne s'attarde guère sur les combats de la Grande Guerre ou la victoire de 1918. Après une description des plus impersonnelles, qui aurait pu convenir à n'importe quelle région de France : « cette terre pittoresque et succulente, où les villes, les villages, les plaines, les forêts, les eaux courantes, les jardins, semblent avoir été aménagés avec amour et allégresse, aux accents d'un gai chant populaire, par des compagnons joyeux ? » et des considérations banales sur le caractère local « cette profondeur du cœur, parfois taciturne et solennelle, que nous appelons, -avec tant de reconnaissance !- leur entêtement. (...) délicate bonhomie de l'Alsacien », le poète qui a tant œuvré pour la grandiose reconquête du territoire perdu ne conserve de ses exaltations passées qu'un seul mot -lourd de significations, il est vrai-, la liberté : « l'homme d'Alsace, sur qui plane la féerie des cigognes, de l'arbre de Noël, des cloches aux profondes vibrations et du plus grand cri de liberté. »<sup>877</sup> Serait-ce qu'une fois la tâche accomplie, la véhémence du poète national laisse volontiers place à l'harmonie de la paix ? ou que le souvenir de l'Alsace-Lorraine, terni par sa rupture avec Maurice Barrès, chantre de la reconquête, et par le suicide de son neveu, Charles Demange -dû au mépris sentimental de la poétesse- ne se revête d'un voile de deuil sentimental ?

a-2 *Le Poète-soldat, ses terre irredente, et le miracle de Fiume*

Gabriele d'Annunzio a toujours eu un goût prononcé pour les causes perdues, en témoignent ses trois tragédies de 1899<sup>878</sup> réunies sous le titre des *Victoires mutilées* célébrant des victoires qui n'ont pas eu leur couronnement, des *agonies de lions*<sup>879</sup> ainsi qu'il les résumait à l'abbé Mugnier. Ces trois tragédies, à la vérité n'évoquent que des drames de personnages bourgeois et non liés à sa préoccupation première, le noble soutien du poète national à la reconquête d'hypothétiques territoires italiens. Pourtant la dernière œuvre de cette trilogie, intitulé *La Gloire*, et présentant l'ascension d'un tribun devenu dictateur, Ruggero Flamma, fatalement assassiné, nous interpelle. Serait-ce un écrit prémonitoire de d'Annunzio, qui, vingt ans plus tard,

---

<sup>876</sup> La dédicace de l'auteur sur l'exemplaire envoyé à la préfacière : « Au poète Anna de Noailles, à la grande amie de l'Alsace, à mon amie, en souvenir des jours d'angoisse que nous avons vécus ensemble en août 1914. » laisse pourtant entendre une complicité dans la lutte, dans l'œuvre de libération alsacienne.

<sup>877</sup> Hélène ROSNOBLET-SCHUTZENBERGER, *Gens d'Alsace, nouvelles*, Berger-Levrault, Paris, 1920, pp.VII-VIII.

<sup>878</sup> *La Gioconda, La ville morte et La Gloire*.

<sup>879</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.275, note du 13 octobre 1914.

jouera lui-aussi au dictateur dans la petite ville de Fiume, prise d'assaut en 1919 et transformée en cité-état idéale ? C'est l'entrée en guerre de l'Italie, en 1915, qui précipitera ses velléités de commandement en une réalisation effective des plus tumultueuses.

Il faut ici préciser que la création officielle de Fiume-Rijeka, qui se situe actuellement en Croatie et qui ne fut état libre que durant 4 années, date du traité de Rapallo (12 novembre 1920), établissant de nouvelles frontières entre Italie et Yougoslavie. Cet état neutre s'oppose à la vision d'annunzienne de confiscation des territoires de l'Istrie (région littorale des Balkans), jadis vénitienne. D'Annunzio comptait en effet amputer la Yougoslavie de Fiume-Rijeka au nom du recouvrement des terres irrédentes ; celles-ci, au cœur de son combat, sont des territoires à population ou à minorités italiennes ayant appartenu aux anciens états italiens mais échappant à l'emprise du nouveau Royaume d'Italie (1861-1946). Sans aucune réalité politique, les seuls liens lyriques et passablement historiques tressés par le chantre national auront-ils raison de l'avenir diplomatique européen ?

Le premier contact de Gabriele d'Annunzio, principal acteur de cette reconquête, avec Fiume *sous le joug autrichien* date d'octobre 1907 ; il avait, cependant, déjà arpenté les terres irrédentes en 1902 *sous l'œil attentif de la police, même si les Autrichiens n'avaient aucune raison de le surveiller à l'époque*<sup>880</sup>. Les espions avaient sans doute du flair, car en 1905 le poète séditieux soutiendra les étudiants irrédents d'Innsbruck, arrêtés pour avoir réclamé l'ouverture d'une faculté, avant de lancer des appels à la *rescousse* pour d'innombrables causes similaires. Plus tard, visitant Fiume, l'idée lui vint de donner à son œuvre des accents nationalistes ; ainsi de *La Nef*<sup>881</sup>, à laquelle il ajouta des vers comme *Arma la prora e salpa verso il mondo* (Arme la proue et appareille vers le vaste monde)<sup>882</sup> devenant avec d'autres vers des *références proverbiales du nationalisme italien*. Maurizio Serra, son plus récent biographe, date de ce moment la visée du poète à *s'emparer de la nation par effraction, comme il l'avait annoncé à la fin de son mandat parlementaire*<sup>883</sup>. Pour le futur poète-soldat l'Italie possède un droit sacré sur tout le contour adriatique, y compris des territoires qui n'avaient *jamais été majoritairement italiens sur le plan ethnique et linguistique*.

Il est donc, pour lui, d'autant plus légitime que *Trente et le Tyrol méridional, Trieste, Fiume et l'amère Adriatique de Dalmatie et Istrie, qui n'ont jamais été historiquement italiens*,

---

<sup>880</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, pp.273-274.

<sup>881</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *La Nave*, Fratelli Treves, Milan, 1908.

<sup>882</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.274.

<sup>883</sup> Idem, p.275.

même s'ils le sont majoritairement sur le plan ethnique, culturel, linguistique, deviennent le parangon de l'italianité. (...) Ce fut notre Alsace-Lorraine<sup>884</sup>. Débute alors un combat qui le mènera à l'incroyable épopée de Fiume (1919-1920) dont les traces littéraires et historiques offrent un parfait écho à l'acharnement que manifesta Anna de Noailles pour la libération de ce symbole national que fut l'Alsace-Lorraine.

Fiume est un songe vengeur de d'Annunzio, une fumée revendicatrice qu'il ne parviendra pas à fixer. Cette révolte date de la fin du conflit mondial, le commandant des *arditi* est déçu et se sent trahi par le peu de cas que font les alliés de l'Italie : « d'Annunzio souffrit plus que quiconque de voir que le traité de paix ne reconnaissait pas à son pays les frontières que la nature lui avait tracées, que Fiume et la Dalmatie ne seraient pas réunies à la mère-patrie. Il avait combattu pour l'italianité de ces terres. »<sup>885</sup> Le tribun multiplie alors les discours rageurs, avec son arme de prédilection, la parole : « Pax Gallica ? Pax Britannica ? Pax Americana ? Miserere nostri. L'Italie n'a pas à tendre la sèbile, elle doit exiger la seule Pax qui vaille, la Pax Romana. Nous avons combattu pour la plus grande Italie, nous voulons l'Italie plus grande. Nous voulons instituer pour la Nation le sentiment de la grandeur. Nous l'affirmons maintenant, nous l'exaltons maintenant. L'Italie est grande et veut être plus grande. »<sup>886</sup>, multipliant ses harangues telles que *L'Italie au pilori*, *La Victoire bâillonnée*, *Les aveux de l'ingrat* ou la *Lettre aux Dalmates*, avant de choisir une voie plus martiale, celle de l'insurrection.

Sans doute voyait-il en ce périple un lointain hommage aux conquêtes garibaldiennes ? Le 12 septembre 1919, d'Annunzio en habit de lieutenant-colonel, bardé de médailles, se joint à la marche de Ronchi<sup>887</sup> -dont l'assemblée hétéroclite et militaire se portera tout de même à 2500 hommes- et parvient aux portes de Fiume, dans un climat héroïque : « Au général des troupes régulières, qui veut l'empêcher de passer (...) et qui lui fait savoir qu'il a l'ordre de tirer, il montre sur sa poitrine sa médaille de mutilé : « Voilà le but, dit-il, tirez ! »<sup>888</sup>.

Peu après le Conseil national des révoltés le désigne à la *magistrature suprême* et décide de lui confier les pleins pouvoirs, d'Annunzio, sous prétexte politique transforme alors la ville en un vaste laboratoire poétique : « Des enfants dans les cages d'escalier singeant ses poses aux simples soldats massés devant les grilles du palais du gouverneur pour l'acclamer, tous adoptent

---

<sup>884</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.384.

<sup>885</sup> Pierre de MONTERA, Gabriele d'Annunzio, op. cit., p.118.

<sup>886</sup> Olivier TOSSERI, *La Folie d'Annunzio, L'épopée de Fiume (1919-1920)*, Buchet-Chastel, Paris, 2019, p.23.

<sup>887</sup> Bourgade d'où sera lancée la marche insurrectionnelle vers Fiume.

<sup>888</sup> Pierre de MONTERA, Gabriele d'Annunzio, op. cit., p.119.

pour s'exprimer les canons de la prose d'annunzienne et son mode lyrique (...) les expressions les plus pompeuses, les phrases les plus exaltées apparaissent naturelles »<sup>889</sup>, artistique et social.

Les pouvoirs du mage tiennent du merveilleux selon les témoignages contemporains : « Magnétiquement ce dionysiaque aristocrate plein de mysticisme, conquiert non seulement les légionnaires, mais chacun de ceux qui l'approchent. Sa présence suffit pour assurer la dévotion de tous ; sa parole anéantit les volontés ; on s'incline sous la fascination de cet Orphée, porteur de la lyre et de l'épée. »<sup>890</sup> Arrivé à ce plébiscite unanime, et après s'être débarrassé des troupes d'occupation alliées, le nouveau chef d'état -devrait-on dire dictateur ?- commence aussitôt à rédiger de nouvelles lois, organisées en *Statuts de la Régence italienne du Carnaro*<sup>891</sup>. Son admiration pour Napoléon<sup>892</sup> et pour le code civil -qu'il partageait, nous l'avons vu, avec Anna de Noailles- mêlé à son caractère utopiste, son génie lyrique, conduiront à un texte étrange, qui se partage entre essai philosophique, esthétique et décrets d'une modernité et d'une utilité déroutantes : « En dotant la ville-état de la « Charte du Carnaro », il forge avec le syndicaliste Alceste de Ambris, futur émigré anti fasciste, une constitution libertaire très en avance sur son temps (...) de la parité des sexes à l'instruction obligatoire, du droit au travail à la cogestion, de la santé à l'environnement, de la protection des minorités à la liberté des cultes et la dépénalisation de l'homosexualité »<sup>893</sup>. Il donne, avant tout, une légitimité -dérisoire et sublime- à cette Charte, qui demeure, à notre sens, un ouvrage littéraire d'exception dans le domaine de l'irréalité : « Fiume est l'extrême roche de la culture italienne ; elle porte l'ultime signe dantesque. Par elle, de siècle en siècle (...) se conserva italien le Carnaro de Dante : voilà son droit historique. Fiume est pleinement comprise dans le cercle que la tradition, l'histoire et la science établissent comme la frontière sacrée de l'Italie : voilà son droit terrestre. Fiume, avec un vouloir indomptable (...) revendique depuis deux ans la liberté de choisir son destin et son but, conformément au juste principe déclarés aux peuples par les chefs de l'Entente eux-mêmes : cela c'est son droit romain. Ainsi, au nom de la nouvelle Italie, le peuple de Fiume (...) fait serment de combattre jusqu'à l'extrême pour maintenir, contre quiconque, la contiguïté de sa terre avec la mère patrie,

---

<sup>889</sup> Olivier TOSSERI, *La Folie d'Annunzio, L'épopée de Fiume (1919-1920)*, Buchet-Chastel, Paris, 2019, pp.94-95.

<sup>890</sup> Jean DORNIS, *Essai sur Gabriele d'Annunzio*, Perrin, Paris, 1925, pp.229-230.

<sup>891</sup> Le golfo del Carnaro est le nom de la baie bordant Fiume.

<sup>892</sup> Cette passion débute tôt : pensionnaire au Lycée Cicognini de Prato « il vole l'huile des lampes de la cuisine pour continuer à lire la nuit, les huit volumes de l'édition 1828 du Mémorial de Sainte-Hélène, ou pour étudier les plans de la campagne de Russie, car « notre sire s'appelait Bonaparte. » in Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.71.

<sup>893</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.25.

décidé qu'il est à défendre perpétuellement les frontières alpines marquées par Dieu et par Rome... »<sup>894</sup> On pourrait étendre ces « droits » d'annunziens, plus intellectuels et esthétiques que réalistes, étonnamment scellés par *Dieu et par Rome*, à l'ensemble des terres irrédentes ; l'on sent dans ces justification supérieures comme un goût de regret ou d'enfermement, comparable à celui que dû ressentir Napoléon, édictant ses lois sur l'île d'Elbe.

Les *Statuts de la régence italienne du Carnaro* s'organisent en 65 clauses ou articles, chef d'œuvre d'utopie anarchiste, corporatiste<sup>895</sup>, communiste et démocratique à la fois, évoquant les beautés de la République romaine et la commodité des villes libres médiévales. Toutefois une empreinte chrétienne, sous-jacente, donne à certains articles, dont le XIV<sup>e</sup>, des allures de catéchisme profane :

Il y a trois croyances placées au-dessus de toutes les autres :

La vie est belle ; elle est digne que sévèrement et magnifiquement la vive l'homme rétabli dans son intégrité par la liberté.

L'homme intégral est celui qui sait chaque jour inventer sa propre vertu pour, chaque jour, offrir à ses frère un don nouveau.

Le travail, même le plus humble, même le plus obscur, s'il est bien exécuté tend à la beauté et orne le monde...

En plus des nombreux articles prônant une modernité sociale inédite, comme le vote et la parité des droits civiques et politiques pour les femmes (article XVI), et l'organisation harmonieuse des tâches et devoirs de chaque citoyen, la constitution du Carnaro laisse la part belle à la culture, que l'on devine première dans les préoccupations d'annunziennes.

Au-delà du divertissement, de la réflexion solitaire, la culture pour le *Vate*<sup>896</sup>, ainsi qu'il lui plaira de se faire nommer, est une puissance égale au feu des canons de l'opposant germanique, *barbare* : « Pour toute race de noble origine, la Culture est la plus lumineuse des

---

<sup>894</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, préambule aux statuts de la Régence italienne du Carnaro, in Jean DORNIS, Essai sur Gabriele d'Annunzio, Perrin, Paris, 1925, p.230.

<sup>895</sup> Neuf corporations embrassaient les différents secteurs économiques, une dixième, et non des moindres, nommée *Energia, la dixième muse*, créée par d'Annunzio, rassemblait, de manière ambiguë, les forces créatrices de l'art : « Elle est réservée aux forces mystérieuses du peuple en travail et en progrès. Elle est quasi une figure votive consacrée au génie inconnu, à l'apparition de l'homme nouveau, aux transfigurations idéales des travaux et des jours, à la victoire de l'esprit sur l'anxiété douloureuse et les sueurs de sang... », article XIX.

<sup>896</sup> Du latin (*vates, vatis*) désigne un devin, un prophète, un oracle inspiré par les dieux.

armes. Pour la race adriatique, de siècle en siècle obligée à une lutte sans trêve contre l'Usurpateur inculte<sup>897</sup>, elle est plus qu'une arme : elle est une puissance indomptable comme le droit et comme la foi. » ; elle est aussi un précieux viatique : « La Culture est l'arme contre la corruption. La Culture garantit contre les déformations (...) L'esprit créateur de la latinité n'est que l'harmonie de toutes les forces qui concourent à la formation de l'homme libre. » (article L).

Aussi l'art doit-il être omniprésent, l'édilité *renouvellera les fonctionnaires chargés de l'ornement de la cité*, et cette ornementation s'étendra pour ainsi dire à tout sujet tout objet, des *dessins populaires* pour une *humble maison, un berceau, sur la quenouille, sur l'armoire ou sur les jougs* -l'ustensile étant *devenu presque vivant*- aux *fêtes civiques de terre et de mer, des mouvements et des groupements humains aux nouvelles matières* (fer, verre, ciment) employées par les constructeurs et *devant être haussées à la vie harmonieuse dans les inventions de la nouvelle architecture*, (article LXIII). D'Annunzio semble vouloir transmettre à tous une volonté d'esthétisme forcené, une dictature du raffinement, jusque-là réservé aux élites ; en cela l'artiste décadent transparait sous les austérités dictatoriales du chef de la cité-état. Paradoxe nouveau, recherche d'un partage qui n'a jamais intéressé l'auteur du *Feu*, de l'*Enfant de Volupté*, ou de *Forse che si Forse che no*, enfermé jusqu'à présent, dans l'aristocratique dédain des foules et du vulgaire.

En réalité, certains journalistes correspondants ou écrivains voyaient sous la promesse d'harmonies esthétiques et humaines un *bordel à ciel ouvert* : « Un lieu de débauche et de perdition pour Antonio Aniante, qui le compare à « Sodome et Gomorrhe entre sang, volupté, musique, mort : c'étaient les journées d'imberbes légionnaires, de hors-la-loi qui volaient, pillaient, violaient. »<sup>898</sup> ; le témoignage d'un policier dénonce, de plus, le manque d'adhésion aux grandioses aspirations d'annunziennes : « À part les intérêts financiers, aucun idéal n'anime ces personnes qui continuent à rester à Fiume à cause d'un ensemble d'attractions personnelles et, surtout, pour des raisons intimes qui débouchent sur une vie licencieuse, libertine et immorale. »<sup>899</sup> et Olivier Tosseri, spécialiste de cet interlude utopique, conclut sur une note amère : « Planque de truands, asile de dépravés, royaume des proxénètes ou simple bal populaire, chacun peut s'inviter à la fête de Fiume et participer derrière le masque qu'il se sera choisi. »<sup>900</sup>

---

<sup>897</sup> Même vision, étonnamment subjective et primaire, que celle d'Anna de Noailles face à l'armée allemande, lors de son séjour en Alsace (1909).

<sup>898</sup> Olivier TOSSERI, *La Folie d'Annunzio*, op. cit., p.177.

<sup>899</sup> Idem, p.177.

<sup>900</sup> Idem, p.177.

Il n'en demeure pas moins que Fiume fut un creuset d'expériences intellectuelles, artistique, et sociales novatrices.

Hélas, ce don merveilleux du Vate, cette organisation idéale devait bientôt se perdre, chassée par la mécanique des puissances européennes signant, en novembre 1920, le traité de Rapallo précédemment évoqué. D'Annunzio est chassé manu militari de son éphémère régence de cinq cents jours durant le *noël sanglant* (les feux de sa violence durèrent du 24 au 29 décembre) et l'on relit son message de 1919 au capitaine Giulietti comme une profession de foi divinatoire : « La cause de Fiume n'est pas celle d'un sol, mais d'une âme, qui soude les soldats aux travailleurs. Nous pourrions tous périr sous ses ruines, mais des ruines l'esprit rebondira vigile et agissant. De l'indomptable Sinn Féin d'Irlande<sup>901</sup> au drapeau rouge, qui en Égypte rapproche le Croissant de la Croix, toutes les insurrections de l'esprit contre les dévorateurs de viande crue vont se rallumer à ces étincelles qui s'envolent loin. »<sup>902</sup>. Le poète-soldat partira le 18 janvier 1920, après avoir combattu dignement et prononcé son ultime allocution en tant que Régent du Carnaro, *Le Congé entre les tombes*<sup>903</sup>.

## **b) Des disparitions opportunes**

### *b-1. Anna face à la montée du nazisme et de l'extrême droite en France.*

L'idéal démocratique et social, les valeurs profondément humanistes d'Anna de Noailles, sa défense de Dreyfus, ses amitiés et commerces avec la communauté juive -son premier éditeur fut Calmann-Lévy de 1901 à 1913- ses passions, également, comme celle pour Henri Franck (1888-1912), jeune poète auteur de la *Danse devant l'Arche* qu'elle préfaça, se heurtaient inévitablement aux violences futures et à l'antisémitisme du parti nazi. Rappelons qu'Hitler avait déjà manifesté ses théories raciales dans le *Mein Kampf* de 1925 et que la poétesse se tenait très informée, tant de la politique française que des intérêts et mouvements internationaux.

---

<sup>901</sup> Parti politique nationaliste irlandais, fondé le 28 novembre 1905 et dont le nom signifie « nous-même ».

<sup>902</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.493.

<sup>903</sup> Idem , p.528.

De même, elle ne portait pas dans son cœur le maréchal Pétain, qui était évidemment aux antipodes de son romantisme, et dont on racontait qu'un jour qu'elle l'avait étourdi de son babillage et qu'elle faisait allusion à un de ses poèmes, il lui aurait porté ce coup droit : « Ah ! Madame, vous faites des vers ? »<sup>904</sup>, il faut dire que toute une frange de l'extrême droite la haïssait en la considérant comme une étrangère<sup>905</sup>, et ce dès le début de sa carrière poétique et littéraire. Aussi lit-on dans *L'Idée* du 1<sup>er</sup> mai 1903, un article intitulé *Les métèques indisciplinés*<sup>906</sup> : « Madame la comtesse Mathieu de Noailles<sup>907</sup>, comme Madame de Régnier (fille de mère et père cubains, dont un livre moins bon que la Nouvelle Espérance, vient de paraître) bénéficient des avantages français, mais n'acceptent point notre discipline nationale. (...) Par quelle aberration M. Sorel, l'historien, parle-t-il de vraies françaises ? », précurseur des théories raciales allemandes.

Son animosité envers les grondements de l'Allemagne nazie et son patriotisme, peuvent se ressentir dans l'article de Gaëtan Sanvoisin, paru dans *Candide* : « Pendant l'été 1930, un Allemand, et non des moindres -c'était Emil Ludwig<sup>908</sup>- accueilli chez nous avec la faveur que l'on sait, souhaita rencontrer Mme de Noailles. Il lui parla de musique, de Wagner, et lui dit : « Celui-là, Madame, son heure est passée. Nous vous le laissons, à vous Français, pour le porter à votre compte Réparations. » - « Merci, monsieur », répliqua-t-elle, « nous avons assez de musique en France. La Marseillaise et le Chant du Départ nous suffisent et pourront nous suffire encore. »<sup>909</sup> ; évoquant avec malice l'emblème même de la France et de sa victoire de 1918, la poétesse brandit l'espoir d'une force nationale prête à se défendre et à triompher en cas de danger. L'on se souvient par ailleurs que cet hymne sera remplacé par le chant *Maréchal, nous voilà* sous

---

<sup>904</sup> René GILLOUIN, « Souvenirs sur Mme de Noailles » in *La Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> mai 1956, pp.81-82.

<sup>905</sup> Les petits journaux tels que la *Revue catholique et royaliste* (« Des vers de la Comtesse de Noailles sublimes et ridicules comme d'habitude », 20 janvier 1907) ou *L'ami du Clergé* (« Le plus amoral des auteurs d'aujourd'hui, le plus animallement sensuel que l'on ait vu, je crois, depuis que le christianisme a lui sur le monde, Mme la comtesse Mathieu de Noailles », 14 février 1907) alimentaient aussi une haine farouche contre la future muse du cartel des gauches.

<sup>906</sup> Et frileusement signé par les seules initiales G.D.

<sup>907</sup> Anna de Noailles, née Princesse de Brancovan à Paris le 15 novembre 1876, était bel et bien française quoique d'origine grecque et roumaine.

<sup>908</sup> Emil Ludwig (1881-1948), journaliste et biographe d'origine juive polonaise fut loin d'appartenir au régime nazi. Devenu citoyen suisse en 1932, il émigra aux États-Unis en 1940 où il œuvra pour le gouvernement en rédigeant des pamphlets antifascistes. Il fera partie des auteurs brûlés lors des autodafés nazis en 1933. On pressent une ironie entre confrères de plume, opposés à la barbarie d'un nouveau monde précipité vers le fascisme.

<sup>909</sup> Gaëtan SANVOISIN, article « *La Comtesse de Noailles* » publié dans le périodique *Candide*, le 4 mai 1933.

le régime de Vichy, le commandement militaire allemand interdisant de le jouer ou de le chanter à partir du 17 juillet 1941. Ajoutons qu'Emil Luddwig visitera également Gabriele d'Annunzio au Vittoriale de Gardone Riviera<sup>910</sup>, et lui apportera, comme il le fit pour Anna de Noailles, des informations précieuses quant aux détails d'une barbarie nazie, non relayés par la presse et vécue au jour le jour, à l'intérieur du pays.

La poétesse nationale avait aussi rencontré le futur auteur du *Dictateur*<sup>911</sup>, Charlie Chaplin (à qui elle parle anglais) le 26 mars 1931 dans un déjeuner avec Aristide Briand chez Bailby. L'année suivante, le 7 mars, *horrifiée par la montée du nazisme, elle pleurera sur son lit de mort « l'homme qui voulut imposer la paix au monde. »*<sup>912</sup> et se souviendra dans un article du *Paris-Midi* de 1932 de *cette voix qui avait la profondeur même de son cœur* » et de l'autorité de son regard *bleu d'argent*<sup>913</sup>.

Le journaliste Maurice Prax parla d'un certain désenchantement général<sup>914</sup>, couvrant d'un voile funèbre le début des années 1930 et l'opposa à la vitalité noaillienne : « Elle aima la vie avec un génie tendre, violent, énamouré, inquiet et charnel. Elle était seule dans nos lettres. Elle restera seule, en dehors, au-dessus des autres poètes. (...) Elle avait aimé la vie. Ce n'est plus la mode aujourd'hui de s'attarder à chanter les simples beautés naturelles de notre pauvre univers. Ce n'est plus la mode d'exalter la vie... La mode c'est de rapetisser, d'humilier, de condamner, d'amenuiser la vie... La mode c'est de bâillonner la vie. (...) on tue. On se tue. Ça c'est la mode... La mode c'est d'aimer le néant. »<sup>915</sup> Sans s'en douter il préfigure les affres d'une seconde guerre mondiale que ne connaîtront ni Anna de Noailles, ni Gabriele d'Annunzio.

---

<sup>910</sup>« Gabriele peut avoir glané d'autres informations dans la presse internationale que ses collaborateurs dépouillaient au Vittoriale, ou dans les récits de visiteurs comme Emil Ludwig. » in Maurizio SERRA, D'Annunzio le Magnifique, op. cit., p.639.

<sup>911</sup> *Le Dictateur* ( *The Great Dictator* ) est un film américain, satirique et parlant de Charlie Chaplin, sorti le 16 octobre 1940 à New York. Dans cette satire présentant le nazisme comme un danger pour l'humanité tout entière, le dictateur du nom d'Adenoïd Hynkel est, bien sûr, interprété par Chaplin lui-même.

<sup>912</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac, op. cit., p.380.

<sup>913</sup> Anna de Noailles, article évoquant « *Charlie Chaplin* », *Paris-Midi*, 8 mars 1932.

<sup>914</sup> Prétendant traiter de l'état d'esprit général du monde littéraire ou de particuliers, l'auteur fait une allusion détournée aux bouleversements mondiaux.

<sup>915</sup> Maurice PRAX, article « *Pour et Contre* », *Petit parisien*, 4 mai 1933.

Anna mourra le 30 avril 1933 peu après l'accession au pouvoir d'Hitler -nommé chancelier de la république de Weimar le 30 janvier et bientôt prêt à renverser la démocratie- qu'elle avait déjà critiqué au cours d'échange avec des lettrés allemands ou ses amis de la communauté juive. Charles du Bos<sup>916</sup>, dans son ouvrage louangeur, quasi panégyrique, *La Comtesse de Noailles et le climat du génie* (1949) ne manque pas d'épingler cette coïncidence et de rapprocher une fois de plus d'Annunzio de l'aura et de l'entourage esthétique naturel d'Anna de Noailles :

En tête de deux colonnes du Journal, par la plus brutale mais aussi la plus symbolique des coïncidences, l'on pouvait lire : « La marée hitlérienne déferle sur l'Autriche » et « La Comtesse de Noailles est morte » : la bassesse déferlait, tandis que, de l'enclos<sup>917</sup> décidément trop étroit, la grandeur se retirait. Comment ne pas songer à la phrase de d'Annunzio dans *Le Feu* devant l'annonce de la mort de Wagner : « Le monde parut diminué de valeur »<sup>918</sup>

Ce Wagner qu'Anna refusait, en 1931, au don sarcastique, à l'ironie amère d'Emil Ludwig, réfugié en France, voici que Charles du Bos l'utilise pour animer de musique le *Crépuscule des Dieux*<sup>919</sup> que furent les dernières années de la poétesse et de Gabriele d'Annunzio : « et, parce que les génies l'un et l'autre s'appellent et seuls sont dignes l'un de l'autre de se commémorer, comment ne pas entendre remonter, en l'honneur du passage de la Comtesse de Noailles, précédés et soutenus par les tambours et les cymbales, et jamais plus glorieux que sous leurs crêpes, tous les thèmes de la Marche funèbre du Crépuscule des Dieux ? »<sup>920</sup> Coïncidence troublante, cet opéra de Wagner fut créé le 17 août 1876, soit l'année de naissance d'Anna de Noailles ; une sorte de boucle est ainsi lancée, un *Ring* qui l'enfermerait, ainsi que son confrère Italien, dans ce XIXe siècle prolongé, mais définitivement éteint.

---

<sup>916</sup> Charles du Bos (1882-1939) fut un écrivain et un critique littéraire français dont les essais portèrent tout aussi bien sur Blaise Pascal, Henri Bergson, Marcel Proust ou Anna de Noailles.

<sup>917</sup> Référence au poème noaillien Les Héros : « La tristesse du soir autour de moi s'amasse, / Le monde est un étroit enclos / Mais je quitte le sol, je monte dans l'espace, / Et je parle avec les héros ! » extrait des Éblouissements, Calmann-Lévy, Paris, 1907, pp.407-410.

<sup>918</sup> Charles du BOS, *La Comtesse de Noailles et le climat du génie*, est un ouvrage posthume composé entre le 12 mai 1933 et juin 1937, La Table Ronde, Paris, 1949, pp.49-50.

<sup>919</sup> Cet opéra de Wagner créé le 17 août 1876 à Bayreuth, clôture la tétralogie de l'*Anneau du Nibelung* (Der Ring des Nibelungen) et inaugure un monde à naître, fondé sur la rédemption par l'amour.

<sup>920</sup> Charles du BOS, *La Comtesse de Noailles et le climat du génie*, La Table Ronde, Paris, 1949, p.50.

## b-2 Un poète-soldat contre le Führer

Gabriele d'Annunzio, poète-soldat de la Grande Guerre, meurt mystérieusement à l'aube de la Seconde Guerre mondiale, le 1er mars 1938, l'année même de la nuit de cristal<sup>921</sup>. Ce pogrom, rappelons-le, fut un des premiers témoignages de violence officielle de la haine nazie et marqua à jamais un tournant dans la vague antisémite qui devait submerger l'Europe. Mais reprenons le cours de l'histoire : avant 1914 qui déchaîna chez le Vate, nous l'avons vu, une théorie vantant la supériorité de la grande culture latine face aux barbares envahisseurs et autres teutons, l'homme de lettres n'avait jamais eu à se plaindre des relations avec un *monde germanique où, après la France, son nom et ses œuvres avaient eu le plus de retentissement*<sup>922</sup>. Il avait aussi profité de l'influence de Goethe, d'Heine, de Wagner, de Nietzsche sur son *œuvre et son idéologie* et fut même flatté par *l'intérêt admiratif que lui témoignèrent des confrères du niveau de Stefan George et Hofmannsthal*<sup>923</sup>. N'avait-il pas écrit, parmi ses *Sonnets cisalpins* rédigés en français (1896), *Le crépuscule du dieu*, thème éloquent, ruisselant de musique et souvent repris, comme nous l'avons vu pour définir la fin de règne de nos poètes à l'étude :

Le soir vint à la mer comme un amant divin.  
Un vaste souffle ardent troubla l'Adriatique.  
Et, dissoute en ce feu, la force aromatique  
de<sup>924</sup> la forêt terrestre était comme le vin.

L'eau que l'amour de l'algue enflait comme un levain,  
paraissait s'enfiévrer d'une ardeur frénétique ;  
mais les yeux de ma proue à l'horizon antique  
étaient fixes, voyants comme ceux du Devin.

---

<sup>921</sup> Pogrom contre les juifs du Troisième Reich, se déroulant dans la nuit du 9 au 10 novembre 1938 et dans la journée qui suivit, faisant des centaines de morts et 30000 déportations vers les camps de concentration. Une première marche inhumaine franchie vers le programme d'extermination.

<sup>922</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.637.

<sup>923</sup> Idem, p.637.

<sup>924</sup> Particularité typographique de d'Annunzio qui n'utilise pas de majuscule en début de vers, afin d'étendre la phrase dans une sorte d'enjambement pour l'œil ; cette recherche s'étendra à la prose, de manière à déstructurer la ponctuation du *Livre secret* (Libro segreto), 1935.

Par les dunes au loin seules comme les tombes,  
des troupeaux solennels comme des hécatombes  
s'en allaient d'un pas lent vers la sanglante mort.

Sous les dunes au loin de leurs cornes sans nombre  
s'en allaient vers le cap où flamboyait dans l'ombre  
l'autel du dieu Désir qui fit vermeil mon sort. <sup>925</sup>

Mais l'accession au pouvoir d'Hitler, qu'il hait et qu'il voit comme un danger menaçant pour l'Italie le reconduit bientôt à sa germanophobie coutumière. Il ne servira pas, comme pour la marche de Ronchi (1919) d'armes ou d'insurrection mais seulement de sa plume, trempée dans le fiel le plus amer.

Son antinazisme l'opposant à Mussolini, le poète-soldat de la Grande Guerre était devenu un obstacle incontournable, officiel même, de l'alliance germano-italienne. Une lettre envoyée le 9 octobre 1933 à Mussolini brosse une caricature d'Hitler parmi les plus sévères :

Le rustre Adolf Hitler avec son ignoble face brouillée par les indélébiles éclaboussures d'un lait de chaux et de la colle où il trempait son pinceau, ou la brosse plate, au sommet de la canne, ou de la perche, devenus le sceptre d'un paillasse féroce, qui se prolonge non sans une touffe à la racine de son nez nazi. <sup>926</sup>

---

<sup>925</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, « *Le crépuscule du dieu* », *Sonnets cisalpini* (1896) in *Tutte le Poesie*, op. cit., p.143.

<sup>926</sup> « Il marrano Adolf Hitler dall'ignobile faccia offuscata sotto gli indelebili schizzi della tinta di calce e di colla ond'egli aveva zuppo il pennelo, o la pannellessa, in cima alla canna, o alla pertica, divenutagli scettro di pagliaccio feroce non senza ciuffo prolungato alla radice del suo naso nazi. » lettre du 9 octobre 1933, in *Correspondance d'Annunzio-Mussolini*, introduction et traduction de P.J. Franceschini avec la collaboration de E. Mariano et R. de Felice, Buchet-Chastel, Paris, 1974. Traduction personnelle pour cet extrait.

Le 12 juillet 1934, suite à la rencontre des deux chefs fascistes à Venise, d'Annunzio renouvelle sa colère et publie un pamphlet satirique ou<sup>927</sup>, appuyant sa dissension qu'il rend désormais publique :

Apothicaire, hausse le caducée sur cette guerre, hélas, sans courage et privée de sang. Le gonfalon sauvage s'assimile à la chemise trempée par cette interminable harangue. Le despote plébéien vociférait sur l'auditoire assis, avec une houpe pythique et un langage panique : « Bipèdes obliques, le monde est mon héritage ». Et aux avides dans son latin : « Voici le Lion. O faims de Lemagne<sup>928</sup>, louez votre Dieu. Crée dans le désert d'Attila mon rayon, la manne de l'hébreux prometteur. Pour marchander l'Agneau galiléen, o soif de Lemagne, je t'offrirai le breuvage avec l'éponge du juif. Rome me consacre pèlerin, et m'acclame : Renouvelle le vaillant Anselme<sup>929</sup>. Prolonge le bras court de Guillaume<sup>930</sup> ». Sur l'acier du heaume dégoutte ton pinceau de badigeonneur. Donne du blanc à l'humain et au divin. Comme nous apparut par une pique Quirinus, tu nous apparais, Supercherie de la Promesse, sous l'apparence de la brosse plate.<sup>931</sup>

Hitler est, ici encore, comparé à un badigeonneur, allusion à sa carrière de peintre manquée ; grandiose et dérisoire chevalier teutonique dont le cimier du heaume n'est plus

---

<sup>927</sup> Une Pasquinade (terme issu de la statue Pasquino à Rome, où fut placardé un pamphlet prédisant la mort du pape Alexandre VI Borgia, ou d'un type de valet de comédie des XVIIe et XVIIIe siècles français nommé Pasquin) est une courte satire, souvent anonyme, au style féroce.

<sup>928</sup> L'*Allemagne* tronquée en *Lemagne* ne trompait, bien entendu, personne.

<sup>929</sup> Peut-être une référence à Anselme Marchal (1882-1921), militaire et aviateur français s'illustrant au cours de la Première Guerre mondiale en survolant l'Allemagne et en lançant 5000 tracts sur Berlin le 21 juin 1916. On se souvient d'une prouesse similaire de d'Annunzio, qui après un vol de plus de mille kilomètres, répandit des textes sur Vienne le 9 août 1918.

<sup>930</sup> Allusion à l'ancien empereur d'Allemagne et roi de Prusse, Guillaume II (1859-1941) qui abdiqua suite à la révolution allemande de 1918.

<sup>931</sup> Pasquinata : « Farmacopòla, inalza il caduceo / su questa guerra, ohibò, senza coraggio / e senza sangue. Il gonfalon selvaggio / è la camicia sudicia di Meo. / Vocia ai sedenti il despoto plebeo / pitico il ciuffo, panico il linguaggio : / « Bipedì obliqui, il mondo è mio retaggio ». / E ai lurchi in suo latino : « Hic est Leo. / O fame di Lamagna, laus deo. / Crea nel deserto d'Attila il mio raggio / la manna del promettitor ebreo. / Per mercatar l'Agnello galileo, / o sete di Lamagna, il beveraggio / t'offerò con la spugna del giudeo. / Mi consacra romeo / Roma, e conclama : Innovi il prode Anselmo. / Prolunghi il braccio corto di Guglielmo ». / Su l'acciaio dell'elmo / ti gocciola il pennello d'imbianchino. / Dai di bianco all'umano et al divino. / Picca appari Quirino, / Tu ci appari, Godàn della Promessa, / sotto la specie della Pennellessa. » in *Rime disperse e stravaganti*, Tutte le Poesie, op. cit., p.155.

recouvert du traditionnel plumail mais d'une brosse plate à la dégoulinante peinture. Le dictateur déjà acclamé par Rome, représentée par Mussolini, annonce un danger et le but de d'Annunzio, dénonçant l'avidité des germains, leur antisémitisme odieux, est de prévenir le peuple italien d'une alliance qui lui serait possiblement fatale.

Le 30 septembre 1937 , enfin, la dernière rencontre entre le poète et Mussolini à Vérone se solde par un échec et met en péril la vie du prophète anti-nazi : il mourra un an plus tard, le 1<sup>er</sup> mars 1938, officiellement d'une hémorragie cérébrale -le surprenant sur sa table de travail du Vittoriale- mais plus certainement d'un empoisonnement effectué par les bons soins de son infirmière autrichienne Emy Heufler<sup>932</sup>, infirmière qui, peu après, partit à Berlin afin d'œuvrer pour le compte du ministre des Affaires étrangères du gouvernement nazi, Joachim von Ribbentrop<sup>933</sup>. D'Annunzio serait-il un martyr du nazisme ? Il a du moins œuvré activement à la dénonciation et au discrédit d'un régime que l'Histoire devait bientôt renverser.

---

<sup>932</sup> « Depuis 1932 il avait pris à son service une jeune camériste et infirmière du Sud-Tyrol, Emy Heufler, dont les agissements ont suscité les soupçons des biographes » in Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.639.

<sup>933</sup> Ouvrage collectif, *Mussolini, Chroniques de l'histoire*, éditions Chronique, Bassillac, 1997, p.83.

## 2) Futurisme/surréalisme, la guerre des arts

### a) Le surréalisme en guerre avec la « *filie de Landru et de Pasiphaé* »<sup>934</sup>

Anna de Noailles se voit particulièrement malmenée par un jeune mouvement littéraire et artistique, naissant en Suisse en 1916 : le dadaïsme. Avec un rapide développement international, son esprit révolutionnaire, négativiste, issu d'une filiation expressionniste, gagne bientôt la France et y trouve, dès 1919, un turbulent ambassadeur en la personne de Tristan Tzara ; un compatriote roumain qui n'encouragera pas de rapprochements entre Anna de Noailles et son pays paternel, terres des Brancovan auxquelles elle ne voulait devoir que peu de chose, comme nous l'avons vu dans notre première partie *La formation des enfants prodiges*.

Le 13 mai 1921, le procès dada contre Maurice Barrès, Salle des Sociétés Savantes, *Mise en accusation et jugement de Maurice Barrès pour crime contre la sécurité de l'esprit*, bouleverse Anna en tant qu'amie, qu'amante, muse de celui-ci et femme de lettres directement visée. Ne sera-t-elle pas définie comme « La fille de Landru et de Pasiphaé » dans le catalogue des ennemis du dadaïsme ? Le procès vire au scandale et fait implorer le mouvement qui en 1923 muera en *surréalisme* avec Paul Eluard, Robert Desnos, Benjamin Péret sous l'égide d'André Breton, dont la main rédigera l'année suivante le fameux *Manifeste*. Anna y perd son latin et jette ses épines, selon Fargue<sup>935</sup>, sans faire de distinctions.

Au-delà d'une simple provocation c'est tout une société que les dadaïstes veulent abattre, le monde d'avant-guerre dont Anna était la muse incontestée. Aussi lui lancent-ils, dans le salon de Mme Muhlfeld, qui avait eu l'audace de réunir Breton, Soupault et Anna dans une corrida littéraire sans précédent : « On ne fait plus de vers aujourd'hui, Madame ! »<sup>936</sup>

---

<sup>934</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles une amie de la Princesse de Polignac*, Klincksieck, Paris, 1987, p.323.

<sup>935</sup> Idem, p.321.

<sup>936</sup> Mauriac fut d'ailleurs témoin de la scène : « Je me souviens d'Aragon chez Mme Lucien Mulhfeld. J'y entendis René Crevel dire à Anna de Noailles consternée : « On ne fait plus de vers aujourd'hui, Madame. » in François MAURIAC, *Nouveaux mémoires intérieurs*, Flammarion, Paris, 1965, p.154.

L'auteur de ce constat définitif, René Crevel<sup>937</sup>, engagea Anna dans une lutte acharnée, puisque cinq ans plus tard, dans une enquête sur la poésie contemporaine parue dans le *Figaro* du 21 mai 1925, celle-ci défendra le vers avec la même véhémence : « Nous demandons aux poètes d'être des poètes, c'est-à-dire, comme le répétait Maurice Barrès, « de communiquer l'ineffable ». Ils disposent pour cela de la Musique, qui leur est enseignée par les règles qui constituent le vers français, car sans rythme et sans rimes il n'est pas selon moi de vers français. Je préfère quelques lignes de prose de Bossuet, de Voltaire, de Chateaubriand, de Michelet, de Balzac à toute page en vers libres, fussent-ils parfaitement réussis. (...) La tâche du poète consiste à résumer ou à amplifier sa pensée, ses passions, les images que le monde reflète en lui et à fixer par la cadence et d'une manière saisissante, soit brièvement, soit avec éloquence, ce que la prose n'établit qu'avec une logique plus lente et des facultés de persuasion et de conquête plus industrielles.

- Que la structure du vers soit détruite et rien ne subsiste plus des moyens magiques que la tradition de la poésie française confère aux poètes. »

En 1924, dans sa préface de l'*Année Poétique Belge*<sup>938</sup> qui compte des vers libres dans son anthologie, Anna ne manque pas d'affirmer sa position conservatrice. Bien qu'il lui soit *impossible de leur reprocher de s'être évadés des nobles lois de la prosodie*, Anna défend tout de même aux yeux des jeunes poètes ce qu'elle considère comme la tradition de l'*ars poetica* française : « Pour ma part le rythme et la rime me semblent indispensables ; qu'un poème naît en moi avec l'aisance même de ses rigueurs ; qu'un alexandrin à lui seul me fait pressentir dans sa beauté le frémissement du compagnon qui va le suivre ; que je voudrais qu'il y eût, toujours bien différents l'un de l'autre, le vers et la prose »<sup>939</sup> Comment ne pas voir en cette défense de la tradition poétique française, le dernier rempart contre les impertinences de Tristan Tzara :

Pour faire un poème dadaïste – Prenez un journal. Prenez des ciseaux. Choisissez dans ce journal un article ayant la longueur que vous comptez donner à votre poème. Découpez l'article. Découpez ensuite avec soin chacun des mots qui forment cet article et mettez-les dans un sac.

---

<sup>937</sup> Crevel dira aussi d'Anna : « *Au lieu d'un cœur, elle a un petit pois.* » in Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.470, note du 19 mai 1926.

<sup>938</sup> Beaucoup de liens sont tissés entre Anna de Noailles et la Belgique : le mariage de sa sœur Hélène avec le Prince de Caraman-Chimay, appartenant à la noblesse belge ; sa nomination à l'Académie Royale de Langue et de Littérature française de Belgique le 4 juin 1921 ou sa proximité avec le Roi Albert Ier (1875-1934) et sa femme Élisabeth de Bavière, dont elle exécutera un portrait au pastel.

<sup>939</sup> L'Année Poétique Belge, Préface de la Comtesse de Noailles, La Renaissance du Livre, Bruxelles, 1924, p.XII.

Agitez doucement. Sortez ensuite chaque coupure l'une après l'autre dans l'ordre où elles ont quitté le sac. Copiez consciencieusement. Le poème vous ressemblera. Et vous voilà « un écrivain infiniment original et d'une sensibilité charmante encore qu'incomprise du vulgaire »<sup>940</sup>.

N'ira-t-elle pas jusqu'à se sentir investie d'une mission de sauvetage et de presser Gide, plus tolérant, d'assagir Breton dans une lettre de janvier 1920 ? Anna venait de découvrir les *Champs magnétiques*<sup>941</sup> et s'autorisait à y voir une trajectoire à corriger : « Cher Monsieur, je suis heureuse de vous dire, - avec sincérité-, quelque chose qui se rapproche de votre connaissance de tout. OBLIGEZ Breton à se discipliner, à repousser le chaos, à rendre intelligible ses profondeurs où gisent ses visions. Car en ayant parcouru à nouveau ce matin son absurde livre, j'y lis cette phrase mystérieuse et parfaite : « Tu m'as blessé avec ta fine cravache d'équatoriale beauté à la robe de feu ! ». Détachée des ténèbres de la page, cette flamme touche autant que tel vers de Gérard de Nerval : « Rose au cœur violet, fleur de Sainte Gudule. »

Est-il possible que ce jeune esprit que vous aimez et où apparaissent ces lueurs, s'obstine dans une erreur monstrueuse, sans joie, prisonnier volontaire d'un baigne inventé ? Que vous, que Jaloux le tiriez de là ! Je le lui dirais bien aussi. Je vous prie de croire à ma grande et amicale admiration. »<sup>942</sup>

Ses foudres se dirigent également vers les romanciers, comme le prouve cet entretien avec Frédéric Lefèvre, extrait des *Nouvelles littéraires* du samedi 18 septembre 1926 : « Constatons d'abord que nous vivons dans un temps de grande confusion littéraire. J'ai l'impression que la plupart des jeunes écrivains seraient curieusement embarrassés s'ils devaient justifier ou seulement tenter d'expliquer leurs opinions. »

Anna y salue tout de même le génie naissant d'Henry de Montherlant, dont l'œuvre *saisissante*, depuis *Le Songe*<sup>943</sup> jusqu'aux *Bestiaires*,<sup>944</sup> l'enthousiasme, et le compare au classique Mauriac : « Montherlant nous assiège par ses flots vastes ou brefs, là où François Mauriac nous envahit par son climat, ses douceurs, ses amertumes, son âpreté. Ce sont deux grands romanciers ». Le futur auteur d'*Encore un instant de bonheur* (1934) lui en sera reconnaissant et lui témoignait, par ailleurs, une admiration réciproque. Jean Giraudoux, Jean

---

<sup>940</sup> AA L'Antiphilosophe et Tristan Tzara, in *Littérature*, 1<sup>re</sup> série, n°15, Paris, 1920.

<sup>941</sup> André BRETON et Philippe SOUPAULT, *Les Champs magnétiques*, Au sans pareil, Paris, 1920.

<sup>942</sup> Élisabeth HIGONNET-DUGUA, *Anna de Noailles, Cœur innombrable*, biographie-correspondance, Maule, Paris, 1989, p.335.

<sup>943</sup> Henry de MONTHERLANT, *Le Songe*, Grasset, Paris, 1922.

<sup>944</sup> Henry de MONTHERLANT, *Les Bestiaires*, Grasset, Paris, 1926.

Cocteau, Paul Morand trouvent aussi grâce à ses yeux, mais pour le reste, la jeune littérature est du *neuf momentané*, de *l'ultra moderne, brusque, violente* et pour ainsi dire malhonnête<sup>945</sup>.

Mais vers qui se dirigent ces attaques voilées ? Anna, dans une retenue voilée, ne jettera jamais de noms à la presse et se contentera d'offensives détournées. Ce n'est que dans l'intimité d'une après-midi de janvier 1921 que Schumberger se verra confier l'ultime désir de la poétesse : « Mme de Noailles fort exaspérée contre les Dada : « Je vous le dis tout bas : ne pourrait-on pas arriver à ce qu'ils meurent tous les quatre ? Elle fait néanmoins tout ce qu'elle peut pour les empêcher de mourir de faim<sup>946</sup>. Elle voit Aragon ce soir même, qui vient lui demander un service pour Breton... J'aime son bon sens panaché par le besoin de plaire et par un naturel courage »<sup>947</sup>. Ces quatre anonymes, elle les désigna le soir même à Aragon, qui en 1967, fixe le souvenir rageur de cette première et unique rencontre avec la poétesse, délaissant les fleurets mouchetés pour une attaque en règle contre le dadaïsme : « Il me fut assez difficile de m'expliquer, Mme de Noailles étant plus désireuse de m'exprimer sa colère contre le dadaïsme que d'écouter ce que je venais lui dire. Il me fallut laisser passer le déluge, et même les insultes. D'entre nous, les dadaïstes, ni Eluard ni Soupault ni Breton ni moi, aucun ne trouvait indulgence auprès d'elle, qui semblait ignorer Ribemont-Dessaignes et Picabia, mais faisait une exception pour Tristan Tzara, en qui elle pressentait la possibilité d'un poète. »<sup>948</sup>

Mais Anna, après tout, ne porterait-elle pas en elle quelques germes surréalistes ? Jean Rostand dans la préface d'un anthologie poétique Noailles parue à l'occasion du centenaire de la naissance de la poétesse, en 1976, ne lui reconnaissait certaines parentés : « Célèbre est le mot d'André Breton à propos de Paul Eluard : « des yeux de pétrole fou ». Mais, bien avant les surréalistes, Anna de Noailles connaissait le secret des bizarres accouplements verbaux. »<sup>949</sup>

---

<sup>945</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles une amie de la Princesse de Polignac*, Klincksieck, Paris, 1987, pp.321-326.

<sup>946</sup> Ce que démentira Aragon dans sa Rectification du témoignage de Schlumberger : « Mais je ne puis laisser dire, par quelqu'un, bien sûr, qui croit ce que Mme de N. lui a dit, et qu'elle avait dû à la réflexion arranger un peu à son avantage, que cette personne se soit jamais préoccupée de savoir si nous mangions ou ne mangions pas. Au moins, si l'on fait d'elle une sorte de Mme Boucicaut, ce ne sera pas avec l'appui de mon nom. » in *La Nouvelle Revue Française*, n°178, 1<sup>er</sup> octobre 1967, p.727.

<sup>947</sup> Jean SCHLUMBERGER, *Rencontres (Janvier 1921)* in *La Nouvelle Revue Française*, n°176, 1<sup>er</sup> août 1967, pp.273-274.

<sup>948</sup> ARAGON, *Chez Anna de Noailles (rectification)*, article dans la NRF n°178 du 1<sup>er</sup> octobre 1967.

<sup>949</sup> Anna de NOAILLES, *Choix de poésies*, avec une préface de Jean Rostand, Grasset, Paris, 1976, p.9.

Il est vrai qu'au court de nos lectures, *l'arbre orné de plumes vertes*<sup>950</sup>, le *Midi, fruit brasillant qu'on absorbe par l'âme, O châtaigne d'azur qui lacérez le cœur !*<sup>951</sup>, le *bleu soleil*<sup>952</sup> *épars que tout l'espace incline*<sup>953</sup> ou le *mol feuillage d'ébène des corbeaux flottant sur l'azur*<sup>954</sup> laissent penser, par leur audace, à une certaine forme de surréalisme qu'une étude mériterait d'approfondir.

## **b) Gabriele d'Annunzio et l'art du futurisme, un rapprochement mesuré.**

Le 20 février 1909, Paris connaît une détonation littéraire lancée, dans un article du Figaro, par F.-T. Marinetti<sup>955</sup>. Intitulé le *Futurisme*, comprenant un *Manifeste* de 11 articles et une violente profession de foi, l'article s'étend sur trois longues colonnes. Un rédacteur, prudent, esquisse un avant-propos distancié : « Est-il besoin de dire que nous laissons au signataire toute la responsabilité de ses idées singulièrement audacieuses et d'une outrance souvent injuste pour des choses éminemment respectables et, heureusement, partout respectées ? » Mais que contiennent donc ces lignes, cette théorie de l'*École du Futurisme* qui *dépasse en hardiesse toutes celles des écoles antérieures ou contemporaines* ? La mise en place d'un mouvement d'avant-garde artistique et littéraire, pressé de faire place nette de tout ce qui fut, obsédé par la vitesse et les progrès techniques, échafaudant un *nouveau mythe collectif de la modernité*<sup>956</sup>.

Contemporain du cubisme de Picasso, Braque ou Delaunay, et vraisemblablement inspiré par lui, le Futurisme, principalement illustré par la peinture, prône *une évolution de la technique divisionniste, accélérant celle-ci jusqu'à en faire une fébrile marqueterie de couleurs pures tracées selon des lignes dynamiques où dominent les diagonales et les courbes*<sup>957</sup>. Aussi lit-on dans le *Manifeste technique de la peinture futuriste*, publié le 11 avril 1910, la définition d'un cubisme en mouvement, qui ne se contente plus d'être une déformation du réel, contorsionné par

---

<sup>950</sup> Anna de NOAILLES, *L'Honneur de souffrir*, Grasset, Paris, 1927, p.145.

<sup>951</sup> Anna de NOAILLES, *Les Forces Éternelles*, Fayard, Paris, 1920, p.175.

<sup>952</sup> Le « *bleu soleil épars* » de 1907 n'est pas sans prévenir « *la terre est bleue comme une orange* » d'Éluard, dans le 7ème poème de « *Premièrement* » *L'Amour la poésie*, Gallimard, Paris, 1929.

<sup>953</sup> Anna de NOAILLES, « *Journée orientale* », *Les Éblouissements*, Calmann-Lévy, Paris, 1907, p.114.

<sup>954</sup> Anna de NOAILLES, *Les Vivants et les Morts*, Fayard, Paris, 1913, p.115.

<sup>955</sup> Filippo-Tommaso Marinetti (1876-1944), fut un poète, dramaturge et écrivain italien, fondateur de la revue européenne *Poesia* (1904) -saluée par Anna de Noailles- pépinière d'un mouvement avant-gardiste, le Futurisme.

<sup>956</sup> Flaminio GUALTONI, *Futurisme*, Skira, Paris, 2008, p.7.

<sup>957</sup> Idem, p.17.

de nouvelles dimensions mais une vertigineuse action, prolongée par l'œil là où le peintre arrête son pinceau : « Tout bouge, tout court, tout tourne rapidement. (...) Par un phénomène de persistance sur la rétine, les choses en mouvement se multiplient, se déforment, se succèdent comme des vibrations dans l'espace qu'elles parcourent. Ainsi, un cheval qui court n'a pas quatre jambes : il en a vingt, et leurs mouvements sont triangulaires »<sup>958</sup>.

Il va de soi que Gabriele d'Annunzio, conscient de l'importance de ce mouvement en Italie et en France, n'y adhéra, mollement, que par intérêt et curiosité, lui préférant à jamais les sculptures de l'antiquité grecque ou romaine, la peinture renaissance ou classique, le bric-à-brac esthétisant de la Belle Époque et l'architecture fasciste dont il ornera sa résidence-mausolée de Gardone Riviera.

Si le poète, soucieux de surveiller les mouvements littéraires de son époque, rapprocha son énergie vitale du futurisme naissant, c'est que certains articles du *Manifeste* (1909) trouvent en son œuvre<sup>959</sup> et sa vie les échos poignants : « 1. Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie et de la témérité. 2. Les éléments essentiels de notre poésie seront le courage, l'audace et la révolte. (...) 6. Il faut que le poète se dépense avec chaleur, éclat et prodigalité, pour augmenter la ferveur enthousiaste des éléments primordiaux. » de celui qui deviendra l'intrépide *ardito*, le poète-soldat de la Grande Guerre : « 9. Nous voulons glorifier la guerre, -seule hygiène du monde, - le militarisme, le patriotisme, (...) les belles Idées qui tuent. » et le révolutionnaire Régent du Carnaro, fondateur de l'utopique état-cité de Fiume : « 11. Nous chanterons les grandes foules agitées par le travail, le plaisir ou la révolte ; les ressacs multicolores et polyphoniques des révolutions dans les capitales modernes ». Sans compter les idées-pulsions auxquelles il met immédiatement vie dans ses œuvres, comme dans le grand cantique de l'aviation et de la vitesse qu'est *Forse che si Forse che no*, publié en 1910 : « 4. Nous déclarons que la beauté du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle : la beauté de la vitesse. Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux, tels des serpents à l'haleine explosive...une automobile rugissante qui a l'air de courir sur de la mitraille<sup>960</sup> est plus belle que la Victoire de

---

<sup>958</sup> Idem, p.17.

<sup>959</sup> Notamment les *Laudi* (Louanges du ciel de la mer de la terre et des héros) déclinés de 1903 à 1918, si l'on y inclut *Les chants de la guerre latine (1914-1918)* devenus *Astérope*.

<sup>960</sup> On se souvient dans l'incipit de *Forse che si Forse che no*, de « l'homme incliné sur le volant de sa rouge machine, qui dévorait l'antique voie romaine avec un bruit guerrier, pareil au roulement d'un énorme tambour d'airain », Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.4.

Samothrace. (...) 11. Nous chanterons (...) le vol glissant des avions, dont l'hélice a des claquements de drapeaux et des applaudissements de foule enthousiaste »<sup>961</sup>.

Mais Gabriele d'Annunzio demeure irréconciliable sur certaines convictions marinettistes, entrant en contradiction directe avec l'esthétisme passéiste dont il est façonné ; c'est le choc de deux cultures, d'un vieux monde crépusculaire, pétri de beauté classique, face au nouveau-né de l'anarchie : « 9. Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques »<sup>962</sup>, qui souhaite construire son histoire sur le futur. Lorsque le pape du Futurisme écrit : « 2. Les éléments ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas de gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing », il semble vouloir aérer les atmosphères oppressantes d'Andrea Sperelli : « Les chambres s'emplissaient peu à peu du parfum exhalé par les vases pleins de fleurs fraîches. Les roses, lourdes et épanouies, plongeaient dans des coupes de cristal qui s'élargissaient comme des lis de diamant à tige d'or (...) La lumière entrait, tempérée par les grands rideaux de brocatelle rouge semés de grenades en cannetille d'argent, de feuillages et de devises, etc »<sup>963</sup>, les histoires d'amour compliquées, surannées, décadentes de d'Annunzio, dont le cadre, inévitablement, s'orne de palais plus ou moins décrépits, bourrés d'œuvres d'art captivantes. C'est précisément de ces louanges d'un passé nostalgique, à la valeur inatteignable, enchâssé dans les peintures ou sculptures d'un âge d'or regretté, que Marinetti ne veut plus : « nous voulons délivrer l'Italie de sa gangrène de professeurs, d'archéologues, de cicérones et d'antiquaires. (...) Nous voulons débarrasser l'Italie des musées innombrables qui la couvrent d'innombrables cimetières. (...) Admirer un vieux tableau, c'est verser notre sensibilité dans un urne funéraire au lieu de la lancer en avant par jets violents de création et d'action (...) Voulez-vous donc gâcher ainsi vos meilleures forces dans une admiration inutile du passé, dont vous sortez forcément épuisés, amoindris, piétinés ? ». Pire, d'Annunzio -âgé de 46 ans en 1909- appartiendrait déjà selon ces nouvelles lois iniques, aux fossiles, aux invalides -avant même d'avoir vaillamment combattu et

---

<sup>961</sup> Filippo-Tommaso MARINETTI, « Manifeste du Futurisme », *Le Figaro*, samedi 20 février 1909.

<sup>962</sup> En 1904, Marcel Proust voulait déjà « brûler toutes les bibliothèques, fermer tous les pianos, démolir tous les observatoires », mais après la parution, révolutionnaire, de livres d'Anna de Noailles « que nous ne pouvons même pas concevoir et qui sont enclos dans les retraites obscures de (son) instinct comme le printemps et l'été étaient cachés dans les profondeurs de l'année quand il n'y en avait encore jamais eu et qu'on ne savait pas ce que c'était », in *Correspondance générale, Lettres à la comtesse de Noailles (1901-1919)*, La Palatine à la librairie Plon, Paris, 1931, pp.77-78.

<sup>963</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *L'Enfant de volupté*, (Il Piacere) traduit par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1971, pp.19-20.

perdu un œil en 1916 : « Pour des moribonds, des invalides et des prisonniers, passe encore. C'est peut-être un baume à leurs blessures, que l'admirable passé, du moment que l'avenir leur est interdit...Mais nous n'en voulons pas, nous, les jeunes, les forts et les vivants futuristes ! »<sup>964</sup>

D'Annunzio ne pouvait manquer de se reconnaître dans ces attaques à peine voilées ; conservant une amitié de parade envers le chantre du futurisme, il n'hésitait pas, dans l'intimité, à l'étriller avec le plus grand mépris : « C'est une nullité foudroyante », « un crétin phosphorescent » ou bien encore « un crétin avec quelques lueurs d'imbécilité »<sup>965</sup>.

Mais, touchant à cette relative amitié, n'oublions pas que Filippo-Tomasi Marinetti avait publié, en 1908, un ouvrage ambigu dont on peine à percevoir la part de relative ironie, *Les Dieux s'en vont, d'*<sup>966</sup>*Annunzio reste*<sup>967</sup>. La première partie, consacrée aux funérailles de deux *Dieux* italiens, Giuseppe Verdi (1813-1901) et Giosuè Carducci (1835-1907 célèbre l'aura sur les foules du musicien et du poète, célébrités nationales. La seconde semble offerte en guise de consolation : d'Annunzio paraît leur succéder, tant au point de vue du personnage public que par le génie de l'écrivain. À travers le poète, vivant, s'opère une transition entre le Risorgimento<sup>968</sup> et l'époque nouvelle marquée par le décadentisme.

Marinetti nourrissait donc envers d'Annunzio un sentiment complexe, composé d'admiration pour l'aventurier-héros, le personnage inclassable -pourquoi pas maudit ?- et de relatif dégoût pour le passéisme de son style et de ses thématiques<sup>969</sup>. On pourrait résumer le

---

<sup>964</sup> Filippo-Tommaso MARINETTI, « *Le Futurisme et Manifeste du Futurisme* », *Le Figaro*, samedi 20 février 1909.

<sup>965</sup> « una nullità tonante » o « un cretino fosforescente » o anche sembra « un cretino con qualche lampo d'imbecillità » in « Marinetti e il futurismo » article en ligne, publié par Internet Culturale ( catalogue et collections digitales des bibliothèques italiennes ), <http://www.internetculturale.it>

<sup>966</sup> L'éditeur Sansot, utilise, sur la page de titre, le *d* particule que nous avons choisi de maintenir tout au long de cette étude.

<sup>967</sup> Filippo-Tommaso MARINETTI, *Les Dieux s'en vont, d'Annunzio reste*, Sansot, Paris, 1908.

<sup>968</sup> Le Risorgimento (renaissance ou résurrection) désigne la période de l'unification italienne mise en place par la monarchie constitutionnelle de la dynastie de Savoie, se déroulant entre 1848 et 1870, date de mise en place définitive d'un état national. Elle apporta, naturellement, en plus d'une renaissance politique, un essor intellectuel et artistique auquel Verdi et Carducci participèrent.

<sup>969</sup> Marinetti définissait confidentiellement d'Annunzio comme « un passéiste, un « Montecarlo de toutes les littératures, ennuyeux et anachronique » in « Marinetti e il futurismo » article en ligne, publié par *Internet Culturale* ( catalogue et collections digitales des bibliothèques italiennes ), <http://www.internetculturale.it>

sentiment de cet ouvrage par la fameuse exclamation de Gide, répondant à la question « Quel est selon vous le plus grand poète français ? -Victor Hugo, hélas ! »<sup>970</sup>

Mesurer à quel point il était difficile à ces deux écrivains de caractère, aux convictions bien trempées et majoritairement opposées, de partager un espace de création, semble aisé ; aussi lorsque Marinetti se précipite à Fiume<sup>971</sup>, espérant profiter de cette merveilleuse occasion de renouvellement social et artistique, d'Annunzio en supporte mal l'émulation : « Il (Marinetti) harangue les passants dans les rues, allant jusqu'à tenir un rassemblement de masse d'Arditi. Elles sont trop étroites pour supporter la présence de ces deux immenses orateurs. D'Annunzio lui demandera de quitter Fiume à la fin du mois. »<sup>972</sup>

Toutefois, le *Manifeste technique de la littérature futuriste* (1912) se proposant de détruire la syntaxe à travers la théorie des « parolelibere » (mots en liberté) de Marinetti, mais aussi d'expérimenter des possibilités typographiques inédites, *un exemple en est fourni, en 1914, par Zamg Tumb Tumb, récit de guerre dénué de ponctuation et de syntaxe et dans lequel les mots sont disposés sur la page de manière à produire un fort effet visuel*<sup>973</sup>, essais de courte durée qui trouveront, peut-être, un écho tardif dans le *Livre secret* (Il Libro segreto) de 1935. Le poète, qui s'était déjà libéré des majuscules en début de vers -lorsque ceux-ci se succédaient en enjambement- les supprime dans le corps du texte en prose, les remplace par de courts espaces : « Je suis devant la petite grille de fer forgé comme une toile d'araignée dorée. je ne réussis pas à l'ouvrir. c'est une œuvre si délicate que je crains de la briser. »<sup>974</sup>, alliant une liberté de composition mentale, sorte de divagations complexes à la Virginia Woolf, aux modernités étranges de phrases comme suspendues à la page, de grappes de paragraphes se succédant souvent sans logique -monologue intérieur qui rappelle les essais fructueux d'Albert Cohen dans *Belle du Seigneur*- et à un rythme parfois saccadé : « Ma voix. je la connais bien. je l'étudie, la domine,

---

<sup>970</sup> André GIDE, *Hugo, hélas !*, Fata Morgana, Fontfroide, 2002.

<sup>971</sup> Désigné ironiquement par d'Annunzio comme le « *Velocizzatore* » (Vélociteur), in Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.473.

<sup>972</sup> Olivier TOSSERI, *La folie d'Annunzio, L'épopée de Fiume (1919-1920)*, Buchet-Chastel, Paris, 2019, p.94.

<sup>973</sup> Flaminio GUALTONI, *Futurisme*, Skira, Paris, 2008, pp.12-15.

<sup>974</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Le Livre secret*, traduit de l'italien par Constance Thompson-Pasquali, Bourgois, Paris, 1993, p.214.

la module. pourtant, un ton, parfois, un accent me surprennent, élévation ou abaissement insolites. »<sup>975</sup>

Pourrait-on y surprendre le ressac des théories inventives de Marinetti ? Gabriele d'Annunzio, maltraité par les futuristes comme Anna de Noailles le fut par les surréalistes, semble néanmoins en tirer une leçon de modernisme, un avertissement qui modifiera le cours de son œuvre à venir.

### 3) Vitesse et action, les batailles du modernisme

*Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle : la beauté de la vitesse.*

Manifeste du Futurisme<sup>976</sup>

#### a) L'aéronautique

*a-1 L'aviation noaillienne*

Anna de Noailles sensible aux progrès techniques de son temps, avait déjà, dès 1913, dans le poème « Le ciel bleu du milieu du jour » des *Vivants et les Morts*, évoqué les prémices de l'aviation en s'inspirant des exploits de Louis Blériot (1872-1936). Ce pionnier de l'aéronautique, pilote, ingénieur, inventeur prolifique, traversa la Manche à bord du Blériot XI le 25 juillet 1909 et obtint le premier brevet de pilote délivré en France.

Anna, dans un souci de pur lyrisme, réduit l'exploit à une allusion quasi sibylline :

- Et moi qui vous avais délaissée, humble terre,  
Pour contempler la nue où l'âme est solitaire,

---

<sup>975</sup> Idem, pp.117-118.

<sup>976</sup> Filippo-Tommaso MARINETTI, « Manifeste du Futurisme », *Le Figaro*, samedi 20 février 1909.

Je sais bien qu'en dépit d'un rêve habituel,  
Nul ne saurait quitter vos chemins maternels.  
En vain, l'intelligence, agile et sans limite,  
Avide d'infini, vous repousse et vous quitte ;  
En vain, dans les cieux clairs, de beaux oiseaux pensants  
Peuplent l'azur soumis d'héroïques passants,  
Ils seront ramenés et liés à vos rives,  
Par le poids du désir, par les moissons actives,  
Par l'odeur des étés, par la chaleur des mains...<sup>977</sup>

Le Blériot XI n'est qu'un *bel oiseau pensant* et son pilote un *héroïque passant* inéluctablement lié à la terre et comme suspendu par un songe éphémère, comparable à celui du poète. Au fil des exploits transmis par la presse, cette « patrie convoitée et interdite pendant des siècles »<sup>978</sup> et ses nouveaux arpenteurs intéressent Anna qui se rapproche par des discours des articles et même des poèmes-hommages des grandes figures de l'aviation française.

Les années 1920 confirment ainsi le temps des exploits aériens et de ses héros nationaux. Si Charles Lindbergh traverse l'Atlantique de New-York à Paris le 21 mai 1927, un défi reste à relever, celui de réaliser le chemin inverse, beaucoup plus hasardeux car soumis à des vents contraires. C'est Dieudonné Costes et son navigateur Joseph Le Brix qui y parviendront le 14 octobre 1927, décollant de Saint-Louis du Sénégal à 6h23 pour atterrir à Natal, ville côtière du Brésil, dans la nuit du 15 octobre à 2h du matin.

Anna s'enflamme à la lecture de la presse d'avril 1928, relatant le nouvel exploit aérien, toujours plus audacieux, de Costes et de Le Brix : leur tour du monde effectué d'octobre 1927 à avril 1928. Elle leur consacre aussitôt un poème<sup>979</sup> qui sera retenu dans l'édition des *Derniers vers* (1933), placé dans la deuxième partie de l'ouvrage, aux côtés d'hommages éclectiques à Bonaparte, Kipling, Baudelaire, Anatole France, Jaurès au Panthéon ou Franz Schubert et Liszt. Anna renoue avec ses exaltations, son écriture néo-romantique et cite même Hugo, oubliant pour un moment la nouvelle ligne lyrique du *Poème de l'Amour* et de *L'Honneur de souffrir* :

---

<sup>977</sup> Anna de NOAILLES, *Les Vivants et les Morts*, Fayart, Paris, 1913, p.233.

<sup>978</sup> Pierre WEISS, *L'Espace, notes pour servir à l'histoire des énergies de l'air*, préface de la Comtesse de Noailles, Querelle, Paris, 1929, p.14.

<sup>979</sup> Hommage à Costes et à Le Brix.

Victor Hugo, dont l'âme est à l'azur mêlée,  
Vous avait pressentis, calmes et purs héros :  
« J'eus toujours de l'amour pour les choses ailées ! »<sup>980</sup>  
Chantait-il, ébloui par le vol de l'oiseau.

Il décrivit l'espace et nomma les étoiles ;  
Ce que son œil sut voir, vous l'avez pu toucher,  
Quand, forcenés, muets, dans vos ailes de toiles,  
L'esprit net, le corps sûr, le cœur bien attaché

Anna semble avoir une idée toute vincienne de l'aéronautique et son enthousiasme mêle les balbutiements de la Renaissance aux puissants moteurs du Breguet 14, n°1685 de 1927.

Vous franchissiez les eaux, vous traversiez l'espace,  
Et, ne pouvant trahir vos fermes volontés,  
Vous poursuiviez l'exploit que rien d'humain ne passe,  
Pénétrant les hivers, absorbant les étés,

Sans vous désaltérer, sans vous nourrir, sans somme,  
Supportant le trop froid, le trop chaud, le trop sec,  
Vous avez élevé la qualité d'être homme  
Au-delà du grand vœu que formulaient les Grecs !<sup>981</sup>

En 1929 Anna se mêle de préfacer un livre du Commandant Pierre Weiss, *L'Espace, notes pour servir à l'histoire des énergies de l'air*<sup>982</sup>, dont les épigraphes annoncent l'ambition lyrique et la signature noaillienne : Victor Hugo : « Il n'est pas de brouillard, comme il n'est pas d'algèbre, / Qui résiste, au milieu des nombres et des cieux, / À la fixité calme et profonde des yeux... » et l'Anthologie grecque : « Zeus lui-même considérait l'espace avec respect ». Le

---

<sup>980</sup> Victor HUGO, *Les Rayons et les ombres*, collection Bouquins, Robert Laffont, Poésie I, Paris, 2002, p.1025.

<sup>981</sup> Anna de NOAILLES, *Derniers vers et Poèmes d'enfance*, Œuvre poétique complète, tome III, Sandre, Paris, 2013, p.398.

<sup>982</sup> Pierre WEISS, *L'Espace, notes pour servir à l'histoire des énergies de l'air*, préface de la Comtesse de Noailles, Querelle, Paris, 1929.

Commandant Pierre Théodore Weiss (1889-1970), futur général de brigade aérienne, est un aviateur renommé, réalisant des prouesses telles que le premier ravitaillement en vol (1923) ou des performances d'altitude<sup>983</sup>, battant en 1929 le record du monde de vitesse en circuit fermé (sur 5000 km, en 27 heures de vol) et remportant la coupe Bibesco<sup>984</sup> 1930 au cours d'un Paris-Bucarest remarqué. Mais le Commandant Weiss est également un écrivain et poète, qui suivit de brillantes études de lettres à la faculté de Nancy et publia une dizaine d'ouvrages dont *Le poitrail bleu du Sagittaire* en 1931<sup>985</sup>; ce qui nous permet d'appréhender la surprenante collaboration Noailles/Weiss, poésie et technique, lyrisme et exploits aéronautiques, tout à fait d'annunzienne.

Anna de Noailles ou Gabriele d'Annunzio, pétris de culture classique, avaient sans doute en mémoire la célébration des Jeux Olympiques de l'antiquité et tout particulièrement leur cinquième jour, consacré aux musiques et aux chants : les vainqueurs à l'honneur se voyant couronnés d'olivier, recevaient des rubans, des palmes que redoublaient la célébration d'aèdes accompagnés de cythares. L'exploit sportif magnifié par le chant ou la poésie se perpétuera jusqu'au XXe siècle, notamment par la publication des *Olympiques*<sup>986</sup> d'Henry de Montherlant en 1924 ou par les *Paysages des Olympiques*<sup>987</sup> de 1940, mêlant l'art photographique à la prose poétique de l'auteur.

Si l'on sait qu'Henry de Montherlant admirait d'Annunzio et qu'une brève correspondance existait entre eux, il est plus surprenant de surprendre une admiration de l'auteur des *Garçons* pour Anna de Noailles ; lui mandant en effet un exemplaire de la *Relève du Matin* (1920) avec ces mots éloquents : « Vous êtes le seul poète français. Vous avez fécondé des milliers de natures, Tous ceux qui ont quelque chose d'humain l'ont reçu de vous. Il est bien que vous existiez. »<sup>988</sup> Montherlant semble exclure Anna de Noailles de son habituelle misogynie et louer la récente

---

<sup>983</sup> Tels que ceux décrits dans *Forse che sì Forse che no* (1910) de d'Annunzio, que nous aborderons dans la partie suivante.

<sup>984</sup> Anna de Noailles est descendante des Bibesco-Brancovan et d'origine roumaine par son père.

<sup>985</sup> Anna rappelle au sujet de Weiss son « don extrême de poésie, qui le porte à recueillir avec la véracité la plus émue toutes les images, toutes les sensations que lui fournit sa carrière glorieuse », p.25.

<sup>986</sup> Henry de MONTHERLANT, *Les Olympiques*, Grasset, Paris, 1924.

<sup>987</sup> Henry de MONTHERLANT, *Paysages des Olympiques*, Grasset, Paris, 1940.

<sup>988</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles une amie de la Princesse de Polignac*, Klincksiek, Paris, 1987, p.352.

publication des *Forces Éternelles* (1920)<sup>989</sup> exaltant l'héroïsme guerrier et les valeurs nationales.<sup>990</sup>

Le monde des penseurs virils, au service de l'exploit, de l'héroïsme, n'était donc pas totalement réticent à l'idée de se rapprocher d'une femme dont le *romantisme*, suspect à Maurras, se mêlait à la célébration de prouesses humaines ou techniques. Le Commandant Weiss, militaire sensible au rythme noaillien, laisse toute la liberté d'une préface de seize pages au poète. Dès les premières lignes, la période interpelle le lecteur sérieux, habitué aux précisions des ouvrages scientifiques : « Dès que l'homme naît, l'espace s'en empare, le pénètre, le nourrit de son souffle, fait croître en lui, de jour en jour, la mystérieuse alacrité et dépose en son cœur les germes du rêve et de l'interrogation. (...) car le fils de la terre ne s'accoutume point à son paradis prudent et végétal : qu'un vent léger anime la verdure aux coloris réjouissants, qu'une aile preste traverse le pur azur et le regard ignorant, les bras infimes se tendent vers ce qui se meut. » (p.13). Les connaissances en aéronautiques limitées et le manque d'expérience d'Anna de Noailles ne l'empêchent pas d'user de son intuition : « Il existe un vertige vers l'altitude plus exigeant que celui de l'abîme » (p.14) et de se rapprocher d'un d'Annunzio plus connaisseur, s'exprimant à travers l'ivresse de Paolo Tarsis : « L'homme semblait déjà être monté à une hauteur incalculable, entièrement séparé de son espèce, seul comme nul ne fut jamais seul, (...) au-delà de la vie comme le trépassé. (...) « Assez ! assez ! » disait l'épouvante. « Encore ! encore ! » disait le spasme avide d'un autre spasme. « Assez ! tu es déjà trop haut. Tu donnes le vertige. » « Encore ! Monte ! Touche au moins le bord de cette nuée. »<sup>991</sup> Puis Anna fait feu de culture, lance une escadre de penseurs, d'écrivains, de poètes : Spinoza (p.14), Shakespeare (p.15), Sainte Beuve (p.17), Baudelaire (p.17), Pascal (p.19), Platon (p.20), Racine (p.21), Paul Valéry (p.24), Victor Hugo (p.25), Barrès (p.26), lançant les flammes de son érudition, soutiens bigarrés de son ode à la prouesse aéronautique.

Enfin par le rappel antique – une évidence pour ces aèdes du nouveau siècle- Anna et Gabriele font montre au lecteur d'un esprit commun : celui de la pérennité d'un chant dont ils sont les volontaires et légitimes continuateurs.

---

<sup>989</sup> Anna de NOAILLES, *Les Forces Éternelles*, Fayard, Paris, 1920.

<sup>990</sup> Si l'on pouvait encore redouter un cynisme montherlantien, l'abbé Mugnier, objectif, rapporte le 14 novembre 1928 : « Il (Montherlant) aime Mme de Noailles à qui il n'avait jamais osé envoyer le livre où il parle mal de Barrès mais il sait qu'elle se l'est procuré. Il m'a dit qu'elle n'était pas chrétienne » in *Journal de l'abbé Mugnier*, Mercure de France, Paris, 1985, p.501.

<sup>991</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, Calmann-Lévy, Paris, 1910, pp.105-106.

Ici encore, un parallélisme se crée avec d'Annunzio dans l'inévitable rappel d'Icare : « Il a fallu le répéter souvent ce cri des Grecs dédié à l'orgueilleux Icare : il monta et il est mort ! » (p.19), clair écho de « -Viens avec moi sur la bruyère -dit-il. / -Pour veiller la veillée d'Icare ? »<sup>992</sup> et d'or, soudain les latins se souvenaient de la première aile d'homme tombée sur la Méditerranée, de l'aile icarienne faite avec les verges du coudrier, les membranes séchées du bœuf, les plumes maîtresses des grands oiseaux rapaces.<sup>993</sup>

Si Anna embrasse le monde d'un coup d'œil hugolien : « Les astronomes, au haut des tours d'Agra et de Philae, le net regard calculateur des Grecs et, dans le brumeux occident, le fiévreux vieillard à barbe de chèvre accroché de ses doigts griffus au télescope diabolique, mêlant de chantantes prophéties à ses ardues découvertes, sont autant de témoignages de l'inévitable appel des cimes diffuses et sans contours.» (pp.18-19) d'Annunzio, évoque ces correspondances par le même lyrisme échevelé : « le nouveau Dédale créateur d'images et de machines », ou « Toutes les forces du rêve gonflaient le cœur des Terrestres, haussés vers l'Assomption de l'Homme » et « L'âme immense avait franchi le siècle, accéléré le temps, pénétré le futur, inauguré l'âge nouveau »<sup>994</sup>.

Le point culminant enfin, l'acmé du sacrifice technique soulignée par les deux poètes dans leurs odes est la mort bravée, le courage exemplaires des *coureurs ailés* qui, selon Anna de Noailles, agrément ce beau vers de Racine : « La mort n'est pas pour moi le comble des disgrâces ! »<sup>995</sup> ; aussi chez d'Annunzio, l'aviateur Paolo Tarsis contemplant la *belle tombe profonde* de la mer Tyrrhénienne s'exclamera : « camarade, bon camarade, ce sera une belle mort ! »<sup>996</sup> . Au-delà de la seule vision du pilote, Gabriele, nous assure, suite au concours aéronautique d'altitude de *Forse che sì forse che no*, que *toute la cité vaillante, comme au temps*

---

<sup>992</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.58.

<sup>993</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, pp.62-63.

<sup>994</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.96.

<sup>995</sup> Pierre WEISS, *L'Espace, notes pour servir à l'histoire des énergies de l'air*, préface de la Comtesse de Noailles, Querelle, Paris, 1929, p.21.

<sup>996</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.477.

*des Consuls et des tyrans, était pleine de clameur, d'ardeur, de mort et de victoire*<sup>997</sup>, reliant la cité moderne, bientôt fasciste, aux temps de l'héroïsme antique.

L'aviation se teinte, pour Gabriele qui y savoure *la grande sérénité alcyonienne*<sup>998</sup> comme pour Anna, de mythologie : « Dans son livre écrit avec une exactitude qui pourtant paraît mythologique, La Bataille de l'Atlantique, le Commandant Weiss a prodigué de lyriques lauriers aux nombreux vainqueurs »<sup>999</sup>. Ce décadrage du temps, de l'exploit, de la technique offre aux deux poètes l'occasion de s'ébattre sans contraintes de précision ou de pur souci scientifique.

Par souci de comparaison, nous avons tenu à consulter plusieurs ouvrages aéronautiques de la même époque, non préfacés par la Comtesse de Noailles ou célébrés par le lyrisme d'annunzien. Celui du Capitaine Accart, intitulé *Chasseurs du Ciel* par exemple, avec une préface du général Blanchard regorge de détails techniques très spécialisés, dès la première page de la préface : « la Spa 67 -filleule, en quelque sorte, de la prestigieuse Spa 3, l'Escadrille de Guynemer et devenue, avec la numérotation actuelle, l'Escadrille 1/5 »<sup>1000</sup> et restitue fidèlement l'action d'un pilote de chasse qui bien qu'héroïque avouera, lors d'une avarie conduisant son avion en piqué à six cents kilomètres à l'heure que *toute (sa) volonté se tendait vers un but : sauter*<sup>1001</sup> en parachute afin de préserver sa vie, laissant à nos lyriques le soin de sacrifices légendaires. Cet ouvrage de 1941, délimite, bien qu'écrit dans une période trouble, suivant l'armistice du 22 juin 1940 entre le troisième Reich et le maréchal Pétain, une certaine forme de pensée caduque, artificielle, à laquelle appartiennent sans doute nos auteurs, respectivement disparus en 1933 et 1938 :

« La France se mourait d'un manque d'objectivité. Les plus belles conceptions de l'esprit naissaient dans un monde irréel. (...) des esprits remarquablement cultivés établissaient des plans mirifiques où les hypothèses s'accumulaient, permettant aux imaginations trop fertiles de trouver un épanouissement facile pendant que l'esprit se satisfaisait dans la perfection de la forme, dans la splendeur du « papier » qui fut et reste malheureusement notre plus perfide ennemi. (...)

---

<sup>997</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.115.

<sup>998</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.476.

<sup>999</sup> Pierre WEISS, *L'Espace, notes pour servir à l'histoire des énergies de l'air*, préface de la Comtesse de Noailles, Querelle, Paris, 1929, p.23.

<sup>1000</sup> Capitaine ACCART, *Chasseurs du ciel*, préface du Général Blanchard, Arthaud, Paris, 1941, p.9.

<sup>1001</sup> *Id.*, p.165.

Laissons les rêveries à nos filles. Ce qu'il nous faut, ce sont des actes dans lesquels nous mettrons l'énergie qui se perdait »<sup>1002</sup>

Un dernier caprice noaillien, illustrant l'écart prodigieux, entre notre poète national et les réalités techniques, mais aussi le flottement, la licence qu'il existait alors entre lyriques et sportifs, est relaté par Benoist-Méchin dans ses mémoires *À l'épreuve du temps*, tome I. Anna de Noailles, alertée sur la traversée de Costes et Bellonte du 1<sup>er</sup> septembre 1930 (Paris-New-York, ou plus exactement Bourget-Curtiss Field) insiste pour visiter l'appareil, nommé le *Point d'interrogation*, elle mourra le soir même si cette grâce lui est refusée. Elle se transpercera le cœur avec un point d'exclamation et on sera obligé de lui faire des obsèques nationales...<sup>1003</sup>. En vérité cette visite importune lui sera accordée, afin qu'Anna confie ses impressions au quotidien l'*Intransigeant* dont Benoist-Méchin est secrétaire général. Elle se rend donc à l'aéroport du Bourget en compagnie d'un photographe et de quelques collaborateurs du journal, signe d'un temps bientôt révolu, où le poète apportait encore sa *bénédiction*<sup>1004</sup> et pour ainsi dire son parrainage au raid aéronautique. Soucieuse de son image professionnelle, tel d'Annunzio manipulant les indices visuels et brouillant le réel niveau de ses compétences, Anna soigne sa tenue et porte *un tailleur gris très strict, comme si elle devait participer elle-même au voyage et s'est fait confectionner à la hâte un ravissant petit bonnet inspiré de la coiffe que portait Blériot pendant la traversée de la Manche.(...) Encapuchonnée de cuir par des pattes latérales qui se rabattent sur les oreilles et se nouent sous le menton.*<sup>1005</sup> Arrivée près du hangar abritant le fameux *Point d'interrogation*, la poétesse tombe nez à nez avec l'aviateur Bellonte qui, surpris les mains dans le cambouis, ne semble pas se souvenir de la qualité exacte de son illustre visiteur et se laisse prendre au jeu dans un dialogue demeuré célèbre :

-Excusez-moi, lui dit-il, vous me surprenez en plein travail. (...) d'un geste autoritaire la poétesse le devance :

-Non, non ! s'exclame-t-elle, c'est moi qui vais vous expliquer. Car je suis moi aussi, une professionnelle de l'azur !

Bellonte lui jette un regard interloqué.

-Sur quel modèle ? lui demande-t-il.

---

<sup>1002</sup> *Ibid.*, pp.202-203.

<sup>1003</sup> BENOIST-MÉCHIN, *À l'épreuve du temps*, tome I, 1905-1940, Julliard, Paris, 1989, p.235.

<sup>1004</sup> *Id.*, p.240.

<sup>1005</sup> *Idem* p. 240.

-L'alexandrin !

Bellonte fronce légèrement les sourcils.

-Vous en êtes satisfaite ?

-Plus que satisfaite ! comblée ! répond Anna de Noailles de plus en plus lyrique.

Grâce à lui, j'ai atteint des altitudes que vous ne soupçonneriez jamais !

-Sans avoir de pépins techniques ?

-Jamais ! À condition, bien entendu de surveiller les chevilles...

Avec le même enthousiasme qu'aurait pu manifester le commandant et copilote Gabriele d'Annunzio, Anna saute sur un escabeau posé contre la carlingue et se met à inspecter le tableau de bord. À chaque cadran, chaque manette, elle pousse des cris extasiés. Elle joue de la lyre avec les haubans<sup>1006</sup>, elle palpe d'une main volubile les deux sièges placés l'un derrière l'autre dans l'axe du fuselage.<sup>1007</sup> Tout en elle exprime le bonheur de la découverte de l'objet de fantasme et de sa future transformation littéraire ou poétique. N'ayant pas pu voler<sup>1008</sup> et répandre ses œuvres depuis son cher azur, tel d'Annunzio inondant Vienne de tracts poétiques, la poétesse se construit un monde au sol et vit intensément la trajectoire immobile de l'aéroplane. Un détail prosaïque, pourtant, la ramène ingénument aux viles contingences matérielles : un entonnoir, devant chaque siège, relié à un tuyau d'évacuation. D'Annunzio, plus au fait, y aurait immédiatement reconnu des urinoirs, indispensables commodités offertes à une traversée de trente-cinq heures d'affilée. Anna de Noailles, se séparant à jamais d'un quelconque sérieux scientifique, écarte sa main devant les entonnoirs-urinoirs et, les désignant d'un doigt frémissant d'enthousiasme, s'écrit : « -C'est merveilleux ! on a tout prévu ! Ils ont même le téléphone ! »<sup>1009</sup>. Cette boutade anecdotique souligne une part de cette irréalité que pointait le Capitaine Accart et qu'il reliait au manque de préparation de la France à l'aube du conflit de la Seconde Guerre Mondiale. Anna de Noailles,

---

<sup>1006</sup> Tenseur servant à maintenir ou consolider une masse en équilibre instable en la reliant à un point d'appui fixe. « Les haubans de l'avion sont des tiges d'acier (...) filetées à chacune de leurs extrémités » J.GUILLEMIN, *Précis de construction, calcul et essais des avions et hydravions*, Gauthier-Villars, Paris, 1929, p.135.

<sup>1007</sup> BENOIST-MÉCHIN, *op. cit.*, p.241.

<sup>1008</sup> Selon Claude Mignot-Ogliastri, Anna de Noailles reçut tout de même un baptême de l'air en 1924, grâce à Jean Painlevé, fils du mathématicien et homme politique Paul Painlevé (1863-1933), qui à vingt-deux ans la pilota au-dessus de Versailles, où, ironie du sort, le Congrès repoussait la candidature de son père à la Présidence. in Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac*, Méridiens Klincksieck, Paris, 1984, p.280.

<sup>1009</sup> BENOIST-MÉCHIN, *À l'épreuve du temps*, tome I, 1905-1940, Julliard, Paris, 1989, p.242.

bien que fascinée par l'élan moderniste, symbolise tout un manque de discernement d'une certaine partie de la population lettrée ainsi qu'un amateurisme mondain Belle-Époque, déjà incompréhensible et suranné dans la France de l'entre-deux guerres.

Le samedi 25 Octobre 1930, Costes et Bellonte sont reçus à l'Hôtel de Ville de Paris, suite à leur tournée triomphale aux États-Unis ; Anna montant à la tribune pour y déclamer un discours (le quatrième de la cérémonie) les salue avec chaleur : « Chacun devrait oser s'adresser à vous en ces termes d'amicale familiarité, car un historien a dit avec raison, du plus illustre des héros : « Il était si fort au-dessus de l'admiration qu'on ne pouvait l'approcher que par la simplicité et l'amour »<sup>1010</sup> et parle, dans l'exercice commun du poète national, au nom même de la France : « Il n'est pas une ville, pas un hameau de France qui, pendant trente-six heures, ne connût une anxiété si profonde qu'elle prenait le caractère d'une angoisse familiale. ». Anna force le trait et la foule, piétinant devant l'Hôtel de Ville, commence à s'impatienter sous un incessant crachin : « Dès que la nouvelle du triomphe fut connue (...) On vit pleurer de gros hommes endurcis ; les femmes, les enfants retrouvèrent la libre allure de ceux qui franchissent le seuil d'une mortelle prison et reprennent possession de la légère aisance », l'élan lyrique continue son ascension : « Heure ardente, heure magnifique, après quoi il semble que le monde, épuisé par sa dépense superbe, va se décolorer ! » jusqu'à ce que le poète connaisse l'avarie technique : les huées<sup>1011</sup> d'un auditoire lassé. Le discours<sup>1012</sup> est *interrompu par la foule et cette déception lui est très cruelle*<sup>1013</sup> précisera la biographe Claude Mignot-Ogliastri. Martin du Gard, présent, témoigne de ce détachement générationnel : « Mais s'avance la comtesse de Noailles sur ses tout petits pieds, qui se met à chanter les héros ; trop d'aurores, trop d'étoiles. Elle n'y est pas, elle y est trop, elle n'y est plus, la foule perd patience, sans respect. On ne peut plus l'entendre, on l'emboîte. »<sup>1014</sup>

Cette hostilité de la foule et plus encore ce manque de respect du poète lyrique concrétise une rupture, la fin d'un monde, celui des grands lyriques du XIXe siècle qu'Anna de Noailles et

---

<sup>1010</sup> Anna de NOAILLES, *Salut à Costes et à Bellonte*, in *La Revue hebdomadaire*, Tome XI, Paris, novembre 1930.

<sup>1011</sup> Anna de NOAILLES, *Œuvre poétique complète*, tome 3, Sandre, Paris, 2013, note 43, p.558.

<sup>1012</sup> Anna de Noailles avait déjà rédigé un article sur ces glorieux aviateurs paru dans les *Annales* du 15 septembre 1930.

<sup>1013</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac*, Méridiens Klincksieck, Paris, 1984, p.379.

<sup>1014</sup> Roger MARTIN DU GARD, *Les Mémorables II*, Flammarion, Paris, 1960, p.412.

Gabriele d'Annunzio s'efforçaient de perpétuer dans une après-guerre mouvementée, irrémédiablement tournée vers l'avenir.

*a-2 L'aviateur lyrique : Forse che sì forse che no*

Sa passion de l'aéronautique conduira d'Annunzio à écrire, dès 1909, son dernier roman *Forse che sì forse che no*<sup>1015</sup>, riche d'éléments autobiographiques. Emmêlant sa passion amoureuse -naturellement malheureuse puisque d'annunzienne- pour la comtesse Giuseppina Mancini et les exploits de l'aviateur prodigieux qu'il aurait voulu incarner en son personnage de Paolo Tarsis. De la trame du roman, décadente et complexe, histoires d'amour entrecroisées et défendues parmi cinq personnages de la bourgeoisie provinciale aux tendances suicidaires, nous ne retiendrons que le premier et troisième livre, hymnes enflammés aux pilotes des premiers avions et à leurs exploits dus aux innovations techniques des *monstres les plus divers, fabriqués avec les matières les plus diverses, avec les plus divers procédés*<sup>1016</sup>.

Dans le livre premier, où il est question d'un concours aéronautique, *l'aile icarienne*<sup>1017</sup> dont se souvenaient les *Latins* annonce lourdement le drame à venir. D'Annunzio s'écrie : « Chi la raccoglierà ? Chi con più forte / lega saprà rigiugnere le pene / sparse per rittentare il folle volo ? » (Qui la recueillera ? Qui d'un lien plus puissant saura réunir les plumes éparses pour tenter de nouveau le vol insensé ?) ; Giulio Cambiaso, vieil ami et compagnon de Paolo Tarsis, icare sacrifié au tragique romanesque, périra à bord de l'*Ardée* au *septuple coeur*<sup>1018</sup> dans *l'ardeur de voler au-dessus des nuages*. L'épisode héroïque oppose ces confrères idéaux -aviateurs aux nobles pensées, à l'exploit désintéressé- à toute une petite foule de *praticiens du volant, vainqueurs de courses en circuit, qui considéraient le nouvel appareil comme un véhicule allégé sur trois petites*

---

<sup>1015</sup> « *Peut-être que oui peut-être que non* », le titre d'annunzien est emprunté à la devise du compositeur italien Marchetto Cara (1470-1525), peinte sur le plafond de la salle du Labyrinthe du palais ducal de Mantoue (Lombardie) construit entre les XIVe et le XVIIe siècles pour la famille Gonzague.

<sup>1016</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.75.

<sup>1017</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p. 63.

<sup>1018</sup> *Septuple cœur mécanique*, in Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.91.

*roues élastiques et muni d'une simple ou double voilure charpentée*<sup>1019</sup> qui n'avaient d'autre motif que d'exposer au gain leurs os et leur audace, ayant flairé la faveur populaire pour ce nouveau jeu de cirque. D'Annunzio, très clairement, prend position et définit le sur-poète, digne seul d'accéder au titre de *timonier céleste*<sup>1020</sup>, métaphore particulièrement noaillienne<sup>1021</sup> à rapprocher du *céleste colloque* désormais autorisé à cet homme *consol(é) de son destin chétif*<sup>1022</sup>. Le poète lyrique se doit donc de célébrer avec le plus d'emphase et de hauteur l'exploit des vrais *arditi*<sup>1023</sup> et de louer la machine vinciennne -tout juste améliorée pour d'Annunzio- et inmanquablement comparée au vol de l'aigle qui plane *sur la vastité de ses ailes en remontant le fil du vent*<sup>1024</sup>. Ainsi, opposé aux petits aventuriers et à leurs gains mesquins, l'ami du héros Tarsis devient la machine elle-même, un surhomme nietzschéen, *messenger de la plus vaste vie* à la volonté de puissance accrue : « Des pales de l'hélice jusqu'à la tranche du gouvernail, toute la membrure volante était pour lui comme un prolongement et un accroissement de sa propre vie »<sup>1025</sup> et vient s'unir à son double dans un absolu héroïque et viril inatteignable : « Si tu vains, je vains. Si je vains, tu vains. Comme le ciel est viril aujourd'hui !<sup>1026</sup> ». La mythologie se mêle au catholicisme, de *l'Assomption de l'Homme à la chair junonienne au moment de la métamorphose* (p.96) à l'histoire de l'art, à travers les cieux de Véronese ou la *terribilité rocheuse de Michel-Ange*, dans un tournoiement lyrique vertigineux. D'Annunzio commentateur sportif dépasse toute attente, en particulier lorsque le drame, suspendu jusque-là, s'abat sur la foule, *qui effrayée et*

---

<sup>1019</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.77.

<sup>1020</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.83.

<sup>1021</sup> On se souvient qu'en 1930 Anna de Noailles se définissait, elle aussi, au pilote Bellonte, comme une « *professionnelle de l'azur* » in BENOIST-MÉCHIN, *À l'épreuve du temps*, Tome 1, Julliard, Paris, 1989, p.241.

<sup>1022</sup> Pierre WEISS, *L'Espace, notes pour servir à l'histoire des énergies de l'air*, préface de la Comtesse de Noailles, Querelle, Paris, 1929, p.15.

<sup>1023</sup> Le thème de l'ardeur est particulièrement noaillien, on retrouve dès le *Cœur innombrable*, son premier recueil de 1901, un poème intitulé *l'Ardeur* p. 151, dans lequel « *l'âme chante et se lève / Comme une vague dans le vent* ». Dans *l'Empreinte*, p.29, se lit une strophe proche de l'énergie et de la présomption d'annunziennes « *La nature qui fut ma joie et mon domaine / Respirera dans l'air ma persistante ardeur et sur l'abatement de la tristesse humaine / Je laisserai la forme unique de mon cœur.* »

<sup>1024</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.92.

<sup>1025</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.93.

<sup>1026</sup> Id.

*avide, flaira le cadavre.*<sup>1027</sup> Tels sont les risques des *vélivoles*, donnant la possibilité au poète d'une riche et longue description macabre ; c'est tout à coup une pluie d'atterrissages périlleux qui blessent les pilotes, broient leurs fémurs ou les carbonisent sous le *feu sans couleur* des toiles puis de leurs *nervures* de hêtre et de frêne avant l'explosion finale du réservoir. Les spectateurs depuis leurs tribunes deviennent une foule de cirque romain<sup>1028</sup> prise par la *frénésie du jeu mortel*, image on ne peut plus éloignée de la foule noailtienne empathique, précédemment évoquée : « la France eut la douleur de voir s'abattre sur son sol, près de Beauvais, le splendide aéronef anglais, le R-101, que les flammes dévorèrent sans qu'on pût secourir l'héroïque et nombreux équipage britannique. Notre pays pleura ces braves comme elle eût pleuré ses propres fils. »<sup>1029</sup>

Toute la décadence d'annunzienne sépare leur admiration commune pour la gloire aéronautique à ce point précis. Lorsque d'Annunzio décrit le corps inerte de Giulio Cambiaso : « L'occiput adhérait à la masse du moteur de telle façon que les sept cylindres hérissés d'ailettes lui faisaient une sorte d'auréole épouvantable, souillée de terre et d'herbe sanglante. (...) De la tempe tranchée par un fil d'acier avec la netteté d'un coup de rasoir coulait un ruisseau pourpre qui remplissait l'oreille, le cou, la clavicule, la ruche du radiateur tordu, un poing à demi fermé. »<sup>1030</sup>, la cupidité des pilotes d'occasion ou la cruauté de la foule à l'*horreur convoitée*, venue au spectacle *pour voir, les plus avides se baissaient sous le ventre des chevaux, s'insinuaient entre les groupes, restaient serrés entre éperons et éperons*<sup>1031</sup>, le futuriste décadent s'éloigne d'Anna qui n'aimera guère mêler de détails réalistes à son exaltation de la modernité. Pour Anna le voile du progrès s'étend sur tous les petits détails de l'histoire dans ces formidables avancées de l'homme. Si la quatrième partie des *Vivants et les Morts* (1913) consacrée aux *Tombeaux* ou la première partie des *Forces Éternelles* (1920) dédiée à la *Guerre* insiste sur la cruauté des blessures : « L'obus éparé en feu, les froids couteaux entrant / Dans la laine et la chair des poitrines, offrant / Pour une mort auguste, acharnée et difforme, / L'honneur

---

<sup>1027</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.97.

<sup>1028</sup> D'Annunzio évoque le « *cirque concave du ciel* » comme une scène d'où tombent les gladiateurs de l'air. Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.99

<sup>1029</sup> Anna de NOAILLES, *Salut à Costes et à Bellonte*, in *La Revue hebdomadaire*, Tome XI, Paris, novembre 1930, p.102.

<sup>1030</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.109.

<sup>1031</sup> Id.

simple et sacré du commun uniforme »<sup>1032</sup> c'est toujours dans un climat de hauteur ; la poétesse, forcée de toucher la réalité guerrière ne se complaît ni dans l'horreur ni dans la description crue et vériste propres à d'Annunzio. Il y a une certaine volupté dans l'horreur d'annunzienne, un goût esthétique du macabre : « On vit alors l'homme vivant, enveloppé par le feu sans couleur, se rouler sur les herbes sèches avec une fureur si sauvage que son crâne labourait le sol friable »<sup>1033</sup> et de l'âme naturaliste, le séparant à jamais de l'univers héroïque, et pour ainsi dire aseptisé, noaillien.

Le livre troisième de *Forse che sì forse che no*, s'éloignant de l'amas confus des sentiments contrariés et des élans suicidaires de l'ouvrage touche néanmoins au sublime dans ses dernières pages. Paolo Tarsis, après avoir perfectionné l'*Ardée*<sup>1034</sup>, s'embarque à son bord ; il est le *survivant* de son ami Giulio dont l'émulation perdure. Le *volateur* monte dans la *grande sérénité alcyonienne*, l'*astre mordant de l'hélice* troue l'air *infatigablement* et dévore la mer Tyrrhénienne, les doutes de Tarsis cèdent à la *volonté de vivre pour vaincre* et malgré les blessures que lui infligent le jet des gaz enflammés dus à une avarie technique -et au souci de réalisme de l'auteur-, parvient à gagner la côte sarde. *Il atterrit dans le rêve et dans le prodige, sûr et léger, oublieux et émerveillé, presque à la limite de l'onde*<sup>1035</sup>, avant de plonger son pied brûlé dans la mer.

Au-delà d'un roman célébrant l'essor d'un modernisme et l'avènement de prouesses techniques, l'œuvre de d'Annunzio s'apparente à une revendication nationale : « Le latin allait reprendre sa primauté au Barbare <sup>1036</sup> ». Le grand souci de d'Annunzio, par-delà l'exploit sportif, est d'exalter la suprématie italienne -motif qu'il reprendra naturellement avec force durant le conflit mondial- et de louer, à l'instar d'Anna, les champions au service de la Nation.

---

<sup>1032</sup> Anna de NOAILLES, *Les Forces Éternelles*, Fayard, Paris, 1920, poème *Les blessés*, p.49.

<sup>1033</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.98.

<sup>1034</sup> « Les sept cylindres n'étaient plus disposés en éventail mais en étoile, hérissés d'ailettes entaillées à même la masse de l'acier. La nouvelle hélice tirait à merveille, astre d'air dans l'air. » in Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.473.

<sup>1035</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.481.

<sup>1036</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.100.

Aussi projette-t-il un raid aérien Rome-Tokyo avec le poète japonais Harukichi Shimoi, projet qui *enthousiasme le monde des aviateurs* et qui serait une *démonstration de l'excellence technique italienne -dix ans avant les vols transatlantiques de l'escadrille d'Italo Balbo* <sup>1037</sup>. Le vol aura lieu de février à mai 1920 mais *sans le Comandante retenu à Fiume, qui devra y renoncer à regret.* <sup>1038</sup> D'Annunzio confiera tout de même un message à Shimoi pour *les fils du Soleil Levant, capables de toutes les conquêtes*<sup>1039</sup>, tenant à saluer le *réveil de l'Asie face à la décadence de l'Europe.*

En vérité le poète construit un mythe autour de ses exploits aéronautiques, auprès de ses maîtresses à qui il confie sous l'influence de la cocaïne : « J'ai piloté l'avion de Glenn Curtiss, dont le moteur de sept cents chevaux était mon cœur nu »<sup>1040</sup> -et l'on sait à quel point l'acte érotique était assimilé dans l'esprit d'annunzien aux puissantes mécaniques des moteurs, la vitesse aux saccades de l'acte viril<sup>1041</sup>- comme auprès de ses lecteurs, ou admirateurs, ainsi de Cocteau, qui conservait dans l'intimité de sa chambre parisienne du 10 rue d'Anjou *une photo du ciel de Vienne prise par Gabriele d'Annunzio survolant cette ville en 1918*<sup>1042</sup> ou d'André Malraux à *l'heure du conflit espagnol*<sup>1043</sup>. Ce vol de Vienne du 7 août 1918 est ainsi devenu une référence internationale ; d'Annunzio gagnera la Croix d'Officier de l'ordre militaire de Savoie pour un action symbolique -militairement légère- d'ordre poétique. Le poète volant avec l'escadrille « Serenissima » se contente de répandre des tracts héroïques, aux menaces de carton :

« Viennois ! – Apprenez à connaître les Italiens. -Nous volons sur Vienne, nous aurions pu lancer des bombes par tonnes. -Nous ne vous lançons qu'un salut à trois couleurs : les trois couleurs de la liberté... »<sup>1044</sup>

---

<sup>1037</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.444.

<sup>1038</sup> *Id.*, p.445.

<sup>1039</sup> *Ibid.*, p.498.

<sup>1040</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Lettere a Fiammadoro*, lettre du 12 septembre 1922, Salerno, Rome, 2001, p.19.

<sup>1041</sup> « il adoptera également la vieille expression vénitienne « fare macchina » au sens de faire l'amour » in Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.283.

<sup>1042</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.451, note du 18 février 1925.

<sup>1043</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p. pp.286-287.

<sup>1044</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Le livre secret*, traduction de Constance Thompson-Pasquali, Bourgois, Paris, 1993, p.11.

Il est vrai qu'en 1927 Gabriele organisera un triomphal survol de Pescara, sa ville natale en laissant tomber un message sur la foule de ses compatriotes, puis rasant presque la colline de San Silvestro, jeta des fleurs sur la sépulture maternelle<sup>1045</sup> ; mais c'est en tant que copilote ou plutôt de passager que d'Annunzio s'adonne au vertige de l'aéronautique comme en témoigne sa participation au vol de Glenn Curtiss durant le meeting aérien de Brescia, en 1909.

Néanmoins le copilotage peut aussi comporter des risques ; ainsi le 16 janvier 1916 d'Annunzio prendra place à bord dans l'hydravion biplace Lohner L. 161 de la marine militaire, aux commandes du lieutenant de vaisseau Luigi Bologna<sup>1046</sup> qui, après avoir pris la direction de Trieste est conduit par les avaries techniques à amerrir de toute urgence. Gabriele d'Annunzio percute son visage avec violence contre la proue de l'hydravion, se soigne mal ou trop tard et perd l'usage de l'œil droit. En résultera le livre *Notturmo*<sup>1047</sup>, qu'il écrivit dans l'obscurité totale, en s'aidant de sa fille Renée surnommée la Sirenetta (petite sirène), qui lui déroulera plus de dix mille bandelettes de papier. Ce livre au style étonnamment moderne dans le parcours de la prose d'annunzienne, écrit dans des difficultés inouïes : « si pendant une seconde, la main s'arrêtait, les masses mentales incandescentes s'écroulaient et tout de suite de nouvelles matières et de nouveaux aspects les remplaçaient, s'emparant de mon attention<sup>1048</sup> », témoigne à travers ses deux *offrandes* et de son *Post-scriptum* de la résilience exceptionnelle de leur auteur. D'Annunzio et son *aegri somnia*<sup>1049</sup> est comparable en ceci aux difficultés de rédaction noaillienne dans la *demi-veille du sommeil*, que nous rapprocherons dans la cinquième partie de cette thèse, *Vers la mort ou l'expérience de la perte*.

Devenu le « borgne voyant », d'Annunzio soignera une vision plus héroïque de son traumatisme aérien -un coup porté contre une mitrailleuse de l'hydravion-, se rapprochant en cela de la blessure à la tempe de Guillaume Apollinaire -éclat d'obus lui perçant casque et crâne le 17 mars 1916- et des souffrances hautement symboliques du poète engagé, ainsi que *Le Poète assassiné* d'Apollinaire, recueil de contes paru en 1916 ou le *Sang d'un poète* de Cocteau, film de 1930, nous le laissent entendre.

---

<sup>1045</sup> Gabriel FAURE, *Automne, Au pays de Gabriele d'Annunzio*, Fasquelle, Paris, 1934, p.142.

<sup>1046</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.404.

<sup>1047</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Notturmo* (1921) ; *Nocturne*, traduction de Jean-Louis Bory, Seuil, Paris, 1996.

<sup>1048</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Notturmo* (1921) ; *Nocturne*, traduction de Jean-Louis Bory, Seuil, Paris, 1996, p.92.

<sup>1049</sup> « douloureux sommeil »

Ses biographes, plus circonspects, comme Antona Traversi<sup>1050</sup> limitent d'Annunzio à des *compétences aéronautiques* ; Sodini<sup>1051</sup> précise qu' *il avait déjà pratiqué l'aviation, ayant volé plusieurs fois à grande altitude* <sup>1052</sup> et Antongini, péremptoire, nous assure qu'il était *totalemment ignorant en mécanique* <sup>1053</sup>.

Mais la légende tenace perdure préfigurant la littérature d'aventures aériennes de Kessel (*L'Équipage*, 1923), d'Antoine de Saint-Exupéry (*Vol de nuit*, 1931), ou de Romain Gary (*La Promesse de l'aube*, 1960) dans lequel la mère du narrateur, excessivement attachante, s'exclamera : « Tu seras un héros, tu seras général, Gabriel d'Annunzio, ambassadeur de France -tous ces voyous ne savent pas qui tu es ! ».

## **b) La fascination de la vitesse**

Un véritable prince de l'aventure,  
précurseur des Lawrence d'Arabie, Saint-Exupéry,  
Malraux et Romain Gary.<sup>1054</sup>

Jean Dornis soulignait en 1908 ce goût pour la vitesse dans l'œuvre d'annunzienne : « Voici donc que, dans ses dernières œuvres, il oriente la vie du héros moderne vers l'effort ; il pose le problème des rapports, dans la vie de l'amour, de l'homme et de la femme contemporains, qui risquent d'être séparés, au moins désunis, par cette passion pour l'activité qui entraîne loin des préoccupations sentimentales au moins une partie de la jeunesse masculine. »<sup>1055</sup> La femme, dans cette vision des plus archaïques, a le choix entre accepter toutes les immolations, pourvu qu'elles servent au triomphe de l'effort de celui qu'elle aime <sup>1056</sup>ou de tenter de demeurer

---

<sup>1050</sup> Antona TRAVERSI, *Vita di Gabriele d'Annunzio*, I, Vallecchi, Florence, 1938, pp.325-329.

<sup>1051</sup> Idem p.569.

<sup>1052</sup> Serra précise que d'Annunzio fait encore aujourd'hui partie de la famille de l'armée de l'air, régulièrement évoqué à ses célébrations, entouré de l'estime et de l'affection de tous les fervents du vol. in Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.287.

<sup>1053</sup> Tommaso ANTONGINI, *D'Annunzio aneddotico*, Mondadori, Milan, 1939, pp.159-160.

<sup>1054</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2008, p.23.

<sup>1055</sup> Jean DORNIS, article À propos de M. Gabriele d'Annunzio in *Les Annales politiques et littéraires*, 3 juillet 1910, p.5.

<sup>1056</sup> On se souvient du personnage de Vana dans *Forse che sì forse che no* (1910), sœur cadette de l'héroïne Isabella Inghirami qui, telle une *petite indienne de Madura* portait à sa ceinture bleue une touffe de roses jaunes. Dans un

le but unique de sa vie. D'Annunzio préfère, bien évidemment, une Ève moderne à ses côtés qui lève les yeux vers la destinée nouvelle qu'elle aperçoit pour l'initiative de l'humanité, collaboratrice amoureuse du rêve et de l'activité qui soulèvent l'homme d'aujourd'hui.<sup>1057</sup> L'on y perçoit le célèbre mot extrait de *La Terre des hommes* (1939) de l'aviateur et homme de lettres, Antoine de Saint-Exupéry : « Aimer ce n'est pas se regarder l'un l'autre, c'est regarder ensemble dans la même direction ».

*Forse che si forse che no* est aussi le roman de la vitesse dangereuse ; le héros, Paolo Tarsis joue avec son goût du risque. La vision de la modernité d'annunzienne contraste avec la vision optimiste et humaniste d'Anna de Noailles. Anna songe aux progrès de la technique comme à des possibilités de jonctions positives et sécurisées, d'ailleurs poétiques désormais accessibles, quand d'Annunzio aviateur et conducteur s'enivre des frayeurs par lui subies comme des transes : « On ne sait pourquoi certains hommes naissent pour le péril, qui leur donne l'immunité »<sup>1058</sup>, ou de l'amusement le plus banalement sadique, consistant à terroriser de malheureuses passagères. Dès les premières pages de *Forse che si forse che no*, Paolo Tarsis gonflé de domination mécanique, lance à Isabella Inghirami, subissant les accélérations dangereuses de la voiture : « - Je tiens votre vie entre mes mains comme ce cercle » et « Je peux la détruire », pire encore, Tarsis lui lance cette dernière galanterie : « -Je peux en un instant la lancer dans la poussière, la briser contre les cailloux, faire de vous et de moi un seul amas sanglant. »<sup>1059</sup>. Isabella, en femme forte d'annunzienne, *voilée de ruse*, feint de résister à la peur, de désir la mort rapide, mais une fois que l'obstacle -un charriot à bœufs chargé de troncs- est franchi le long de la rive herbeuse du canal, celle-ci s'exclamera, ironique :

---

élan romantique, une de ces fleurs sera offerte à Giulio Cambiaso, qui s'apprête à réaliser un exploit d'altitude aéronautique et se réjouit de cette première rose portée au plus haut du ciel. D'Annunzio soucieux de détails poignants, la décrira sur la poitrine du pilote supplicié, qui suite à une avarie technique, périra, le crâne enfoncé dans le moteur de son avion. Vana, *veuve de l'ombre*, viendra ensuite apporter sur le lit funèbre, modestement dressé sous un hangar, le reste du bouquet au cœur de la nuit.

<sup>1057</sup>Jean DORNIS, article À propos de M. Gabriele d'Annunzio in *Les Annales politiques et littéraires*, 3 juillet 1910, p.5.

<sup>1058</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che si forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.84.

<sup>1059</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che si forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, pp.4-5.

« -La mort ! la mort ! -sanglota-t-elle dans sa gorge stridente. -Le dernier enjeu ! Vous avez tué une hirondelle et prêté un beuglement d'épouvante à quatre bœufs trop placides. »<sup>1060</sup>. Et d'Annunzio d'ajouter, tenté par le macabre et un ailleurs aéronautique, « Par-dessus la pulsation du moteur et le rire de la femme, qui semblaient issus de la même inconscience mécanique, il percevait le silence illimité »<sup>1061</sup> ; illustrant ce que Gaston Rageot tentait de définir dans le personnage d'Isabella, ce *modèle de la femme d'annunzienne cherche l'infini dans l'amour, se jette aux pires complications, renouvelées de la passion antique et finit démente, pour avoir tenté de franchir les limites de la sensibilité humaine.*<sup>1062</sup>

Cette irrésistible attraction pour la vitesse rapproche autant Gabriele d'Anna que ses jeux pervers et son goût du risque l'en éloignent. Dès la *Domination*, troisième roman noaillien, paru en 1905, Anna évoque le voyage en automobile : « La jeune femme accueillit ce projet avec passion et frivolité. Elle décida que son ami l'accompagnerait dans la vive voiture qu'elle avait, qui, rapide comme une source, parcourait joyeusement les routes. »<sup>1063</sup> Cette fois-ci c'est une femme qui possède l'automobile et qui sans doute la conduit, *dirigeant le voyage avec une capricieuse et déraisonnable fantaisie*<sup>1064</sup>. S'ils connurent *jusqu'à l'ivresse, jusqu'à l'étourdissement, jusqu'au malaise et jusqu'à la fatigue et l'obsession, la route blanche qui se précipite dans un arceau d'azur*<sup>1065</sup>, ce n'est pas dans un esprit de jeu cruel d'annunzien mais pour savourer *les longues journées désaltérantes où l'air, en plein visage, est frais et bleu comme un matin qui s'éveille entre des sapins, sur la montagne et pour connaître la différence des paysages, la force de la verdure, qui ici est vive et là penchée, les détours des rivières et les changements des habitations des hommes*<sup>1066</sup>. Cette femme noaillienne, nerveuse et anonyme créole, veuve, *dominait le jeune homme*<sup>1067</sup>, Antoine Arnault. Ce personnage, inspiré par Maurice Barrès et peut-être même par d'Annunzio lui-même, est un modèle d'anti-héros. Un *héros raté* ?

---

<sup>1060</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.9.

<sup>1061</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che sì forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.10.

<sup>1062</sup> Gaston RAGEOT, article À propos de M. Gabriele d'Annunzio in *Les Annales politiques et littéraires*, 3 juillet 1910, p.6.

<sup>1063</sup> Anna de NOAILLES, *La Domination*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, pp.54-55.

<sup>1064</sup> Idem p.56.

<sup>1065</sup> Idem p.55.

<sup>1066</sup> Idem p.55.

<sup>1067</sup> Idem p.49.

se demande Marie-Lise Allard dans une sous-partie de sa thèse<sup>1068</sup> consacrée à la prose noaillienne ; ce jeune intellectuel au *visage mystérieux* occupe tout le récit depuis son *apothéose* à sa *chute*. Une multiplication d'amantes et de passions fugaces, d'interrogations sur son devenir, le menant à la conclusion d'un amour impossible pour sa belle-sœur, Élisabeth et à leurs morts respectives. Mais le passage de cette fameuse créole renverse par ses attitudes et ce voyage en Hollande la *domination* du héros. Si d'Annunzio-Tarsis joue avec les nerfs d'Isabella et appuie sur une insoutenable emprise psychologique, Anna de Noailles prête l'automobile rapide et l'ivresse du voyage à la seule décision d'une femme qui conduira à un *certain effacement* et à une *sorte de passivité*<sup>1069</sup> d'Antoine Arnault. Pendant que celui-ci s'exalte à la vision des paysages traversés : « Viens, accours, j'accours, ô ma terre ! » et développe un ressenti lyrique à l'extrême sensibilité, la créole *inattentive au visage de son ami, retenait autour d'elle un manteau de soie gonflé que le vent de la course lui arrachait vivement, regardait avec sévérité la poussière de la route, se sentait froissée par l'odeur des étables ou des sèches betteraves*<sup>1070</sup>. Aussi le voyage en automobile accélère-t-il également l'attraction-répulsion du couple : « las de ses petits émerveillements, Antoine dédaignait son amie ; mais par instants, ivre de mélancolie, il la ramenait sur son cœur » jusqu'à cet aveu capital : « -Tu ne peux savoir, (...) comme les voyages blessent mon âme, limitent ma chère puissance ! »<sup>1071</sup>. La voiture revenue à Paris, les amants se *quittèrent sur une dernière querelle*<sup>1072</sup>, clôturant laconiquement l'échappée initiatique d'une relation condamnée à l'échec.

Mais la vision la plus personnelle d'Anna de Noailles sur l'automobile apparaît dans un article publié dans les Annales du 1<sup>er</sup> novembre 1930, « L'automobile, oiseau terrestre ». C'est à la suite du *prêt de la Fiat* de son médecin et amie, Marthe Francillon-Lobre, *pendant et après la guerre*<sup>1073</sup> qu'Anna s'enthousiasmera tout à fait pour le moteur à explosion, tout en nourrissant une nostalgie, attendue, pour les voitures à chevaux de son enfance, symbole de l'élégante lenteur d'un art de vivre défunt.

---

<sup>1068</sup> Marie-Lise ALLARD, *Anna de Noailles, entre prose et poésie*, l'Harmattan, Paris, 2018, p.85.

<sup>1069</sup> Idem p.87.

<sup>1070</sup> Anna de NOAILLES, *La Domination*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, pp.59-60.

<sup>1071</sup> Idem p.78.

<sup>1072</sup> Idem p.83.

<sup>1073</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac*, Méridiens Klincksieck, Paris, 1984, p.279.





## IV. Le Poète national

### La « Gloire naturelle » ou l'ambition du génie

Les ascensions d'Anna de Noailles et de Gabriele d'Annunzio, dues au succès de leurs œuvres, à leur actions nationales ou internationales, aux médias et à un certain talent pour la publicité ne peuvent cependant pas se définir sans un caractère, une part humaine, toute de conviction et de volonté. Celle qui louait l'orgueil dès le *Cœur innombrable*, son premier recueil : « Demeurez, bel orgueil, afin que je connaisse (...) L'auguste isolement de me mêler à vous »<sup>1074</sup>, celle qui, en prière devant le Soleil, osait en devenir le miroir : « -Fronton d'or, dont mes bras sont les vivants pilastres, / Vous êtes comme un cœur, mon cœur est comme un astre, / Si bien que je crois voir dans le matin vermeil, / Luire et se saluer l'un et l'autre Soleil !... »<sup>1075</sup> et enfin celle qui hantait les *espaces infinis* : « Entends-moi, je reviens d'en haut, je te le dis, / Dans l'azur somptueux toute âme est solitaire »<sup>1076</sup> traversait, telle une prédestination, ce que l'on pourrait appeler un corridor vers la gloire.

Cette pensée n'échappa pas à ses contemporains et Jean Cocteau, son confrère et intime ami, s'en amusait : « C'est la gloire qu'elle idolâtre. La gloire son idée fixe ! ». Mais de quelle gloire se réclame et s'empare l'impétueuse comtesse ? Assurément celle d'une vision correspondant, malgré elle, à son éducation princière, aux archétypes de réussite, souvent tapageurs, d'un XIXe siècle qui lui avait donné le jour : « Vous n'admirez que des ratages ! » me dit-elle. En vain, je lui démontre que le privilège de la France est justement de posséder des gloires secrètes, des hommes illustres que la foule ne soupçonne pas. Rimbaud à peine. Verlaine tout juste. Hugo ! la gloire, c'est le nombre des places, des rues, des avenues. Sa célébrité, Rome et le nombre de ses temples seraient, aux yeux de la comtesse, une des preuves de l'existence de Dieu. « Anna, lui dis-je, vous voulez être de votre vivant un buste, mais avec des jambes pour courir partout ! »<sup>1077</sup>

---

<sup>1074</sup> Anna de NOAILLES, « *L'orgueil* » in *Le Cœur innombrable*, op. cit., pp.131-132.

<sup>1075</sup> Anna de NOAILLES, « *La prière devant le Soleil* », in *Les Éblouissements*, op. cit., p.87.

<sup>1076</sup> Anna de NOAILLES, « *Les espaces infinis* », in *Les Forces éternelles*, op.cit, p.219.

<sup>1077</sup> Jean COCTEAU, *La comtesse de Noailles, oui et non*, Perrin, 1963, p.87.

Vision tempérée par le très mondain l'abbé Mugnier, un homme d'église touché, en 1910<sup>1078</sup>, par la repentance -sincère ?- de sa confidente : « Mme de Noailles s'est confessée tout haut. Elle est gênée maintenant parce qu'elle a moins de défauts. Ses défauts, c'était autrefois de vouloir le succès immédiatement, tout le succès possible, de vouloir être la première, d'être contente quand les poésies qu'elle lisait lui semblait inférieures aux siennes, bien qu'elle n'hésitât pas à dire à la Revue d'imprimer les vers qu'elle trouvait supérieurs à ses vers. « J'aurais été un monstre sans cela. » Aujourd'hui, elle n'a plus de vanité. »<sup>1079</sup>

Gabriele d'Annunzio, lui-même, après avoir connu une gloire internationale, se retira dans ce que l'on pourrait appeler une vie « muséale » à partir du 11 février 1921, date de son emménagement à la villa Cargnacco qui deviendra son mausolée personnel et le *Vittoriale degli italiani*, demeure-musée qui n'est en définitive qu'un « victorial » tout à la gloire de son auteur. Il est vrai que le poète, neutralisé par les financements conséquents de Mussolini et la promesse de la publication de ses œuvres complètes par un institut d'état, préférera la sécurité d'une vie plus intime si ce n'est monacale, réticent comme on le verra par la suite aux charges officielles et tout entier tournée vers un culte de lui-même et d'une œuvre à répartir en quarante-huit volumes.

Anna de Noailles, enfin, semblera laisser un éclaircissement testamentaire au sujet de sa vocation, dans l'autobiographie datant de 1932, *Le livre de ma vie*<sup>1080</sup> : « Le sentiment de respect qui nous attache à la supériorité et nous élève au niveau de l'exceptionnel, passe au-dessus du médiocre, vient rejoindre la foule, s'y mêler, combattre avec elle pour ses justes besoins, pour sa sagesse que le nombre même fonde. Son idéal, recueilli par la raison des meilleurs, ordonné par les précautions d'un génie collectif, est future vérité. »<sup>1081</sup> et l'on ne saurait donner meilleure définition du sentiment unique que son devoir de poète national embrassait.

## 1) Les trajectoires littéraires

La renommée des deux poètes à l'étude s'étend à l'international par leurs œuvres - la *Revue européenne* du 1<sup>er</sup> juillet 1924, publie par exemple, dans le même numéro 17, des poésies d'Anna de Noailles et *Les Cités terribles* de d'Annunzio, traduit par F.-T. Marinetti<sup>1082</sup> dont le texte violent « O la sublime horreur de ces villes terribles, / à l'heure où sur les dalles recuites de

---

<sup>1078</sup> Anna de Noailles n'est encore âgée que de 34 ans...

<sup>1079</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.198.

<sup>1080</sup> Elle disparaîtra un an plus tard, le 30 avril 1933.

<sup>1081</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.49.

<sup>1082</sup> *La Revue européenne*, 1<sup>er</sup> juillet 1924, n°17, éditions du Sagittaire, Paris.

chaleur / défaillent amplement les pans violets / de la robe du soir, avec un relent mou / de pourriture » s'oppose au surromantisme noaillien - , par la presse étrangère – qui, dans sa critique, relaie leurs œuvres dès les premières parutions, ainsi du *New York Herald*<sup>1083</sup>, de *L'Indépendance Roumaine*<sup>1084</sup> de Bucarest ou de *Il Marzocco* de Florence<sup>1085</sup> ou de *La Revue de Paris*<sup>1086</sup> pour d'Annunzio-, mais aussi, parfois et plus simplement, par leurs voyages.

## Les voyages croisés et leurs apports dans l'œuvre cosmopolite des poètes

### A) Anna en Italie : étourdissements poétiques et rivalité dramaturgique avec d'Annunzio

Anna de Noailles a connu l'Italie à partir du 30 avril 1904, dans un voyage aux côtés de son époux et de Barrès, son futur amant ; elle en avait aussitôt chanté les *collines lumineuses* de Toscane<sup>1087</sup>, l'enivrante Venise, *la ville que mon cœur n'a pas pu supporter...*<sup>1088</sup>, sa *petite notoriété littéraire qui s'effarouche de son d'Annunzio*<sup>1089</sup> et nourrit un roman, *La Domination*<sup>1090</sup>, qu'elle retirera bientôt du commerce par peur du scandale<sup>1091</sup>. Son œuvre

---

<sup>1083</sup> Article du 19 juin 1902 annonçant une lecture des poèmes de la comtesse de Noailles par Mlle Piérat, de la Comédie-Française.

<sup>1084</sup> Article du 14 juillet 1902 sur la parution de *L'Ombre des jours*.

<sup>1085</sup> Article du 28 août 1904 «Un capolavoro della femminità », un chef d'œuvre de la féminité, *Le Visage émerveillé*.

<sup>1086</sup> Ses poésies seront d'ailleurs publiées dans le même numéro où Anna signa ses débuts, celui de Janvier-Février 1898, cinquième année, tome premier. L'année suivante *La Revue de Paris* publie *Le songe d'une nuit d'Automne* de d'Annunzio et de nouvelles poésie d'Anna de Noailles dans le numéro de Janvier-février 1899, sixième année, tome premier.

<sup>1087</sup> « Je vais vers l'horizon où, près d'un arbre noir / Je vois luire un toit plat sur une maison rose : / Toute la volupté de Florence repose / sur ce toit vaporeux et clair comme un miroir. », « Bondissement » in *Les Éblouissements*, op. cit., p.32.

<sup>1088</sup> « Venise » in *Les Éblouissements*, op. cit., pp.16-20.

<sup>1089</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, Anna de Noailles, une amie de la Princesse Edmond de Polignac, op. cit., p.197.

<sup>1090</sup> Anna de NOAILLES, *La Domination*, Calmann-Lévy, Paris, 1905.

<sup>1091</sup> Cette œuvre est née d'une relation sentimentale avec Barrès, Marcel Proust le devina dès la parution : « Oui, je crois (et je le dis il me semble sans manquer au respect que j'ai pour M.Barrès, pour son œuvre admirable, pour son immense influence sur notre temps, pour son charme personnel exquis), je crois que certains côtés d'orgueil et d'ennui d'Antoine, de dédain méprisant pour l'âme de sa première maîtresse (celle de Bruges) et pourtant la puissance latente à s'incliner dans une grande affection pour la grande âme d'Elisabeth, ce sont choses que vous avez pu (si même cela n'est pas) observer chez Monsieur Barrès. » In Correspondance générale de Marcel Proust, *Lettres à la Comtesse de Noailles (1901-1919)*, Plon, Paris, 1931, p.121.

poétique ou romanesque, avant ce voyage, ne s'intéresse principalement qu'à la France et à la Grèce antique ; l'Italie, mère des arts est simplement aperçue en 1902, dans le poème *Les voyages* : « Et l'Italie, avec ses marbres et ses ors, / qui de gloire et d'amour tient sa pourpre agrafée. »<sup>1092</sup>

La vision noaillienne de l'Italie est toutefois singulière : « -N'entrez dans les musées que pour les fuir ; la beauté se respire là-bas dans l'azur ; il flotte des tableaux illustres par tout l'air de la Toscane »<sup>1093</sup> ; la cité des Doges lui devient insupportable à force d'amour et de beauté : « Venise, j'ai maudit ta force sans pareille ; / Du fond de mon cœur pur, de mon esprit sacré, / J'ai maudit ton sang noir et ton corps bigarré, / Comme Samson hagard prend le temple et le brise, / J'ai voulu sur mes bras faire crouler Venise ! »<sup>1094</sup> ; la poétesse, ne trouvera de salut, en définitive, que dans un preste rapatriement : « J'ai fui, sans m'arrêter, sans retourner la tête. / Je fuyais, mon ivresse affreuse s'en allait. »<sup>1095</sup>

Il est vrai que les séductions de Barrès, insidieuses et appuyées, les étourdissements esthétiques proches d'un syndrome de Stendhal mais étendus à une conception de *ville-œuvre-d'art* se mêlaient à un projet insensé, qui ne vit, hélas, jamais jour, celui de remplacer d'Annunzio sur la scène théâtrale.

La célèbre tragédienne Eleonora Dusa (1858-1924), muse depuis 1882<sup>1096</sup> du poète italien, ayant rompu depuis trois mois avec ce dernier<sup>1097</sup>, proposa tout simplement à Anna de Noailles de le remplacer et de devenir pour ainsi dire la nouvelle dramaturge italienne en vue, ainsi que l'instrument d'une *vendetta amorosa*. En demeure une lettre, postée le 9 août 1904 de Rimini, insistante et désespérée :

---

<sup>1092</sup> Anna de NOAILLES, *L'Ombre des jours*, op. cit., p.43.

<sup>1093</sup> Anna de NOAILLES, *Lettre à Henri Franck*, 1909, in Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles une amie de la Princesse de Polignac*, Klincksieck, Paris, 1987, p.196.

<sup>1094</sup> Anna de NOAILLES, « Venise » in *Les Éblouissements*, op. cit., p.18.

<sup>1095</sup> Idem, p.19.

<sup>1096</sup> Contribuant à la gloire de d'Annunzio, la Dusa joua sur toutes les scènes nationales et internationales les drames tels que *La città morta* (1896), *Il sogno di un mattino di primavera* (1897), *La Gioconda* (1898), *Francesca da Rimini* (1902), ou *La figlia di Iorio* (1904) etc.

<sup>1097</sup> D'Annunzio avait déjà été particulièrement odieux lors de la publication du *Feu* (1900), roman mettant en scène la Dusa, sous les traits d'une actrice vieillissante, la *Foscarina*, prête à tout pour assouvir l'amour démesuré qu'elle porte à l'art du poète *Stelio*-d'Annunzio. Bien que séduite par des prouesses sexuelles répétées, elle quittera le poète, préférant lui assurer une plus grande liberté créatrice. Il s'agit, bien entendu, d'un pur fantasme à la gloire de Gabriele, sans commune mesure avec l'attachement réel de la Dusa.

– Aidez-moi – Aidez-moi, Madame, je vous en prie. Vous êtes si forte que vous devez comprendre. Je pourrais vous écrire tant de paroles, l’une plus « parole » que l’autre et vous parler d’art (le vôtre) et de « gloire » (vôtre aussi), mais... Hélas, vous connaissez et l’une et l’autre -et vous savez PLUS que cela. -Vous connaissez aussi la peine et la joie, que l’une vit de l’autre. - Aidez-moi - Aidez-moi - à retrouver ma peine et ma joie. – Vous comprenez pour sûr ce qu’on ne sait pas dire - Je suis au bord de la mer. J’attends l’heure de mon travail. Empoignez mon âme dans cette parole : « travail » - il faudrait vous dire que l’art attend (mon art) attend de vous une telle chose d’Art – et que le théâtre a besoin de votre force... Mais tant de paroles me font peur– j’ai été encore malade et on m’a empêchée d’aller à Paris – je voulais vous chercher et vous parler.<sup>1098</sup> J’avais la certitude que la vérité de ma prière aurait pu vous gagner. Maintenant voilà l’été qui s’écoule, le temps passe – et vous êtes si lointaine – et par lettre, tout est inutile et bavarde (sic) ! Donnez-moi du travail. Donnez-moi ma peine et ma joie. Ce que je vous demande, est, aujourd’hui seulement en vous – et seulement dans l’air même que l’on respire – et pourtant afferable come l’aria stessa che si respira<sup>1099</sup> – je ne sais pas vous dire ! – Et ne croyez pas – no – que en dehors de ma vie de théâtre (hélas quelle parole) rien d’autre ne soit « réel » dans mon cœur et dans ma tête – no - pas vrai – je vous le dis bien doucement, (ou tristement)... – J’espère en vous. Voilà une bonne parole vraie. Dites-moi franchement si vous voulez ou pas – écouter ma prière – À quoi bon vous dire plus ? – je vous ai écrit ceci, un beau matin d’été -au bord de la mer, – toute seule – écoutant la « bonne Vie »<sup>1100</sup> – et j’ai confiance en Elle –

Eleonora Dusa, Rimini - 9 Agosto 04 , Villa Nadina. Pardon (pour) mon crayon -pardon pour tout- Mais vous comprenez TOUT.

On ne sait si la tentation fut assez forte pour Anna de Noailles qui s’essayait déjà à l’écriture romanesque (*La Nouvelle Espérance*, 1903 et *Le Visage émerveillé*, 1904, qu’elle

---

<sup>1098</sup> On mesure à quel point le projet d’Eleonora Duse lui tenait à cœur. Anna de Noailles est rentrée depuis mai à Paris.

<sup>1099</sup> « Saisissable comme l’air même que l’on respire ».

<sup>1100</sup> La « peine et la joie » la « bonne vie », « l’air même que l’on respire » et la « mer » d’Eleonora Dusa feraient-ils allusion à *La Vie profonde* : « Vivre, avoir les rayons du soleil sur la face, / Boire le sel ardent des embruns et des pleurs / Et goûter chaudement la joie et la douleur / Qui font une buée humaine dans l’espace. // Sentir dans son cœur vif l’air, le feu et le sang / Tourbillonner ainsi que le vent sur la terre ; -S’élever au réel et pencher au mystère, / Être le jour qui monte et l’ombre qui descend. » in Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable*, op. cit., p.73.

finissait de rédiger à Venise), mais l'idée ne semble pas absurde à la mesure des nombreux dialogues et monologues parsemant son œuvre ; allant plus loin, l'on pourrait même écrire que la plupart de ses poèmes sont construits sur des sortes de monologues, souvent intérieurs (*À soi-même*, in *Le Cœur innombrable*, p.131) parfois destinés à un personnage absent (*Je t'aime et cependant...*, in *Les Vivants et les morts*, p.73) ou livrés au lecteur (*Vous qu'étant morte j'aimerai* in *Les Forces éternelles*, p.238).

Plus tard, en 1923, *Les Innocentes ou la sagesse des femmes*, recueil de nouvelles, offrira au lecteur une multitude de monologues-divagations sous forme de *lettres qu'on n'envoie pas* ou de *Duo à une seule voix*, duo solitaire qui inspira directement Cocteau pour sa rédaction plagiaire de *La Voix humaine* (1930) ou du *Bel indifférent* (1940). Dans la nouvelle d'Anna ou les deux pièces de Cocteau, le personnage féminin s'escrime à définir ou modifier son amour et à décortiquer une relation en souffrance ; Anna de Noailles utilise un duo théâtral dans lequel le personnage-homme ne parle pas, son rôle n'étant défini que par des points de suspension, d'exclamation ou d'interrogation. Cocteau utilisera, lui, le truchement d'un téléphone pour *La Voix Humaine* et d'un journal derrière lequel se masque le *Bel indifférent*, parfaitement insensible aux invectives d'Édith Piaf.

Un second voyage italien, au contenu sans doute plus riche et commençant le 6 octobre 1908, inspirera 25 poèmes dans la partie *Les Climats* du recueil *Les Vivants et les Morts* (1913) et sera pour ainsi dire, l'entremetteur d'une première rencontre intime, avec texte autographe d'Annunzio.

Anna de Noailles lira ainsi à Naples, le 4 mai 1908, les premiers mots tracés par la main de d'Annunzio avant l'établissement de leur correspondance, sur l'album des voyageurs de l'hôtel Bertolini<sup>1101</sup> : « La gioia è sempre l'altra riva » (la joie est toujours sur l'autre rive), phrase reprise récemment par Aldo Putignano « La piu gran gioia è sempre all'altra riva » pour en intituler son ouvrage sur l'esthétisme et le symbolisme chez Gabriele d'Annunzio paru en 2011.<sup>1102</sup>

Cette maxime, lue par hasard dans un album cosmopolite marquera durablement Anna puisqu'elle l'évoquera longuement dans le *Saâdi et le jardin des roses*, chapitre du recueil de

---

<sup>1101</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles une amie de la Princesse de Polignac*, Klincksiek, Paris, 1987, p.237.

<sup>1102</sup> Aldo PUTIGNANO, *La piu gran gioia è sempre all'altra riva, estetismo e simbolismo in Gabriele d'Annunzio*, Sciascia, Castanissetta, 2011.

proses poétiques *De la Rive d'Europe à la Rive d'Asie*<sup>1103</sup> en 1913, puis dans la préface au *Jardin des roses*, traduit par Franz Toussaint en 1923<sup>1104</sup>. Anna, frappée par l'*ingrate mélancolie* de d'Annunzio, par *ce pathétique besoin d'être ailleurs* finit par s'en imprégner et s'ennuie de l'ancienne Parthénope, au premier soir :

J'arrivais à Naples, un soir de juin. Jusqu'à la haute terrasse de l'hôtel, où les voyageurs languissaient de chaleur, montait le parfum des narcisses et des glycines du Rione Amadeo<sup>1105</sup>. Ces infatigables arômes stagnaient dans l'air compact, comme s'ils eussent été emprisonnés dans un flacon de cristal incandescent. (...) l'hôtelier vint me prier d'inscrire mon nom sur l'album qu'il me présentait. À la première page, je lus ces mots, qu'avait tracés un grand poète d'Italie<sup>1106</sup> :

La gioia è sempre l'altra riva.

Sincère et ingrate mélancolie ! la joie est toujours sur l'autre rive.

Je contemplais la nuit limpide (...) je m'ennuyais. Cette lassitude des plus beaux spectacles, ce pathétique besoin d'être ailleurs, je l'éprouvais, à peine arrivée. Les yeux errant à l'horizon : « Là, me disais-je, est Tarente. Là, Sybaris. Là-bas, l'Ionie... »

Abreuvée des splendeurs de cette nuit parfaite, je rêvais de l'autre rive.<sup>1107</sup>

Ainsi cette simple phrase, aux allures de maxime décadente, permet de supposer un accès facile d'Anna de Noailles à la langue italienne, tant par sa compréhension immédiate que par sa citation postérieure (5 ans après sa lecture pour la retranscription présente dans *De la Rive d'Europe à la Rive d'Asie*), permet également un premier aperçu d'affinités électives avec Gabriele d'Annunzio ; une seule pensée du *grand poète d'Italie*, laissée au hasard d'un album d'hôtel, suffit à développer des variations noailliennes durables, sur un thème donné. Rappelons, toutefois, qu'Anna avait déjà lu dans *La Revue de Paris* de 1898 et 1899<sup>1108</sup> des poésies et du théâtre de Gabriele, qu'elle en avait entendu parler dans son premier voyage à Venise en 1904 ainsi que par la demande insistante de remplacement de la Duse ; cette citation délivre donc, au

---

<sup>1103</sup> Anna de NOAILLES, *De la rive d'Europe à la rive d'Asie*, Dorbon-Aîné, Paris, 1913.

<sup>1104</sup> SAÂDI, *Le jardin des roses*, traduit du persan par Franz Toussaint, Stock, Paris, 1923.

<sup>1105</sup> Quartier de Naples qui fut, depuis le 16ème siècle, un lieu de villégiature pour l'aristocratie.

<sup>1106</sup> Il s'agit bien sûr de d'Annunzio.

<sup>1107</sup> SAÂDI, *Le jardin des roses*, traduit du persan par Franz Toussaint, Stock, Paris, 1923, pp.XVII et XVIII.

<sup>1108</sup> Leurs publications communes, auparavant exposées, dans ces mêmes numéros ne laissent pas de doute quant à la connaissance des vers de d'Annunzio pour Anna.

minimum, un quatrième contact indirect avec celui-ci avant la présentation officielle parisienne de mai 1910.

Cet ultime séjour italien porte donc en lui 25 poèmes-souvenirs, rédigés pour la plupart l'année suivante (1909-1910), en Alsace, bien loin de leurs climat étincelant<sup>1109</sup> et publiés dans la partie *Les Climats des Vivants et les morts* en 1913.

Nous pouvons suivre son voyage au gré des illustrations territoriales : le 6 octobre, une escale aux bords des lacs de Côme et du lac Majeur, inspire *Musique pour les jardins de Lombardie*<sup>1110</sup> au surromantisme exacerbé : « Ah ! que lassée enfin de toute jouissance, / Dans ces jardins meurtris, dans ces tombeaux d'essence, / Je m'endors, momie aux membres épuisés ! » dont un vers qui demeurera célèbre « Et vos gémissements m'annoncent tout à coup / Les enivrants malheurs pour lesquels je suis née », n'est pas sans rappeler les tourments intérieurs de Louise de Vilmorin : « Je suis née inconsolable »<sup>1111</sup>, dont la poésie participant à une sorte de succession noaillienne, donnerait lieu, par ailleurs, à une étude des plus intéressantes.

Puis un retour à cette Venise autrefois crainte et dont les sept poèmes témoignent assez le soin d'une nouvelle exploration multi sensorielle, mélancolique et apaisée : « -Je ne quitterai pas ce petit puits paisible, / Cet espalier par qui mon cœur est abrité ; / Qu'Éros pour ces poignards retrouve une autre cible, / Mon céleste désir n'a pas de volupté !... »<sup>1112</sup>, passant de son hortus conclusus à *Saint Marc*, de *La messe de l'Aurore* à une *Nuit vénitienne* pure et mélancolique dont le canal somnolent, arrêté, (...) semble une liquide et molle éternité sans tentation aucune si ce n'est celle de la mort : « -Belle eau d'un pâle enfer qui m'attire et me touche, / Puisque la mort, ce soir, n'a rien qui m'effarouche, / Montez jusqu'à mon cœur, montez jusqu'à ma bouche... »<sup>1113</sup>

Enfin la vivacité des *Cloches vénitienes* ou du *Sirocco*, demeurant dans une même tonalité religieuse quoiqu'irrévérencieuse : « Un abbé vénitien, étourdi, gai, mouvant, / Qui retient son manteau, volant sur sa poitrine, / Semble un charmant Satan, flagellé par le vent ! »<sup>1114</sup>

---

<sup>1109</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles une amie de la Princesse de Polignac*, Klincksieck, Paris, 1987, p.237.

<sup>1110</sup> « *Musique pour les jardins de Lombardie* », in Anna de NOAILLES, *Les Vivants et les morts*, Arthème Fayard, Paris, 1913, pp.170-173.

<sup>1111</sup> Françoise WAGENER, *Je suis née inconsolable, Louise de Vilmorin 1902-1969*, Albin Michel, Paris, 2008, p.10.

<sup>1112</sup> Anna de NOAILLES, *Les Vivants et les morts*, Arthème Fayard, Paris, 1913, « *Un automne à Venise* », pp.178-179.

<sup>1113</sup> Anna de NOAILLES, *Les Vivants et les morts*, Arthème Fayard, Paris, 1913, « *Nuit vénitienne* », pp.184-185.

<sup>1114</sup> Anna de NOAILLES, *Les Vivants et les morts*, Arthème Fayard, Paris, 1913, « *Sirocco à Venise* », p.187.

pousse la déambulation du lecteur vers le paysage tragique de *L'île des folles*, pathétique asile hanté de cris d'aliénées. Une fois de plus Anna s'interroge sur « L'effroyable épouvante où nous sommes de vivre » reflétée par le miroir de l'étroite et démente Cythère vénitienne, où les folles, romantiques bacchantes, posent leurs yeux sanglants aux judas de leur *âpre maison* et contemplent le rivage en lançant des cris vers l'éternel désir.

Le 30 octobre Vérone lui inspire un inévitable hommage à Shakespeare<sup>1115</sup> et à son *Roméo et Juliette* de 1597, hymne à la *nymphé des supplices* et au *jeune homme qui brillait au verger ce soir*, reconstitution minutieuse des lieux et des architectures du drame supposé.

Après un détour par Rome, « Dans l'azur antique » et « Les journées romaines », un coup d'œil à la côte amalfitaine ou à celle de Tarente « Je n'ai vu qu'un instant » c'est la destination de la Sicile que l'on retrouve privilégiée dans le souvenir du poète (13 poèmes sur les 25) et comme *photographiée par le cœur*<sup>1116</sup>. *Cet enchantement de la Sicile*, dirige Anna vers une méditation sur l'antiquité, qu'elle soit architecturale ou ethnographique -marchands grecs, pâtres « L'herbe où des bergers grecs préludaient deux par deux... »<sup>1117</sup>, pêcheurs : « Le parfum du bétail marin, piquant et frais, / Ensemençait l'espace ainsi qu'un rude engrais. »<sup>1118</sup> et réveille en elle cette volupté que l'on croyait perdue depuis les renoncements vénitiens :

Effronté, laissant voir son torse nu qu'il cambre,  
Un jeune homme, allongé sur le jaune talus,  
Regardait de ses yeux scintillants et velus  
Le sublime soleil abonder sur ses membres  
Comme un flot de liqueur coule d'un flacon d'ambre...  
L'horizon tressaillait d'un vertige or et bleu. »<sup>1119</sup> ,

...témoignage ému d'ébats bocagers : « – Et je vis s'enfoncer sur la route rocheuse / Un couple adolescent, qui semblait obéir / À cette loi qui rend muets et solitaires / Ceux que la volupté

---

<sup>1115</sup> Anna de NOAILLES, *Les Vivants et les morts*, Arthème Fayard, Paris ,1913, « *Un soir à Vérone* », pp.174-177.

<sup>1116</sup> Nous possédons un exemplaire de Anna de NOAILLES, *Les Vivants et les morts*, Arthème Fayard, Paris ,1913, dédié « À mademoiselle Suzanne Collon, - ce livre où j'ai, dans la partie intitulée « Les Climats » photographié la Sicile par le cœur ! -avec toute mon amitié. Anna de Noailles. »

<sup>1117</sup> Anna de NOAILLES, *Les Vivants et les morts*, Arthème Fayard, Paris ,1913, « *L'enchantement de la Sicile* », p.160.

<sup>1118</sup> Anna de NOAILLES, *Les Vivants et les morts*, Arthème Fayard, Paris ,1913, « *Les soirs de Catane* », p.147.

<sup>1119</sup> Idem, « *L'enchantement de la Sicile* », p.160.

vient brusquement d'unir »<sup>1120</sup> ou encore, aveu équivoque : « – Je le prends dans mes mains, chaudes comme la lave, / Je le mêle aux élans de mon éternité, / Ce rire des humains, si farouche et si grave, / qui prélude à la volupté ! »<sup>1121</sup>

Ce carnet de voyage en vers, recueil d'impressions, croquis de paysages ou portraits de scènes de genre, offre au lecteur un sentiment de vie intense, bien plus largement ressentie qu'au cours du voyage de 1904.

L'Italie offre surtout pour Anna de Noailles une continuité avec la Grèce, dont elle se prétend issue à toute force et lui donne prétexte à l'accord de thèmes chers, contrairement à d'Annunzio qui leur préfère, en digne poète national, ceux de la latinité ; la *clameur des moissonneurs et des filles d'Agrigente* imite le *cri des nuits éleusiennes*, elle retrouve en ces lieux un peu de *l'Hellade infinie* et nous confie, extasiée que *sur ce rivage humble et long, / Dans ce calme et morne désastre, / Le vent des flûtes d'Apollon / Passe entre (s)on cœur et les astres !*<sup>1122</sup>

#### B) D'Annunzio en France (4 mars 1910-4 mai 1915) : la fuite d'un poète ruiné

Le voyage de d'Annunzio en France, qui allait devenir séjour -devrait-on dire exil ?- de près de cinq ans, s'éclaire d'une justification biographique des plus basement matérielles : sa complète ruine.<sup>1123</sup> Le poète, sarcastique, prétendra payer une dette *contractée auprès de Montaigne et Ronsard* lorsqu'un essaim de créancier le forçait à quitter une Italie pour un temps qu'il savait long<sup>1124</sup>, augmenté d'une série de conférences promises à des cercles italiens d'Amérique du Sud.

Confortablement installé dans une suite du *Meurice*, où il pouvait continuer de fréquenter une certaine élite italienne habituée des lieux, la promesse de contrats généreux, offerts par

---

<sup>1120</sup> Idem, « *Les soirs de Catane* », p.147.

<sup>1121</sup> Idem, « *Les journées romaines* », p.169.

<sup>1122</sup> Idem, « *Agrigente* », p.155.

<sup>1123</sup> « Criblé de dettes dans son pays, ayant vendu, m'a-t-on dit, ses œuvres futures à plusieurs éditeurs italiens à la fois, ce qui l'empêchait de les publier sans risquer des procès innombrables, il s'était réfugié en France. Comme il lui fallait vivre de sa plume et qu'il n'avait signé de traités que pour ses œuvres en langue italienne, il imagina d'écrire désormais en français, n'ayant – et pour cause- aucun engagement pour ses livres ou pièces publiés dans notre langue. C'est ainsi qu'il écrivit directement en français la *Pisanella* et le *Martyre de Saint Sébastien*. » Fernand GREGH, *L'âge d'airain*, Grasset, Paris, 1951, p.97.

<sup>1124</sup> Maurizio SERRA mentionne ainsi un détour par Pescara où il n'avait pas mis les pieds depuis 1905, afin de saluer sa mère très affaiblie, avant une séparation peut-être définitive. In D'Annunzio le Magnifique, op. cit., p.305.

certaines éditeurs français – Calmann-Lévy ou *La Grande Revue*- le retint à Paris ainsi qu'une aisance certaine avec la langue française.

Les témoignages de ses contemporains l'assurent d'une vélocité doublée d'une culture ensorcelante : « Sa voix timbrée, harmonieuse, déroulait de savantes périodes. Il s'exprimait avec sûreté et beaucoup de préciosité ; la connaissance du vieux français lui suggérait des archaïsmes ; il usait de paraboles, de citations, accumulait un luxe de comparaisons et d'épithètes. Ses louanges étaient magnifiques et terribles, ses invectives féroces et colorées »<sup>1125</sup> comparables en tous points à la truculence et à la virtuosité du verbe noaillien.

L'on peut également pressentir une inspiration -sans doute réciproque- avec la verve d'un Robert de Montesquiou, proche ami, dont les traits et les ridicules furent gravés à l'eau forte par Marcel Proust sous les traits du *baron de Charlus* : « (...) des termes techniques rendaient sa conversation quelque peu maniérée et cette impression s'augmentait du fait qu'il martelait certains mots sur lesquels il voulait attirer l'attention. La discipline de son esprit décelait sa volonté et l'habitude du travail opiniâtre, mais je sentis aussi déborder de sa nature un besoin mal réprimé de gaminerie complexe. »<sup>1126</sup>

Robert de Montesquiou -qui avait fait entendre les premiers vers d'Anna de Noailles en son Palais Rose du Vésinet- lui présentera par ailleurs des actrices célèbres (Sorel, Bartet, Leconte), dont Ida Rubinstein dansant aux côtés de Nijinsky dans le *Shéhérazade* de Michel Fokine et Léon Bakst sur une musique de Rimsky-Korsakov.<sup>1127</sup> En naîtra le *Martyre de Saint Sébastien* en mai 1911, sur une musique de Claude Debussy.<sup>1128</sup> Montesquiou, enfin, confiera à Gabriele d'Annunzio la préface de sa somptueuse biographie de la Comtesse de Castiglione, *La Divine Comtesse*, qu'il lui dédiera de surcroît ; le poète des *Chauves-souris* (1892), à l'admiration trouble, se déclarera *son ami très fier, son admirateur très fervent* <sup>1129</sup>. Il est vrai que d'Annunzio semblait donner, en cette préface panégyrique, dans le style précieux et contre-mouluré du biographe : « Sans doute, quand dans le musée du Palais Rose le printemps anime les reliques de la belle créature et de souffle en souffle balance un corps aérien sur l'immobilité du pied moulé, Robert de Montesquiou doit entendre cette voix sinieuse qui se mêle à son rêve comme une rivière

---

<sup>1125</sup> Marie SCHEIKEVITCH, *Souvenirs d'un temps disparu*, Plon, Paris, 1935, p.199.

<sup>1126</sup> *Id.*, p.199.

<sup>1127</sup> Opéra de Paris, création du 4 juin 1910, ballet appartenant à la deuxième saison parisienne des Ballets russes.

<sup>1128</sup> Ballet avec voix soliste et chœur mixte de Claude Debussy basé sur un mystère du Moyen-Âge écrit par Gabriele d'Annunzio en cinq actes et créé au Théâtre du Châtelet le 22 mai 1911.

<sup>1129</sup> Robert de MONTESQUIOU, *La divine Comtesse*, étude d'après Madame de Castiglione, préface de Gabriele d'Annunzio, Goupil, Paris, 1913.

à une noble contrée. (...) Or, il faut, contre toute bassesse et contre toute bêtise, honorer ce magnifique artiste du meilleur sang de France, qui reste fidèle à son juste orgueil et au culte difficile de la Beauté. »<sup>1130</sup>

Léon Daudet n'aura pas de mots assez durs pour illustrer cette amitié, pourtant fondamentale dans la carrière du poète italien ; pour lui, Montesquiou, *ce gentilhomme hurleur, ce magot moliéresque a créé un genre. À côté de lui, Rostand et d'Annunzio, ses vils imitateurs en affectation et en outreuidance, ne sont que d'inférieurs plagiaires, les pluriels de ce singulier.* <sup>1131</sup> Sans aller jusqu'à soutenir une assertion aussi subjective, l'on ne saurait renier les influences respectives que ceux-ci entretenaient dans un esthétisme artistique ou littéraire, parfois outrancier.

Fort d'un succès préparé par ses correspondants étrangers ou ses amis appartenant aux cercles littéraires artistiques et mondains, Gabriele d'Annunzio se devait de rencontrer une muse française dont les vers, la prose et les discours avaient assis la réputation, *d'Annunzio a voulu connaître toutes les illustrations françaises et celle qui était la plus éclatante c'était la comtesse de Noailles* confiera Marie Scheikévitch dans un entretien radiophonique de 1960<sup>1132</sup>. Anna de Noailles, déjà riche de trois recueils de poésie<sup>1133</sup> et de trois romans<sup>1134</sup>, souvent encensés par la critique -notamment par Marcel Proust- était alors une personnalité incontournable de la Belle Époque, tant par ses ouvrages que par le crédit d'une conversation aussi brillante qu'inextinguible.

---

<sup>1130</sup> Idem, p.VI.

<sup>1131</sup> « (...) N'est pas tarabiscoté qui veut. Ne sait pas qui veut transporter son socle de salon en salon et monter dessus, une lyre de nougat de couleur à la main. Ne hennit pas d'extase qui veut, devant ses propres fabrications. Il y a, dans Robert de Montesquiou, des coins d'un grotesque sublime, alors que ceux que je viens de citer, venus tard et comme moisissés, en sont demeurés au ridicule. Laissons de côté des Esseintes, pour lequel Huysmans a manqué de verve sans manquer malheureusement de crédulité et concluons que, dans la menue monnaie de Byron, Pierre Loti est encore un louis d'or et Robert de Montesquiou une pièce de dix francs. Les autres représentent le billion. Or, il n'est rien de plus sinistre que l'exceptionnel à bon marché, que le rarissime en zinc d'art, que le Kamtchatka chez la concierge. » Léon DAUDET, *Souvenirs*, Nouvelle librairie nationale, Paris, 1920, p.144.

<sup>1132</sup> *Entretiens avec Marie Scheikévitch, Portraits et souvenirs*, quatrième et cinquième parties sur Gabriele d'Annunzio et Anna de Noailles, 1ère diffusion le 7 et 14 août 1960, rediffusion in *Les nuits de France Culture* par Philippe Garbit, podcast disponible sur [www.franceculture.fr](http://www.franceculture.fr)

<sup>1133</sup> *Le Cœur innombrable*, op. cit. ; 1901, *L'Ombre des jours*, op. cit., 1902, *Les Éblouissements*, op. cit., 1907.

<sup>1134</sup> *La Nouvelle Espérance*, op. cit., 1903, *Le Visage émerveillé*, op. cit., 1904 et *La Domination*, op. cit., 1905.

La rencontre officielle entre les deux poètes devait avoir lieu le 27 mai 1910 dans le salon de Mme de Pierrebourg <sup>1135</sup>, surnommé le « *Salon de l'avenue du Bois* »<sup>1136</sup> et fréquenté par une élite artistique diverse, allant de Proust à Henri de Régner, de Paul Valéry à Robert de Flers.

Mais après avoir fait connaissance par dédicaces interposées, brûlant de connaître la poétesse, Gabriele devance le salon Pierrebourg par une visite ayant eu lieu la veille -26 mai- à l'hôtel Princess, dans lequel résidait provisoirement Anna. Gabriele arrive, précédé par *une magnifique gerbe d'œillets pourprés qui sentent le soufre du démon* <sup>1137</sup> selon le chanoine Duchesne.

Il s'incline, baise respectueusement la main qu'on lui tend et reçoit à son tour le compliment de Mme de Noailles :

Elle lui dit naturellement qu'il est le plus grand des poètes, que Paris est fier de lui accorder droit de cité et elle ajoute :

– Les écrivains français sentent vivement l'honneur que vous faites à notre langue en l'adoptant pour traduire les rêves qu'il vous plaira désormais d'évoquer. Vous verrez combien les Français sont disposés à recueillir les dons de l'éternelle poésie...

– Je viens à Paris, répond d'Annunzio de cette voix révélatrice d'une âme véhémement et passionnée, payer une dette ! Je l'ai contractée envers Montaigne et Ronsard<sup>1138</sup> ! ce sont eux qui m'ont enseigné le français et c'est leur belle langue, la langue si riche, si nuancée, si libre du seizième siècle, la vraie langue française que je veux vous faire entendre dans mes poèmes et jusque sur le théâtre... M'écouteront-ils ? Me suivront-ils ?...

---

<sup>1135</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac*, Meridiens Klincksieck, 1987, p.260-261. La baronne Aimery Harty de Pierrebourg (1856-1943) tenait un salon littéraire et artistique fréquenté notamment par Proust et Anna de Noailles. Elle écrivait aussi sous le nom de plume de Claude Ferval.

<sup>1136</sup> L'avenue du Bois de Boulogne, autrefois avenue de l'Impératrice Eugénie est aujourd'hui l'avenue Foch, situé dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement de Paris.

<sup>1137</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste III*, Plon, Paris, 1937, p.147.

<sup>1138</sup> Anna s'en souviendra en 1923, quand elle sera chargée par le Comité Ronsard, présidé par Pierre de Nolhac, de demander à d'Annunzio son adhésion dans une lettre du 15 mai : « Le plus grand poète du monde, que vous êtes, ne peut pas refuser à Ronsard cette fraternité à travers les siècles ». Gabriele répond à la poétesse mais néglige d'envoyer son adhésion car son nom ne figure pas sur la liste du Comité Ronsard. In Guy TOSI, « *Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio* », *Quaderni Dannunziani XII-XIII*, 1958, p.7.

Mme de Noailles le jure, un peu scandalisée pourtant que l'auteur de la *Pisanelle* ait l'ambition de faire rebrousser chemin à une langue qu'elle croyait enrichir chaque jour de si merveilleuses nouveautés...

Entre ces deux êtres, doués d'une même faculté verbale si développée qu'ils réussissaient avec un même bonheur à traduire instantanément par des termes précis les points les plus délicats de leur sensibilité, un silence tombe. Il dure à peine un moment mais il est révélateur !

Pour qui connaît bien Mme de Noailles, il est évident qu'elle éprouve pour son interlocuteur un sentiment ambigu mêlé d'admiration et d'aversion qui vient de l'impression que lui donne, à première vue, G. d'Annunzio, d'établir entre lui et le reste du monde une infranchissable différence...

Gabriele d'Annunzio le sentit sans doute : il ne prolongea pas cette première visite.<sup>1139</sup>

Gabriele a quant à lui entendu le *chant du rossignol le plus enivrant qu'il ait entendu*<sup>1140</sup>, une conversation *encore plus intéressante que celle d'Anatole France, c'est tout dire*<sup>1141</sup> et il l'assaille de lettres aux apostrophes enflammées : « Divinissime... », « Génie solaire... », dont une datée du *Solstice d'été 1910*<sup>1142</sup> et postée depuis l'*Hôtel Meurice, rue de Rivoli*, éveilla notre curiosité :

Divine amie,

Je vous envoie un des trois exemplaires. Vous en aurez un autre, imprimé spécialement pour vous.<sup>1143</sup>

Il est très difficile de vous approcher. Je le sais. Vous avez autour de vous une cour jalouse. Je sais attendre.

---

<sup>1139</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste III*, Plon, Paris, 1937, pp.148-149.

<sup>1140</sup> Marie SCHEIKÉVITCH, *Souvenirs d'un temps perdu*, Plon, Paris, 1935, p.202.

<sup>1141</sup> Tom ANTONGINI, *D'Annunzio inconnu*, Stock, Paris, 1938, p. 149.

<sup>1142</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac*, Méridiens Klincksieck, 1987, p.260.

<sup>1143</sup> S'agit-il de *Forse che si Forse che no*, traduit par Donatella Cross et publié par Calmann-Lévy en 1910 ?

J'espère que mon livre va vous trouver le cœur profond<sup>1144</sup>.

J'ai écrit plusieurs pages en pensant à vous seule.

Gabriele d'Annunzio<sup>1145</sup>

Anna semblait tout autant rechercher sa présence, lorsque, quelques mois plus tard, le 30 octobre, elle fit parvenir ce pneumatique à l'hôtel Meurice :

Monsieur,

Autrefois je croyais que je ne vous verrais jamais et maintenant je crois que je ne vous verrai plus. Il faut me rassurer et venir jeudi vers 6 heures dans cette mansarde<sup>1146</sup>, où nous vous écoutons avec ce mélange de foi et d'incrédulité qu'on a devant le miracle.

Anna de Noailles<sup>1147</sup>

Marie Schéikevitch (1882-1864), témoin privilégié, revendiquant l'initiative de la rencontre de Gabriele et d'Anna en 1910 : « les bras chargés d'œillets rouges, j'avais conduit l'écrivain chez la comtesse de Noailles. À cette première entrevue, ils firent assaut de coquetterie. Il est impossible de décrire l'éloquence de la jeune femme, le mouvement rapide de sa pensée, son esprit humoristique. D'Annunzio me dit en la quittant qu'il ne pouvait comparer sa conversation qu'au chant du rossignol le plus enivrant qu'il ait entendu. Souvent par la suite, nous nous retrouvâmes tous les trois. »<sup>1148</sup> nous donne à savoir que celui-ci, réfugié à Arcachon en 1913 et travaillant en *esclave têtue* à sa pièce *Le Chèvrefeuille*, conserve auprès de lui le *livre*

---

<sup>1144</sup> D'Annunzio fait-il référence à L'Ardeur, poème du Cœur innombrable, op. cit., p.151 : « Rire ou pleurer, mais que le cœur / Soit plein de parfums comme un vase, / Et contienne jusqu'à l'extase / La force vive ou la langueur. // Avoir la douleur ou la joie, / Pourvu que le cœur soit profond / Comme un arbre où des ailes font / Trembler le feuillage qui ploie ; » ?

<sup>1145</sup> Elisabeth HIGONNET-DUGUA, *Anna de Noailles, Cœur innombrable, op. cit.*, p.209.

<sup>1146</sup> La « mansarde » noaillienne se situe au 40 rue Scheffer, Paris XVIème ; il s'agit en fait d'un vaste appartement occupant le cinquième étage d'un immeuble bourgeois.

<sup>1147</sup> Pierre de MONTERA et Guy TOSI, *D'Annunzio, Montesquiou, Matilde Serao (documents inédits)*, Edizioni di Storia e Letteratura, Rome, 1972, pp.26-27.

<sup>1148</sup> Marie SCHEIKÉVITCH, *Souvenirs d'un temps perdu*, Plon, Paris, 1935, p.202.

*d'Anna de Noailles gonflé d'herbes et de fleurs qui lui semblait chaque jour plus beau. (Il faisait allusion à son dernier recueil de poèmes : Les vivants et les morts.)*<sup>1149</sup>

Nous savons que ce fameux exemplaire lui fut ainsi dédié : « À Gabriele d'Annunzio, au génie éclatant et total, -à la bonté duquel je crois aussi – et à qui je voudrais adresser les louanges que lui-même donne à la Terre, au Feu, à l'Eau, à l'Air. »<sup>1150</sup>, laissant percer l'hommage aux *Laudi del Cielo, del mare, della terra e degli eroi*<sup>1151</sup> du poète italien, œuvre composée de nombreux recueils dont Anna aurait pu connaître, à cette époque, *Maïa* (1903), *Alcyone* (1903) *Elettra* (1904), ou *Merope* (1912).

Au vu des nombreux témoignages, lettres, livres conservés dans sa bibliothèque intime du Vittoriale, il nous semble difficile de douter de la connaissance aiguë, précise et ressentie de d'Annunzio concernant la majeure partie de l'œuvre poétique de sa consœur latine.

Si l'intertextualité de Gabriele laisse deviner des inspirations noailliennes certaines, Anna n'est pas en reste, comme la citation, rapide et textuelle, utilisée devant le journaliste Corpechot et Mgr Duchesne (1843-1922), témoins de la première entrevue de nos poètes, nous le laisse supposer : «Absolvez-le, Monseigneur, du péché capital : l'orgueil ! Comme il paraît sûr de lui, comme il a l'air de porter ses destinés entre ses mains ! Sait-il, ce Don Juan, ce que c'est que l'amour ? L'orgueil seul fait trembler son cœur... »<sup>1152</sup> ; extraite du *Feu* et la retournant contre son auteur, Noailles dénonce au chanoine-académicien, par cette phrase-couperet, un orgueil encore supérieur au sien, ce qui n'est pas peu dire.<sup>1153</sup> André Germain, dans son ouvrage *La bourgeoisie qui brûle, propos d'un témoin 1890-1940*, rapportera également les *malignités* d'Anna, qui, sous prétexte d'indisposer un Maurice Barrès jaloux<sup>1154</sup> et *réticent devant l'art du poète italien*, exaltait sans retenue l'œuvre et le lyrisme de Gabriel d'Annunzio, en justifiant une connaissance approfondie, bien avant leur rencontre.

---

<sup>1149</sup> Idem.

<sup>1150</sup> Guy TOSI, *Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio*, extrait des Quaderni Dannunziani, Fascicolo XII-XIII, 1958, p.6.

<sup>1151</sup> Aux éditions des *Fratelli Treves*, Milan.

<sup>1152</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste III*, Plon, Paris, 1937, p.149.

<sup>1153</sup> Nous avons analysé ce passage dans II° *Les thématiques de jeunesse*, 4) *L'Amour littéraire*.

<sup>1154</sup> Il avait été l'amant de cœur et d'esprit d'Anna de Noailles de 1902 à 1907, date de leur déchirante rupture.

En décembre 1904, elle enverra un billet à l'auteur du *Feu*, témoignant d'un goût prononcé pour sa poésie : « L'autre jour Matilde Serao a parlé de vos vers avec une admirable force. Je l'écoutais et mon cœur rejoignait sa véhémence. »<sup>1155</sup>

Souvenons-nous qu'Anna, dès 1905, citait en filigrane, un roman sulfureux de d'Annunzio, *Le Triomphe de la mort* (1894) dans le chapitre XV de *La Domination* : «-Que lisez-vous, Élisabeth ! (...) Et la jeune fille se troublait, car, ô surprise, elle lisait, en effet, une page de volupté qui venait de briser son corps ; dans un brûlant roman italien, une page de volupté où triomphe la mort, la mort par l'inextinguible désir »<sup>1156</sup> et qu'elle en avait envoyé un exemplaire portant la dédicace « en hommage d'extrême admiration » à d'Annunzio, aujourd'hui conservé dans la bibliothèque du Vittoriale degli Italiani, sa dernière demeure<sup>1157</sup>. Lucien Corpechot, dont les mémoires et les articles sont une source de première importance, assure enfin que Gabriele tenait Anna pour *le plus grand poète français vivant*<sup>1158</sup> à cette époque ; l'on peut espérer dans cette déclaration le fruit de lectures attentives et d'une réelle connaissance de l'œuvre poétique noaillienne.

Les dîners de nos deux lyriques chez la Comtesse Greffulhe, dont celui du 13 juillet 1913, jour où la Chambre venait de voter la loi de trois ans<sup>1159</sup> et ainsi préluder au grand conflit mondial, achèvent de les placer dans un écrin proustien des plus précaires. Une série de pneumatiques adressés au 11 rue de Bassano, nouveau domicile parisien de d'Annunzio et témoigne de vifs échanges entre les poètes et inaugure une amitié d'estime -naturellement voilée de jalousies d'auteurs- une amitié dont la parade mondaine, magnifique, ne peut cependant masquer l'intimité et le discret miroitement de leurs génies lyriques :

Cher Monsieur,

---

<sup>1155</sup> Pierre de MONTERA et Guy TOSI, *D'Annunzio, Montesquiou, Matilde Serao (documents inédits)*, Edizioni di Storia e Letteratura, Rome, 1972, p.129.

<sup>1156</sup> Anna de NOAILLES, *La Domination*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p.255.

<sup>1157</sup> Guy TOSI, *Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio*, extrait des Quaderni Dannunziani, Fascicolo XII-XIII, 1958, p.3.

<sup>1158</sup> Lucien CORPECHOT, *Gabriele d'Annunzio et la guerre*, *Revue de France*, 10 janvier 1919, 2eme année n°1, Berger-Levrault, pp.1-14.

<sup>1159</sup> Loi française de 1913 modifiant la durée du service militaire, qui passa de deux à trois ans afin de mieux préparer l'armée française à un éventuel conflit mondial.

Voulez-vous me faire le très grand plaisir de venir dîner tout à fait dans l'intimité avec Mme Scheikévitch<sup>1160</sup>, vendredi 4 juillet. Je suis très touchée de votre bonté pour mes vers, j'en ressens la fierté la plus profonde, la plus émue.

Anna de Noailles (pneumatique daté du 25 juin 1913)

Notre dîner du 4 juillet aura lieu chez la comtesse Greffhule. Me réjouis extrêmement de vous y rencontrer.

Ctesse de Noailles (pneumatique du 28 juin 1913)

Cher Monsieur et illustre ami,

Parlerai-je enfin avec vous avant de partir ? Je le désire infiniment. Si vous aviez la bonté de venir dîner vendredi à 8h vous ne trouverez que votre amie Madame Scheikévitch et moi et nous pourrions causer vraiment. Je vous prie de croire à ma profonde admiration qui ne sait pas s'exprimer.<sup>1161</sup> (pneumatique daté du 22 juillet 1913)

Une anecdote, rapportée par d'Annunzio lui-même -qui pourrait passer pour purement mondaine et artificielle- est en réalité décisive dans la compréhension psychologique de leurs rapports tant amicaux que professionnels : la poétesse française n'entendant rien céder à la plume et à la popularité de son confrère italien, se présentant sans concession comme sa lyrique égale, lui revendique explicitement, au cours d'une discussion au bois de Boulogne, une parité des plus modernes :

En ce Paris d'avant-guerre où tout le monde se connaissait, notre promenade en voiture ne pouvait sans doute pas passer inaperçue. On regardait, on saluait beaucoup. Et je ne sais comment il me vint à l'esprit que, pareille à tant de femmes, celle-ci pouvait en être flattée. J'osai donc lui demander par jeu si elle n'était pas fort contente du compagnon qu'elle s'était donnée. Mais elle me répondit d'une voix exquise et jamais les belles turquoises vertes de ses yeux ne semblèrent plus calmes, plus transparentes : « Contente,

---

<sup>1160</sup> Marie Scheikévitch (1882-1964), personnalité du monde littéraire et artistique parisien, correspondante et amie de Marcel Proust, belle-fille du peintre Carolus-Duran, revendiqua l'honneur d'avoir présenté Anna de Noailles à Gabriele d'Annunzio dans mémoires *Souvenirs d'un temps disparu*, Plon, Paris, 1935, p.202.

<sup>1161</sup> Guy TOSI, *Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio*, extrait des *Quaderni Dannunziani*, Fascicolo XII-XIII, 1958, pp.3-6.

cher ami ? non, mais vraiment heureuse, comme on peut l'être en compagnie d'un égal... »  
Je me le tins pour dit. Après quoi, je n'essayais plus de lutter avec cette Muse<sup>1162</sup>.

L'on peut ici de nouveau citer les vers prémonitoires du fameux poème « L'Aurore », préalablement intitulé « La louange au soleil », composé par Anna en février 1905 et insolemment dédié<sup>1163</sup> « à Gabriele d'Annunzio, au poète incomparable des *Laudi* »<sup>1164</sup> :

Je te dirai : Voici, c'est vous, c'est moi, je t'aime,  
Je ne souhaite rien que de rester ainsi ;  
Je te vois, je te sais, notre ardeur est la même ;  
Je n'habite que l'air splendide et vous aussi.

C'est pour vous que j'écris, c'est pour vous que je rêve,  
Rien ne m'est suffisant qui n'est pas votre égal<sup>1165</sup>.

Cette force de caractère, cette volonté d'affirmation, cet orgueil avoué, incroyablement moderne pour une femme de la Belle Époque, ne passera pas inaperçu ; de la critique de son époque jusqu'à celle d'aujourd'hui, peu d'analystes remettent en cause le caractère farouchement indépendant et moderne de la fondatrice du *prix Fémina*<sup>1166</sup>, décerné pour la première fois le 4 décembre 1904.

Lucien Corpechot, journaliste et critique, reconnaît en elle, dans ses *Souvenirs d'un journaliste*, l'avènement d'un nouvel esprit littéraire féminin : « Depuis Mme de Lafayette en passant par George Sand jusqu'à Gyp, les femmes chez nous se sont grimées en homme pour écrire. Selon la formule de Maurras « le sphinx se défigurait au moment où il se révélait. » Mme de Noailles a été la première à envisager et à traiter en femme les grands thèmes du désir, de

---

<sup>1162</sup> Constantin PHOTIADÈS, Gabriele d'Annunzio au Vittoriale, *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1939, p.626.

<sup>1163</sup> La dédicace fut malheureusement retirée, ainsi que celle pour Maurice Barrès, à la demande de Monsieur de Noailles.

<sup>1164</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse de Polignac*, Meridiens Klincksieck, 1987, p.220.

<sup>1165</sup> Anna de NOAILLES, « *L'Aurore* », in *Les Éblouissements*, op. cit., pp.141-142.

<sup>1166</sup> Le *prix Femina*, dont Anna de Noailles fut la première Présidente, au jury exclusivement féminin, a été créé en opposition au *prix Goncourt* en 1904, grâce au concours de 22 collaboratrices du magazine *La Vie heureuse*.

l'amour, de la vieillesse et de la mort (...) Rémy de Gourmont prenait la défense de la poétesse : « Ne jugeons pas, disait-il, les femmes qui écrivent d'après les vieux principes qui furent posés par des hommes pour les hommes. (...) il est surtout nécessaire que cela soit différent. Voici une femme qui écrit sans se guinder à imiter le ton des hommes. C'est déjà un grand mérite et c'est un grand charme ! » <sup>1167</sup>

Aussi Camille Aubaude, nous rappelle-t-elle, dans son histoire des Femmes de lettres (1993) qu'à l'époque de Rachilde et de Gérard d'Houville, le manque de critère pour définir l'identité des femmes par rapport à celle des hommes empêche encore de rester femme pour accéder à une liberté de parole et de pensée. C'est choisir la carrière littéraire d'Anna de Noailles, ou rester, comme Marie Noël (1883-1967) et tant d'autres, « une voix qui se cache », « Celle qui tremble trop pour être entendue » (André Blanchet, Marie Noël, Seghers, 1970). » <sup>1168</sup>

Dans l'été 1910, Gabriele s'est enfui de Paris avec la complicité de Robert de Montesquiou, officiellement pour se protéger des jalousies de sa traductrice et amante Donatella Cross, officieusement pour échapper à ses créanciers français et à la note du Meurice dans lequel il résidait. S'installant dans une luxueuse villa Saint Dominique <sup>1169</sup>, chalet bâti dans le quartier du Moulleau, situé sur le bassin d'Arcachon, d'Annunzio y demeurera jusqu'en mai 1915, rivalisant de luxe et scandales. Il existe toute une littérature régionale sur le sujet <sup>1170</sup>, témoignage plaisant des excentricités d'un personnage surnommé le *Surhomme de la Côte d'Argent* mais aussi d'un temps riche de collaborations artistiques ou littéraires (*Le Martyre de Saint Sébastien* avec Claude Debussy, musique, *La Léda sans le cygne*, roman, *Le Chèvrefeuille* ou *La Pisanelle*, théâtre).

C'est envoyé d'Arcachon qu'un télégramme du 17 août 1913 poursuit le lien épistolaire de nos deux poètes <sup>1171</sup>, confidences intimes, mêlées de services littéraires ou mondains :

Divine amie veuillez dire à la sœur admirable du héros que cette ode lui appartient – Je pense à vous de profundis- je suis triste seul et sans volonté – Vous écrirai–

---

<sup>1167</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste III*, Plon, Paris, 1937, pp.119-120.

<sup>1168</sup> Camille AUBAUDE, *Lire les Femmes de Lettres*, Dunod, Paris, 1993, pp.141-142.

<sup>1169</sup> Louée par la peintre Romaine Brooks (1874-1970), dite « *la Cinerina* » (la petite cendrée), allusion aux dominantes de teintes grises présentes dans sa peinture.

<sup>1170</sup> Guy de PIERREFEUX, *Le Surhomme de la Côte d'Argent* (Gabriele d'Annunzio), Chabas, Mont-de-Marsan, 1928 ; Robert FLEURY, *Gabriele d'Annunzio à Arcachon* (1910-1915), Graphica, Arcachon, 1993 ; Xavier ROSAN, *Gabriele d'Annunzio sur le bassin d'Arcachon, le moulage d'une âme*, in *Écrivains en Aquitaine, Le Festin*, 1995 etc.

<sup>1171</sup> On devine par l'intimité des lettres l'importance de cette correspondance, hélas en grande partie disparue.

Votre d'Annunzio<sup>1172</sup>

Le 28 février 1914, c'est tout bonnement un remplacement littéraire que d'Annunzio demandera à sa consœur française -on se souvient qu'en août 1904 Eleonora Dusa, en rupture avec celui-ci, avait demandé à Anna de Noailles de remplacer l'auteur de *La Gioconda* et de devenir sa nouvelle dramaturge attitrée ; au-delà de l'admiration, des influences respectives ou de l'amitié, se distingue le témoignage d'une égalité professionnelle :

Je viens encore une fois me jeter à vos pieds, pour vous demander une grâce et un miracle.

Je rentre à Paris, d'Angleterre<sup>1173</sup>, si malade que je dois me coucher ! Or, j'avais promis -avant mon départ- à mes amis du Journal des Dames une préface pour le recueil des dessins de Brunelleschi sur la « Commedia dell'Arte ».

Il m'est impossible, dans ces conditions, d'écrire une ligne qui vaille. Et mes amis sont désespérés. Vous seule pouvez les sauver. Vous seule pouvez écrire en quelques heures une « fantaisie » merveilleuse sur les masques italiens.

Je vous passe cette plume que Colombine finit par trouver dans la perruque de Monsieur le Garde-Notes, la plume « tirée de l'aile droite de l'Amour ».

Veillez écouter pour quelques instants le malheureux Monsieur Antongini<sup>1174</sup>.

Je vous embrasse les pieds divins.

Votre

Gabriele d'Annunzio <sup>1175</sup>

49, avenue Kleber

---

<sup>1172</sup> Elisabeth HIGONNET-DUGUA, *Anna de Noailles, Cœur innombrable*, biographie-correspondance, Michel de Maule, Paris, 1989, p.242.

<sup>1173</sup> D'Annunzio, passionné par les chiens et propriétaire d'un chenil en Italie vient de se rendre en Angleterre pour assister à la course de lévriers de la Waterloo Cup (février 1914).

<sup>1174</sup> D'Annunzio veut parler de Tommaso Antongini (1877-1967), son secrétaire et homme à tout faire, auteur d'une *Vita segreta di Gabriele d'Annunzio* (vie secrète de Gabriel d'Annunzio), Mondadori, Milano, 1938 et de *Quarant'anni con d'Annunzio* (Quarante ans avec d'Annunzio), Mondadori, Verona, 1957. Il fut plus tard journaliste et éditeur.

<sup>1175</sup> Elisabeth HIGONNET-DUGUA, *Anna de Noailles, Cœur innombrable*, biographie-correspondance, Michel de Maule, Paris, 1989, p.245.

PS. Naturellement, vous n'avez qu'à fixer vous-même les conditions. »

Le séjour français de Gabriele d'Annunzio, porteur de nombreuses œuvres rédigées dans la langue même de Ronsard -que se plaisait à citer celui-ci- rapprocha dans une intimité certaine, amicale et professionnelle nos deux poètes à l'étude. Cette rencontre personnelle du 26 mai 1910, tissa les liens d'une amitié indéfectible que la dernière partie de cette recherche achèvera de démontrer.

## 2) Le « don sacré de la parole » : deux orateurs accomplis au service de la Nation

Pierre Brunel, dans son aimable invitation des *Voix autres, voix hautes*<sup>1176</sup> suggère de (re)découvrir une littérature féminine riche de diversité. Anna de Noailles ouvre ce bal de beaux esprits et dès l'introduction l'auteur nous garantit *qu'aucune des romancières évoquées, de la comtesse de Noailles retrouvée à Marie Ndiaye découverte, ne peut se contenter d'être lue à voix basse*<sup>1177</sup>, au sens propre comme au figuré.

On ne saurait mieux dire pour celle qui fut un prodige du verbe et dont la conversation éblouissante, tissée d'improvisations audacieuses, de variations innombrable -*Franz Liszt de la conversation, Paganini de l'anecdote*, selon Paul Mourousy<sup>1178</sup>- nourrit une œuvre tant poétique que romanesque. On a souvent rapproché la conversation de Proust aux pages de son œuvre écrite<sup>1179</sup> mais personne encore n'a pensé à corréler celle d'Anna aux audaces novatrices de sa plume, mis à part, peut-être, René Benjamin en son ouvrage satirique *Sous l'œil en fleur d'Anna de Noailles*<sup>1180</sup>. La pièce d'un théâtre qui cache son nom (l'ouvrage est presque entièrement composé de dialogues entre Anna et une foule de visiteurs) déplut, inévitablement, au modèle et l'auteur, dans une note volante glissée contre la page de titre précise : « Je ne me suis servi, pour faire un tel portrait, ni d'un phonographe, ni d'un photographe, ni d'un sténographe, mais ce que

---

<sup>1176</sup> Pierre BRUNEL, *Voix autres, voix hautes*, Klincksieck, Paris, 2002.

<sup>1177</sup> Pierre BRUNEL, *Voix autres, voix hautes*, Klincksieck, Paris, 2002, p.10.

<sup>1178</sup> Conférence radiophonique « *Le Cœur innombrable d'Anna de Noailles* », première diffusion le 29 août 1972 sur France Culture.

<sup>1179</sup> Paul Morand en livre une brillante démonstration dans « *Marcel Proust, Portrait-souvenir* », documentaire de Roger Stéphane, 1962.

<sup>1180</sup> René BENJAMIN, *Au soleil de la poésie, Sous l'œil en fleur d'Anna de Noailles*, Librairie des Champs-Élysées, Paris, 1928.

je puis avoir de sensibilité, d'imagination et d'enthousiasme. » Pourtant l'ouvrage tout entier n'est qu'une gravure à l'eau-forte des plus précises ; le moment, très intime de la création, *mystérieuse minute, où tout s'éclaire et chante dans un sublime accord, incompréhensible* et dans lequel Anna prend sa plume et commence à tracer des mots de la forme des fleurs, ne peut faire songer qu'à l'étude soignée d'un ami proche, voire d'un confident. Benjamin se penche sur la feuille, transcrit le poème et nous confie : « elle vient d'écrire cinq vers aussi vite qu'elle eût parlé de la prose. Sa main va, sa main vole ; et sa bouche accompagnant sa main, les mots sortis de sa plume se trouvent aussi légers que le souffle qui court en murmure sur sa lèvre. »<sup>1181</sup> Bien entendu, il n'est pas ici question du *gueuloir* de Flaubert mais de la facilité déconcertante avec laquelle Anna passe de sa conversation à ses écrits ; il n'existe pas de rupture entre le choix des paysages de mots ou des sons. Cette vélocité traduit une continuité directe entre oralité et métrique et la rime seule, parfois inhabile il est vrai, et de l'aveu même de l'auteur<sup>1182</sup> – ce qu'elle appelait *les chevilles*, guide son chant. Anna, elle-même, va plus loin et définit un processus de création subconsciente, parent lointain des théories surréalistes : « Les poètes ne sont pas libres de faire des vers ; leurs plus beaux vers leur sont dictés. Un beau vers est antérieur à lui-même, il représente un apport divin. »<sup>1183</sup>

Contraires à l'étude des parnassiens, miniaturistes du langage, sa poésie et son langage coulent sans entraves, elles vivent et se propagent dans un tournoiement ininterrompu d'images, de sensations, d'exaltations et de peine, de simplicités et de gloire :

Elle se répandait, elle éclatait en trouvailles saisissantes, en courts-circuits d'idée qui vous pinçaient le bulbe, en raccourcis de vertige, en formules crépitantes qui rayaient le ciel des salons comme des éclairs. J'ai vu de jeunes stylistes, des poètes en bourgeon, confondus par les déroutantes possibilités de ce vocabulaire, par ce côté Chopin qu'elle trouvait le moyen de

---

<sup>1181</sup> René BENJAMIN, *Au soleil de la poésie, Sous l'œil en fleur d'Anna de Noailles*, Librairie des Champs-Élysées, Paris, 1928, pp.81-82.

<sup>1182</sup> Anna le reconnaît elle-même, exposant ce qui allait succéder à son enfance de l'art : « Ce n'est que plus tard que j'ai fait volontairement, opiniâtrement, de tout mon cœur et en étant prête à les défendre au prix de ma vie, de légères fautes de prosodie, que j'aime passionnément pour leur bon sens. » Conférence « La lyre naturelle », in Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, op. cit., p.269.

<sup>1183</sup> Émile HENRIOT, *Portraits de Femmes*, Albin Michel, Paris, 1951, p.449.

développer dans ce saut de la Mort du bavardage, auquel elle se raccrochait comme une fine silhouette d'athlète à son trapèze. <sup>1184</sup>

Ce vertige du verbe, ces *cataractes d'adjectifs*, ces trouvailles audacieuses passaient naturellement d'un sujet à l'autre avec, comme le définissait Proust, admirateur et ami fidèle, *ce merveilleux génie qui nous ouvre le secret de toutes choses* <sup>1185</sup>. Un sujet de prédilection se détache cependant et lui donne ce caractère si particulier de poète national, aujourd'hui méconnu : la France, sol natal auquel elle était si fière d'appartenir.

### a) Anna, muse de la République

Dans les pages édifiantes du *Livre de ma vie*, l'autobiographie d'Anna, l'on pressent tout ce que la France représente dans ses années de formation adolescente : « Un sort favorable m'avait dévolu la plus noble des patries de toutes, celle qui travaille pour les autres, s'en approche par naturel élan, par volontaire et sage amitié, place sa fierté hors de l'envie, tente d'abolir l'ardeur des antiques rivalités, rédige la convocation de l'amour au fraternel banquet. » <sup>1186</sup> ; c'est ce *Pays* qu'elle tint à honorer dans le poème liminaire du *Cœur innombrable*, son premier recueil, publié en 1901. Une véritable déclaration de foi patriotique, exaltant le sol et les idées : « Ma France, quand on a nourri son cœur latin / Du lait de votre Gaule » comprenant ses paysages, ses brillants esprits tels que Montaigne, Ronsard ou Racine et surtout un *si fort mariage* avec sa beauté. L'adoration noaillienne la porte même à se demander *si c'est dans sa tendresse ou bien dans son orgueil / Qu'on a le plus de joie...* <sup>1187</sup>, indissoluble question qu'elle tentera d'élucider sa vie durant dans le cortège nombreux de ses recueils.

Mais chanter le pays, le sol ou l'esprit de ses habitants fortunés appelle à en considérer fatalement son administration et son régime. Anna de Noailles, née Princesse de Brancovan, évolua dans un milieu aristocratique qui aurait pu lui interdire, de par ses relations avec les dynasties régnantes ou abolies, toute communication avec une Troisième République relativement récente (la poétesse était tout juste âgée de six ans lors de la Proclamation du 4 septembre 1870).

---

<sup>1184</sup> Léon-Paul FARGUE, « *Présence d'Anna de Noailles* » in *Portraits de famille, Souvenirs*, Janin, Paris, 1947, pp.11-12.

<sup>1185</sup> Edmée de LA ROCHEFOUCAULD, *Anna de Noailles*, Mercure de France, Paris, 1976, p.116.

<sup>1186</sup> Anna de NOAILLES, *Le Livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.89.

<sup>1187</sup> Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable*, op. cit., « *Le Pays* », pp.3-5.

Le lac Léman, au bord duquel les Brancovan possédait une propriété de plaisance, *Amphion* le bien nommé, recélait une multitude d'opinions politiques ; des amours clandestines de Léon Gambetta à la vieille aristocratie française, des visites du Prince de Galles au Comte Walewski, descendant impérial illégitime, Anna était bercée par des discours semblables aux vents contraires animant les flots. Pourtant un jour d'adolescence, abandonnant la dynastie Napoléonienne pour laquelle elle avait un faible -*le coup d'amour que donne le nom de Napoléon-elle fu(t) gagnée entièrement à la République.*<sup>1188</sup> N'avait-elle pas résumé sa pensée historique et, par conséquent l'acceptation de la récente République dans ces vers des *Éblouissements* :

Je ne choisirai pas dans la splendeur française  
Et je veux, mon pays, tout ce que vous vouliez<sup>1189</sup>

L'église même parut lui confirmer cette vocation séculière : « J'entendis le prêtre terminer ses oraisons, lentes à mon gré, par ces mots modulés en longues ondes sonores : Domine salvam fac Rempublicam !(...). Ainsi dans tous les sanctuaires de France, par la voix de tout officiant, on formait des vœux pour la République ! Je venais d'entendre une prière qui s'accordait avec mon cœur. »<sup>1190</sup> La poétesse, toujours méfiante et volontiers agnostique, qui longea -sans jamais y pénétrer- les eaux tumultueuses de l'océan catholique, fut pour une fois en accord avec une religion malmenée, tant dans le *Visage émerveillé* de 1905 que dans les psaumes révoltés des *Élévations*, troisième partie mystique des *Vivants et les Morts*, publié en 1913.

Anna s'interroge elle-même sur cet engouement républicain : « étrange passion d'une enfant pour le régime qu'elle associe définitivement à ce qu'elle aime avec réflexion et poésie : la terre natale. » et justifiera son engagement futur pour le combat des idées politiques et son habituelle présence au sein du Cartel de Gauches dont elle était la muse : « Qui aime son pays et n'éprouve pas de préférence pour les lois qui le gouvernent, de combatif instinct pour l'idée et l'aspiration qui le modèlent, le transforment et l'amplifient<sup>1191</sup>, ne connaît pas cette ferveur raisonnée que ressent l'esprit consciencieux et informé. »<sup>1192</sup>

---

<sup>1188</sup> Anna de NOAILLES, *Le Livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.85.

<sup>1189</sup> Anna de NOAILLES, « Le poème de l'Ile-de-France » in *Les Éblouissements*, op. cit., p.194.

<sup>1190</sup> Anna de NOAILLES, *Le Livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.86.

<sup>1191</sup> On pressent une attitude et une liberté de pensée déjà éloignée de la France conservatrice à laquelle son milieu social appartient.

<sup>1192</sup> Anna de NOAILLES, *Le Livre de ma vie*, Bartillat, Paris, 2008, p.85.

Cette *ferveur raisonnante*, elle n'aura de cesse de l'amplifier, tant dans ses amitiés ministérielles que dans l'engagement politique de son époux le comte Mathieu de Noailles -à la députation socialiste- tant dans ses actions publiques -discours sur la libération de l'Alsace-Lorraine, puis sur le front en 1914-1918- que dans son amour de la langue : « Nul ne prophétise qu'en sa langue natale. Ce fut le destin de la langue française d'avoir, par la vie neuve et diverse que lui communiquaient perpétuellement ses fils et par le don de claire perception, cette qualité auguste d'annonciatrice. « On voit le caractère des peuples et le génie de leur langue marcher d'un pas égal et l'un est toujours garant de l'autre », écrivait Rivarol. »<sup>1193</sup>

Embrassant une pensée volontiers universelle, son ton national s'exprime à la fois dans les cercles restreints : « Entre-temps, la comtesse de Noailles, saisie de nouveau par l'inspiration, s'était remise à parler, (...) nous entraînant à sa suite dans un monde tourbillonnant où les savants les plus éminents de la IIIe République -Henri Poincaré, Paul Langevin, Pierre Curie -avec leurs barbiches et leurs binocles, faisaient l'amour avec les Muses parmi les lauriers-roses de l'Hélicon. »<sup>1194</sup> ou sur les places publiques comme celle de l'Hôtel de ville de Paris, dans laquelle on put entendre, le 25 octobre 1930, une comtesse de Noailles s'enorgueillissant, au nom de la France, des exploits des aviateurs Costes et Le Brix :

L'univers, étonné, vous loue et vous exalte ;  
Des peuples ont, sur vous, touché l'honneur français,  
Quand, avec l'infini céleste, à chaque halte,  
L'éclat du sol natal dans vos yeux paraissait !

L'on songe, en ne pouvant interrompre ce rêve,  
À votre solitude immense dans l'éther,  
Et tandis que l'Oiseau s'abaisse ou se relève,  
On sait que, clair bijou qui vient décorer l'air,

La cocarde joyeuse aux trois couleurs vivaces,  
Secrète Marseillaise unie à vos destins,  
Donne un sens plus profond, plus grave et plus sagace,

---

<sup>1193</sup> Anna de NOAILLES, Discours de réception à l'Académie Royale de Belgique in Jean COCTEAU, La Comtesse de Noailles oui et non, op. cit., p.185.

<sup>1194</sup> BENOIST-MÉCHAIN, *À l'épreuve du temps*, tome 1 (1905-1940), Julliard, Paris, 1989, p.239.

À la fierté bretonne, à l'orgueil girondin !<sup>1195</sup>

Cette exaltation républicaine touche à tous les domaines et il n'est pas jusqu'à Napoléon – dont elle feint d'ignorer le despotisme – qu'elle ne vint à assimiler à ses idéaux :

Je songe à vous ce soir, sous l'Arc par vous bâti,  
Où mieux que le soleil vous donne la réplique,  
– Pareil à vous sans borne et comme vous petit, –  
Un soldat de la République !...<sup>1196</sup>

Il est vrai qu'Anna de Noailles entretient une relation ambiguë avec le monde militaire, partagée entre une défense farouche de la patrie et un pacifisme convaincu : « On tue et je savais qu'il ne faut pas tuer, / Je savais que la vie est la déesse auguste, / Qu'il fallait être bon plus encore qu'être juste, / Je suis de ceux que rien ne peut habituer »<sup>1197</sup>.

La Première Guerre Mondiale exacerbe cette dualité, que la première partie des *Forces Éternelles* (1920) consacrée à la *Guerre*, illustrera. Les 32 poèmes occupant un quart du recueil oscillent entre la considération d'un devoir sacré et l'amertume de la mort : « Je regarde, les yeux hébétés par le sort, / La gloire indélébile et calme qu'ont les choses / Alors que les hommes sont morts... »<sup>1198</sup>

Considérant le pouvoir insondable et saint de la Patrie (p.14) et tressant avec la religion catholique un parallèle inattendu « Soyez bénis, chacun, comme peut l'être un dieu, / Christ de la monstrueuse et de la juste guerre » (p.16) Anna s'interroge pourtant sur les devoirs et devenir des générations futures. S'appuyant sur sa mémoire personnelle et sur la vision paisible et studieuse de son fils, alors âgé de 15 ans, le poète sous-entend la part d'oubli nécessaire à la reconstruction du peuple français : « -Et voici qu'une année aisément recommence ! / Mon cœur, de jour en jour, est moins habitué, / À la mystérieuse et sanglante démente, / Et je songe à cela, d'un cœur

---

<sup>1195</sup> Anna de NOAILLES, *Derniers vers et Poèmes d'enfance*, œuvre poétique complète, éd. du Sandre, Paris, 2013, p.398.

<sup>1196</sup> Anna de NOAILLES, *Derniers vers et Poèmes d'enfance*, in œuvre poétique complète, tome 3, op. cit., p.387.

<sup>1197</sup> Anna de NOAILLES, *Les Forces éternelles*, « *Certitude* », op. cit., p.52.

<sup>1198</sup> Anna de NOAILLES, *Les Forces éternelles*, « *Les bords de la Marne* », op. cit., p.12.

accentué, / Cependant qu'absorbé par l'Histoire de France, / Tu poses sur la table, avec indifférence, / Ta main humble et sans gloire et qui n'a pas tué... »<sup>1199</sup>

Mais le poème le plus remarquable, celui portant le chant national le plus vaste et sans doute le plus réconciliateur est *La Patrie*. Tout en dénonçant l'art militaire : « Et la guerre, effroyable et hideux échanson, / Verse partout le sang, ruisselante démente », le poète encense *le formidable don nécessaire des corps*, conduisant au juste maintien d'une *Patrie, ineffable et mystique harmonie* : / *Royauté des vivants, éternité des morts* !<sup>1200</sup> C'est de cette nation exigeante et orgueilleuse qu'Anna entend devenir le chantre, celle qui, au pinacle du sentiment patriotique fait imprimer ces vers :

Patrie, un mot, mais qui jusqu'aux moelles résonne,  
Un mot et cependant sainte et grande Personne,  
Debout, la face au vent, les cheveux répandus,  
Haute comme un brasier que l'ouragan tisonne,  
Redoutable d'orgueil, montrant le doigt tendu,  
L'honneur gisant, ainsi qu'un paradis perdu...<sup>1201</sup>

Aussi René Benjamin, à l'orée de la Grande Guerre, se souviendra-t-il de l'aura patriotique qui flottait chez Anna, que l'on venait visiter comme une allégorie du combat, de la victoire ou de la France : « Août 1914. De jeunes hommes qui partaient pour l'armée des frontières, venaient voir, une dernière fois, son étincelant visage. Elle était sur son lit, dans sa chambre tendue d'une étoffe blanche et bleue. La chaleur de l'été pénétrait par la fenêtre. Qu'elle était belle dans l'air vibrant ! Elle les appelait « héros » par tendre prophétie. Les mains qu'ils lui tendaient semblaient prêter serment. Et on eût dit qu'ils partaient pour elle, comme ces enfants homériques qui s'engageaient en foule sous les tentes de la Convention. »<sup>1202</sup>

Toute circonstance historique retrouve son motif sur la lyre noaillienne et parmi les exemples nombreux de ces *Pomps and Circumstances* nous choisissons de citer un moment tragique de la politique française, marquée le 31 juillet 1914, par l'assassinat de Jean Jaurès.

---

<sup>1199</sup> Anna de NOAILLES, *Les Forces éternelles*, « À mon fils », op. cit., pp

<sup>1200</sup> Anna de NOAILLES, *Les Forces éternelles*, « La Patrie », op. cit., pp.60-61.

<sup>1201</sup> Idem, p.62.

<sup>1202</sup> René BENJAMIN, *Sous l'œil en fleur de Mme de Noailles*, Librairie des Champs-Élysées, Paris, 1928, p.112.

Anna de Noailles lui rend aussitôt hommage dans les *Forces Éternelles* avec *La mort de Jaurès*, trois poèmes : « L'Histoire s'emparait, éplorée, alarmée, / De ce héros tué en avant des armées... » haussant sa lyre tragique et rappelant par deux fois son devoir de mémoire : « -Alors la Muse grave et sombre de l'Histoire, / (...) Perça ta grande voix de sa secrète lance / Et fit tonner le monde au son de ton silence... »<sup>1203</sup>. Dix ans plus tard, le 23 novembre 1924 eut lieu le transfert des cendres de Jaurès au Panthéon ; éprouvant le besoin de renouveler le serment d'une amitié passant la mort et, peut-être plus encore, celui de porter la voix d'un poète national dépassant clivages politiques et intimes, Anna exécute une ode funèbre :

Le héros, au-dessus des mortels hésitants,  
Est comme une action secrète et continue,  
Car, courbés sous leur joug, c'est pourtant de la nue  
Que les hommes, pensifs, reçoivent tout l'élan.

-Jean Jaurès, quelquefois les destins se concertent  
Pour qu'un plus noble esprit ait son suprême éclat :  
Tué, mais immortel, vous ne fûtes plus là  
Le jour où l'univers eut les veines ouvertes !...<sup>1204</sup>

Poème qui n'est pas sans préfigurer, par l'apostrophe et la solennité, le *discours du transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon*, prononcé par André Malraux le 19 décembre 1964.

Toutes ces apparitions sur le théâtre de l'histoire, lassant parfois quelques détracteurs : « On imagine la chambre de la comtesse, lorsque Barrès lui rendait visite, comme une sorte de « cabinet particulier » où un couple se livre à une débauche de gloire »<sup>1205</sup> n'en construisirent pas moins la renommée de celle qui, en 1931, devint la première femme commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur : « Les spectateurs n'avaient d'yeux que pour celle qui fut la femme la plus honorée de la Troisième République. Ils l'applaudirent et elle se mit debout pour leur rendre leur

---

<sup>1203</sup> Anna de NOAILLES, *Les Forces éternelles*, op. cit., pp.41-44.

<sup>1204</sup> Anna de NOAILLES, *Derniers vers et Poèmes d'enfance*, in œuvre poétique complète, tome 3, op. cit., pp.396-397.

<sup>1205</sup> Jean COCTEAU, *La Comtesse de Noailles oui et non*, op. cit., p.97.

politesse, les remerciant de force sourires et les saluer, la tête légèrement inclinée... »<sup>1206</sup> ; ne disait-on pas qu'Anna était « le plus grand poète vivant de France » ?

Mais les spectateurs ne furent pas seuls porteurs d'une reconnaissance, qui plus est, anonyme ; outre les honneurs suprêmes offerts par le gouvernement, on se souvient qu'Anna, à l'étranger, avait été la première femme élue à l'Académie Royale de Belgique, le 4 juin 1921, y représentant la langue française et sa patrie. Les critiques se mêlant à l'engouement populaire, eux-aussi, présentèrent une image de poète national on ne peut plus limpide à cette occasion :

« Or, si cette journée fut magnifique, c'est qu'en voyant Mme de Noailles, c'est bien la France que virent les Belges. Chacun de nous se représente humainement les nations. La nôtre fut, ce jour-là, figurée par cette femme sur le visage de qui l'Ami de la Poésie se souvenait d'avoir vu, un jour déjà, les traits exaltants de la Patrie. »<sup>1207</sup>

Paul Mourousy, lui-même, 36 ans après la disparition de la poétesse, se souviendra du symbole éminemment patriotique qu'elle représentait, corps et âme :

Le cœur en bandoulière et la France en insigne, fleurie des jasmins d'Orient, bleue par ses cheveux, rouge par son amour de Jaurès et blanche à cause des Bibesco-Brancovan et des Noailles, Anna claquait comme un drapeau dans le vent parisien de mon enfance. Elle était la fête, le scandale et la nuit. <sup>1208</sup>

## **b) D'Annunzio et le ton national**

Une pensée de d'Annunzio : « Le livre est un haut mode d'action »<sup>1209</sup>, issue d'un fragment autobiographique, laisse présager à quel point la pensée et l'exploit, chez celui-ci, sont indissociables. Si l'action vient de la pensée, que serait, pour cet ambitieux, une simple pensée sans action ? Cet élan, cette force mèneront le chantre national à conduire les exaltations d'un peuple italien dont il entend cambrioler l'âme. Tous les moyens lui sont bons, à commencer par celui d' *d'incarner le Vate dantesque, guide lyrique et sacerdotal de la nation. Et du Vate au Comandante de la guerre et de Fiume, jusqu'à l'agonisant du Vittoriale, il n'y aura qu'un pas à*

---

<sup>1206</sup> En 1931 Anna assiste à une représentation de « *Pierre ou Jack ?* », comédie en trois actes de Francis de Croisset au théâtre de l'Athénée in André DAVID, *Soixante-quinze années de jeunesse*, André Bonne, Paris, 1974, p.98.

<sup>1207</sup> René BENJAMIN, *Sous l'œil en fleur de Mme de Noailles*, Librairie des Champs-Élysées, Paris, 1928, p.112.

<sup>1208</sup> Paul MOUROUSY, « *Le Cœur innombrable d'Anna de Noailles* » in *Les Annales*, n°226, août 1969, p.16.

<sup>1209</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Di me a me stesso* ( De moi à moi-même. Autres pages du Livre secret), Mondadori, Milan, 1990, p.181.

*franchir*.<sup>1210</sup> Le guide de la pensée, le propagandiste de lui-même a réussi, sous les lauriers de ses couronnes poétiques et de ses bravoures militaires à devenir une référence, un indispensable :

« Il est advenu une chose fort simple : D'Annunzio était pour l'Italie plus qu'un écrivain ; c'était un être supérieur, c'est-à-dire le poète dans la signification mythologique et étymologique du terme, le fondateur d'un nouveau mode d'être, le créateur d'une nouvelle âme populaire. »<sup>1211</sup>

Et Maurizio Serra, son plus récent biographe de s'interroger, prenant de la distance face au mythe tenace : « Comment cet esthète quinquagénaire, ce produit du symbolisme fin de siècle (...) a-t-il pu exercer un tel ascendant sur les foules de 1914-1915 ? (...) Comment a-t-il pu incarner la révolte des jeunes, droites et gauches confondues, contre l'Europe sénescence, discréditée par la Grande Guerre ? Dès ses débuts, il a voulu saisir l'histoire à bras-le-corps. L'élitisme qu'il affiche, l'égoïsme qu'il étale ne le poussent pas à bâtir une tour d'ivoire loin des basses affaires de ce monde. (...) du début à la fin un poète de l'action, un barde que le mouvement soulève, le repli paralyse et l'inertie tue. »<sup>1212</sup> Il est en cela comparable à Mme de Noailles se soulevant pour l'action héroïque, les territoires perdus (Alsace-Lorraine d'avant-guerre), l'engagement politique ou les progrès de la science et de la technique. À cette époque, Anna ne pouvant se résoudre, du fait de sa santé fragile, à réincarner Jeanne d'Arc -elle se rendra tout même sur le front afin d'encourager, d'aiguillonner les soldats en compagnie du Général Mangin- se contentait de poèmes enflammés, de conférences ou d'articles nombreux ; d'Annunzio, lui s'engagera, comme nous l'avons vu, dans la lutte en tirant avantage de ses actions dans le moindre détail.

Il est vrai que cette gloire date, pour la plus grande partie de son édification, de 1915, année d'entrée en guerre de l'Italie dans le conflit mondial. Comme nous le rappelle Henri Hauvette : « Il est certain que les œuvres de G. d'Annunzio (...) ne préparaient pas l'opinion européenne à voir en lui un poète national, un interprète et un guide de la conscience de son peuple »<sup>1213</sup> . On ne peut, en effet, considérer dans l'armature de ses romans : *L'enfant de volupté-Il piacere* (1889), *L'Intrus – L'innocente* (1892), *le Triomphe de la mort* (1894) ou *le Feu* (1900)

---

<sup>1210</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2008, p.23.

<sup>1211</sup> « È avvenuta una cosa molto semplice : D'Annunzio era per l'Italia più che uno scrittore ; era un essere superiore, cioè il poeta nel significato mitologico ed etimologico del termine, il fondatore d'un nuovo modo d'essere, il plasmatore d'una nuova anima popolare. » in « Decadenza di d'Annunzio » article de Giovanni Amendola in « D'Annunzio nelle culture dei paesi slavi », Quaderni del Vittoriale, janvier-février 1978.

<sup>1212</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2008, p.22.

<sup>1213</sup> Henri HAUVETTE, « Gabriele d'Annunzio, poète national », in *Revue Pédagogique*, tome 67, Juillet-septembre 1915, Delagrave, Paris, p.9.

le témoignage de préoccupation morale ou politique notables<sup>1214</sup> ; dans *Il Piacere– L’Enfant de volupté* l’auteur traitait même sur un ton d’outrageant dédain les soldats qui avaient été se faire tuer en Abyssinie, à Dogali (1887) ; c’était là un défi organisé au sentiment public, lorsque l’Italie pleurait et honorait dignement les braves qui avaient vendu chèrement leur vie aux hordes de Ras Alula.<sup>1215</sup> Du poème *L’Ora Satanica (L’heure satanique)*, expurgé du *Primo vere (Premier printemps)* de 1879, et grésillant de distiques scandaleux : « Vola, Satana, vola su la grand’ala di foco : / Stammi a fianco e ispirami : son tutto tuo »<sup>1216</sup> (Vole Satan, vole sur la grande aile de feu / demeure à mes côtés et inspire-moi : je suis tout à toi) à la nouvelle impie du massacre de *Saint Pantaléon*<sup>1217</sup>, on ne saurait apprécier d’Annunzio en propagateur de la foi, ou ne serait-ce même qu’en garant de la moralité. Alors que s’est-il passé en 1915 ? -un mois de mai extraordinaire, exalté, au cours duquel, le poète, rentré en hâte de son long séjour français, scande un discours à Quarto dei Mille, aux portes de Gênes pour l’inauguration d’un monument à Garibaldi, le 5 mai, et dont il sent déjà toute l’importance politique : « Je pars pour Gênes. On va jeter le dé. Ce qui n’est pas arrivé sous le signe du Bélier va arriver sous le signe du Taureau. Cette bête zodiacale a un front encore plus dur (...) De Gênes, vous recevrez de grandes nouvelles »<sup>1218</sup>.

Il se dirige bientôt vers Rome où, toujours avec éloquence, *il prononça des discours fort étudiés (...) il sut trouver notamment au Capitole*<sup>1219</sup>, *l’image et le geste qui, à cette heure et dans ce lieu, étaient plus propres à faire passer un grand frisson sur la foule : il rendit sensible à tous l’âme palpitante de Rome, sa destinée fatale et sa volonté impérieuse.*<sup>1220</sup> De ces harangues à la

---

<sup>1214</sup> « Beaucoup en ont été surpris, plusieurs peut-être scandalisés. Comment cet esthète, ce voluptueux, curieux de sensations rares et souvent perverses, tout occupé à traduire avec une inépuisable richesse d’images les moindres aspects de son rêve, d’un rêve implacablement égoïste, s’élevait-il tout à coup à la considération des plus hauts intérêts nationaux ? Passait-il résolument de l’art à l’action ? Était-ce un nouveau d’Annunzio qui se révélait, ou bien ce puissant évocateur d’images n’avait-il trouvé dans la crise tragique que traverse l’Europe qu’une splendide occasion de déployer les infinies ressources de son verbe prestigieux ? » in Henri HAUVETTE, « Gabriele d’Annunzio, poète national », in *Revue Pédagogique*, tome 67, Juillet-septembre 1915, Delagrave, Paris, p.9.

<sup>1215</sup> Henri HAUVETTE, « *Gabriele d’Annunzio, poète national* », in *Revue Pédagogique*, tome 67, Juillet-septembre 1915, Delagrave, Paris, p.10.

<sup>1216</sup> Gabriele d’ANNUNZIO, *Primo vere*, in *Tutte le poesie*, edizioni integrali, Newton, Rome, 1995, pp.88, 89.

<sup>1217</sup> Gabriele d’ANNUNZIO, *Episcopo et Cie*, traduit de l’italien par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1895, pp.259-284.

<sup>1218</sup> Gabriele d’ANNUNZIO, *Quatre sonnets (1915)*, article paru dans *Le Figaro* du 5 mai 1915.

<sup>1219</sup> Le 17 mai 1915.

<sup>1220</sup> Henri HAUVETTE, « *Gabriele d’Annunzio, poète national* », in *Revue Pédagogique*, tome 67, Juillet-septembre 1915, Delagrave, Paris, p.8.

guerre il n'y avait qu'un pas, d'Annunzio s'invente, en une semaine la *settimana dannunziana*, un rôle sur mesure, celui de poète de la nation ; mais qu'on ne s'y trompe pas, il dirige ses foudres archilyriques dans un dessein supérieur : si la guerre l'exalte et lui donne un motif principal, c'est celui du guide inspiré et conducteur du peuple qu'il convoite avant tout. Il y parviendra : « D'Annunzio est élevé au rang de chantré national. Cet état a commencé à prendre, dans les discours du poète, un caractère surhumain, dirais-je, quasi mystique : le prophète s'est révélé comme la personne supérieure, capable de contempler et d'agir en même temps, révélateur du Beau, précurseur de destinées historiques, éducateur de personne et créateur d'individualité. (...) Dans la personne de d'Annunzio l'individualité imperceptible de l'esthète a cherché à réaliser le miracle suprême, s'assimiler l'esprit du peuple par moyen d'une fusion avec son âme historique. »<sup>1221</sup> Le *Vate* cherche surtout à faire oublier que ses romans sont peuplés de surhommes nietzschéens, de héros supérieurs à toute loi morale et que, jusqu'ici, il ne s'est guère préoccupé que d'un long poème de *sang et de luxure*, d'une poésie élitiste, de romans immoraux. Pour ce faire il s'aidera d'une *entreprise à la fois rhétorique, esthétique (en relation avec l'écriture poétique), médiatique (via « il Corriere della Sera) et idéologique (affirmation d'un nationalisme interventionniste)*<sup>1222</sup>, éclatante de slogans vindicatifs : *Compagni, non è più tempo di parole ma di fare ; non è più tempo di concioni ma di azioni, e di azioni romane*<sup>1223</sup> (Compagnons, le temps n'est plus aux paroles mais au faire ; le temps n'est plus aux discours mais aux actions, et aux actions romaines). Le poète soldat, pourtant, amasse soigneusement ses feuillets de discours et les publie la même année 1915 dans *Per la più grande Italia*<sup>1224</sup>, rassemblant *La Sagra dei Mille* -une dizaine de textes prononcés à Gênes- et *La legge di Roma* pour ses allocutions romaines à l' *eloquenza alta e nobile*. Toutefois, ces exaltations patriotiques ne font pas l'unanimité, et l'on se gausse parfois de ce ton magnifiant les détails de l'Histoire, que

---

<sup>1221</sup> « D'Annunzio viene elevato al rango di cantore nazionale. Tale stato ha cominciato ad assumere, nei discorsi del poeta, un carattere superumano, direi, quasi mistico : il profeta s'è rivelato come la persona superiore, capace di contemplare e agire nel medesimo tempo, rivelatore del Bello, precursore di destini storici, educatore di genti e plasmatore di individualità. (...) Nella persona di d'Annunzio l'individualità impercettibile dell'esteta ha cercato di realizzare il miracolo superno, assimilare lo spirito del popolo per mezzo della fusione con la sua anima storica. » » in « *Decadenza di d'Annunzio* » article de Giovanni Amendola in « *D'Annunzio nelle culture dei paesi slavi* », *Quaderni del Vittoriale*, janvier-février 1978.

<sup>1222</sup> Yannick GOUCHAN, *Anch'io soldato volenteroso in servizio di Guerra : les carnets de d'Annunzio entre mars et décembre 1915*, Aracne, Rome, 2018, p.81.

<sup>1223</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Carnet 39, sans titre*, in *Diari di guerra*, Mondadori, Milan, 2002, p.254.

<sup>1224</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Per la più grande Italia*, in *Prose di ricerca*, in *Tutte le opere di Gabriele d'Annunzio*, volume I, Mondadori, Milano, 1947.

d'Annunzio prétendait commander : « À chaque fois qu'il lui arrive de parler ou de chanter un fait même minime, il a toujours les actes et les mots d'un prêtre illustre qui va officier sur un autel haut comme une montagne avec la mer à l'arrière et tous les ciels ouverts sur son chef oint et béni »<sup>1225</sup> . Coupant l'herbe sous le pied de ses détracteurs d'Annunzio termine sa campagne interventionniste le 25 mai 1915 et s'engage aussitôt en tant qu'officier des Lanciers de Novara ; passant avec force et conviction du *parlatore bellicoso* (orateur belliqueux) au *soldato volenteroso in servizio di guerra* (soldat empressé au service de guerre). Le poète-soldat ne quittera pas son rôle de *prêtre* inspiré en service, comme s'en souviendra Marcel Boulenger, en 1918 : « Dès qu'il s'agit de sa patrie, le poète change de ton, non moins que de visage ; il se replie sur lui-même, en quelque sorte, et se recueille : on croirait qu'il s'arme. Sa voix devient extraordinairement douce, paisible : mais on y sent je ne sais quoi, qui serait « capable de tout ». Il fait presque peur. Il commande, en tous cas. »<sup>1226</sup> et le champ d'aviation s'orne de toutes parts de devises latines de sa main, peintes sur les carlingues, comme autant de phylactères déroulés : *Sufficit animus* (Le courage suffit), *Tramite recto* (Par la route droite), *Semper adamas* (Toujours de diamant, ou d'acier) ou *Memento audere semper* (Souviens-toi d'oser toujours). Certaines, rédigées en italien deviendront même des poncifs, gravé sur son papier à lettres ou sur les murs du Vittoriale : *Io ho quel che ho donato* (J'ai ce que j'ai donné) ou *Più alto e più oltre* (Plus haut et plus loin) ; ces devises, innombrables et comme jaillies en étincelles, le *tout sous des aigles, des ailes, des proues, des cornes d'abondance, etc.*<sup>1227</sup> participeront de ce qu'on appelle le devoir de propagande et de soutien aux armées de l'observateur d'Annunzio. Se surnommant lui-même l'*animateur* de force et courage héroïque, ses convictions, violentes, épousent les idées d'un chantre de la latinité opposé aux nations barbares (avec lesquelles l'Italie était pourtant en Triple alliance<sup>1228</sup> de 1882 à 1914) : « J'espère d'ailleurs que nul Sénat, ni qu'aucun pasteur de peuples, envisageant comme Marc-Aurèle les affaires du monde au nom de

---

<sup>1225</sup> « Ogni volta gli occorra di parlare o cantare d'un fatto anche piccolo, ha sempre gli atti e i verbi d'u sacerdote magno che vada officiando sopra un altare alto come una montagna col mare dietro e tutti i cieli aperti sopra il capo unto e benedetto » in Giovanni PAPINI, Gabriele d'Annunzio -I- La Sagra dei Mille in Opere, Dal « Leonardo » al Futurismo, Mondadori, Milan, 1977, pp.624-625.

<sup>1226</sup> Marcel BOULENGER, « Une visite au commandant d'Annunzio », article paru dans la *Revue des Deux Mondes*, tome 47, décembre 1918, wikisource, p.7.

<sup>1227</sup> Idem, p.10.

<sup>1228</sup> La Triplice ou Triple alliance est le nom donné à une alliance conclue entre l'Empire allemand, la Double monarchie austro-hongroise et le royaume d'Italie, opposée à celle de la Triple-entente formée par la France, l'Angleterre et la Russie.

la philosophie, n'arrêtera nos armes avant que les Barbares ne jonchent la route jusqu'à Vienne et jusqu'à Berlin ? Je compte voir cela avant de mourir triomphalement ! »<sup>1229</sup>. Cette latinité lui servit à ranimer les liens et à inverser l'alliance de l'Italie dans le conflit mondial ; à la pointe de sa plume il en exacerba les traits jusqu'à la caricature : « L'Italie et la France représentent la Latinité, c'est-à-dire la fleur du monde. Les races latines conservent en dépôt la beauté parfaite. Elles ont imposé le règne de l'intelligence. Elles savent que la force des brutes s'effondre toujours, et veulent que l'esprit soit le chef, le seul chef !... »<sup>1230</sup> Cet embrasement de surhomme, de héros national, semble tour à tour enhardir mais épuiser d'Annunzio qui *se repose enfin, il a donné à son pays tout ce que les meilleurs des citoyens peuvent offrir à leur patrie, son âme et son esprit, sa volonté, son énergie, son sang, presque sa vue...*<sup>1231</sup>

Toutefois Maurizio Serra, analyse plus objectivement la mesure de son rôle, et ce que l'exaltation des valeurs antiques pourra apporter de glaçant au lendemain de la guerre : « Contrairement à l'opinion des hagiographes, sa passion et sa faconde n'auraient pas suffi, sans le raz-de-marée patriotique qu'il contribua à exacerber, plus qu'à créer et façonner. Il fut l'instrument privilégié, plutôt que le décideur de l'intervention en guerre. (...) on peut se demander si cela correspondait réellement à l'intérêt national (...) le paradoxe est ainsi qu'une guerre victorieuse exténua et fragilisa à tel point le pays qu'elle lui apporta le fascisme. »<sup>1232</sup>

L'armistice du 11 novembre 1918 sembla susciter un silence, un recueillement chez celui qui écrivait le jour même : « Toute parole est vaine. J'embrasse en vous mes chers frères de France. »<sup>1233</sup>, c'était sans compter sur la formidable entreprise de Fiume dont nous avons parlé dans la partie précédente. Au lendemain de la guerre, la ville et le port de Rijeka-Fiume était une véritable pomme de discorde entre l'Italie et la nouvelle Yougoslavie. D'Annunzio s'empare de l'occasion pour restaurer sa stature de poète national, de lui redonner, en quelque sorte du service, allons plus loin, de la sublimer. Sur la place Saint-Marc, à Venise -autrefois rivale d'une Fiume qui appartient à l'Italie de 1805 à 1815, par le traité de Presbourg- d'Annunzio éperonne et fouette

---

<sup>1229</sup> Marcel BOULENGER, « Une visite au commandant d'Annunzio », article paru dans la *Revue des Deux Mondes*, tome 47, décembre 1918, wikisource, p.14.

<sup>1230</sup> Idem, p.16.

<sup>1231</sup> Idem, p.13.

<sup>1232</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.386.

<sup>1233</sup> Dépêche à Marcel Boulenger, in Marcel BOULENGER, « Une visite au commandant d'Annunzio », article paru dans la *Revue des Deux Mondes*, tome 47, décembre 1918, wikisource, p17.

une assemblée enthousiaste, scandant, électrisée : « Vive Fiume ! ». Ce 25 avril 1919, une fois de plus, le poète se fait prophète, dictateur et messie : « L'étendard des Dalmates reprend ce matin au soleil sa couleur originelle : le rouge. Et sur tous les drapeaux ce matin le rouge prédomine. Que nous importe désormais du vert ? Que nous importe désormais de l'espoir ? Nous n'espérons plus mais nous voulons. Vous comprenez ? Nous voulons. Répétez ce verbe. Nous voulons ! Reprend en chœur l'assistance. En le répétant, en chair et en esprit, chacun de vous, même le plus humble, crée le nouveau destin. Nous voulons ! Hurlé encore la foule. Cela suffit. »<sup>1234</sup>

Il pénètre enfin le 12 septembre 1919 dans la ville, soutenu par une théorie des terres irrédentes réclamant l'intégration dans le royaume d'Italie de tous les territoires sous domination étrangère, habités en majeure partie par des italiens ou ayant jadis appartenus à des états pré-unitaires italiens. Ce droit, exercé au mépris des conventions internationales, d'Annunzio s'en servira comme d'un marchepied pour accéder à son ambition la plus chère : créer le modèle d'une cité-état utopique dont il sera Régent, et pourquoi pas en exporter le modèle.

Dans Fiume, cette nouvelle prise de guerre que d'Annunzio voulait rebaptiser *Olocausta* (Holocauste, dans le sens de sacrifice par le feu) un monde de militaires, de politiques ambitieux, d'étrangers curieux, d'artistes futuristes et d'habitants médusés de cette *zone temporaire autonome* se presse pour écouter, presque chaque jour, les harangues fiévreuses du soldat-poète.

Dans son autobiographie partielle, *Il Libro segreto* (Le Livre secret) de 1936, l'ancien Régent du Carnaro se souviendra des enthousiasmes populaires que suscitait son apparition :

Dans Fiume italienne j'ai connu toute la différence entre le discours écrit et la harangue improvisée. La demi-heure que mon esprit et ma volonté de puissance vivaient avant que j'apparusse au balcon, cette mesure de temps sans mesure était pour moi vraiment sublime. Le peuple manifestait et hurlait en m'appelant. Sous mes fenêtres la masse humaine déshumanisée ondoyait, bouillonnait, éclatait comme une matière en fusion. Je devais répondre à son angoisse, je devais exalter son espoir, rendre toujours plus aveugle son dévouement, toujours plus brûlant

---

<sup>1234</sup> Olivier TOSSERI, *La folie d'Annunzio, L'épopée de Fiume (1919-1920)*, Buchet-Chastel, Paris, 2019, p.92.

son amour pour moi, pour moi seul. et<sup>1235</sup> cela par ma présence, par ma voix, par mon geste, *par* mon visage pâle, par mon regard de borgne. »<sup>1236</sup>

On demeure sans voix à la lecture de cette confession, qui, sans retenue aucune, expose et reconnaît un culte de la personnalité poussé à son paroxysme. D'Annunzio n'a plus besoin de prouver ou d'étayer sa stature de poète national, il l'impose, et définitivement. On ne peut se retenir de citer la suite -certes un peu long- de ce délire de force et de séduction absolue, dans lequel, le poète-mage entre en transe, jusqu'à entrevoir des « fluorescences ou phosphorences entre les dents et les lèvres ». Cet élan, cette transe dionysiaque qui emporte tout, n'est pas si éloignée de celle d'une Anna de Noailles revendiquant de tels accès : « Mais je quitte le sol, je monte dans l'espace, / Et je parle avec les héros ! »<sup>1237</sup> et une part d'intime bacchante : « Deux être luttent dans mon cœur, / C'est la bacchante avec la nonne, (...) Romanesque, avide, les yeux / Emplis d'un sanguinaire orage, / Son ouragan se propage / Comme un désir contagieux ! »<sup>1238</sup> D'Annunzio décrit le phénomène avec émotion et sans doute nostalgie :

Oh, mystérieux contrepoint ! sans déterminer mon éloquence et mes accents, j'accordais à cette clameur diffuse et confuse je ne sais quel éclat de la volonté, quelle sonnerie de commandement. Certaines cadences, certaines clausules brillaient soudain dans mon esprit comme ces éclairs qui apparaissent à fleur du métal fondu, aux marges de la fosse de fusion. Une force irrésistible montait alors à ma poitrine, haletait dans ma gorge. je<sup>1239</sup> crois qu'elle me jetait je ne sais quelle fluorescence ou phosphorescence entre les dents ou les lèvres<sup>1240</sup>. je jetais un cri. mes officiers accouraient, ouvraient grande la porte, m'escortaient. d'un pas violent comme le déclic d'une arbalète j'allais au balcon. allais-je ad bestias ? ad animos ? oui, au peuple. Par *l'œil*

---

<sup>1235</sup> Audace typographique particulière à d'Annunzio dans la rédaction de son *Livre secret*, 1936. Le livre, tant dans son contenu que dans sa forme, inaugure les voies d'une nouvelle écriture mondiale.

<sup>1236</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Le livre secret (Il Libro segreto -Cento e cento e cento e cento pagine di Gabriele d'Annunzio tentato di morir, Angelo Cocles)*, traduit de l'italien par Constance Thompson-Pasquali, Bourgeois, Paris, 1993, pp.152-153.

<sup>1237</sup> Anna de NOAILLES, « *Les Héros* » in *Les Éblouissements*, op. cit., p.410.

<sup>1238</sup> Anna de NOAILLES, « *Deux être luttent...* » in *Les Forces Éternelles*, op. cit., p.221-222.

<sup>1239</sup> Audace typographique particulière à d'Annunzio dans la rédaction de son *Livre secret*, 1936. Le livre, tant dans son contenu que dans sa forme, inaugure les voies d'une nouvelle écriture mondiale.

<sup>1240</sup> On sait que d'Annunzio usait d'un bon nombre de stupéfiants durant sa période fiumaine, dont un fort usage de cocaïne.

survivant une étoile du ciel entrant en moi, un nuage en lambeaux, un éclair du Quarnaro en bourrasque, un rayon de mon dieu violent. Je parlais. *Doctus numeris intendere nervos*<sup>1241</sup> ? je contraignais ma passion en un nombre inouï.<sup>1242</sup>

Une nostalgie qui ne le quittera plus lorsqu'il décidera, dès février 1921, de donner un nouveau tour à sa carrière, en créant un musée à sa gloire de poète et de soldat, un mausolée premièrement dédié, il est vrai, à la nation italienne à ses combattants, à ses victoires ; mais n'était-il pas, là encore, le *sacerdote*, le prêtre inspiré à qui devaient revenir les plus grands honneurs ?

Bien loin des interrogations rhétoriques, incisives, qu'il décochait à Marcel Boulenger en 1918 : « Quelle vieillesse me destinez-vous donc ? Celle d'un homme de lettres à mitaines, qui écrira ses ouvrages, assis comme un rond-de-cuir à son bureau ? ... Oh ! non. J'ai trop goûté à la vie hasardeuse et sublime de l'espace et du vent, j'ai trop joui du danger, j'ai trop besoin maintenant de tenter, d'oser ! (...) Voudriez-vous que je menasse l'existence d'un commandant podagre, qui signe des pièces ? »<sup>1243</sup>, la réalité se voilera de ce que Maurizio Serra nommera plaisamment *Le crépuscule d'un faune* en référence au ballet que Vaslav Nijinski<sup>1244</sup> fit évoluer sur la musique du *Prélude à l'après-midi d'un faune* de Debussy (1894)<sup>1245</sup>.

Aussi l'ultime partie de la carrière du poète national se concentrera, *assis comme un rond-de-cuir à son bureau*, sur la mise en forme de son œuvre complète, l'*Edizione Nazionale* (Édition Nationale) parue de son vivant de 1927 à 1936 en 48 volumes et un volume d'index<sup>1246</sup>. Dans son

---

<sup>1241</sup> « Serais-je capable de tendre mes cordes selon les nombres ? »

<sup>1242</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Le livre secret* (Il Libro segreto -Cento e cento e cento e cento pagine di Gabriele d'Annunzio tentato di morir, Angelo Cocles), traduit de l'italien par Constance Thompson-Pasquali, Bourgeois, Paris, 1993, pp.153-154.

<sup>1243</sup> Marcel BOULENGER, « *Une visite au commandant d'Annunzio* », article paru dans la *Revue des Deux Mondes*, tome 47, décembre 1918, wikisource, p.14.

<sup>1244</sup> « *L'après-midi d'un faune* », fut créé par les ballets russes de Serge de Diaghilev, au théâtre du Châtelet, le 29 mai 1912.

<sup>1245</sup> Claude Debussy s'était lui-même inspiré du poème de Mallarmé « *L'après-midi d'un faune* », églogue en 110 dodécasyllabes, illustré de gravures sur bois d'Édouard Manet et publié à Paris chez Alphonse Derenne, en 1876.

<sup>1246</sup> Un renouveau « national » de l'œuvre dannunzienne semble poindre, comme en témoigne Serra : « Depuis les années 1980, une nouvelle « *Edizione Nazionale* » est en cours de publication, sous les auspices du ministère du Patrimoine culturel et sous la direction d'un comité scientifique présidé d'abord par le professeur D. Isella et actuellement par le professeur P. Bargellini », in Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.681.

testament, en plus de léguer, comme convenu, sa demeure-mausolée de Gardone-Riviera à l'état italien -on se souvient que Mussolini en avait assumé les travaux les plus extravagants afin de « museler » et d'occuper le poète- d'Annunzio précise un devoir de mémoire, jusque dans le moindre détail de manuscrits et d'objets innombrables : « Mes exécuteurs veilleront sur l'ordre de mes manuscrits publiés et inédits, et de tous mes vestiges de vie et de guerre. Tout doit être rassemblé et préservé et vivre au Vittoriale. »<sup>1247</sup> On mesure dans ces recommandations formelles à quel point ce sanctuaire, construit durant 17 années par Giancarlo Maroni (1893-1952) en hommage à la grandeur des combattants italiens de la Première Guerre Mondiale, se devait d'être, avant tout, le plus éclatant hommage de l'état à son poète national.

### 3) Les arts et les lettres

#### a) Dessins, gravures, peintures, sculptures et photographies : le musée de soi-même. À comparer avec la Marquise Casati, Robert de Montesquiou ?

Proches des arts plastiques et les cultivant eux-mêmes parfois, Anna et Gabriele auront toute leur vie un attachement et un commerce avec les plus grands artistes de leur temps<sup>1248</sup>. Si Anna, se met très tardivement au pastel<sup>1249</sup> sur les conseils thérapeutiques de son médecin et amie, le docteur Marthe Francillon-Lobre, Gabriele s'adonne à Paris à la verrerie dans son atelier de l'avenue de Suffren<sup>1250</sup> ou plus tard au dessin de bijoux ou menus objets qu'il fera réaliser par des artisans du Vittoriale et surtout à la décoration d'intérieur, qui sa vie durant, se métamorphosera d'appartements en maisons, jusqu'à aboutir à son chef d'œuvre, le musée de lui-même, sis à Gardone Riviera.

---

<sup>1247</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.658.

<sup>1248</sup> Anna de Noailles préfacera ainsi, en mai 1930, les dessins et aquarelles de Rabindranath-Tagore (1861-1941) lors de son exposition à la galerie Pigalle. « (...) *Tandis qu'il composait ses livres mêlés d'invisibles astres, l'œuvre picturale de Tagore s'amassait autour de lui comme une foule dansante, inconnue de sa raison et qui venait de tous les points du monde aborder à son île sereine.* »

<sup>1249</sup> L'exposition « *Goûter au Paradis. Anna de Noailles et les rives du Léman* », proposée par la ville d'Évian du 13 avril au 3 novembre 2019 à la Maison Gribaldi, permettait de découvrir un large choix de pastels réalisés par la poétesse.

<sup>1250</sup> « D'Annunzio m'a montré des vases qu'il a faits, car il est verrier lui-même. Il a un atelier de verrerie, avenue de Suffren » in Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.275, note du 13 octobre 1914.

## a-1 Le musée noaillien

Anna de Noailles fut très amplement représentée en son temps et les plus grands artistes œuvrèrent à la représentation de son image, nous permettant de suivre son évolution physique ; de son plus jeune âge avec les photographies de Reutlinguer<sup>1251</sup> à celles de Man Ray<sup>1252</sup> en 1927, de la jeune fille posant, étendue sur un divan de velours et soie pour Antonio de La Gandara en 1899<sup>1253</sup> aux photographies de convalescence, blême, les cheveux défaits et reposant dans son lit de la rue Scheffer, la poétesse nous livre facilement son intimité.

Ce qui frappe, de prime abord, lorsque l'on se penche sur les albums de photographies, les gravures, les sculptures ou les multiples peintures, est leur infinie variété. Du plus éloquent des portraits dits « mondains », celui de Laszlo<sup>1254</sup>, lisse, glacé, dans lequel Anna, décolletée, fixe vertigineusement son visiteur avec un air de défi, au portrait de Forain<sup>1255</sup>, son préféré<sup>1256</sup>, dont la main cabrée, le visage mélancolique, le vêtement et le grand chapeau noirs se détachent sur un fond de paysage cendreuse -mer ou vallée brumeuse ?- le personnage se décline en autant de variations qu'un musicien saurait donner d'un thème.

Anna de Noailles appréciant particulièrement demeurer en position allongée, ou reposant à demi sur un mobilier confortable est représentée, dans les seules peintures, par La Gandara<sup>1257</sup> en 1899 dans un désordre de soie rosée, logée sur une petite banquette de bois doré supportant un vaste coussin à volants, par Ignacio Zuloaga<sup>1258</sup> en 1913 sur un lit de soie verte dont les deux

---

<sup>1251</sup> Léopold-Émile Reutlinguer (1863-1937), photographe présent dans l'album Francillon-Lobre « *portraits de la Comtesse de Noailles* », BNF, département Estampes et photographies.

<sup>1252</sup> Emmanuel Radinsky, dit Man Ray (1890-1976) dont les photographies d'Anna sont conservées au Centre Georges Pompidou, Paris.

<sup>1253</sup> Anonyme, Anna de Noailles posant pour La Gandara, photographie, procédé argentique, 1899, Paris, BNF.

<sup>1254</sup> Philip Alexius de Laszlo (1869-1937), peintre britannique d'origine hongroise, réalisa le portrait d'Anna en 1913, conservé au Musée d'Orsay. Voir en Annexe.

<sup>1255</sup> Jean-Louis Forain (1852-1931), peintre français, il réalisa des études et un portrait d'Anna en 1905, conservé au musée Carnavalet, Paris. Voir en Annexe.

<sup>1256</sup> Conservé dans le propre appartement de la poétesse, il sera légué en 1980 par le comte Anne-Jules de Noailles, son fils, au Musée Carnavalet.

<sup>1257</sup> Antonio de La Gandara (1861-1917), réalisa ce portrait en 1899, conservé à Beauvais, dans le musée départemental de l'Oise.

<sup>1258</sup> Ignazio Zuloaga (1870-1945), Musée des Beaux-Arts de Bilbao, Espagne.

rideaux épais ouvrent sur un ciel menaçant, par Clémentine-Hélène Dufau<sup>1259</sup> en 1914, sur un lit à décor symboliste au fond duquel une chimère évolue dans un jardin doré, par Jean de Gaigneron<sup>1260</sup>, toujours en 1914, dans le lit facilement reconnaissable de la chambre aux cretonnes de la rue Scheffer<sup>1261</sup>, près d'une pile d'ouvrages et enfin par Vuillard<sup>1262</sup>, en 1931, dans la même chambre-sanctuaire mais cette fois-ci à l'œuvre, la plume à la main, perdue dans un indescriptible désordre de lampes voilées, de meubles, de tissus et d'objets. Ce détail, qui pourrait passer pour anecdotique est pourtant essentiel pour saisir le mode opératoire du poète. Contrairement aux peintres expressionnistes, glissant leur chevalet pour aller peindre sur le motif, ou à d'Annunzio épris d'exploits sportifs et de voyages nombreux, Anna, en cela comparable à Proust<sup>1263</sup>, se fait raconter la vie et le monde, explore les sensations par le souvenir, retranscrit dans son lit les battements d'une vie intellectualisée. Cocteau en témoignera dans *Reines de la France* : « Innombrables furent nos conciliabules dans sa chambre Louis XVI. Cette idolâtre du soleil y vivait à l'ombre. Bref, couchée sur son lit comme sur le sable d'une plage, elle se rôtissait au soleil des morts. »<sup>1264</sup>

La poétesse de la vie antique, du voyage, de la nature, de l'amour, des expériences sensorielles, des renoncements aussi, et selon Maurice Barrès *le point le plus sensible de l'univers* accueille en elle les échos de cette vie non réalisée et les transcende en neuf volumes de poésie, trois romans et une multitude de préfaces et d'articles. Anna de Noailles, dont la version contemplative offerte par ces peintres ébauche la réflexion, est, dans la plupart de ses écrits un poète, un écrivain du songe, aux vers tracés par l'emmêlement du réel et des ailleurs qu'elle se réservait dans ce *Voyage autour de ma chambre*<sup>1265</sup> aux accents proustiens.

Il demeure bon nombre de lettres et de commentaires d'Anna sur ses séances de poses à publier et classer, offrant au lecteur les différentes étapes de la représentation du poète national et ses appréciations sur l'œuvre proposée.

---

<sup>1259</sup> Clémentine-Hélène Dufau (1869-1937), musée de Cambrai, France.

<sup>1260</sup> Jean de Gaigneron (1890-1976), musée Carnavalet, Paris.

<sup>1261</sup> 40, rue Scheffer, XVIème arrondissement de Paris, dernier domicile d'Anna de Noailles.

<sup>1262</sup> Édouard Vuillard (1868-1940), collection particulière.

<sup>1263</sup> Elle avait, de plus, conseillé à Proust un revêtement de liège afin d'isoler du bruit les murs de sa chambre. Les deux écrivains, bavards, se livraient à de longs « téléphonages » de chambre à chambre, afin de lutter contre l'isolement dû à leurs convalescences respectives.

<sup>1264</sup> Jean COCTEAU, *Reines de la France*, Grasset, Paris, 1952, p.117.

<sup>1265</sup> Récit autobiographique de Xavier de Maistre (1763-1852), paru en 1794.

Ainsi, dans une lettre à Jacques-Émile Blanche<sup>1266</sup>, datant de 1914, Anna mécontente du choix que fit l'artiste d'exposer une étude de son portrait plutôt que l'œuvre achevée expose sa définition de la représentation nationale :

Si beau que soit un morceau de peinture, peut-il concilier les antinomies du terme « portrait » qui signifie exactitude, minutie, pénétration, complaisance, vérité et poésie avec un magnifique exercice de peinture qui a plus de droit de s'exercer sur l'inerte, l'indéterminé et le fantaisiste ? Si vous aviez intitulé cette rude esquisse « une bretonne », la paysanne d'Ouessant, fût-elle charmante, n'aurait pas récriminé. Mais un visage qui a fait parler de lui a quelque chose de si net, de si senti, de traditionnel avec soi-même dirai-je, -qui empêche qu'on le présente à une foule venue pour admirer et aimer, sous le nouvel aspect d'un coup de bourrasque. Si La Tour ne s'était pas appliqué à rendre Mme de Warens délicieuse, toute en regard et en vapeurs, aurais-je été hier aux Charmettes, lirions-nous si souvent Rousseau ? Le portrait donne un témoignage ; s'il n'inspire pas confiance ou s'il étonne sans captiver, il n'est plus qu'un paysage, -où l'on ne voudrait peut-être pas aller !<sup>1267</sup>

Ainsi le *visage qui a fait parler de lui*, le visage du poète connu et reconnu doit être présenté à la foule muni des plus séduisants aspects ; l'on pense aux techniques de propagande des pays les plus autoritaires à la lecture de cette lettre ; Anna n'accorde aucune confiance à l'interprétation artistique, une représentation d'elle-même doit être claire et lisible, faisant immédiatement référence à la femme sensible et spirituelle mais aussi au personnage public, au chantre de la poésie française, à la Muse du cartel des Gauches. « Pourquoi rebuter le public par une effigie non séduisante, ou vouloir l'initier à la bonne peinture par une paradoxale physionomie, dont il ne retiendra que l'impression de surprise et de déplaisir ? » poursuit-elle avant d'égratigner un grand sculpteur qui n'eut pas le bonheur de lui plaire : « Rodin aussi a cru que les bustes barbares étaient les meilleurs ».

---

<sup>1266</sup> Jacques-Émile Blanche (1861-1942), peintre qui réalisa deux portraits d'Anna de Noailles ; un premier représente le poète avec son fils Anne-Jules en 1903, appartenant à la collection de la princesse Eugénie de Brancovan et le second Anna seule, voilée et à l'allure bohémienne, en 1914.

<sup>1267</sup> Lettre d'Anna de Noailles à Jacques-Émile Blanche, datée du Dimanche 12 avril 1914, Bibliothèque de l'Institut de France.

Le cas Rodin achève de définir le soin qu'Anna de Noailles -voulant dissimuler par une feinte coquetterie les raisons véritables de son refus- apportait à sa représentation publique. Qu'il nous soit permis de voir ici une stratégie « marketing » là où le poète objecte une simple raison de détail esthétique. Si le poète, sans exagérer, écrit au sculpteur de renom : « et je vous demanderais de poser de nouveau pour le buste immortel »<sup>1268</sup>, c'est qu'elle pense laisser, grâce aux mains prodigieuses de l'artiste : « Il suffit pour moi que vous y ayez posé une fois votre doigt sacré »<sup>1269</sup> un témoignage capital à son époque ainsi qu'aux générations futures. Ce n'est plus le seul buste d'une femme de lettres, mais une allégorie de la Poésie même, de l'Inspiration et de la Gloire réunies. Hélas, l' *atelier des Dieux* de la rue de l'Université ne se pliera pas à l'image artificielle, idéalement retouchée et complaisante désirée par Anna, qui, considérant le buste comme inachevé, presse Rodin de se remettre à l'ouvrage :

Cher et illustre maître,

Pouvez-vous, un de ses jours, me recevoir pour ce beau buste inachevé, que ma puérole coquetterie vous supplie de ne point exposer avant qu'il soit terminé. Tout votre divin génie y est déjà, mais non peut-être encore mon image.

Excusez-moi et croyez à mon infinie admiration.

Anna de Noailles<sup>1270</sup>

Mais Rodin, inflexible, ne modifie rien au génie de son buste de marbre -succédant aux esquisses composées de 7 terres cuites et de 4 plâtres- puis, ironique, intitule le portrait d'Anna : *Minerve archaïque*, dénonçant d'un trait rageur la grande méprise du poète quant aux courants nouveaux de l'art et sans doute son orgueil démesuré :

Madame la Comtesse Mathieu de Noailles,

Chère Madame, j'ai eu la mauvaise étoile de ne pouvoir vous plaire absolument, dans le marbre buste, votre portrait. Aujourd'hui votre buste vient d'être choisi pour aller au Musée Métropolitain de New-York<sup>1271</sup> ; je pense que vous donnerez permission de

---

<sup>1268</sup> Lettre à Auguste Rodin, datée du jeudi 29 mars 1906, bibliothèque de l'Institut de France.

<sup>1269</sup> Lettre à Auguste Rodin, datée de 1906, bibliothèque de l'Institut de France.

<sup>1270</sup> Lettre à Auguste Rodin, datée du samedi 11 janvier 1908, bibliothèque de l'Institut de France.

<sup>1271</sup> Le buste coûta 25000 francs.

l'appeler ou de votre nom ou du nom de Minerve<sup>1272</sup>, que le buste ne doit pas être un buste inconnu (sic).

Soyez assez bonne de me répondre un mot et en vous priant de recevoir mes hommages toujours affectueusement dévoués.

Auguste Rodin<sup>1273</sup>

Anna affolée, – le buste est cependant splendide et fort ressemblant- ne veut, pour ainsi dire, lui livrer son droit à l'image : « je vous prie instamment de ne le céder au musée qui le demande qu'après l'avoir modifié par une transformation qui ne laisse pas supposer que j'en ai été le modèle (...) il est (...) trop un portrait pour que le nom arbitraire de « Minerve » lui donne une suffisante impersonnalité. »<sup>1274</sup>, témoignage éloquent d'une exigence qui dépasse la simple coquetterie physique. La poétesse aurait invoqué, en privé, la scrupuleuse restitution anatomique de son nez Brancovan à la *courbe impérieuse*<sup>1275</sup> mais de telles précautions pour rendre méconnaissable un portrait exigent à n'en pas douter des intérêts supérieurs.

Il est vrai également qu'Anna trouva en Rodin un *ivrogne lucide, dont les manières l'avaient horriblement gênée. Comme elle avait voulu s'asseoir, Rodin avait déjà mis sa main dans le fauteuil. Rodin « un cochon ». Et le buste n'avait pas réussi.*<sup>1276</sup> mais là encore, les manières cavalières d'un artiste parviendraient-elles à justifier un tel acharnement à la destruction de son œuvre ?

Colette, succédant au fauteuil d'Anna à l'académie Royale de Belgique-, apporte un éclairage nouveau : la poétesse *eut, comme les princes autrefois, ses peintres officiels, de qui la plume ou le pinceau se vouèrent aux caractères évidents de sa personne ou de son génie.*<sup>1277</sup> et désire en brosser le portrait littéraire juste. Colette voudrait que son esquisse littéraire *fit*

---

<sup>1272</sup> On se rappelle que Jean Cocteau commence à surnommer Anna « *Comtesse Minerve* » dans une lettre du 14 juillet 1916 (in *Cahiers Jean Cocteau II*, Gallimard, 1989), surnom justifié par un temps de guerre ou évocation du buste de Rodin ?

<sup>1273</sup> Elisabeth HIGONNET-DUGUA, *Anna de Noailles, Cœur innombrable*, biographie-correspondance, Michel de Maule, Paris, 1989, p.215. C'est Thomas F. Ryan qui offrit au Metropolitan Museum de New-York le fameux buste d'Anna par Rodin. Il fut exposé sous le nom de « Madame X » puis sous le nom de la poétesse jusqu'à nos jours. Rodin expliqua par quelques notes les circonstances de son inachèvement et le refus dû à la « prééminence du nez ».

<sup>1274</sup> Lettre à Auguste Rodin, 1910, bibliothèque de l'Institut de France.

<sup>1275</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.225, note du 14 janvier 1912.

<sup>1276</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.243, note du 15 avril 1913.

<sup>1277</sup> Jean COCTEAU, *La Comtesse de Noailles, oui et non*, Perrin, Paris, 1963, p. 197.

autorité et que l'on vînt sur elle consulter le reflet authentique (...) la ligne creuse et amère qu'effaçaient sur commande les portraitistes d'apparat.<sup>1278</sup> Le caractère « officiel » et de « commande » laisse ici entrevoir les exigences esthétiques d'Anna, qui, moins préoccupée, malgré ses dires, d'une vraisemblance, que d'un idéal aux frontières de l'abstrait cède à l'attrait d'un art de propagande, lui assurant un passage aisé vers l'éternité : « J'aime encore mieux votre atelier de Paris où je suis immortelle. »<sup>1279</sup> écrira-t-elle à Zuloaga, complaisant.

Aussi l'auteur du *Blé en herbe*, donnant raison à Rodin, nous dessine un *nez fier et pincé*, un *nez à la fine et dure attache orientale*<sup>1280</sup> lorsque Claudel, coupant, parle d'un *nez en sécateur*<sup>1281</sup> et Cocteau, plus objectif, d'un *nez puissant, un bec, des narines aux fortes encoches, propres à respirer toutes les senteurs du monde.*<sup>1282</sup> Montesquiou, lui, préféra caractériser le regard : *l'œil d'Anna de Noailles qui vous regarde de face, même quand elle est de profil*<sup>1283</sup>, suivi de près par Cocteau : *Ces yeux postiches, ces yeux immenses ruissellent à droite et à gauche du visage horizontal.*<sup>1284</sup>

Un peintre, néanmoins, finit par achever une réconciliation entre apparat, vérité et poésie pour son *Anna de Noailles* de 1931 : Van Dongen<sup>1285</sup>. Cette huile sur toile aux vastes dimensions -196 x 131 cm- fut *le clou du Salon de 1931*, « *le pétard, le scandale* » selon un *chroniqueur contemporain*<sup>1286</sup>. L'œuvre de son *peintre ordinaire*<sup>1287</sup>, ainsi qu'aimait à se qualifier plaisamment Van Dongen -faisant référence aux peintres ordinaires du Roi, tel Poussin sous l'ancien régime, est en effet un modèle de provocation : Anna apparaît dans une longue robe de satin blanc, une bretelle rejetée sur le bras gauche découvrant sa poitrine jusqu'au sein. Le collier de commandeur de la Légion d'honneur, qu'elle venait d'obtenir le 11 janvier 1931 fait déborder l'insigne sur ce grand décolleté improvisé, donnant à dire à Cocteau : « Vous aurez l'air d'une

---

<sup>1278</sup> Jean COCTEAU, *La Comtesse de Noailles, oui et non*, Perrin, Paris, 1963, p.198.

<sup>1279</sup> Lettre d'Anna de Noailles à Ignacio Zuloaga, datant de janvier 1907, bibliothèque de l'Institut de France.

<sup>1280</sup> Jean COCTEAU, *La Comtesse de Noailles, oui et non*, Perrin, Paris, 1963, p.198.

<sup>1281</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.280, note du 5 janvier 1915.

<sup>1282</sup> Jean COCTEAU, *Portraits-Souvenir*, Grasset, Paris, 2013 (première édition 1935), p.159.

<sup>1283</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.237, note du 11 avril 1912.

<sup>1284</sup> Jean COCTEAU, *La Comtesse de Noailles, oui et non*, Perrin, Paris, 1963, p.86.

<sup>1285</sup> Kees Van Dongen (1877-1968) fut un peintre inspiré par le fauvisme, le postimpressionnisme et le pointillisme, il signa un portrait d'Anna au Salon de 1931, conservé par le Stedelijk Museum d'Amsterdam, Pays-Bas.

<sup>1286</sup> Gabriel BADEA-PĂUN, *Portraits de Société XIXe-XXe siècles*, Citadelles et Mazenod, Paris, 2007, p.191.

<sup>1287</sup> « Votre peintre ordinaire. Van Dongen. » lettre de Kees Van Dongen à Anna de Noailles, du 21 mai 1932, bibliothèque de l'Institut de France.

colombe poignardée »<sup>1288</sup> ; Anna elle-même se disait *assez contente de porter cette glorieuse mercerie* dont elle distribua à ses amis, suite à la réception du 15 février, différents morceaux, découpés dans le grand ruban de moire rouge.

Le grand portrait en pied officiel de la première femme Commandeur de l'ordre de la Légion d'honneur est un savant mélange d'autorité sensuelle ; le grand sautoir de perle, -objet fétiche déjà représenté en 1913 par Laszlo- s'enroule comme un serpent clair sur le seul gant noir porté par la poétesse, répondant au cou-de-pied de cuir de l'escarpin sombre, transperçant la robe. Le visage, aux grand yeux clignés et décisifs est bouleversant de souveraines pensées, la chair semble d'un or pâle ombré de vert et la bouche esquisse un sourire cerise correspondant aux volontés du commanditaire : « Je veux bien être divine, mais non triste, je prétends passer à la postérité en souriant. »<sup>1289</sup> enfin, la chevelure est bleue ainsi que celle d'Anna dans *l'Image*, l'un des poèmes-autoportraits du *Cœur innombrable*<sup>1290</sup> dont les vers entrent en résonance avec la vision de Van Dongen :

Tu leur diras que j'ai souvent	-Dis-leur comme ils sont doux à voir
Les paupières lasses et lentes	Mes cheveux bleus comme des prunes,
Qu'au soir je danse et que le vent	Mes pieds pareils à des miroirs
Dérange ma robe traînante,	Et mes deux yeux couleur de lune,
Tu leur diras que je m'endors.	Et dis-leur que dans les soirs lourds,
Mes bras nus pliés sous ma tête,	Couchée au bord frais des fontaines,
Que ma chair est comme de l'or	J'eus le désir de leurs amours
Autour de veines violettes ;	Et j'ai pressé leurs ombres vaines...

L'acmé du poète national, suivie de près par sa disparition -deux ans plus tard, le 30 avril 1933- se transcrit tout entière dans ce portrait et semble clôturer par un scandale glorieux le musée des représentations noailliennes.

---

<sup>1288</sup> « Sur vous cravate cesse d'être cravate, moire d'être moire, croix d'être croix – vous aurez l'air d'une colombe poignardée. » lettre de Jean Cocteau à Anna de Noailles, datée de Janvier 1931, in Cahiers Jean Cocteau, II, Gallimard, Paris, 1989, p.148.

<sup>1289</sup> Antoine BERTRAND, Les curiosités esthétiques de Robert de Montesquiou, Droz, Genève, 1996, p.420.

<sup>1290</sup> Anna de NOAILLES, op. cit, *L'image*, pp.97-99.

## a-2 le musée dannunzien

Ainsi que pour Anna, les photographies, extrêmement nombreuses de Gabriele d'Annunzio, nous permettent de suivre un parcours d'âges humains des plus complets.

Avant même de connaître gloire et célébrité, d'Annunzio prend plaisir à se mettre en scène, dès son plus jeune âge. Profitant de son prénom biblique, les premières photographies nous exposent un adolescent souriant, au fin regard en amande, aux cheveux bouclés, au corps menu mais gracile, tout en séduction, posant en berger des Abruzzes, en archange, en page de la Renaissance italienne, en joueur de sérénades<sup>1291</sup>. Jouant d'une certaine ambiguïté, il se souviendra plus tard de ce caractère androgyne qu'il lui plaisait de cultiver, en envoyant une photo datant de ses seize ans à sa mère « A mamma cara, questa imagine lontana del giovinetto che le somigliava » (À ma chère maman, cette lointaine image de l'adolescent qui lui ressemblait)<sup>1292</sup>. En 1888, âgé de 25 ans, Gabriele pose sous l'objectif de Francesco Paolo Michetti<sup>1293</sup> entièrement nu, dans une position des plus suggestives, qui n'est pas sans rappeler les clichés homoérotiques fameux que van Gloeden (1856-1931) et von Plüschow (1852-1930) réalisèrent en cette fin de siècle à Taormina et dans les ruines antiques de Sicile. Il est aussi vrai que cette photo scandaleuse, où le poète étale un sourire complaisant sous une moustache redressée en pointes, était destinée à Barbara Leoni, sa maîtresse des années romaines. Mais la nature érotique de cette série, prise sur la plage de Francavilla par son ami Michetti, laisse deviner un d'Annunzio libertin, insouciant, que son rôle de chanteur national condamnera à l'oubli ou tout du moins à la plus grande discrétion.

L'ère de l'impeccable dandy, du poète-esthète, trouvera en effet son accomplissement quelques années plus tard, suivie de près par l'image façonnée du poète-soldat qui, à partir de 1914, ne cessera d'entonner les hymnes du chanteur de la nation italienne.

La rencontre, durant l'été de 1880, avec Francesco Paolo Michetti est décisive pour d'Annunzio, qui verra en lui, au-delà du simple portraitiste, un professeur d'esthétique, d'histoire de l'art, un ami réunissant un cénacle d'artistes en son couvent de Francavilla al Mare. Peintres,

---

<sup>1291</sup> « *Beau comme l'archange* » in *d'Annunzio (1863-1938)*, catalogue de l'exposition au musée d'Orsay du 9 avril au 15 juillet 2001, Annamaria ANDREOLI et Anne PINGEOT, commissaires, Réunion des Musées Nationaux, Paris, 2001, pp.13-38.

<sup>1292</sup> « *Beau comme l'archange* » in *d'Annunzio (1863-1938)*, catalogue de l'exposition au musée d'Orsay du 9 avril au 15 juillet 2001, Annamaria ANDREOLI et Anne PINGEOT, commissaires, Réunion des Musées Nationaux, Paris, 2001, pp.13-38.

<sup>1293</sup> Francesco Paolo Michetti (1851-1929), peintre et photographe italien fortement lié à d'Annunzio.

sculpteurs, musiciens, écrivains, poètes s’y côtoient et permettent à d’Annunzio de baigner dans une atmosphère créatrice et transartistique.

Le visage de d’Annunzio, révélateur des ambitions progressives du poète, évoluera de la fine moustache de 1880 et d’une copieuse toison de cheveux bouclés vers une moustache très accentuée, en pointes, avec des cheveux coupés court en 1888, pour parvenir à la barbiche méphistophélique<sup>1294</sup> du buste de Troubetzkoy<sup>1295</sup> en 1892 ou du dessin de Michetti (1895). Le d’Annunzio, au faite de la gloire, devenu international, rasera - la calvitie aidant- définitivement ses cheveux à partir du tout début de siècle, accentuant un caractère martial qu’inaugurera le très beau portrait de Nunes Vais<sup>1296</sup>, datant de 1906.

La guerre donnera ensuite naissance à la légende du poète martyr ainsi que le représenta Ercole Sibellato (1881-1963), en son *Portrait de Gabriele d’Annunzio borgne regardant un coq qui tue un basilic*, huile sur toile 1916, conservé au Vittoriale degli Italiani. Le poète, nous l’avons vu, perdit un œil suite à une négligence de soins, consécutive à l’amerrissage difficile d’un hydravion dans la lagune de Grado, le 16 janvier 1916. Il sublimera cette épreuve en rédigeant le très beau *Notturmo*<sup>1297</sup> (Nocturne), la même année.

Enfin le visage, tout à fait martial, se défera de tout poil pour arriver au d’Annunzio sculptural, tout à fait glabre de la fin de la Première Guerre Mondiale jusqu’en 1938, ainsi qu’il seyait à ces années où le fascisme et le nazisme commençaient à déployer leurs faisceaux ; il *Commandante*, le poète armé dont la première page de l’*Illustration* du samedi 20 septembre 1919 laisse deviner la fougue : le bras levé supportant une main entrouverte, le visage au profil de médaille, les lèvres écartées du poète laissent tomber une harangue sur le Capitole romain. Ce visage à la Eric von Stroheim<sup>1298</sup>, se munit parfois d’un monocle afin d’en accentuer, s’il se pouvait encore, la sévérité. Le poète national n’aura de cesse d’arborer médailles, uniformes et tenues aux allures militaires -bottes noires, culotte de cavalier, manteau de cuir- afin d’illustrer et de justifier au regard du peuple italien mais aussi du monde, l’expédition de Fiume (1919-1920) et son rôle de Régent d’une cité-état utopique.

---

<sup>1294</sup> Ferdinand Bac (1859-1952) en profitera pour caricaturer d’Annunzio en diabolin, en 1911 au Cannel. Plume et crayon de couleur sur papier, Paris, collection particulière.

<sup>1295</sup> Paul Troubetzkoy (1866-1938), est un sculpteur moscovite surnommé le « Rodin russe » ; il livre un buste en bronze consacrant le poète au tournant du siècle.

<sup>1296</sup> Mario Nunes Vais (1856-1932), est un photographe italien à l’esthétique exigeante.

<sup>1297</sup> Gabriele d’ANNUNZIO, *Il Notturmo*, roman, Fratelli Treves, Milan, 1916.

<sup>1298</sup> Eric Oswald Stroheim, dit Eric von Stroheim (1885-1957), est un acteur, scénariste et réalisateur d’origine austro-hongroise.

C'est précisément en cet uniforme de « ardito » (hardi) qu'Enrico Marchiani<sup>1299</sup> le représenta en 1921 : un profil avantageux laisse arborer médailles d'or et galons tressés, la main gauche, élégante, est appuyée sur la taille tandis que les doigts de la main opposée serrent rageusement un gant de cuir blanc, et que la bouche grande ouverte, sous un visage aux traits crispés, au nez aquilin, semble jeter un cri. D'Annunzio qui laissa sa ville croate de Fiume-Rijeka, micro-état indépendant, derrière lui *manu militari*, dès 1920, oubliant là ses rêves de constitution et de cité idéale acquiert par cette toile une renommée et l'aura d'un héros romantique bravant le gouvernement italien et les victorieuses puissances alliées.

Mais le portrait le plus éloquent et offrant un troublant parallèle avec celui d'une poétesse amie, Anna de Noailles vue par l'œil de Forain<sup>1300</sup>, est assurément celui que nous devons au pinceau de Romaine Brooks<sup>1301</sup>. En 1912 l'artiste rencontrée à Paris deux ans plus tôt, offre une huile sur toile de d'Annunzio stupéfiante d'intériorité. Le poète, vu de face, simplement vêtu d'un costume anthracite et d'une cape noire, appuyé sur une rambarde invisible, semble suspendu dans un songe immense ; le regard lointain et détaché de l'observateur se confond avec les remous des vagues et du ciel brumeux, balayant le second plan d'une large palette grise et bleu sombre. C'est le poète de l'exil que Brooks s'est attachée à peindre, le poète en création et récréation de son art, le poète simple et nu, sans artifice, sans mondanité, escorté des seuls éléments.

Le portrait d'Anna de Noailles par Jean-Louis Forain (1852-1931), précédemment évoqué et datant de 1905<sup>1302</sup> tend un tel miroir à l'univers de Brooks qu'on les croirait issus, si ce n'est de la même main, du moins de la même pensée : la poétesse, entièrement vêtue de tissu noir, redresse un fier visage au regard puissant, ombragés par un vaste chapeau sombre. Le corps est également appuyé sur une balustrade invisible -*barricades mystérieuses* de ce silence poignant- et la main gauche, gantée, au geste féminin un peu plus cabré, repose comme celle de d'Annunzio, bien en évidence, se démarquant du corps en une sorte de vie indépendante. Le balancement voire le déhanchement sur la gauche des modèles est en tous points comparable, le regard lourd de pensée également ; il n'est pas jusqu'à la mer agitée du fond et le ciel menaçant qui ne s'assemblent dans ces symphonies de gris paraissant appartenir au même paysage côtier. Éloignés des conventions de leurs époques, des poses et des afféteries, ces deux portraits livrent l'âme nue,

---

<sup>1299</sup> Ce tableau appartenant à une collection particulière fut notamment utilisé pour la couverture de l'ouvrage d'Olivier TOSSERI, *La folie d'Annunzio, L'épopée de Fiume (1919-1920)*, Buchet-Chastel, Paris, 2019.

<sup>1300</sup> Voir en Annexe.

<sup>1301</sup> Romaine Brooks née Béatrice Romaine Goddard (1874-1970), est une peintre et portraitiste américaine. Le portrait de Gabriele d'Annunzio, huile sur toile de 1912, est conservé au Musée Sainte-Croix de Poitiers.

<sup>1302</sup> Huile sur toile, 100 x 91 cm, 1905, musée Carnavalet, Paris.

intemporelle des deux poètes, et c'est là leur force. Leurs deux vérités picturales plurent aux modèles et Anna de Noailles conserva sa vie durant le sombre portrait de Forain dans l'appartement du 40 rue Scheffer.

La mélancolie de cette fin de Belle Époque (1871-1914), laissa une empreinte des plus palpables dans nos tableaux de 1905 et 1912 ; une certaine interrogation de l'avenir semble flotter sur ces brumes de l'arrière-plan et nos poètes, nés au XIXe siècle<sup>1303</sup>, expriment sans doute ici, malgré eux, le mal-être inconscient d'un tournant de l'histoire.

Cette modernité visionnaire éprouva cependant ses limites dans l'appréciation d'Anna de Noailles lorsque Romaine Brooks fit son portrait, en 1908<sup>1304</sup>. Contrairement au portrait de d'Annunzio dont le cadrage à mi-corps laisse le poète évoluer dans une sorte de maelström cendreuse, celui d'Anna se focalise sur la tête et la partie supérieure de la poitrine, formant une sorte de buste sculptural. Le visage, bien que ressemblant, semble figé sur la haute tour que forme un cou à la démesure d'Ingres et prisonnier d'un casque de cheveux noirs, à la coiffure incertaine. La palette, toujours limitée au camaïeu le plus ingénieux de gris en appelle au dénuement absolu, encerclant un modèle sans ornement ni vêtement et que l'on pourrait croire prêt à monter à l'échafaud.

Anna, à la vue de son portrait exposé à la galerie Durand-Ruel en 1909, annonce tel un triomphe : « il est complètement raté ! », ce à quoi l'artiste répondit « Moi, je vous vois comme vous êtes, triste ! Vous êtes une déesse désabusée. Je voudrais à présent peindre votre âme et non votre peignoir »,<sup>1305</sup> mettant à jour les clartés psychologiques que la poétesse redoutait, tant au point de vue mondain qu'à celui de l'image léguée aux générations futures -sa préoccupation première.

## **b) La musique**

Parmi les multiples facettes du poète national, outre les discours officiels, les prises de position politiques, les journaux, les grands tirages de leurs œuvres, leurs portraits multipliés et l'espace publicitaire, les mises en musique de leurs poèmes témoignent assez de la reconnaissance d'une sphère artistique toute particulière. Le monde feutré des salons, qu'ils soient de Paris ou de province, apprécie l'art de la mélodie, importée du lied allemand au tout début du 19eme siècle.

---

<sup>1303</sup> Rappelons que Gabrielle d'Annunzio naquit le 12 mars 1863 à Pescara, en Italie et Anna de Noailles le 15 novembre 1876 à Paris.

<sup>1304</sup> Huile sur toile, dimensions inconnues, collection particulière.

<sup>1305</sup> Ferdinand BAC, *Intimités de la troisième République*, tome II, Hachette, Paris, 1935, pp.110-111.

Lorsque qu'un poète est choisi par un musicien, leur notoriété s'accroît de concert et l'on ne saurait dire si le musicien pille une œuvre reconnue pour profiter de son éclat ou si un poète est honoré du choix de ses vers par un grand musicien. Leur union sert également la cause nationale en des temps troublés ; que cela soit durant la Première ou la Seconde Guerre Mondiale, où pour un temps, la poétesse vécut un combat post mortem sur les portées d'Oboussier ou de Dutilleux.

Pour Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio, une moisson musicale considérable ne cesse de se redécouvrir encore aujourd'hui et laisserait place à une étude musicologique des plus intéressantes. Notamment pour les œuvres sœurs de Louis Vierne : *Éros*, opus 37, sur des vers d'Anna de Noailles et *Dal Vertice*, opus 41, sur des vers de Gabriele d'Annunzio datant respectivement de 1916 et 1917. Ces deux vastes compositions, pour voix et orchestre symphonique, semblent unir nos deux poètes par le choix littéraire précis d'un musicien à la réflexion logique. Vierne avait senti, par ce rapprochement des écritures et des lyrismes qu'il lui était nécessaire de cristalliser les vers de deux grandes figures de son temps ; la manière ambitieuse qu'il choisit entre toutes, la forme symphonique, laisse apercevoir la respective estime qu'il leur portait.

Pour aller plus loin, les compositeurs-interprètes de notre temps, comme Angélique Ionatos dans son disque *Eros muerte*, propulsent les vers d'Anna de Noailles dans une contemporanéité que les éditeurs lui refusaient il n'y a pas si longtemps encore. La musique que l'on accuse souvent de recouvrir les mots -l'on pense à la célèbre boutade de Victor Hugo « Défense de déposer de la musique le long de mes vers »<sup>1306</sup> qui, pourtant, doit être un des poètes les plus fréquemment mis en musique- donne à certains auteurs tombés dans l'oubli un éclat inattendu et les transportent, malgré eux, dans l'univers quotidien de personnes non destinées aux recherches universitaires. Cette richesse surprenante de la chanson internationale sert aujourd'hui les deux poètes dont les textes se retrouvent parfois sur de grands serveurs multimédia<sup>1307</sup>, comme en un jardin de hasard ouvert et sans prédéterminations.

#### *b-1 Le goût musical et les poèmes noailliens mis en musique*

---

<sup>1306</sup> Cette formule assassine, qui s'assimile à un écriteau public de salubrité, pourrait aussi bien être de Leconte de Lisle.

<sup>1307</sup> *You tube* ou *Dailymotion* par exemple, sites web d'hébergement de vidéos ou de musiques, véritables liens sociaux.

Anna de Noailles, nous l'avons vu, fut bercée dès son plus jeune âge aux accords de sa mère musicienne, la Princesse Ralouka de Brancovan<sup>1308</sup>, tenant un salon de musique 34, avenue Hoche et dans sa propriété d'Amphion sur les rives du lac Lémant. Il était donc naturel que ses vers trouvassent un écho chez les musiciens de son temps, nous citerons en premier les partitions de cette époque, qui, aujourd'hui encore se jouent et s'enregistrent.

Séduit par le recueil des *Éblouissement*, Camille Saint-Saëns signe, la même année de sa parution, 1907, deux mélodies aux éditions Durand. La première « *Violons dans le soir* »<sup>1309</sup>, dédiée à *Sa Majesté Alexandra Feodorovna, impératrice de Russie*, est un témoignage émouvant de la fin de Belle Époque et d'un monde qui allait bientôt disparaître, balayé par la Première Guerre Mondiale et la Révolution d'Octobre en Russie. Saint-Saëns effectue une coupe dans le poème de douze strophes et n'en conserve que cinq ; les quatre premières<sup>1310</sup> comme une exposition et la dernière comme une apothéose sensuelle du ressenti artiste : « Archets ! soyez maudits pour vos brûlants accords, / Pour votre âme explosive, / Fers rouges qui dans l'ombre arrachez à nos corps / Des lambeaux de chair vive... ».

Saint-Saëns afin de suivre au plus près le texte d'Anna de Noailles, décrivant les cris de cordes qui s'élèvent en un parc paisible, ajoute un poignant violon aux virtuosités tziganes dont les notes suraiguës font écho aux désastres du « brûlant archet enroulé de langueur », qui « gémit, souffre, caresse, / Poignard voluptueux qui pénètre le cœur / D'une épuisante ivresse ! »<sup>1311</sup>. Le compositeur, touché par la sensualité dévorante de la poétesse, a mis des soupirs et du feu dans cette musique qui unit les passages langoureux *molto tranquillo* au *stringendo* final, déchirant.

La même sensualité du *Soir romantique* qui jouxte *Violons dans le soir* dans la quatrième partie des *Éblouissements*, intitulée « La douleur et la mort » interpella le musicien qui choisit de ne pas les séparer et de livrer un chant *doux et passionné* mais cette fois-ci dans une version voix et piano, plus conforme aux romances suaves de cette époque et mondainement dédiée à *Madame la Comtesse de Maupeou*. Cette partition malheureusement fort datée, conserve pourtant six strophes sur les huit originales dans son ordonnancement et offre un dialogue typiquement noaillien, rythmé par le désir, son rejet et brillant du paradoxe final : Anna désire *qu'un jeune cœur / Fût ce soir près de (s)on épaule*, respirant sa romantique langueur, mais uniquement pour

---

<sup>1308</sup> Des musiques lui furent aussi dédiées comme *L'abandonnée, ballade rouméliote, À Madame la Princesse Bassaraba de Brancovan*, sur des vers de Claude d'Orcet et une musique de A. Zalbioni, non datée.

<sup>1309</sup> Voir en annexe.

<sup>1310</sup> Il supprimera cependant la quatrième strophe et fera suivre la troisième par la cinquième.

<sup>1311</sup> Anna de NOAILLES, *Les Éblouissements*, Calmann-Lévy, Paris, 1907, p.320.

lui asséner : « Ce n'est pas vous, / C'est toute la nuit qui me tente » et « Vous n'êtes qu'un adolescent, / C'est à la nuit que je dévoile / Mon cœur qui fond, l'or de mon sang, / Et mon corps triste jusqu'aux moelles. ».

Le désir rôde : « Le désir, sur la douce nuit, / Glisse comme une barque lente ». Désir aussi surprenant de détachement du corps mêlé de sensualité extrême. Et surtout cet ordre, cet impératif souvent répétés dans ses poèmes et par là même caricaturés<sup>1312</sup> : « Ne dites rien, je ne réclame / Que vous, que vos regards meurtris » ; la proie noailienne se voit réduite à une sorte de public muet et souffrant : « Soyez une âme qui se pâme, / Une bouche pleine de cris, / Et pleurez, mon enfant chéri... »<sup>1313</sup>. Assurément la musique de Saint-Saëns, dont l'air s'étire comme le chant précipité et long d'un violoncelle plongeant dans les graves pour s'étirer vers des aigus soutenus, n'apporte rien à la compréhension du drame psychologique de la comtesse de Noailles. Le changement de tonalité des deux dernières pages tente, malgré tout, de souligner le drame intérieur de la poétesse, mais le public ne retiendra, en définitive, qu'un air de salon fade et doux, ne se comparant en rien à l'éloquence des *Violons dans le soir*.

Dans les années de la Belle Époque, la parution du *Cœur Innombrable* (1901), de *L'Ombre des jours* (1902) des *Éblouissements* (1907) et des *Vivants et les Morts* (1913) ne touchèrent que peu de musiciens<sup>1314</sup>, les plus grandes productions lyriques datant des années 1920-1930, comme nous l'allons voir par la suite.

Notons cependant Georges Alary<sup>1315</sup> pour « O lumineux matin »<sup>1316</sup> en 1910, extrait du *Cœur innombrable* (p.41), Édouard Mignan pour « La Querelle »<sup>1317</sup>, extrait de *L'Ombre des jours* (p.95), André Bertagne pour « Attendrissement »<sup>1318</sup> en 1913, extrait de *L'Ombre des jours*, (p.23) et surtout Louis Vierne pour « Eros »<sup>1319</sup> en 1916, extrait des *Éblouissements* (p.30).

---

<sup>1312</sup> Voir en Annexe dans les caricatures *Duo à une seule voix*.

<sup>1313</sup> Anna de NOAILLES, op. cit., pp.317-318.

<sup>1314</sup> On regrette que le raffiné Reynaldo Hahn, proche de Proust et d'Anna n'ait laissé qu'une œuvre de circonstance, « *Selfiana* », berceuse créole, dédiée à Anne-Jules de Noailles, fils unique de Mathieu et d'Anna de Noailles, in *Berceuses pour piano à quatre mains*, Heugel, Paris, 1904.

<sup>1315</sup> Qui avait d'ailleurs déjà mis en musique un proche parent d'Anna de Noailles, Paul Musurus ; *Aube marine*, dédiée à Madame Auguez de Montalant fut éditée chez Durdilly, en 1901, à Paris.

<sup>1316</sup> Editions Durdilly, Paris.

<sup>1317</sup> Éditions Costallat et Cie, Paris, circa 1900.

<sup>1318</sup> Éditions Neyrat, Périgueux.

<sup>1319</sup> Publié bien plus tard, en 1925, aux éditions Henry Lemoine, Paris.

Cette ambitieuse composition, aux allures wagnériennes, dédiée à Madame Nelly Martyl<sup>1320</sup>, poème symphonique pour chant et orchestre fut créée le 24 mai 1923 par Thérèse Gabrielli et l'orchestre des Concerts Lamoureux, sous la direction de Camille Chevillard. La cantatrice mit la poésie d'Anna de Noailles comme la musique de Vierne sous le feu de critiques élogieuses.

Bernard Gavoty, célèbre critique musical et organiste de Notre-Dame de Paris, compare la poésie d'Anna au détriment de celle de Victor Hugo, illustrée par Vierne dans les *Djinns* op.35 et *Psyché*, op.33. :

Écrit sur un poème de la Comtesse de Noailles, *Eros*, op.37, abandonne le langage teinté d'emphase qui convenait à l'auteur des *Châtiments*. Ici le bric-à-brac romantique a fait place à un réalisme lyrique, suscitant des effets d'ambiance et non plus de ces coups de tonnerres hugoliens, qui incitent les musiciens à un usage immodéré de la cymbale et des frémissements d'archets. Dès les premiers vers :

Hélas ! que la journée est lumineuse et belle,  
N'est-il pas dans l'azur quelque éclatant bonheur  
Qui glisse sur la bouche et coule sur le cœur ?

on perçoit la sensuelle inquiétude, l'atmosphère de tristesse et de désir qui fut le thème essentiel de la géniale comtesse. Un long prélude orchestral y introduit -où se mêlent savamment l'incertitude, l'élan et ce tremblement délicieux de l'air à la fin d'un beau jour. L'entrée du soprano solo, sur les vers cités plus haut, est un miracle de justesse, qui émeut et qui trouble en même temps. Vierne excellait à peindre ces mornes désespérances, ces vagues écœurements que Proust, vers la même époque, évoquait avec une précision non moins hallucinante lorsqu'il commentait, littérairement, les « intermittences du cœur ». (...) Et quelle force suggestive dans la triste séduction qu'elle prête au Dieu de L'Amour :

Je suis le goût brûlant du sang délicieux,  
L'orgueil chantant et nu, l'absence de remords,  
Et le danseur divin qui conduit à la mort...

Cette passion – l'être tendu qui retombe avec, dans la bouche, un goût de cendre – Vierne la transpose en musique avec d'autant plus de bonheur qu'elle confirme

---

<sup>1320</sup> Nelly Martyl (1884-1953) est une artiste lyrique et infirmière française.

exactement son expérience personnelle et qu'il lui suffit un moment de se regarder vivre pour découvrir la meilleure des inspirations.<sup>1321</sup>

Plus proche de nous, Franck Besingrand, également biographe de Louis Vierne, voit, en 2011, un *Éros magnifique de délicatesse, de lumière et de sensualité. Sans aucun doute, le poème d'Anna de Noailles, où transparaît la désillusion propre aux amour inassouvies, a particulièrement nourri l'imagination de Vierne.*<sup>1322</sup>

Cette partition demeure sans nul doute la plus riche aussi bien que la plus délicate composée à ce jour et donne aux *Éblouissements* un éclat inattendu. Elle fut enregistrée en 2009 par Melba recordings, dans le disque *Turbulent Heart* (Cœur turbulent) avec le ténor australien Steve Davislim et le chef d'orchestre français Guillaume Tourniaire.

Troublante gémellité, Vierne a mis en musique Gabriele d'Annunzio, l'année suivante, en 1917, en une *Ode lyrique* pour ténor et orchestre que nous évoquerons dans la partie suivante.

La dernière œuvre vocale composée par Vierne, en 1930, est un cycle de mélodies pour chant et harpe intitulé *Quatre poèmes grecs*, opus 60, dont nous devons les vers à la comtesse de Noailles. Cette partition très appréciée, elle-aussi, jusqu'à nos jours, se compose des poèmes *l'Offrande à Pan*<sup>1323</sup>, *Le Repos*<sup>1324</sup>, *l'Offrande à Kypris*<sup>1325</sup> et la *Chanson pour Avril*<sup>1326</sup>, tous les quatre issus du premier recueil de la poétesse, paru en 1901, *Le Cœur innombrable*. Le lyrisme païen, les textes antiquisants mais avec le naturel de la vie - à l'inverse de ceux du *Primo Vere* (1879) de d'Annunzio, trop riches en détails et comme pastichés, séduisirent une dernière fois Vierne. Le choix judicieux de la harpe, intimiste et aux accords archaïsants, sert à merveille les confidences de ces jeunes grecques aux amours amères ou déçues.

Les années folles voient la création de dizaines de mélodies composées sur les recueils noailliens datant d'avant-guerre et accusant une sorte de retard mais aussi de permanence dans la lecture et l'appréciation des musiciens.

---

<sup>1321</sup> Bernard GAVOTY, *Louis Vierne, la vie et l'œuvre*, Albin Michel, Paris, 1943, pp.248-249.

<sup>1322</sup> Franck BESINGRAND, *Louis Vierne*, Bleu nuit, coll. « Horizon », Paris, 2011, p.176.

<sup>1323</sup> *Offrande à Pan*, in *Le Cœur innombrable*, op.cit., p.95.

<sup>1324</sup> *Le repos*, in *Le Cœur innombrable*, op.cit., p.141.

<sup>1325</sup> *Offrande à Kypris*, in *Le Cœur innombrable*, op.cit., p.107.

<sup>1326</sup> *Chanson pour Avril*, in *Le Cœur innombrable*, op.cit., p.155.

Robert Bernard signe en 1924 *Deux poèmes pour chant et orchestre : Silence en été*<sup>1327</sup> et *Extase*<sup>1328</sup>, dédiés à Mme de Noailles, tous deux issus des *Éblouissements*, paru en 1907. Marcel Delannoy, *Trois mélodies*<sup>1329</sup> dont une sur *les Plaintes d'Ariane*<sup>1330</sup>.

Il est singulier de noter à quel point ce texte<sup>1331</sup>, illustrant le désespoir d'Ariane abandonnée à Naxos et issu du deuxième recueil d'Anna, *L'Ombre des jours* (1902) put inspirer de musiciens :

G. Guérande, avec ses *Deux mélodies*<sup>1332</sup>, en 1921, Max d'Ollone avec ses *Trois mélodies*<sup>1333</sup> en 1922 et, plus récemment, Baptiste Pecorari<sup>1334</sup> avec ses *Mélodies d'Anna*, 2020.

*La Querelle*<sup>1335</sup>, également, issue de *L'Ombre des jours*, sera mise en musique par par Édouard Mignan en 1905<sup>1336</sup>, Hercule de Fontenailles en 1906<sup>1337</sup>, Joseph de Belloc<sup>1338</sup> également en 1906, R. de Foras<sup>1339</sup>, en 1907, Adolphe Borchard<sup>1340</sup> en 1924 et par Louis-Gustave Delabre<sup>1341</sup>, en 1938. Ce poème, étonnamment inspirant est composé de trois strophes mélodramatiques :

Va-t'en, je ne veux plus regarder ton regard,  
Voir tes yeux lointains et plus doux que la nue,  
Ta joue où les rayons du jour d'or sont épars,  
Ta bouche qui sourit et qui ment, ta main nue...

---

<sup>1327</sup> Anna de NOAILLES, *Les Éblouissements*, op.cit., p.110.

<sup>1328</sup> Idem, p.125.

<sup>1329</sup> Marcel DELANNOY, *Trois mélodies*, Heugel, Paris, 1929.

<sup>1330</sup> Anna de NOAILLES, *L'Ombre des jours*, op.cit., pp.107-109.

<sup>1331</sup> Que nous reproduisons en Annexe.

<sup>1332</sup> G.GUÉRANDE, Deux mélodies, « *La détresse* » ( in *L'Ombre des jours*, p.157) et « *Les plaintes d'Ariane* » (idem, p.107-109), Heugel, Paris, 1921.

<sup>1333</sup> Max d'OLLONE, *Trois mélodies*, « *Plaintes d'Ariane* », « *Jeunesse* », « *Guitare* », Heugel, Paris, 1922.

<sup>1334</sup> Baptiste PECORARI, *Mélodies d'Anna*, « *Balade d'Anna* », « *Plaintes d'Ariane* », « *Mélodie* » in Anna de Noailles, *Les Forces Éternelles*, op.cit., p.286, Paris, 2020, à paraître.

<sup>1335</sup> « *La Querelle* », in *L'Ombre des jours*, op.cit., pp.95-96.

<sup>1336</sup> Édouard MIGNAN, « *La Querelle* », Costallat, Paris, 1905.

<sup>1337</sup> Hercule de FONTENAILLES, « *La Querelle* », Rouart, Paris, 1906.

<sup>1338</sup> Joseph de BELLOC, « *La Querelle* », opus 13, J. Robert, Béziers, 1906.

<sup>1339</sup> R. de FORAS, « *La Querelle* », C.Roux, Antibes, 1907.

<sup>1340</sup> Adolphe BORCHARD, « *La Querelle* », mélodie pour chant et piano, Evette et Schaeffer, Paris, 1924.

<sup>1341</sup> Louis-Gustave DELABRE, « *La Querelle* », Durand, Paris, 1938.

Va-t'en, éloigne-toi de mon désir ce soir,  
Tout de toi me ravit, m'irrite et me tourmente.  
Loin de tes bras, trompeurs et chers, je vais m'asseoir  
Dans la plaine assoupie où se bercent les menthes.

Et là, oubliant tout du mal que tu me fais,  
J'entendrai, les yeux clos, l'esprit las, le cœur sage,  
Sous les hêtres d'argent pleins d'ombre et de reflets,  
La respiration paisible du feuillage...<sup>1342</sup>

La violence contenue dans ce petit drame sentimental en deux actes séduisit les musiciens par une économie de moyens remarquable ; à la bataille succède l'apaisement soudain d'une nature réconfortante, thème central de la poétesse. Le compositeur peut ici brosser un bel effet de contraste, passant comme Adolphe Borchard, d'un *double forté* à un *dolce calmato* saisissant.

Parmi la masse de compositions, toutes époques confondues -une cinquantaine répertoriées- les seules usant de poèmes publiés par Anna après-guerre dans *l'Honneur de souffrir* (1927) sont celles de Robert Oboussier, pour le cycle *Vie et Mort / Leben und Tod*<sup>1343</sup> et d'Henri Dutilleux pour son poignant *Regard sur l'infini*<sup>1344</sup>.

Publiés en 1943 et 1944, l'on peut voir dans ces textes choisis un hymne voilé à la Résistance et aux héroïsmes confidentiels de cette époque.

Il est vrai qu'Alexandre Georges s'était déjà servi du poème *La Paix*<sup>1345</sup>, issu des *Forces Éternelles* (1920), écrit le 11 novembre 1918, pour composer une *Ode à la Paix universelle* pour soli, chœur et orchestre et avait fait entrer Anna dans un rôle de poète national, au service d'une cause internationale. Gabriele d'Annunzio, lui-même avait fait publier le 5 mai 1915 dans le Figaro, *Quatre Sonnets* composés pour la France, dont le dernier, belliqueux, s'achève sur *Frappez, Français, frappez ! C'est mon commandement*. Le premier sonnet, christique :

---

<sup>1342</sup> « *La Querelle* », in Anna de NOAILLES, *L'Ombre des jours*, op.cit., pp.95-96

<sup>1343</sup> Robert OBOUSSIER, *Vie et Mort, Leben und Tod*, cycle de douze mélodies pour contralto et piano, Zurich, 1944.

<sup>1344</sup> Henri DUTILLEUX, *Quatre mélodies*, « *Regards sur l'infini* », Durand, Paris, 1943.

<sup>1345</sup> Alexandre GEORGES, « *Ode à la Paix universelle* », pour soli, chœur et orchestre, Paris, 1928.

« Ont-ils haussé l'éponge âcre au fer de la lance » sera bientôt mis en musique par Victor Larbey<sup>1346</sup>, pour chant et piano avec *une déclamation large et expressive*.

Le poème choisit par Dutilleux en 1943 et qu'il intitule « *Regards sur l'infini* » ne porte en vérité aucun titre dans le recueil si ce n'est le numéro XLIX, son caractère paisible et tragique correspond à la fameuse mue d'écriture d'Anna de Noailles, au lendemain de la Première Guerre Mondiale :

Lorsque la mort, succédant à l'ennui,  
M'accordera sa secourable nuit  
Douce au souhait que j'eus de cesser d'être  
Je veux qu'en paix l'on ouvre la fenêtre  
Sur ce morceau de ciel où mon regard  
A tant prié l'injurieux hasard  
De m'épargner dans les joies ou les peines  
Dont j'ai connu la suffocante haleine.  
-Qu'à mes côtés se reposent mes mains,  
Calmes ainsi que les sages étoiles,  
Et sur mon front que l'on abaisse un voile,  
Pour l'honneur dû aux visages humains...<sup>1347</sup>

*L'Honneur dû aux visages humains*, écho au titre même *L'honneur de souffrir*, interpella le compositeur ; séduit par la grande humanité du poète, disparue en 1933, Dutilleux l'utilisa comme un cri dénonciateur, dénonçant en filigranes la masse d'atrocités commises durant l'occupation et toute la Seconde Guerre Mondiale.

Beaucoup de partitions demeurent encore inédites comme les *Quatre poèmes d'Anna de Noailles*<sup>1348</sup>, issus du *Cœur innombrable* (1901), mis en musique par Jacques de La Presle (1888-

---

<sup>1346</sup> Victor LARBÉY, *Sonnet d'amour pour la France*, poésie de Gabriele d'Annunzio, Compagnie française d'édition, Paris, 1921.

<sup>1347</sup> Anna de NOAILLES, *L'Honneur de souffrir*, XLIX, op.cit., p.82.

<sup>1348</sup> Jacques de LA PRESLE, *Quatre poèmes d'Anna de Noailles*, « *Il fera longtemps clair, ce soir...* », « *L'empreinte* », « *Le pays* », « *L'ardeur* », partition manuscrite détenue par les ayant droit, Paris, 1952.

1969) en mai 1952, ou «O lumineux matin »<sup>1349</sup> d'Émile Naoumoff (1962) dont la création dut assurée en 2019 par le Cercle Anna de Noailles.

Les chansons, pour finir, telles que celles de Patrick de Laurière (1928-2010) -*L'offrande* et *Jeunesse*<sup>1350</sup>- d'Angélique Ionatos (1954-2021)- *L'empreinte*<sup>1351</sup>- ou de Baptiste Pecorari (1991) -*Les mélodies d'Anna*<sup>1352</sup>- assurent une continuité, une diversité à l'œuvre poétique noaillienne dont le lyrisme séduit encore les acteurs de la musique actuelle.

#### b-2 La musique et d'Annunzio

« Si d'Annunzio ne dit pas avec Verlaine. : « De la musique avant toute chose, » à toute chose, il mêle de la musique. Il a fait des vers sur un morceau de Grieg et sur un adagio de Brahms. (...) Autant qu'à la sensibilité du poète, pour sa joie et quelquefois pour son tourment, la musique est unie à son imagination (...) on croirait par moment que l'écrivain est lui-même dans la musique. C'est elle qui l'environne, qui l'enveloppe et l'étreint. »<sup>1353</sup>, ainsi Camille Bellaigue présente-t-il dans un article détaillé, intitulé « D'Annunzio et la musique », l'envahissante passion du poète, à travers ses œuvres et sa vie.

Gabriele d'Annunzio laissa, de même, à Paris le souvenir d'un mélomane raffiné, pour qui la musique importait tout autant que la littérature et l'art. Il collabora avec plusieurs compositeurs français comme Raoul Pugno (1852-1914), Nadia Boulanger (1887-1979), Claude Debussy ou Louis Vierne.

Mêlant son imaginaire débridé à la réalité, il voulut entendre l'orgue de Notre-Dame de Paris et écrivit à Vierne, alors organiste titulaire, afin de lui demander *l'humble permission d'ouïr quelques instants le fracas mystique de son orgue pour le comparer à celui de « l'Archi-orgue » du maître verrier Dardi Seguso* » qu'il avait imaginé pour son roman<sup>1354</sup> *le Feu* (1900). Ces auditions musicales pouvaient mener d'Annunzio, comme Anna de Noailles dans des états

---

<sup>1349</sup> Poème extrait du *Cœur innombrable*, op.cit., p.41.

<sup>1350</sup> « *Offrande* », dont le véritable titre est « *Appel* », in Anna de NOAILLES, *Les Forces Éternelles*, op.cit., p.238 et « *Jeunesse* », in Anna de NOAILLES, *L'Ombre des jours*, op.cit., pp.3-5.

<sup>1351</sup> « *L'empreinte* », in Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable*, op.cit., pp.29-30, dans l'album *Eros Muerte*, Naïve, 2007.

<sup>1352</sup> « *Les mélodies d'Anna* », op.cit., 2020.

<sup>1353</sup> Camille BELLAIGUE, « *d'Annunzio et la musique* », *Revue des Deux Mondes*, 6eme période, tome 34, 1916, pp.188-204.

<sup>1354</sup> Bernard GAVOTY, *Louis Vierne, la vie et l'œuvre*, Albin Michel, Paris, 1943, p.284.

proches de la transe et éveiller en eux des pulsions d'écriture ou d'improvisations immédiates : « Notre-Dame vit, le lendemain soir, le spectacle, peu banal, en vérité, de deux grands romantiques déchaînant en son honneur leurs démons intérieurs, l'un improvisant à l'orgue une marche pompeuse, l'autre à demi fou de joie, en bas dans la nef, déclamant une harangue en latin, également improvisée, puis, tourné vers la tribune, concluant par un : Aloysie, gratias tibi reddo ! à faire crouler la nef. »<sup>1355</sup>

Ne pouvant se limiter aux seuls concerts donnés, aux seules œuvres choisies, Gabriele avait besoin de se mêler à la composition elle-même, à l'art total que représente l'opéra. Dans une frénésie créatrice, le poète attaque en 1910 deux collaborations musicales de front : le *Martyre de Saint Sébastien*<sup>1356</sup>, dédié à Maurice Barrès, avec une musique de Claude Debussy pour ballet avec voix solistes et chœur mixte et *La ville morte*<sup>1357</sup> avec Raoul Pugno et Nadia Boulanger, récit tragique en quatre actes, dédié à Sarah Bernhardt *qui eut un soir dans ses yeux vivants la cécité des statues divines*<sup>1358</sup>.

Les séances de travail, parfois houleuses, donnaient lieu à des trouvailles déterminantes :

À une répétition, Claude Debussy et Gabriele d'Annunzio s'aperçurent, à un moment, que quelque chose manquait, qu'il y avait ce que l'on appelle au théâtre un « trou ». Debussy réclamait du texte, d'Annunzio de la musique ; chacun restait sur sa position. Tandis qu'ils discutaient à l'avant-scène dans l'ombre de la salle, Ida Rubinstein, qui répétait sur le plateau en costume tailleur, leur proposa : - Je pourrais peut-être faire ça ?

Ça, c'était mimer le chemin de Croix. Et ce qui lui était alors inspiré était plastiquement si beau, malgré la robe de ville, que le poète et le musicien se prirent par la

---

<sup>1355</sup> Bernard GAVOTY, *Louis Vierne, la vie et l'œuvre*, Albin Michel, Paris, 1943, p.284.

<sup>1356</sup> Issue d'un mystère du moyen-âge et rédigée en une sorte d'ancien français par d'Annunzio, cette légende du martyr saint Sébastien comportait cinq actes pour une durée de cinq heures, véritable fusion des arts tournoyants dans le décor bigarré de Léon Bakst. Elle est toujours donnée de nos jours mais sous la forme de *Fragments symphoniques* orchestrés par André Caplet. Son caractère païen la fit interdire dans les jours précédant la première représentation par l'archevêque de Paris, Léon-Adolphe Amette (1850-1920).

<sup>1357</sup> *La ville morte*, tragédie en cinq actes, a pour thème les histoires d'amour croisées d'un archéologue, Léonard, de sa sœur Hébé, de son ami et collègue Alexandre et de sa femme, Anne, aveugle, au cœur des ruines de Mycènes. La première en 1914 n'ayant pu être donnée, c'est en 2005 que Mauro Bonifacio le créa au festival Chigiana de Sienne.

<sup>1358</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *La ville morte*, extraite des *Victoires mutilées*, trois tragédies, Calmann-Lévy, Paris, 1918.

main avec bonheur estimant que ce qu'ils cherchaient par la parole et la musique, la tragédienne venait de le trouver par le geste.<sup>1359</sup>

Anna de Noailles fut également sensible au charme de la musique expressionniste, à la suite d'une représentation de *Pelléas et Mélisande*, elle confiera à Mme Debussy : « Élevée dans le culte de Wagner, comment ai-je pu attendre si longtemps pour être subjuguée par Pelléas ? »<sup>1360</sup> Outre le goût commun de Gabriele et Anna pour la musique, ce sont également des choix personnels de compositeurs qui rapprochent les deux poètes en de nouvelles affinités.

Une collaboration avec Vierne en 1917, suivant de près la composition *Éros*, op.37, sur les vers d'Anna de Noailles de 1916 interroge sur la proximité des poètes dans la réception de leurs œuvres, en France, à la fin de la Belle Époque.

*Dal Vertice*, op. 41, ode lyrique inédite pour ténor et orchestre est une œuvre de circonstance que Vierne écrivit pour Gabriele d'Annunzio sur un poème original. C'est un billet écrit en souvenir d'une séance privée<sup>1361</sup>, donnée par Vierne, un soir de l'avant-guerre, plus exactement un concert d'orgue à Notre-Dame de Paris, sous les feux du couchant, que nous reproduisons ici :

Dans la mer immense / s'avance le reflet des sommets herbus / et des monts consacrés à la Fortune / et, en arc, image de la lune / s'ouvrent les golfes bleus et poissonneux. / Autour de ces courbes magiques / le soir assemble ses vapeurs vermeilles. / Des pics altiers, un à un, hors de l'eau / montent comme une apothéose. / Au-dessus des champs de la terre et de la mer / par vagues, lentement, un encens s'élève / au ciel, comme de mille autels, / Et moi, dressé parmi ces lueurs / le regard ivre, je crois embrasser, ô Italie ma mère / ton corps immense couché sur les flots.<sup>1362</sup>

Si le critique Bernard Gavoty doute de l'intérêt du texte et de la musique, qu'il nous soit permis ici de rendre hommage au choix qu'en fit le compositeur. Cette approche sévère demeure la seule disponible à ce jour, l'ode n'ayant jamais été donnée : « Le Lyrisme, éclatant, mais

---

<sup>1359</sup> André DAVID, 75 années de jeunesse, du vivant des héros de Marcel Proust, André Bonne, Paris, 1974, pp.151-152.

<sup>1360</sup> Idem, p. 153.

<sup>1361</sup> Séance d'orgue à Notre-Dame de Paris dont nous pouvons suivre la description dans l' Annexe.

<sup>1362</sup> Bernard GAVOTY, *Louis Vierne, la vie et l'œuvre*, Albin Michel, Paris, 1943, p.249.

confus, de celui-ci (d'Annunzio) ne devait guère inspirer l'artiste amoureux de clarté que fut Louis Vierne. Il apparaît, de fait, que cette œuvre ne doit point être retenue comme un de ses plus indiscutables titres de gloire. L'ambiance du poème a incliné le musicien vers un ton théâtral et des effets dramatiques, parmi lesquels il ne parvient pas à trouver le climat qui lui est naturel. »<sup>1363</sup>

Lorsque d'Annunzio se logea, en 1914, dans l'hôtel de Chalon-Luxembourg<sup>1364</sup>, sous-louant aux Luart un rez-de-chaussée qu'il bouleversa tout aussitôt au nom de *la désinfection esthétique*, son premier soin fut d'y installer un salon de musique muni d'une *épinette à double clavier et d'un clavecin signé Sébastien Erard*<sup>1365</sup>.

Tosi rapporte les sentiments acoustiques et esthétiques de d'Annunzio, qui en disent long sur la précision et l'exigence de son écoute :

Imaginez ma joie, (...) quand, à notre premier concert de musique de chambre nous découvrîmes que la salle avec ses cloisons de bois et son haut plafond était sensible comme une caisse de violon célèbre et semblait avoir été construite par un luthier plutôt que par un ébéniste... Une sonate de Giovanni Platti, de Michelangelo Rossi, une toccata de Frescobaldi, une sarabande de Couperin, une villanelle de Claude Lejeune, une chanson de Clément Jannequin ont ici une résonance si profonde et si juste qu'elles semblent effleurer directement notre âme sans passer par le chemin des sens. Et la mélodie se prolonge à travers la perspective du jardin comme dans ce tableau musical du Titien où les arbres imitent par leur alignement les tuyaux de l'orgue et semblent en prolonger les vibrations.<sup>1366</sup>

D'Annunzio eut soin, sa vie durant, de placer la musique au sommet des exigences intellectuelles de sa destinée mais aussi de celles de ses contemporains. En tant que régent du *Carnaro*, lorsqu'en 1919 il s'empara de la ville de Fiume, son premier soin, en tant que *poète national* et homme politique, fut de rédiger un «*Projet d'une nouvelle organisation de l'État libre de Fiume*, publié le 27 août 1920.

---

<sup>1363</sup> Idem p.250.

<sup>1364</sup> 26, rue Geoffroy-l'Asnier, Paris IV<sup>ème</sup>.

<sup>1365</sup> Michel FLEURY, « *Gabriele d'Annunzio à l'hôtel de Chalon-Luxembourg* », bulletin n°52 de l'Association pour la sauvegarde et la mise en valeur du Paris historique, 2<sup>ème</sup> trimestre 1982.

<sup>1366</sup> Guy TOSI, D'Annunzio en France au début de la Grande Guerre (191-1915), in-12, XI-207, 1961, p.89.

Ainsi, «*d'un peuple, petit par le nombre, mais fort de sa volonté que venait d'exprimer à l'Europe la plus grande voix d'Italie, le prince conquérant faisait, par culture, un grand peuple et, à l'exemple du législateur antique, donnait dans la cité future la plus large place aux Beaux-Arts.*»<sup>1367</sup>

Les articles 64 et 65, les deux derniers des ordonnances, *assignent à la Musique le premier rang moral et éducateur.*

D'Annunzio, avec une déconcertante liberté, assure que *Dès la Régence italienne du Carnaro, la Musique est une institution religieuse et sociale*<sup>1368</sup>, puis un galimatias poétique déroule ses convictions : *Tous les mille ans, tous les deux mille ans monte des profondeurs du peuple un hymne et il se perpétue (...) Le règne de l'esprit humain n'est pas commencé encore. « Quand la matière opérant sur la matière pourra remplacer les bras de l'homme, alors l'esprit commencera d'entrevoir l'aurore de sa liberté » a dit un homme adriatique, un homme de Dalmatie : l'aveugle voyant de Sébénico. Comme cri du coq excite l'aube, la musique excite l'aurore, cette aurore : excitat auroram. Cependant, dans les instruments du travail et du lucre et du jeu, dans les machines retentissantes qui elles aussi obéissent au rythme exact comme la poésie, la Musique trouve ses mouvements et ses plénitudes. De ses pauses est formé le silence de la dixième Corporation. L'on imagine sans peine l'ahurissement des habitants de la nouvelle cité-état, à la lecture de ces articles pour le moins sibyllins.*

L'article LXV, cependant, écrit avec plus de clarté, détaille l'institution de compagnies chorales et instrumentales avec subvention de l'État, l'édification d'une Rotonde *capable de contenir au moins dix mille auditeurs, pourvue d'amphithéâtres commodes pour le peuple et d'une vaste fosse pour l'orchestre et le chœur*<sup>1369</sup>. D'Annunzio, aux confins de l'utopie, promet enfin que *les grandes célébrations chorales et orchestrales (seront) « totalement gratuites » ainsi que par les pères de l'Église il est dit pour les grâces de Dieu.*

---

<sup>1367</sup> André DODERET, « *D'Annunzio, Législateur de la Musique* », article extrait de *La Revue Musicale*, numéro 3, Paris, 1<sup>er</sup> janvier 1927.

<sup>1368</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, « *Projet d'une nouvelle organisation de l'État libre de Fiume* » in André DODERET, « *D'Annunzio, Législateur de la Musique* », article extrait de *La Revue Musicale*, numéro 3, Paris, 1<sup>er</sup> janvier 1927, pp.1-2.

<sup>1369</sup> *Idem*, p.2.

Si d'Annunzio, on l'a vu, répandait la musique à ses intimes ou à la foule, s'il se promettait de construire des amphithéâtres des plus ambitieux<sup>1370</sup>, c'est que sa vision de la musique, pour ainsi dire universelle, ne se limitait pas à un usage bourgeois ou tempéré par des salles de spectacles, formelles. Il la souhaitait sans frontières et en percevait les murmures dans l'harmonie générale du monde, ainsi que nous le rappelle un passage de *Contemplation de la mort*<sup>1371</sup> : « Il y avait en moi, avec le silence, une attente sans angoisse. Et peu à peu un esprit musical pénétrait en moi. (...) Et soudain de la Lande immense une mélodie monta et se dispersa, une mélodie qui peut-être remplissait déjà toute l'ombre des arbres blessés mais que je n'entendis qu'à cet instant. (...) Elle montait, montait sans pauses. Et, peu à peu, sous le psaume sylvain, s'émut une musique faite de cris et d'accents, convertis en notes harmonieuses par je ne sais quelle vertu de la distance et de la poésie. C'étaient les bruits familiers qui avaient bercé ses<sup>1372</sup> songes agrestes de Castelvecchio : rires d'enfants, caquetages de servantes, abois de chiens, pas de chevaux, mugissement de troupeaux, grincements de charrettes. (...) Le psaume était sans fin. Tout paraissait monter, encore monter, toujours monter, dans le ravissement de ce chant. Le rythme de la Résurrection soulevait la terre. »<sup>1373</sup>. Camille Bellaigue, voyait en d'Annunzio un « homme pour qui le monde sonore existe » et pour qui « le monde des sons, ou des bruits, avant même celui de la musique véritable, est déjà non seulement une réalité, mais un enchantement. »<sup>1374</sup>, surprenant point commun avec Anna de Noailles qui confessait *combien elle aimait la musique, toute la musique, le bruit*<sup>1375</sup>. Le son, quel qu'il soit est donc un ailleurs pour les deux poètes, pour lesquels *une voix est dans tout, un hymne sort du monde*.

---

<sup>1370</sup> Il parviendra malgré tout à se faire bâtir un théâtre à l'antique de belle facture, dans les jardins de sa dernière demeure, le Vittoriale degli Italiani, à Gardone Riviera.

<sup>1371</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Contemplation de la mort*, Calmann-Lévy, Paris, 1928.

<sup>1372</sup> D'Annunzio évoque le « doux Virgile de Romagne », Giovanni Pascoli (1855-1912), poète italien, disparu le 6 avril 1912.

<sup>1373</sup> Extrait de *Contemplation de la Mort*, op. cit., traduction d'André DODERET, in *La revue musicale*, numéro 8, 1<sup>er</sup> juin 1928, pp.130-131.

<sup>1374</sup> Camille BELLAIGUE, « d'Annunzio et la musique », *Revue des Deux Mondes*, 6<sup>eme</sup> période, tome 34, 1916, p.188.

<sup>1375</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, 25 février 1923, *Mercure de France*, Paris, 1985, p.406.

### c) L'espace publicitaire ou la réclame bon marché<sup>1376</sup>

« Mme de Noailles est une torpille. Elle vous jette de la poudre d'or, puis elle vous panse les yeux »<sup>1377</sup> Cette définition de Descaves pourrait tout aussi bien s'appliquer aux techniques de séductions publicitaires employées à outrance depuis la fin du XIXe siècle. Gabriele d'Annunzio ne sera pas en reste, innovant dans de perpétuelles recherches de slogans séducteurs, balayant une gamme de produits des plus éclectiques.

Un des usages plaisants que firent nos deux poètes de leurs célébrités et de leurs statuts officiels de poètes nationaux est certainement celui de la publicité, autre que littéraires ou politique, mais bien à but commercial. Celle que l'abbé Mugnier surnommait *Mme Réclamier*<sup>1378</sup>, agaçait même ses contemporains par l'usage abusif qu'elle pouvait en faire : « Mme de Caillavet m'a parlé aussi de Barrès qui n'a mis en commun avec Mme de Noailles que le goût effréné de la réclame. S'ils se donnent rendez-vous, c'est, dit-elle, dans des agences de publicité »<sup>1379</sup> lit-on dans son *Journal*, à la date du 30 mars 1909. Mme de Caillavet exagère à peine en effet et que cela soit pour le vin Mariani - ancêtre du Coca-cola<sup>1380</sup>, les mousselines imprimées *Descours et Genthon* - en septembre 1930, sur une affiche publicitaire, Madame la Comtesse de Noailles pose dans un modèle de Poiret pour ces fabricants de soieries et griffe d'octosyllabe leur mousseline bigarrée : « *De quelle Asie est-il issu / Le palmier bleu du clair tissu ?* »<sup>1381</sup> - Anna donne volontiers son portrait, sa signature, ou quelques vers aux grandes maisons parisiennes.

La mode fut aussi l'une des cordes sa lyre, surtout par l'usage excentrique qu'elle sût en faire : « Le poète des Éblouissements était vêtu d'un kimono vert. <sup>1382</sup> », assure l'abbé Mugnier en juillet 1912, ainsi que l'attestent les très nombreuses photographies la représentant avec des créations osées telles qu'un chapeau à ailettes d'Hermès ou un ensemble à damier blanc et noir.

---

<sup>1376</sup> On peut consulter avec profit les actes des journées d'études « *Les poètes et la publicité, 19eme-20eme siècles* », ayant eu lieu à la Sorbonne Nouvelle, du 15 au 16 janvier 2016.

<sup>1377</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, 28 décembre 1912, *Mercure de France*, Paris, 1985, p.249.

<sup>1378</sup> Jeu de mot avec la célèbre Mme Récamier (1777-1849), salonnière et femme de lettres.

<sup>1379</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, 30 mars 1909, *Mercure de France*, Paris, 1985, p.179.

<sup>1380</sup> Reproduits en Annexe.

<sup>1381</sup> Reproduits en Annexe.

<sup>1382</sup> *Idem*, 4 juillet 1912, p.243.

Qu'elle soit *étrangement costumée avec une sorte de crinière qui ondulait à chaque mouvement de sa tête*<sup>1383</sup>, les cheveux *formant buisson, au-dessus de ses yeux, les voilant presque, coiffée de plumes montantes ou descendantes*<sup>1384</sup>, avec un *panier fleuri sur la tête*<sup>1385</sup> ou *vêtue d'un sac de bonbons du Jour de l'An* selon Cocteau, la divine comtesse se sert de la mode et de son excentricité comme d'un argument supplémentaire de réclame.

Mais la comtesse de Noailles se fait aussi éclectique, s'improvisant journaliste sportive comme en témoigne son article sur le tennisman Borotra qui remporta la coupe Davis à la France ; « Avec le concours du cœur » signé dans les Annales du 1<sup>er</sup> septembre 1932 l'exploration d'un univers inédit.

D'Annunzio est selon son biographe Maurizio Serra *précurseur dans la mise au point de techniques de promotion pour auteurs débutants, depuis qu'adolescent il fit annoncer par les gazettes qu'il était mort dans un accident de cheval pour élargir la diffusion de son premier livre de vers*. Serra ajoute : « *rare sont les produits de l'industrie italienne naissante, du mobilier au textile, de l'automobile à l'aviation, des parfums aux liqueurs, jusqu'aux eaux minérales et aux laxatifs, pour lesquels il n'ait inventé des noms ou des slogans lyrico-publicitaires bien rythmés et bien rémunérés.* »<sup>1386</sup>

Parmi ces vastes échantillons nous retrouvons pour l'alimentaire : les biscuits *Saiwa*, la liqueur *Aurum*, le cherry *Sangue Morlacco* (*nommé ainsi en l'honneur d'une population de bergers, d'origine nomade, qui habitaient le Carnaro*<sup>1387</sup> et qui a toujours été fidèle aux *Vénitiens*)<sup>1388</sup>, le mot « tramezino » pour transposer *sandwich* en italien ; pour la cosmétique, le fameux parfum *Acqua Nunzia* ; *Aurora*, pour un stylo plume haut de gamme, mais aussi des noms de grands magasins permettant de trouver avec aisance ces produits vantés : *La Rinascente* (ou « La Renaissance » en hommage à la reconstruction de cet établissement ayant subi un important incendie).

Massimiliano Bruzin-Ponte nous livre également la clef de *velivolo* (traduit par *vélivole* par Donatella Cross dans sa traduction de *Forse che si Forse che no*, 1910), *avion* selon d'Annunzio et *vigili del fuoco* pour les pompiers, encore utilisé de nos jours ; mais allant plus

---

<sup>1383</sup> *Idem*, 15 avril 1913, p.253.

<sup>1384</sup> *Idem*, 14 juin 1914, p.263.

<sup>1385</sup> *Idem*, 23 décembre 1917, p.323.

<sup>1386</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.17.

<sup>1387</sup> À la frontière Nord-Est de l'Italie.

<sup>1388</sup> Massimiliano BRUZIN-PONTE, « *Les poètes et la publicité* », actes des journées d'études des 15 et 16 janvier 2016, Université Sorbonne Nouvelle Paris 3, p.2.

loin encore et consulté par le sénateur Agnelli en personne, *il déclare en 1926 que, selon lui, l'automobile est un objet féminin. La définition du genre féminin de l'automobile, qui avait été d'abord considérée en italien comme étant du genre masculin (« gli automobili »), est recensée dans une publication de la Rivista Fiat (la revue Fiat) de la même année.*<sup>1389</sup> D'Annunzio, par sa sensibilité et la haute estime qu'il avait de lui-même et de son discernement, impose ainsi à la grammaire italienne le genre, jusqu'ici incertain, de mots à naître.

Mais il faut bien entendre que l'objet, pour d'Annunzio, se revêt d'une aura poétique, il veut *faire tomber la poésie dans la réalité quotidienne*<sup>1390</sup>, outre ses brillantes formules publicitaires ou guerrières – on se souvient du cri de guerre antiquisant « Eia ! Eia ! Alala », récupéré par Mussolini et digne aussi bien de la *cérémonie des Turcs* du *Bourgeois Gentilhomme* et de la devise martiale « Marciare non marcire » (« Marcher, ne pas pourrir »)<sup>1391</sup>, outre ses miraculeux slogans, le poète se veut aussi créateur d'objet, voire même designer avant l'heure.

Ne proposera-t-il pas des créations à l'abbé Mugnier le 13 octobre 1914, disposant selon ses dires d'un atelier de verrerie personnel, avenue Suffren<sup>1392</sup> ? ou bien encore ce formidable glaive d'ivoire, dessiné par sa main, réalisé par l'un des nombreux artisans dont il disposait au Vittoriale degli Italiani et envoyé à Anna de Noailles dans les années 1920 ?

Au-delà de l'aspect mondain et sans doute de propagande d'eux-mêmes, nos deux poètes voyaient aussi dans l'art publicitaire un moyen de redresser rapidement les écueils de leurs finances. Ainsi pour d'Annunzio, *le désir de vivre dans le grand luxe, le « vivere inimitabile » le met face à une accumulation de dettes. Pour cela, il resserre sa collaboration avec les journaux et n'hésite pas à mettre ses paroles au service de la société de consommation naissante, de l'industrie et de ce qui, en Italie, va prendre le nom français de « réclame »*<sup>1393</sup>. Pour Anna de Noailles, les finances se portent également au plus mal en 1923 : « La duchesse de Clermont-Tonnerre me disait qu'il y a un mois ou deux, on avait fait une saisie chez la comtesse de Noailles qui est « dans la dèche ». On a dû faire intervenir certaines personnes pour remettre tout en place. »<sup>1394</sup> et cette gêne correspond précisément au déploiement de publicité pour le vin Mariani, les magasins Felix Potin, les tissus Descours et Genthon ou le couturier Paul Poiret.

---

<sup>1389</sup> Idem, p.2.

<sup>1390</sup> Idem, p.8.

<sup>1391</sup> Pasquale CHESSA, *Dux*, Mondadori, Milano, 2008, p.97.

<sup>1392</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, 13 octobre 1914, Mercure de France, Paris, 1985, p.275.

<sup>1393</sup> Massimiliano BRUZIN-PONTE, « *Les poètes et la publicité* », actes des journées d'études des 15 et 16 janvier 2016, Université Sorbonne Nouvelle Paris 3.

<sup>1394</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.415, note du 17 mai 1923.

Si la publicité ne sert plus guère d'Anna de Noailles au XXI<sup>ème</sup> siècle, notons qu'une collection de parfums-hommage à d'Annunzio vient de voir le jour en Italie, inaugurée lors de l'exposition « *D'Annunzio e l'Arte del Profumo* » (D'Annunzio et l'art du parfum), ayant eu lieu du 14 avril 2018 au 27 janvier 2019 au Vittoriale degli Italiani, situé à Gardone Riviera, sur les bords du lac de Garde. *Odorarius mirabilis*, née de la collaboration de Bruno Guerri, Président de la fondation du Vittoriale et de Marco Vidal, héritier d'une grande dynastie de parfumeurs vénitiens, propose des parfums aux noms prometteurs : *Aqua Nuntia*, *Ermione*<sup>1395</sup>, *Divina Musa*, *Il Piacere*<sup>1396</sup>, *Notturmo*<sup>1397</sup>, *Il Fuoco*<sup>1398</sup>, pour la plupart issus des œuvres du poète, mais dont la présentation commerciale ne correspond en aucun cas aux thèmes des ouvrages annoncés<sup>1399</sup>.

*Il Fuoco*, parfum, se limite ainsi à « *l'emozione di un incendio* » (l'émotion d'un incendie), qui n'est pas exactement le thème du roman de d'Annunzio, évoquant la chute d'une grande actrice vieillissante, la Foscarina, plus exactement celle de son amante Eleonora Duse et la volupté partagée entre la disgrâce de celle-ci et l'espoir de transformer leur relation en création artistique supérieure aux teintes d'absolu ; *Il Piacere*, parfum, serait un *inno alla voluttà felice* (un hymne à l'heureuse volupté) quand d'Annunzio, ironique, choisit ce titre pour héberger les amours amères d'Andrea Sperelli, esthète désœuvré, à qui la solitude et le bonheur refusé donnent lieu de fin.

Quatre-vingts ans après la disparition du poète aux slogans sonores, la publicité s'empare de son nom, de son image poétique, pour en livrer des parfums dont les notices desservent l'œuvre, dont le flacon n'évoque pas la véritable ivresse de l'Acqua Nunzia, créée au tout début du siècle par d'Annunzio lui-même.

Cette eau de toilette, évoquée par Ugo Ojetti, son compagnon d'armes et ami<sup>1400</sup>, s'orne d'une devise : *Cutem fovet Virtutem movet* (réchauffe la peau / la personne, lui donne du mouvement) et se conserve dans une superbe fiole en verre de Murano, au bouchon doré, dessinée par Seguso, issu de la plus illustre famille de maîtres verrier de Venise. Le titre est un évident hommage au nom même de l'auteur, *Nunzia* se formant sur la deuxième partie de son patronyme.

---

<sup>1395</sup> D'après la fameuse *Ermione*, à laquelle d'Annunzio recommande de se taire dans *La Pioggia nel pineto* (la pluie sur la pinède, reproduit en Annexe), poème extrait d'*Alcyone*, op.cit., 1902.

<sup>1396</sup> D'après le roman *Il piacere* (Le plaisir), op.cit., 1889.

<sup>1397</sup> D'après les mémoires poétiques *Il notturno* (Nocturne), op.cit., 1916.

<sup>1398</sup> D'après le roman *Il Fuoco* (Le feu), op.cit., 1900.

<sup>1399</sup> Reproduits en Annexe.

<sup>1400</sup> Ugo OJETTI, *D'Annunzio, Amico-Maestro-Soldato*, Sansoni, Florence, 1957.

Ojetti nous rappelle qu'Ovide avait écrit lui-même un poème sur ses propres cosmétiques, tout en en livrant la recette « Gratta un corno di giovane cervo, una di quelle corna ch'esso perde a primavera, e prendine la sesta parte d'una libbra... » (râpe une corne de jeune cerf, une de celles qu'il perd au printemps et prends-en la sixième partie d'une livre) ; ce que d'Annunzio, plus moderne et connaissant la valeur des brevets d'invention et des sociétés anonyme se gardera bien de révéler.<sup>1401</sup> Ojetti décrit, enfin, la poigne entrepreneuriale de Gabriele : « et puisque les parfumeurs ordinaires, épouvantés, n'ont pas voulu lancer, comme il convenait au poète, cette eau précieuse, le poète fonda une société actionnaire avec laquelle nous pourrons tous, avec cent lires, l'aider à passer enfin de la poésie à l'action »<sup>1402</sup>, nous démontrant, une fois de plus, le sens inné des affaires dont fait preuve l'apprenti parfumeur, accusé par ailleurs d'être *trop américain* pour un *poète de la latinité*.

#### **d) Les pastiches**

Les pastiches constituent une source d'étude essentielle et souvent négligée, utile à une complète perception des auteurs au sein de leur époque, tant du point de vue de l'écriture et du style que du personnage-écrivain. Le pastiche comme un miroir déformant, le pastiche-caricature, utilise les travers d'un auteur et en tire ce qui conduira au comique le plus éloquent, à la manière d'un croquis de Sem ou d'une charge de Daumier. Il est en ceci précieux, désignant les raccourcis mentaux que le pasticheur a cru bon de devoir emprunter pour séduire rapidement son public. Le pasticheur est un excellent révélateur du style -souvent grossi, parfois paraphrasé- révélateur d'une pensée commune et qui, au-delà du sourire, peut asséner une critique littéraire nue.

Ainsi pour nos deux poètes à l'étude, seront fréquemment évoqués les poncifs néo-romantiques, le théâtre pompeux de d'Annunzio, la niaiserie de la muse potagère noailienne, son hypersensibilité ou le caractère d'un sentiment héroïque surdimensionné et hors contexte, leurs interminables périodes...

Une découverte capitale, ajoutant au lien d'Annunzio-Noailles se cachait dans une correspondance imaginaire entre nos deux poètes, fantasmée par Louis Martin-Chauffier dans ses *Correspondances apocryphes* (1923). Le choix de la correspondance est un révélateur essentiel ; et dans cet art du « moi sublime » cultivé par Anna et Gabriele, l'orgueil solitaire, l'ivresse du

---

<sup>1401</sup> Ugo OJETTI, *D'Annunzio, Amico-Maestro-Soldato*, Sansoni, Florence, 1957, p.27.

<sup>1402</sup> « E poiché i soliti profumieri, sgomenti, non hanno voluto lanciare, come convenia al poeta, quell'acqua preziosa, il poeta fonda una società per azioni e tutti con cento lire potremo aiutarlo a passare finalmente dalla poesia all'azione .» in Ugo OJETTI, *D'Annunzio, Amico-Maestro-Soldato*, Sansoni, Florence, 1957, p.27.

poète sur-romantique explose en longues gerbes, étincelantes et grotesques. Nous ne pouvions manquer de reproduire en intégralité cette fausse lettre d'Anna à Gabriele d'Annunzio, qui en plus d'accuser un rapprochement d'estime et amical entre nos deux auteurs, renseigne le public sur le ton très particuliers qu'ils pouvaient employer dans leur correspondance, ainsi que nous pourrons le voir dans la cinquième et dernière partie de cette étude.<sup>1403</sup>

Madame de Noailles à Gabriele d'Annunzio.

Parme, octobre 1921.

Prince du royaume de toute volupté ; maître des harpes d'or et des trompettes d'airain ; archange des batailles qui, planant au-dessus des champs, des mers et des montagnes où les hommes se massacraient, fis descendre du ciel sur leurs fronts carrés et pâles d'ardentes couronnes de poèmes ; divin archer, habile à percer de tes flèches empoisonnées et douces le sein des femmes tranquilles ; Olympien qui fis entendre à leurs oreilles jusqu'alors endormies les chants de leurs veines gonflées et les musiques embrumées que le vent d'amour et de mort, soufflant sur elles, apporte aux âmes désertes, avides et chaudes,

L'automne a roulé dans un manteau roux l'été blanc et couvert les feuilles d'un précieux voile d'or brûlant, afin que l'hiver ne les gèle pas. L'automne m'a emportée et cachée, loin des souffles noirs qui resserrent l'âme et la fendillent comme une vieille chose usée, dans cette Parme dolente, penchée sur son passé, insensible aux saisons. Elle est semblable aux soirs de passion, à la coulée paresseuse du sang dans les veines lasses, comme dans les canaux de Bruges, l'eau verte demeure stagnante pour refléter le mirage des siècles enfuis, à la paume ouverte de l'imagination, qui ne se refermera plus, mutilée des doigts pointus et souples du désir. Les belles créatures que tu as livrées aux âpres forces de la nature et aux jeux cruels d'hommes ardents au cœur glacé, laisseraient ici tomber leur âme, inutile et vidée de son fruit. La forme silencieuse de mon rêve s'élève sur une place déserte, entre quatre murs de palais clos, triste statue que personne ne saurait nommer. Le soir, je vais la visiter et je ne la reconnais plus. Je passe, au travers de l'automne, sous un ciel allongé, les rues tissent un ruban d'ombre, le soleil pâlassant altère l'ocre des maisons et le miel blond de l'air se dissout et devient subtil, aigu, avec une saveur de glace et de sel. Dans le silence argenté, la lune glissante pénètre à travers les

---

<sup>1403</sup> Cf. V° Vers la mort ou l'expérience de la perte, 4) la disparition des météores, a) Les dernières confidences.

volets fermés dans les chambres aux parfums obscurs et, furtive, dépouille les cœurs de ces richesses de la mémoire, qui sont si lourdes et si précieuses et qui écartent le sommeil. L'ombre qui glisse devant moi et dont je semble suivre le bleu mystère, paraît plus réelle que moi, reflet visible d'un fantôme altéré du sang noir et rond qui, pour un moment, lui rendra la vie, dessinera sur un ciel réchauffé, dans une lumière consistante, la forme harmonieuse de ses lamentations.

Dans ma chambre, les cuivres caressants des vieux meubles bruissent une berceuse italienne ; la sonorité des syllabes chantantes est assourdie, parce qu'elle vient de loin, des siècles ouatés où ces vieux meubles étaient jeunes. Sur la cheminée, une madone de plâtre sourit, délivrée jusqu'au matin des blasphèmes de ses vêtements aux couleurs violentes ; des rayons dorés prolongent mes doigts et ses paumes sont ouvertes, non pour saisir, comme les miennes, une proie fondante et glissante, mais pour répandre la fraîcheur lumineuse de ses bénédictions. Devant elle, âpre, desséché, mon cœur se contracte et se plisse ; il creuse en son milieu un sillon avide ; ses lèvres se tendent vers la source de beauté, afin qu'elle daigne choisir pour y lancer son flot la belle coulée de ce lit sinuant dans la chair meurtrie.

Le sifflet d'un train poignarde le silence. Sa pointe extrême brisée par le soudain gémissement de la nuit blessée, l'arc de mon désir se détend. Ce n'est point de paix et de vie que mon âme a besoin, mais de cette mortelle douceur qu'on trouve à se désaltérer dans l'eau pure et glacée, qui étincelle, sur les cimes, au creux d'un bel étang, serti de neiges silencieuses, éclairées de fleurs blanches si pures qu'un seul regard humain les ternirait. Les filles échevelées du génie dansent sur sa rive, sans trêve, sans fatigue, passionnées et froides. À de rares intervalles, un visiteur, venu de la terre, franchit les libres espaces. ; les gardiennes éternelles le reconnaissent toujours, il a toujours même visage. Il boit à la source merveilleuse et quand il redescend, parmi ceux qui se croient ses frères, son âme glacée ne sait plus frémir, mais sa voix pure fait chanter, dans le fond des âmes humaines, le chœur des violons secrets. J'y fus jadis, j'y veux y retourner sans tarder. Père de toute poésie, ne viendras-tu pas m'y attendre ?

Anna de Noailles.<sup>1404</sup>

---

<sup>1404</sup> Louis MARTIN-CHAUFFIER, *Correspondances apocryphes*, Plon, Paris, 1923, pp.218-223.

Tous les poncifs noailliens sont réunis en faisceaux : l’apostrophe héroïque du *Prince du royaume de toute volupté*, l’archange des batailles et l’*Olympien* exagèrent à peine la réalité de la correspondance véritable dans laquelle Anna de Noailles qualifie d’Annunzio de *Sublime et consolant ami*<sup>1405</sup>, ou d’*Illustre et magnifique ami* (p.7) ; d’Annunzio, en réponse, apostrophait Anna de Noailles par un pompeux *Divine Amie, grande sœur castaldienne, douce et redoutable Anna* (p.8). Martin-Chauffier ne pouvait pas avoir eu connaissance de ce ton grandiose, sa *Correspondance apocryphe* datant de 1923 et les lettres de la correspondance réelle de 1929 ; nous sommes donc en présence d’un exercice parfaitement réussi. Le plagiaire, usant de sa connaissance littéraire des deux auteurs, de celle de leurs caractères extravertis, de leur orgueil mais aussi de leur humour<sup>1406</sup>, parvient à écrire au plus juste et à nous transmettre une vérité qui servirait un lecteur non averti à identifier ou du moins à reconnaître les particularités sur-lyriques de nos poètes.

S’ensuivent les considérations sur l’automne parmesan, les innombrables allégories et comparaisons, l’habituelle et attendue mélancolie nocturne, le sentimentalisme effréné ; une approche très personnelle des arts décoratifs dans laquelle les *cuivres caressant des vieux meubles bruissent une berceuse italienne* ou une madone de plâtre se voit *délivrée jusqu’au matin des blasphèmes de ses vêtements aux couleurs violentes* avant que le sifflet d’un train ne *poignarde le silence*. L’image du train et la sonorité du sifflet sont eux-aussi des résurgences noailliennes que l’on retrouve notamment dans *L’Ombre des jours* (1902) : « Un train siffle et s’en va, bousculant l’air, les routes (...) Il siffle, quel appel, vers quelle heureuse Asie ! / Ah ce sifflet strident, crieur des beaux départs ! »<sup>1407</sup> ou dans *Les Éblouissements* (1907) : « J’entends le cri montant et dur des trains qui passent... »<sup>1408</sup>. Tout un arsenal noailles est mis en place et l’on sent que Martin-Chauffier a bien peaufiné son texte : « âpre » (adjectif sine qua non pour Anna), « l’arc de mon désir se détend », se relève entre autres dans le *Cœur innombrable* : « Éros a

---

<sup>1405</sup> Guy TOSI, *Anna de Noailles et Gabriele d’Annunzio (correspondance inédite)*, Quaterni Dannunziani, fascicolo XII-XIII, 1958, p.9.

<sup>1406</sup> On ne mesurera jamais, en effet, les parts d’autodérision et d’orgueil réel habitant l’écriture d’Anna et de Gabriele. Ces deux facettes sont si liées qu’on ne peut clairement les accuser, l’un l’autre, de claire ironie ou d’orgueil aveugle. Sans doute le ton adopté est le fruit d’une longue décantation littéraire mêlée à leurs caractères altiers. On connaît les changements de style -souvent sarcastiques- de ces auteurs dans leur correspondance familière et le ton des lettres d’apparat. Ces ruptures participent à l’élaboration de personnages crépusculaires, incertains, âmes du XIXème siècle égarées -entre grandeur et dérision- dans le tumulte et les changements radicaux du XXème siècle en marche.

<sup>1407</sup> Anna de NOAILLES, *L’Ombre des jours*, « *Les voyages* », Calmann-Lévy, Paris, 1902, pp.41-45.

<sup>1408</sup> Anna de NOAILLES, *Les Éblouissements*, « *Trains en été* », Calmann-Lévy, Paris, 1907, p.177.

tendu l'arc meurtrier de sa bouche »<sup>1409</sup> et « l'eau pure (...) sur les cimes » dans *Les Éblouissements* : « Où l'on goûtait, buvant l'aurore sur la cime, / La divine pudeur de se sentir sublime ! »<sup>1410</sup>. Et cette cime précisément nous entraîne vers une autre découverte où le couple d'Annunzio-Noailles, cette fois-ci codé, apparaît sous la plume de Paul Reboux et Charles Muller dans *À la Manière de...*<sup>1411</sup>

Le pastiche consacré à Gabriele d'Annunzio, *Le mythe de Pasiphaé*<sup>1412</sup>, présente deux personnages particulièrement savoureux : Lydio Bragheti – séducteur au nom éloquent- et la marquise Funicula. Ceux-ci, juchés sur un tandem crépitant, rapide, aventureux, évoquent les premières pages de *Forse che si Forse che no*<sup>1413</sup>, dans lesquelles Paolo Tarsis s'essaye à terroriser Isabella Enghirami en pilotant une voiture trépidante, risquant la mort à chaque obstacle. Celle-ci répète « Peut-être » deux fois en réponse aux questions du séducteur démoniaque ; Reboux et Muller connaisseurs de l'ouvrage, amplifient les redites et donnent à leur marquise de grotesques anaphores : « -Encore, encore ! -gémissait la marquise » (p.19), « -Encore, encore, encore !-redisait la gémissante » (p.19), « -Encore, encore ! -sanglotait l'impétueuse. »(p.20). Mais au-delà de cet écho du grand roman aéronautique et sportif d'annunzien, d'autres références, accablantes, nous mènent vers le couple Gabriele-Anna :

« Ensemble ils allaient vers l'Olympe » (p.20), « L'incontinent appetait violemment d'assister à l'exhumation des Immortels » (p.21), « La marquise vibrait d'attente comme l'auguste lyre dorienne »(p.24) rappelle fortement le poème *Les Héros*<sup>1414</sup>, extrait de la quatrième partie des *Éblouissements*, dans lequel Anna de Noailles *respire chez les géants*. La poétesse particulièrement inspirée *quitte le sol, (...) monte dans l'espace et (...) parle avec les héros* en confessant : *Vous êtes mes vaisseaux, mes rives, mes grands arbres, / Mon soleil, mon ardent matin, / Qu'ai-je besoin d'amis ? J'ai les hommes de marbre / Qui se penchent sur mon destin.* (p.409). Avec le même mépris, le même isolement vers la quête du sublime de la marquise Funicula, Anna s'exclame aussi : « Que d'autres cherchent l'air des bois, de la montagne / Et la brise des Océans, / Je m'enfonce dans l'ombre où nul ne m'accompagne » (p.407).

---

<sup>1409</sup> Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable*, « L'appel », Calmann-Lévy, Paris, 1901, p.103.

<sup>1410</sup> Anna de NOAILLES, *Les Éblouissements*, « Éblouissement », Calmann-Lévy, Paris, 1907, p.4.

<sup>1411</sup> Paul REBOUX, Charles MULLER, *À la manière de...*, 3ème série, *Gabriele d'Annunzio, Le mythe de Pasiphaé*, Grasset, Paris, 1913, pp.19-28.

<sup>1412</sup> Voir un extrait en annexe.

<sup>1413</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che si Forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910.

<sup>1414</sup> Anna de NOAILLES, *Les Éblouissements*, « Les Héros », Calmann-Lévy, Paris, 1907, p.407.

Un indice capital se glisse alors dans le texte de Reboux et Muller qui découvre Anna avec force : « Mais la léonine s'était refusée. Elle ne voulait consentir le don de sa jeunesse innombrable, de sa bouche purpurine, de ses nobles mains arides et sensitives (...) que le jour où il aurait fait peser sur elle une masse démesurée de vie réelle et idéale. » (p.21). Deux indices-clefs sont livrés ici au lecteur attentif ; celui concernant la vie privée d'Anna, farouche et aguicheuse, séductrice mais peu charnelle, éprise de « débauches de gloire » et celui, plus précis de « jeunesse innombrable », la dévoilant par son œuvre première, toute dédiée à l'élan vital magnifié par ses vers neufs : *Le Cœur innombrable* (1901). Le lecteur de 1913 saisissant l'allusion redouble d'attention et voit parsemés, de nouveaux indices comme « le tandem, bonds par bonds » (p.22) reprenant un vers des « *Plaintes d'Ariane* » extraites de *L'Ombre des jours* (1902) : « Ah ! qu'elle vienne la tempête / bond par bond »(p.108) ou « Et ce fut la chose inoubliable dans la Beauté ! Ils étaient là, les Dieux, tous les Dieux ! »(p.22) évoquant l'exaltation noaillienne face aux *Prêtresses des Panathénées*<sup>1415</sup> des *Éblouissements* : « Ah ! que j'aie tresser une corbeille d'or, / Et que pour vous l'offrir j'y mette / Les roses de Délos, les figues de Luxor, / Les serpolets du mont Hymette ! »(p.145) et « -Mais vous, claire Pallas, ô porteuse de lin, / O noblesse de la nature, / Aurore aux lèvres d'or, ruissellement divin, / Vous êtes l'idole future ! » (p.145).

La marquise Funicula, à l'instar d'Anna de Noailles voue un culte immodéré aux divinités païennes de l'antiquité jusqu'à la profanation ultime : l'accouplement de Pasiphaé. Se glissant dans une génisse métallique et refusant l'amour du poète Lydio : « Je veux, je veux le même amant que Pasiphaé » (pp.25-26), la marquise attend l'animal-amant, le taureau coupable de la naissance du Minotaure. Bragheti à deux doigts du viol, se travestit en animal désiré avec le guidon du tandem, une pelisse fourrée, une chambre à air en guise de queue « flagellante » et s'approche de la génisse simulacre. Mais la marquise offerte ne l'excite plus, il aurait *persévéré dans son désir si la marquise eût persévéré dans son refus* (p.27) et c'est vers une véritable génisse, *près de la fontaine de Castalie*<sup>1416</sup>(p.28), qu'il tourne ses ardeurs. Celle-ci, *docile à l'apparence renouvela, par une erreur inverse, le mythe de Pasiphaé.* (p.28).

---

<sup>1415</sup> Les Panathénées étaient des fêtes religieuses célébrant les Dieux mythologiques auxquelles étaient mêlées des festivités sociales au cœur de la cité d'Athènes ; existaient également les Grandes Panathénées, se tenant tous les quatre ans et comportant des jeux panathénaïques proches des Jeux Olympiques.

<sup>1416</sup> On se souvient de l'apostrophe d'annunzienne utilisée pour Anna de Noailles : « *grande sœur Castaldienne* » dans la correspondance sus-citée, faisant aussi référence à la source située à Delphes, en Phocide. C'est de cette fontaine de Castalie -Castalie est une nymphe qui s'y serait noyée-, consacrée aux Muses, que celles-ci tirent leur nom de « Castalides ». Son eau salubre et sacrée procure de l'inspiration poétique.

S'il est possible que la distance que prit Anna de Noailles vis-à-vis des séductions de d'Annunzio lors de son séjour parisien ait inspiré cette fable mythologique, il est sûr que le personnage de la marquise Funicula, rebelle et enivré de dieux et héros antiques correspond parfaitement à l'auteur des *Forces Éternelles*.

Ce lien postiche et pastiche d'Annunzio-Noailles apporte une certitude quant au ressenti des critiques et du monde littéraires : Leur quête du lyrisme absolu en fit des cibles idéales et faciles pour le trait caricatural, un « couple » lyrique susceptible d'amuser le lectorat français et international.

On peut ajouter à cet avis la présence conjointe d'Anna et de Gabriele dans nombre d'ouvrages de pastiches :

– *À la manière de...* par Paul Reboux et Charles Muller, première série (1910) aux éditions Grasset compte Mme de Noailles pour *La fiancée du Soleil* et *Ah ! mon bel été* et la troisième série (1913) Gabriele d'Annunzio pour *Le mythe de Pasiphaé*.

– *Comme dirait...* de Maurice Guyot et X. (1912) aux éditions Oudin propose un pastiche de G. d'Annunzio, *Se non è vèro, è bene trovato* (sic) placé immédiatement avant celui d'Anna *Le pot aux roses*.

– *La Grande Anthologie* (1914) aux éditions Louis-Michaud compte Anna de Noailles en *Mathieu Lacomtesse*<sup>1417</sup> et Gabriele d'Annunzio en *Rafaele d'Annonceau*<sup>1418</sup>.

– *Les Morot-Chandonneur* de Philippe Jullian et Bernard Minoret (1955) aux éditions Plon compte Anna de Noailles dans *La Sulamite en Brie*. Dans le même ouvrage, d'Annunzio est évoqué parmi les invités des Morot-Chandonneur, vus selon un pastiche d'André Germain : « La belle princesse<sup>1419</sup> (...) était poétiquement suivie de d'Annunzio, plus petit que jamais et le panache en berne ce jour-là. (...) la liliale inspiratrice de *Si non è vero...* qui vous remercia d'un regard tel que l'on vit l'auteur du *Martyre de Saint Sébastien* percé des mille flèches de la jalousie ! (...) Une sensibilité toujours à vif, éprise seulement de Beau, ne peut que souffrir en évoquant ce crépuscule des faux dieux aux pieds desquels on brûle paradoxalement encore l'encens de la flatterie dans certains châteaux de l'Ile-de-France. »<sup>1420</sup>

---

<sup>1417</sup> Clair pseudonyme de la Comtesse Mathieu de Noailles.

<sup>1418</sup> Rafaele ou Raphaël est un archange reconnu par l'église catholique à l'instar de Gabriel.

<sup>1419</sup> Il s'agit toujours de Daisy Bassifondi, la princesse dédicataire du poème pastiche d'Anna de Noailles.

<sup>1420</sup> Philippe JULLIAN et Bernard MINORET, *Les Morot-Chandonneur*, (première édition Plon, Paris, 1955) Les Cahiers Rouges, Grasset, Paris, 2009, pp.166-167.

Cette présence conjointe dans les ouvrages de pastiches assure un rapprochement de nos deux auteurs par l'écho de leur présence dans le siècle, de leurs personnalités fortes, par l'importance de leurs écritures reconnues au sein des lectorats, par leurs sur-lyrismes rapidement identifiable et leurs évidentes affinités électives. Ce qui en ressort principalement, dans une atmosphère de séduction et sensualité décadente, c'est que dans la cantate Noailles l'homme ne répond pas tandis que dans le feu d'annunzien, et comme en miroir, la femme se tait pour laisser place aux monologues les plus extravagants.

### **d-1 Les pastiches noailliens**

Parmi les pastiches les plus célèbres, il convient de mettre en exergue ceux d'un vieil ami et admirateur d'Anna, Marcel Proust. Un jeu littéraire complexe et miroitant s'établit entre ces deux grandes figures littéraires aux renommées asymétriques. Si la gloire d'Anna de Noailles irradiia les trente premières années du XXème siècle et pour ainsi dire la couronna vivante, ne s'éteignit-elle pas brusquement, à l'aube de celle d'un Proust qui ne put savourer l'étendue de son œuvre dans l'estime du lectorat international posthume ? Proust, moins célébré, la célébra sans faillir et l'on est en droit de s'interroger sur le ton de leur correspondance. Miroir ? reflets des âmes ? ou pastiche amusé de Proust ?

Quand l'auteur de la *Recherche* écrit à Anna, c'est presque à une divinité qu'il s'adresse :

Madame, Quelle émotion toujours quand j'aperçois le tumulte discipliné de votre écriture, ces magnifiques volutes d'une mer infinie et rythmée du sein desquelles apparaît étincelante comme Aphrodite votre pensée aussi divine et aussi belle. » <sup>1421</sup> . Anna, perspicace, n'écrira-t-elle pas dans le portrait de Marcel Proust : ami trop généreux, aveuglé par la tendresse, exalté par soi-même (...) je ne me défends de son lucide délire de subtil troubadour pour ne me sentir orgueilleuse que de son amitié. Je livre ce qui fut lui et non l'image dorée et diamantée qu'il s'amusait à peindre de moi. Amusement ravissant, sérieux ou moqueur, dont nous n'étions dupes ni l'un ni l'autre, mais qui nous rapprochait fraternellement. <sup>1422</sup>

---

<sup>1421</sup> Marcel PROUST, *Lettres à la Comtesse de Noailles, VIII (1903)*, La Palatine à la librairie Plon, Paris, 1931, p.56.

<sup>1422</sup> Marcel PROUST, *Lettres à la Comtesse de Noailles*, La Palatine à la librairie Plon, Paris, 1931, p.5.

Au-delà d'une correspondance parfois équivoque, quelques bribes lyriques et amusées nous sont parvenues tel ce :

Petit pastiche de Mme de Noailles par Marcel Proust

Mon cœur sage, fuyez l'odeur des térébinthes,  
Voici que le matin frise comme un jet d'eau.  
L'air est un écran d'or où des ailes sont peintes ;  
Pourquoi partiriez-vous pour Nice ou pour Yeddo ?

Quel besoin avez-vous de la luisante Asie  
Des monts de verre bleu qu'Hokusai dessinait  
Quand vous sentez si fort la belle frénésie  
D'une averse dorant les toits du Vésinet !

Ah ! partir pour le Pecq, dont le nom semble étrange,  
Voir avant de mourir le Mont Valérien  
Quand le soigneux couchant se dispose et s'effrange  
Entre la Grande Roue et le Puits artésien.<sup>1423</sup>

Proust, dans ces trois strophes, condense la moquerie câline d'un admirateur au fait des travers noailliens. Sur la forme classique des alexandrins, chers à Anna de Noailles, le pasticheur évoque son goût du voyage fantasmé allié à un chauvinisme absurde. La poétesse s'envole souvent vers une contrée parfaitement imaginaire mais ressentie par « intuition » telles les *îles bienheureuses* des *Éblouissements* : «Être l'hôte ébloui, le maître fabuleux / De l'or, du parfum, de l'épice, / Se promener et voir errer les homards bleus / Aux rochers de l'île Maurice ; (...) Îles, beaux paradis, instants de bonheur bleu / Luisant sur les mers onduleuse,»<sup>1424</sup> . Ainsi l'Anna proustienne, fuyant l'*odeur des térébinthes*<sup>1425</sup>, délaisse ses habituelles destinations exotiques pour le Vésinet ou Le Pecq et recommande de voir le Mont-Valérien plutôt que Naples *avant de*

---

<sup>1423</sup> Marcel PROUST, *Poèmes*, Cahiers Marcel Proust, NRF, Gallimard, 1982. *Petit pastiche de Mme de Noailles*, in Pierre DAUZIER et Paul LOMBARD, *Poètes délaissés, anthologie*, La Table Ronde, Paris, 1999, p.390.

<sup>1424</sup> Anna de NOAILLES, *Les Éblouissements*, « *Les îles bienheureuses* », Calmann-Lévy, Paris, 1907, pp.156-158.

<sup>1425</sup> Renvoi au *Cœur innombrable* (1901) et aux *Éblouissements* (1907), regorgeant de références botaniques.

*mourir* ; de contempler des constructions prosaïques, faisant partie intégrante du paysage urbain parisien, telles que *la grande roue* ou *le puits artésien*<sup>1426</sup>.

Cette référence au Mont-Valérien est malgré tout crédible, puisqu'utilisée par Anna dans son premier roman, *La Nouvelle espérance* (1903) : « -Comme c'est beau tous ces petits pays en sucre dur, disait Sabine, qui montrait ce jour-là les collines basses et le Mont-Valérien dans la neige. La neige a de nobles manières, ajouta-t-elle ; remarquez-vous que les moindres choses, les choses pauvres et laides deviennent précieuses avec elle »<sup>1427</sup>.

L'on sait également que la poétesse nourrissait une tendresse pour ce mont car il participait à la vue qu'offrait la fenêtre de sa chambre : « Une fenêtre spacieuse encadrée de rideaux de toile (il faut bien l'avouer en lambeaux !) laisse voir de lointains coteaux et un ciel qui m'a tout inspiré : j'ai décrit, en le regardant, l'Italie et la Sicile dont je revenais éblouie ; j'ai dépeint, en l'interrogeant, la Perse et les Indes où je ne suis jamais allée. »<sup>1428</sup> Proust dépasse la pensée noaillienne et pour ainsi dire l'extravase, caricaturant la poétesse des *Beautés de la France*<sup>1429</sup>, visant à la fois son peu d'expérience en matière de voyages et son caractère cocardier.

Il existe aussi une apparition d'Anna dans les *Pastiches et Mélanges* de Marcel Proust. Cette fois-ci le pastiche est utilisé à contre-emploi : ce n'est plus l'écriture et le poète qui est ici visés mais le personnage. Dans une manière de moquerie Proust prend la défense d'Anna contre ses détracteurs ; celle-ci avait grand-peine à lutter contre sa belle-famille Noailles, très conservatrice et opposée à ses publications ainsi qu'une grande partie de la presse royaliste et catholique.

Ainsi d'un article de l'*Idée* du 1<sup>er</sup> mai 1903, sous-titré « Les métèques indisciplinées » et signé courageusement G.D. : « Madame la comtesse Mathieu de Noailles, comme Madame de Régnier (fille de mère et de père cubains, dont un livre, moins bon que la Nouvelle espérance, vient de paraître) bénéficient des avantages français, mais n'acceptent point notre discipline nationale. C'est qu'en vingt années de leurs vies favorisées elles ne connaissent de nous que la surface, que le milieu où s'écoulent leurs jours brillants. Par quelle aberration M. Sorel,

---

<sup>1426</sup> Il existe plusieurs puits artésiens à Paris, destinés à produire par forage une eau saine et à bon marché ; Proust doit probablement évoquer celui qui se trouve à Passy, près du logement d'Anna de Noailles -40, rue Scheffer-, entrepris en 1855 et servant à alimenter les rivières et les lacs du bois de Boulogne ainsi que la fontaine du square Lamartine, Paris XVIème.

<sup>1427</sup> Anna de NOAILLES, *La Nouvelle espérance*, Calmann-Lévy, Paris, 1903, p.149.

<sup>1428</sup> Anna de NOAILLES, *Ma chambre ou la fidélité*, article dans *Vogue*, septembre 1930.

<sup>1429</sup> Deuxième partie des *Éblouissements*, *Beauté de la France* consacre 19 poèmes à l'exaltation de paysages et de villes françaises.

l'historien, parle-t-il de vraies françaises ? » ou dans l'*Avenir de Calais* du 26 juillet 1905 : « Les « femmes de lettres » du reste, deviennent un peu encombrantes. Il est maintenant des dames du monde qui font de la poésie un sport. Elles y réussissent moins que dans le Lavon-tennis ou le Golf. (...) Puis cette bonne comtesse Mathieu de Noailles, qui devrait se contenter d'être une très riche châtelaine et une jolie femme, prend avec la prosodie, des licences impermises. ».

Enfin la *Revue Catholique et Royaliste* ne la ménage pas ainsi qu'en témoigne cet article du 20 janvier 1907 : « Des vers de la Comtesse Mathieu de Noailles sublimes et ridicules comme d'habitude embellissaient la Revue de Paris ».

L'*Ami du Clergé* du 14 février 1907, quant à lui, dépasse tout entendement : « Le plus amoral des auteurs d'aujourd'hui, le plus animalelement sensuel que l'on ait vu, je crois, depuis que le christianisme a lui sur le monde, Mme la Comtesse de Noailles ».

Aussi Proust, en fidèle défenseur voulut-il, tout en paraissant s'en moquer défendre Anna contre un certain monde réactionnaire et réaffirmer l'éclat de ses origines devant ces contradicteurs au racisme acéré.

Il utilise ainsi l'*Affaire Lemoine par Renan* pour dénoncer les difficultés de sa position de femme-auteur : « La comtesse de Noailles, si elle est l'auteur des poèmes qui lui sont attribués, a laissé une œuvre extraordinaire, cent fois supérieure au Cohélet, aux chansons de Béranger. Mais quelle fausse position ça devait lui donner dans le monde ! elle paraît d'ailleurs l'avoir parfaitement compris et avoir mené à la campagne, peut-être non sans quelque ennui<sup>1430</sup>, une vie entièrement simple et retirée, dans le petit verger qui lui sert habituellement d'interlocuteur. »<sup>1431</sup>

Et l'*Affaire Lemoine*, dans les *mémoires de Saint-Simon*, en vue de réhabiliter la naissance illustre et l'ascendance intellectuelle de cette « *métèque* » ulcérant les franges de l'extrême droite :

---

<sup>1430</sup> « On peut se demander si cet exil était bien volontaire et s'il ne faut pas plutôt voir là une de ces décisions de l'autorité analogue à celle qui empêchait Mme de Staël de rentrer en France, peut-être en vertu d'une loi dont le texte ne nous est pas parvenu et qui défendait aux femmes d'écrire. Les exclamations mille fois répétées dans ces poèmes avec une insistance si monotone : « Ah ! partir ! ah ! partir ! prendre le train qui siffle en bondissant ! » (Occident.) « Laissez-moi m'en aller, laissez-moi m'en aller. » (Tumulte dans l'aurore.) « Ah ! Laissez-moi partir. » (Les héros.) « Ah ! rentrer dans ma ville, voir la Seine couler entre sa noble rive. Dire à Paris je viens, je reprends, j'arrive ! » etc., montrent bien qu'elle n'était pas libre de prendre le train. Quelques vers où elle semble s'accommoder de sa solitude : « Et si déjà mon ciel est trop divin pour moi » etc., ont été évidemment ajoutés après coup pour tâcher de désarmer par une soumission apparente les rigueurs de l'Administration. » in Marcel PROUST, *Pastiches et mélanges*, NRF Gallimard, Paris, 1919, p.57.

<sup>1431</sup> Marcel PROUST, *Pastiches et mélanges*, NRF Gallimard, Paris, 1919, p.57.

(...) on y voyait fort aussi Mme de Noailles, femme du dernier frère du duc d'Ayen, aujourd'hui duc de Noailles et dont la mère est La Ferté. Mais j'aurai l'occasion de parler d'elle plus longuement comme de la femme du plus haut génie poétique qu'ait vu son temps et qui a renouvelé et l'on peut dire agrandi, le miracle de la célèbre Sévigné. On sait que ce que j'en dis est équité pure, (...) Mathieu de Noailles, qui avait épousé celle dont il est question ici et que son talent a rendu fameuse. Elle était la fille de Brancovan, prince régnant de Valachie, qu'ils nomment là-bas Hospodar et avait autant de beauté que de génie. Sa mère Musurus qui est le nom d'une famille très noble et très des premières de la Grèce, fort illustrée par diverses ambassades nombreuses et distinguées et par l'amitié d'un de ces Musurus avec le célèbre Erasme. Montesquiou avait été le premier à parler de ses vers. <sup>1432</sup>

Les *Morot-Chandonneur*<sup>1433</sup>(1955) par Philippe Jullian et Bernard Minoret semblent, vingt-deux ans après la disparition d'Anna de Noailles, remettre en question ces origines étrangères et les enjeux mondains y afférent :

*Anna de Noailles avait dédié ce poème à Daisy Bassifondi<sup>1434</sup> qui apprécia médiocrement les allusions de la malicieuse comtesse, née Brancovan, aux origines orientales mais peu glorieuse de Leïla Chekelian, mère de Daisy.*

### ***La Sulamite en Brie***

Tu es noire et pourtant très belle, ô Sulamite !  
-Comme un cèdre parmi les pommiers du verger,  
Comme une reine d'ambre aux côtés d'un berger,  
Viens dans ma chère Brie où l'amitié t'invite.

---

<sup>1432</sup> Marcel PROUST, *Pastiches et mélanges*, NRF Gallimard, Paris, 1919, pp.76-77.

<sup>1433</sup> Philippe JULLIAN et Bernard MINORET, *Les Morot-Chandonneur*, (première édition Plon, Paris, 1955)Les Cahiers Rouges, Grasset, Paris, 2009, pp.181-182.

<sup>1434</sup> Bassifondi ou « des bas-fonds ».

Quitte les hauts palmiers de ton pays natal,  
Les cyprès d'Orient contre un ciel de musée  
Viens apporter à l'herbe une ardente rosée  
Dans ton éblouissant nuage de santal.

Moi aussi, ô ma sœur, moi aussi étrangère,  
J'ai su vers l'Occident accoutumer mes pas ;  
Et mon cœur hésitait car il ne croyait pas  
Que sa peine en ces lieux se ferait plus légère !

Fille de tant de rois, princesse du Levant,  
Rêvais-je qu'à ma plaie il y avait un baume ?  
Que mon chant germerait sous l'humble toit de chaume  
Plus noble qu'à la mer et plus vibrant qu'au vent ?

Et pourtant me voici ! Dans l'harmonieuse France  
En chœur nous chanterons, puisque douce est ta voix,  
La vigne et le figuier et le miel et les noix,  
Afin d'atténuer notre antique souffrance...

Vite, avant que le joug innombrable des ans  
Fasse ployer nos cœurs sous la courbe de l'âge,  
Montre-moi tes yeux noirs et ton divin visage  
Et mêle ton babil au marbre de mes chants !

Cette fois-ci Anna de Noailles se confesse comme une *étrangère* ayant accoutumé ses pas à l'occident mais d'origine glorieuse : « Fille de tant de rois, princesse du Levant ». C'est elle qui accueille, telle une ambassadrice au sein du sol Français, de la *Brie*, la belle Sulamite<sup>1435</sup> afin de l'éduquer par son chant aux beautés de la France.

On note les accents de la *muse potagère* et son goût pour la simplicité d'une campagne fantasmée : « ma chère Brie où l'amitié t'invite » et « sous l'humble toit de chaume » qui

---

<sup>1435</sup> La Sulamite (en hébreux *ha-Shulammit*) est un personnage biblique, présent dans le Cantique des Cantiques.

rappellent la dédicace du *Cœur innombrable* (1901) : « Aux paysages de l'Île-de-France, ardents et limpides je dédie ce livre, pour qu'ils le protègent de leurs ombrages ».

On sait qu'en guise de chaumière Anna habitait chez sa belle-famille le somptueux château de Champlâtreux (datant de 1757), situé dans le Val-d'Oise et que les Noailles tenaient de leur ancêtre Mathieu-François Molé ; Jullian et Minoret ironisent sur cette campagne fruste qu'Anna ne connaissait que de vue.

Le pastiche attaquant ou soulignant le goût d'Anna pour les végétaux et les récoltes paysannes « La vigne et le figuier et le miel et les noix » s'inspire sans doute du poème *Le pays* du *Cœur innombrable* : « Quand jaloux de goûter le vin de vos pressoirs, / Vos fruits et vos châtaignes, / On a bien médité dans la paix de vos soirs / Les livres de Montaigne, »<sup>1436</sup> ou celui de *La vie rustique* : « Et que vos jours légers que le soleil avive / Soient comme une corbeille où montent entassés / Des feuilles, des raisins, des noix et des olives... »<sup>1437</sup>.

C'est de ce goût bucolique, agreste, pastoral que les plagiaires s'emparent en premier lieu pour marquer un trait fort de la caricature noaillienne ; à l'image de Paul Reboux et Charles Muller, dans *À la manière de...* :

« Ah ! mon bel été ! »

Jardin, vous aurez fait du noir avec des roses  
Jardin qui, ce matin, jetez un cri si haut  
Que le soleil lissait le visage des choses  
Et qu'on voyait danser l'odeur du mélilot.

Ah ! toute cette ivresse et toute cette extase !  
Beau jardin innombrable et bleu comme mon cœur,  
Beau jardin simple ainsi que mes vers, brusque vase  
Qui versez l'ardeur molle et l'étroite langueur !

Beau jardin où déjà mûrit en mai la poire  
Et qui ne savez pas l'ordre de vos saisons,  
Ah ! que tout cela meure au fond de la mémoire,

---

<sup>1436</sup> Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable*, « *Le Pays* », Calmann-Lévy, Paris, 1901, p.4.

<sup>1437</sup> Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable*, « *La vie rustique* », Calmann-Lévy, Paris, 1901, p.90.

Comme un train qui s'en va bousculant l'horizon.

Et vous, mon âme tendre et flexible et modeste,  
Amoureuse de l'humble et sourde obscurité,  
Ah ! que de tout ce jour vivace, il ne nous reste  
Que l'odeur du cerfeuil où dort mon bel Été !<sup>1438</sup>

Mais cette fois-ci, les pasticheurs soulignent le manque de connaissance botanique d'Anna et ses impossibles floraisons : « Beau jardin où déjà mûrit en mai la poire / Et qui ne savez pas l'ordre de vos saisons », signe d'une lecture minutieuse et d'une connaissance intime de l'œuvre, car ses faiblesses botaniques, bien que présentes, sont d'ordinaire noyées dans un lyrisme foisonnant au caractère impressionniste.

Le titre « Ah ! mon bel été ! » en plus de moquer l'exaltation coutumière d'Anna marquée par de perpétuelles exclamations, raille aussi la saison noaillienne par excellence, l'Été. Quatorze titres de poèmes sont, par exemple, dédiés à l'été dans les *Éblouissements* ; les floraisons et jardins de la poétesse supposent une saison clémente et si, toutefois, l'été n'est pas clairement désigné, le lecteur s'aveugle sous la crudité et l'évidence du soleil et des illuminations lyriques : « Je te vois, je te sais, notre ardeur est la même ; Je n'habite que l'air splendide et vous aussi. »<sup>1439</sup>. Peut-on raisonnablement penser que cet *air splendide* où la course d'Anna s'achève enchaînée au char d'Apollon matinal, ne soit celui d'une lumineuse journée d'été ?

Maurice Guyot et X. dans *Comme dirait...* se concentre, lui aussi, sur le thème de la nature en inventant une monstrueuse recette, celle du *Pot aux roses* :

Les enfants qui font la dînette	De la soupière aux larges hanches
Mangent des pétales par jeu :	Où sont peints des coqs de couleur,
Pour moi, ce soir, je veux qu'on mette	Montera dans les vapeurs blanches
Cuire un bouquet à petit feu.	L'haleine des Étés en fleur,

Dans le vieux pot d'argile rose	Et, sœur légère des abeilles,
Prêt pour les navets et les choux,	Ivre de sucre et de parfums,

---

<sup>1438</sup> Paul REBOUX, Charles MULLER, *À la manière de...*, 2eme série, Grasset, Paris, 1910, p.227.

<sup>1439</sup> Anna de NOAILLES, *Les Éblouissements*, « *L'Aurore* », Calmann-Lévy, Paris, 1907, p.141.

Composez-nous avec des roses  
Un bouillon précieux et doux.

Je sentirai grandir mes ailes  
Pour m'envoler sur les jardins !...<sup>1440</sup>

Dédaignant les rares épices  
Éclosoes sous d'autres climats,  
Plongez-y de simples calices  
De pervenche et quelques lilas.

Et pour colorer le potage,  
Pur repas de mouches à miel,  
Vous attraperez au passage  
Un rayon doré de soleil.

Guyot ridiculise Anna par cette déconcertante cuisine, raillant la muse potagère qui, cette fois-ci, à l'image d'une improbable alchimiste, prend le pas sur les délicates évocations poétiques. Aussi *Le vieux pot d'argile rose / Prêt pour les navets et les choux* servira à élaborer une sorte de philtre permettant à Anna, *sœur des abeilles* de voler au-dessus des jardins.

Au-delà du côté humoristique de ce poème, nous pouvons considérer une véritable attaque visant au cœur le versant panthéiste noaillien, affirmé dès le *Cœur innombrable* (1901) ; ainsi dans *La nature et l'homme*, Anna désire-t-elle avec force une union sacrée avec la faune et la flore : « Laissant l'herbe couvrir mes mains et mes genoux / et me vêtir ainsi qu'une fontaine en marbre ; / Mon âme s'emplira de guêpes comme un arbre, / D'échos comme une grotte et d'azur comme l'eau ; (...) Faites que mon cœur soit une baie d'alisier, / Un grain de genièvre, une rose au rosier, / Une grappe à la vigne, une épine à la ronce, / Une corolle ouverte où l'abeille s'enfoncé... »<sup>1441</sup>.

Notons enfin l'allusion à l'été : « L'haleine des Étés en fleur », correspondance avec Reboux et Muller et facilité d'un trait qui sauterait aux yeux de n'importe quel lecteur novice parcourant une table des matières de l'auteur des *Éblouissements*.

---

<sup>1440</sup> Maurice GUYOT et X., *Comme dirait...*, Oudin, Paris, 1912, pp.91-92.

<sup>1441</sup> Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable*, « *La nature et l'homme* », Calmann-Lévy, Paris, 1901, pp.58-59.

Avec les *Échos et Pastiches* de L.Beigbeder<sup>1442</sup>, où l'on peut compter trois pastiches, dont deux clairement désignés, les thèmes de l'architecture et de la musique viendront compléter la perpétuelle vision bucolique.

Le premier écho poursuit la tradition botanique des pasticheurs d'Anna :

Écho de Madame de Noailles

Ah ! ne plus rien savoir des choses de ce monde  
Des peines de sa vie et de sa nation,  
Écouter murmurer dans son âme profonde  
La végétation, la germination !  
Être le doux melon ou la courge juteuse,  
Ou le brugnou roussi, la framboise ou le coing,  
Le tendre haricot, l'herbe silencieuse,  
La poire qui mûrit, le pampre ou le benjoin !...

Pau, 25 septembre 1940.<sup>1443</sup>

Ce premier poème fait directement écho au poème *Le verger du Cœur Innombrable*<sup>1444</sup> de 1901, premier recueil de la poétesse. On peut y lire une *quasi* paraphrase pour la première strophe : « Je ne saurais plus rien des choses de ce monde, / Des peines de ma vie et de ma nation, / J'écouterai chanter dans mon âme profonde / L'harmonieuse paix des germinations. » (p.17). La seconde emprunte au *Verger* les vers : « Un goût d'éclosion et de choses juteuses / Montera de la courge humide et du melon » (p.16) « Des brugnons roussiront sur leurs feuilles, collées » (p.16), « L'odeur des coings et des framboises » (p.17), « Du feuillage flexible et plat des haricots » (p.17), « Et que mon cœur, ardent et lourd, est cette poire / Qui mûrit doucement sa pelure au soleil » (p.18) et forme si l'on veut un très court résumé des treize strophes noailliennes.

Le second pastiche de Beigbeder n'est cette fois-ci plus un écho, mais un prétendu poème de la *Comtesse de Noailles* et la mêle d'architecture et de prouesses techniques en s'attaquant aux fortifications de la ligne Maginot :

---

<sup>1442</sup> L. BEIGBEDER, *Échos et Pastiches*, Les livres nouveaux, Paris, 1941.

<sup>1443</sup> L. BEIGBEDER, *Échos et Pastiches*, Les livres nouveaux, Paris, 1941, p.41.

<sup>1444</sup> Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable*, Calmann-Lévy, Paris, 1901, pp.15-18.

Mon beau Triton

Par la Comtesse de Noailles

Comme l'odeur du sel sur la grève marine,  
Ou l'arôme des fleurs emplissant la poitrine,  
Le massif de béton, en sa solidité,  
M'attire et du chantier la chaude agilité –  
O jubilation exaltante et légère,  
En mon cœur innombrable extase passagère  
D'un moment que le temps engloutira bientôt !...

Triton qui, ce matin, jetez un cri si haut  
Qu'à ce muet appel qui tout à coup m'embrase  
Je ne pus résister -Ah ! Toute cette extase,  
Cet orgueilleux besoin d'être encor plus vivant,  
Sable, gravier, ciment, frémissant dans le vent,  
Et leur métamorphose en une roche dure,  
Ouvrage qui s'achève, hélas !... Car rien ne dure.

Alertes bétonneurs, vos gestes bondissants  
Ont l'invincible élan des jets d'eau jaillissants-  
Enchantement du corps et de l'âme indicible,  
Près de qui le bonheur n'est qu'un ennui paisible-  
Oui, je retrouve en toi, beau Triton de Crouy,  
L'ivresse qui guérit mon cœur endolori,  
La grâce jeune et fière et tel un sortilège,  
Le passé qui revit ainsi qu'un long arpège.

5 décembre 1939.<sup>1445</sup>

---

<sup>1445</sup> L. BEIGBEDER, *Échos et Pastiches*, Les livres nouveaux, Paris, 1941, pp.84-85.

Cette fois-ci, le ton lyrique est mis en exergue et les nombreuses exclamations, familières dans l'écriture noaillienne : « O jubilation exaltante et légère », « Ah ! toute cette extase », « hélas !... ». Si le poème n'était pas signé par la Comtesse de Noailles, la clef du « cœur innombrable » aurait pu guider aussitôt le lecteur vers une identification évidente. Le titre du premier recueil de la poétesse, nous l'avons vu, ou l'adjectif « innombrable » glissé dans n'importe quel pastiche, oriente aussitôt le lettré ou un public moins connaisseur vers cet ouvrage fameux qui partagea le prix Archon-Despéruses de l'Académie Française le 29 mai 1902 et fut de nouveau couronné par la même institution en 1920. Le ton comique réside tout entier dans l'improbable louange du béton par Anna « le massif du béton (...)m'attire », reconnue comme Muse des Jardins et fidèle défenseur de la nature. Dans un article de *Vogue* datant de septembre 1930, *Ma chambre ou la fidélité*, Anna avait même confessé son horreur pour l'architecture moderne :

Plusieurs fois déjà depuis quelques années, désirant m'arracher aux déchirants souvenirs de ma vie, j'ai voulu quitter mon médiocre logis, j'ai visité des immeubles neufs qui semblent ventiler mon quartier par leur blanche et humide haleine. À peine avais-je examiné les plâtreuses cellules que les concierges souhaitaient me faire admirer, que je disais : « Fuyons ! Éloignons-nous de ces froides cliniques, destinées à je ne sais quelle cruelle chirurgie du cœur ! » Je revenais chez moi, bénissant ma chambre ternie.

Toute l'ironie de Beigbeder, dont le pseudonyme de *Capitaine Athos* évoque son rôle militaire durant les deux guerres mondiales, est d'ailleurs annoncée dès la dédicace de l'ouvrage « À mes frères d'armes (...) À mes chefs qui encouragèrent avec bienveillance la Muse fantasque de la sape et du béton ». L'auteur évoque sans doute la ligne de fortification dite ligne Maginot<sup>1446</sup> construite par la France le long de sa frontière Est (de la Manche à la Méditerranée) de 1928 à 1940 à laquelle s'ajoutent les fortifications de la Corse, de la Tunisie et de l'Île de France. Cette ligne se caractérise par des obstacles de barbelés, de tirs croisés de mitrailleuses et surtout de construction en béton blindé. Son efficacité espérée n'a pas rencontré de succès durant la seconde guerre mondiale et n'empêchant en rien la défaite française.

Enfin le poème *Sonate*, dédié à Mme V... évoque de nouveau les salons de musique feutrés du Paris mondain et imite directement le style d'Anna, riche en épithètes :

---

<sup>1446</sup> Du nom du ministre de la guerre André Maginot (1877-1932), ayant occupé cette fonction de 1922 à 1932.

Plonge-moi dans tes flots, ô musique fidèle,  
Qui me verse l'oubli comme un philtre enchanté  
Et qui me rend le calme et la sérénité :  
Bach, Beethoven, Schumann, mélodie éternelle...

Violon qui frémit et vibre sous le doigt.  
Tendresse de Mozart, printanière verdure,  
Paradis embaumé de grâce fraîche et pure,  
Étouffant le sanglot d'un enfant qu'on déçoit.

Penche-toi sur nous, Franck et montre-nous la voie ;  
Chante, oiseau de Siegfried, dans la grande forêt !  
Révèle-nous, Musique, un sublime secret :  
Dans le désespoir même, on peut trouver la joie.

Pau, 30 août 1940.

Ce pastiche semble faire écho au poème *La Musique*, extrait des *Derniers vers et poèmes d'enfance*<sup>1447</sup> (1934) d'Anna de Noailles, dans lequel le poète appelle au souvenir de sa mère pianiste et des *oiseaux délivrés par (ses) mains pathétiques*, de la *sereine alacrité de Bach, courtois Mozart, / Ruses, pleurs, invectives, urbanité céleste, / Colombes s'échappant de la voix et des gestes ! / Schumann, Venise errante et puissants étendards / Plantés sur le plaisir, plantés sur la défaite*<sup>1448</sup>, du *Beethoven, conscience et tumulte de l'être, / Solitude où la foule abonde, front baissé*,<sup>1449</sup> ou de *Wagner, tout ruisselant de liquides arpèges, / Parmi l'appel du cor et les chants surhumains !*<sup>1450</sup>. La *joie* trouvée dans le *désespoir même* de Beigbeder reprend l'optimisme du « *Musique (...) Vous sauvez ce qui gît, ce qui tombe et descend, / Vous qui créez des dieux où je vois le néant* »<sup>1451</sup>.

---

<sup>1447</sup> Anna de NOAILLES, *Derniers vers et Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1934.

<sup>1448</sup> Anna de NOAILLES, *Œuvre poétique complète*, Tome III, Sandre, Paris, p.400.

<sup>1449</sup> idem

<sup>1450</sup> idem

<sup>1451</sup> Anna de NOAILLES, *Œuvre poétique complète*, Tome III, Sandre, Paris, p.401.

Deux pastiches singuliers, enfin, au-delà des formes plaisantes de l'esprit et des taquineries littéraires attaquent crûment Anna dans son écriture et à travers les critiques littéraires et biographes autorisés, sous doute trop partiiaux.

Ainsi de Jean Pellerin, qui dans *Le copiste indiscret*, invente une comtesse de Noailles s'enfiévrant pour les États-Unis dans le poème « *Amérique !* »<sup>1452</sup>. Si Pellerin dénonce l'inextinguible conversation de la comtesse de Noailles, surnommée « comtesse tintamarre » par l'abbé Mugnier :

Los Angelès ! Palmiers ! Géraniums ! Orchidées !  
Oiseaux miraculeux,  
Bavards -mais je savais assemblant mes spondées  
Chanter plus longtemps qu'eux

Ou des approximations et autres inexactitudes dignes du voyage de Chateaubriand aux Amériques de 1791 :

Des Peaux-Rouges fumaient en des calumets d'ambre  
Des fleurs de Bichara,  
Et je faisais grincer longuement dans ma chambre  
Une plume d'ara.

Le pasticheur s'attaque directement à l'écriture et à sa grammaire dans une sorte de mise en abyme où, la poétesse se critique elle-même avec ingénuité :

Je n'aurais pas ouvert  
Le Niagara bouillant des jaunes métaphores,  
L'écluse aux explétifs ;  
Je n'aurais pas vidé les magiques amphores  
Si lourdes d'adjectifs.

Et encore : « Les fruits étaient aussi colorés que mon style. »

Ce n'est plus un thème, un style, ou un travers mais l'essence même de l'écrit jugé lourd, confus – rappelons que les explétifs sont inutiles au sens ou non exigés par la syntaxe, ne servant

---

<sup>1452</sup> Jean PELLERIN, *Le copiste indiscret*, Albin Michel, Paris, 1919, pp.82-85.

qu'à renforcer ou colorer la phrase- et surchargé de cataractes d'adjectifs ou de métaphores abusives. Le pasticheur ne se contentant plus de singer le style du poète dénonce les recettes grammaticales plantureuses, les abus de figures de style, les faiblesses même d'une écriture en souffrance.

Pellerin malgré son analyse n'a pas su, à notre sens, restituer l'esprit noaillien ; en utilisant une alternance d'alexandrins et d'hexasyllabes, utilisée il est vrai dans les poèmes *Nostalgie* (*Les Éblouissements*, pp.150-152) ou dans *Constantinople* (*Les Éblouissements*, pp.33-37), il se rapproche d'un rythme qu'aurait pu utiliser la poétesse, mais le vers est rêche, tendu et la pensée ne coule pas avec l'abondance ni la fluidité du fameux Niagara. Le pastiche tombe à plat par une imitation dénuée d'esprit et aux rimes trop grossières :

Chicago est dansante et jongle enchanteresse,  
Avec son porc, son or,  
Ne sachant plus si c'est, en son immense ivresse,  
Dollar ou bien du porc. (p.84)

Ainsi du pastiche de *La Grande Anthologie* de 1914, qui dans *Regrets à Pergame*<sup>1453</sup> de la poétesse *Mathieu Lacomtesse* -transparent pseudonyme de la comtesse Mathieu de Noailles- utilise des octosyllabes vigoureux et un style orné mais sans parvenir à saisir l'esprit noaillien : « Des enfants portent des torchères ; / Je ne sais plus bien qui je suis » (p.199) ou « On est divine, on est inerte. / On pense au jour où l'on mourra... » (p.199). La raideur de ces vers et leur sécheresse est incompatible avec l'idée de la phrase noaillienne qui, généralement, dans sa forme resserrée, s'étend tout au long de la strophe : « -Cher Faune, allez-vous-en d'ici, / Êtes-vous ivre / De venir déranger ainsi / La paix de vivre ? ... »<sup>1454</sup>

Ce pastiche se distingue néanmoins par une pointe dirigée vers un flabellifère zélé d'Anna, le critique René Gillouin (1881-1971). Ce journaliste, intellectuel de droite, avait été, en 1908, l'auteur d'une biographie critique louangeuse de cette dernière<sup>1455</sup>, aussi la *Grande Anthologie* l'étrille-t-elle dans deux strophes :

Marcher pieds nus sous les platanes,                    Et moi, tremblante paysanne,

---

<sup>1453</sup> *La Grande Anthologie*, éditions Louis-Michaud, Paris, 1914, pp.199-202.

<sup>1454</sup> Anna de NOAILLES, *Les Éblouissements*, « *Le faune* », Calmann-Lévy, Paris, 1907, p.108.

<sup>1455</sup> René GILLOIN, *La Comtesse Mathieu de Noailles*, Sansot, Paris, 1908.

Le long du jour, bien loin, bien loin<sup>1456</sup> ;      Surprise devant ces sequins,  
 Remplacer par un petit âne.                      Je dirais à mon petit âne :  
 Mon groom nègre, René Giloin (p.200).      « Tu es plus savant que Giloin.»  
 (p.201)

Le critique est ainsi devenu un *groom nègre* et moins savant qu'un âne, attaque frontale enveloppant une certaine frange du Paris mondain et des chroniqueurs tels qu'Hyppolite Buffenoir, auteur d'un opuscule sur la *Princesse de Brancovan* -mère d'Anna de Noailles- à la librairie du « Mirabeau » (1893) et de *La Comtesse de Noailles et ses poésies* à la librairie Henri Leclerc (1903) dans la série des *Grandes Dames contemporaines*.

Le deuxième pastiche de la *Grande Anthologie*, *La mosquée au toit d'or languide*, que nous reproduisons dans les annexes, est d'un exercice plus réussi, où l'orientalisme fantasmé uni à des strophes plus souples, reflète certains poèmes des *Éblouissements* :

La mosquée au toit d'or languide  
 Est une ombrelle de soleil...  
 Je m'éveille, comme Atalide,  
 Dans le sérail rouge et vermeil<sup>1457</sup>

...se rapproche de la mosquée ensoleillée de la véritable *Journée Orientale* noaillienne :

Dans mes bras entr'ouverts comme un temple, descends  
 Sur mes genoux baignés de lotus et d'encens,  
 Dans mon âme éblouie, odorante, laquée...  
 Entre, mon cher soleil, dans ta blanche mosquée !<sup>1458</sup>

Et l'idée de fratrie orientale, malicieusement glissée par les auteurs anonymes de la *Grande anthologie* :

---

<sup>1456</sup> La répétition ici ne revêt aucun sens ; même par l'absurde aucune comparaison ne peut s'établir dans l'œuvre noaillienne.

<sup>1457</sup> *La Grande Anthologie*, éditions Louis-Michaud, « *La Mosquée au toit d'or languide* », Paris, 1914, pp.202-203.

<sup>1458</sup> Anna de NOAILLES, *Les Éblouissements*, « *Journée Orientale* », Calmann-Lévy, Paris, 1907, p.114.

Corps oppressés, yeux en amandes,  
Couleur de khôl et de cédrat,  
Vous tendez, comme une guirlande,  
Vers un ciel où nul n'atteindra  
Vos cœurs qui sont une corbeille  
D'œillets et de pois de senteur  
Et qui vous rendent si pareilles  
À votre inexprimable sœur

... reprend la Rêverie persane de 1907 où « de beaux garçons persans en bonnet de fourrure » proposent à Anna une fratrie inédite :

Ils me diront, avec des gestes et des poses,  
Des accents étonnés et des regards d'enfants :  
« C'est vous, sœur de nos cœurs, vous, l'amante des roses,  
Le souffle du matin et des soirs étouffants !<sup>1459</sup>

Parmi les derniers pastiches noailliens entrepris du vivant de leur auteur et des plus intéressants se trouve *Vague de chaleur* (*Cantate à deux voix, dont une muette*) extrait du *Parfait Plagiaire* de Georges-Armand Masson<sup>1460</sup>. Là encore, au-delà du pastiche se retrouve une clef essentielle et pourtant méconnue de l'histoire littéraire, celle d'un plagiat. En effet, Masson en écrivant sa *Vague de chaleur* en 1924, imitation directe du *Duo à une seule voix des Innocentes ou la sagesse des femmes*<sup>1461</sup> (1923) d'Anna de Noailles, confirme par son pastiche l'idée noaillienne novatrice du drame psychologique.

Ce duo amoureux dans lequel une femme seule parle à son interlocuteur muet sera emprunté par la suite par Jean Cocteau dans une moindre mesure pour *La voix humaine* (1930) et pour un parfait plagiat dans *Le bel indifférent* (1940), pièce en un acte, écrite pour Edith Piaf et interprété avec Paul Meurisse au théâtre des Bouffes-Parisiens.

Si *La voix humaine* masque, par le biais du téléphone, un ancien amant dont la rupture conduit le drame, ce procédé plaçant la femme désespérée en exergue face à l'amant inaudible est

---

<sup>1459</sup> Anna de NOAILLES, *Les Éblouissements*, « *Rêverie Persane* », Calmann-Lévy, Paris, 1907, p.138.

<sup>1460</sup> Georges-Armand MASSON, *Le parfait plagiaire*, éditions du Siècle, Paris, 1924.

<sup>1461</sup> Anna de NOAILLES, *Les Innocentes ou la sagesse des femmes*, Fayard, Paris, 1923.

directement emprunté à la scène d'Anna de Noailles, long monologue à l'écriture théâtrale. Le *Bel indifférent* reprend exactement en 1940 la même disposition imaginée en 1923 dans les *Innocentes* : une amante déroule un interminable monologue et s'impatiente en s'adressant et interrogeant un homme caché derrière un journal tendu, faisant mine de ne pas entendre. Dans le *Duo à une seule voix* d'Anna de Noailles la réponse muette de l'amant nous est suggérée par des points d'exclamation ou d'interrogation suivis d'innombrables points de suspension.

L'écriture des deux œuvres repose sur les interrogations des amantes, sans cesse renouvelées et diverses qui font hésiter le lecteur entre interrogations rhétoriques et réelles. Si le dialogue noaillien se distingue par un lyrisme parfois excessif : « Oui, je vois bien que le coucher du soleil, ce soir, est comme un lac d'or clair soulevé dans la nue »<sup>1462</sup> et qui contraste avec l'aridité du personnage incarné par Piaf, la logique de la pièce demeure jumelle et l'idée du soliloque amoureux met en abyme le véritable fonctionnement du désir.

*La cantate à deux voix* de Masson utilise les envolées lyriques noailliennes et les répand tout au long des six pages du pastiche<sup>1463</sup> : « ...Vous repoussez ma main, mon ami et vous vous allongez silencieux, opaque, pareil à un mort qui flotte au fil des ténèbres, ou comparable à un navire bouleversé par les courants. »(p.65) . Débutant la scène *in media res* à l'image de son modèle « ...Non, mon ami, pas ce soir, pas un seul soir seulement, parce que tout semble s'y prêter, parce que vous êtes errant et libre pour quelques heures dans cette ville (...) »<sup>1464</sup>.

Le lecteur entre quelques phrases plus loin dans la dimension comique par une comparaison prosaïque abrupte : « Vous reposez, mol et semblable à un grand phoque blond. Sous vos moustaches modiques, votre bouche entrebâillée découvre vos dents blanches comme des assiettes bien lavées. » (p.65) ; Masson s'amuse à opposer l'image d'une femme orgueilleuse et comme enivrée d'elle-même : « Moi, cependant, belle et flexible et douce comme un pétunia, repliée dans la gloire de mes cheveux et le blanc désastre de mes draps »(p.65) à celle d'un amant pitoyable et dérisoire : « Lorsque je vous vois remuer faiblement sur la couche brûlante, comme un ver que la bêche a coupé » (p.67).

Les vers de Baudelaire inclus dans le monologue noaillien et servant également cette vision d'une femme supérieure, extraits de l'*Invitation au voyage* des *Fleurs du mal* (1857) :

---

<sup>1462</sup> Anna de NOAILLES, *Les Innocentes ou la sagesse des femmes*, Buchet-Chastel, Paris, 2009, p.63.

<sup>1463</sup> Le texte noaillien en compte neuf ; Masson s'est donné pour tâche de maintenir le souffle de son héroïne afin de se rapprocher au plus près du drame psychologique original.

<sup>1464</sup> Anna de NOAILLES, *Les Innocentes ou la sagesse des femmes*, Buchet-Chastel, Paris, 2009, p.60.

« Vois sur ces canaux / Dormir ces vaisseaux / Dont l'humeur est vagabonde » sont tournés en dérision par Masson : « Vois mes yeux, plus noirs que la houille, / Ma chair triste comme l'orgueil, / Mes pieds bleus qui sont des citrouilles, / Et mes cheveux pleins de cerfeuil. » (p.69) et s'inspirent des vers de *L'Image*, extraits du *Cœur innombrable* : « -Dis-leur comme il sont doux à voir / Mes cheveux bleus comme des prunes, / Mes pieds pareils à des miroirs / Et mes deux yeux couleur de lune, »<sup>1465</sup>. Ces vers nous indiquent clairement que le personnage de la *cantate* est Anna de Noailles elle-même, à la fois l'auteur de l'œuvre, son inspiratrice et sa propre actrice se mettant en scène.

Les deux monologues, *duo à une seule voix* noaillien et *cantate à deux voix, dont une muette* massoniens, s'achèvent enfin par deux interrogations. Chez Anna de Noailles, l'amante ironise face au silence lucide de son interlocuteur : « restez malheureux ; je me sens si tranquille et si bien quand vous êtes malheureux. (...) Et puis, parlez-moi, mon chéri -si vous ne me demandez plus rien, que voulez-vous que je devienne ?... »<sup>1466</sup> lorsque chez Masson l'on apprend que celui-ci dormait sous ses points de suspension : « Lui.- se réveillant et bâillant. -Aaaah. / Moi.-Non, mon ami, ne me dites pas que c'est admirable. Croyez-vous donc que je ne le sais pas ? » (p.70).

Au-delà du brio littéraire de Masson entremêlant savamment des métaphores et figures de style attendues au sens du détail psychologique et au style chargé d'ironie féminine, cette œuvre de pastiche confirme et ancre dans l'histoire littéraire une forme de drame psychologique propre à Anna de Noailles et encore inédit.

## **d-2 Les pastiches dannunziens**

Si la *Grande anthologie* (1914)<sup>1467</sup> n'y va pas de main morte avec Anna de Noailles, elle semble particulièrement s'acharner sur Gabriele d'Annunzio alias *Rafaele d'Annonceleau* dans la catégorie des *Uniques* (voir en annexe une partie du long pastiche). Cette catégorie s'oppose à l'école dite *adéquatiste* des *Vivants et les Maures* à laquelle appartient la comtesse Mathieu de Noailles alias *Mathieu Lacomtesse*.

---

<sup>1465</sup> Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable*, « *L'image* », Calmann-Lévy, Paris, 1901, p.99.

<sup>1466</sup> Anna de NOAILLES, *Les Innocentes ou la sagesse des femmes*, Buchet-Chastel, Paris, 2009, p.68.

<sup>1467</sup> La Grande Anthologie, éditions Louis-Michaud, « Les Uniques – Rafaele d'Annonceleau », Paris, 1914, pp.91-115.

Cette école singe le titre du quatrième recueil d'Anna, paru en 1913 chez Fayard, *Les Vivants et les morts*. S'il est ici question d'un *philosophe arabe aux environs de l'an 3000 avant Jésus-Christ*, inspireur des adéquatistes, c'est par pure raillerie ; nous avons vu que l'authentique recueil s'inspire d'un fragment du *credo* catholique.

Les *Uniques*, inclassables présidés par d'Annunzio-d'Annonceleau comprennent *Francis James*. – Francis Jammes – (pourtant classé proche d'Anna de Noailles par la critique contemporaine), *Pax and simplex Lischer's* et *Rosemonde Girard d'Houville* – Marie de Régnier alias Gérard d'Houville.

D'Annunzio première cible et doublement moqué par un portrait renaissance (voir la reproduction dans les appendices) à fraise remontée et cheveux « prêtés gracieusement pour la circonstance par *Jorg de Portorico (...), G. Flaubert et Poiladan* »<sup>1468</sup> est reconnu comme *nom mondial* et surtout comme auteur bilingue<sup>1469</sup> : « son blason n'est pas moins illustre : De gueules, à merlette bilingue caparaçonnée de ferblanterie. »(p.91).

Le poète italien n'est de moins qu' *un résumé de l'histoire universelle des littératures depuis la révolution de 48 à la Chute d'un Ange (c'est de celle de la Pisanelle que nous parlons)*. D'Annunzio est donc attaqué comme néo-romantique embrassant l'histoire depuis la révolution française de 1848 dite « révolution de février » à 1913 (date de création de *La Pisanelle*) et s'imprégnant au passage des écoles réalistes, naturalistes et symbolistes. Cette critique n'est pas dénuée de raison car nous avons eu soin de traiter toute l'influence vériste italienne inspirée d'Emile Zola et du naturalisme de Guy de Maupassant, particulièrement ressentie dans *Episcopo et Cie*<sup>1470</sup>.

Cependant le drame-pastiche de *Démétrios, soit en trois mansions*, s'inspire pour sa plus grande partie de *La Pisanelle* et ce dès les premières didascalies au décor pompeux : « On aperçoit un trône d'or sur lequel l'Aède est installé. Par de larges baies de verre dépoli et diversement colorié, le ciel prestigieux de Bandang apparaît, strié de feu et d'or. Les signes du Zodiaque sont peints en couleurs violentes sur les encorbellements rouges et or (...) »(p.93) absolument comparables à celles de d'Annunzio : « On aperçoit, dans le Palais du Roy latin de Cypre, la

---

<sup>1468</sup> Gabriele d'Annunzio était déjà chauve et présentait des cheveux rasés lui conférant une allure martiale.

<sup>1469</sup> On se souvient du *Martyre de Saint Sébastien* (1911) et de la comédie de *La Pisanelle* (1913) écrits directement en langue française puis du *Dit du sourd et du muet qui fut miraculé en l'an de grâce 1266* (1936).

<sup>1470</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Episcopo et Cie*, traduit de l'italien par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1895.

grande salle dite « la Volte » parce qu'elle est faite en voûte, entourée d'arcatures sur colonnettes de marbre jaune de Sparte, parée de tapis de haute lice ouvragés d'or (...) »<sup>1471</sup>.

Avant même de commencer le faux drame les rédacteurs de la Grande Anthologie plongent le lecteur dans l'indescriptible amusement des énumérations grotesques : « Voici les héraults, les héros, les zéros, les Bestiaires, les Vexillaires, les Thuriféraires, les Maxillaires, les Vestiaires et les salpyngites soufflant hautainement dans l'orchite double »(p.94), miroir de la grandiose compagnie d'annunzienne : « On y voit le Prince d'Antioche et le Prince de Galilée, le Sénéchal, le Chambellan, le Bouteiller, le Turcoplier, la fleur de la chevalerie et de la Baronnie franque et aussi le Baile de Venise et le Consul pisan. (...) des écuyers tranchants, des échansons, des valets, des garçonnets, des esclaves orientaux (...) une tribune remplie de hauts et bas ménétriers etc. »<sup>1472</sup>. À la lecture des authentiques didascalies de d'Annunzio, l'on serait en droit de se demander s'il ne s'agit pas là d'un pastiche, tant la pompe et la démesure, l'emploi de mots rares ou inventés confondent le lecteur.

S'ensuit dans le faux drame une critique acerbe du poète devenu l'aède du palais *Harck-Haschon* (d'Arcachon, où d'Annunzio s'était réfugié pour échapper à ses dettes) : « L'Aède : J'ai mis mes lévriers à l'ombre. / Esclaves, chantez : Hosannah ! / Dites vos abracadabras / Sorciers venus de Trébizonde ! (...) Ma clepsydre au cou et ma montre / Chez ma tante<sup>1473</sup>. Parlez plus bas : / Jamais malade, jamais baba ! Il n'est de papier bleu qui me dompte. / j'ai mis mes lévriers à l'ombre<sup>1474</sup>. »(p.94). Puis l'immanquable glorification que l'on aurait également pu reprocher à Anna de Noailles : « Les Custodes : -Gloire à lui ! Gloire à lui ! Gloire à / Lui ! -Il est assis sur son trône / Comme l'archange que l'on voit / Dans l'église de Saint-Primice / Sur la verrière bleue et or / À Carpentras !<sup>1475</sup> »(pp.94-95).

La sagacité des pasticheurs pénètre le style étrange de *La Pisanelle*, mêlant un sabir de vieux français, de langage archaïsant ou populaire et de lyrisme fin de siècle dans lesquels s'intercalent d'intempestives interjections : « -L'Aède : C'est vrai, je sais tout bégayer, / Le si, l'oïl, l'oc et le schnock. / Il n'importe ! Pheu ! Aï ! Eheu ! / Je suis comme le geai paré / des plumes du Paon (...) -Le Confident Sosthène : Non pas du Paon, mais du Dieu Pan ! (...) -Primus Nuncius : Aède ! Aède ! J'ai brisé. Les pattes de mon canasson / Afin de le mieux faire

---

<sup>1471</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *La Pisanelle ou le Jeu de la rose et de la mort*, Calmann-Lévy, Paris, 1939, p.11.

<sup>1472</sup> Idem p.12.

<sup>1473</sup> « Chez ma tante » : expression populaire désignant le recours au Mont-de-piété, où l'on prêtait sur gage.

<sup>1474</sup> On sait qu'à l'instar d'Alphonse de Lamartine, d'Annunzio prisait les lévriers et possédait un chenil à la villa Saint Dominique d'Arcachon-Le Moulleau (Gironde).

<sup>1475</sup> Référence évidente à l'archange Gabriel de l'Annonciation et à Gabriele d'Annunzio ( de l'*Annonce*).

courre. »(pp.102-103). Cette tonalité de grand Carnaval est le juste écho de la comédie d'annunzienne : « Les Clarisses : Ahie ! Ahie ! / La Béate : Attendez, attendez, / Belettes folles. / Je viens, je viens. Mais je ne pense pas / Me glisser par ici, / Et je ne pourrai mie / retrouver l'escalier / toute seule. »<sup>1476</sup> ou « Ah, lâche, lâche, lâche ! / et toi, chienne, bagasse ! »<sup>1477</sup> à cette différence près que le pastiche est -tant bien que mal- rimé lorsque le texte de d'Annunzio utilise un rythme et une structure poétique nourrie de rejets, mais non versifiés.

Une ultime pique est lancée en direction de l'érudition latine, parfois abusive du lyrique italien : tout au long de la *Sottie en trois mansions* des épigraphes, sentences ou justification rédigées en latin burlesque et composite, digne d'un Muphti moliéresque<sup>1478</sup>, sont placées en marge ou en note du texte : « Tibicines sonum dant Interdum Demetrios mezza voce loquitur » (p.94), « Hic cymbalisti tonitruant » (p.99) ou « Il semble y avoir ici dans l'usage de primus et d'alter une mésentente des canons grammaticaux latins. En réalité, Primus et Alter sont tout bonnement les prénoms des deux messagers, dont Nuncius est le nom de famille et qui se retrouvent être frères par la même occasion. (Note de l'auteur). » (p.103).

Ce pastiche important, composé de vingt-trois pages et devenu rapidement populaire, marqua le lectorat parisien et imposa aux esprits contemporains et même postérieurs une certaine idée du grandiose de carton-pâte et de simili d'annunziens ainsi que celle d'une écriture artificielle aux limites du supportable.

C'est d'un autre insoutenable style d'annunzien, aux incidentes infinies, que le pastiche de Maurice Guyot et X., *Se non è vèro (sic), è bene trovato*<sup>1479</sup>, s'approche ; celui du Feu, publié en 1900 en Italie<sup>1480</sup> et dans la Revue de Paris (mai-août 1900) avec la traduction de Georges Hérelle.

Guyot dans le recueil de pastiches *Comme dirait...*<sup>1481</sup> avait donc pleine connaissance du texte, traduit douze ans auparavant et dès les premiers mots, le lecteur peut reconnaître en

---

<sup>1476</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *La Pisanelle ou le Jeu de la rose et de la mort*, Calmann-Lévy, Paris, 1939, p.190.

<sup>1477</sup> Idem p.334.

<sup>1478</sup> Cf la *Cérémonie Turque* à la dixième scène du IVème acte du *Bourgeois Gentilhomme* de Molière (1670).

<sup>1479</sup> « Si ce n'est vrai, c'est bien trouvé ».

<sup>1480</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Il fuoco, I romanzi del melagrano*, Fratelli Treves, Milano, 1900.

<sup>1481</sup> Maurice GUYOT et X., *Comme dirait...*, Oudin, Paris, 1912.

Gabrielino Topo<sup>1482</sup>, *l'Animateur* (p.29), le personnage de Stelio Effrena<sup>1483</sup> lui aussi qualifié d'*Animateur*<sup>1484</sup> tout au long du *Feu*.

En miroir de la seconde partie du dialogue de Stelio Effrena avec Perdita-Foscarina, glissant vers un interminable monologue formé de questions rhétoriques, le pasticheur lance Gabrielo Topo dans une conversation où son interlocutrice Violina demeure tout aussi muette. Cette forme de fausse discussion n'est pas sans rappeler le *Duo à une seule voix*<sup>1485</sup> d'Anna de Noailles précédemment évoqué et concourt admirablement au mythe de nos deux lyriques, présentés en bavards impénitents, soucieux de ne déranger à aucun prix la logique de leur discours.

À la seule question directe de Gabrielino : « Entends-tu, Violina, entends-tu ?... », celle-ci, placide, « ne répondit pas mais elle fit signe et ses yeux regardèrent le golfe d'Agliarino<sup>1486</sup> » (p.30). Il est vrai que l'on peinerait à trouver une réplique aux sinueuses périodes inventées par Guyot : « Il faut que ma force soit ta force, ô Violina et, comme Oreste hurle à travers les espaces séculaires l'infinie douleur de sa race fatale, il faut que tu cries, parmi les continents et parmi les flots, parmi l'engourdissement des campagnes et parmi l'hallucination des villes<sup>1487</sup>, l'impétueuse voracité de mon orgueil toujours jeune et que tu apportes au monde, entre tes mains pures, l'incandescente fleur de mes espoirs triomphaux... »(p.30). D'Annunzio lui-même, se mettant en abyme, pointe le mécanisme compliqué de la pensée de son héros Effrena, s'autorisant par là même à une plaisante autocritique : « -Ne croyez-vous pas, Perdita, -reprit Stelio après une pause, en s'abandonnant au cours lucide et tortueux de sa pensée qui, tel un fleuve dont les méandres

---

<sup>1482</sup> Littéralement « Petit Gabriel Souris ».

<sup>1483</sup> Le nom de famille du personnage principal, Effrena, découle du latin « *ex frenis* » (sans frein).

<sup>1484</sup> « *Elle souffrait, sous le regard de l'animateur* » in Gabriele d'ANNUNZIO, *Le Feu*, traduit par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1927, p.18. On se souvient également de la définition du sculpteur Lucio Settala donnée par son ami Cosimo Dalbo : « *C'est un animateur ; il appartient à la plus noble des castes humaines. Son œuvre est une perpétuelle exaltation de la vie, un perpétuel effort pour communiquer l'étincelle, non pas seulement à ses statues, mais à toutes les créatures qu'il rencontre sur son chemin.* » in Gabriele d'ANNUNZIO, *Les Victoires mutilées*, traduction de Georges Hérelle, La Gioconda, Acte premier, scène 2, Calmann-Lévy, Paris, 1903, p.16.

<sup>1485</sup> Anna de NOAILLES, *Les Innocentes ou la sagesse des femmes*, « Duo à une seule voix », Buchet-Chastel, Paris, pp.60-68.

<sup>1486</sup> Golfe imaginaire ; le seul Agliarino en Italie se situe dans la province de Plaisance, au cœur des terres situées entre Gênes et Milan.

<sup>1487</sup> Référence aux recueils d'Émile VERHAEREN (1855-1916), poète belge flamand d'expression française influencé par le symbolisme : *Les Campagnes hallucinées*, Deman, Bruxelles, 1893 et *Les Villes tentaculaires*, Deman, Bruxelles, 1895.

forment, enserrent et nourrissent les îles dans la vallée, laissait isolés dans son esprit d'obscurs espaces où il savait bien qu'à l'heure opportune il trouverait quelque richesse nouvelle, - ne croyez-vous pas à l'occulte bienfaisance des signes ? »<sup>1488</sup>.

Guyot apporte également tout le vocabulaire décadent souhaitable pour se rapprocher des foisonnantes moissons du champ lexical d'annunzian : « écarlate manteau », « automne ultime » (p.29) « Coupe d'onyx, vasque marmoréenne, calice lilial », « cuirasse concave d'un guerrier ardent » (p.30) comparables aux descriptions du Feu : « Le bruit d'une acclamation (...) se répercuta sur les disques de porphyre et de serpentinite qui ornent le palais des Dario, incliné comme une courtisane décrépète sous la pompe de ses colliers. »<sup>1489</sup> ou « l'église octogonale (...) étrange et somptueuse comme un temple neptunien qui imiterait les torsions des conques marines, blanches d'une blancheur de nacre où la diffusion de l'humidité saline semblait créer dans les creux de la pierre une fraîcheur gemmée qui leur donnait l'apparence de valves perlières entr'ouvertes sur les eaux natales. »<sup>1490</sup>

Une différence notoire doit être relevée quant au lieu dans lequel se situe l'action ; si d'Annunzio place le dialogue Stelio-Perdita au sein d'une romanesque gondole vénitienne : « Quand la barque passa près de la gondole, tous deux saluèrent. »<sup>1491</sup>, Guyot situe le monologue de Gabrielino Topo à bord d'un train, bien plus prosaïque, accentuant le caractère comique d'un langage inadapté aux trépidations mécaniques : « Et, tandis que le ronflement du train berçait leurs espérances jumelles, » (p.30), brisant à la dernière phrase du pastiche l'effet du sur-lyrisme d'annunzian.

Chaque pastiche de Gabriele d'Annunzio, réalisé par des journalistes ou critiques français, mord ainsi sur une œuvre précise ; du *Feu* (1900) à *Forse che si Forse che no* (1910) ou à *La Pisanelle* (1913), le lecteur amusé identifie bientôt un ouvrage disponible à la traduction ou présenté sur les scènes parisiennes. Mais aurait-il pu seulement reconnaître d'Annunzio sous la forme d'un poème pastiche ? L'architecture poétique, dans laquelle Anna de Noailles est immédiatement reconnaissable, ne suffirait à identifier en France le plus grand poète italien de son temps. Si un choix de *Poésies* traduite par Georges Hérulle fut proposé au lectorat français dès 1912<sup>1492</sup> ou à la *Revue de Paris* dès 1898, l'œuvre poétique de Gabriele ne semble pas le

---

<sup>1488</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Le Feu*, traduit par Georges Hérulle, Calmann-Lévy, Paris, 1927, p.19.

<sup>1489</sup> Idem p.4.

<sup>1490</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Le Feu*, traduit par Georges Hérulle, Calmann-Lévy, Paris, 1927, pp.8-9.

<sup>1491</sup> Idem p.4.

<sup>1492</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Poésies 1878-1893*, traduites de l'italien par Georges Hérulle, Calmann-Lévy, Paris, 1912.

caractériser ni même le réunir aux autres pans de sa création. Les *Laudi del cielo del mare della terra e degli eroi*<sup>1493</sup> ou le *Poesie in dialetto, per canzoni e disperse*<sup>1494</sup> ne furent jamais traduites en français dans leur intégralité<sup>1495</sup> et l'imaginaire collectif se souvint plus volontiers d'un d'Annunzio romancier ou dramaturge jusqu'à nos jours.

### e) Les romans à clef

Autre signe de reconnaissance nationale, plus discret mais non moins incisif, les romans à clef gravent, perfidement, une caricature à l'eau-forte. Un ouvrage parmi les plus acerbes naquit sous la plume de Jean Lorrain, il s'agit de l'*Aryenne*<sup>1496</sup>.

Lorrain y déchaîne contre Anna, à peine voilée sous le nom de *Princesse d'Helyeuse* née *Rebecca Riesmer*, une volée de critiques. L'ouvrage s'ouvre par un lettre signée du prénom de « scène » et de poétesse de la princesse, Mélisande : « Je récite, ce soir, chez la duchesse de Langlade ma poésie de Nausicaa : Parmi les grands roseaux, dont les tiges bruissent / Au-dessus des yeux d'or dédoublés des lotus. »(p.4).

Celle-ci demande quelques conseils déclamatoires et d'habillement à la *comtesse Ilhatieff*, amie ruinée qu'elle loge dans les communs de son hôtel de la rue Barbet-de-Jouy et entretient en grande partie. Cette lettre suggère à la fois le décor somptueux des hôtels aristocratiques et la servitude amère de l'amie implicitement devenue dame de compagnie : « La lettre de la princesse de Ragon d'Helyeuse (...) était venue lui rappeler quel dur servage elle avait accepté en acceptant les bienfaits de la maison. »<sup>1497</sup>(p.8).

C'est à travers cette confidente que Jean Lorrain entrouvre les portes de l'intimité d'une Anna de Noailles fantasmée, caricaturée à l'extrême. Les remous de la vie publique de la poétesse

---

<sup>1493</sup> « Louanges du ciel de la mer de la terre et des héros » comprenant Maïa, Électre, Alcyone, Mérope et les Chants de la guerre latine (1903-1918), éditions intégrales Newton Compton, Rome, 1995.

<sup>1494</sup> « *Poesies en dialecte, pour chansons ou dispersées* » (1885-1936) éditions intégrales Newton Compton, Rome, 1995.

<sup>1495</sup> Muriel Gallot a cependant traduit *De L'Alcyone et autres poèmes* de Gabriele d'ANNUNZIO, Orphée - La Différence, Paris, 2013.

<sup>1496</sup> Jean LORRAIN, *L'Aryenne*, Ollendorff, Paris, 1907.

<sup>1497</sup> « Dans les salons rivaux on appelait la jeune femme protégée l'Otage (...) elle savait quelle captive de guerre elle figurait dans le cortège des joueurs de flûte et porteurs de lyre de la princesse ; elle n'était qu'un trophée de plus dans la montée triomphale de Mélisande au Parnasse. » in Jean LORRAIN, *L'Aryenne*, Ollendorff, Paris, 1907, pp.10-11.

sont eux, rendus fidèlement : « La princesse de Ragon d'Helyeuse, juive convertie, dont le seul regret était de n'avoir pas été élevée aux « Oiseaux<sup>1498</sup> »(pp.6-7), « La princesse de Ragon d'Helyeuse était, avec Mmes de Montgomery, de Noailles<sup>1499</sup> et Lucie Mardrus, une des seules dont on ne discutait plus le talent, (...) dont on acceptait aveuglément (...) les rimes les plus imprévues et les métaphores les plus insolites » (p.10) ; de même pour les articles de presse, épinglant la dilection noaillienne pour les jardins modestes et la sensualité trouble : « l'article de Sancho sur l'Ardeur des Nuits !... Nymphé potagère et petite dévote de Priape<sup>1500</sup> ! »(p.22) et « Elle est la muse du radis rose, du concombre et de la citrouille »(p.24) ou les rapports d'Anna et de son mari Mathieu de Noailles : « Simon ! Il est aveugle. Il n'y a qu'à le regarder écouter sa femme. Il n'en revient pas encore d'avoir trouvé une Muse dans sa corbeille de noces. »(p.23). Lorrain relève aussi l'attrait d'Anna pour la publicité et la gloire et ses affinités socialistes : « -Et quel art de la réclame ! -Oh on n'épargne rien, les déjeuners socialistes suivent les dîners d'ambassades et quel accueil à tous les faiseurs d'interviews ! »(p.23).

Enfin, Lorrain, perfide, doute du talent réel d'Anna-Mélisande et par une confidence du prince d'Helyeuse à la comtesse Ilhatieff, l'assassine tout bonnement : « Ce prix de l'académie<sup>1501</sup>, (et c'est mon oncle de Régonzac qui nous l'a fait obtenir) lui a tout à fait tourné la tête et, la perfidie des gens du monde aidant, Mélisande s'est tout à fait persuadée qu'elle avait du génie, elle est devenue du bâtiment. »(p.40).

Toutefois à la fin de l'ouvrage, un rapprochement curieux, qui pourrait évoquer la relation d'Annunzio-Noailles intervient ; Anna-Mélisande se rend en Italie afin d'y établir la convalescence de son amie coupable, la comtesse Ilhatieff mais aussi pour des « affaires d'éditions et un futur succès de théâtre »(p.98) à Milan<sup>1502</sup>, Rome et Florence -trois villes essentielles dans l'existence littéraire d'Annunzienne. Ainsi « la presse italienne, enthousiaste *des*

---

<sup>1498</sup> Anna de Noailles née Princesse de Brancovan d'une illustre famille roumaine de confession orthodoxe avait dû se convertir au catholicisme afin d'épouser le comte Mathieu de Noailles, le 18 août 1897 à Amphion.

<sup>1499</sup> Jean Lorrain, essaie de placer adroitement Anna de Noailles en rivale de Mélisande princesse d'Helyeuse, bien qu'elles ne soient qu'une seule et même personne. Manœuvre littéraire visant à perdre le lecteur ou à justifier l'impartialité de l'écrivain.

<sup>1500</sup> Lorrain fait notamment référence au poème L'Appel extrait du Cœur innombrable : « Priape, dieu clément qui fleuris les vergers, / Je te consacre, afin que tu veuilles m'entendre, / Des bouquets de persil, des feuilles d'orangers, / Et la première cosse où gonflent les pois tendre... (...) » in Anna de NOAILLES, Le Cœur innombrable, Calmann-Lévy, Paris, 1901, pp.103-105.

<sup>1501</sup> Anna de Noailles avait aussi obtenu le prix Archon-Despérouses (créé en 1834) de l'Académie Française en 1902 pour son recueil Le Cœur innombrable (1901).

<sup>1502</sup> L'un des principaux éditeurs de Gabriele d'Annunzio, les fratelli Treves, se situe à Milan.

œuvres de Mélisande, clamait sa gloire à tous les coins de l'Italie. On allait donner d'elle, (...) au théâtre olympique de Vicence la tragédie de Niobé. »(p.98), annonce qui n'est pas sans rappeler les triomphes dramatiques de d'Annunzio à la même époque et son goût pour les thèmes mythologiques tels que celui de Niobé fille de Tantale et épouse d'Amphion.

Sans doute Jean Lorrain voit-il en Anna-Mélisande une étrangère au succès injustifié ; ce racisme, courant à la Belle Époque, vise les origines roumaines et grecques de la comtesse de Noailles née Brancovan-Musurus et l'on comprend bientôt que la fameuse *Aryenne*, intitulant l'ouvrage, n'est autre que la comtesse Ilhatieff auprès de qui soupire le prince de Ragon d'helyeuse : « Aryens tous deux et captifs dans le cortège de la Barbare, ne comptons plus que l'un sur l'autre. »(p.49). Anna-Mélisande n'appartient donc pas au milieu de la grande aristocratie mais plus encore, elle ne peut prétendre appartenir à la nation française : « elle n'est pas du même sang que nous »(p.48)et « une vieille haine de race nous sépare »(p.83). Anna-Mélisande est un barbare aux mœurs irréconciliables : « Ah ! c'est bien une idée d'Orientale, enchaîner, domestiquer, asservir tout autour de soi. » (p.50), une poétesse dont le succès est obtenu par l'artifice et la fortune.

Jean Lorrain, exaspéré, glissera une sorte de justification de son long pamphlet dans la bouche même du prince d'Helyeuse : « Vous êtes jeune, vous êtes jolie, vous êtes princesse, vous êtes millionnaire et vous avez du talent et vous voulez qu'on ne vous insulte pas ? mais chacun de vos sourires de triomphe est une offense pour des milliers de femmes que vous ne soupçonnez pas, chacune de vos éditions est regardée comme un vol par des centaines de grimauds de lettres que leur copie ne nourrira jamais, ah ! l'humanité est une vilaine chose (...) »(p.65) ; la justification de la jalousie d'un poète méconnu, ou l'espoir de réaliser de grands tirages pour ce roman à clefs menèrent-il Lorrain à fomenter ce scandale ?

Un ouvrage non moins cruel fut publié en 1946 aux éditions Self– soit treize ans après la mort d'Anna de Noailles–, celui des frères Jérôme et Jean Tharaud : *Le Roman d'Aïssé*.

Les frères Tharaud, secrétaires et proches de Maurice Barrès, tinrent à réveiller l'écho d'une vieille tragédie datant de 1909, celle de la mort de Charles Demange (1884-1909), neveu du « Prince de la jeunesse »<sup>1503</sup>. Celui-ci, victime d'une relation sentimentale désespérée avec l'auteur du *Cœur innombrable*, se suicide après une ultime entrevue dans un train, en gare de Nancy. Aussitôt la France entière accuse Anna de s'être servie de Demange pour se venger de

---

<sup>1503</sup> « *Princeps juventutis* », surnom donné à Maurice Barrès (1862-1923), écrivain et homme politique français, figure de proue du nationalisme, maître à penser de la jeunesse à partir de années 1890 et célèbre amant d'Anna de Noailles.

l'abandon de Barrès, son plus célèbre amant. La mère même du jeune homme assure à l'abbé Mugnier, venue en pacificateur : « Elle (Anna) l'a détruit (...) » et qu'il plaide là une « mauvaise cause » ; « Mme de Noailles : une coquette qui se livre puis se refuse... Elle détruit, elle désorganise. »<sup>1504</sup>.

Maurice Barrès, amer, sous-entend qu'Anna, par pure coquetterie, avait envoyé un télégramme à Demange, lui donnant rendez-vous en gare de Nancy ; celui-ci « pensant que Mme de Noailles répondait enfin à ses avances, fut cruellement déçu lorsqu'elle lui avoua qu'elle continuait sa route sur Strasbourg, où elle se rendait en visite. Demange, resté dans le train, l'aurait supplié de revenir avec lui à Nancy où il avait loué une chambre d'hôtel. Sur son refus, il la quitta à Sarrebourg, revint à Nancy et se suicida peu après. »<sup>1505</sup> Ce suicide fait beaucoup de bruit, Demange, neveu d'un homme illustre et promis à un avenir politique, avait fait des débuts salués en littérature avec *Le livre du désir, histoire cruelle* (1909), les *Lettres d'Italie* – où il se rendit avec Anna de Noailles – ne furent publiées qu'en 1913 et un roman inachevé *Hélène* en 1931.

*Les Marches de L'Est*, recueil trimestriel de littérature, d'art et d'histoire, consacrent aussitôt une grande partie des n°3 et 4 de l'année 1909 au souvenir de Charles Demange et publient un sonnet inédit de celui-ci, au ton désespéré, traitant d'amants malheureux comme de « Ces oiseaux déplumés qu'un vieil amour assemble, / Cependant que la vague ayant rompu leurs os, / Les jette morts au large étendus sur le dos » ; le poème évoque sans doute l'amertume du jeune homme face aux refus d'Anna : « L'un et l'autre très laids, impuissants à nous plaire, / Nous ne nous verrons plus. Une vague étrangère / Sera mon seul élan, quand nous nous heurterons. // Puis las de tout meurtrir, mes doigts, ta chevelure, / Bien macérés enfin comme veut la nature, / Dans un golfe stagnant nous nous liquéfierons. »<sup>1506</sup> L'affaire Demange se résorba peu à peu, Anna parvenant à convaincre la mère du jeune homme qu'un scandale nuirait au souvenir du disparu ; la mort de Barrès en 1923 suivie de celle d'Anna en 1933 devaient, en principe, enterrer ce malentendu.

C'était sans compter sur les frères Tharaud qui, dès les premières pages du *Roman d'Aïssé*, se livrent à un portrait des plus transparents de la poétesse, une véritable fiche signalétique policière : « Dans un visage mat, des yeux sombres, les plus beaux du monde. Deux rouleaux de cheveux noirs rapetissaient son front un peu bas. Des mains prestes, trop courtes peut-être, (...) Le fin profil, légèrement aquilin, rappelait celui d'un oiseau ; son corps également, (...) Beaucoup

---

<sup>1504</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, pp.209-210.

<sup>1505</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, note 109, p.596.

<sup>1506</sup> *Les Marches de l'Est*, n°3, 1909, sonnet inédit de Charles Delmange.

de bagues à ses doigts et parmi elles un splendide saphir<sup>1507</sup> qui ne cessait d'étinceler autour de son visage, tandis que ses petites mains voltigeaient devant elle.»<sup>1508</sup> assortie d'indications de caractère « Trop de désir de plaire et de jouer d'un instrument » (p.13) et d'un style même : « des adjectifs excessifs, des enthousiasmes forcés, une chaleur qui finissait par glacer. » (p.14).

## f) Les écritures, la graphie ou calligraphie des poètes

Cocteau, dans son ultime ouvrage-hommage de 1963, *La Comtesse de Noailles oui et non*, compare les écritures de nos poètes à l'étude : « Poème d'Anna de Noailles. ( De cette écriture trop artificielle comme l'écriture de Gabriele d'Annunzio. ) »<sup>1509</sup> . L'on retrouve aussi dans l'ouvrage de Claudine Brécourt-Villars, *D'Annunzio et la Duse*, une analogie graphique d'Annunzio/Noailles ; ses « façons de matamore et cet orgueil insensé qui transparait dans son graphisme en volutes, « roulé, déferlant comme la vague, annelé comme les vrilles de la viorne », que Colette compare si justement à celui de Pierre Louÿs et d'Anna de Noailles »<sup>1510</sup>.

L'écriture est importante dans la formation de l'image du poète national comme nous le rappelle Maurizio Serra : « deux générations d'Italiens ont imité la graphie de d'Annunzio : de Mussolini (né en 1883) à mon père (né en 1914). »<sup>1511</sup> Mais celle de d'Annunzio « sa large écriture volontaire »<sup>1512</sup> que l'on retrouve en effet vaillante, haute et très lisible, serait au coup de sabre ce que celle d'Anna est aux volutes de l'osier fleuri.<sup>1513</sup>

Le véritable trait d'union entre ces écritures n'est pas tant graphique mais tout entier contenu dans leur modernité : Anna et Gabriele, pourtant héritiers du XIXe siècle, libèrent la graphie traditionnelle des pleins et des déliés en se créant leur propre style. Un style fort et insidieux puisque Cocteau s'en inspira :

---

<sup>1507</sup> Célèbre bague de fiançailles d'Anna de Noailles, présente dans toutes les photographies ou portraits mondains et dont jamais elle ne se départit.

<sup>1508</sup> Jérôme et Jean THARAUD, *Le roman d'Aïssé*, Self, Paris, 1946, p.11-12.

<sup>1509</sup> Jean COCTEAU, *La Comtesse de Noailles, oui et non*, Perrin, Paris, 1963.

<sup>1510</sup> Claudine BRÉCOURT-VILLARS, *D'Annunzio et la Duse*, Stock, Paris, 1994, p.16

<sup>1511</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.17.

<sup>1512</sup> Melchior de VOGÜÉ, *L'Esthète*, in *La Renaissance latine*, décembre 1895.

<sup>1513</sup> COLETTE, *Lettres à ses pairs*, Flammarion, Paris, 1973, p.77, lettre du début d'août 1925 « *Votre écriture, pareille à une plante qu'on nomme l'osier-fleuri, est entre les mains des infidèles, j'ai nommé Maurice Goudeket. Il vole, comme une pie, tout ce qui vient de vous. Il m'a déjà fait le même coup à Paris.* »

Lorsque je subissais l'influence de la comtesse, mon écriture compliqua ses jambages. Gide me dit un jour : « Simplifiez votre écriture. » Cette remarque m'a davantage rendu service que bien des critiques d'ordre littéraire. Ensuite, mon écriture devint fort illisible, mais vraie. On imagine mal l'importance d'un tel conseil que j'ai souvent donné à de jeunes poètes.<sup>1514</sup>

Cocteau, insistant sur ces souvenirs graphiques, en précise même la technique, digne de calligraphie : « Mes textes furent écrits avec un étrange stylographe. Il me fut offert par Madame de Noailles, disparut et me revint dans des circonstances imprévisibles, sans doute pour ce travail de révision d'un procès injuste. Une longue ventouse de caoutchouc aspire l'encre et intrigue beaucoup ceux qui assistent à cette opération de recharge. L'écriture bouclée de la comtesse exigeait des plumes très souples qui ne se trouvent plus dans le commerce.<sup>1515</sup>

Il faudrait cependant rendre justice à Robert de Montesquiou,<sup>1516</sup> homme de lettres et poète, qui, le premier, boucla et déboucla ses écrits<sup>1517</sup> : « En 1904, un journaliste remarquait non sans malice que (s)a moustache recourbée était « pareille aux jambages de son écriture frisée comme au petite fer ». Pour peu qu'elle fût couchée sur un papier raffiné et agrémentée de petits ornements, cette écriture, tout en enroulements, arabesques et volutes, transformaient (...) les accessoires de la vie mondaine – cartes et enveloppes – en objets d'art. »<sup>1518</sup>

Dans une époque où le courrier était de première importance et où il était malséant de faire parvenir des tapuscrits à ses intimes, la calligraphie donnait dans une sorte de mode que l'on se devait de suivre, selon le degré de snobisme du monde à laquelle elle appartenait. Par contagion, Montesquiou, prolix, inonda par ses lettres et par les copies de ses poèmes<sup>1519</sup>, les figures d'un style calligraphique que les étoiles montantes de la littérature, telles Anna de Noailles ou Jean

---

<sup>1514</sup> Jean COCTEAU, *La Comtesse de Noailles, oui et non*, Perrin, Paris, 1963, p.97-98.

<sup>1515</sup> Jean COCTEAU, *La Comtesse de Noailles, oui et non*, Perrin, Paris, 1963, p.98.

<sup>1516</sup> Robert de Montesquiou (1855-1921), poète, dandy, écrivain, journaliste, critique littéraire, inspirateur de du personnage de *des Esseintes* pour *À Rebours* de Huysmans (1884), de *Monsieur de Phocas* pour Jean Lorrain (1901) et l'un des modèles du *baron de Charlus* pour *À la recherche du temps perdu* de Marcel Proust (1913-1927).

<sup>1517</sup> Écriture reproduite en Annexe.

<sup>1518</sup> Philippe THIÉBAUT, *Ego imago*, in *Robert de Montesquiou ou l'art de paraître*, catalogue d'exposition au musée d'Orsay du 12 octobre 1999 au 23 janvier 2000, Réunion des Musées Nationaux, Paris, 1999, p.11.

<sup>1519</sup> « Dans les salons, Robert de Montesquiou offre aux maîtresses de maison des poèmes écrits de sa main, encadrés avec soin. » in Patrick CHALEYSSIN, *Robert de Montesquiou, mécène et dandy*, Somogy, Paris, 1992, p.134.

Cocteau jugèrent bon de suivre. Montesquiou, arbitre des élégances, du raffinement, contribua à façonner le goût de son époque.

Ainsi Proust, dans une lettre de 1903 à la Comtesse de Noailles, loue avec emphase ces formes scripturales qui lui sont familières : « Quelle émotion toujours quand j'aperçois le tumulte discipliné de votre écriture, ces magnifiques volutes d'une mer infinie et rythmée du sein desquelles apparaît étincelante comme Aphrodite votre pensée aussi divine et aussi belle. »<sup>1520</sup>

Colette, dans une lettre de le fin juillet 1925, louera la même écriture qui, dans la forme, n'a pas connu de variations significatives en l'espace de 22 ans : « Écrivez-moi (ou faites-moi écrire, mais j'aime mieux votre belle écriture frisée.)<sup>1521</sup> » et loue les ramages d'encre de son amie poète : « Vous êtes bonne de me porter secours et je remercie cette belle main si petite, qui écrit bouclé. »<sup>1522</sup> avant d'esquisser une comparaison végétale qui ne dut point déplaire à sa destinataire : « Votre écriture, pareille à une plante qu'on nomme l'osier-fleuri, est entre les mains des infidèles, j'ai nommé Maurice Goudekot. Il vole, comme une pie, tout ce qui vient de vous. Il m'a déjà fait le même coup à Paris.<sup>1523</sup>

En 1929, Colette décidément hypnotisée par l'écriture d'Anna en livre son expertise :

Quelle lettre et d'un si beau dessin écrit, frisée, grasse, avec des « a » minuscules en forme de chaînons ouverts et des « ch » extraordinaires en forme de trompes de papillons nocturnes. Ce que vous faites du mot « lundi », personne ne l'a essayé. Toute la lettre est un magnifique portrait à votre ressemblance, j'embrasse votre belle petite main.<sup>1524</sup>

Lorsque l'on examine les lettres d'Anna de Noailles, ses dédicaces ou ses manuscrits, l'on est frappé par la correspondance existante entre le flot de paroles et l'écriture en arceaux de feuillages ; souvent, comme dans la nature, l'espace vient à manquer sur la page autrefois vierge et le poète n'hésite pas à sur-écrire de biais sur les lignes rédigées, donnant au manuscrit l'allure d'une polyphonie de mots. Une énergie et une profusion de sensations et de pensées semblent

---

<sup>1520</sup> Marcel PROUST, *Lettres à la Comtesse de Noailles*, La Palatine, Plon, Paris, 1931, p.56

<sup>1521</sup> COLETTE, *Lettres à ses pairs*, Flammarion, Paris, 1973, p.76.

<sup>1522</sup> Idem, lettre du 10 janvier 1929, p.92.

<sup>1523</sup> Idem, lettre du début août 1925, p.77.

<sup>1524</sup> Idem, lettre du 13 février 1928, p.84.

alors épouser la forme de ces mots, desquels jaillissent une sorte d'offrande universelle ou d'hymne panthéiste, livrés par l'auteur du *Cœur innombrable* :

J'écris pour que le jour où je ne serai plus  
On sache comme l'air et le plaisir m'ont plus,  
Et que mon livre porte à la foule future  
Comme j'aimais la vie et l'heureuse Nature.<sup>1525</sup>

### **g) Le cinéma.**

Gabriele d'Annunzio entretient une relation épineuse avec le tout nouveau cinématographe<sup>1526</sup> s'inspirant de ses œuvres. Méfiant envers l'image animée du cinéma muet, il entend sauvegarder par des scénarios personnels l'essence même de son travail. Ne souhaitant pas perdre de vue cette invention toute moderne et bien qu'opposé au film-intrigue, lui préférant en tant qu'esthète une vision toute picturale, le « *borgne voyant* » cède les droits pour les adaptations de ses romans ou pièces de théâtre au cinématographe muet.

Gabriele d'Annunzio se rend au cinéma, dans les années 1910, avec Edmond Rostand et Anna de Noailles *qui trépignait de joie devant les films sautillants que l'on donnait alors*, nous relate Michel Georges-Michel dans un article du *Journal* de 1938.

Comme d'Annunzio lui offrait une coupe de champagne, alors que, chez Van Dongen la poétesse parlait, parlait, parlait :

– Non, non, dit-elle ; N'ajoutez pas d'explosif à mon enthousiasme !...

D'Annunzio reposa la coupe pleine sur un bahut.

– J'avais espéré, au contraire, éteindre l'incendie, me dit-il à mi-voix.

Car le poète ne partageait pas l'admiration de la comtesse. Il n'aimait point ces visions saccadées et où le verbe ni même la poésie n'avaient leur place.

Même quand à Fiume, les appareils étaient braqués sur lui, son œil encore vivant<sup>1527</sup> regardait avec colère l'autre œil de cyclope dressé sur son trépid.

---

<sup>1525</sup> Anna de NOAILLES, *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, p.169.

<sup>1526</sup> Le cinématographe est inventé en 1895 par les frères Lumière, inspirés en partie par le kinétoscope de Thomas Edison.

<sup>1527</sup> D'Annunzio était borgne depuis son accident aéronautique du 16 janvier 1916.

Anna semble en effet plus réceptive à l'invention des frères Lumière et se comparera même, dans une lettre à Corpechot des années 1910, relatant sa lecture des *Mémoires d'Outre-Tombe*, à une « ingénue malchanceuse dans l'enregistrement d'un film de cinéma : l'automobile me passe vraiment sur le corps, le tigre doux me dévore et les fusils de parade me partent pour de bon dans la tête... Imaginez donc une personne actuellement écrasée par l'histoire héroïque et romanesque de tout un siècle. »<sup>1528</sup> On y devine toute l'impression que l'image animée, à ses débuts techniques, pouvait produire dans l'imagination et le ressenti de la poétesse.

Dans le documentaire de Françoise Giroud, réalisé par Antoine Gallien en 1997 « *Un siècle d'écrivains, Anna de Noailles* »<sup>1529</sup>, il nous est possible de voir plusieurs très courts métrages d'Anna aux différents âges de sa vie ; on remarquera que les quelques secondes d'un film muet datant approximativement de 1910 nous révèlent un visage curieux et amusé par le preneur d'image, très différent de celui de 1931 qui semble désormais accoutumé aux réalisations du film sonore.

Aussi Cocteau lui confiera-t-il son désespoir dû à la suspension de la diffusion de son film *Le Sang d'un poète* dans une lettre de Janvier 1931<sup>1530</sup> « J'ai fait un film avec mon sang visible et mon sang invisible -celui du corps et celui de l'âme. Ce film se trouve momentanément ou définitivement empêché par une ignoble machine montée contre vos neveux Charles<sup>1531</sup>. Chantage sans doute ? ». Anna le verra peut-être, malgré sa fatigue croissante, elle qui offrira ses vœux au public de la T.S.F en 1931 ou une apparition dans les actualités françaises, filmées la même année, à l'occasion de sa remise du collier de Commandeur de la Légion d'Honneur.

Quelques années plus tard -Anna venait de mourir le 30 avril 1933-, à Florence, dans une salle des Folies-Bergère (sic) transformées en cinéma (parlant depuis 1927), d'Annunzio

---

<sup>1528</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste III*, Plon, Paris, 1937, pp.154-155.

<sup>1529</sup> Documentaire disponible sur You Tube ou sur ina.fr

<sup>1530</sup> *Cahiers Jean COCTEAU II*, Gallimard, Paris, 1989, p.148.

<sup>1531</sup> Il s'agit du vicomte Charles de Noailles (1891-1981), cousin par alliance d'Anna par une branche cadette de la famille de son mari, Mathieu de Noailles. Le vicomte et sa femme, la célèbre Marie Laure de Noailles (1902-1970), héritière de la fortune considérable des Bischoffsheim, avaient financé le tournage du film de Cocteau (d'avril à septembre 1930) à hauteur d'un million de francs. Après le scandale et la censure de *l'Âge d'or* de Buñuel en 1930, qu'ils avaient également financé, ceux-ci durent se retirer quelques temps de la vie parisienne et attendre l'autorisation de la censure pour projeter le film de Cocteau.

s'intéresse à une représentation de *Forfaiture*<sup>1532</sup> et rapproche l'art nouveau du cinématographe et celui, plus ancien, de la peinture ; le réalisateur devrait ainsi, selon Gabriele, se transformer en peintre de l'image et broser de grandes fresques esthétiques en délaissant l'intrigue ou le drame.

Comme nous marchions sur ce Lungarno<sup>1533</sup> qu'il a si souvent décrit dans ses romans, où selon la légende, Dante avait rencontré Béatrix le poète nous fit part de ses impressions :

– J'ai entendu parler le Silence, sous les traits de cet admirable acteur (Sessue Hayakawa).

Pourtant, ses traits étaient à peu près immuables. Que nous recevions ainsi des effluves d'une personne vivante, même d'un comédien, le fait n'est pas niable.

D'Annunzio fit quelques pas sur le pont bleu de lune. Et adossé au parapet :

– En vain les autres personnages s'agitaient-ils autour de lui, aussi immuable que le Temps, c'est lui seul qui vivait, c'est sa physionomie seule que j'emporte, suspendue devant mes yeux à travers cette ville, cette nuit. (...) J'ai eu quelque plaisir devant quelques batailles du noir et blanc, ce soir, continua l'esthète. Des artistes sans doute un jour nous donneront telles eaux-fortes sur l'écran, qui évoqueront la Mise en croix de Rembrandt. Alors le cinéma n'aura pas besoin de la parole pour s'exprimer.

– Si le cinéma persiste à donner des drames, des comédies ?

– Je ne crois pas que ce soit là le but de ses moyens d'expression. Il doit, il peut aller plus haut... J'augure, plutôt que des photographes, que de grands peintres arriveront à animer ainsi leurs œuvres. Vous imaginez-vous les fresques d'Ucello et de Martini, du Municipio de Sienne, se mettant soudain en marche au lieu de demeurer figées sur les murs ?... Voilà bientôt quatre siècles que le cheval de Paolo a immobilisé sa lourde ruade et que ses lances noires et rouges attendent le commandement pour s'abaisser ! Que vienne le magicien qui, fût-ce en tournant cette ridicule petite manivelle, délivre les chefs d'œuvres de l'immobilité !...<sup>1534</sup>

---

<sup>1532</sup> *Forfaiture*, film dramatique de Marcel L'Herbier, sorti le 24 novembre 1937 dans lequel Sessue Hayakawa (1889-1973) joue le terrible Prince Hu-Long. Amoureux de la femme d'un ingénieur du génie civil, Denise Moret, il n'hésitera pas à se venger de son indifférence en sabotant le travail de son mari et en la marquant au fer rouge. Denise le tuera et sera acquittée.

<sup>1533</sup> Quais bordant le fleuve Arno à Pise et à Florence.

<sup>1534</sup> Michel GEORGES-MICHEL, « Gabriele d'Annunzio et le cinéma », *Le Journal*, 18 mars 1938.

Voici le vœu de d'Annunzio réalisé dans l'œuvre de Bill Viola<sup>1535</sup>, vidéaste américain qui représenta les États-Unis à la biennale de Venise de 1995 avec *The Greeting*<sup>1536</sup>. Cette vidéo, d'une dizaine de minutes, est la peinture animée de la *Visitation* du maniériste italien Pontormo (1494-1556) ; sur un écran plat à cristaux liquide s'animent lentement les deux Saintes femmes de la scène du Nouveau Testament, la Vierge Marie et sa cousine Élisabeth, ainsi que deux spectatrices, l'une jeune, l'autre âgée. On se souvient qu'Élisabeth, épouse du prêtre Zacharie, trop âgée pour enfanter, avait senti un *enfant tressaillir dans son sein* après la salutation de sa cousine Marie et les deux spectatrices, mouvantes chez Bill Viola, sont en quelques sortes des allégories de leurs âges respectifs.

Les vidéos *The Quintet of Astonished* (2000), *Catherine's Room* (2001), *Emergence* (2002) inspirées des tableaux de dévotion médiévale ou de la pré-renaissance italienne et surtout l'exposition *Bill Viola /Michel-Ange* de la Royal Academy de Londres (2019) semblent concrétiser les *augures* de Gabriele d'Annunzio. On peut aussi citer le film *La ricotta* de Pier Paolo Pasolini, sorti en 1963 et dans lequel un réalisateur met en scène une version de la Passion du Christ sous la forme de tableaux vivants<sup>1537</sup>. Ces tableaux sont empruntés à la peinture maniériste italienne et l'on peut y reconnaître la *Descente de croix* du Rosso Fiorentino (1521) ou la *Déposition* de Pontormo (1527).

Bien que réticent à l'idée du cinéma naissant, Gabriele aura vu son œuvre portée à l'écran de son vivant. Ainsi le *Feu*<sup>1538</sup> sera réalisé au cinéma muet par Giovanni Pastrone et sortira le 7 avril 1916 avec Pina Menechelli, Febo Mari et Felice Minotti dans les rôles principaux. *Francesca da Rimini*<sup>1539</sup>, pièce de théâtre de 1902 se verra adaptée au cinéma muet par James Stuart Blackton et sortira -preuve de la renommée internationale du poète- aux États-Unis le 8 février 1908 et dans

---

<sup>1535</sup> Bill Viola est né à New York le 25 janvier 1951.

<sup>1536</sup> Nous avons pu voir l'œuvre de Bill Viola, du 5 mars au 21 juillet 2014, dans la première rétrospective française de l'artiste, au Grand Palais de Paris.

<sup>1537</sup> Le sujet du film mêle le grotesque au sublime : un figurant, Giovanni Stracci (dont le nom signifie « haillons » en italien) joue le bon larron mourant aux côtés du Christ pendant la crucifixion. Mourant de faim il achète une énorme ricotta et meurt d'indigestion pendant le tournage, hissé sur sa croix.

<sup>1538</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Le Feu*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1901.

<sup>1539</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Francesca da Rimini*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris 1913.

deux autres adaptations de 1910 et 1911. *La Crociata degli innocenti*<sup>1540</sup> réalisé par Alessandro Blasetti, Gino Rossetti et Alberto Traversa sur un scénario composé par d'Annunzio lui-même, d'après sa pièce de théâtre éponyme, sera visible en février 1917. *Il Piacere*<sup>1541</sup>, enfin, film dramatique réalisé par Amleto Palermi sera présenté au public en janvier 1918.

D'Annunzio semble même trouver un charme particulier à la « vertu serpentine de la pellicule », il confessera, déçu par le jeu des acteurs des théâtres de boulevard :

La récente industrie cinématographique – qui prétend renouveler l'art ancien de la Pantomime et pourrait peut-être promouvoir une toute nouvelle esthétique du mouvement- doit être considérée comme une auxiliaire providentielle de ces artistes courageux et sévères qui, au cœur de l'ignoble décadence du Théâtre d'aujourd'hui, aspirent à détruire pour reconstruire. Il faut en effet souhaiter que le goût de plus en plus vif de la foule pour les représentations cinématographiques finisse par déterminer la perte du bas commerce théâtral, qui déshonore notre époque.<sup>1542</sup>

Le grand succès cinématographique de Gabriele d'Annunzio, que l'on retrouve encore de nos jours dans les cinémas d'art et d'essai ou dans la programmation 2019 du Louxor<sup>1543</sup> demeure incontestablement *Cabiria*.

Ce film, réalisé par Giovanni Pastrone<sup>1544</sup>, sorti en Italie le 18 avril 1914, aux États-Unis le 1<sup>er</sup> juin 1914 et en France le 25 novembre 1915, demeure une œuvre incontournable du cinéma muet italien et inaugure le genre des *péplums*. Le scénario de d'Annunzio s'étend dans le plus long film italien produit en son temps, le plus coûteux aussi -un million de lire-or. Le titre même, *Cabiria* « née du feu » est suggéré par le poète qui travaille aux didascalies et s'inspire du roman d'aventure *Carthage en flammes* d'Emilio Salgari (1908) et de la *Salammbô* de Flaubert (1862).

---

<sup>1540</sup> Gabriel d'ANUNZIO, *La Crociata degli innocenti, Mistero in 4 atti*, lavoro originale per cinematografo, Musical Film, Renzo Sonzogno, C. et Pax Film, Milano, 1918.

<sup>1541</sup> Gabriel d'ANNUZIO, *Il Piacere / L'Enfant de volupté*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1895.

<sup>1542</sup> Anna-Maria ANDREOLI, *D'Annunzio (1863-1938)*, catalogue de l'exposition d'Annunzio proposée du 9 avril au 15 juillet 2001 par le Musée d'Orsay, Réunion des musées nationaux, Paris, 2001, p.102.

<sup>1543</sup> Louxor-Palais du Cinéma, 170, boulevard de Magenta, Paris Xeme.

<sup>1544</sup> Giovanni PASTRONE, (1883-1959) est un réalisateur, scénariste et acteur du cinéma muet italien ; notable inventeur du « carrello » connu sous le nom de « travelling ».

Ce grand succès mondial assura à d'Annunzio l'assèchement d'une partie de ses dettes et une reconnaissance internationale accrue.

Durant la fin de sa vie au Vittoriale, d'Annunzio fera projeter pour ses invités des films de son choix : *le Charlot du Cirque et de La Ruée vers l'or, des pellicules de Hollywood avec Mary Pickford ou Douglas Fairbanks, Metropolis et les Nibelungen plutôt d'annunziens de Fritz Lang qu'il admire, ou parfois les longs-métrages tirés de ses œuvres, qui l'ont presque toujours déçu.*<sup>1545</sup> Le cinéma ne cessera, malgré ses déceptions et ses difficultés oculaires, de l'intéresser et ce passionné de modernisme écrira encore, avant de mourir, une lettre au ministre de la culture Alfieri lui faisant part de *nouveaux projets et de ses observations techniques sur l'avenir du septième art.*<sup>1546</sup>

## 4) L'arène politique

### a) Anna, muse du cartel des gauches

Anna de Noailles ne s'est jamais cachée d'appartenir intimement à la gauche idéale, aux idées sociales de Lamartine ou de Victor Hugo, ses distingués modèles. Dès son plus jeune âge, Anna souffrit des injustices humaines ; enfant, en promenade avec sa gouvernante sur les bords du Lac Léman, celle-ci se voit accuser, avec indignation, de se moquer de deux infirmes : « La sévère créature qui nous accompagnait affirma, sans raison et sans preuve, que j'avais ri en voyant passer deux pauvres naines savoyardes, fort âgées en leur taille difforme et, de plus goitreuses, sourdes et muettes. Aujourd'hui encore, je souffre en pensant que je fus accusée d'une moquerie qui m'eût semblé criminelle. »<sup>1547</sup> Ce cœur généreux et ouvert, en dépit d'un milieu aristocratique fort conservateur et héritier d'une morgue sociale bien-pensante fut encouragé par une éducation que l'on peut qualifier de moderne ; Anna confesse ainsi « l'indicible regret d'un univers construit sans équité »<sup>1548</sup> mais aussi la reconnaissance témoignée à sa mère : « Je dois au cœur de ma mère, bien que mon père fût généreux et bon, mais il aimait qu'on lui soit soumis, de ne me sentir séparée d'aucune créature, d'être soucieuse du besoin de toutes, de confondre leur vie avec la mienne. »<sup>1549</sup>

---

<sup>1545</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.654.

<sup>1546</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.654.

<sup>1547</sup> Anna de NOAILLES, *Le livre de ma vie*, op. cit., pp.42-43.

<sup>1548</sup> Idem, p.113.

<sup>1549</sup> Idem, pp.113-114.

Ce sentiment de *fraternelle amitié envers chaque humain* la dispose à adopter parfois un esprit de révolte, voire de fronde au seuil de l'adolescence, qui la portera plus tard, comme nous l'allons voir, à se déclarer « anarchiste ». Elle le justifie en préambule à un célèbre épisode de sa vie, *l'arrestation d'un pauvre homme dépenaillé, soutenu et dirigé un peu brutalement par deux gendarmes savoyards aux bons visages lustrés*<sup>1550</sup> : « Ce sentiment puissant, porté par la logique, déesse insociable, me rend inapte à ce que l'on appelle la justice dans son sens sévère, c'est-à-dire dans ce triste et peut-être nécessaire oubli du nonchalant destin qui, négligemment, fait naître les mortels sous le signe de la rose ou sous celui de l'ortie. »<sup>1551</sup>.

Anna, profitant d'une promenade en voiture découverte avec sa sœur, sur la route d'Amphion à Thonon et *comme jetées en travers du monde végétal*, distingue parfois de pauvres bougres, souvent ivres, accusés de menus larcins et rudement empoignés par les *gendarmes agrestes*. En découlent une douleur, une réflexion sur la justice, sur le devoir de compassion, qui la bouleversent et la porteront, sa vie durant, à épouser les causes de justice et de lutte sociale aux côtés d'une frange politique de gauche, qu'elle soit de Jaurès ou de Georges Clémenceau.

Enfant saluant d'un signe de tête le passant déchu -cet acte qui pourrait paraître insignifiant aujourd'hui, n'en serait que plus éloquent dans la remise en contexte d'une époque extrêmement codifiée- adolescente s'attachant à réparer les injustices de ses proches ou des plus menues humiliations domestiques, jeune femme épousant la cause de Dreyfus, Anna de Noailles ne cessera de progresser dans l'affirmation de son identité morale, se refusant à tous compromis de classe ou de suprématie politique.

Dès le matin du 5 janvier 1895, Anna alors âgée de 19 ans lit l'article de Coppée signalant la dégradation d'un certain Capitaine Dreyfus, achèvement du procès commencé le 19 décembre 1894 ; la jeune fille s'insurge : « Je jure que cet homme est innocent ! »<sup>1552</sup> . L'affaire Dreyfus enflamma la famille de Brancovan où régnaient, « une atmosphère de continuelle passion, un zèle contagieux, un esprit de propagande »<sup>1553</sup> qui mit à mal leurs relations mondaines et amicales. Claude Mignot-Ogliastri pressent une inspiration directe de l'affaire dans un *poème inachevé dans lequel elle dresse un trône à la « Vérité, la peur et la mort des complots »*<sup>1554</sup> ; il serait sans doute judicieux d'y adjoindre les trois poèmes de la cinquième partie du *Cœur innombrable* (1901),

---

<sup>1550</sup> Idem, p.116.

<sup>1551</sup> Idem, p.114.

<sup>1552</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, Anna de Noailles, une amie de la Princesse Edmond de Polignac, op. cit., p.83.

<sup>1553</sup> Idem, p.113.

<sup>1554</sup> Idem, p.113.

*Fraternité, La Justice et Les Malheureux*<sup>1555</sup> qui développent les thèmes, chers au poète, de l'équité et des hauts sentiments humains de pardon et de partage animant sa pensée.

Au-delà de l'écriture, Anna presse son mari d'apposer son nom sur la liste de l'appel en faveur de Picquart<sup>1556</sup>. Ce jeune couple dreyfusard sera transposé, à peine voilé, par Marcel Proust dans les figures du *vicomte et de la vicomtesse Gaspard de Réveillon, née Crispinelli*, personnages de *Jean Santeuil*<sup>1557</sup> :

Et Mme de Réveillon devait aussi avoir forcément sur des choses qui ne se rapportaient pas à la poésie des idées qui, nées de ce brillant tempérament intellectuel, devaient être si différentes de celles de son milieu qu'elle devait forcément le choquer énormément, de sorte qu'elle y passait pour très mal élevée, un peu détraquée dans ses idées et exerçant une influence déplorable sur son mari. Ne venait-il pas de signer la protestation pour Dreyfus, ce qui étant donné son nom excitait l'indignation sans le mépris et surtout était à ce point contraire à ce que son nom impliquait que cela n'avait plus aucune espèce d'importance, mais était tout de même bien ennuyeux pour la famille et prouvait un triste oubli des devoirs attachés à son nom ? »<sup>1558</sup>.

Proust, en véritable reporter mondain, s'amuse ensuite à brosser un portrait provocateur d'Anna de Noailles-Réveillon, une Anna sulfureuse et prête à tout pour soutenir ses convictions sociales :

Pouvait-il en être autrement avec une femme qui foulait aux pieds les plus saintes choses, qui parlait légèrement de la religion, de la noblesse, qui arrivait à dîner une heure trop tard<sup>1559</sup>, qui écrivait, qui portait des pierres extraordinaires comme les personnes qui

---

<sup>1555</sup> *Fraternité*, p.167 ; *La Justice*, p. 171 ; *Les Malheureux*, p.175, in *Le Cœur innombrable*, op. cit.

<sup>1556</sup> *L'Aurore et Le Siècle*, 26-30 novembre 1898. Le général Georges-Marie Picquart (1854-1914), présenté comme le « héros » de l'affaire Dreyfus, découvre la machination mise en place afin d'accuser le malheureux capitaine d'espionnage pour le compte de l'Allemagne et en informe sa hiérarchie, avant d'être placé à l'écart et même mis en prison plusieurs mois.

<sup>1557</sup> Marcel PROUST, *Jean Santeuil*, Gallimard, Paris, 1952, est un livre de jeunesse quasiment autobiographique de Marcel Proust commencé en 1895 mais demeuré dans l'inachèvement.

<sup>1558</sup> Marcel PROUST, *Jean Santeuil*, La Pléiade, Gallimard, Paris, 2005, p.524.

<sup>1559</sup> Ce défaut, en effet, se manifestera sa vie durant et sera signalé par bon nombre de journalistes et d'amis.

n'étaient pas du faubourg Saint-Germain<sup>1560</sup>, qui recevait une quantité d'auteurs de fort mauvais livres, qui, dans l'affaire Dreyfus avait pris parti contre l'armée et fait cause commune avec les pires anarchistes (dame oui !).<sup>1561</sup>

Proust ne pouvait cependant imaginer que son modèle confesserait, huit ans plus tard dans un entretien pour *l'Écho de Paris* et avec la « conviction d'un jeune apôtre révolutionnaire » :

Mais oui, je suis socialiste, anarchiste, peut-être. Je crois au peuple et à la fraternité des peuples, j'ai foi dans la science qui mène à la justice et à la pitié et j'ai l'espérance d'un avenir qui sera comme un éternel été. »<sup>1562</sup>. Paul Acker, son interlocuteur, n'en croit pas ses oreilles et se demande si les cavaliers militaires dont on voit filer les dolmans sur l'avenue Henri-Martin, se doutent de quelle âme éprise de révolte cachent ces murs. Sans tarder Anna poursuit son manifeste politique devant le journaliste pantois : « Mais oui, je suis avec ceux qui veulent pour la masse de tous les hommes plus d'équité et plus de bonheur. Oh ! je ne suis pas avec les ducs et les princes. Voyez : n'approchons-nous pas, de plus en plus, de cet idéal et n'y a-t-il pas, chaque jour, de nouvelles lois sociales qui répartissent mieux la justice et la liberté et dont vous-même vous profitez ?

On retrouve cette pensée d'outre-milieu, en 1902, à l'occasion de la mort d'Émile Zola<sup>1563</sup>, fervent défenseur du capitaine Dreyfus et auteur du fameux article « *J'accuse* » paru dans *l'Aurore* du 13 janvier 1898. Partageant son point de vue dans une lettre à sa confidente et amie Augustine Bulteau, dite « Toche » -lettre envoyée depuis le château de Champlâtreux, appartenant à sa ducale belle-famille- l'apprentie révolutionnaire exprime son émotion confraternelle : « Ici surtout cela m'a fait l'effet et donné l'émotion d'un deuil qui nous touchait nous autres, nous qui pensons et qui aimons et que je portais, du fond d'un cœur qui est de la race des gens de là-bas, c'est-à-dire des gens des villes et des beaux labours. (...) Je ne sais pas ce que c'est de bien défini

---

<sup>1560</sup> Proust, emporté par son élan enthousiaste, se méprend ; Anna de Noailles ne possédait pas de pierres extraordinaires à la valeur inouïe, ainsi que le démontre son inventaire après décès ou les nombreux portraits, photographiques ou picturaux. On lui connaît principalement l'élégant et sage saphir bordé de diamants ornant sa bague de fiançailles, qu'elle portait en toute occasion, les faux bijoux d'aigrettes fantaisistes ainsi que l'emblématique sautoir de perles.

<sup>1561</sup> Marcel PROUST, *Jean Santeuil*, La Pléiade, Gallimard, Paris, 2005, p.524.

<sup>1562</sup> *L'Écho de Paris*, Journal littéraire et politique du matin, mercredi 1<sup>er</sup> avril 1903.

<sup>1563</sup> Le 29 septembre 1902, Zola meurt dans son sommeil, intoxiqué par les émanations d'une cheminée mal ramonée.

que les duc (...) ; mais je sais que les travailleurs de la pensée ébranlent en tombant et mourant tout l'univers auquel ils tenaient par des nerfs puissants comme les racines des grands arbres et que nous nous rangeons autour de leur mort. »<sup>1564</sup>

L'abbé Mugnier nous rapporte en 1914, assurant une continuité de la pensée politique noaillienne, qu'elle est pour l'impôt sur le revenu et s'étonne de l'opposition que font les conservateurs au nouvel ordre des choses que représente le cabinet Viviani<sup>1565</sup>.<sup>1566</sup> ; la révolutionnaire comtesse achève de le brutaliser en lui assénant que la révolution commence par les pires choses, mais qu'après il y a l'aurore. « Le vin de sang a besoin d'être décanté. » Je suis révolutionnaire<sup>1567</sup> insistera-telle enfin, en 1918.

Anna étonne de plus en plus car la voici même devenue, en 1919, un soutien des bolchévistes et de Lénine<sup>1568</sup>. « Comment se fait-il que cette divine muse s'occupe de tout cela, au lieu de rester sur ses sommets ? »<sup>1569</sup> s'interroge l'abbé Mugnier mi-amusé, mi-interloqué d'assister aux prises de paroles politiques de la Comtesse de Noailles, dame de la meilleure société, poétesse sensible et porte-drapeau des socialistes et autres révolutionnaires. Georges Clémenceau ne la compare-t-il pas au *portrait de Bonaparte à Arcole*<sup>1570</sup> ?

Il nous semble tout de même raisonnable ici de nuancer cette tendance à la révolution. Lorsque le malicieux Paul Acker prétendra rapporter d'elle, en son futur article, une image sanglante, grossissant le trait : « Je dirai même que vous êtes anarchiste et que vous rêvez la mort par les bombes de tous les aristocrates et de tous les bourgeois. », la comtesse de Noailles se ravisa « -Oh non ! fit-elle, pas de bombes, pas de bombes... et souriant, elle ajouta : -Je suis une anarchiste selon l'Évangile. » Cette phrase, devenue célèbre et résumant les aspirations utopiques du poète, laisse entrevoir un lien profond avec les idéaux de vie d'un Gabriele d'Annunzio « *commandante* », exposés sous forme poétique durant sa Régence du Carnaro (Prise de la ville de Fiume 1919-1920).

---

<sup>1564</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, Anna de Noailles, une amie de la Princesse Edmond de Polignac, op. cit., p.116.

<sup>1565</sup> René Viviani (1863-1925) est un avocat et homme politique français ayant appartenu au parti socialiste, cofondateur du journal *L'humanité* avec Jean Jaurès. Président du Conseil des ministres français depuis le 13 juin 1914.

<sup>1566</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.263, note du 14 juin. 1914.

<sup>1567</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.336, note du 1<sup>er</sup> juillet 1918.

<sup>1568</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.361, note du 6 décembre 1919.

<sup>1569</sup> *Idem*

<sup>1570</sup> *Idem*, p.336, 1<sup>er</sup> juillet 1918.

Lucien Corpechot s'interrogera, lui aussi, sur la vocation politique socialiste du comte de Noailles, sous-entendant, à l'instar de Proust, qu'Anna poussait un époux, qui par sa naissance et sa position aurait dû adhérer aux partis les plus conservateurs, dans le mouvement dont elle se sentait le plus proche, celui des radicaux-socialistes :

Il n'était pas de gentilhomme plus élégant, plus fin, de silhouette plus aristocratique que le comte de Noailles ? Pourquoi était-il socialiste ? ... Pourquoi se présentait-il sous une étiquette démocratique aux élections législatives dans le XVI<sup>e</sup> arrondissement ? Moi, à qui le patriotisme de classe semble aussi naturel que le patriotisme du sol, je n'ai jamais pu le comprendre. Mais peut-être cela faisait-il partie de l'enchantement qui enveloppait cette maison... »<sup>1571</sup>

Il est aussi vrai que Mathieu de Noailles fonda également une maison de banque, avenue de l'Opéra en 1912 et comptait se *refaire financièrement dans les affaires*<sup>1572</sup> en cherchant des investisseurs pour 2 millions de francs. Les Noailles jouaient donc sur plusieurs facettes, louant tour à tour le brillant des idées progressistes ou l'éclat feutré des investissements bancaires les plus solides, donnant lieu aux scènes les plus cocasses de la vie privée :

Le 109 de l'avenue Henri-Martin recevait d'autres visiteurs dont on s'ingéniait à éviter la rencontre avec Barrès ou avec Montesquiou. On les tenait enfermés dans un petit salon, en leur mettant entre les mains des journaux, des livres, de quoi tromper une attente parfois longue. C'étaient des politiciens de gauche, toute une avant-garde littéraire et artistique que Jacques-Émile Blanche qualifiait de « reliquat du dreyfusisme ». Il y avait, pour eux aussi, de grands et magnifiques dîners, des soirées où nous n'étions pas conviés et où l'on refaisait le monde sur les plans de Jaurès, où l'on fêtait, en attendant l'heure de « la Justice et de la Vérité », quelque puissant ministre radical...

– Que voulez-vous, disait Barrès en apprenant ces agapes, Mme de Noailles est une princesse d'orient pour qui le sultan garde toujours son prestige, qu'il s'appelle Waldeck-Rousseau, Clémenceau, Briand ou Caillaux....

---

<sup>1571</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un Journaliste* III, Plon, 1937, p.113.

<sup>1572</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.241, note du 21 mai 1912.

Oui ! mais il y avait aussi la mystique du peuple souverain ! C'était un héritage de Victor Hugo.<sup>1573</sup>

La comtesse de Noailles pouvait ainsi recevoir, tour à tour et le même soir, dans sa loge d'Opéra, les amitiés les plus paradoxales : Maurice Barrès (1862-1923), chantre de la jeunesse nationaliste française, président de la Ligue des patriotes et député de la droite républicaine, libérale et conservatrice, ou Jean Jaurès (1859-1914), président du parti socialiste français et député de gauche soutenant la lutte ouvrière<sup>1574</sup>. N'écrira-t-elle pas, profondément choquée par l'assassinat de ce dernier, le 31 juillet 1914 à Paris, trois poèmes intitulés *La Mort de Jaurès*<sup>1575</sup> dès le mois d'août de cette même année, parus dans *Les Forces Éternelles* en 1920 ?

Témoignage de sa fidèle amitié, un poème, cette fois-ci intitulé *Jaurès au Panthéon*, fut publié dans les *Derniers vers et Poèmes d'enfance*, en 1928 :

L'homme a besoin d'aimer ! Jean Jaurès, nul écho  
Ne peut vous parvenir de ce moment auguste  
Où, par vous habitée, une foule au cœur juste  
Avec amour vous mêle aux cendres de Hugo !

(...) Le héros, au-dessus des mortels hésitants,  
Est comme une action secrète et continue,  
Car, courbés sous leur joug, c'est pourtant de la nue  
Que les hommes, pensifs, reçoivent tout élan.

Jean Jaurès, quelquefois les destins se concertent  
Pour qu'un plus noble esprit ait son suprême éclat :  
Tué, mais immortel, vous ne fûtes plus là  
Le jour où l'univers eut les veines ouvertes !...<sup>1576</sup>

---

<sup>1573</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un Journaliste* III, Plon, 1937, p.114.

<sup>1574</sup> Il soutiendra notamment par des articles dans *La Dépêche*, en 1892, aux côtés de Georges Clémenceau, la grande grève des mineurs de Carmaux.

<sup>1575</sup> I, J'ai vu ce mort puissant le soir d'un jour d'été. / Un lit, un corps sans souffle, une table à côté : / La force qui dormait près de la pauvreté ! etc., in *Les Forces Éternelles*, op. cit. , pp.41-44.

<sup>1576</sup> Anna de NOAILLES, *Derniers vers et Poèmes d'enfance*, œuvre poétique complète, tome 3, ed. du Sandre, Paris, 2013, p.396-397.

S'il est vrai que la *Muse du Cartel des gauches*<sup>1577</sup>, ainsi que l'opinion publique la nommait alors, semble en parfaite rupture avec un d'Annunzio député de la droite conservatrice italienne<sup>1578</sup>, un même plaisir, une même fascination pour le pouvoir semblent néanmoins les réunir. Mais il faut encore distinguer le pouvoir réel et organisé de son prestige symbolique, celui-là même qui séduisait nos deux poètes ; sans réellement tenir à l'étude des manœuvres politiciennes ou aux truchements subtils des alliances, c'est au pouvoir intemporel et absolu qu'ils dévouent leurs enthousiasmes. « La politique pour Mme de Noailles, c'est le reflet de la pourpre d'Antoine »<sup>1579</sup> résumait Cocteau, qui souligna, par ailleurs, son goût parfois paradoxal du prestige : « Elle aimait la pourpre, insigne du pouvoir. Cette amoureuxse de Jaurès suspend au pied de son lit le sabre de Mangin<sup>1580</sup>. C'est la gloire qu'elle idolâtre. La gloire son idée fixe. »<sup>1581</sup>

Pour Mme Scheikévitch, réductrice, cette passion est avant tout une hérédité : « C'est le goût de l'esclavage » Mme de Noailles est « orientale ». Elle aime ceux qui sont au pouvoir, qui y ont été ne fût-ce que quelques jours, qui ont de l'influence. »<sup>1582</sup>

En vérité, cet engouement, cette « *passion* » pour le pouvoir n'est qu'une transfiguration, un prétexte transcendantal offrant au poète le juste emploi de ses moyens et qualités. Anna écrivit *la mort de Jaurès* ou *Jaurès au Panthéon* mue par un besoin vital, intimé au plus profond de l'être sensible et proluxe qu'elle ne pouvait s'empêcher d'être :

– Alors la Muse grave et sombre de l'Histoire,  
Ayant avec toi-même, ô tigre de la paix,  
Composé le festin sanglant dont se repaît  
L'invisible avenir que les destins élancent,

---

<sup>1577</sup> Le cartel des gauches est une coalition électorale, unissant dans une cinquantaine de départements les radicaux indépendant, le parti radical et radical socialiste, le parti républicain socialiste et la SFIO. Pour les élections législatives de 1924.

<sup>1578</sup> Force est de constater, dans la sous-partie suivante, que les frontières de son engagement pouvaient parfois s'ouvrir vers la gauche, en fonction de l'actualité et des calendriers politiques.

<sup>1579</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.263, note du 14 juin 1914.

<sup>1580</sup> Charles Mangin (1866-1925), général français, héros sanguinaire et peu scrupuleux de la Première Guerre mondiale ; proche de l'Action Française, il fut soutenu par l'extrême droite pour être nommé gouverneur militaire de Paris, sans succès.

<sup>1581</sup> Jean COCTEAU, *La comtesse de Noailles, oui et non*, op. cit., p.87.

<sup>1582</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, pp.264-265, note du 22 juin 1914.

Perça ta grande voix de sa secrète lance  
Et fit tonner le monde au son de ton silence... »<sup>1583</sup>

### **b) D'Annunzio, député de la « Beauté »**

L'aventure politique de d'Annunzio, homme de lettres et *député de la Beauté*<sup>1584</sup>, débuta sur un paradoxe, ainsi que nous le rappelle Guy Tosi<sup>1585</sup>. Dans *Les Vierges aux rochers*, publié en 1896, le héros du roman, Claudio Cantelmo, double d'annunzien, s'interroge avec violence sur le rôle des poètes de son temps : « Cependant les poètes, après avoir épuisé le trésor des rimes à évoquer des images d'autres temps, à pleurer sur leurs illusions mortes et à dénombrer les nuances des feuilles caduques, les poètes découragés et éperdus demandaient, avec ou sans ironie : « Quel peut-être aujourd'hui notre office ? »<sup>1586</sup>

S'ensuit un vaste mépris pour la sphère politique, doublé d'une ironie trouble, quant au choix de leur illustre destinée : « Devons-nous exalter en doubles sizains le suffrage universel ? Devons-nous hâter par d'anxieux hexamètres la chute des rois, l'avènement des républiques, l'accès des plèbes au pouvoir ? N'existe-t-il pas à Rome, comme autrefois à Athènes, quelque Cléophon<sup>1587</sup> démagogue et fabricant de lyres ? Nous pourrions, pour un modique salaire et avec ses instruments accordés par lui-même, persuader les incrédules que dans la foule résident la force, le droit, la pensée, la sagesse, la lumière... »<sup>1588</sup>. Si nul d'entre eux, plus généreux et plus fier, ne se levait pour répondre, d'Annunzio-Cantelmo, plus virulent que jamais, proclame, mêlant hauteur et trivialité : « Défendez la Beauté ! cela est votre unique office. Défendez le rêve qui est en vous ! (...) Que vos risées frénétiques montent jusqu'au ciel lorsque vous entendez les palefreniers de la Grande Bête vociférer dans l'assemblée. Proclamez et démontrez, à la gloire de

---

<sup>1583</sup> Anna de NOAILLES, *Les Forces éternelles*, op. cit., p.44.

<sup>1584</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit. , p.189.

<sup>1585</sup> Guy TOSI, *Gabriele d'Annunzio, député*, article extrait d'une livraison spéciale de *la Revue du Nord*, tome XXXVI, Lille, Faculté des Lettres, 1954.

<sup>1586</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Les Vierges aux rochers*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1897, p.54.

<sup>1587</sup> Cléophon est un homme politique athénien mort en 405 avant J.-C. Il fut, en effet, fabricant de lyres et n'appartenait pas à l'aristocratie, contrairement à la plupart des dirigeants de son époque. Apparut dans la vie politique au lendemain de la première révolution oligarchique qui se déroula en 411 avant J.-C. , Cléophon instaura notamment la diobélie en 410 avant J.-C. , indemnité requise pour l'assistance aux fêtes et destinée aux indigents.

<sup>1588</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Les Vierges aux rochers*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1897, p.54-55.

l'Intelligence, que leurs discours ne sont pas moins ignobles que ces bruits avec lesquels un rustre renvoie par la bouche les vents de son estomac bourré de légumes.»

Cependant la phrase-clef, la phrase qu'il nous plaira de retenir avant toutes et entrant en parfaite contradiction avec ce qui allait devenir, l'année suivante, le début politique du député-poète italien, parachève le paradoxe : « Proclamez et démontrez que leurs mains, auxquelles Dante votre père appliquerait la même épithète qu'il donna aux ongles de Thaïs<sup>1589</sup>, sont bien propres à ramasser le fumier, mais ne sont pas dignes de se lever dans l'assemblée pour le vote d'une loi. »<sup>1590</sup>

C'est précisément pour voter des lois que d'Annunzio, oublieux de son récent mépris et prêt à se mêler aux « palefreniers », se lance dans la campagne électorale de la XXe Législature, en juillet 1897. Dans une lettre à son éditeur Emilio Treves, le poète évoque cependant sa retenue face à la « bête élective », qui semble autant le déranger que ses « palefreniers » politiques : « Si je parviens à surmonter les dégoûts que soulevait tout d'abord en moi la Bête élective, je conduirai l'entreprise à bon terme...La victoire est assurée. Il faut, mon cher, que le monde se persuade que je suis capable de tout. »<sup>1591</sup> . Lorsque la victoire fut remportée, des repentirs continuèrent cependant de tourmenter le poète, nous faisant sérieusement douter de sa vocation politique : « Je vous raconterai une autre fois cette folle et dure entreprise...le pays est plongé dans la guerre civile. Les désordres se succèdent. Il me semble revivre au milieu des factions italiennes du XIVE siècle<sup>1592</sup>. Je n'ai pas un instant de paix ni de trêve. Cependant, je ne désespère pas. Je sortirai indemne de cette bataille aussi et je tirerai profit même de cette erreur. J'aurai la force de me reprendre et de repartir. »<sup>1593</sup> Il est vrai que sa pugnacité le conduisit à visiter ses vingt sections

---

<sup>1589</sup> « Cette sale servante échevelée, qui là s'égratigne avec ses ongles embrenés (on dirait aujourd'hui « merdeux ») et tantôt s'accroupit, tantôt se tient debout : C'est Thaïs, la courtisane », DANTE, *La Divine Comédie, L'Enfer*, chant XVIII, traduction par Lamennais, premier volume, Didier, Paris, 1863, p.350.

<sup>1590</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Les Vierges aux rochers*, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1897, p.56.

<sup>1591</sup> Angelo SODINI, *Ariel Armato*, Milan, 1931, p.162.

<sup>1592</sup> « En mai 1898, des émeutes éclatent du nord au sud de l'Italie. Elles ont pour épice Milan, où le prolétariat industriel est encadré par des meneurs socialistes, anarchistes et républicains. (...) ce climat va préparer le terrain pour l'assassinat de Humbert Ier, le 29 juillet 1900. Le choc servira au moins à dégriser les esprits. La jeune nation a passé le cap, mais s'est trouvée à deux pas du précipice. Elle en conservera des blessures profondes, qui referont surface lors de la guerre civile larvée de 1919-1922 et de l'avènement du fascisme. » in Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.198.

<sup>1593</sup> Correspondance d'ANNUNZIO-Georges HÉRELLE, Denoël, Paris, 1946, p.322-323.

de montagne et de mer par tous moyens, improvisant des allocutions sur chaque place ou placette de bourgs et villages, devant un auditoire souvent médusé.

Candidat sans étiquette<sup>1594</sup> dans la circonscription d'Ortona a Mare, située dans ses chères Abruzzes et comprenant sa ville natale de Pescara, il s'oppose à Carlo Altobelli, représentant socialiste. D'Annunzio, habile, se situe par le fait à droite, mais officieusement, de manière à séduire le plus large éventail d'électeurs possible, à l'aide de séduisants « doubles sizains » et de ses fameuses harangues poétiques. La plus célèbre d'entre elles demeure le *Discours de la haie, vantant la haie gardienne symbolique de la propriété et des industries locales, depuis la pêche jusqu'à la céramique*<sup>1595</sup> et lui assurant les votes et le soutien conséquent des notables et des propriétaires terriens.

Une fois élu, il n'aura de cesse de s'indigner contre la *veulerie* et les *ridicules* de cette droite à laquelle il appartient malgré tout. Son idéalisme le portera à une action spectaculaire qu'aurait applaudi Anna de Noailles dont l'époux, on s'en souvient, se présenta aux élections de 1906, sur les conseils du député Cruppi, socialiste libéral. Au début du printemps 1900, des tensions extrêmes entre le gouvernement Pelloux et l'extrême-gauche conduisent celle-ci à un affrontement et une *vitalité* inédite. D'Annunzio, au cours de la séance du 24 mars quitte son banc et va transmettre à l'opposition « ses félicitations pour la ferveur et la ténacité avec lesquelles elle défend son idée » et proclame avec éloquence : « Dans le spectacle d'aujourd'hui, j'ai vu d'un côté beaucoup de morts qui hurlent, de l'autre quelques hommes vivants et éloquents. Parce que je suis un homme qui pense, je vais du côté de la vie. »<sup>1596</sup>

Mais pour autant d'Annunzio n'était pas devenu socialiste, s'il admire ses adversaires, il n'adhère finalement qu'à *leur effort destructeur, non à leurs idées*<sup>1597</sup>.

Sa *propre liberté intellectuelle* allant plus loin que *leurs espérances les plus hardies*, ainsi que l'on pourra le voir lors de l'épisode de Fiume (1919-1920), aux accents révolutionnaires, futuristes et à l'engagement inédit. En témoigne son entretien avec Romain Rolland, paru le 9 mai 1900 : « Socialiste ? Vous ne le croyez pas. Je suis toujours le même. Entre ses gens et moi il y a

---

<sup>1594</sup> Maurizio Serra, nous rappelle qu'il put le faire « grâce à l'amnistie qui a effacé le délit d'adultère pour lequel il a été condamné à Naples avec Maria Gravina » et que son adversaire socialiste, Carlo Altobelli, fut son avocat au procès et la lui obtint. in Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit. , p.194.

<sup>1595</sup> Guy TOSI, *Gabriele d'Annunzio, député*, article extrait d'une livraison spéciale de *la Revue du Nord*, tome XXXVI, Lille, Faculté des Lettres, 1954, p.395.

<sup>1596</sup> Angelo SODINI, Ariel Armato, Milan, 1931, p.279.

<sup>1597</sup> Guy TOSI, *Gabriele d'Annunzio, député*, article extrait d'une livraison spéciale de *la Revue du Nord*, tome XXXVI, Lille, Faculté des Lettres, 1954, p.396.

une barrière infranchissable. Je suis et je reste un individualiste à outrance, un individualiste féroce. Cela m'a plu un instant d'entrer dans la fosse aux lions ; mais j'y ai été surtout poussé par mon dégoût pour les autres partis. Le socialisme est une absurdité ici. En Italie, il n'y a plus d'autre politique possible que de détruire. Tout ce qui est en ce moment n'est rien ; c'est la pourriture, la mort qui s'oppose à la vie. Il faut d'abord tout saccager. Un jour je descendrai dans la rue. »<sup>1598</sup>

Il est plaisant de comparer l'appréciation du d'Annunzio tenté par l'anarchie, que fit Romain Rolland : « Non, je ne crois pas que d'Annunzio ait la moindre des qualités nécessaires à un homme de la Révolution. Il ne sera pas plus Desmoulins que Danton. C'est un poète. Les Chénier, fussent-ils sans vertu, ne sont pas bons à l'action. Nul n'est plus dénué de foi que d'Annunzio et toute Révolution est fondée sur la foi »<sup>1599</sup> à celle que fit Paul Acker d'Anna de Noailles, dans son article de 1903 : « Mme de Noailles me rappelle les femmes curieuses et trop intelligentes qui, à la veille de 89, applaudissaient Beaumarchais et les philosophes et travaillaient elles-mêmes à leur ruine. »<sup>1600</sup> Dans les deux cas, ces interlocuteurs refusent catégoriquement toute lucidité aux poètes, ainsi qu'une foi militante ; ces exaltations démesurées, certes éloignées de leurs existences privilégiées et mondaines, les conduiront cependant à des actes aussi forts qu'engagés : la prise *manu militari* de la ville de Fiume par d'Annunzio en 1919, militant depuis toujours pour les *terre irredente* (territoires ayant fait partie des anciens états italiens) et le militantisme d'Anna (conférences *in situ* et publications) pour la réappropriation de l'Alsace-Lorraine avant 1914, comme aussi bien ses visites sur le front aux côtés du Général Mangin, durant la Grande Guerre.

Un dernier coup de théâtre d'annunzian va frapper les esprits : son engagement aux côtés de la gauche et de l'extrême gauche aux législatives de 1900 -la Chambre venant d'être dissoute au mois de mai. Se présentant à Florence, à San Giovanni, il annonce tranquille et opportuniste : « Je crois que j'aurai l'occasion de prononcer quelques belles paroles de vie »<sup>1601</sup>. On se souvient que la vie ne pouvait à ses yeux provenir de partis de droite agonisants, « beaucoup de morts qui

---

<sup>1598</sup> Guy TOSI, *Gabriele d'Annunzio, député*, article extrait d'une livraison spéciale de *la Revue du Nord*, tome XXXVI, Lille, Faculté des Lettres, 1954, p.397.

<sup>1599</sup> Romain ROLLAND, *Choix de lettres à Malwida von Meysenbug*, Albin Michel, Paris, 1948, p.281.

<sup>1600</sup> Paul ACKER, article « *Madame la Comtesse Mathieu de Noailles* », in *L'Écho de Paris*, mercredi 1<sup>er</sup> avril 1903.

<sup>1601</sup> Lettre inédite adressée à Romain Rolland, in Guy TOSI, *Gabriele d'Annunzio, député*, article extrait d'une livraison spéciale de *la Revue du Nord*, tome XXXVI, Lille, Faculté des Lettres, 1954, p.398.

hurlent » et qu'il saluait l'esprit de la révolte socialiste, sans en embrasser intimement les convictions.

Guy Tosi doute d'ailleurs de l'intégrité de ce socialisme que l'on prendrait comme une fièvre, offrant toutefois des moments de lucidité : « Il dénonçait l'esclavage que faisait peser sur les nations pauvres l'avidité insatiable des nations riches. Il décrivait la puissance de l'Allemagne. Il annonçait un formidable conflit mondial où l'Italie et les « sœurs latines » risquaient de périr si elles ne se secouaient pas de leur torpeur pour pouvoir un jour opposer la force à la force. »<sup>1602</sup> et secouait, pour ainsi dire le peuple italien, telle une Cassandre vociférant à qui voulait l'entendre, qu'un ordre nouveau, inéluctable, pressait sa marche vers l'Europe.

La campagne, qui dura peu de temps, fut des plus violentes, jusqu'à conduire d'Annunzio à se battre en duel avec le directeur du quotidien *La Nazione*, blessé sous les coups d'un poète que l'on accusait d'hypocrisie morale. Le candidat, réactionnaire, des partis de droite fut élu mais le député-poète, que la publication du *Feu* (1900), de *Francesca de Rimini* (1902), d'*Alcyone* ou de *la Fille de Iorio* (1904) attendait, se consola par les séductions d'une expérience de vie aux heures brûlantes :

« ...j'ai traversé une période belliqueuse, j'ai combattu par la parole par la plume et par l'épée, joyeusement à la manière antique. Et certain soir, à Florence, j'ai eu l'impression parfaite de vivre au XIV<sup>e</sup> siècle et d'exciter les Ciompi à l'incendie des tours des nobles. Maintenant je suis rentré dans le silence et dans la paix. »<sup>1603</sup>

Subissant le même échec que Mathieu de Noailles, candidat socialiste lui-aussi, aux élections de 1906, Gabriele d'Annunzio confiera bien plus tard à Maurice Barrès, député nationaliste, *que lui aussi serait resté député s'il avait pu trouver dans la vie parlementaire de son pays ce qu'il y a dans le nôtre (la France) de préoccupations générales et philosophiques. Mais il se heurtait à des vues si terre-à-terre qu'il renonça.*<sup>1604</sup> Mince consolation pour une carrière politique qui nous semble définitivement *contraire à sa nature, à ses désirs, à ses possibilités.*<sup>1605</sup>

---

<sup>1602</sup> « *Della coscienza nazionale* », *Il Giorno*, 21 mai 1900, in Guy TOSI, *Gabriele d'Annunzio, député*, article extrait d'une livraison spéciale de *la Revue du Nord*, tome XXXVI, Lille, Faculté des Lettres, 1954, p.398.

<sup>1603</sup> Correspondance d'ANNUNZIO-Georges HÉRELLE, Denoël, Paris, 1946, p.359.

<sup>1604</sup> Maurice BARRÈS, *Mes cahiers*, tome X. (1912-1914), Plon, Paris, 1936, p.292.

<sup>1605</sup> Guy TOSI, *Gabriele d'Annunzio, député*, article extrait d'une livraison spéciale de *la Revue du Nord*, tome XXXVI, Lille, Faculté des Lettres, 1954, p.399.

La personnalité de d'Annunzio le porta davantage, en effet, aux actions d'éclat tel que le dangereux survol de Vienne en août 1915, *la beffa di Bucchiri*<sup>1606</sup> de 1918, ou l'expédition de Fiume de 1919, bientôt suivie d'une constitution révolutionnaire à l'usage de ses habitants, rédigée de la main même du poète.

La vision politique de d'Annunzio nous semble, à l'instar de celle d'Anna de Noailles, devoir dépasser largement le simple cadre d'élection législatives et d'un gouvernement strictement démocratique. On peut imaginer que celle-ci, également éprise d'idéal révolutionnaire et d'épopée napoléonienne, se serait plu à visiter la régence du Carnaro et sa cité idéale, Fiume-Rijeka, conquise par d'Annunzio le 12 septembre 1919.

Il nous faut enfin signaler la parution, en 1934, de *Gabriel d'Annunzio Saint Jean du Fascisme*<sup>1607</sup>, brillant pamphlet d'Antonio Aniante (1900-1983), intellectuel anti-fasciste réfugié sur le sol français. Son ouvrage-brûlot, dénonçant le rôle prophétique et politique de celui qui « pendant cinquante-cinq ans a annoncé en vers et en prose, sur la scène et dans ses livres, la dictature. »<sup>1608</sup> s'orne, en guise de titre, d'une comparaison religieuse et mystique des plus éloqu岸tes. Saint Jean l'évangéliste, dont il est ici question, auteur d'un des quatre évangiles officiels, retenus par l'église et d'une célèbre *Apocalypse*, dernier livre du Nouveau Testament composé entre 60 et 96 après J.-C., utilise un langage symbolique au service d'un prophétisme terrifiant. Pour d'Annunzio qui se plaisait à rapprocher son nom de l'archange *Gabriel de l'Annonciation*, la comparaison dut paraître flatteuse et tout en exagérant son rôle politique, hissa dans l'opinion française sa stature de Poète national italien.

---

<sup>1606</sup> « *Le camouflet de Bakar* », consiste en une attaque manquée en février 1918, au sein du port militaire austro-hongrois de Bakar, mais dont d'Annunzio sut faire une propagande exceptionnelle.

<sup>1607</sup> Antonio ANIANTE, *Gabriel d'Annunzio, Saint Jean du Fascisme*, Mercure de France, Paris, 1934.

<sup>1608</sup> « ce qui n'est pas tout à fait vrai mais crédible » assure Maurizio SERRA in *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.595.

## 5) Les reconnaissances officielles

### a) La nomination commune à l'Académie Royale de Langue et Littérature françaises de Belgique en 1921 ; Président de l'Accademia d'Italia en 1937

La première reconnaissance officielle du talent d'Anna de Noailles se manifesta dès la parution de son premier recueil, *Le Cœur innombrable* (1901), couronné, l'année suivante, par un prix de l'Académie française. Le prix Archon-Despéruses, créé en 1834 et attribué à des œuvres poétiques, se partagea, il est vrai, avec deux autres auteurs : Charles Guérin (1873-1907) pour *Le Semeur de Cendres* et Léonce Depont (1862-1913) pour *Pèlerinages* ; mais il n'en reste pas moins une victoire pour une jeune femme presque inconnue dans le monde des lettres et pour qui durent batailler les académiciens Pierre Loti<sup>1609</sup> et Melchior de Vogüé. Il est vrai que l'enthousiasme populaire est à son comble : « On se l'arrache. Il provoque « chez toute la jeunesse une sorte de délire ». On n'avait pas vu cela en poésie depuis la révélation de Chénier par Latouche et les Méditations de Lamartine. Barrès s'écrie : « Miracle ! Voici de la poésie » et un auteur inconnu, qui ne signe pas encore Apollinaire, note dans son carnet : « Enfin, un vrai poète ! »<sup>1610</sup>.

En 1921, l'Académie lui décerne, cette fois, un grand prix de littérature pour l'ensemble de son œuvre<sup>1611</sup>, comprenant déjà cinq recueils de poèmes, trois romans et un ouvrage de prose poétique<sup>1612</sup>.

Hélas, l'esprit institutionnel des années 1930 ne pouvait encore concevoir une femme reçue à l'Académie française ; il fallut attendre Marguerite Yourcenar, qui pour la première fois, le 6 mars 1980, y obtint un fauteuil.

---

<sup>1609</sup> « J'ai été un de vos admirateurs de la première minute. Quand vous débutez, j'ai rompu tant de lances pour vous, contre les imbéciles qui ne comprenaient pas. » Lettre inédite de Pierre LOTI à Anna de Noailles, datée du 5 novembre 1913, in Claude MIGNOT-OGLIASTRI, Anna de Noailles, une amie de la Princesse Edmond de Polignac, op. cit., p.403.

<sup>1610</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, Anna de Noailles, une amie de la Princesse Edmond de Polignac, op. cit., p.136.

<sup>1611</sup> Représentant la somme de 10000 francs.

<sup>1612</sup> *Le Cœur innombrable* (1901), *L'Ombre des jours* (1902), *Les Éblouissements* (1907), *Les Vivants et les morts* (1913) et *Les Forces Éternelles* (1920) pour son œuvre poétique ; *La Nouvelle espérance* (1903), *Le Visage émerveillé* (1904) et *La Domination* (1905), pour l'œuvre romanesque ; *De la rive d'Europe à la rive d'Asie* (1913) pour la prose poétique.

L'anti-féminisme sarcastique de la Comtesse de Noailles l'en console et se refuse à imaginer des femmes à l'Académie française, car « elle est (...) à Fémina et à la Vie Heureuse et elle constate que les femmes réunies mettent en commun les moins bonnes parties d'elles-mêmes. »<sup>1613</sup> et rapporte au crédule abbé Mugnier que « la femme est à la remorque de l'homme, qu'il y a en elle, du fortuit et du greffé, qu'elle est un accident. »<sup>1614</sup>. Cette ironie mordante dénonce, tout en paraissant l'épouser avec vraisemblance, la dureté de critiques de son époque, tels que Maurras : « L'inactivité féminine, grande source de rêverie, d'affinement et de passion ! D'ici cent ans, l'entrepreneuse, l'avocate et la députée riront des vaines toiles d'Arachné et de Pénélope. Oh ! elles sauront tout ! Quelle barbarie, quel désert, si elles ignorent leur âme et se trompent sur leur destin ! »<sup>1615</sup> et « ce féminisme exaspéré est-il utile ? Ces femmes qui ne sont et ne veulent être que femmes, mais rêvent d'isoler et de dégager tout leur féminin, ne vont-elles pas au-devant des plus grands risques ? »<sup>1616</sup> ou Franc-Nohain : « Alors, le féminisme, à qui nous devons déjà tant de choses, nous dotera-t-il de l'école littéraire dont actuellement nous manquons ? »<sup>1617</sup>

En attendant la modernisation des grandes institutions française, la voix populaire du Journal *Ève* l'élit par ailleurs *Princesse des Lettres françaises* en 1923, *princesse par le sang et princesse par l'élection*<sup>1618</sup> l'emportant à quelques voix près sur Colette, dont le portrait rageur occupe un médaillon placé dans le bas de la pleine page, consacrée à une Anna de Noailles triomphante.

Notons enfin que depuis 1994, l'Académie française remet un prix *Anna de Noailles* annuel à une femme de lettres pour son œuvre littéraire ou philosophique. Ce prix fut constitué par le regroupement des Fondations Alice-Louis Barthou, Jules Favre, Marcelle Dumas-Millier et Anaïs Ségalas. En 2021, la lauréate fut Mme Tiphaine Samoyault pour son ouvrage *Traduction et violence*<sup>1619</sup>.

---

<sup>1613</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.351, note du 17 février 1919.

<sup>1614</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.412, note du 22 avril 1923.

<sup>1615</sup> Charles MAURRAS, *L'avenir de l'Intelligence*, Fontemoing, Paris, 1905, p.251.

<sup>1616</sup> Charles MAURRAS, *L'avenir de l'Intelligence*, Fontemoing, Paris, 1905, p.249.

<sup>1617</sup> FRANC-NOHAIN, article « *Cravate et Poésie* », *Écho de Paris*, 19 janvier 1931.

<sup>1618</sup> Journal hebdomadaire *Ève*, n°168, dimanche 16 décembre 1923.

<sup>1619</sup> *Traduction et violence*, Seuil, Paris, 2020, est un essai sur la pensée de la traduction et le dialogue entre les cultures.

Le Centre national des études d'annunziennes, de la fondation Tiboni à Pescara, quant à lui, créa en 2002 un prix international de poésie *Gabriele d'Annunzio*, qui fut remis, dans cette séance d'ouverture, à Yves Bonnefoy.

Il nous faut ici rendre justice à la grande institution que fut et continue d'être l'Académie Royale de langue et de littérature française de Belgique, fondée en 1920 par Albert Ier de Belgique (1875-1934) et Jules Destrée (1863-1936).

En 1921, la séance du 4 juin offrit un fauteuil à Gabriele d'Annunzio<sup>1620</sup> et à la Comtesse de Noailles, en tant que *membres étrangers littéraires*. Celle-ci sera la première femme à en faire partie, aussitôt saluée par le poète Albert Mockel (1866-1945)<sup>1621</sup> dans un télégramme-distique : « Noailles, Apollon nous inspira, je gage ! / Il vous eût donné son suffrage »<sup>1622</sup>. Contrairement à Gabriele d'Annunzio qui n'y siégera jamais, elle y sera reçue le samedi 21 janvier 1922, en présence du Roi Albert et de la Reine Élisabeth de Belgique.

Marcel Proust, après avoir lu le discours de réception d'Anna dans *Le Temps*, lui fit parvenir un télégramme (de 160 mots !) : « un fauteuil d'académicienne à Paris eût été bien poussiéreux et bien officiel pour vous. »<sup>1623</sup> établissant malgré lui une comparaison entre la toute récente et enthousiaste Académie de Belgique et l'Académie française, datant de 1635. La réponse d'Anna de Noailles, bien que commune, permet de signaler l'estime déjà témoignée par le milieu littéraire à l'auteur de *La Recherche* comprenant déjà *Du côté de chez Swann* (1913), *À l'ombre des jeunes filles en fleurs* (1918) et *Le Côté de Guermantes* (1921-1922) : « À celui qui de l'avis de tous est l'égal des plus grands et y ajoute un génie propre -merci des paroles si belles-gratitudes de tous »<sup>1624</sup>.

Ce discours, autant apprécié qu'attendu, fut un éloge de la langue française, de la Belgique terre des arts, mais aussi un habile lien diplomatique, très discrètement émaillé d'allusions quant au tout récent conflit mondial.

---

<sup>1620</sup> « Il remporta l'élection au fauteuil n°32 (membre étranger littéraire) à une très large majorité (par 15 voix contre une et un bulletin blanc) face à Colette. » in Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.656. Celle-ci devra patienter jusqu'à l'élection du 9 mars 1935, lui faisant succéder au fauteuil d'Anna de Noailles, disparue en 1933.

<sup>1621</sup> Albert Mockel fut un écrivain et poète symboliste d'origine belge, membre de l'Académie Royale de langue et de littérature françaises.

<sup>1622</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse Edmond de Polignac*, op. cit., p.327.

<sup>1623</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse Edmond de Polignac*, op. cit., p.328.

<sup>1624</sup> *Idem*, p.328.

Anna de Noailles, dès les premières pages, fait une allusion à l'union des pays frontaliers : « Tout ce que je voudrais dire sur la langue française, sur cette expression ordonnées et limpide de la pensée contemporaine, sur ce miroir de l'Europe pensante »<sup>1625</sup>, évoque « ces jours inouïs de la guerre », « les affiches des durs commandements (...) des armées ennemies infligés aux villes de Belgique » et préfigure le futur combat de la résistance française : « Nietzsche, que je cite encore parce qu'il fut un des disciples lyriques et nostalgiques de la mesure française, écrit : « Le véritable orgueilleux est celui qui ne supporte pas qu'on humilie un homme devant lui. » au nom du droit d'être libre.<sup>1626</sup>

Un extrait, aujourd'hui célèbre, définit l'attachement au sol, à la patrie par le langage :

C'est le sentiment d'aimer qui nous unit aujourd'hui et par mon amour pour cette émanation et cette fixation progressive de l'âme qu'est le paysage natal, je me sens moins indigne de l'honneur que vous me faites. Le langage natal, climat de la pensée, hors de qui nul ne respire amplement et ne ressemble plus à soi-même ! Tout ce qui est tient son existence du verbe. En vain la nature et les mondes nous proposeraient-ils leur splendeur ou leur énigme et la musique ses divins nuages de sonorités, tout serait éphémère, sans contact et sans amitié, si la parole n'assignait à l'univers comme à l'âme sa logique et son destin.<sup>1627</sup>

Mais parmi tous les langages, c'est bien sûr le langage français qui, selon Anna de Noailles épouserait au mieux l'expression de la pensée : « Privée de sonorités qui lui donneraient de faciles mélodies, dépouillée des vapeurs qui lui organiseraient d'éclatant orages, la langue française fait songer à ces violons fins et nets qui se posent sur le cœur de l'homme et tendent leurs cordes sous ses doigts. De là, cette réversibilité de l'expression de l'âme. »<sup>1628</sup> La poétesse, nostalgique d'un ancien régime où la langue française était la langue diplomatique par excellence, se fait dans ce discours l'ambassadrice d'un langage mais aussi d'un pays, la France, qu'elle se devait de

---

<sup>1625</sup> « Discours de réception de la Comtesse de Noailles à l'Académie Royale de Belgique » in Jean COCTEAU, La Comtesse de Noailles, oui et non, op. cit., p.184.

<sup>1626</sup> « Discours de réception de la Comtesse de Noailles à l'Académie Royale de Belgique » in Jean COCTEAU, La Comtesse de Noailles, oui et non, op. cit., pp.190-191.

<sup>1627</sup> Idem, p.185.

<sup>1628</sup> Idem, p.190.

représenter en tant que poétesse nationale. Albert Mockel, ne saluait-il pas, dans la fondation de l'Académie Royale un *symbole de la splendide expansion de la culture française* <sup>1629</sup> ?

Gabriele d'Annunzio ne refusera pas seulement de siéger à l'Académie Royale de Belgique ; lorsque Benito Mussolini lui imposa la charge de présider, en 1937, la nouvelle Académie Royale d'Italie, fondée par décret royal le 7 janvier 1926, une lettre du poète lui exposa *son aversion pour les charges officielle, approuvée et suivie dans des temps plus sereins* bien conscient de devoir *relever soixante ans de culture latine et de pure dévotion à la Patrie latine*. <sup>1630</sup> Il est vrai que cette académie, opérant entre 1929 et 1944, a été mise en place par le régime fasciste et en fut pour ainsi dire sa caution intellectuelle. Afin de la créer, Mussolini confisqua les biens de l'*Accademia dei Lincei* ( Académie des Lyncéens ou des Lynx), fondée à Rome en 1603 et dont le siège était la villa Farnesina ; il en inséra les membres dans la nouvelle Académie Royale, tout en excluant, suite à l'avènement des lois raciales, les intellectuels d'origine juive ou apparentés, ainsi qu'Enrico Fermi (1901-1954) -célèbre physicien dont seule l'épouse était juive- ou Albert Einstein, qui apporta sa démission en 1939.

On comprend les réticences de d'Annunzio, fermement anti-nazi<sup>1631</sup>, à présider une telle institution. Il capitulera cependant – *par ennui ou vanité ?* – en *s'attirant les sarcasmes de son ancien ami Toscanini* : « *Cette ruine puante ! Déjà un pied dans la tombe et il ne cesse d'être un paillasse*<sup>1632</sup> *répugnant !* <sup>1633</sup> assurant une présidence fantôme d'un an, jusqu'à sa disparition du 1<sup>er</sup> mars 1938.

## **b) Les grands médaillés, les deux Commandants**

*b-1 Anna de Noailles, chevalier de la Légion d'honneur puis première femme Commandeur*

---

<sup>1629</sup> Cité dans l'article d'Albéric CAHUET, paru dans *L'Illustration* du 28 janvier 1922.

<sup>1630</sup> « Pur conoscendo la mia avversione agli uffici e avendola approvata e secondata in tempi piu sereni, Tu oggi mi desideri alla Presidenza dell'Accademia d'Italia come per risollevere sessant'anni di coltura latina e di pura devozione alla Patria latina. » lettre de Gabriele d'ANNUNZIO à Mussolini, datée du 21 septembre 1937 et envoyée depuis le Vittoriale, site web du Comitato nazionale per il centenario della fondazione della accademia dei Lincei.

<sup>1631</sup> Voir à ce sujet la deuxième sous-partie « *Un poète contre le Führer* » du chapitre III, *Le crépuscule d'un fauve (1933-1938)* in Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., pp.637-642.

<sup>1632</sup> Référence à l'opéra veriste de Leoncavallo, créé le 21 mai 1892 à Milan et mettant en scène une troupe de théâtre ambulant, interprétant un répertoire de *commedia del arte*. Le comédien Canio, jaloux, assassine sa compagne Nedda et son amant, sur la scène même, mêlant jeu et réalité sous les applaudissements d'un public enthousiaste.

<sup>1633</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.657.

Anna de Noailles, proposée à la nomination de chevalier de la Légion d'honneur<sup>1634</sup> dès 1904, devra patienter jusqu'en 1920 pour en acquérir le célèbre ruban rouge ; la recommandation et le rapport du ministre de l'Instruction publique et de Beaux-arts trouveront dans leur accomplissement *une victoire du féminisme dans ce qu'il a d'excellent*<sup>1635</sup>.

La poétesse fut ensuite promue officier le 14 janvier 1925 puis, enfin, Commandeur de l'ordre, le 11 janvier 1931. Cette haute distinction de l'état français, inédite pour une femme, lui sera remise par Henri Bergson, philosophe, membre de l'ordre et ami. L'ordre national de la Légion, rappelons-le, fut créé par Napoléon Bonaparte, alors Premier Consul le 19 mai 1802 afin de récompenser les militaires ou les civils ayant rendu des *services éminents* à la patrie.

Ces différentes distinctions inspirèrent ses contemporains, qui, railleurs ou sans doute jaloux, montèrent en épingle la glorieuse distinction :

La comtesse se bouchait les oreilles à ce qui n'était pas fanfare. Comme les charmantes rainettes, dont elle avait les mains étoilées, la taille fine et la gorge palpitante, elle ne résistait pas au rouge.

Pourpre des Césars ou Cardinalice, cravate de la Légion d'honneur, drapeau socialiste, n'importe quel rouge et la voilà prise.<sup>1636</sup>

Jean Cocteau, ami de longue date, n'hésite pas à lui transmettre ses réticences et surenchérit dans une lettre de janvier 1931, suivant de près la nomination suprême : « Sur vous cravate cesse d'être cravate, moire d'être moire, « récompense » d'être récompense, croix d'être croix – Vous aurez l'air d'une colombe poignardée<sup>1637</sup>. »<sup>1638</sup>

---

<sup>1634</sup> Le Conseil de l'ordre la lui refusera en raison de sa « *trop grande jeunesse* » et au motif de « *titres insuffisants* ».

<sup>1635</sup> Article de Lucien CORPECHOT dans *Le Gaulois* du 28 septembre 1920.

<sup>1636</sup> Jean COCTEAU, *La comtesse de Noailles, oui et non*, Perrin, Paris, 1963, p.21.

<sup>1637</sup> Cocteau fait allusion au poème-calligramme d'Apollinaire, in *Calligrammes, Poèmes de la paix et de la guerre 1913-1916*, Mercure de France, Paris, 1918.

<sup>1638</sup> Cahiers Jean COCTEAU II, Gallimard, Paris, 1989, p.148.

L'abbé Mugnier reporte les paroles amères de la princesse Bibesco<sup>1639</sup> : « Elle voudrait la croix<sup>1640</sup>, l'Arc de Triomphe, être Napoléon. C'est l'hypertrophie du moi. Elle est le déchaînement. Elle aurait dû vivre à l'époque alexandrine, byzantine. Elle est une fin de race. »<sup>1641</sup> tandis que Colette se réjouit : « Mais que je suis heureuse ! La cravate ! Comme je vous la nouerais joliment, magnifique amie ! C'est beau ce rouge à vous cou, que je baise tendrement. Ce rouge va éclairer toute ma soirée. »<sup>1642</sup> et que Paul Valéry la flatte avec une volupté des plus ambiguës : « Chère grande amie, je ne conçois pas que l'on ait pas fait, pour vous, ce que l'on fit jadis pour V.H.<sup>1643</sup> une petite loi spéciale qui vous donnât le Grand Cordon sans étape. À moins que le gouvernement de la R.F.<sup>1644</sup> expert aux choses de l'amour, ne préfère d'abord prendre le col, -puis le sein -puis le tout- par la grande étreinte écarlate qui vient à saisir à bras le corps l'amante de la gloire. Tous mes compliments et tous mes hommages »<sup>1645</sup>

Mais Anna s'amuse aussi des décorations, parle de son ruban comme d'une « glorieuse mercerie » et lance à Colette qui venait d'être promue au rang d'officier de la Légion d'Honneur<sup>1646</sup> le 5 novembre 1928 : « Au lieu d'un ruban, c'est une sous-ventrière qu'on aurait dû vous donner. Et Colette de répondre : « Vous voulez dire un cache-sexe. Et Mme de Noailles de répondre à son tour : « Colette, vous êtes si glorieuse que vous n'avez rien à cacher. »<sup>1647</sup>

Derrière cette apparente frivolité se dérobe la grande fierté d'une femme élevée jusqu'au plus haut degré de reconnaissance de l'état Français, couronnant une œuvre littéraire et poétique dense, un engagement politique certain et donnant accès, en 1933, à des funérailles nationales dignes de Victor Hugo. Le récipiendaire confiera avec émotion : « C'est la poésie qu'honorent en

---

<sup>1639</sup> La Princesse Georges Bibesco (1886-1973) née Marthe Lahovary était une parente par alliance d'Anna de Noailles née Bibesco-Brancovan. Elle écrivit de nombreux romans dont *Au bal avec Marcel Proust* (1928), *Le Perroquet vert* (1924) ou *Marie Walewka, un tendre amour de Napoléon* (1936) et jalouosa son illustre cousine avant de se réconcilier vers la fin des années 1920.

<sup>1640</sup> Anna de Noailles deviendra la première femme Commandeur de la Légion d'Honneur, le 11 janvier 1931.

<sup>1641</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.174.

<sup>1642</sup> COLETTE, *Lettres à ses pairs*, Flammarion, Paris, 1973, p.97.

<sup>1643</sup> « Victor Hugo ».

<sup>1644</sup> « République Française ».

<sup>1645</sup> Paul VALÉRY, lettre du 14 janvier 1931 à Anna de Noailles, in Élisabeth HIGONNET-DUGUA, *Anna de Noailles, Cœur innombrable*, biographie-correspondance, Michel de Maule, Paris, 1989, p.431.

<sup>1646</sup> Anna de Noailles fut la marraine de Colette durant cette cérémonie.

<sup>1647</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.502, note du 15 novembre 1928.

moi les membres du cabinet. L'amitié que me témoigne la France, mon pays natal, me touche plus que tout. »<sup>1648</sup>

*b-2 Gabriel d'Annunzio, Prince de Montenevoso*

Le poète-soldat, officier de réserve âgé de 52 ans lors de l'entrée en guerre de l'Italie en 1915, obtiendra la charge d'officier de liaison et le brevet d'observateur aéronautique<sup>1649</sup>. Sa bravoure le conduira à quatre avancements -de lieutenant des lanciers à général de l'armée de l'air<sup>1650</sup>- et à être honoré de plus de quatorze décorations italiennes<sup>1651</sup>, mais aussi de la Croix de guerre française<sup>1652</sup> en 1917 ainsi que du titre de chevalier de la légion d'honneur, de la Military Cross britannique en 1918<sup>1653</sup> et enfin de celle de Chevalier de l'ordre de Malte.

Notons en particulier l'obtention de la célèbre Médaille d'or pour la valeur militaire (*Medaglia al Valore Militare*, créée en 1793) décernée le 2 janvier 1919 et dont la citation le plaça au rang des héros italiens : « Volontaire et mutilé de guerre, durant trois ans d'âpre lutte, avec l'animation de la foi, avec un infatigable labeur, participant à de très audacieuses entreprises, à terre, sur mer, dans le ciel, la haute intelligence et la tenace volonté des résolutions, dans l'harmonie de pensée et d'action, entièrement dédié aux idéaux sacrés de la Patrie, dans la pure dignité du devoir et du sacrifice. »<sup>1654</sup>

---

<sup>1648</sup> « Entretien avec la Comtesse de Noailles, la première femme promue Commandeur de la Légion d'honneur », par Huguette Garnier, journal *Excelsior*, 14 janvier 1931.

<sup>1649</sup> Obtenu en août 1915.

<sup>1650</sup> Titre honorifique de général de brigade, obtenu en 1925.

<sup>1651</sup> Médailles de bronze, d'argent et d'or de la Valeur Militaire, trois Croix du Mérite de guerre, celles de chevalier puis officier de l'ordre militaire de Savoie et de l'ordre militaire d'Italie, médaille d'argent pour la bravoure, médaille d'argent pour la bravoure, médaille commémorative de l'Unité d'Italie, médaille commémorative de la guerre italo-autrichienne (1915-1918), médaille commémorative de l'expédition de la rivière (1919-1920).

<sup>1652</sup> Remise le 12 janvier 1917 par le lieutenant-colonel Henri de Gondrecourt, officier de liaison avec l'armée italienne, au nom du ministre de la guerre, le général Lyautey.

<sup>1653</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.673.

<sup>1654</sup> « Volontario e mutilato di guerra, durante tre anni di aspra lotta, con fede animatrice, con instancabile opera, partecipando ad audacissime imprese, in terra, sul mare, nel cielo, l'alto intelletto e la tenace volontà dei propositi, in armonia di pensiero e di azione, interamente dedicò ai sacri ideali della Patria, nella pura dignità del dovere e del sacrificio. » site web « Presidenza della Repubblica italiana, article D'Annunzio Gabriele, Medaglia d'oro al valor militare.

Victor-Emmanuel II, qui n'a jamais apprécié le poète, lui refuse le collier de la Très-Sainte Annonciade<sup>1655</sup> et le titre de *cousin du roi* mais lui offre, le 16 mars 1924, en guise de compensation, le titre, assez dérisoirement sublime, de *Prince de Montenevoso*<sup>1656</sup>. Cet anoblissement royal, que l'on pressent voilé d'ironie, n'est pas sans rappeler les titres donnés par Napoléon à ses généraux ou maréchaux méritants, en souvenir de victoires éclatantes. Mais quelle comparaison pourrait offrir celui de Prince de Wagram, donné à Louis-Alexandre Berthier (1753-1815) le 31 décembre 1809 avec celui de Prince du Mont-neigeux, offert à d'Annunzio en souvenir des Alpes dinarique et de son rôle d'officier de liaison et observateur, chargé de propagande ?

Le poète répondit à cette promotion par un laconique remerciement : « Je remercie Votre Majesté d'avoir accordé encore une fois à ma fidélité l'endroit le plus dangereux et le plus solitaire »<sup>1657</sup>, ne semblant que moyennement en apprécier la valeur.

Il est plaisant de noter, enfin, que le grade de Commandant (*Commandante*) fut celui réclamé et conservé le plus souvent par d'Annunzio depuis la Grande Guerre, échelon parallèle à celui qu'Anna de Noailles, distinguée par la Légion d'honneur, porta à partir de 1931<sup>1658</sup>.

---

<sup>1655</sup> L'ordre suprême de la Très Sainte Annonciade est un ordre de chevalerie créé en 1362 par le Comte Amédée VI de Savoie ; cette grande distinction remise par la maison de Savoie, réservée à l'origine aux familles régnantes ne comporte aucune lettre patente de noblesse mais il fait de son titulaire le « *cousin du Roi* ». C'est Mussolini qui se réserva ce privilège afin de *sceller un pacte* avec la monarchie et *parfaire ainsi son ascension*.

<sup>1656</sup> « La proposition vient de Mussolini, à l'occasion de la visite du Roi à Fiume, enfin annexé à l'Italie, le 16 mars 1924 (...) Mont-Neigeux, Sneznic en slovène, renvoie en réalité à une cime des Alpes dinariques, qui fût le théâtre de combats acharnés dans la Grande Guerre et constituait alors la frontière naturelle entre Italie et Yougoslavie (aujourd'hui entre Slovénie et Croatie). L'opération exigera beaucoup de doigté. » in Maurizio SERRA, D'Annunzio le Magnifique, op. cit., pp.583-584.

<sup>1657</sup> Vito SALIERNO, *D'Annunzio e i Savoia*, Salerno, Rome, 2006, pp.129-133.

<sup>1658</sup> « La Légion d'honneur compte donc maintenant, une – comment faut-il dire ?- commandeuse ou commanderesse ?... Au temps de Napoléon, la désignation eût été fort simple, car on était « commandant » et non « commandeur » de la Légion d'honneur. Par conséquent Mme de Noailles eût porté le titre de « commandante. » Jean LECOQ, journal Excelsior, article du 18 janvier 1931.

## V. Vers la mort ou l'expérience de la perte

### 1) L'écriture en peau de chagrin, la lente mue de l'épure.

#### a) Du modern style à l'art-déco du lyrisme : *Poème de l'Amour*, 1924, *L'Honneur de souffrir*, 1927, *Derniers vers*, 1933

Malgré sa lutte et son engagement pour le « vers français », Anna sentit que les grands mouvements littéraires de l'après-guerre appelaient à un changement, une simplification, une aération à laquelle elle ne pourra plus échapper sous peine de manquer le coche et de perdre ce *nuage d'encens* nécessaire à ses jours<sup>1659</sup>. Son recueil de transition, *Les Forces Éternelles* (1920), aux modifications fines mais perceptibles tant dans le ton que dans la forme – comportant dans ses 415 pages des poèmes composés de 1914 à 1920 – ne préparait pas le public au violent retournement de style apporté par les ouvrages noailliens à venir. Ainsi la quatrième partie des *Forces Éternelles* de 1920, intitulée *Poèmes de l'Amour* contraste de manière étonnante avec le recueil du *Poème de l'Amour* de 1924, malgré leur quasi homonymie.

Sur les (mauvais ?) conseils de Jean Rostand (1894-1977), biologiste et moraliste français, fils d'Edmond Rostand dont Anna était proche<sup>1660</sup>, la poétesse change de style, se débat, s'appauvrit et s'essaye à la maxime, ou à une forme dérivée de l'Haïku<sup>1661</sup>, dès *Le poème de l'Amour* (1924), cultivant un nouvel art d'écrire aux antipodes de ce qu'elle fut.

L'haïku, cet art de la miniature poétique japonaise dont l'invention par le poète Basho Matsuo (1644-1694) traverse les siècles, serait-elle venue à la connaissance d'Anna par le peintre Léonard Foujita (1886-1968), lors d'une des nombreuses séances de pose durant lesquelles ils se plaisaient à converser ? Foujita entreprend le portrait d'Anna en 1924<sup>1662</sup>, l'année de publication

---

<sup>1659</sup> En 1915 la Princesse Bibesco croit déjà (perfidement ?) « que Mme de Noailles est désolée d'être maintenant un poète d'avant-guerre. » in Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.282, note du 9 février 1915.

<sup>1660</sup> Ainsi que nous l'avons vu dans la IIIème partie La Guerre en Abyeme.

<sup>1662</sup> Huile sur toile (172 x 107 cm), collection particulière (probablement celle des héritiers du poète), Japon.

du *Poème de l'Amour* et dans une lettre à Tristan Derème<sup>1663</sup> celle-ci s'amuse à rédiger un poème miniature pendant la séance de pose :

Pourquoi ne pas être assis  
Ici,  
A Passy,  
Lorsque tenant une rose,  
Enfantinement je pose  
(Bien que dans un triste état)  
Pour Foujita ?<sup>1664</sup>

Anna semble s'inspirer très librement des règles de l'alternance des segments japonais (cinq pieds – sept pieds –cinq pieds) en distribuant heptasyllabes, dissyllabe, trisyllabe et tétrasyllabe dans une forme ramassée. Elle avoue trouver *quelque repos dans sa mansarde*<sup>1665</sup> *entre 5 et 7, quand (elle) se tien(t) debout en robe d'or près du charmant Foujita, qu'(elle) imagine avec des glycines sur le toit de chaume noir de sa tête et ses gentils pieds bordés d'un petit lac transparent.*<sup>1666</sup>

Il est probable, également, que son ami Albert Kahn (1860-1940), banquier et philanthrope français, esthète, créateur des fameux *Jardins du Monde* de Boulogne -qui comptent un jardin japonais- lui ait parlé des formes de poésie japonaise. Anna de Noailles aimait particulièrement se réfugier à Boulogne aux belles saisons pour y retrouver des amis ou y puiser de l'inspiration.

Le *mage* Montesquiou vit-il juste dans ses prédictions des *Pas effacés*, mémoires de 1923 : « allez déraciner de ces gerbes de pariétaires qui s'élancent en cascade de la crête d'un mur, où personne ne les a semées et leur multiplier, dans des plants, sous des cloches, des soins utiles à d'autres, vous n'en obtiendrez que de sages demoiselles de jardin ; ayant perdu leur sauvagerie et leur grâce propre, autant dire leur raison d'être. »<sup>1667</sup>

---

<sup>1663</sup> Lettre du 28 avril 1924.

<sup>1664</sup> Elisabeth HIGONNET-DUGUA, *Anna de Noailles, Cœur innombrable*, biographie-correspondance, Michel de Maule, Paris, 1989, p.367.

<sup>1665</sup> Nom poétique qu'elle donnait à sa chambre située au 5eème étage du 40 rue Scheffer, Paris XVIème.

<sup>1666</sup> Elisabeth HIGONNET-DUGUA, *Anna de Noailles, Cœur innombrable*, biographie-correspondance, Michel de Maule, Paris, 1989, p.367.

<sup>1667</sup> Robert de MONTESQUIOU, *Les Pas effacés*, tome 3, Sandre, Paris, 2007, p.61.

Rien ne demeure en effet des luxuriantes extravagances de la poétesse et de l'alchimie des *Éblouissements* (1907), acmé de son art poétique saluée par Marcel Proust dans son célèbre article du Figaro (15 juin 1907). Anna s'essayait alors à des recettes inédites dans l'art lyrique :

Je voudrais faire avec une pâte de fleurs  
Des vers de langoureuse et glissante couleur,  
Où la rose d'été, l'œillet et le troène  
Répandaient leur arôme et leur douce migraine ;

(...) Des vers toujours gluants de sucre et de liqueurs,  
Comme le doux gosier des plus suaves fleurs,  
Comme la patte aiguë et mince de l'abeille  
Enduite de miel fin et de poudre vermeille<sup>1668</sup>

Nous l'avons vu, son œuvre est traversée, comme dans celle de d'Annunzio, de préciosités qui font songer aux femmes de lettres, précieuses parfois ridicules, du XVII<sup>ème</sup> siècle. Jusque dans les *Derniers vers* de 1933, Anna s'adresse à l'Espace comme à un *caresseur des astres* ou à l'air comme à un *preste organisateur de toutes les saisons*<sup>1669</sup>. Gabriele d'Annunzio, lui aussi, ennoblit une simple tasse de thé en mystérieux *breuvage indien*<sup>1670</sup> et savoure toute *la fraîcheur des fruits paradisiaques de Clermont-Ferrand*<sup>1671</sup> dans une boîte de pâtes de fruits envoyée par René Dollot. Cependant la préciosité d'annunzienne, *la luxuriance verbale, la surabondance interviennent là où l'inspiration faiblit : alors il cède à l'habile faiseur, mais moins souvent qu'on le croit.*<sup>1672</sup> C'est ce qui le distingue d'une Anna de Noailles dont l'inspiration s'émaille de préciosité d'un bout à l'autre de son œuvre comme de rehauts de couleurs, de fantaisie téméraire, d'audace consciente ; la préciosité dans l'œuvre noaillienne ne pallie à aucun manque de pensée, à aucune faiblesse passagère ou *cheville* dans ce qu'elle appelait elle-même *son altitude*. Anna

---

<sup>1668</sup> Anna de NOAILLES, *Les Éblouissements*, Calmann-Lévy, Paris 1907, p.284.

<sup>1669</sup> Anna de NOAILLES, *Derniers vers et Poèmes d'enfance*, ed. du Sandre, Paris, 2013, p.424.

<sup>1670</sup> « Sur ma tasse le breuvage indien exhalait ses effluves ; avec un murmure égal et grave, les strophes saphiques ondulaient comme la feuillée... » Chant nouveau in *Poésies (1878-1893)*, choix et traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1912, p.7.

<sup>1671</sup> René DOLLOT in Gabriele d'Annunzio, *Textes inédits-versions nouvelles-souvenirs et essais publiés sous la direction de Henri Bédaria*, Droz, Paris, 1942, p.162.

<sup>1672</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2008, p.29.

de Noailles ne déplaît, en art poétique, aucun paravent et si son goût pour un vocabulaire fantaisiste, souvent oxymorique ou tissés de métaphores inattendues, d'une distorsion de la phrase, put choquer les critiques au point de les conduire à pointer un « mauvais usage de la langue française » c'est sans compter sur la licence poétique dont elle ne cessait de se réclamer<sup>1673</sup>.

Cependant les raccourcis en littérature, souvent aveugles et violents dans les revendications d'une jeune école impétueuse, agressive, pressée d'en découdre avec les chantes de l'avant-guerre, commencent à menacer. Si Molière se moque de la Marquise de Rambouillet<sup>1674</sup> ou de quelque autre Madeleine de Scudéry et de ce cercle semi-mondain, semi-littéraire, qui devait exercer une si grande influence sur la société et le langage de son temps, les dadaïstes et les futuristes seront les premiers à épinglez les travers de nos auteurs à l'étude et peut-être à en modifier insidieusement le lyrisme<sup>1675</sup>.

Aussi le lecteur de 1924 peine sans doute à reconnaître dans ces poèmes sans titres, resserrés et presque lapidaires ce nouveau style comme *cultivé sous serre*, qui serait -en style d'architecture- à l'art-déco ce que fut son œuvre précédent au modern-style :

## CX

Sans doute ma vie est plus morne  
Et plus stable qu'autrefois.  
Ce n'est plus l'espace sans borne  
Que je poursuis ; j'assiste à toi.

## LV

---

<sup>1673</sup> Dès l'enfance, Anna se libéra des structures pesantes et des corsets de la versification, comme par exemple l'alternance de rimes masculines et féminines : « *Je rejetai et condamnai définitivement, pour moi, toutes les entraves que je déclarais vaines. Je ne leur rendis jamais l'autorité que mon audace juvénile leur avait déniée.* » in Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.32.

<sup>1674</sup> MOLIÈRE, *Les Précieuses Ridicules*, comédie en un acte, 1659.

<sup>1675</sup> Il est vrai que Jean LORRAIN avait insidieusement comparé Anna aux précieuses du 17<sup>ème</sup> siècle dans le roman-clef *L'Aryenne*, tout en épingleant son inclination pour les fruits et légumes modestes des vergers et potagers poétiques: « *Tout rimaillon chez elle a droit à la pâture. / Aussi chaque revue entre ses lourds feuillets / Célèbre Cléonice et sa littérature, / Et dans ce doux cénacle, hôtel de Gribouillet, / Citrouillette, Aubergin, Melone et Melonie / Font la pige à Clélie, Oronte et Polonie, / Gloire éparse aujourd'hui des défunts Rambouillet.* » In Jean LORRAIN, *L'Aryenne*, Ollenforff, Paris, 1907, p.43.

Vis sans efforts et sans débats,  
Garde tes torts, reste toi-même,  
Qu'importent tes défauts ? Je t'aime  
Comme si tu n'existais pas,

Tout le recueil semble n'être qu'un long *dialogue à une seule voix*, où la poétesse clame sur un ton monocorde et presque usé son amour pour un chanteur léger des Bouffes-Parisiens, ainsi que le dévoile Claude Mignot-Ogliastri :

« L'auteur a brodé autour d'une figure réelle, prétexte à dire son fait à l'amour, avec le même pessimisme que dans *Les Innocentes* ou *la sagesse des femmes*<sup>1676</sup> (...) Le point de départ est la rencontre d'Anna de Noailles avec Maurice Chevalier (1888-1972) qui, dans la frénésie des « années folles », conquiert Paris à l'automne 1921, en dansant et chantant dans *Dédé*, opérette de Willemetz et Christiné. (...) Anna aime sa gouaille, voit en lui, « lustré comme un jeune poulain », dit-elle, le peuple de Paris. »<sup>1677</sup>

Hélas le jeune premier ne goûte guère les émois de son admiratrice et bien que flatté, lui assène un « Comtesse, croyez que je suis au regret, mais ce ne sont pas des chansons pour moi ! »<sup>1678</sup>. La chanson *Mon Cœur*<sup>1679</sup>, créée au Casino de Paris en 1927 tourne presque à la scène de ménage : « Quand on laisse entrer trop de femm's dans son cœur, / On n'est plus le maître dans son intérieur, / On a beau les menacer d'une expulsion, / Ell's invoquent la loi sur les prorogations, / Moi qui n'aime au monde que ma tranquillité, / Je m'dis : quell'leçon ! Tâchons d'en profiter / On est sûr d'avoir des cris et des pleurs, / Quand on laisse trop de femm's entrer dans son cœur !

---

<sup>1676</sup> Anna de NOAILLES, *Les Innocentes ou la sagesse des femmes*, Paris, Fayard, 1923.

<sup>1677</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse Edmond de Polignac*, Paris, Klincksieck, 1987, p.342-343.

<sup>1678</sup> Mary MARQUET, *Ce que je n'ai pas dit*, J'ai lu, 1980, p.56. Il est vrai que les chansons à succès populaire de Maurice Chevalier comme *Rêve d'Amour*, chanson-valse de 1930 aux éditions Salabert, paroles de Bataille-Henri - et non Henry Bataille (1872-1922) le célèbre dramaturge et poète français- et musique de Victor Schertzinger n'offrent que de bien médiocres vers : « *Cette nuit, quel enchantement, Entre les bras d'un beau prince charmant / J'ai goûté des baisers Que je n'osais pas refuser* ». Ou encore *Mama Inez*, grand succès de l'époque, chanson de 1931 aux éditions Lawrence Wright, paroles de Bataille-Henri et musique d'Eliseo Grenet : « *Là-bas, là-bas à la Havane, Dans la fumée du tabac, A Santiago comm' dans les savanes, Tout l'mond' dans' la Rumba* ». Nous sommes loin des élévations noailliennes, amoureuses ou mystiques.

<sup>1679</sup> *Mon Cœur*, chanson créée par Maurice Chevalier au Casino de Paris en février 1927. Paroles d'Albert Willemetz, Saint Granier et Le Seyeux, musique de H.Christiné, aux éditions Francis Salabert.

Il s'adresse d'ailleurs à des « Femm's de tous les mondes » formule pointant surtout le « grand monde » auquel la comtesse de Noailles appartenait.

Anna, piquée, réplique en vers :

Mais, corps charmant, ô cœur de roche,  
Toi que j'aime ! un constant reproche  
Émane de mes yeux séduits.  
(...) Ah ! réclamaï-je ces douleurs ?  
- Et de quel droit viens-tu me plaire ?...<sup>1680</sup>

Et feint de n'écrire que pour analyser sa peine et aimer l'Amour, dans le poème XXXIX

Rêves, désirs, parfums, rumeurs,  
Est-ce toi ou bien moi que j'aime ?

La refonte du style était pourtant efficace et ces *175 poèmes sans titres, numérotés et donc inséparables, sont jetés d'un trait, sans grand souci de l'alternance régulière des rimes, comme sur les deux cahiers manuscrits où ils figurent, page après page.*<sup>1681</sup> Loin des torrentiels recueils précédents les poèmes, à l'images de l'écriture s'atrophient ; des quatre vers du poème

#### XCXV

Je ne fais pas cas de ta gratitude,  
Bien que dans mon cœur mourant, étonné,  
Grâce à toi l'air rentre avec plénitude ;

Mais j'avais besoin de tout donner !

Au quarante-quatre vers du poème CLXXIV, la rédaction moyenne se situe dans les quatorze ou seize vers, constituant une brièveté inédite dans l'écriture noaillienne. À cela s'ajoute

---

<sup>1680</sup> Anna de NOAILLES, *Poème de l'Amour*, Paris, Fayard, 1924, p.136.

<sup>1681</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse Edmond de Polignac*, Paris, Klincksieck, 1987, p.343-344.

le progressif abandon des vers de douze pieds qui fut la signature même de l'auteur, n'avait-elle pas dit à l'aviateur Bellonte réussissant la première traversée de l'Atlantique aux côtés de Costes, qu'elle-même *voyageait à bord de l'Alexandrin*<sup>1682</sup> ?

C'est l'octosyllabe qui règne désormais,

## LIX

Tu sais, je n'étais pas modeste,  
Je n'ignorais pas les sommets  
Où je vivais, puissante, agreste,  
Rêveuse, universelle, - mais,

J'ai soudain vu sur ton visage  
Un clair et vivant paysage,  
Où, morne, insensible, lassé,  
Tu m'as défendu de passer...

... mêlé à l'alexandrin bousculé, dans le poème XXXVII :

Le cœur éclaterait comme d'un son du cor  
S'il entrevoyait dans l'espace  
Tant de honte acceptée humblement pour qu'un corps  
Ne nous prive pas de sa grâce...

Apparaissent aussi de surprenants heptasyllabes au poème II, comme pour mieux appuyer la nouveauté de l'effroi noaillien face à ce nouveau temps qu'elle peine à saisir :

Comprends que je déraisonne,  
Que mon cœur, avec effroi,  
Dans tout l'espace tâtonne  
Sans se plaire en nul endroit...

---

<sup>1682</sup> BENOIST-MECHIN, *À l'épreuve du temps, Souvenirs I*, Julliard, Paris, 1989, p.241.

Je n'ai besoin de toi  
Qui n'a besoin de personne !

Ou alternés d'octosyllabes dans le poème XV et formant une composition pour le moins inédite :

S'il te plaît de savoir jusqu'où  
Irait mon amour triste et fort,  
(...)  
Je t'aimerais même fou,  
Je t'aimerais même mort !

Enfin quelques décasyllabes dans le poème CXXX ou CXXXI, plus classiques, viennent achever ces nouveaux rythmes bigarrés

Quelle que soit mon inlassable envie,  
Ton corps, ce soir, est pour mes yeux perdu.

Anna emprunte à Victor Hugo, qui dans *La Captive des Orientales*<sup>1683</sup> faisait rimer « pays » et « maïs », des libertés de rime dans le poème CLXXII, propre à dérouter le lecteur attentif<sup>1684</sup>

Lorsque tu ne seras, dans quelque humble retraite,  
Qu'un homme vieux et fatigué ;  
Lorsque sera terni le charme que te prête  
Ton beau sourire triste et gai ;

---

<sup>1683</sup> Victor HUGO, *Les Orientales*, Paris, Ollendorf, 1912, p.667-669.

<sup>1684</sup> Il est vrai que Jules Laforgue (1873-1947), poète français quasi homonyme de Jules Laforgue (1860-1887, auteur des *Complaintes*) faisait aussi rimer les *vieilles de notre pays* avec des *fichus couleur de maïs* dans *Les vieilles de chez nous*, poème mis en musique par Charles Levadé en 1900, aux éditions Enoch.

Il est vrai que dans une conférence de 1921, *La Lyre naturelle*<sup>1685</sup>, la poétesse confessait une certaine liberté de versification, empruntée en partie à l'auteur des *Contemplations* :

Je ne croirai jamais que les vers -subtile et ineffable musique- soient écrits pour l'œil, ce qui mettrait en mauvaise posture le géant Hugo, qui faisait rimer magnifiquement croix et froid, crucifiant et glaçant ainsi les vieux professeurs maniaques et rigoristes, qui ne supportent pas de voir un x en parallèle avec un d.

Cette nouvelle manière désenchantée étonne et si Anna confesse ne plus avoir besoin de transcrire les *lointains paysages*, les *ports et leurs vaisseaux*, les *fameuses cités* dans le poème XI, elle l'achève abruptement par cette confession, comme dans un renoncement entier au lyrisme : *je n'en eus plus besoin quand je les eus chanté*<sup>1686</sup>.

Quelques thèmes persistent encore, dans la manière du ressouvenir d'un compositeur citant telle œuvre de jeunesse dans une symphonie de l'âge mûr et nous retrouvons ce *sur-romantisme* noaillien mêlant l'héroïsme à la volupté, dans le poème CVII :

Vivre, c'est désirer encor ;  
Le courage c'est l'espérance ;  
Quand l'esprit se meurt de souffrance,  
On sent parfois rêver le corps.

Ainsi que quelques obsessions que nous avons développées dans la deuxième partie sur les thématiques de jeunesse ; l'origine grecque, sempiternellement rappelée, par exemple :

## XII

De mon pays lointain, antique,  
L'illustre Hellade des cigales,  
Où, sans doute, aux jeux olympiques,  
Se mouvaient tes grâces égales :

---

<sup>1685</sup> Conférence ayant eu lieu à l'Université des Annales, 51, rue Saint-Georges Paris IXeme, le 8 mars 1921.

<sup>1686</sup> Anna de NOAILLES, *Poème de l'Amour*, Paris, Fayard, 1924, p.21.

... ou dans les dialogues mythologiques entre Eros et Écho du poème XXXVIII.

Le pouvoir des mots évoqué dans le poème XLIV,

Les mots sans qu'on les craigne ont d'effrayants pouvoir  
Ils sont les bâtisseurs hasardeux des pensées,  
L'âme la plus puissante est parfois dépassée  
Par ces rêves actifs que l'on voit se mouvoir.

...n'est pas sans rappeler *L'Inspiration* dans le second recueil d'Anna, *L'Ombre des Jours* (1902), vingt-deux ans plus tôt :

Et, bondissant ainsi que des sources farouches,  
Les mots vont, appuyant, criant comme des bouches,  
Armés de l'éperon, des ailes et du dard  
Les mots baissés et vifs clignent comme un regard.<sup>1687</sup>

L'évocation de son voyage en Italie, transcrit dans *Les Climats des Vivants et les Morts* (1913)<sup>1688</sup> trouve un bien faible écho dans le poème CXLVIII, en comparaison de *L'enchantement de la Sicile* (p.158) ou des *Soirs de Catane* (P.145) passés

Je n'ai vu ce regard florissant et païen  
Que chez les chèvres de Sicile !

Nous possédons d'ailleurs un exemplaire de l'édition des *Vivants et les Morts* de 1913, dédicacé par l'auteur à :

Mademoiselle Suzanne Collon,  
Ce livre où j'ai, dans la partie intitulée « les Climats » photographié la Sicile par  
le cœur !  
– avec toute mon amitié.

---

<sup>1687</sup> Anna de NOAILLES, *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, p.117-118.

<sup>1688</sup> Anna de NOAILLES, *Les Vivants et les morts*, Fayard, Paris, 1913.

## Anna de Noailles

Preuve de l'attachement particulier de la poétesse à cette partie de l'ouvrage et à ces paysages qui se résument, onze ans plus tard, au seul regard des chèvres de Sicile.

Ce nouveau style ne séduit pas et trouve peu d'écho dans la presse et chez les lettrés. Une admiration d'habitude, pourrait-on dire, tenant plus au personnage qu'à ses écrits et à laquelle s'oppose le brûlot d'Emmanuel Buenzod qui condamne, dans *La nouvelle Semaine littéraire* de Genève du 13 septembre 1924, « ces deux-cent-vingt pages de galimatias, de fausse préciosité, de vide et pénible conséquence » comme une « chute », une « erreur » dont il faut d'urgence tirer la leçon. Vaudérem, à l'inverse, applaudit dans la Revue de France à « ces vers serrés, nerveux, laconiques » et la rapproche de Louise Labbé. Anna l'encourage à considérer ce livre « tel qu'il est, à la fois prolongement de mon œuvre et comme détaché d'elle, jeté plus avant dans le feu, - ce qui étonne et dépayse nos critiques et penseurs frivoles, qui me veulent retenir aux jardins ! »<sup>1689</sup>

Son biographe de 1931, Jean Larnac résume le sentiment général de la critique et du lecteur qui « ne retrouvait plus, dans l'œuvre nouvelle, ces grands élans qui avaient constitué jusqu'alors le meilleur du génie de la poétesse. Elle (...) recherchait le court, le bien fait, presque le bibelot. Ce faisant, elle allait à l'encontre de ses tendances naturelles. »<sup>1690</sup>

Certains hommes de lettres, tels Robert Le Bidois, dans une longue conférence transcrite par Henriette Charasson dans *La Femme de France* de Noël 1926, refusent même l'accès à cette modernité auquel prétend le poète ; et dans *L'Art de Mme de Noailles* cherchant à préciser sa position dans la poésie de son époque, c'est vers un style dépassé qu'il se tourne :

Par-delà l'impressionnisme et le symbolisme, l'auteur des Forces Éternelles renoue vraiment la grande tradition romantique. (...) Elle l'est par l'ardeur de son lyrisme et sa virtuosité verbale, par son goût de la rhétorique et sa frénésie des sensations, par son incommensurable orgueil et une certaine perversion des sens.

Roger Le Bidois feint ainsi d'ignorer *Le Poème de L'Amour* de 1924 et s'en tient pour définir Anna au dernier recueil peint dans sa « grande manière », *Les Forces Éternelles* de 1920. Il

---

<sup>1689</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse Edmond de Polignac*, Paris, Klincksieck, 1987, p.344-345.

<sup>1690</sup> Jean LARNAC, *Comtesse de Noailles, sa vie, son œuvre*, éd. du Sagittaire, Paris, 1931 ; p.134-135.

prolonge ainsi la pensée de Charles Maurras qui dans *l'Avenir de l'Intelligence* se méfiait de *l'influence persistante et vivace des romantiques sur les plus brillants esprits féminin*<sup>1691</sup> ou de Julien Benda, qui dans son *Belphégor* étrille Anna pour ses débordements lyriques :

Je sais une jeune comtesse, ornement de nos salons, dont toute la pensée n'est qu'une orgie de sursauts discontinus, le raisonnement un cyclone d'impressions, le jugement un cliquetis d'images.<sup>1692</sup>

Roger Martin du Gard, dans ses *Vérités du moment* n'hésitera pas à écrire qu'avec *L'Honneur de souffrir*, Anna apporte un démenti à tout ce qui fit la beauté de ses premiers volumes, à la confiance fougueuse et rusée que ceux-ci plaçaient dans la destinée. Que, déjà, elle imagine avoir épuisé sur elle toute l'éternité, nous ne sommes pas obligés pour cela de croire que l'éternité n'existe plus, ni le Cœur innombrable, ni les Éblouissements, ni même les Vivants et les morts qui nous en avaient donné la soif.<sup>1693</sup> Même critique pour *Le Poème de l'Amour* où plusieurs déplorèrent (...) de voir Mme de Noailles considérer l'amour, qu'elle avait passé le meilleur de ses jours à chanter, comme une diminution de soi.<sup>1694</sup>

Tant du point de vue biographique que littéraire, c'est une période trouble et agitée que traverse Anna ; bousculée par les dadaïstes, remise en question par les styles épurés de Paul Morand, Gide, Mauriac, Montherlant, qu'elle goûte, tente de se défaire des images dans lesquelles elle s'était volontairement enfermée. Les accessoires de la Muse des jardins, de l'héritière d'Hugo et de Musset, de la pythonisse du tout-Paris d'avant-guerre, sur-romantique, constituent une panoplie, un harnachement trop lourd à porter. À l'image de Chanel et des révolutions de la mode supprimant dentelles et corsets pour aboutir à la robe-sac informe, Anna tente de se dévêtir de ses plus riches parures lyriques pour épouser son temps et regagner une place de choix dans l'actualité littéraire.

Comme le souligne Claude Mignot-Ogliastri, *le grand mérite du Poème de l'Amour, c'est donc de façonner un instrument pour L'Honneur de souffrir, livre plus convainquant.*<sup>1695</sup>

---

<sup>1691</sup> Charles MAURRAS, *L'avenir de l'Intelligence*, Fontemoing, Paris, 1905, p.209-210.

<sup>1692</sup> Julien BENDA, *Belphégor*, Émile-Paul, Paris, 1918, p.117-118.

<sup>1693</sup> Roger MARTIN DU GARD, *Vérités du moment*, éd. de la Nouvelle revue critique, Paris, 1927, p.52.

<sup>1694</sup> Roger MARTIN DU GARD, *Vérités du moment*, éd. de la Nouvelle revue critique, Paris, 1927, p.57.

<sup>1695</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse Edmond de Polignac*, Paris, Klincksieck, 1987, p.344.

Le recueil, sorti en 1927 mais annoncé dès 1925 chez Grasset, a bénéficié de nombreuses pré-publications dans la *Revue de Paris*, la *Revue de France*, la *Revue Européenne* ou *Les Nouvelles Littéraires*, ce qui laissa pour ainsi dire mûrir l'ouvrage et l'accueil de la presse. Anna renoue avec l'alexandrin, disséminé à part égale avec l'octosyllabe et réinvente la table des incipit qui faisait défaut au *Poème de l'Amour*. Là où le lecteur dérouté de 1924 ne trouvait qu'une suite de chiffres romains pour naviguer dans l'ouvrage, les incipit de 1927 renouent avec une rassurante logique et rejoignent les tables des précédents recueils formées de titres ou de fragments des premiers vers. Le ton général est funèbre, torturé et perpétue la morosité du *Poème de l'Amour* mais cette fois-ci les atermoiements de la femme délaissée laissent place à une élévation faite de cris sublimes, mystiques, qui rejoignent ceux des *Vivants et les Morts* ou des *Forces Éternelles*, dernier volume dans le style Noailles d'avant-guerre.

Aussi, dès le premier poème, le ton est donné par un dialogue (chaque recueil de l'œuvre noaillienne en comporte au moins un), mais à la différence de celui du poème XXXVIII du *Poème de l'Amour* (p.54), ce ne sont plus des bergers de l'antiquité ou des personnages mythologiques qui entrent en conversation. L'anonymat des deux tirets nus laisse deviner qu'une âme amie, qu'un improbable Socrate essaie de convaincre l'auteur, sans succès, du bien-fondé de l'existence :

– Ne veux-tu plus goûter d'exaltantes saisons ?  
– L'instinct est un bonheur que n'est pas la raison.  
    Pour l'esprit renseigné, comblé, triste et lucide,  
    Tout est douleur. La mort a des sucres moins acides.

(...)- Rien ne fléchira donc ta plaintive exigence,  
    O corps plein de savoir, esprit plein de refus ?  
Ne te reste-t-il rien du trésor que tu fus,  
Et que tu répandais, même par négligence !  
Rien ne te reste-t-il ?

– Non, rien. L'intelligence.<sup>1696</sup>

---

<sup>1696</sup> Anna de NOAILLES, *L'Honneur de souffrir*, Grasset, Paris, 1927, p.11-12. Cette affirmation serait-elle un démenti qu'Anna aurait apporté à la comtesse Joachim Murat qui la traumatisa, au soir du 28 juin 1925, en lui lançant

Le poème VIII (p.23) se termine en épitaphe

– Et je commencerai ma muette journée  
Comme au temps infini où je n'étais pas née...

Anna est devenue, poème XII (p.28) une

Habitante éthérée et fixe des tombeaux,  
Dont l'âme a soulevé les portes funéraires,  
Je répands, dans ma juste et songeuse misère,  
L'encens du noir séjour sur les clartés d'en haut.

Car la plus morte mort est d'avoir survécu...p.29

Comme dans *Le Poème de l'Amour*, le poète s'adresse tout au long du recueil à une personne aussi proche et chérie d'elle qu'anonyme aux yeux du lecteur non averti

Tu n'es plus ; je méprise, en le voyant survivre,  
Ce corps dont ton désir anxieux fut hanté. Poème XXIX, p.55

Évoque-t-elle les mânes de Barrès, disparu le 4 décembre 1923, ou celles d'Henri Franck, poète et normalien aimé, auteur de *La Danse devant l'Arche*<sup>1697</sup> qui devait la quitter à l'âge de 23 ans, le 25 février 1912 ?

L'amitié est aussi évoquée, poème VII (p.20) pour Henri Gans (1884-1923), qui compta parmi ses intimes

Ébloui, pur, minutieux,  
Le regard fixé sur ma vie,

---

d'une voix criarde et assourdissante : « Vous avez de l'inspiration, du génie, vous n'avez pas d'intelligence. » in Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.457.

<sup>1697</sup> Henri FRANCK, *La Danse devant l'Arche*, NRF, Paris, 1912.

Vous avez déroulé les cieux  
Sur la route que j'ai suivie.

(...) - C'est un soir d'automne, en mourant,  
Que vous m'avez assassinée.

Mais la Parque Noailles ne se contentant pas de pleurer ses chers disparus en appelle à la mère universelle qui *sans remords, Triomphante et pourtant funèbre, Voue une âme aux longues ténèbres et met au monde un homme mort...*, poème LXIII, p.102-103. Une sorte d'avertissement amer, de *memento mori* pour parturiente, qui relie son fameux *Je suis morte déjà, puisque je dois mourir des Vivants et les morts* de 1913<sup>1698</sup> et de leur quatrième partie, intitulée *Les Tombeaux*, à *l'Honneur de souffrir* de 1927.

Mais ce ne sont pas, cette fois-ci, seize poèmes mais cent treize -soit la totalité du recueil- qui seront consacrés au deuil et à l'affliction, souvent sous forme d'épigrammes funéraires - *Qu'est-ce que tout cela qui n'est pas éternel ? p.161*. Il est vrai que l'épigraphe *À mes Amis qui m'ont quittée, que je ne quitte point* et le titre même de l'ouvrage laissaient présager que les *Éblouissements* de 1907 ou les épanchements du *Cœur innombrable* de 1901 étaient passés sans idée de retour.

Nous sommes ici en présence d'une douleur aveugle, de l'écriture d'un deuil abouti, complet, remuant une longue liste de faire-part de décès, de ses amis proches à sa mère même, Ralouka de Brancovan, pianiste concertiste, évoquée dans le poème LXXXVIII, p.137

Je songe à ta main longuement,  
Ta chère main musicienne  
Qui me livre le firmament  
Des musiques magiciennes

(... ) Mais combien plus encor m'attache  
Ton instinctive et tendre main  
Quand sa grâce à mon cœur arrache  
Un ineffable arpegge humain...

---

<sup>1698</sup> Anna de NOAILLES, *Les Vivants et les morts*, Fayard, Paris, 1913, p.330.

Mais aussi d'un orgueilleux testament littéraire qu'une femme de 51 ans a l'habitude de réécrire depuis sa prime jeunesse, dans le poème XCI, p.141 :

J'ai bien servi le dieu sacré de la parole  
Ma voix a réuni la raison et le chant  
Comme on voit la senteur mêlée à la corolle.  
D'autres cris sont plus beaux, mais non pas plus touchants !

Et qui fait écho à celui qu'écrivit une jeune poétesse de 26 ans, dans *L'Ombre des jours* (1902) :

J'écris pour que le jour où je ne serai plus  
On sache comme l'air et le plaisir m'ont plu,  
Et que mon livre porte à la foule future  
Comme j'aimais la vie et l'heureuse nature.

(...) Et qu'un jeune homme alors lisant ce que j'écris  
Sentant par moi son cœur ému, troublé, surpris,  
Ayant tout oublié des épouses réelles,  
M'accueille dans son âme et me préfère à elles...

Cocteau, lucide, dans une lettre du 30 avril 1927 compare Anna de Noailles à Antigone :

Ma chère sœur,

Depuis un an je cherche à résoudre le problème du masque de théâtre et je remonte Antigone<sup>1699</sup> pour essayer le résultat de mon travail. Eh bien, chaque jour, en écoutant cette ligne des hautes phrases qui ne fléchissent pas -c'est votre visage que je cherche derrière le masque d'Antigone, vos mains sous son manteau. « Tu as choisi de vivre, moi d'être morte »-« Voilà longtemps que mon cœur est mort, il ne peut servir que les morts » (...) Je vous imagine, au point d'oublier notre silence et qu'il existe un moyen de correspondre

---

<sup>1699</sup> Cocteau avait écrit une *Antigone* d'après Sophocle, créée le 20 décembre 1922 au Théâtre de l'Atelier, avec une scénographie de Picasso et une musique de scène d'Arthur Honegger.

officiel. (...) votre livre<sup>1700</sup> ressemble au sommeil sans rêves, au vrai sommeil -au sommeil, fontaine pétrifiante- à l'inconnu auquel un dormeur est enraciné par les veines et les artères. (...) ce miracle du sommeil on ose à peine en parler. Il nous permet de correspondre avec nos morts.<sup>1701</sup>

Appuyé par Jean Rostand, qui lui aussi salue les leçons de Ténèbres noailliennes: « Jamais on n'avait mis tant de feu pour s'adresser à des cendres, jamais on n'avait à ce point tenu compagnie à des morts, trahi la lumière pour la ténèbre, déserté la vie au profit des tombeaux. »<sup>1702</sup>

La critique cette fois-ci est active et plus de soixante-dix articles saluent le recueil qui en est à sa 18ème édition dès juillet, nous précise Claude Mignot-Ogliastri<sup>1703</sup>. Nous retiendrons surtout une lettre de Gérard Bauër, essayiste et critique français (1888-1967), chroniqueur et éditorialiste à l'Écho de Paris puis au Figaro, dont l'analyse juste et fine s'adapte diplomatiquement au vocabulaire noaillien :

Que la critique est inventive ! Elle a vu un changement de technique, une volonté de l'esprit dans ce qui était un événement de tout l'être. Ce dépouillement vous est venu de la vie, de la douleur et non d'un jansénisme poétique. Vous avez laissé la laine de votre poésie à des taillis cruels. On en voit à présent les muscles, mais sa démarche n'en est que plus grave et plus belle. (...) Je ne voudrais pas être aussi certain que vous l'êtes du néant de votre nuit. Je m'obstine à y apercevoir une tremblante lumière. Mais cette faible croyance ne m'a pas empêché de comprendre votre altière tristesse.<sup>1704</sup>

Après le sentiment déçu du *Poème de l'Amour, L'Honneur de souffrir*, étincelant de souffrance semble préparer l'ultime ouvrage poétique d'Anna de Noailles, paru l'année même de sa mort, les *Derniers vers* de 1933. Cette fois-ci, le testament littéraire est composite et les octosyllabes, épigrammes funéraires et autres poèmes brefs partagent le recueil avec des compositions plus longues, plus travaillées et semblant renouer avec l'écriture des *Forces Éternelles* (1920) qui, nous l'avons dit dans la troisième partie *La Guerre en abyme*, constitue une

---

<sup>1700</sup> Il s'agit bien sûr de *L'Honneur de souffrir*, Grasset, 1927.

<sup>1701</sup> *Cahiers* Jean COCTEAU II, Gallimard, Paris, 1989, pp. 140-141.

<sup>1702</sup> Jean ROSTAND, *Le Droit d'être naturaliste*, Stock, Paris, 1963, p.105.

<sup>1703</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles une amie de la Princesse de Polignac*, Klincksiek, Paris, 1987, p.353.

<sup>1704</sup> Gérard BAUËR, lettre à Anna de Noailles, mai 1927.

période de transition dans l'œuvre noaillienne. Il y a comme un relâchement et un retour à la vraie nature du poète, plus lyrique, verbeuse, ornée d'images virtuoses, d'oxymores, de métaphores et de tout l'arsenal des figures de style jaillissant sans travail de son imagination<sup>1705</sup> :

Depuis la bulle d'eau jusqu'à l'arche céleste,  
Tout est rébellion, refus capricieux  
De laisser déchiffrer à l'esprit grave et leste  
Le stellaire alphabet dont palpitent les cieux<sup>1706</sup>

Ou encore dans *Les îles bienheureuses*, où l'on retrouve les accents des *Éblouissements* de 1907 :

Le branchage et les fleurs sont de sucre humectés,  
Les fruits laissent filtrer un parfum qui suggère  
Le suave torrent dans leur chair arrêté.

(...) – Dans l'arôme du vent qui s'élève des flots,  
Que n'ai-je pu rêver sous une draperie,  
Mollement suspendue aux palmiers indigos !

### III

Écailleuse rondeur à qui tout s'évertue :  
Le flot, les fleurs, le roc, l'arbre à noix de cocos ;  
Le petit voilier dur est en dos de tortue,  
L'eau se hausse et se traîne en course d'escargots.<sup>1707</sup>

---

<sup>1705</sup> Tous les témoignages de ses contemporains abondent en ce sens ; la prose ou la poésie noailliennes découlent d'une invention naturelle que l'on retrouvait dans son art oratoire. De la même manière Paul Morand reliait la conversation de Marcel Proust à son écriture, qui n'en était qu'une quasi transcription, dans un entretien filmé de la collection des *Portraits-Souvenir* consacré à Proust en 1962 par Roger Stéphane.

<sup>1706</sup> Anna de NOAILLES, *Derniers vers et Poèmes d'enfance*, œuvre poétique complète, tome 3, ed. du Sandre, Paris, 2013, p.417.

<sup>1707</sup> Anna de NOAILLES, *Derniers vers et Poèmes d'enfance*, œuvre poétique complète, tome 3, ed. du Sandre, Paris, 2013, p.378-379.

Ou dans le *Chloé*, *petit poème pour une anthologie*<sup>1708</sup>, inspiré de Longus<sup>1709</sup> qui aurait très bien pu s'insérer dans l'édition du *Cœur innombrable* de 1901

Chloé, timide enfant, ô vierge chevrière,  
Dont le voluptueux et chaste étonnement  
Fera rêver sans fin l'audace des amants,  
Toi dont le nom retient l'audace et la lumière,

Tout s'oppose à la *Conscience*, p.416 et à ses octosyllabes proches de la maxime ou des vers concis que l'on ramasse sur l'étroit espace d'une stèle :

Périr paraît inique et lâche ;  
On s'acharne à la dure tâche,  
Comme un travailleur dans le rang.

J'ai craint d'avoir tort en mourant.

Ou à la *Sagesse* et à son audacieux rejet, p.382 :

Vis sans peur, sans remords et sans contrainte. Crains  
De dépasser les jours consacrés aux caresses,  
Puisque tout n'aboutit qu'au lit où l'on étreint,  
Qu'à la tombe où l'on cesse !

Constantin Photiadès (1883-1949), ami proche, biographe proluxe et auteur d'un *Gabriel d'Annunzio au Victorial* (1938), souligne, par un avertissement aux *Derniers vers*, que *dans ce livre, des strophes toutes récentes venaient s'associer à d'anciens poèmes, composés à des heures différentes de sa vie et dont le caractère n'eût sans doute pas convenu au Poème de l'Amour ni à l'Honneur de souffrir* mais reconnaît qu'à l'exception de *Souvenir d'un jardin d'Angleterre* datant des *Vivants et les morts* (1913) *le manuscrit appartient tout entier à la période qui a suivi les*

---

<sup>1708</sup> Anna de NOAILLES, *Derniers vers et Poèmes d'enfance*, œuvre poétique complète, tome 3, ed. du Sandre, Paris, 2013, p.375-376.

<sup>1709</sup> LONGUS, *Daphnis et Chloé*, Librio, Paris, 1995.

*Forces Éternelles*, c'est-à-dire de 1920 à 1933. Ce qui sous-entend qu'Anna, malgré un apparent changement, radical, de l'écriture, continuait de rédiger dans un style dont elle ne s'était, finalement, jamais départie. Il est donc possible de voir dans *Le Poème de l'Amour* (1924), *l'Honneur de souffrir* (1927) et quelques poèmes des *Derniers vers* (1933) des exercices de style auxquels la poétesse s'adonnait pour voguer, le mieux possible, sur de nouveaux courants littéraires et ne pas perdre pied dans les eaux de l'oubli.

Il est donc essentiel de mesurer la part de vérité contenue dans les vers de cet ultime recueil composite, couvrants la dernière décade parcourue par Anna, ou échappés des derniers souffles d'un esprit et d'un corps abattus, *avec une énergie inconcevable, surnaturelle* <sup>1710</sup>.

C'est d'ailleurs par un ultime testament littéraire, *Mission* - nous venons d'en citer deux parmi les plus fameux- que l'ouvrage s'entame et pourrait-on dire s'achève

– J'ai reçu dans mes yeux le jeune éclat du jour  
En sentant mon plaisir moins sacré que ma tâche ;  
Repoussant les repos heureux, j'ai, sans relâche,  
Exalté l'univers et le perfide amour.

Et tu m'avais choisie, ô Monde, pour transmettre  
À ce vague infini qui semble t'intriguer,  
Et que l'homme poursuit par d'innombrable guets,  
Le secret éclairci des choses et des êtres.

(...) Je fus l'asile sûr, l'activité du port,  
Le lien palpitant de la terre à la nue,  
Le négoce divin par qui tout continue !

– Vous que je porte en moi, flamme, azur, océan,  
Puisque je vais mourir, que dirai-je au néant ?<sup>1711</sup>

---

<sup>1710</sup> Anna de NOAILLES, *Derniers vers et Poèmes d'enfance*, œuvre poétique complète, tome 3, ed. du Sandre, Paris, 2013, p.356.

<sup>1711</sup> Anna de NOAILLES, *Derniers vers et Poèmes d'enfance*, œuvre poétique complète, tome 3, ed. du Sandre, Paris, 2013, p.357.

On retrouve là tout le souffle caractéristique du style noaillien de 1901 à 1920, un certain lyrisme tout au service d'une fantaisie désespérée, de l'estime de soi de la muse d'un Marcel Proust ou d'un Jean Cocteau, qu'avaient travesti ses deux derniers ouvrages, sacrifiés à la mode du temps.

### **b) *Notturmo* (1921), un nouveau paysage littéraire ?**

Au début des années 1920, suite à l'aventure de Fiume (1919-1920), ville prise par la force dont il deviendra le Régent-tyran éphémère et dont l'épopée se finira par un « Noël de sang », Gabriele d'Annunzio se sent *postero di se medesimo* (posthume à soi-même). Il ne retrouve plus sa place, à l'instar d'Anna de Noailles, *dans cette modernité qu'il a tenue sur les fonds baptismaux : impérialistes et socialistes, progressistes et réactionnaires, démocrates et fascistes, tous vont lui tourner le dos*<sup>1712</sup>.

Le poète s'installe à partir du 11 février 1921 à *la villa Cargnacco, le futur Vittoriale degli Italiani, sur le lac de Garde pour s'y terrer pendant les dix-sept dernières années de sa vie*.<sup>1713</sup> Celui qui fut nommé Prince de Montenevoso en 1924 (« Mont-neigeux » situé entre la Yougoslavie et l'Italie et sur lequel des combats firent rage durant la Première guerre Mondiale<sup>1714</sup>) se prépare alors un mausolée digne de sa gloire.

Le lac constitue un lieu-clef dans l'étude de nos auteurs et si nous avons pu mesurer toute l'importance du lac Léman dans l'enfance et la formation poétique d'Anna de Noailles<sup>1715</sup>, le lac de Garde constitue pour Gabriele d'Annunzio le territoire d'un exil amer et de la soigneuse mise en scène d'un ermite littéraire, produisant peu de pages au sein de la *Clausura silentium*<sup>1716</sup>.

---

<sup>1712</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2008, p.26.

<sup>1713</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2008, p.535.

<sup>1714</sup> *Le sommet de Montenevoso marque l'ultime frontière du territoire national étendu par son intervention*. In Anna-Maria ANDREOLI, *D'Annunzio (1863-1938)*, catalogue de l'exposition d'Annunzio proposée du 9 avril au 15 juillet 2001 par le Musée d'Orsay, Réunion des musées nationaux, Paris, 2001, p.59.

<sup>1715</sup> Anna de Noailles tiendra à ce que son cœur soit embaumé et conservé dans la chapelle du couvent des Clarisses d'Evian. Il est conservé aujourd'hui dans le cimetière de la commune de Publier, sur les bords du lac Léman. Voir dans cette étude, pour l'importance du lac comme lieu de formation et d'imaginaire, le 1er chapitre, *La formation des Enfants Prodiges*, 1) *Un déterminisme*, a-1 *Scènes de la vie parisienne et internationale : Le monde cosmopolite des Princes de Brancovan*.

<sup>1716</sup> Inscription que l'on peut lire au-dessus de l'une des portes du Vittoriale degli Italiani.

Riche d'un domaine de 9 hectares, d'Annunzio financé -acheté- par Mussolini<sup>1717</sup> transforme la villa Cagnacco en palais princier de 36 pièces, doté d'un amphithéâtre<sup>1718</sup>, d'un mausolée néo-étrusque, d'un navire de 88 mètres -le croiseur Puglia- installé dans le parc à flanc de colline et de jardins somptueux.

Tosseri ajoute que *leur décoration est un palliatif à son existence qu'il ne sait plus comment meubler. (...) Il accumule dans des espaces souvent exigus un invraisemblable bric-à-brac d'objets de pacotille, d'antiquités à la valeur douteuse, de bibelots plus ou moins inutiles. Ils sont 10000 à côtoyer les 33000 livres pour couvrir les murs de cette succession de cabinets de curiosités, de couloirs aux aspects de via crucis et de salle à manger d'apparat.*<sup>1719</sup>

Nous sommes au plus près du personnage principal du roman *À rebours* d'Huysmans (1884), Jean des Esseintes, anti-héros maladif qui se livre à cette quête effrénée de l'esthétisme insatisfait. Un des modèles de Huysmans fut Robert de Montesquiou, proche de Gabriele d'Annunzio durant son séjour parisien et pour lequel il préfaça sa biographie de la Comtesse de Castiglione<sup>1720</sup>. Un détail littéraire précis, celui de la symbolique tortue sur laquelle des Esseintes fait incruster des pierres précieuses et qui en périra au quatrième chapitre, trouve directement son écho dans la salle à manger d'apparat de d'Annunzio (stanza delle Cheli) qui se vit ornée d'une même carapace de tortue orfévrée.

C'est dans ce décor grandiose, soumis aux incessants travaux de l'architecture fasciste de Giancarlo Maroni (1893-1952) que d'Annunzio achève deux ouvrages qui comptent parmi ses plus expressifs : *Las, il préfère écouter son monologue intérieur d'où il tirera deux de ses plus beaux ouvrages. Nocturne paraît en 1921 (...) Les cent et cent et cent et cent pages du Livre secret de Gabriele d'Annunzio tenté de mourir, édité en 1935, trois ans avant son décès, assemble une mosaïque de poèmes, de souvenirs et de confidences. Il y retrouve l'audace littéraire que ces*

---

<sup>1717</sup> On se souvient du mot de Mussolini comparant d'Annunzio à « *une dent cariée que l'on se doit d'arracher ou de couvrir d'or* ». Le dictateur finança néanmoins les considérables dépenses du poète sous une condition, celle de la restitution du domaine à l'état italien, dès la mort de d'Annunzio.

<sup>1718</sup> Le *Parlaggio* comptant 1500 places est inspiré par le théâtre romain de Pompéi ; il ne sera terminé qu'après la mort de d'Annunzio, au début des années 1950.

<sup>1719</sup> Olivier TOSSERI, *La folie d'Annunzio, L'épopée de Fiume (1919-1920)*, Buchet-Chastel, Paris, 2019, pp.263-264.

<sup>1720</sup> Robert de MONTESQUIOU, *La Divine Comtesse. Étude d'après Madame de Castiglione*, préface par Gabriele d'Annunzio, Goupil, Paris, 1913.

*longues années loin de sa table de travail lui avaient fait perdre. Le temps de l'action a cédé la place à celui de l'introspection.* <sup>1721</sup>

Cette introspection ne participe pas à un repliement total : « La devise qu'il adopte, « Immotus nec iners » (Immobile mais pas inerte), veut signifier à Mussolini qu'il n'est pas dupe de la prison dorée dans laquelle il est relégué »<sup>1722</sup>. Au-delà du grand décorateur et des songes héroïques passés, d'Annunzio se raccroche à une arme redoutable : *l'écriture devient l'écran derrière lequel d'Annunzio se cache dans une attitude d'expectative. Il vit dans la solitude, « reclus », loin de la mêlée, afin de retrouver son « inspiration poétique* »<sup>1723</sup>. Et cette inspiration nouvelle porte son fruit dans les *trois offrandes*<sup>1724</sup> qui constituent *Nocturne*<sup>1725</sup> et dans lesquelles le poète resserre ses phrases, remodèle sa prose et confesse *j'apprends un art nouveau*<sup>1726</sup> et un *sentiment vierge renouvelle en moi le mystère de l'écriture, du signe écrit.* <sup>1727</sup>

Rappelons que cet ouvrage, composé par un d'Annunzio convalescent suite à la perte d'un oeil, *ce commentaire des ténèbres fut écrit, ligne par ligne, sur plus de dix mille listes de papier. L'écriture est plus ou moins déformée selon la prégnance du mal, selon la qualité des visions vertigineuses.*<sup>1728</sup> D'Annunzio tient d'une main une fine bande de papier, sur laquelle il s'efforce d'écrire une seule phrase de l'autre, en jouant avec les limites palpables de la géométrie du support.

*L'art nouveau* est donc corollaire de nouvelles conditions de travail déplorables : *La pièce est privée de toute lumière. J'écris dans l'obscurité. Je trace mes signes dans la nuit qui est lourde contre mes deux cuisses, comme une planche clouée.* <sup>1729</sup> et *ma tête demeure immobile,*

---

<sup>1721</sup> Olivier TOSSERI, *La folie d'Annunzio, L'épopée de Fiume (1919-1920)*, Buchet-Chastel, Paris, 2019, p.258.

<sup>1722</sup> Olivier TOSSERI, *La folie d'Annunzio, L'épopée de Fiume (1919-1920)*, Buchet-Chastel, Paris, 2019, p.263.

<sup>1723</sup> Anna-Maria ANDREOLI, *D'Annunzio (1863-1938)*, catalogue de l'exposition d'Annunzio proposée du 9 avril au 15 juillet 2001 par le Musée d'Orsay, Réunion des musées nationaux, Paris, 2001, p.57.

<sup>1724</sup> Selon Gibellini la première offrande est consacrée aux sensations lugubres (la blessure du poète, les obsèques de Miraglia), la seconde est associée aux échos de la guerre et enfin la troisième est un retour au présent, jusqu'à la résurrection de l'invalidé in P.GIBELLINI, Gabriele d'Annunzio. L'arcangelo senza aureola, Editoriale Bresciana, Brescia, 2008, pp.57-63.

<sup>1725</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Nocturne*, traduction et postface de Jean-Louis Bory, Seuil, Paris, 1996.

<sup>1726</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Nocturne*, traduction et postface de Jean-Louis Bory, Seuil, Paris, 1996, p.8.

<sup>1727</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Nocturne*, traduction et postface de Jean-Louis Bory, Seuil, Paris, 1996, p.14.

<sup>1728</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Nocturne*, traduction et postface de Jean-Louis Bory, Seuil, Paris, 1996, p.91.

<sup>1729</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Nocturne*, traduction et postface de Jean-Louis Bory, Seuil, Paris, 1996, p.8.

*serrée dans ses bandelettes. Des hanches à la nuque, une volonté acharnée d'inertie me rend fixe, comme si vraiment l'embaumeur avait accompli sur moi son œuvre.* <sup>1730</sup>

Le poète a *toute la rigidité d'un scribe égyptien de basalte* et c'est sa fille Renée dite la *Sirenetta* qui, durant les mois de mai et de juin 1916, travailla à déchiffrer une grande partie de ces banderoles de papier souvent illisibles. De ce travail repris jusqu'à la publication milanaise des Fratelli Treves en 1921, une modernité jaillit, comme sous la force d'une vie nouvelle participant d'une résurrection intellectuelle et sans doute d'une longue et attentive relecture ainsi que d'ajouts de fragments non utilisés.

Des images violentes, souvent révoltées : « Le bord de ma rétine arrachée brûle en se recroquevillant comme un papyrus dantesque » p.11, ou « pas une tête de martyr sur le billot ne fut aussi belle que cette tête sur ce bord fragile de l'abîme au matin. » p.18, se détachent de la prose. Une floraison de phrases courtes vient appuyer l'art de ce style nouveau, aux antipodes des périodes du *Feu*<sup>1731</sup> : « Voici la terre, voici le but » (p.19), « La ville est pleine de fantômes. Les hommes marchent sans bruit, enveloppés de brume. Les canaux fument. » (p.25), « Tristesse obtuse. La vie se rompt, à l'improviste, comme une corde tendue. Difficulté de la renouer. »(p.29), « Je sors sur l'embarcadère. Le soleil rouge, à fleur d'eau. Le ciel pur. »(p.38), « Il n'y a plus de rosée, il n'y a plus d'aurore sur le monde »(p.54) ou « Le soleil atteignit une file de bidons luisants. »(p.70) et « C'est la fin de l'après-midi. Il n'y a plus un souffle de vent. Les feuilles nouvelles respirent et espèrent, les anciennes méditent et se rappellent. »(p.89).

Paul-Henri Michel note enfin que *ce long poème n'est plus dans la manière éloquente des Laudi ; il marque un renouvellement du style poétique d'annunzien, qui se rapproche ici de l'impressionnisme et même de la liberté « futuriste ». (...) non content d'y renouveler son style,*

---

<sup>1730</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Nocturne*, traduction et postface de Jean-Louis Bory, Seuil, Paris, 1996, p.13.

<sup>1731</sup> Comme en témoignent ces deux périodes extraites du *Feu* : « Le poème avait justement pour titre : l'Allégorie de l'Automne ; et le dieu y était représenté, non plus enguirlandé de pampres, mais couronné de gemmes comme un prince du Véronese, enflammé de passion et de volupté, au moment où il s'approche de la Ville anadyomène aux bras de marbre et aux mille ceintures vertes. » ou « Les innombrables apparences du Feu volatil et versicolore se répandaient dans le firmament, rampaient sur l'eau, s'enroulaient aux vergues des navires, enguirlandaient les coupoles et les tours, ornaient les frises, chamarraient les statues, gemmaient les chapiteaux, enrichissaient toutes les lignes, transfiguraient tous les aspects des architectures sacrées et profanes autour du profond miroir qui multipliait les merveilles. » in Gabriele d'ANNUNZIO, *Le Feu*, traduit de l'italien par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1901, pp.30 et 95.

*d'Annunzio nous donne, dans le Nocturne, une image de lui-même jusqu'alors inconnue : nous l'y voyons paraître attendri, « humanisé » par la douleur.* <sup>1732</sup>

Un parallèle se crée avec le nouveau style d'Anna de Noailles précédemment évoqué et les maximes, épigrammes funéraires ou sentences du *Poème de l'Amour* (1924) ou de *L'Honneur de Souffrir* (1927) semblent une réponse à cette nouvelle esthétique de la sobriété.

Mais au-delà de la simple forme esthétique, on remarque chez d'Annunzio des tentatives de pensées nouvelles, de conception autre de l'image ou de la sensation qui font entrevoir à Maurizio Serra *les associations libres de la psychanalyse, l'écriture automatique des surréalistes, ou encore l'œuvre de poètes également révélés par la guerre, comme Georges Trakl (...) ou encore l'Eliot de La Terre vaine.* <sup>1733</sup>

Serra relève une image particulièrement moderne sous la plume de d'Annunzio, p.211, *un songe digne d'un poème de Gottfried Benn ou d'un tableau de Max Ernst : « J'ai rêvé que je pliais ma chair comme un manteau sans couleur. Puis j'ai rêvé que je la dépliais et que je l'accrochais à un clou planté dans un mur sans couleur. »*<sup>1734</sup> et souligne la capacité de Gabriele à s'objectiver lui-même en tant que personnage, qu'élément de décor, que sujet d'autopsychanalyse approfondie.

Ainsi que nous l'avons analysé pour les œuvres noailliennes de l'entre-deux guerres, la production d'annunzienne, en plus de s'atrophier, se voit délaissée par le public et la critique. Aussi, lorsque Gabriele, de 1924 à 1928, réunit une sélection d'*Étincelles de l'enclume* pour former *L'Homme d'aventure sans aventure et autres études de la vie inimitable*, suivi par *Le Deuxième amant de Lucrezia Buti* et *Le Camarade aux yeux sans cils*, laissant entrevoir le style fragmentaire du *Livre Secret* (1935), c'est avec la plus grande difficulté qu'il renoue avec ses lecteurs : « Ces écrits divers -souvenirs, poèmes en prose, dialogues, soties -qui avaient été généralement bien reçus à leur parution dans le *Corriere della Sera* avant la guerre, eurent du mal à gagner une nouvelle audience. Ce qui était innovant à l'époque semblait à présent inexorablement dépassé. D'Annunzio, qui avait toujours su captiver son public d'une manière ou d'une autre, se rendit compte du coup que les jeunes tournaient le dos à son œuvre, comme ils abandonnaient les drapeaux légionnaires. Il disposait encore du socle des classes moyennes, qui

---

<sup>1732</sup> Paul-Henri MICHEL, *Gabriel d'Annunzio in Romanciers italiens, collection Charensol*, Denoël, Paris, 1934, pp.101-102.

<sup>1733</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2008, pp.412-413.

<sup>1734</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2008, p.417.

achetaient ses livres et assistait à ses représentations ; mais elles étaient plus attirées par le frisson peccamineux du d'annunzianisme que par ses réelles qualités d'auteur. »<sup>1735</sup>

Mais pire encore ces sont les poètes mêmes, ses confrères, qui à l'instar des surréalistes pour Anna de Noailles le condamnent à l'oubli : *Les poètes révélés par le conflit, le Campana des Chants Orphiques (1914), le Cardarelli des Prologues (1916), l'Ungaretti d'Allégresse de naufrages (1919), le Montale d'Os de seiche (1925), déclarent ouvertement qu'il faut dépasser d'Annunzio, comme Baudelaire était allé au-delà de Victor Hugo. La lucidité du mage italien se voile d'ironie pour cacher son amertume : Personne ne me donne plus la moindre preuve d'amour et de foi -écrit-il à l'une de ses ultimes maîtresses. Je ris en pensant à ces nouveaux jardins d'enfants anti-d'annunziens » (lettre du 15 juin 1930, in *Lettere a Nietta*, pp.58-59).<sup>1736</sup>*

D'Annunzio, coupé des grands courants de la littérature italienne et internationale se tourne alors vers la France afin de renouer des amitiés parfois utiles avec Paul Valéry, André Suarès qui le nommera *Byron de l'Italie* <sup>1737</sup>, Anna de Noailles, dont le lyrisme menacé atteint en lui son plus parfait écho.

Mais Gabriele n'y retrouve pas son accueil français de la Belle Époque et le temps de la création du *Martyre de Saint Sébastien* ou de *La Pisanelle* est bel et bien révolu. Sa réception s'avère mitigée et les intellectuels italiens émigrés à Paris, dont Antonio Aniante, antifasciste convaincu, l'inondent de pamphlets dont le plus célèbre demeure *Gabriel d'Annunzio, Saint-Jean du Fascisme*<sup>1738</sup>. Montherlant, pourtant proche de l'esthétique martiale et héroïque de Gabriele se détache de lui à partir du *Solstice de Juin* (1941) et le fait savoir dans ses *Essais critiques*<sup>1739</sup>.

Doderet parvient cependant à publier une traduction de *La Torche sous le boisseau*<sup>1740</sup> et d'Annunzio fera son entrée au répertoire de la Comédie Française en décembre 1927, avec une certaine reconnaissance officielle assurée par la présence de Raymond Poincaré (1860-1934) alors Président du Conseil, accompagné du ministre de l'instruction publique et des Beaux-Arts, Édouard Herriot (1872-1957).

Paul Morand, Julien Green, Cocteau -qui lui enverra en 1932 son *Essai de critique indirecte* avec cette flamboyante dédicace au « sourcier du mythe, chercheur d'or, mage,

---

<sup>1735</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2008, p.591.

<sup>1736</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2008, p.593.

<sup>1737</sup> André SUARÈS, « *Pour Gabriele d'Annunzio* », Les Écrits nouveaux, avril 1921, pp.3-7.

<sup>1738</sup> Antonio ANIANTE, *Gabriel d'Annunzio, Saint Jean du Fascisme*, Mercure de France, Paris, 1934.

<sup>1739</sup> Henry de MONTHERLANT, *Essais critiques*, Gallimard, Paris, 1995.

<sup>1740</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *La Torche sous le boisseau*, tragédie en quatre actes, traduite de l'italien par André Doderet, Calmann-Lévy, Paris, 1928.

*astrologue, oracle*<sup>1741</sup>», Malraux – qui annonçait à sa femme Clara : « Je finirai bien par être d'Annunzio »<sup>1742</sup>, ne se détachent pas tout à fait de lui. Le personnage continue de fasciner au-delà de l'œuvre, quasiment délaissée et si la mère de Romain Gary lui lance comme un défi devant ses collègues de l'armée de l'air, dans *La Promesse de l'aube*<sup>1743</sup> : « Tu seras un héros, tu seras général, Gabriel d'Annunzio, Ambassadeur de France -tous ces voyous ne savent pas qui tu es ! » ce n'est pas dotée d'une connaissance universitaire de l'œuvre d'annunzienne mais bien du seul reflet de sa renommée internationale.

## **2) Les médecines de l'âme, la transe bachique**

### **Drogues et concours pharmaceutique au cœur de la création noaillienne et d'Annunzienne**

#### **a) Taurine et stupéfiants autorisés pour Anna de Noailles**

Les médecines, à partir de 1927, deviennent un paysage quotidien -le nouveau *jardin liquide* de la poétesse- et lorsque et nous suivons les pas de Jean Larnac, introduit dans la fameuse rue Scheffer, « précédé de la camériste », passant dans vestibule vêtu de « bas rayons chargés de livres », des « odeurs pharmaceutiques se précisent, qui l'inclinent au silence et à la gravité ». Que découvre le visiteur, derrière une porte à tambour matelassée de toile grise ? « La chambre d'une habitante qui dort mal, qui dort peu, par à-coups, sous l'influence de quelques soporifiques, qui n'a pas le mêmes heures fixes que le communs des vivants, s'éveille tard, se rendort parfois, à la fin de l'après-midi, avant d'aller dîner en ville, quelqu'un de ces dîners qu'elle cause, bien plus qu'elle ne les mange. »<sup>1744</sup> De quoi souffre-t-elle ?

Depuis Janvier 1932, elle se plaint de « bourdonnements d'oreille croissants et décrit à Paul Faure<sup>1745</sup> ces bruits de « scie à vapeur » : sifflement, arrêt, explosion soudaine et répétée d'un bouchon de champagne qui l'assourdit. Elle fait approcher l'interlocuteur, met la main en

---

<sup>1741</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2008, p.598.

<sup>1742</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2008, p.599.

<sup>1743</sup> Romain GARY, *La Promesse de l'aube*, Gallimard, Paris, 1960.

<sup>1744</sup> Jean LARNAC, Comtesse de Noailles, sa vie, son œuvre, éd. du Sagittaire, Paris, 1931, p.138-139.

<sup>1745</sup> Paul FAURE, article dans les *Annales*, 27 avril 1933.

cornet. À d'autres amis, elle dit : « J'ai la gare Saint- Lazare dans la tête...un océan de ferraille. »<sup>1746</sup>

Une pléiade de médecins, aussi zélés qu'inefficaces la visitent ; mais la poétesse expose son mal avec tant de lyrisme : « -C'est à devenir folle : j'ai un bourdonnement ininterrompu. Le taureau de Pasiphaé mugit à mon oreille... »<sup>1747</sup> que, sans doute -tel le docteur Abrami qui lui assure qu'elle n'est pas malade- les pontes de la faculté imputeront à la fantaisie noailtienne des symptômes douteux. Ainsi dans une lettre au professeur Jausion<sup>1748</sup> se plaint-elle du « fléau qui a changé (...) la fonction magnifique de l'ouïe, en innommable torture (...) Chaque heure augmente ma rafale, cet envers du monde, où je m'efforce, au prix de la vie, de supporter des océans qui se seraient soudain élevés dans les airs et nous imposeraient leur joug incommensurable. » Cette manière hyperbolique de traduire les manifestations de son mal n'est pas prise au sérieux et l'on diagnostique un abus de somnifère ou une névropathie<sup>1749</sup>. Dans les prémices même de la mort, en avril 1933, Anna ne résiste pas à faire un bon mot à la comtesse Joachim Murat : « Ma chère Thérèse, (...) les médecins viennent de m'examiner. Aucun organe essentiel n'est atteint chez moi et, cependant, je m'en vais. Je meurs de moi-même. »<sup>1750</sup>

Cocteau, dans *La Comtesse de Noailles, oui et non*, témoigne et s'insurge contre l'incompréhension des malades littéraires : « Elle dormait mal, se bourrait de soporifiques, souffrait et parlait peu de ses souffrances (sic). On la croyait une fausse malade. On traitait Marcel Proust de faux malade. Dire : « Je suis mort, je suis morte », au lieu de dire « Je suis fatigué, je suis fatiguée », c'est de l'imagination. Les poètes, malades imaginaires ! Quelle inconvenance ! on nous croyait faits en acier. Anna recevait cent docteurs. Sauf en ce qui concernait Mme Lobre qu'elle aimait et croyait, les docteurs furent prétextes à vocalises. Elle ne voulait pas que ses docteurs la soignassent. Elle voulait soigner ses docteurs.»<sup>1751</sup>

Dans une lettre à Corpechot, non datée, Anna témoigne de l'incrédulité du corps médical :

---

<sup>1746</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles une amie de la Princesse de Polignac*, Klincksiek, Paris, 1987, p.381.

<sup>1747</sup> Roger MARTIN DU GARD, *Les mémorables III*, Grasset, Paris, 1978, pp.23-24.

<sup>1748</sup> Professeur JAUSION, *Cahiers de marottes et violons d'Ingres*, février-mars 1956, p.59-61.

<sup>1749</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles une amie de la Princesse de Polignac*, Klincksiek, Paris, 1987, p.381.

<sup>1750</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste III*, Plon, Paris, 1937, p185.

<sup>1751</sup> Jean COCTEAU, *La Comtesse de Noailles, oui et non*, Perrin, Paris, 1963, p.89.

Hier, ma chambre était bondée de docteurs que présidait Widal, médecin du roi Salomon, (...) Je vous dirai ce qu'ils ont décrété. En tous cas, ils ne m'ont rien proposé de meilleur que la patience, le courage, la résignation à tous les maux. Et, au bout du compte, un seul de nos propos et les ombres de Lavoisier et de Corneille sont de plus sûrs soutiens de l'énergie !... <sup>1752</sup>

Il est vrai qu'Anna avait déjà consulté des psychiatres dès 1925 (le professeur Logre notamment) et qu'elle reçoit le psychanalyste René Laforgue en février 1926 qui *ne peut rien pour elle car elle se détruit intérieurement*. Le mal dure donc près de neuf ans et c'est surtout dans la personne du docteur Francillon-Lobre (1873-1956), une amie depuis près de vingt ans <sup>1753</sup> qu'elle trouve le plus de réconfort. Cette gynécologue de renom, radio-thérapeute, est une des toutes premières femmes en France à avoir accédé au poste de chargée de consultations en gynécologie au service de clinique chirurgicale de l'hôpital de la Pitié-Salpêtrière.

Cette médecin pionnière soignera le poète à partir du 22 décembre 1915 <sup>1754</sup> et reprendra le rôle de ses mères disparues, Ralouka Musurus, princesse de Brancovan et d'Augustine Bulteau-Ricard, fidèle correspondante depuis 1902 et intime conseillère ayant fait partie de sa garde rapprochée. Elle est en somme le *«docteur divin, image du dévouement secret, inquiet, de toute heure, jardinier du corps et de l'âme, qui apaise cet être frémissant de vivre, enivré de souffrir»*. <sup>1755</sup>

C'est ainsi Marthe Francillon-Lobre -amie complaisante, médecin perplexe- qui très certainement, ordonnera pour Anna l'usage de la Taurine, un dérivé d'acide aminé soufré, encore utilisée aujourd'hui et découverte dans la bile de bœuf ou de taureau en 1827 par les scientifiques allemands Friedrich Tiedemann et Leopold Gmelin. On la retrouve dans certaines boissons énergisantes contemporaines comme le Red Bull ou le Dark Dog pour prolonger l'effet de la caféine sur la vigilance et la perception de la fatigue.

En 2012, l'agence nationale de sécurité sanitaire (Anses) a fait état de cas rares mais préoccupants, potentiellement liés aux boissons énergisantes contenant de la taurine. On retrouve parmi les effets indésirables, aux points de vue cardiologique ou neurologiques de la tachycardie,

---

<sup>1752</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste III*, Plon, Paris, 1937, pp.122-123.

<sup>1753</sup> Marthe lui prêtera pendant et après la Grande-Guerre une Fiat, offrant prétexte à publier un éloge de *« L'automobile, oiseau terrestre »* dans les Annales du 1<sup>er</sup> novembre 1930.

<sup>1754</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles une amie de la Princesse de Polignac*, Klincksiek, Paris, 1987, p.300.

<sup>1755</sup> Jean LARNAC, article dans la *Revue de Paris*, 15 mai 1927.

des crises d'épilepsie, paresthésies, tremblements, vertiges ou encore des troubles psychiatriques tels que l'angoisse, l'agitation ou la confusion.

Il est vrai que l'on est en droit de suspecter les effets des forts dosages réclamés par Anna, soucieuse d'échapper à son lit et de courir briller dans les dîners en ville où *elle seule parle et tous écoutent, admirant ce perpétuel jaillissement de mots d'esprit, de paradoxes, de phrases poétiques ou satiriques*<sup>1756</sup>. Jacques-Émile Blanche s'interrogera lui aussi sur les soudains rétablissements et la vigueur de la poétesse ainsi remontée : « Comment jamais présumer, le matin, de ce dont elle serait capable le soir ? Elle se contremandait, puis se ravisait, s'habillait et paraissait à un lunch quand on ne l'attendait plus ; une fois « remontée » Anna semblait ne plus devoir cesser de parler, de se dresser sur ses hauts talons et de se rasseoir épuisée mais prête à recommencer ses discours lyriques »<sup>1757</sup>.

Une publicité d'apparence anodine pour le vin Mariani, datant du début des années 1920, représente Anna cheveux lâchés, la tête penchée, un rang de perle contrastant seul avec sa mise simple et le faux négligé d'une confiance intime<sup>1758</sup> :

Un secret est plus  
touchant qu'un aveu,  
mais il ne peut durer  
toujours ; – j'aimais  
depuis longtemps, sans  
le dire, le vin Mariani.

Csse de Noailles

Anna cède à l'attrait de la publicité et à l'instar de dizaines d'écrivains, d'hommes politiques, de scientifiques ou de religieux tel que le pape Pie X, Léon XIII ou Benoît XV, rédige quelques mots à la gloire du vin tonique dont elle faisait usage. Mais qu'est-ce que le vin d'Angelo Mariani (1838-1914), inventé par ce pharmacien corse, originaire de Pero-Casevecchie, près de San Giovanni-di-Moriani ?

---

<sup>1756</sup> Jean LARNAC, Comtesse de Noailles, sa vie, son œuvre, éd. du Sagittaire, Paris, 1931, p.140.

<sup>1757</sup> Jacques-Émile BLANCHE, *La pêche aux souvenirs*, Flammarion, Paris, 1939, p.406.

<sup>1758</sup> Voir la reproduction dans les annexes.

C'est à la suite des études sur les effets de la plante de coca de Paolo Mantegazza (1831-1910), neurologue et homme politique italien, de celles d'Albert Nieman (1834-1861) chimiste allemand, que Mariani s'intéresse à ses actions salutaires.

Avec l'aide du docteur Pierre Fauvel (1830-1895) qui fut l'un des premiers médecins à utiliser la cocaïne pour ses vertus anesthésiques, le vin Mariani voit le jour.

La recette pharmaceutique consiste donc en un mélange de vin de bordeaux et de coca du Pérou, prescrit avec succès pour combattre la grippe, les affections nerveuses, l'anémie ou encore l'impuissance. Le succès, mondial et autorisé, est tel que Mariani fait édifier, dans les années 1880 à Neuilly-sur-Seine, une usine vouée à la transformation du coca. Le vin tonique est commercialisé dans une bouteille de 50 cl et se compose de 60g de feuilles de coca macérées dans de l'alcool (possiblement du Cognac) et de vin de bordeaux dans lequel est ajouté 6% de sucre.

Le Pape Léon XIII (1810-1903), à la figure réjouie, en conserve toujours une fiole près de lui, en cas de *nécessité* et lui décerne une médaille « spéciale » en signe de son approbation officielle, ainsi que l'on peut l'apprécier dans les *albums* publicitaires conservés à la Bibliothèque Nationale de France. C'est donc avec confiance et buvant à la suite d'aussi nombreux que prestigieux personnages, qu'Anna utilise ce vin tonifiant.

Le vin Mariani, copié en 1885 par un autre pharmacien, américain celui-là, John Pemberton (1831-1888) d'Atlanta, s'y verra ajouté des noix de kola et sera rebaptisé French Wine Coca (vin français à la coca), puis modifié sans alcool (prohibition de 1886) et sans cocaïne (1906) pour devenir ce Coca Cola que nous connaissons tous.

La comtesse de Noailles, précurseur malgré elle du Red Bull et du Coca Cola utilisait donc des excitants autorisés, que d'aucuns pourraient dénoncer comme drogues aujourd'hui. Mais il est aussi vrai que celle-ci, dans un élan patriotique, qualifiait ses tricots réalisés pendant la guerre pour les combattants du front, d'« hypnose », de « cocaïne » ou encore de « torpide »<sup>1759</sup> et s'hasardait à des considérations scientifiques douteuses : « Anna de Noailles se lance dans un monologue sur les drogues. Le professeur Fourneau rectifie ce qu'elle a dit d'inconsidéré sur le bromure, bien qu'il l'admire sans mesure. »<sup>1760</sup> Nous percevons dans ces expérimentations une connaissance parfois intime des effets de ces drogues, mais doublée d'une légèreté qui en masquait les dommages.

Il est vrai que le vin Mariani devait être moins violent que la cocaïne pure qu'utilisait d'Annunzio, ainsi que nous l'aborderons dans la partie suivante, mais le principal danger des

---

<sup>1759</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.281, note du 12 janvier 1915.

<sup>1760</sup> Roger MARTIN DU GARD, *Les mémorables III*, Grasset, Paris, 1978, p.24.

drogues noailliennes consiste tout entier dans l’alternance des excitants et des stupéfiants, appelés par elle les « *Consolantes* » et sans doute même de leur abus :

## C

Le renom, les conseils sages et bons, l’amour  
De quelques-uns encor, rien n’apaise mes jours.  
J’aime ce noir flacon où dort un suc de plantes  
Qui confère à mon cœur une action plus lente,  
Un sommeil plus plat, diffus, bien tendu comme un drap,  
Où s’allonge, le soir, la fatigue des bras.  
Herbes, racines, fleurs, déesses indolentes,  
Compagnes du héros et du magicien,  
Vous par qui le malheur est soudain plus ancien  
Et fait accroire au cœur blessé qu’il s’habitue  
Au chagrin familial mais trop vif qui le tue,  
Breuvage diligent, commerce humble et décent,  
Bonté qui vous glissez dans le fleuve du sang  
Et comblez de sommeil la tristesse béante,  
Que j’aime votre nom sacré : les *Consolantes* !<sup>1761</sup>

On se souvient d’ailleurs de l’accident proustien relaté par Céleste Albaret : « vers la fin de 1921 (...) il aurait alors avalé une trop forte dose de comprimés de véronal et d’opium, qu’il s’en serait résulté un grave empoisonnement, par accident, bien sûr » ou « pour pousser aussi loin que possible une expérience (de la mort) dont il avait besoin pour son livre.<sup>1762</sup> Jacques-Émile Blanche (1861-1942), peintre et ami pour lequel Anna posa, compare par ailleurs leurs chambres de convalescents, leurs maladies familiales : « Souvent couchée, se disant mourante, elle faisait appeler des médecins, neurologues, ou spécialistes du cœur ; tout comme à Paris<sup>1763</sup>, elle se droguait, croyant à la médecine et sa chambre ressemblait à celle de Marcel Proust : des fioles,

---

<sup>1761</sup> Anna de NOAILLES, *L’Honneur de souffrir*, Grasset, Paris, 1927, p.154-155.

<sup>1762</sup> Céleste ALBARET, *Monsieur Proust*, Robert Laffont, Paris, 1973, p.337.

<sup>1763</sup> Anna de Noailles était alors à Londres chez Antoine et Emmanuel Bibesco près de Battersea Bridge, vers 1910, où la retrouva Blanche.

des pastilles, des compte-gouttes traînaient au pied de son lit, répandant une odeur de pharmacie. »<sup>1764</sup> Si Blanche utilise le mot « droguer » au sens classique du terme, suggérant la consommation de médecines officielles, il ne craint pas de le dépasser en émettant une hypothèse plus violente : « Prenait-elle de l'éther ? Sinon à ce moment-là, je sais qu'elle en abusait, quand elle posa pour moi en 1912-13, rue Scheffer. »<sup>1765</sup> N'ayant retrouvé chez aucun de ses contemporains, critiques ou proches du milieu noaillien une allusion à l'éther, nous conserverons cette suggestion ainsi qu'un témoignage supplémentaire sur les éventuels « remontants » dont pouvait abuser la comtesse de Noailles.

Les mémoires de Jeanne Blanchenay (1875-1953), *Visages de mon temps*, synthétisent l'usage et les effets des drogues noailliennes : « Pour briller dans le monde elle prenait des excitants. Pour dormir la nuit elle avait alors besoin de calmants et je crois que cette étrange hygiène contribua à abrèger sa vie »<sup>1766</sup>. Si les *herbes, racines et fleurs compagnes du héros et du magicien* s'avèrent efficaces dans la pharmacopée mythologique, nul doute que les « dopages » opérés sur Anna à partir du début des années 1920 nuisirent à sa santé et consumèrent celle qui avouait *mourir d'elle-même*, toute entière immolée à sa prodigieuse conversation, à ses activités mondaines, à la poésie.

## **b) Morphine et cocaïne chez Gabriele d'Annunzio.**

La relation de d'Annunzio avec les drogues est tardive et complexe. Jusqu'à l'épopée de Fiume (1919-1920) les drogues *font partie, comme la boisson, le tabac et le jeu, des vices qu'il écarte, estimant qu'ils nuisent à sa virilité et à sa capacité de travail.* <sup>1767</sup>

Gabriele est ainsi stupéfait lorsqu'il découvre que son amante la marquise Alessandra Carlotti del Garda (1876-1931), fille d'un marquis sicilien influent et homme politique, Antonio Starabba di Rudini, s'adonne à la morphine. Celle que le poète surnommait Nikè<sup>1768</sup> le rencontra le 14 septembre 1903 à Florence et vécut avec lui une relation orageuse à la villa La Capponcina dès mars 1904, se substituant à la célèbre Eleonora Duse (1858-1924), actrice renommée et muse d'annunzienne du *Feu*.

---

<sup>1764</sup> Jacques-Émile BLANCHE, *La pêche aux souvenirs*, Flammarion, Paris, 1939, p.406.

<sup>1765</sup> idem

<sup>1766</sup> Jeanne BLANCHENAY, *Visages de mon temps*, Ides et Calendes, Neuchatel et Paris, 1955, p.118.

<sup>1767</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.265.

<sup>1768</sup> La *haute Diane chasserresse* est une sportive accomplie pratiquant l'escrime, l'équitation, le tir au pistolet ; d'Annunzio la rapproche donc de la Vierge guerrière de la Victoire : Athéna Nikè.

Après avoir souffert d'une tumeur à l'utérus en 1905 dont l'opération fut cruellement décrite par d'Annunzio dans *Solus ad solam*<sup>1769</sup>, Alessandra Carlotti di Rudinì intensifia sans doute sa consommation de morphine au point d'en irriter son amant.

Le poète note ainsi, effrayé : « Le monstre vorace avait fait une nouvelle victime »<sup>1770</sup> et s'écarte rapidement de cette passion dangereuse. Il n'y a pas de doute sur l'horreur mêlée de curiosité qu'inspirait à d'Annunzio les drogues jusqu'en 1915.

Les aviateurs de la Grande Guerre – dont d'Annunzio tentait de faire partie – consommaient en effet, à ses côtés, un psychotrope alors à la mode : « On a parlé de brèves sorties le jour suivies d'orgies la nuit, alimentées par la poudre blanche, la cocaïne, qui circule parmi les risque-tout »<sup>1771</sup>.

Le premier usage de la cocaïne, « poudre blanche revigorante » réservée en principe aux pilotes, était purement utilitaire ; celle-ci « aidait les aviateurs à résister à la monotonie des heures de vo. »<sup>1772</sup> et s'est généralisée parmi les *arditi*<sup>1773</sup> de Fiume comme le rappelle Tosseri : « Flotte plutôt une ambiance sexe, drogue... et fox-trot auquel se livrent éperdument les *Arditi*, « avec un

---

<sup>1769</sup> « Trois fois le corps insensible fut porté à la boucherie ; et je connaissais le triste lit du supplice, l'appareil articulé qui devait écarter les pauvres membres ; et je connaissais tous les fers tranchants. Et chaque fois, je crus recevoir sur moi le sang corrompu et le restituer aux veines de la pauvre créature, purifiée (...) Un des médecins fit l'analyse du sang qui n'était plus rouge mais à peine, à peine rosé comme la plus pâle des roses d'hiver. » in Gabriele d'ANNUNZIO, *Solus ad solam*, Journal d'un amour, traduction d'André Doderet, Calmann-Lévy, Paris, 1947, pp.147-149. L'image du sang trop faible, irriguant avec peine les constitutions débiles, récurrente chez d'Annunzio, se retrouve dans la tragédie *La Torche sous le boisseau* : « Simonetto : Comme mon sang, grand-mère. Il est déjà décoloré. Vois combien me dure cette petite entaille, ici, sur le doigt ! Elle ne se ferme plus ; il y vient toujours une goutte blanchâtre comme une perle. Grand-mère, je suis si malade », Première scène du deuxième acte in Gabriele d'ANNUNZIO, *La Torche sous le boisseau*, traduction d'André Doderet, Calmann-Lévy, Paris, 1928, p.77.

<sup>1770</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Solus ad solam*, Journal d'un amour, traduction d'André Doderet, Calmann-Lévy, Paris, 1947, p.151.

<sup>1771</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.393.

<sup>1772</sup> Olivier TOSSERI, *La folie d'Annunzio, L'épopée de Fiume (1919-1920)*, Buchet-Chastel, 2019, p.155.

<sup>1773</sup> Les *arditi* ( de l'italien « ardire » signifiant « outrecuidance ou courage ) sont en quelque sortes les valeureux « poilus » italiens de la Grande Guerre. Mais « la fidélité à leur bataillon est la seule, avec celle vis-à-vis de la Patrie à laquelle ils souscrivent. Il méprisent la discipline militaire et le sens de l'État. » Proches des condottieri de la Renaissance « ils sèment la mort avec leur équipement typique : le pugnale, dague de combat et des grenades Sipe ou Thévenot peu puissantes mais très bruyantes pour provoquer l'effroi des adversaires. » in Olivier TOSSERI, *La folie d'Annunzio, L'épopée de Fiume (1919-1920)*, Buchet-Chastel, 2019, pp.69-70.

art et une perfection rare en nos dancings », estime Marcel Boulenger, qui entend toute la nuit le vaste bal et ses dionysiaques alalà. »<sup>1774</sup>

Mais rien n'indique ou ne prouve la consommation de ce remontant chez d'Annunzio jusqu'aux besoins extraordinaires de courage et d'attention que nécessitait la régence de Fiume<sup>1775</sup>.

Dans cet cité-état utopiste prise par la force et dirigée par le poète à partir de 1919, insatisfait des partages de territoires, « la sensualité, homo-, bi- ou hétérosexuelle, était certes une dominante de la révolte fiumiste, entretenue par « la poudre blanche sortie d'un drageoir doré » (Comisso), la cocaïne, dont l'usage s'était « démocratisé » en passant des aviateurs aux ardimati de première ligne. »<sup>1776</sup> D'Annunzio y fréquente des courtisanes comme Lili Montresor - dont l'éloquence du nom évoque les 500 lire qu'elle arrachait au poète au sortir de ses appartements privés, d'anciennes maîtresses, ou de nouvelles proies. Tosseri évoque à ce propos le *Virilvigor*, puissant aphrodisiaque dont la réclame publiée dans le journal local promettait *de redonner aux octogénaires la virilité de leurs 20 ans et de soutenir celle des jeunes exténuées*.<sup>1777</sup>

Quand, un an plus tard, sa Régence de Fiume est menacée, en décembre 1920, d'Annunzio fait proclamer un *état de guerre* contre l'Italie même. Serra parle encore de *l'effet de la drogue sur ses nerfs surexcités*<sup>1778</sup> comme de l'une des causes possibles de cette absurde décision.

Suite à cet ultime épisode guerrier, D'Annunzio, enfermé au Vittoriale comme dans une prison d'art pour les 17 dernières années de sa vie, ne se privera pas d'y ajouter les charmes nocturnes d'un couvent libertin<sup>1779</sup>. Il se délecte du corps de nombreuses amantes qu'il séduit par des mises en scène savantes, *il veut les revêtir pour mieux les déshabiller, les parer de sobriquets, les enivrer de mots avant de procéder à l'acte, qu'il prolonge souvent jusqu'à l'aube, en charges répétées entretenues par les drogues*.<sup>1780</sup> Cette vieillisse lamentable se pare d'oripeaux lyriques

---

<sup>1774</sup> Olivier TOSSERI, *La folie d'Annunzio, L'épopée de Fiume (1919-1920)*, Buchet-Chastel, 2019, p.172.

<sup>1775</sup> Fiume est aujourd'hui la ville de Rijeka en Croatie.

<sup>1776</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.481.

<sup>1777</sup> Olivier TOSSERI, *La folie d'Annunzio, L'épopée de Fiume (1919-1920)*, Buchet-Chastel, 2019, p.176.

<sup>1778</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.522.

<sup>1779</sup> On se souvient de la caricature de Ferdinand Bac (1859-1952) représentant d'Annunzio en diabolotin cornu accompagné de citations sarcastiques « *Je suis Franciscaïn du Tiers Ordre* » et « *Je suis doux comme un mouton rose* » in Anna-Maria ANDREOLI, *D'Annunzio (1863-1938)*, catalogue de l'exposition d'Annunzio proposée du 9 avril au 15 juillet 2001 par le Musée d'Orsay, Réunion des musées nationaux, Paris, 2001, p.104.

<sup>1780</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.577.

et de truchements dérisoires, à l'image de ses longues chemises de nuit à l'utile et stratégique *trou profilé d'or*<sup>1781</sup>, dissimulant un corps flétri par l'usage des psychotropes.

Vers l'extrême fin de sa vie cependant *après une ou plusieurs nuits, où la cocaïne n'a pas suffi à réveiller le principino*<sup>1782</sup>, il renvoie une *Clematide-Evelina en sanglots*.<sup>1783</sup>

Le *Livre secret* nous livre ses derniers délires et les divagations sensorielles auxquelles le poète s'adonnait :

Si tu reviens, reviens à moi comme lorsque tu te dresses sur tes reins et poses sur mon masque ton visage rayonnant de Muse ou ton visage mortel de Méduse.

Je suis seul : hérissé de désirs mais ivre de décapitation. j'<sup>1784</sup>ai une épée recourbée sous mon oreiller.

Pour t'exciter à la rixe, je te répète que ton ennemie est maîtresse dans les caresses que tu crois réservées à toi seule, ô vaniteuse : dans les nœuds, dans les chaînes, dans l'apparition, dans le trèfle, dans la nage sur le Léthé, dans le stylet aigu.

Trois coupes de « Cordon Rouge ».

L'ivresse pareille à l'hallucination.<sup>1785</sup>

Il nous paraît certain que l'ivresse de trois coupes de vin de Champagne ne saurait suffire à provoquer de telles hallucinations. Ses moments de relative lucidité sont occupés par une âcre misogynie rétroactive :

Les jambes courtes ! comme les femmes qui -d'après la remarque du misogyne Schopenhauer de Dantzig – sont pour la plupart- selon le cynisme d'un autre misogyne - elles-mêmes des mensonges qui disjoignent leurs jambes et saignent à chaque lune d'une plaie qui ne cicatrise jamais.

---

<sup>1781</sup> Anna-Maria ANDREOLI, *D'Annunzio* (1863-1938), catalogue de l'exposition d'Annunzio proposée du 9 avril au 15 juillet 2001 par le Musée d'Orsay, Réunion des musées nationaux, Paris, 2001, p.136.

<sup>1782</sup> « *Petit prince* », sobriquet désignant l'appareil génital de d'Annunzio.

<sup>1783</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.655.

<sup>1784</sup> D'Annunzio s'invente de nouvelles lois typographiques et recommande d'imprimer son texte sans majuscules à la suite d'un point ou de toutes sortes de suspensions dans le corps d'un paragraphe.

<sup>1785</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Le livre secret*, traduit de l'italien par Constance Thompson-Pasquali, Bourgois, Paris, 1993, p.165.

« Vos jambes sont bien dessinées, mais combien seraient-elles avantagées par huit ou neuf centimètres de plus ! »<sup>1786</sup> osai-je dire à Lina Cavalieri<sup>1787</sup>, un soir de danses et de romances. Elle me répondit avec son acrimonie habituelle : « vous vous trompez sciemment. elles me vont très bien ainsi, elles ne pourraient m'aller mieux » et elle me tourna son dos admirable.<sup>1788</sup>

Son goût du macabre<sup>1789</sup> est également exacerbé par le dérèglement nerveux et les visions occasionnés par les drogues ; sous l'anonymat des songes d'Annunzio se livre à d'étranges exercices de dissection, dignes d'un roman gothique :

Voici un autre rêve.

(...) A l'hôpital du Celio<sup>1790</sup>, je fréquentais la salle d'anatomie et je m'exerçais à ligaturer les veines des cadavres tuberculeux.

Cette fois-là, je sciais avec adresse le crâne du mort et je tins dans mes mains la masse cérébrale qui en sortit. aucune autre substance ne me troubla ni ne m'exalta autant. je fermais les yeux, pour imaginer les poids du cerveau de Léonard, de Galilée, de Shakespeare, de Pierre Curie.<sup>1791</sup>

---

<sup>1786</sup> Gabriele d'Annunzio mesurait officiellement 1m64, certains de ses contemporains assurent qu'il peinait pourtant à dépasser le mètre soixante.

<sup>1787</sup> Natalina dite « Lina » Cavalieri (1874-1944) est une actrice, soprano et danseuse professionnelle italienne à la vie rocambolesque. Elle eut 840 propositions de mariage et compta parmi ses admirateurs les plus assidus, Benito Mussolini.

<sup>1788</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Le livre secret*, traduit de l'italien par Constance Thompson-Pasquali, Bourgois, Paris, 1993, p.303.

<sup>1789</sup> On se souvient de la description précise des corps de pilotes suppliciés, victimes d'accidents au cours du concours aéronautique d'altitude dans *Forse che sì Forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, pp. 97-99, pp.109-110 etc.

<sup>1790</sup> Hôpital militaire de Rome.

<sup>1791</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Le livre secret*, traduit de l'italien par Constance Thompson-Pasquali, Bourgois, Paris, 1993, p.340.

Le passage suivant rappelle l'introspection du poète souffrant de *Nocturne*<sup>1792</sup> et la méthode de mise en abyme d'annunzienne, proche des recherches surréalistes :

Dans mon rêve, je découvre mon propre crâne. je prends entre mes doigts presque aériens le globe oculaire. Je découvre et touche le nerf optique, je le tâte, je l'observe, avec une sensation complète de sa grosseur, de sa couleur, de ses duretés, de sa sublime vie mentale. (...) je glisse mes doigts aériens dans les sinuosités encore tièdes. Je les retire couverts d'un sang riche et presque décoratif, qui en fait les tentacules d'un mollusque souple et coloré. Pendant quelques instants mon rêve me défigure, en m'entraînant dans un fond marin illuminé de céphalopodes. à la fin, il remet mon cerveau entre mes doigts. et mon intuition du mystère mental se multiplie.<sup>1793</sup>

La vie soigneusement réglée de l'ermite du Vittoriale, toute occupée des embellissements décoratifs ou architecturaux, à de rares visites ou à la rédaction de mémoires déroutants, se double d'une activité plus ou moins secrète : « Les nuits du Comandante sont frénétiques ; parfois l'épuisement est tel qu'il l'oblige à s'isoler loin du monde, dans un état proche de la syncope. C'est la réaction du corps usé, certes, mais également celle des stupéfiants et des médicaments qu'il avale inconsidérément, parmi lesquels les « briques » de cocaïne gardent une place de choix. »<sup>1794</sup> .

Il est possible que l'hémorragie cérébrale<sup>1795</sup> responsable de la mort de Gabriele d'Annunzio le 1<sup>er</sup> Mars 1938, onze jours avant son soixante-quinzième anniversaire, soit -certains historiens soupçonnent aussi un empoisonnement volontaire organisé par les nazis- une des conséquences de l'abus de cocaïne et de son épuisement physique.

Ces découvertes introspectives, désirées ou fortuites peuvent se rapprocher de celles du club des Haschischins, voué à l'expérience et à l'étude des drogues au XIXe siècle. Fondé par le docteur Jacques-Joseph Moreau de Tours (1804-1884) en 1844 et actif jusqu'en 1849, ce club réunissait alors ses membres dans l'appartement qu'occupait le peintre Joseph-Ferdinand

---

<sup>1792</sup> « je retrouve la voyance de l'aveugle qui écrivit les dix-mille lignes du Nocturne. je confirme ce que je pressentis dans le Nocturne. » in Gabriel d'ANNUNZIO, *Le livre secret*, traduit de l'italien par Constance Thompson-Pasquali, Bourgois, Paris, 1993, p.341.

<sup>1793</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Le livre secret*, traduit de l'italien par Constance Thompson-Pasquali, Bourgois, Paris, 1993, pp.340-341.

<sup>1794</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.650.

<sup>1795</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.659.

Boissard de Boisdénier (1813-1866) au sein de l'hôtel de Lauzun<sup>1796</sup>. Nombre d'artistes ou d'écrivains<sup>1797</sup> en scrutèrent les effets d'hyperesthésie<sup>1798</sup> des sensations tant auditives que visuelles, de dilatation du temps ou d'hallucinations soigneusement retranscrites par Théophile Gautier dans son ouvrage *Le club des Haschischins* (1846).

Des paradis artificiels décrits par Baudelaire aux expériences de Cocteau sur l'opium ou de Michaux sur la mescaline, l'utilisation des drogues occupe une place importante dans la recherche littéraire, tant au point de vue de l'analyse strictement physiologique que de la libération psychanalytique et donnerait lieu à une étude inédite sur l'expérience d'annunzienne.

### 3) Les personnes alitées, la mode de la neurasthénie

#### a) Anna de Noailles, une muse fragile

Gabriele d'Annunzio fut frappé par l'apparente fragilité d'Anna et il fera part à Constantin Photiadès, en visite au Victorial<sup>1799</sup>, de l'espèce d'effroi qu'il ressentait en présence de cet « organisme délicat, chétif, mais tout à coup enfiévré par le génie » : *La pythie n'allait-elle pas succomber à ses transes ? Une artère n'allait-elle pas se rompre ? Mais tranquille, Mme de Noailles revenait gracieusement de l'Empyrée sur la terre et l'inspiration faisait place à l'ironie.*<sup>1800</sup> Et Corpechot la voyant à l'ouvrage, la retrouve exsangue : « Mais pour fixer ces couleurs, retenir cette buée sur les mots, quel effort ! Nous la trouvions brisée, frissonnante de fièvre sous les couvertures du bain turc.. »<sup>1801</sup>

Aussi n'est-ce pas sans raison que la poétesse est représentée par tous les peintres, dessinateurs ou photographes en moderne odalisque ; elle n'est jamais éloignée d'un sofa, d'une méridienne ou d'un lit, quand elle ne plonge pas voluptueusement dans une marée de coussins de velours ou de soie<sup>1802</sup>. Ainsi dès 1899, La Gandara (1861-1917) la peint appuyée sur un large

---

<sup>1796</sup> Appelé aussi l'Hôtel de Pimodan, il se situe au 17 quai d'Anjou dans le 4ème arrondissement de Paris.

<sup>1797</sup> Tels que Baudelaire, Delacroix, Balzac, Nerval, Flaubert, Dumas ou Daumier.

<sup>1798</sup> Exagération physiologique ou pathologique de l'acuité visuelle et de la sensibilité des sens.

<sup>1799</sup> Nous développerons ce pèlerinage dans la partie suivante, *La disparition des météores*.

<sup>1800</sup> Constantin PHOTIADÈS, *G.d'A. au Vittoriale*, *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1939.

<sup>1801</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste III*, Plon, Paris, 1937, p.121.

<sup>1802</sup> Choyée chez ses amis également ; âgée de 25 ans, Anna se rend chez Barrès ; après dîner, dans la bibliothèque « Mme Barrès prépara une sorte de nid sur la grande chaise longue de cuir et Mme de Noailles s'y blottit au milieu des coussins qui gonflaient leurs étoffes autour d'elle. » in Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un Journaliste*, Plon, Paris, 1937.

coussin à volants<sup>1803</sup>, émergeant d'une douillette causeuse, Zuoaga (1870-1945) l'allonge à demi, en 1913, dans un lit de soie verte près d'une table où reposent quelques accessoires noailliens<sup>1804</sup>, car ainsi que l'inventorie Cocteau *ses gestes jonchant le sol de voiles, d'écharpes, de colliers, de chapelets arabes, de manchons, de mouchoirs, de parapluie tom-pouce, de ceintures et d'épingles doubles, constituaient sa mise en scène, son mécanisme et, en quelque sorte, les accessoires de son numéro.*<sup>1805</sup>

D'Annunzio lui est comparable, car ses appartements parisiens, évoqués par Marie Scheikévitch, s'accessoirisent comme pour soigner l'entrée en scène de quelque acteur tragique :

Dès l'entrée, on était saisi par une odeur d'encens. Les pièces étaient encombrées ; des velours traînaient sur les meubles, des livres anciens, des armes, dagues ou poignards, voisinaient sur les tables avec des verreries délicates dans lesquelles des fleurs rares étaient disposées. Il y avait surtout une quantité d'objets dont on ne pouvait déterminer l'usage et sur lesquels le poète s'étendait longuement lorsqu'on y faisait allusion. La fabuleuse provenance attribuée par lui à chacun d'eux formait le prélude d'un véritable conte de fée qu'il se plaisait à développer.<sup>1806</sup>

Clémentine-Hélène Dufau (1869-1937) étend la poétesse complètement, en 1914, sinuose, la tête maintenue par un bras relevé, veillée par une sorte de phénix<sup>1807</sup> (oiseau légendaire renaissant de ses cendres et symbolisant parfaitement l'alternance d'apathie et d'euphorie précédemment évoquée) et Jean de Gaigneron (1890-1976) la place, la même année, dans l'étroit lit Louis XVI de sa chambre, rue Scheffer, les cheveux lâchés sur une robe d'intérieur jaune, la couverture remontée à mi-corps<sup>1808</sup>. Jean Cocteau, dans ses Portraits-souvenir<sup>1809</sup>, la croque aussi dans l'intimité de son lit, le regard levé, une main serrant un chapelet ou un sautoir,

---

<sup>1803</sup> Antonio de LA GANDARA, *portrait de la Comtesse Mathieu de Noailles*, huile sur toile, Musée départemental de l'Oise, Beauvais.

<sup>1804</sup> Ignazio ZULOAGA, *portrait de la Comtesse Anna de Noailles*, huile sur toile, Musée de Bilbao.

<sup>1805</sup> Jean COCTEAU, *La Comtesse de Noailles, oui et non*, Perrin, Paris, 1963, p.80.

<sup>1806</sup> Marie SCHEIKÉVITCH, *Souvenirs d'un temps disparu*, Paris, 1935, p. 200.

<sup>1807</sup> Clémentine-Hélène DUFAU, *Portrait d'Anna de Noailles*, huile sur toile, Musée de Cambrai.

<sup>1808</sup> Jean de GAIGNERON, *Anna de Noailles sur son lit*, huile sur toile, Musée Carnavalet, Paris.

<sup>1809</sup> Jean COCTEAU, *Portraits-souvenir*, Les cahiers rouges, Grasset, 1997, p.197.

l'autre levée pour mieux appuyer le discours. Les photographies<sup>1810</sup> l'éternisent, dès 1902, sur la duchesse brisée de son salon du 109 avenue Henri-Martin,

Elle habitait dans un grand salon peuplé de beaux meubles Louis XV, sous un pastel de La Tour représentant le maréchal de Noailles, une chaise longue que nous appelions le bain turc où, sultane de Boucher, elle se pelotonnait suivant la saison entre des fourrures ou dans les étoffes de soie anglaise, qui donnent au toucher et au regard la sensation d'être molles et éraillées...<sup>1811</sup>

...ou sur son lit de la « chambre aux cretonnes » de la rue Scheffer (1921)<sup>1812</sup>.

C'est, en quelque sorte, une héritière de la séduisante Madame Récamier peinte par David<sup>1813</sup> (Anna est d'ailleurs surnommée « Mme Réclamier » par les journalistes du *Cri de Paris*<sup>1814</sup> qui synthétisent son goût pour la gloire et pour l'intimité lyrique ) et résolument étendue, que nous présentent les artistes.

Mais, au-delà des références aux muses romantiques ou à la ruelle de la chambre bleue de Madame de Rambouillet-*Arthénice*, c'est dans la réalité de la chambre-atelier de travail<sup>1815</sup> ou dans le lit d'une perpétuelle convalescente<sup>1816</sup> qu'il nous faut aller la visiter. Ne confessait-elle pas que, dès son plus jeune âge, *la maladie opposait à chacun de (s)es désirs d'incessants*

---

<sup>1810</sup> Photographies conservées au *département des estampes et de la photographie* de la Bibliothèque Nationale, 58, rue de Richelieu, Paris.

<sup>1811</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenirs d'un Journaliste* III, Plon, Paris, 1937, p.111.

<sup>1812</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles une amie de la Princesse de Polignac*, Klincksiek, Paris, 1987, cahier d'illustrations.

<sup>1813</sup> Jacques-Louis DAVID, *portait de Madame Récamier*, huile sur toile, 1800, Musée du Louvre, Paris.

<sup>1814</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles une amie de la Princesse de Polignac*, Klincksiek, Paris, 1987, p.213.

<sup>1815</sup> Roxana VERONA, *Parcours francophones : Anna de Noailles et sa famille culturelle*, Honoré Champion, Paris, 2011, p.159.

<sup>1816</sup> « Entourée de médecins dont le crédit s'use vite, la perpétuelle malade travaille à force de volonté et dort avec du véronal » Anna est à peine âgée de 28 ans en 1904 et les médecins déjà se succèdent. In Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles une amie de la Princesse de Polignac*, Klincksiek, Paris, 1987, p.202. Corpechot indique « si jeune, Mme de Noailles était déjà persécutée par la souffrance. Elle vivait entourée de médecins. Babinski pour les nerfs, Vaquez pour le cœur, Henriquez, toutes les célébrités étaient tour à tour consultées. » Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste* III, Plon, Paris, 1937, p.122.

*obstacles, que (s)on imagination, toujours appelée dans l'espace, franchissait avec la témérité de l'opiniâtre aspiration*<sup>1817</sup> ?

Dans un article de *Vogue*, datant de septembre 1930, *Ma chambre et la fidélité*, Anna se confie et ironise : « J'habite à Passy, au cinquième étage, une chambre dont le pauvre aspect me rend fière ; nous l'appelons « la mansarde », bien qu'elle soit large et carrée, sans inclination et sans bosse. (...) Un lit étroit, blanc et bleu est mon habitation ; j'y travaille, j'y fais bruire livres et journaux, j'y connais l'insomnie encore plus que le sommeil. Toutes les nouvelles du monde y ont atteint mon cœur ; j'y ai reçu les coups du sort après quoi l'on est plus qu'à demi vivant. J'aime ce lit, parce que j'y ai souffert et bravement. Je le quitte tout à coup en deux minutes, quand on me croit assoupie ou nonchalante et j'apparais vivement vêtue, coiffée, chaussée, prête, comme tous les êtres délicats, à dépenser vigoureusement ma faiblesse, - ce qui serait pour autrui sa force ! »

Cette chambre fut d'ailleurs tapissée de liège<sup>1818</sup> et servit de modèle pour celle de Marcel Proust, interminable malade qui se livrait, de lit à lit avec la divine comtesse, à d'interminables séances de téléphonages<sup>1819</sup>. On examine, de nos jours encore, dans le musée Carnavalet, musée de l'histoire de la ville de Paris<sup>1820</sup>, la chambre d'Anna et celle de Marcel, face à face et reconstituées dans de petits espace, grâce à l'atmosphère et au rayonnement de quelques meubles-clefs. Mais on n'y retrouve pas le négligé de la chambre décrite par Anna : « Autour de ce lit central peu de meubles ; des fauteuils en bois ancien, recouvert de vieilles soies, belles et poétiques, car ma chambre a le désordre du potager où la rose s'épanouit près de la fleur humble et violacée des pommes de terre. (...) Je ne parlerai pas des volumes et des cahiers qui recouvrent le bureau, la table, la commode et que l'on ne retrouve jamais au moment où on les réclame. Le soir quelques lampes trop voilées consternent les visiteurs, car la plupart des personnes ont une vue défectueuse et ne peuvent croire à l'ancestrale faculté, conservée par l'animal, de se diriger dans les ténèbres ».

Leurs horaires de vie, chavirés, semblent presque correspondre d'après Céleste Albaret : « nous sommes de plus en plus entrés dans l'habitude de la conversation. Et alors je n'ai plus eu

---

<sup>1817</sup> Anna de NOAILLES, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1928, p.34.

<sup>1818</sup> « C'était une grande pièce dont le plafond sous ses lambris et le plancher sous les tapis étaient revêtus de liège pour étouffer le bruit. » in Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste III*, Plon, Paris, 1937, p.123.

<sup>1819</sup> Jean COCTEAU, *La Comtesse de Noailles, oui et non*, Perrin, Paris, 1963.

<sup>1820</sup> Musée CARNAVALET, 16, rue des Francs Bourgeois, Paris IIIème.

d'heures du tout.(...) et « hier soir », cela signifiait parfois huit heures ou neuf heures du matin de cette même journée où nous étions déjà engagés. C'était une vie complètement à l'envers, même pour les choses les plus simples »<sup>1821</sup> et peu à peu, la chambre s'isole du monde réel pour devenir une capsule de création intemporelle.

Pourtant, par-delà la neurasthénie, les sommeils vagues ou les conversations avec les visiteurs de la chambre-cellule, se découpe un paysage actif ou porteur d'inspiration à travers la nécessaire fenêtre qui les relie au monde. Ainsi, Sidonie-Gabrielle Colette (1873-1954), amie et rivale d'Anna<sup>1822</sup>, entretenant avec elle une correspondance admirative et lui succédant le 9 mars 1935 au siège de l'Académie royale de Langue et de Littérature française de Belgique, immobilisée depuis les années 1940 par une arthrite de la hanche dans son lit-radeau *têtue et contente à (sa) fenêtre, obstinée à (son) Palais-Royal comme un bigorneau à sa coquille*, témoigne de l'importance d'une ouverture dans l'architecture mentale des séquestrés volontaires :

« Tout le malheur de l'homme vient de ce qu'il ne sait pas rester tranquille dans sa chambre. » Je cite à peu près le mot de Pascal et sans le goûter beaucoup, parce que je ne crois pas que la sagesse consiste à choisir l'immobilité. Mais immobilisés, réduits à happer le plus vivant, le plus assimilable de ce qui se passe à notre portée, je préfère appliquer à notre vie citadine un mot de terrien jaloux de sa terre : « Qui aime le dessus aime le dessous. » Non que le dessous de la terre ait des charmes, mais sevrés du dehors, aimons-le dedans. <sup>1823</sup>

Une correspondance s'ouvre avec Anna qui dépassait la vue de sa chambre parisienne, au cinquième étage du 40 rue Scheffer, dans le XVIème arrondissement de Paris, pour des ailleurs insoupçonnables :

Une fenêtre spacieuse encadrée de rideaux de toile (il faut bien l'avouer, en lambeaux !) laisse voir de lointains coteaux et un ciel qui m'a tout inspiré : j'ai décrit, en

---

<sup>1821</sup> Céleste ALBARET, *Monsieur Proust*, Robert Laffont, Paris, 1973, p.68-69.

<sup>1822</sup> « L'amitié de deux femmes -davantage, l'amitié de deux écrivains et qui furent des femmes- est un fait assez rare pour mériter une mention spéciale. À côté de Mme de Sévigné et de Mme de La Fayette, on citera Colette et Anna de Noailles. » Claude Pichois et Roberte Forbin in *Lettres à ses pairs* par COLETT, Flammarion, Paris, 1973, p.58.

<sup>1823</sup> COLETTE, *De ma fenêtre*, Aux armes de France, Paris, 1942, p.64-65.

le regardant, l'Italie et la Sicile dont je revenais éblouie ; j'ai dépeint, en l'interrogeant, la Perse et les Indes où je ne suis jamais allée.<sup>1824</sup>

On y note une vision plus lyrique, un imaginaire plus vaste et plus fantaisiste que celui de Colette qui reconstitue fidèlement les habitudes du Palais Royal depuis ses croisées du 9, rue de Beaujolais (Paris Ier) dans *De ma fenêtre* (1942), *L'étoile Vesper* (1946) ou *Le Fanal bleu* (1949). Il est vrai que l'avant-propos des *Lettres à ses pairs* évoquait la révélation apportée par les lettres de Colette à Mme de Noailles : « Colette s'y persuade que la poésie accède à des sommets interdits aux prosateurs. »<sup>1825</sup>

Un des mystères de la création noaillienne réside tout entier dans le refus de la réalité première ; Anna déforme le monde et joue avec ses visions comme au travers d'un kaléidoscope<sup>1826</sup>. Quand ce n'est pas l'Italie qu'elle imagine depuis sa fenêtre de la rue Scheffer, c'est un lieu remarquable qu'elle refuse de visiter pour se l'approprier en pensée. Francis de Croisset est témoin d'une de ces supercheries littéraires :

Un jour, en Provence, on était plusieurs à visiter un petit cloître. Elle n'y descendit pas et se le fit décrire par ceux qui l'avaient vu. Et personne ne le connaît mieux, ne l'a mieux décrit qu'elle. Elle s'est arrangé une vie en chambre close. Et au point de vue des sensations, elle est (...) dans un perpétuel état de convalescence.<sup>1827</sup>

Mais sans doute Anna était-elle aussi victime du syndrome de Stendhal, car « à 26 ans, étant à Venise et ne pouvant en supporter la beauté, elle s'était enfermée à l'hôtel pour lire *Le colonel Chabert* de Balzac. »<sup>1828</sup>

Marcel Proust<sup>1829</sup>, Anna de Noailles, constituent avec Colette, les trois grandes personnes alitées de la littérature française du XXe siècle, dont la rédaction nécessitait une citadelle de

---

<sup>1824</sup> Anna de NOAILLES, article *Ma chambre et la fidélité*, Vogue, septembre 1930.

<sup>1825</sup> COLETTE, *Lettres à ses pairs*, Flammarion, Paris, 1973, p.8.

<sup>1826</sup> Ainsi Pierre Mille pense qu'Anna « grossissait tout et que c'était le secret de sa littérature. Et il disait avoir entendu d'elle le fait suivant : un jour, elle ouvre sa fenêtre et s'écrie : « Oh ! le bel âne ! » Et c'était un lièvre ! » in Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.330, note du 24 février 1918.

<sup>1827</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, pp.255-256, note du 13 juillet 1913.

<sup>1828</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.406, note du 25 février 1923.

<sup>1829</sup> On se souvient qu'Anna

silence et de solitude. La maladie, la chambre de convalescence, deviennent un véritable mode de vie les isolant du tumulte extérieur pour laisser place à la plus palpitante des intériorités. L'on n'évaluera jamais assez l'importance de ces espaces clos et de la souffrance-prétexte dans l'élaboration de leurs œuvres respectives.

Dans un portrait de Marcel Proust datant de 1931, Anna, lassée, justifie son isolement et postlude aux silences des disparitions par un ultime *De profundis* : « Quand, après lui, sont morts ceux qui rendaient mes journées fugitives et sensées, j'ai, dans ma douleur à qui les mots n'ont plus suffi, tacitement dédié à Marcel Proust ma vie arrêtée, désormais énigmatique pour tous et par là semblable à son stupéfiant silence. »<sup>1830</sup>

## **b) D'Annunzio, tenté de mourir<sup>1831</sup> ?**

### **Tentatives de défenestration, fracture du crâne et leur sublimation par les arts (*Nocturne et Le livre secret*)**

Pendant qu'Anna se love dans sa mansarde, d'Annunzio, profondément déçu par la politique italienne et la littérature émergente se replie dans un musée de lui-même, le Vittoriale, pendant les dix-sept années qui le séparent de la mort : « Le virtuose n'est plus qu'un survivant. (...) Le « Vittoriale degli italiani » : couvent, cachot, cercueil, « livre de pierres vivantes », bric à brac fastueux bâti sur les rives du lac de Garde. »<sup>1832</sup> S'y ajoute un morne emploi du temps où se réduit toute l'activité de son ermitage<sup>1833</sup> :

Jour après jour, de février 1921 à sa mort, le 1<sup>er</sup> mars 1938, le rituel restera immuable. Il veille, jeûne, lit, écrit, médite, reçoit ou renvoie, selon l'humeur, collaborateurs, visiteurs, domestiques, se terre pendant des jours d'affilée, compulse codes et vocabulaires à la recherche du terme rare qui lui aurait échappé en soixante ans de labeur acharné. Entouré de policiers et d'espions, d'hétaïres fatiguées, de servantes douteuses, il

---

<sup>1830</sup> Portrait de Marcel Proust par la Comtesse de Noailles in Marcel Proust, *Lettres à la Comtesse de Noailles*, 1901-1919, La Palatine, Plon, Paris, 1931, p.14.

<sup>1831</sup> Le titre original du dernier ouvrage-testament de d'Annunzio est *Cento e cento e cento e cento pagine di Gabriele d'Annunzio tentato di morire*, Les cent et cent et cent et cent pages de Gabriele d'Annunzio tenté de mourir, sous le pseudonyme d' ANGELO COCLES, nella stamperia Veronese di Arnoldo Mondadori, Milano, 1935.

<sup>1832</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2008, p.26.

<sup>1833</sup> Partagé, nous l'avons vu, avec les heures trépidantes de son activité nocturne.

transforme son isolement en hérésie, nargue un régime qui attend avec impatience de l'embaumer.<sup>1834</sup>

Il faut ici détacher trois passages importants de l'existence d'annunzienne préfigurant cette tendance à l'isolement mortifère, superstitieux et à de possibles tendances suicidaires : Le grand risque de défenestration de son enfance relatée dans le *Livre secret*, la perte d'un œil résultant d'un choc reçu lors de l'amerrissage difficile d'un hydravion en 1916 -d'Annunzio deviendra le légendaire *Borgne voyant* - et la défenestration « réussie » du Vittoriale (13 août 1922). Ces trois événements sont liés par une chute physique et intellectuelle dont la convalescence ou le souvenir permettent au poète de se livrer à des considérations philosophiques et à une introspection fertile. *Le vertige fit place au délire*<sup>1835</sup> écrivait-il dans le *Livre secret*, testament de 1935, célébrant implicitement les pensées bousculées de l'état post-traumatique ; sans doute ce goût du danger, que nous définirons plus loin, trouve sa source dans une conception toute d'annunzienne, quasiment nihiliste, de l'existence : « le secret est d'ôter tout poids à la vie et à la mort, à la chair et aux os, à la pelletée de terre et à la guirlande implicite, au crâne chevelu et à la poussière sordide. plus la pièce est lourde, plus elle est vile. »<sup>1836</sup>

### **b-1 Le vertige des nids d'hirondelles et autres superstitions.**

La première page du *Livre secret* nous suspend à une tonalité tragique dont d'Annunzio ne se départira jamais tout au long de sa vie :

En naissant, je fus comme bâillonné par la mort ; je ne poussai aucun cri : et je n'aurais pas su aspirer le premier souffle de vie si des mains expertes n'avaient pas promptement brisé les nœuds et déchiré cette sorte de tunique étouffante.

Depuis lors, dans les premières années de mon enfance, je portai à mon cou, enfermé dans un sachet, ce lien insolite qu'une très ancienne superstition de mon peuple croyait propice.<sup>1837</sup>

---

<sup>1834</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2008, p.27.s

<sup>1835</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Le livre secret*, traduit de l'italien par Constance Thompson-Pasquali, Bourgois, Paris, 1993, p.43.

<sup>1836</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Le livre secret*, traduit de l'italien par Constance Thompson-Pasquali, Bourgois, Paris, 1993, p.44.

<sup>1837</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *Le livre secret*, traduit de l'italien par Constance Thompson-Pasquali, Bourgois, Paris, 1993, p.37.

D'Annunzio esquisse la description d'un mort-né survivant, qu'une mauvaise étoile accablante conduisit aux remèdes d'une superstition ancrée dans sa famille et plus encore dans son terroir du peuple des Abruzzes<sup>1838</sup>.

Superstition qui le suivra, jusqu'à le hanter dans bien de ses œuvres, sous les formes les plus macabres. La tragédie pastorale *La Fille de Jorio*<sup>1839</sup>, par exemple, est ainsi dédiée *À la Terre d'Abruzzes (...)* à mon père enseveli à tous mes morts à toute ma race entre la montagne et la mer ce chant du sang ancien est consacré et traite d'un mariage pastoral d'abord perturbé par les présages d'Aligi, le futur époux égaré « Je me suis couché et j'ai vu Christ en rêve. (...) Saint Jean m'a dit : « Aie confiance. Tu ne mourras pas sans cierge » (Acte I, scène 2, p.17)<sup>1840</sup> puis par l'apparition d'une inconnue haletante de fatigue et d'effroi (Acte I, scène cinquième, p.34) poursuivie par des paysans qui veulent la mettre en pièce. Celle-ci est rejetée du foyer nuptial par Catalina delle Tre Bisacce, autre adepte de profondes divinations paysannes : « Elle t'apporte le mauvais sort, cette chienne errante, à coup sûr. »(p.36) pendant que Felàvia Sèsara pointe du doigt un autre signe du destin : « As-tu vu ? Elle est entrée au moment où la Cenerella répandait sur Vienda la poignée de grain ; et Aligi n'en a pas eu sa part » (p.36).

La tragédie, ancrée dans un catholicisme superstitieux et placée sous le signe de Saint Jean, évangéliste auteur d'une apocalypse au langage symboliste et prophétique, mêle au long de ses actes un savoureux tumulte de pensées et d'actions christiano-païennes, menant droit à l'obscurantisme du bûcher final. Mila di Codra, la fille de Jorio, l'inconnue échevelée du premier acte, périra après s'être accusée elle-même de sorcellerie -sauvant ainsi le bel Aligi- en s'exclamant : « La flamme est belle ! La flamme est belle ! » (Acte III, scène 4, p.176).

La critique française note que « le charme hiératique de cette pièce s'évanouit complètement dans une langue étrangère où les coutumes, les superstitions, l'impondérable diversité des sentiments deviennent bizarrerie et la cadence presque religieuse du vers disparaît. »<sup>1841</sup> et souligne que « seul un Provençal, ou un Breton, peut comprendre chez nous la

---

<sup>1838</sup> Il existe d'ailleurs un musée du *Peuple des Abruzzes* à Pescara, ville de naissance de Gabriele d'Annunzio.

<sup>1839</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *La fille de Jorio*, tragédie pastorale, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1905.

<sup>1840</sup> Sa mère Candia pressent les nœuds du drame et y ajoutera ses propres interrogations : « Mon fils, quelle peine t'afflige ? Le rêve incubé est-il venu sur toi ? Ta parole est comme quand la nuit tombe (...) » in Gabriel d'ANNUNZIO, *La fille de Jorio*, tragédie pastorale, traduction de Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1905, p.18.

<sup>1841</sup> Camille MALLARMÉ, *Lettres italiennes*, in *Les Écrits nouveaux*, Émile-Paul, Paris, avril 1921, p.77.

force de cette poésie régionale existant encore dans chaque province d'Italie avec son âme, ses poètes, ses écrivains, ses artistes, qui travaillent à grossir l'héritage traditionnel légué par le passé. »<sup>1842</sup>C'est de cet héritage au mysticisme païen régional mêlé au culte de l'antiquité « un païen de la Rome impériale »<sup>1843</sup> que d'Annunzio se réclame, plus ou moins consciemment, dans bon nombre de ses œuvres, aboutissant à une conception toute syncrétique de l'existence.

*Saint Pantaléon*, nouvelle extraite d'*Episcopo et Cie*<sup>1844</sup> aborde également la terreur et la violence que peut apporter une superstition logée au cœur de la croyance, oxymore théologique dont sont coutumiers les habitants de la province de Pescara.

Un incident ayant eu lieu avant une fête patronale conduira au massacre les habitants de Raduse et ceux de Mascalico. Dès la seconde page, d'Annunzio plante cette angoisse semi-divine : « Les rues déversaient sur la place un torrent d'hommes et de femmes qui vociféraient et gesticulaient. La terreur superstitieuse grandissait démesurément dans les âmes ; toutes ces imaginations incultes étaient hantées par d'épouvantables visions de châtement divin »<sup>1845</sup>. Pallura, attendu avec sa cargaisons de cierges pour la fameuse ostension des reliques, a été battu et laissé pour mort ; les habitants de Raduse soupçonnent alors ceux de Mascalico d'avoir dérobé les cierges pour leur propre divinité, saint Gonzalve (p.269). Une cohorte se décide à l'attaque du village rival et place la statue sur la charrette vide et sanguinolente de Pallura ; un « groupe de fanatiques formait une garde autour de Saint Pantaléon et, parmi les faux tournoyantes et les serpes brandies, ils proféraient d'atroces injures contre Saint Gonzalve : -Le gueux ! Le voleur ! Nos cierges ! Nos cierges ! » (p.278). La troupe attaque l'église de Mascalio car « le vœu suprême des assaillants, c'était d'installer leur idole sur l'autel de l'ennemi. »(p.280). D'Annunzio dénonce ici le truchement qui s'opère dans l'esprit provincial entre paganisme et chrétienté, le remplacement des forces divines et de la religion d'amour évangélique par une croisade païenne qui tient davantage au délire des Ménades<sup>1846</sup> qu'aux démonstrations de la foi dans l'Italie de la fin du XIXe siècle. La fin de la nouvelle épouvante, car le saint d'argent, devenu idole combattante, chancelle par la perte successive de ses porteurs et *dégringola sur les dalles avec*

---

<sup>1842</sup> *Idem*

<sup>1843</sup> Paul-Henri MICHEL, Gabriel d'Annunzio in *Romanciers italiens*, collection Charensol, Denoël, Paris, 1934, p.96.

<sup>1844</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Episcopo et Cie*, traduit de l'italien par Georges Hérelle, Calmann-lévy, Paris, 1895.

<sup>1845</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Episcopo et Cie*, traduit de l'italien par Georges Hérelle, Calmann-lévy, Paris, 1895, p.260.

<sup>1846</sup> André Suarès, par ailleurs, compare l'Italie de d'Annunzio à une « *sainte Ménade* » que le monde n'oubliera pas, in *Pour Gabriel d'Annunzio, Les Écrits nouveaux*, Émile-Paul, avril 1921, p.3.

*un tintement clair et sonore* (pp.283-284) pendant que son dernier soutien, Giacobbe se voit recevoir des coups de serpe sur l'échine avant d'être éviscéré sous la violence de quatre ou cinq bouviers furieux. *Saint Pantaléon était perdu* (p.284). Le syncrétisme, lui, réel ou fantasmé, triomphait sous la plume d'un poète dont l'église se méfiera toujours et à juste titre.

Cette superstition viscérale et pour ainsi dire héréditaire, cultivée par d'Annunzio s'accroît encore par un goût certain pour les pulsions macabres, racines du décadentisme d'annunzien et de son pessimisme morbide<sup>1847</sup>. Anna de Noailles, se placera davantage dans l'énergie de la douleur et dans ce qu'elle appelle *l'Honneur de souffrir*<sup>1848</sup>. Leurs visions de la souffrance et de la mort sont diamétralement opposées ; lorsque d'Annunzio éprouve un jouissance à décrire l'indicible et à se complaire dans l'horreur, Anna s'efforce de transcrire des sentiments circonscrits dans un stoïcisme tout intellectuel : « Et la plus morte mort est d'avoir survécu... »<sup>1849</sup>, perdu dans la contemplation de l'âme et de son devenir : « Et, tandis que sur l'humble rive / je semble retenue encor, / Je cours, frustrant les cœurs qui vivent, / Vers l'allégresse de la mort ! »<sup>1850</sup>.

Le vertige d'annunzien commence dès l'enfance par un jeu anodin décrit dans le *Livre secret* ; après que la sœur de Gabriele lui présente un œuf d'hirondelle, *perle frelatée* suscitant une immédiate obsession du *jeune fauve*. Pour satisfaire son désir, un seul moyen : parvenir aux nids logés sous les corniches de la maison paternelle, à travers les fenêtres du dernier étage<sup>1851</sup>. Un jeu dangereux qu'un escabeau de hêtre, *échelle de Jacob pour les anges et les archanges*, rendait envisageable. D'Annunzio, haut perché, aperçoit alors au loin *la plaine bleue de l'Adriatique*, puis ses plus proches voisins, épouvantés dans l'encadrement des fenêtres lui faisant face, enfin, depuis la rue, des commerçants donnant des cris d'alarme. L'ivresse du vertige

---

<sup>1847</sup> Ce qu'Armand Caraccio nomme « l'horrible concret » dans le théâtre de d'Annunzio : « Les harmonieuses tirades lyriques que l'on rencontre dans tous ses drames ne le détournent pas toujours d'y introduire avec une délectation secrète un horrible concret, spécifiquement italien et dannunzien, qui choque parfois notre sensibilité et notre esthétique. » in Gabriele d'Annunzio, Textes inédits-versions nouvelles-souvenirs et essais publiés sous la direction de Henri Bédaria, Droz, Paris, 1942, p.176.

<sup>1848</sup> Anna de NOAILLES, *L'Honneur de souffrir*, Grasset, Paris, 1927.

<sup>1849</sup> Anna de NOAILLES, *L'Honneur de souffrir*, Grasset, Paris, 1927, p.29.

<sup>1850</sup> Anna de NOAILLES, *L'Honneur de souffrir*, Grasset, Paris, 1927, p.15.

<sup>1851</sup> L'album d'Annunzio en plus du *cortile interno della casa natale* (cour intérieure de la maison natale), illustration n°4, présente la façade donnant sur le cours Manthoné avec, au deuxième étage, les étroits balcons sous la corniche, *balcone dell'ultimo piano*, illustration n°7. In *Album d'Annunzio con un saggio biografico-critico e il commento alle immagini di Annamaria ANDREOLI, ricerca iconografica di Eileen ROMANO*, Mondadori, Milano, 1990.

s'empare de l'enfant, montant, imperturbable sur le fer de la balustrade, se mêlant aux trissemments des hirondelles qui *frôlent en éclair ses cheveux*, pendant qu'un *vrombissement de mort éclatait dans (s)a tête*. Survient alors sa tante Rosalba dont les bras saisissent *convulsivement (s)es jambes* et le tirent sur le pavement de la chambre qui s'emplira bientôt des cris de toute la famille. D'Annunzio, presque sadique, savoure le regard fixe de sa mère et note « Ah, pourquoi n'ai-je pas connu celui-là, parmi tous ses regards qui ont fait et font mon vrai ciel ? » avant de s'interroger « Avais-je été disputé à la mort ? ou une nouvelle vie m'avait-elle été donnée ? Je ne sais pas, je ne le saurai jamais, sinon par une divination religieuse. Le Destin indomptable était-il présent ? » (p.42). Cette anecdote semble irradier sa vie future « L'empreinte de la mort ne s'allégera pas, ni ne pâlit » (p.43) car un « charme (l') attachait au risque aussi fortement que (son) poignet était lié aux artères. Mais quand le risque n'est pas mortel, il n'est rien de plus qu'un fantôme féminin. Ce n'est pas pour obtenir tout, mais bien pour obtenir n'importe quelle chose, la plus légère, qu'il faut à chaque fois mettre en jeu sa vie, se sentir et se montrer à chaque fois prêt à mourir aussi bien pour une fleur coupée que pour la plus grande cause » (p.44).

Cette déclaration, héroïque mais aussi dérisoire, nous éclaire ce côté kamikaze de l'absurde ; une sorte d'Icare prévenu dont l'insouciance désarme, un d'Annunzio que l'ivresse du danger, du vertige aérien, peut conduire aux portes de la mort. Il n'y a pas loin à rejoindre les tentations suicidaires que l'ivresse aéronautique de la Grande Guerre ou sa défenestration de 1922 laissent présumer.

### **b-2 Le « *Borgne voyant* » ou Histoire de l'œil.**

Nous avons auparavant évoqué l'accident d'hydravion de 1916, responsable du choc crânien mal soigné et de la perte d'un œil, dont d'Annunzio tirera *Nocturne* et l'auréole de gloire d'un poète blessé, d'un demi-Homère à l'introspection aiguë.

La convalescence difficile et comme *de profundis* s'enrichit, nous l'avons vu, d'une technique nouvelle d'écriture aveugle, sur de minces bandes de papier. « Étendu sur son lit, la tête bandée, dans l'obscurité (d'où le titre) (...) d'Annunzio a écrit tout ce qui défilait devant son esprit : sa douleur physique d'abord, ses souvenirs de guerre et surtout ses souvenirs d'aviateur, ses souvenirs d'enfance, d'adolescence, d'âge mûr, puis, comme pour se venger d'être privé de la vue, toutes sortes d'évocations visuelles d'une précision et d'une richesse admirables et aussi des évocations auditives, tactiles, olfactives... »<sup>1852</sup>

---

<sup>1852</sup> Benjamin CRÉMIEUX, cité par Paul-Henri MICHEL, *Gabriel d'Annunzio*, in *Romanciers italiens, collection Charensol*, Denoël, Paris, 1934, pp.101-102.

Cette icône du lit de souffrance frappe les critiques et façonne une nouvelle aura du héros terrassé : « le poète d'Alcyone a passé des heures tragiques qui l'ont mâté et l'ont rendu plus humble. Le docte écrivain, le grand animateur d'énergies, le chef héroïque a été étendu sur un lit de douleur, d'où il a crié à la mort : « ô ma sœur, pourquoi deux fois m'as-tu déçu ? » Dans la nuit opaque, dans la nuit de cécité menaçant d'être définitive, le blessé de Venise a réfléchi. »<sup>1853</sup>

Le lit devient le lieu d'une nouvelle bataille, d'une convalescence de l'esprit plus périlleuse que le combat passé, où d'Annunzio martyr de lui-même, n'évite pas certains poncifs du héros romantique : « La dure sentence du médecin l'a cloué dans l'obscurité, le silence s'est fixé en lui et autour de lui : il est entre l'ombre et l'éblouissement ; il a, dans un de ses yeux, une terrible araignée ; dans l'autre un tourbillon de flammes, mais, de cet œil qui ne reconnaît plus les vivants, il reconnaît bien les fantômes. (...) Il ne mange plus, il ne dort presque plus. Son corps est épuisé, mais son âme est infinie. »<sup>1854</sup>

Aussi, ouvrons une correspondance avec la fenêtre de la mansarde parisienne d'Anna de Noailles, d'où son imaginaire luxuriant pouvait apercevoir l'Italie ; dans la *Deuxième Offrande de Nocturne*, l'âme infinie de d'Annunzio s'envole sur les ailes de son lit : « Cette nuit, mon lit oscille et vibre comme l'aile double tendue entre la mer et le ciel. Pour boire la vigueur de l'Adriatique, j'ouvre la bouche, mais pas une gorgée fraîche ne m'entre dans la gorge. L'iode me fait une bouche de métal, une gorge d'acier. L'acier est rougi dans la forge de mon œil ardent et trempé dans le bain de mon sang épais. Je crie et je n'entends pas mon cri. »<sup>1855</sup> La *Troisième offrande* offre un jardin invisible : « Somnolence des calendes d'avril. Pluie méridienne qui s'atténue sur les feuilles et qui finit. Mon assoupissement m'accorde avec le jardin que je ne vois pas. Je sens que c'est la marée haute et que la rive est baignée. La mélodie des oiseaux me résonne à travers tout le thorax, comme un chant de mes esprits consolés. Trêve divine. C'est un assoupissement qui ressemble à l'extase, transparent et lisse comme un ruisseau de la plaine. »<sup>1856</sup> Cette sorte de vie par intuition, cet appel vertigineux de l'imaginaire unit les deux poètes, figés dans l'immobilité de la chambre-atelier. Le silence les emplit d'une vie forte, agitée, foisonnante de synesthésies et d'appels, de sensations en reflets, d'une existence supérieure où l'écriture sert d'armature au dédoublement.

---

<sup>1853</sup> Jean DORNIS, *Essai sur Gabriele d'Annunzio*, Perrin, Paris, 1925, pp.256-257.

<sup>1854</sup> Jean DORNIS, *Essai sur Gabriele d'Annunzio*, Perrin, Paris, 1925, pp.257-258.

<sup>1855</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Nocturne*, traduction d'André Doderet, Calmann-Lévy, Paris, 1922.

<sup>1856</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Nocturne*, traduction d'André Doderet, Calmann-Lévy, Paris, 1922.

Cet œil martyr, témoignage d'une bravoure factice, vient aussi enrichir une mythologie du combat. Le choc responsable de la perte de ce précieux organe est dû à une simple avarie technique, à un amerrissage difficile lors d'une mission de reconnaissance sur Trieste. D'Annunzio ajoute ou fait ajouter qu'il *a cogné contre une mitrailleuse pour rendre l'accident encore plus martial.*<sup>1857</sup>

Sans prétendre minimiser cette infirmité physique, grave et handicapante, précisons tout de même que le goût de la mystification le conduira à amplifier ses faits d'armes, ce dont témoignent les échos d'André Suarès par exemple : « Il a volé comme Némésis, en plein midi, sur Vienne, faisant pleuvoir des traits cuisants sur l'ennemi séculaire.<sup>1858</sup> Un œil mort et il a failli devenir aveugle : lui qui a tant joui de voir, lui, comme toute sa race, qui ne prend guère possession du monde que par les prunelles, il a goûté l'horreur et le calme de la cécité ; il a médité dans les ténèbres. On ne lui ôtera pas l'auréole de la foudre qu'il a tentée et d'une fin solaire, éclatante et rapide, où il héla sur lui le destin de Phaéton. »<sup>1859</sup> ou de Paul-Henri Michel : « Après avoir beaucoup parlé -écrit-il en 1919- j'ai fait devant moi-même cette amende honorable : j'ai beaucoup agi. » Fantassin, il se distingue dans plus d'un combat ; aviateur, il est blessé le 12 mars 1916 et demeure aveugle plusieurs mois ; ses randonnées navales ou aériennes à Pola, à Cattaro, à Vienne et à Buccari sont légendaires. »<sup>1860</sup> qui s'empresse d'ajouter « Notturmo (...) le plus grand livre que la guerre ait inspiré à d'Annunzio. »<sup>1861</sup>

En 1938, Suarès récidive son panégyrique à l'usage des armées et cette fois-ci invente une blessure causée par le feu ennemi<sup>1862</sup> : « D'Annunzio a pris la voie de l'air ; il a lancé des bombes sur Vienne et une balle ennemie lui a crevé l'œil. Il s'est fait général »<sup>1863</sup> suivant Jean

---

<sup>1857</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2008, p.405.

<sup>1858</sup> On sait qu'en fait de « *traits cuisants* », ce sont des tracts lyriques qui furent lancés sur la population Viennoise. Cocteau, nous l'avons vu, victime du mythe, conservait dans sa chambre une vue aérienne de Vienne prise depuis l'aéroplane de d'Annunzio.

<sup>1859</sup> André SUARÈS, *Pour Gabriel d'Annunzio, Les Écrits nouveaux*, Émile-Paul, avril 1921, p.6.

<sup>1860</sup> Paul-Henri MICHEL, Gabriel d'Annunzio in *Romanciers italiens*, collection Charensol, Denoël, Paris, 1934, p.100.

<sup>1861</sup> *Idem* p.101.

<sup>1862</sup> Suarès n'a jamais été aussi lucide lorsqu'il écrivit : « un homme de cette nature n'a pas de chance s'il tombe sur un témoin comme moi », in André SUARÈS, *Gabriele d'Annunzio, Souvenirs*, in *La Nouvelle Revue Française*, tome LI, Paris, 1938, p.568.

<sup>1863</sup> André SUARÈS, *Gabriele d'Annunzio, Souvenirs*, in *La Nouvelle Revue Française*, tome LI, Paris, 1938, p.564.

Dornis : « après avoir héroïquement poussé l'Italie à prendre les armes ; après avoir été glorieusement blessé ; après la Victoire, d'Annunzio n'entend pas se reposer. »<sup>1864</sup>

Aussi lorsque la paix revient en Europe, le prestige héroïque d'annunzien peine à se maintenir et c'est sans doute pour ranimer le souvenir de ses exploits et sublimer sa blessure en trophée littéraire que le poète national publie *Nocturne* en 1921<sup>1865</sup> : « Gabriele d'Annunzio avait accueilli la fin de la guerre avec mauvaise humeur. La vie militaire, à la vérité assez spéciale, qui était la sienne, lui plaisait. Il avait au plus haut degré le sentiment de la gloire ; et des exhibitions aériennes, désormais sans prestige sinon sans péril, ne pouvaient satisfaire son orgueil. »<sup>1866</sup>

### **b-3 La défenestration de la villa Cargnacco (13 août 1922) et les *Funérailles de la jeunesse***

Dans le contexte politique compliqué de l'Italie de l'après-guerre, l'été 1922 s'annonce tumultueux. Après une grève générale contre le fascisme - le 31 juillet à Milan ; berceau de l'Italie industrielle, centre financier stratégique et quartier général de Mussolini- des affrontements, rébellions et occupations diverses enflamment le pays. Mussolini a *plus que jamais besoin de son poète (...)* le pays est saturé de violence et l'État libéral semble retrouver un dernier sursaut d'énergie<sup>1867</sup> ; d'Annunzio est donc sollicité pour *sauver l'Italie* et surtout favoriser la création d'un gouvernement fasciste rassurant les milieux financiers et intimidant le peuple. Or voici que deux jours avant la date de la rencontre entre d'Annunzio, Nitti et Mussolini, prévue dans une villa toscane, le poète est victime d'une défenestration mystérieuse<sup>1868</sup>.

Aux alentours de 23 heures, le dimanche 13 août 1922, d'Annunzio traverse la fenêtre du salon de musique au premier étage, entre *les reliques de Wagner et de Liszt*<sup>1869</sup>. « Les bras croisés, les yeux mi-clos, dans une pose languide et attentive à la fois, il écoute Luisa Baccara jouer du piano (...) également présente est sa jeune sœur Jole dite Jojò la violoniste ; personne d'autre. Et puis tout se brouille : c'est l'affaire d'un instant et Gabriele se retrouve à terre, dans une flaque

---

<sup>1864</sup> Jean DORNIS, *Essai sur Gabriele d'Annunzio*, Perrin, Paris, 1925, p.227.

<sup>1865</sup> En plus de *Nocturne*, d'Annunzio avait aussi rédigé lors de cette convalescence l'*Envoi à la France et l'Italia degli italiani*.

<sup>1866</sup> René DOLLOT in Gabriele d'Annunzio, Textes inédits-versions nouvelles-souvenirs et essais publiés sous la direction de Henri Bédaria, Droz, Paris, 1942, p.159.

<sup>1867</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2008, p.556.

<sup>1868</sup> Les doutes subsistent encore aujourd'hui sur les circonstances exactes de cette chute. Tentative d'assassinat avant son retour sur la scène politique, jalousie féminine entre Luisa Baccara et sa sœur Jole, vertige, suicide ?

<sup>1869</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2008, p.558.

de sang, près de quatre mètres plus bas, à demi conscient. Que s'est-il passé ? Vertige, accident ?»<sup>1870</sup> . Le poète-soldat résiste une fois de plus à la mort et malgré une *fracture suspecte à la base du crâne, hématomes et excoriations divers dans les bras et la cage thoracique* <sup>1871</sup> sa vie n'est pas en danger et son dernier œil valide mais tuméfié sera sauvé.

Au point de vue littéraire, ainsi que nous le fait remarquer Maurizio Serra, les dix jours passés dans un état second regorgent de phrases brèves, souvent incohérentes, qui rappellent les bribes de *Nocturne*. Chaque parole, chaque mot du poète sera noté par les médecins : « parfois en dialecte abruzzais ou vénitien, des évocations de sa mère, des bribes de souvenirs de guerre à des moments de lucidité. »<sup>1872</sup> Une édition établie par P.Gibellini en 1995 aux éditions Giunti, rassemble les phrases de ce journal inédit du 17 au 27 août 1922, sous le titre *Siamo spiriti azzurri e stelle* (Nous ne sommes qu'esprits d'azur et étoiles).

Ce style fragmentaire n'est pas sans rappeler la prose nouvelle et les divagations lyriques du *Livre secret* :

Voici la parole dans toutes les langues classiques : aller au-delà.<sup>1873</sup>

Personne ne sait encore ce qu'est l'art, moi non plus qui ai écrit tant de livres. L'art véritable n'est pas encore né.

Quand est-ce que les hommes après le Christ comprendront la valeur du baiser d'un homme à un autre homme ?

Nous sommes transparents comme l'air de la nuit. Nous ne sommes qu'esprits d'azur et étoiles.<sup>1874</sup>

D'Annunzio relit et annoté ces transcriptions prises par ses deux médecins mais renonce à en publier le texte ; loin d'être remisé dans les formidables archives du Vittoriale, ce journal servira au *Commentaire du discours milanais, central jadis dans le Triomphe de la mort*<sup>1875</sup> puis dans l'avant-propos du *Livre secret* de 1935.

---

<sup>1870</sup> Idem p.558.

<sup>1871</sup> Idem

<sup>1872</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2008, p.559.

<sup>1873</sup> Cette phrase fut dite et notée en langue française.

<sup>1874</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Siamo spiriti azzurri e stelle, Journal inédit, 17-27 août 1922*, édition établie par P. Gibellini, Giunti, Florence, 1995, pp.60-72-86-65.

<sup>1875</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2008, p.559.

Cette nouvelle chute d'Icare associée au *vol de l'archange*<sup>1876</sup> se retrouve dans le *Livre ascétique de la jeune Italie*<sup>1877</sup> de 1926, au sujet de l'épopée de Fiume, le 20 août 1920 : « L'Italie m'a jeté de la roche Tarpéienne, m'a précipité du mont de l'injustice aveugle. »

Ces trois incidents se conjuguent à un texte méconnu de d'Annunzio, les *Funérailles de la jeunesse*<sup>1878</sup>, dans lequel le poète célèbre l'anniversaire de ses quarante ans par une méditation des plus douloureuse sur *le jour natal, le jour irréparable*.

Datée du 12 mars 1903 et située à Settignano di Desiderio, cette élégie de la douleur célèbre sa *jeunesse moribonde, mais encore palpitante (qui) reçoit enfin le coup de grâce en pleine gorge, rend le dernier soupir* (p.106).

Les trois ouvrages auxquels nous venons de nous intéresser étaient liés à un épisode tragique ou à une convalescence justifiant un alitement<sup>1879</sup> ou l'angoisse d'une torpeur claustrale, suivis d'un déploiement de l'imaginaire inédit. Or ce texte nous livre des considérations sur la *quotidienne mort* dont peut souffrir un poète jouissant d'une parfaite santé, mais proche d'une neurasthénie décadente dont se griserons en secret ses jeunes lecteurs. Le lit, ordinaire prison des détresses physique se double chez d'Annunzio d'une sorte de divan psychanalytique<sup>1880</sup> que l'on peine à quitter : « Je m'attarde au lit, comme si ce n'était plus la peine de se lever. Je tourne le dos à la lumière ; je sens l'inertie devenir d'instant en instant plus pesante. Je ne pense qu'à mon corps, je ne pense qu'à la mort. »(p.108). Une fois de plus d'Annunzio, lancé dans une de ses introspections familières, se dédouble et s'ausculte jusqu'à personnifier son âme et lui donner une existence à part entière : « Mais l'âme s'est comme rapetissée, s'est comme retirée, pareille à une

---

<sup>1876</sup> Rappelons, au cœur de l'histoire biblique, l'annonce de la naissance de son fils faite à la Vierge Marie par l'archange Gabriel ; ce que l'Église définira par la suite comme l'Annonciation de la maternité divine fêtée le 25 mars, soit 9 mois avant Noël. Gabriele d'Annunzio (annonce en italien) porte un nom par deux fois symbolique.

<sup>1877</sup> Gabriele d'Annunzio, *Il libro ascetico della giovane Italia* (Le livre ascétique de la jeune Italie. Proses et oraisons, 1895-1922 in *Prose*, I. Mondadori, Milano, 1939-1976, p.544.

<sup>1878</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Funérailles de la jeunesse*, traduit par André Doderet, in *Romanciers italiens*, Denoël et Steele, Paris, 1934.

<sup>1879</sup> Ainsi que l'évoque le souvenir des fièvres de son enfance : « Les sourcils froncés, les dents serrées, les poings fermés, je me laissais déshabiller, mettre au lit. Alors j'enfonçais mon visage dans l'oreiller, je ne répondais plus, je ne me retournais plus, enfoui sous les couvertures et contracté autour du nœud de mon courroux, pareil au petit animal blessé à qui son trou ne semble pas assez creux. » in Gabriele d'ANNUNZIO, *Funérailles de la jeunesse*, traduit par André Doderet, in *Romanciers italiens*, Denoël et Steele, Paris, 1934, p.113.

<sup>1880</sup> « Tout, pensées, songes, souvenirs, regrets, projets, désirs, passions, gloires, misères, tout y passe ; et ce n'est rien » in Gabriele d'ANNUNZIO, *Funérailles de la jeunesse*, traduit par André Doderet, in *Romanciers italiens*, Denoël et Steele, Paris, 1934, p.107.

de ces créatures nonchalantes qui demeurent engourdis sous la terre, repliées sur elles-mêmes. » (p.108) ; l'âme le laisse ainsi *complètement maître de sa dépouille*, au sein d'une mise en abîme vertigineuse.

L'esprit de d'Annunzio pénètre alors dans les jeux anatomiques qui lui sont familiers : « Je ne sens aucune diminution vitale, si j'épie mes artères, les muscles, mes poumons, mon cerveau. »(p.107) , « et mon pouls est partout fuyant »(p.109), étendus jusqu'aux souvenirs de l'enfance : « quand j'avais quelque malaise, quand je souffrais de la tête ou qu'une gencive enflait ou que je me meurtrissais un genou ; et aussi quand j'avais en moi les germes d'un mal plus grave, je devenais taciturne et sauvage. » (p.113)

A cette douloureuse introspection s'ajoutent aussitôt les images macabres de *tête broyé* d'un cheveu-léger tué par la ruade d'un poulain de la Maremme<sup>1881</sup>, ou d' *un phtisique, à la dernière limite de la consommation, rien qu'un peu de peau sur de pauvres os* (p.109). L'opération de *la charogne d'un jeune singe, étendu sur la table anatomique où deux étudiants tout en plaisantant s'exerçaient à faire la ligature des artères qu'ils retrouvaient facilement* (p.109) trouve un écho dans le rêve du *Livre secret* : « A l'hôpital du Celio<sup>1882</sup>, je fréquentais la salle d'anatomie et je m'exerçais à ligaturer les veines des cadavres tuberculeux »<sup>1883</sup> ou dans l'effroyable description naturaliste de l'opération de son amante, Alessandra di Rudini : *Trois fois le corps insensible fut porté à la boucherie ; et je connaissais le triste lit du supplice, l'appareil articulé qui devait écarter les pauvres membres ; et je connaissais tous les fers tranchants. Et chaque fois, je crus recevoir sur moi le sang corrompu et le restituer aux veines de la pauvre créature, purifiée (...) Un des médecins fit l'analyse du sang qui n'était plus rouge mais à peine, à peine rosé comme la plus pâle des roses d'hiver.* <sup>1884</sup> Les essais d'annunziens de méditation sur

---

<sup>1881</sup> On se souvient du crâne broyé de Giulio Cambiaso : « L'occiput adhérait à la masse du moteur de telle façon que les sept cylindres hérissés d'ailettes lui faisaient une sorte d'auréole épouvantable, souillée de terre et d'herbe sanglante. (...) De la tempe tranchée par un fil d'acier avec la netteté d'un coup de rasoir coulait un ruisseau pourpre qui remplissait l'oreille, le cou, la clavicule, la ruhe du radiateur tordu, un poing à demi fermé. » in Gabriele d'ANNUNZIO, *Forse che si forse che no*, traduit de l'italien par Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910, p.109.

<sup>1882</sup> Hôpital militaire de Rome.

<sup>1883</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Le livre secret*, traduit de l'italien par Constance Thompson-Pasquali, Bourgois, Paris, 1993, p.340

<sup>1884</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Solus ad solam, Journal d'un amour, traduction d'André Doderet*, Calmann-Lévy, Paris, 1947, pp.147-149.

la mort partent ainsi de son propre désarroi physique, réel ou imaginaire pour aboutir aux sévices d'autrui, comme par des jeux de vases communicants aux pulsions sadiques, impossibles à réfréner.

Ainsi que dans la *deuxième offrande* de *Nocturne* : « Cette nuit, mon lit oscille et vibre comme l'aile double tendue entre la mer et le ciel. Pour boire la vigueur de l'Adriatique, j'ouvre la bouche, mais pas une gorgée fraîche ne m'entre dans la gorge », un rappel à la mer s'engage soudain et ce même goût d'iode familier, si souvent évoqué chez le poète, originaire de la ville portuaire de Pescara : « ce sens de la rigidité mortelle que tant de fois il me plut d'expérimenter sur le rivage de la mer, laissant le flot me rouler, me jeter entre l'écume et le sable, puis me reprendre comme il reprend les restes du naufragé pour les rejeter encore. Il me revient à la bouche l'amertume de l'embrun, qui est comme le goût de l'anéantissement. »(p.109). La mer, lit ou linceul berce l'âme de d'Annunzio dont la devise *Per non dormire* (pour ne pas dormir), inscrite plus tard sur les murs de sa demeure du Vittoriale ou figurant sur l'en-tête de son papier à lettres, devait orner son *tombeau solitaire qu'amis et parents (lui) promirent à l'embouchure de (s)on fleuve natal*. (p.107).

Le lit, divan de psychanalyse, auberge de fantasmes macabres, s'ouvre souvent sur la mer, liquide amniotique ou tombeau mouvant ; d'Annunzio s'y étend, tournant le dos à la lumière, *prêt à (s')anéantir dans l'extrême solitude*.

## 4) La disparition des météores

### a) Dernières confidences, les « *feux diminués* »

Au printemps 1929, une visite ou plutôt un pèlerinage de Constantin Photiadès<sup>1885</sup> au Vittoriale degli italiani, résidence de Gabriel d'Annunzio, nous offre un témoignage de l'amitié

---

<sup>1885</sup> Constantin PHOTIADÈS (1883-1949) est un homme de lettres, biographe (Constantin PHOTIADÈS, *Ronsard et son luth*, Plon, Paris, 1925), musicologue (Constantin PHOTIADÈS, *Bayreuth en 1930*, article du 15 septembre 1930 dans la *Revue de Paris* ; *Vincent d'Indy*, article dans la *Revue de Paris*, 1932 ; *Maurice Ravel*, article du 1er mars 1938 dans la *Revue de Paris* etc.) ami et cousin d'Anna de Noailles. Il rédigea l'*Avertissement des Derniers vers et Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1934 et rassemblera les « Amis d'Anna de Noailles » sous la présidence d'Henri de Régner (1864-1936) puis de Paul Valéry (1871-1945).

et de l'estime réciproque liant des deux poètes dans leur maturité. Photiadès joue l'Hermès-messager, emportant une lettre d'Anna datée du 30 avril et destinée à son hôte :

Illustre et magnifique ami,

Du fond de toutes les douleurs qui composent désormais la vie, je me tourne, moi aussi, vers l'unique soleil dont nos cœurs reçoivent encore l'éclatante lumière. Il n'est aucun être pour qui votre œuvre immense écrite ou dessinée sur le monde ne soit une surhumaine image qui suscite l'adoration, -le seul sentiment qui console.

Je prie mon cousin Constantin Photiadès de vous apporter, en même temps que sa dévotion qu'il est impatient de vous exprimer -d'exprimer à tous vos autels, celui du poète, celui du chef et du soldat- mon constant souvenir ébloui, reconnaissant et l'hymne qui montait sans cesse, jusqu'à sa mort, du cœur de Barrès vers vous. Votre gloire le comblait d'enthousiasme et de cette satisfaction sublime que la perfection cause aux êtres de génie. Ce sera pour moi un moment heureux que celui où mon cousin Photiadès me dira : « Je l'ai vu, je l'ai entendu... ». Ainsi le veut l'honneur du monde que vous représentez.

Votre amie si proche

Anna de Noailles<sup>1886</sup>

Il est évident que ce panégyrique n'apporte, si ce n'est l'évocation de Barrès (1862-1923) écrivain et homme politique français, amant tumultueux d'Anna disparu six ans plus tôt, rien de précis quant aux œuvres ou aux échanges littéraires possibles. Plus proche de la lettre de recommandation mondaine, l'on y pressent malgré tout le témoignage d'une lassitude et sans doute d'une nostalgie de ce que l'on n'appelait pas encore la Belle Époque.

D'Annunzio, touché par l'hommage de la poétesse : « Anna de Noailles et Marie de Régnier seraient émues, sans doute, si elles pouvaient deviner le battement de mon très jeune cœur à la lecture de leurs lettres inattendues. Il y a des souvenirs qui tourbillonnent, autour d'un poète *memoriosus*, comme les feuilles de la Sibylle. »<sup>1887</sup>, dont il n'avait pas eu de nouvelles depuis près de six ans *n'évoqua pas seulement Anna de Noailles, mais il montra à son hôte qu'il*

---

<sup>1886</sup> Guy TOSI, « Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio », Quaderni Dannunziani, fascicolo XII-XIII, 1958, p.7.

<sup>1887</sup> Constantin PHOTIADÈS, *Gabriele d'Annunzio au Victorial*, in *La Revue des Deux Mondes*, 1<sup>er</sup> avril 1938, p.611.

*savait par cœur des vers de la Comtesse.* <sup>1888</sup> Suivit une lettre rédigée en français (nous avons vu que le poète-soldat, fuyant en 1910 ses créanciers italiens à Paris puis à Arcachon, écrit parfois directement en français ; ainsi du célèbre mystère *composé en rythme français*, le *Martyre de Saint-Sébastien*<sup>1889</sup>, mis en musique par Claude Debussy et dédié à ce même Maurice Barrès qu'évoquait Anna dans sa lettre)

Semper Adamas<sup>1890</sup>

Prima Squadriglia

Il Comandante<sup>1891</sup>

Divine Amie, grande sœur castaldienne<sup>1892</sup>, douce et redoutable Anna, je viens d'accueillir dans mon ermitage païen, dans ma mosquée chrétienne, votre messager : Constantin Photiadès. Votre poésie m'a fait de hauts dons. Vous avez aussi fortifié mon âme en m'apprenant à considérer comme deux ennemis mal séduisants le trop enguirlandé Printemps, le trop bel Été.

Aujourd'hui je vous dois ces lumineuses heures latines – d'Occident, d'Orient - ; et la volupté de parler de Vous à un frère que la beauté d'une parole soudaine fait pâlir.

Je vous écris à l'aube du 24 mai : 1915-1929<sup>1893</sup>. Maurice Barrès est là, debout. Avec sa noble nonchalance qui cache son ardeur tyrannique, il s'appuie à la vaste hélice de mon avion habitée toujours par un esprit du ciel hostile<sup>1894</sup>.

---

<sup>1888</sup> Guy TOSI, « Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio », *Quaderni Dannunziani*, fascicolo XII-XIII, 1958, p.8.

<sup>1889</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, Claude DEBUSSY, *Le martyre de Saint Sébastien*, mystère composé en rythme français par Gabriele d'Annunzio et joué à Paris sur la scène du Châtelet le XXII Mai MCMXI avec la musique de Claude DEBUSSY, Calmann-Lévy, Paris, 1911.

<sup>1890</sup> Du latin « *semper adamas gladius* » : toujours une épée de diamant. Il s'agit d'un des nombreux *motti di guerra* (mots d'ordre guerriers) de d'Annunzio, destiné au premier escadron de la marine italienne durant la Première Guerre mondiale.

<sup>1891</sup> Premier escadron, Le Commandant.

<sup>1892</sup> Peut-être du latin *Castalia, ae*, f. Castalie (fontaine de Béotie consacrée aux Muses). *Dictionnaire Gaffiot Latin-Français*, Hachette, Paris, 1936.

<sup>1893</sup> Le 24 mai 1915 est la date de l'entrée en guerre de l'Italie dans la Première Guerre mondiale. D'Annunzio, belliqueux, souligne ce quatorzième anniversaire.

<sup>1894</sup> « Maurice Barrès alla voir d'Annunzio alors convalescent à Venise en mai 1916 et il n'est pas impossible qu'il ait visité au Lido -fût-ce sans lui- l'escadrille que commandait le poète. Signalons toutefois que dans le récit que

Constantin pourra peut-être vous dire la qualité de mon émotion à la lecture de votre lettre inattendue. Mes lèvres étaient sur vos mains. Elles y sont, pour prendre « toutes les douleurs qui composent désormais la vie ».

Constantin va peut-être vous parler de ma tristesse, qui est armée. Je viens vous aider à armer la vôtre. Je serai votre écuyer, votre varlet<sup>1895</sup>.

Je vous envoie un ivoire qui porte ma devise : *ardisco non ordisco*<sup>1896</sup> (hardir, ourdir) : œuvre modeste de Maestro Paragon Coppella orfèvre du Victorial.

Je vous admire et je vous aime. Je suis, devant vous, en reconnaissance et en espérance.

Au revoir,

Gabriele d'Annunzio

24 Mai 1929

La réponse de Gabriele, érudite, est frémissante encore de ses exploits guerriers, qui avaient pourtant pris fin le 18 janvier 1921 lors du départ définitif de Fiume, état libre utopiste de cinquante jours (que nous avons traité dans la IIIe partie, *La Guerre en abyme*). Le *Commandant* ne semble pas se résoudre à son exil doré du Vittoriale, sa dernière et fastueuse demeure du lac de Garde. Contrairement à la lettre vague et louangeuse d'Anna, Gabriele, précis, évoque les vers des *Éblouissements*, riches en poèmes sur *l'éclosion* du printemps ou *les tourments*<sup>1897</sup> de l'été

– Ah ! pour que ta splendeur à mon regard se voile,  
Printemps de lin et d'or, de perles et de toile,  
(... ) Pour n'être pas, dans l'ombre où ta langueur se porte  
Une nymphe mourante, une naïade morte,

---

Barrès a laissé de ce voyage de guerre (Dix jours en Italie, Paris, 1916) il n'y a rien qui justifie matériellement l'allusion de d'Annunzio : l'image de Barrès appuyé à l'hélice de son avion paraît donc être purement symbolique » note Guy TOSI dans les XIIème et XIIIème fascicules des *Quaderni Dannunziani*, 1958.

<sup>1895</sup> Varlet, n.m. (même mot que *valet*). Page au Moyen-âge. Dictionnaire Quillet, Paris, 1956.

<sup>1896</sup> Un des *motti* (mots d'ordre) d'annunziens de Fiume datant de mai 1919. « Je hardis, je n'ourdis pas » ou « j'ose plutôt que d'intriguer ».

<sup>1897</sup> Anna de NOAILLES, « *Les tourments de l'été* », in *Les Éblouissements*, Calmann-Lévy, Paris, 1907, p.67.

(...) Pour fuir le piège ardent que tu voudras me tendre,  
Je vais faire le vœu, par ce matin trop tendre,  
De ne te regarder qu'au travers de mes doigts  
A demi clos ainsi que des volets étroits...<sup>1898</sup>

Ou encore la torpeur claustrale de l'été

Où le cœur ne sait plus ce qu'il veut, ce qu'il doit,  
Où l'on ne peut tenir son âme entre ses doigts,  
Pas plus que l'ombre étroite, en sa faible fumée,  
Ne peut garder l'Aurore amoureuse enfermée...

(...) Près du divan, où l'air est tiède et replié,  
La fleur que l'on a prise au beau magnolier,  
Avec un fort parfum de pomme et de verveine  
Épuise lentement le sucre de ses veines.

Hélas ! pourrez-vous bien durer pour nous toujours,  
Parfaits enchantements des étés doux et lourds,  
Supplice du bonheur et des extases lentes,  
Supplice d'être inerte et chaud comme des plantes,<sup>1899</sup>

Quand il ne détourne pas l'idée de la « blanche mosquée » panthéiste d'Anna :

– O bleu soleil épars que tout l'espace incline,  
– Entre, glisse, bondis, coule sans discipline  
Dans mes bras entr'ouverts comme un temple, descends  
Sur mes genoux baignés de lotus et d'encens,  
Dans mon âme éblouie, odorante, laquée...

---

<sup>1898</sup> Anna de NOAILLES, « *Voici l'éclosion du printemps* », in *Les Éblouissements*, Calmann-Lévy, Paris, 1907, p.63-64.

<sup>1899</sup> Anna de NOAILLES, « *Torpeur d'été* », in *Les Éblouissements*, Calmann-Lévy, Paris, 1907, p.117-118.

Entre, mon cher soleil, dans ta blanche mosquée !<sup>1900</sup>

Pour évoquer, dans la lettre sus-citée son « *ermitage païen* », sa « *mosquée chrétienne* » de Gardone Riviera.

D'Annunzio, enfin, convoque les mânes de Maurice Barrès appuyé à la vaste hélice de son avion pour retisser le lien affectif, qui à travers lui, le liait à Anna et l'assure de leur tristesse partagée mais à combattre, comme dans un dernier assaut contre la modernité de l'après-guerre. Il est visible que leurs âmes partagent désillusions et une *période de repli et d'isolement croissant*(1922-1938)<sup>1901</sup> face à la chute d'un monde que Proust a si bien analysé dans *La recherche du temps perdu*<sup>1902</sup>. Anna de Noailles répondra à cette lettre de d'Annunzio le vendredi 17 juin 1929 :

Sublime et consolant ami,

Depuis que votre grande pensée s'est installée auprès de moi, m'environne et m'envahit, j'admets la vie (et de préférence la mort) par le miracle de votre présence retrouvée, de votre activité, de votre lumière, de votre jeunesse éternelle – o vernalis rosula<sup>1903</sup> !-

Je sais du fond de ma tristesse et du milieu du désert d'où rien de suffisant ne monte vers mon triste rocher, abrupt, aigu, quel secours c'est de vous lire, de songer à vous puissamment, de se réfugier sous l'auguste aile fraternelle, - mais la grande nécessité est de se voir. Constantin me dit que Gardone abat sur les voyageurs, sur les pèlerins, à partir du mois de Juillet, un accablant été. A-t-il raison ? – Il vous aura cité ma parole sur la défense faite aux rois de France !

Et je songe à cette France que vous aimez, qui est votre épouse fière et reconnaissante, qui vous attend, qui serait éblouie de votre présence !

Viendrez-vous vraiment, voir les assoiffés de grandeur que nous sommes, nous apprendre tout ce qui est nouveau en vous et sur la plus haute cime et nous apprendre à

---

<sup>1900</sup> Anna de NOAILLES, « *Journée orientale* », in *Les Éblouissements*, Calmann-Lévy, Paris, 1907, p.114.

<sup>1901</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018, p.674.

<sup>1902</sup> Marcel PROUST, *À la recherche du temps perdu*, Gallimard, Paris, 1913-1927.

<sup>1903</sup> L'antienne « *O vernalis rosula* » (O rose du printemps) est un chant catholique dédié à la Vierge Marie, composé par le prédicateur Enrico SUSO (1295-1366).

nouveau ce qui s'est effacé en deux ans par les malheurs, la fatigue, les feux diminués et la contemplation de l'éphémère d'un univers pesant, sournois et qui n'est pas éternel !<sup>1904</sup>

Cette fois-ci Anna, certainement touchée par la précision de l'hommage d'annunzian, fait écho à la *Contemplazione della morte*<sup>1905</sup> (la Contemplation de la mort) de d'Annunzio, parue en 1912. Du *fond de (sa) tristesse et du milieu du désert d'où rien n'est suffisant*, Anna de Noailles admet de préférence la mort en paraphrasant le *De Profundis* biblique : *Du fond de l'abîme je crie vers vous, Seigneur, Seigneur écoutez ma voix* . Comme le *mon âme attend, confiante en votre parole* du psaume 129 semble trouver son écho dans le *cette France que vous aimez, (...) qui vous attend* de la lettre. La citation latine de l'antienne *O vernalis rosula* ( O rose du printemps ) étend encore une sorte de voile religieux sur la supplique noaillienne.

D'Annunzio lui avait recommandé *d'armer* sa tristesse ; sans doute ce projet de voyage au Vittoriale degli italiani ou de retrouvailles parisiennes inaugure-t-il un dernier sursaut volontaire de l'auteur de *L'Honneur de souffrir*<sup>1906</sup> ? Tentant de se raccrocher au monde des vivants à l'aide du plus lyrique des survivants, Anna étend un cri dans ce qui sera son ultime communication, sa dernière lettre au *sublime et consolant ami*.

## **b) Les testaments littéraires**

*b-1 Le livre de ma vie, 1932 et Exactitudes, 1930 d'Anna de Noailles.*

Le début des années 1930 correspond dans l'œuvre des deux poètes à la rédaction de mémoires intimes en forme de testament poétique. Les 34 proses poétiques d'*Exactitude*<sup>1907</sup> donnent lieu à une *Querelle d'un titre* avec l'éditeur, Bernard Grasset, *soucieux*. Anna se justifie donc :

Sa longue concision vous semblait devoir gêner le lecteur dès la couverture du volume, où il repose, bref et allongé, rendant le son d'une épigramme funéraire taillée dans la pierre blanche. C'est en effet un mot triste, défini, qui ne fait pas de concessions ;

---

<sup>1904</sup> Guy TOSI, « Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio », Quaderni Dannunziani, fascicolo XII-XIII, 1958, p.9.

<sup>1905</sup> Gabriel d'ANNUNZIO, *La Contemplazione della morte*, Fratelli Treves, Milano, 1912,

<sup>1906</sup> Anna de NOAILLES, *L'honneur de souffrir*, Grasset, Paris, 1927.

<sup>1907</sup> Anna de NOAILLES, *Exactitudes*, Grasset, Paris, 1930.

où telle consonne a le net équilibre des rigoureuses clepsydres, telles autres l'élancement de l'if et du cyprès. J'ai pris la défense de ce vocable parce qu'il ressemble à la sérénité ou à la joie, -si l'on admet que, dans le désastre de la vie, l'essai de la vérité enivre.<sup>1908</sup>

Nous avons vu que l'*Honneur de souffrir* (1927) répondait à une nouvelle manière d'écrire inaugurée par la mue de l'écriture du *Poème de l'Amour* (1924). C'est de cette forme concise, décharnée au regard des précédents recueils d'Anna, que l'éditeur se méfie. Les proses poétiques formant *Exactitudes* sont écrites de 1905 à 1925<sup>1909</sup> dans la première manière noaillienne et évoquent l'*Italie* (pp.13 à 43), l'*Amour*<sup>1910</sup>(pp.47 à 71), l'*Espagne*<sup>1911</sup> (pp.83 à 99), l'*Orient*<sup>1912</sup> (pp.105 à 132) et les *Jardins de la Poésie*<sup>1913</sup> (pp.139 à 166).

Elles s'opposent et s'achèvent : « Le récit qui ouvre ce volume et celui qui le termine, ont été composé récemment. Sans doute veulent-ils enserrer d'une vérité plus immédiate, d'un accent plus neuf, plus rapide, plus déçu, les saisons bouillonnantes que contient le recueil *Exactitudes* »<sup>1914</sup> par des *Méditations sur la mort* et sur les *Expériences*, comprenant dans la page 226, dernière de l'ouvrage, une *Prière*<sup>1915</sup> en forme de testament (dont Anna, nous l'avons vu, parsème ses ouvrages) :

Si un jour, aux derniers instants de ma vie, je dois expier les péchés de la magnifique jeunesse, son outrecuidance radieuse, ses rires ouverts, son ingénue

---

<sup>1908</sup> Anna de NOAILLES, *Exactitudes*, Grasset, Paris, 1930, pp. XII-XIII.

<sup>1909</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles une amie de la Princesse de Polignac*, Klincksiek, Paris, 1987, p.377.

<sup>1910</sup> « *Destinée* », p.67, cinquième prose de l' *Amour* est ainsi extraite du roman inachevé *Octave* dont les ébauches datent de 1907 selon Marie-Lise ALLARD, in *Anna de Noailles, entre prose et poésie*, L'Harmattan, Paris, 2018, p.197.

<sup>1911</sup> « *Espagne* », première prose d'*Espagne*, est extraite de *De la rive d'Europe à la rive d'Asie*, Dorbon-Aîné, Paris, 1913.

<sup>1912</sup>« Les nuits de Turquie », « Les petites filles grecques », la « Méditation devant la dépouille de Thaïs » et« Le Bouddha », formant les proses de l'Orient sont extraites de *De la rive d'Europe à la rive d'Asie*, Dorbon-Aîné, Paris, 1913.

<sup>1913</sup> « *L'automne en Savoie* » et « *Ce que j'appellerais le Ciel* », troisième et quatrième proses des *Jardins de la Poésie* sont extraites de *Passions et Vanités*, La Cité des Livres, Paris, 1926.

<sup>1914</sup> *Exactitudes*, p.XIX.

<sup>1915</sup> « *Stèle* », « *Orgueil* » et « *Prière* » furent publiées dans la *Revue de Paris* du 1<sup>er</sup> mai 1930, leur ton noir et désespéré appartient donc à la nouvelle manière noaillienne.

malveillance, sa démarche de despote, ses décisions sans scrupule, ses obstinations et ses dédains (...) veuillez, ô Destin, opposer à ces images d'un crime ravissant toutes les détresses de votre créature ! (...) Considérez dans son martyr spirituel cet être qui gît les yeux clos, disloqué comme la victime d'un accident brutal (...) Dénombrer les coups de couteau de la hideuse déception dans l'imagination humaine acharnée au plaisir (...) Auscultez ce désert songeur où alternent le râle et le silence. (...) et recevez, ô Monde, ce poids de rêve piétiné dans le paradis sans conscience de votre vaine éternité !<sup>1916</sup>

Cependant Anna, insoucieuse de leurs exactitudes, ne datera pas les proses<sup>1917</sup> et mêlera, ainsi que la mémoire partage les souvenirs<sup>1918</sup>, les sentiments autrefois exaltés et l'amer présent ne jurant que par la tombe – le livre est ainsi dédié à sa sœur disparue, Hélène de Caraman-Chimay, *la part de moi-même que j'aimais et amie de mes amis* et porte en épigraphe cette tonalité mineure de Renan : *Il se pourrait que la vérité fût triste.*

Nous retiendrons particulièrement pour notre étude la partie consacrée à l'Italie, souvenir vivace des voyages entrepris en 1904 (Venise) et en 1908 (Lacs de Côme et de Garde – où vivra d'Annunzio–, Venise, Rome, Naples le 4 mai, Palerme et la Sicile, Florence<sup>1919</sup>). Anna y regorge d'érudition qui n'est pas sans rappeler le d'Annunzio citateur et féru d'antiquité que nous connaissons :

Il semblait qu'on y eût vu passer la Muse espiègle, la rapide et turbulente Erato qui fait pleuvoir de son tambourin renversé des floraisons abondantes, ou que l'orgie antique eût guidé les jeunes Romains vers la maison de Thargélie-la-Voluptueuse.<sup>1920</sup>

Ou dans *Minerve*

---

<sup>1916</sup> Anna de NOAILLES, *Exactitudes*, Grasset, Paris, 1930, pp. 226-227.

<sup>1917</sup> « Les morceaux réunis dans ce recueil ont été composés à des heures différentes de la vie, parfois très éloignés les uns des autres ; (...) Je n'ai donc pas tenté de situer dans le moment de leur éclosion ces poèmes en prose. » *Exactitudes*, p.XVI.

<sup>1918</sup> « Cette déception, cette tristesse que la vie impose contredit-elle vraiment les chants de jadis, moins dénués d'espoir et de confiance ? » *Exactitudes*, p.XIX.

<sup>1919</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles une amie de la Princesse de Polignac*, Klincksiek, Paris, 1987, p.234.

<sup>1920</sup> *Exactitudes*, p.18.

Vierge des batailles, qui nouez à votre forte ceinture le malicieux serpent (...) Vous qui avez quitté la noble Hellade aux ceintures de violette sur un vaisseau de cèdre aux rames odorantes, pour aborder au mont Saint-Sabin.<sup>1921</sup>

Avec toutefois un goût pour les rapprochements botaniques inattendus :

Sur un treillage, une ceinture de capucines rousses qui frémit secrètement évoque la peau de faon que portaient les Ménades.<sup>1922</sup>

Dans la *Semaine littéraire* du 21 septembre 1930<sup>1923</sup>, André Billy (1882-1971), romancier et critique conclut son article sur *Exactitudes* par un rapprochement thématique avec de nombreux auteurs dont Gabriele d'Annunzio, pour les exacts contemporains : « L'amour et la mort, grands thèmes qu'après classiques et romantiques, après Ronsard, Malherbe, Chateaubriand, Hugo, Barrès, d'Annunzio, la comtesse de Noailles développe magnifiquement dans ces pages complaisamment descriptives. » Sans doute Billy pense-t-il toujours à d'Annunzio lorsqu'il ajoute « Si ce que j'en ai dit a fait croire que je suis insensible à tant de beautés, j'ai eu tort. J'estime seulement qu'il y a chez Mme de Noailles un abus criant de la rhétorique et que ce défaut va en s'aggravant jusqu'à en être parfois insupportable. »

Billy accuse ainsi les convulsions d'un néo-romantisme bavard, ne correspondant plus aux nouvelles lignes claires de cette nouvelle littérature de l'entre-deux guerres. C'est un coup de grâce pour Anna de Noailles, qui entendait renouer avec un public interloqué par la ligne abstraite de ces nouveaux recueils (*Le Poème de l'Amour*, 1924, *L'Honneur de souffrir*, 1927) en piochant dans des proses plus anciennes. Ne séduisant ni par la nouveauté poétique ni par la prose poétique, le poète se tourne vers un *Choix de Poésies* publié chez Fasquelle en 1930 puis vers les *Derniers vers* de 1933, consciente des derniers feux de son emprise lyrique.

Anna, décidée à écrire ses mémoires -hélas suspendues à son adolescence- envoie à Colette, début juin 1932, une lettre encartée dans un exemplaire du *Livre de ma vie*<sup>1924</sup> :

---

<sup>1921</sup> *Exactitudes*, p.22.

<sup>1922</sup> *Exactitudes*, p.32.

<sup>1923</sup> Journal La Femme de France.

<sup>1924</sup> COLETTE, *Lettres à ses pairs*, Flammarion, Paris, 1973, p.99.

Du fond d'une longue et hideuse demi-mort (...) – du fond de cet enfer j'ai vu tous les médecins emporter les éditions de luxe. Je n'ai plus rien car Hachette me promet mais ne retrouve nul luxe. Aussi surmontant ma confusion je vous envoie ce pauvre livre.

Dont l'envoi appuie encore sur sa détresse physique

À Colette, — ce livre sur mauvais papier, parce que les malades ne croient plus à l'apparence, mais où je lui offre, (jamais achevé en mon cœur) mon hymne à Elle.

Le 30 avril 1933 Anna de Noailles mourait. Gabriele d'Annunzio lui envoya une gerbe depuis l'Italie (voir André Germain).

D'Annunzio lui survivra cinq ans, *cinq années attristées moins par la perspective de la mort que par l'horreur de la vieillesse*.<sup>1925</sup> Il est hors de doute que l'amitié et l'estime profonde qui lièrent ces deux grands lyriques de leur vivant se perpétuèrent par-delà la mort de la poétesse. La grande bibliothèque du Vittoriale ne contenait-elle pas la plupart des ouvrages d'Anna de Noailles, qui se retrouvaient jusque dans la chambre du *mage* italien ? Aussi, Guy Tosi nous livre à la fin de son article « Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio », issu des Quaderni Dannunziani, un détail qui revêt toute son importance dans notre étude<sup>1926</sup> :

Peu de temps après la disparition de d'Annunzio, il nous a été donné de feuilleter dans une petite bibliothèque attenante à sa chambre à coucher, parmi les livres qu'il faisait périodiquement renouveler en prévision de ses insomnies et de ses lectures nocturnes, le roman d'Anna de Noailles que nous avons mentionné au début de cet article, *La Domination*. D'Annunzio selon son habitude y avait marqué d'un trait de crayon quelques passages. Retenons celui-ci qui reflète bien son état d'âme des dernières années :

« Mais moi, je sais maintenant le sens des mots profonds, je sais ce que veut dire le passé, le déclin et la fin, ce que veut dire l'ombre froide ; je sais les instants de la vie,

---

<sup>1925</sup> Guy TOSI, « Anna de Noailles » et Gabriele d'Annunzio », Quaderni Dannunziani XII-XIII, 1958, p.9.

<sup>1926</sup> On se souvient qu'en 1913 il avait déjà près de lui « *le livre d'Anna de Noailles gonflé d'herbes et de fleurs* » qui lui semblait chaque jour plus beau. » Sans doute les *Vivants et les Morts*, Calmann-Lévy, Paris, 1913, comme le suggère Marie SCHEIKÉVITCH, *Souvenirs d'un temps perdu*, Plon, Paris, 1935, p.202.

où, fatigué, s'asseyant entre son destin et la mort, également dégoûté, l'homme avec stupeur, contemple son âme inerte et noire<sup>1927</sup>... »<sup>1928</sup>

*b-2 Il libro segreto di Gabriele d'Annunzio, 1935*

*Les Cent et cent et cent et cent pages du Livre secret de Gabriele d'Annunzio tenté de mourir.* Testament lyrique et résumé des quatre milles pages d'un manuscrit fleuve.

« Toute la beauté cachée du monde converge dans l'art de la parole »<sup>1929</sup> semble faire écho au vers d'Anna de Noailles dans *l'Honneur de souffrir* : « j'ai bien servi le dieu sacré de la parole »<sup>1930</sup>. Si Gabriele d'Annunzio confiera à ses amis, en guise de dernier repentir : « Je brûlerais volontiers une vingtaine de mes livres, tous mes romans du début, par exemple »<sup>1931</sup>, Anna, moins sévère, dans une lettre de 1931 à l'illustrateur Daragnès évoque le *Cœur innombrable* de 1901 avec une lucidité clémente : « une gaucherie agréable, je le crois, par son intrépide souhait de précision ; et parfois aussi une habileté qui n'est pas sans ruse. » Elle se souvient d'un « livre ingénu » et le compare au jardin de Daragnès où « tout est naïf, mais soumis à des lois gracieuses, comme l'est le métier de poésie », le justifie par des poèmes « commencé à écrire à partir de quinze ans »<sup>1932</sup>. Curieux avis de la maturité en ce qui concerne son chef d'œuvre, ce livre-emblème qui demeure encore le plus frais de ces recueils et le plus apprécié de la critique. De même lorsqu'en 1929 seront publiés les *Poèmes d'enfance*, sa préface prévient le lecteur de *l'ingrate pudeur de l'expérience et du discernement* qui écarta les *chants touffus, sonores, qui (lui) font détourner les yeux*. Les 9 poèmes qu'elle *se résou(t) à abandonner aux lecteurs* ces *poèmes maladroits, qu' (elle) relit sans satisfaction comme sans confusion*<sup>1933</sup> paraissent plutôt un prétexte à leur préface de 46 pages, occupant la moitié de l'ouvrage ; une préface sur les mécanismes de création lyrique, sur son entrée en poésie, sur la délicatesse de ces retrouvailles avec les premiers souffles poétiques de son enfance. Elle autorise, en somme, la publication de

---

<sup>1927</sup> Anna de NOAILLES, *La Domination*, Calmann-Lévy, Paris, 1905, pp.260-261. Le héros, Antoine Arnault s'adresse à Elisabeth, sa belle-sœur ; ils périront d'un amour impossible.

<sup>1928</sup> Guy TOSI, « Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio », *Quaderni Dannunziani XII-XIII*, 1958, pp.9-10.

<sup>1929</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Le Livre secret (Dal libro secreto, 1935)*, Bourgois, Paris, 1993, p.114.

<sup>1930</sup> Anna de NOAILLES, *L'Honneur de souffrir*, Grasset, Paris, 1927, p.141.

<sup>1931</sup> Marcel BOULENGER, *Chez Gabriele d'Annunzio*, La Renaissance du livre, Paris, 1921, p.205.

<sup>1932</sup> Anna de NOAILLES, *Le Cœur innombrable*, avec des pastels de l'auteur gravés sur bois par Daragnès, Librairie des Champs-Élysées, Paris, 1931.

<sup>1933</sup> Anna de Noailles, *Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1929, pp.33-34.

ces 9 poèmes car ils *contiennent du moins, dans leur hésitation, quelques bourgeons des calices futurs*. L'année suivant sa disparition reliera ces bourgeons à la floraison de ses derniers vers, dans un ultime ouvrage, posthume, aux éditions Grasset<sup>1934</sup>.

### c) La rapide désaffection des deux poètes au cours du XX<sup>e</sup> siècle.

Lors de la visite de Constantin Photiadès au Victorial, un poignante mélancolie et comme une prémonition de la chute des poètes nationaux avait conduit d'Annunzio à se confier au messenger d'Anna ; la lettre de cette dernière « dégageait (...) une tristesse mortelle. Il en paraît confondu. Sans nouvelles de ses amis depuis huit ans, il ignorait la plupart des malheurs qui l'ont, coup sur coup, meurtrie et terrassée »<sup>1935</sup>. Il s'agit à la fois des deuils, des événements personnels mais aussi, en filigrane, du désintérêt grandissant de la presse et d'un lectorat désabusé par son changement de style. Ce tournant amorce une prochaine désaffection, progressive pour le poète-personnalité, précédée d'une désaffectation brutale de son œuvre, au lendemain de sa disparition, le 30 avril 1933. Car il faut ici distinguer l'aura populaire d'une Muse française, qui aura tendance tant bien que mal à lui survivre, d'une œuvre totalement abandonnée et non réimprimée jusqu'à l'action phare du Cercle Anna de Noailles, recréé en 2008.

Martin du Gard, présent aux discours d'hommage pour les aviateurs Costes et Bellonte venant de traverser l'Atlantique – prononcés le 26 octobre 1930 sur la place de l'Hôtel de ville de Paris- témoigne de ce détachement générationnel, de cette désaffection déjà avouée du vivant de la poétesse nationale ; Anna s'apprête à déclamer un discours lyrique entrelacé de vers et orné d'un lyrisme déjà anachronique :

Mais s'avance la comtesse de Noailles sur ses tout petits pieds, qui se met à chanter les héros ; trop d'aurores, trop d'étoiles. Elle n'y est pas, elle y est trop, elle n'y est plus, la foule perd patience, sans respect. On ne peut plus l'entendre, on l'emboîte. <sup>1936</sup>

Ce chahut discourtois, cet irrespect de la foule qui la portait autrefois aux nues, ces moqueries inquiètent profondément Anna, *rentrée furieuse rue Scheffer*, et certainement blessée.

Aussi le 22 ou 23 mai 1929, conscient du danger qui menaçait à leurs portes, Gabriele d'Annunzio avait-il déjà proposé à celle qu'il surnomme « la grande Anna », une correspondance

---

<sup>1934</sup> Anna de Noailles, *Derniers vers et Poèmes d'enfance*, Grasset, Paris, 1934.

<sup>1935</sup> Constantin PHOTIADÈS, *Gabriele d'Annunzio au Victorial*, op. cit. , p.625.

<sup>1936</sup> Roger MARTIN DU GARD, *Les Mémorables II*, Flammarion, Paris, 1960, p.412.

*talismanique* ou, mieux encore, une retraite au Vittoriale, une sorte d'échappée au temps et la tristesse, une entrée dans une forteresse intérieure, consolatoire, loin de tout et de tous où leurs œuvres pourraient, à l'abri des murailles, continuer de s'écrire :

- Que faire ? s'écrie-t-il douloureusement. Nous ne devons pas l'abandonner à son chagrin, je m'y refuse. Il est trop tôt pour qu'elle se laisse glacer par le vent exécration de la mort. Certes, je lui répondrai sur-le-champ. Et très fréquemment, si ses médecins l'autorisent, elle recevra de mes lettres. Beaucoup d'occultistes ont prétendu que mon écriture chassait la mélancolie, qu'elle était talismanique. Et je lui enverrai aussi, puisqu'il s'agit d'une femme, ces bijoux modestes et singuliers que des orfèvres très habiles composent ici sur mes dessins : des bracelets, des colliers, des bagues... Mais pourquoi ne viendrait-elle pas se reposer quelque temps au Vittoriale ? Un tel changement d'air la ranimerait, sans aucun doute. Pour une malade aussi nerveuse, toujours harcelée par l'insomnie, quelle tranquillité salutaire, providentielle, que celle de mes jardins ! Le silence dont elle est avide, la paix qu'elle n'aura jamais rue Scheffer, je les lui offre ici de grand cœur, avec un empressement respectueux. Au Vittoriale, elle ne sera pas obligée de faire garnir de liège ses plafonds et ses murs. Tout le monde serait ici à ses pieds. Et pour le vieux borgne du Vittoriale, il ne la dérangera guère, puisqu'il s'enferme dans son cabinet de travail, j'allais dire dans son « usine », pour des semaines entières. Allons, donnez-lui au moins cette assurance...<sup>1937</sup>

Hélas, cette retraite spirituelle et salvatrice n'aura pas lieu. La grande distinction offerte par le gouvernement en 1931 – cette fameuse Croix de commandeur de la Légion d'Honneur, inédite pour une femme – les différents honneurs nationaux lors de son décès, en 1933, abondamment relayés par la presse, ne parviendront pas à sauver une œuvre dont les éditeurs vont rapidement se désintéresser ; le fameux purgatoire attendu et redouté par les auteurs, étayé par les attaques et autre volte-face critiques de ceux qui autrefois l'encensaient, ne va pas tarder à étendre son voile d'oubli. Il en sera de même pour son confrère italien qui, selon son plus récent biographe, Maurizio Serra, fut « trop souvent célébré de son vivant pour de mauvaises raisons, d'Annunzio est honni depuis sa disparition, il y a exactement quatre-vingts ans, et jusqu'à nos jours, pour des raisons qui semblent encore plus mauvaises. Un critique facétieux affirmait récemment qu'il reste l'écrivain favori des pharmaciens, des notaires, des institutrices de province. C'est la preuve, à

---

<sup>1937</sup> Constantin PHOTIADÈS, *Gabriele d'Annunzio au Vittoriale*, op. cit. , p.625.

mes yeux, que ces honorables catégories professionnelles s'adonnent à d'excellentes lectures : j'aimerais pouvoir en dire autant de tous les critiques (...) l'écrivain a façonné le personnage, qui l'a desservi ensuite. D'où la persistance d'une fastueuse vogue pseudo-d'annunzienne chez ceux qui ne l'ont pas lu et se passeront sans complexe de le faire, repus de citations et d'anecdotes de troisième ordre »<sup>1938</sup>, constat navrant du déclin d'un poète national, unanimement lu et célébré de son vivant. Si la disparition d'un auteur, pour ainsi dire, livre la clef du devenir de son œuvre aux acteurs de sa postérité, il est indéniable que, dans le cas précis de nos auteurs, la lucidité douloureuse de leurs dernières années pouvait les éclairer quant au délaissement à venir.

Aussi Jean Cocteau, dans ses *Portraits-souvenirs*, résumait-il avec un lyrisme éloquent, les circonstances de la disparition de son intime amie, *morte très lasse, très noble, très fatiguée d'un monde qui ne correspondait plus à son rêve de grandeur*<sup>1939</sup> :

Pourquoi sa mort me fit-elle penser à la mort sublime du scorpion qui se poignarde, entouré de flammes ? Faite pour l'herbe et pour « qu'un rosier s'élançe de ses os ». Faite pour être morte, elle ne pouvait plus supporter l'incendie rouge du vieux monde et ses flammes menaçantes. Elle était lasse.<sup>1940</sup>

Et les flammes de cette *mort sublime* ne sont autres que celles allumées par les critiques acerbes d'anciens amis, devenus, avec la plus déconcertante facilité, nouveaux bourreaux. Paul Valéry, qui en 1931 l'assurait de son admirative amitié : « Chère grande amie, je ne conçois pas que l'on n'ait pas fait, pour vous, ce que l'on fit jadis pour Victor Hugo une petite loi spéciale qui vous donnât le Grand cordon sans étape » et la nommait « l'amante de la gloire »<sup>1941</sup>, récusera dans ses *Cahiers* de juin 1933 ce « Romantisme à retardement (de 1900), Barrès, Noailles, d'Annunzio, Rostand. L'un rapportant les panaches, l'autre les tombes et la mélancolie, l'autre les oripeaux et les cathèdres, l'autre la « passion » etc. Tous, le cabotinage ». Idée bientôt reprise par Philippe Jullian qui n'hésitera pas à l'embaumer en esprit, à momifier ses écrits :

---

<sup>1938</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., pp.665-666.

<sup>1939</sup> Jean COCTEAU, *Reines de la France*, Les Cahiers rouges, Grasset, 2003, p.118.

<sup>1940</sup> Jean COCTEAU, *Portraits-souvenir*, Les Cahiers rouges, Grasset, 1997, p.160.

<sup>1941</sup> Paul VALÉRY, lettre à Anna de Noailles, datée du 14 janvier 1931, in Élisabeth Higonnet-Duga, *Anna de Noailles, Cœur innombrable*, op. cit., p.431.

Pêle-mêle, Loti et Anna de Noailles, Rostand et Montesquiou, tels des mannequins d'un musée Grévin en faillite, sont balayés dans un coin des Anthologies par des écrivains qui découvrent la vitesse ou la natation, l'Amérique ou la Chine <sup>1942</sup>

Aussi André Gide, en 1949, va-t-il plus loin encore en excluant Anna, ainsi que Pierre Louÿs, de son *Anthologie de la poésie française*<sup>1943</sup>, malgré ses dons « Sur son berceau toutes les fées s'étaient penchées » et sa « grâce exquise », Gide l'accuse dans sa préface d'avoir préféré les louanges aux critiques : de là « la déplorable inconsistance de ses vers, son abandon aux plus faciles pâmoisons »<sup>1944</sup>. Il avait pourtant fait confiance au jugement critique d'Anna sur son œuvre et notamment *La symphonie pastorale* dont il lui avait confié le manuscrit, ainsi que le témoigne une lettre du 16 janvier 1919 :

Chère Madame,

Votre lettre a pu m'atteindre à l'instant même où je quittais Paris. Combien je vous suis reconnaissant de m'écrire ainsi ! C'est seulement maintenant, la voyant se refléter en vous, que je prends conscience de ma nouvelle œuvre et que s'endort en moi l'inquiétude de son imperfection. Tout ce que vous m'en dites, et d'une manière si exquise, m'emplit de joie, de confiance et de cette allégresse spirituelle qui m'invite au prochain travail. (...) L'exaltation que j'emporte du moindre entretien avec vous est si vive que j'admire qu'une seule conversation la puisse donner ; mais vous savez transmettre votre ferveur, et chacune de vos paroles, par leur intonation même, est gonflée d'une force d'irradiation singulière. J'en déguste lentement le bienfait. <sup>1945</sup>

De même cet « abandon aux plus faciles pâmoisons » ne semblait guère l'incommoder lorsqu'il la félicitait pour les pages lyriques sur le couvent des Clarisses d'Évian, parues dans la *Revue des Deux Mondes* en février 1919 et que l'on retrouvera incluses dans les *Jardins de la Poésie*, sixième partie d'*Exactitude* (1930) :

---

<sup>1942</sup> Philippe JULLIAN, *Robert de Montesquiou, un prince 1900*, Paris, Perrin, 1965, p.298-299.

<sup>1943</sup> André GIDE, *Anthologie de la poésie française*, Gallimard, Paris, 1949.

<sup>1944</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse Edmond de Polignac*, op. cit, p.425.

<sup>1945</sup> André GIDE, lettre à Anna de Noailles, datée du 16 janvier 1919 in Élisabeth HIGONNET-DUGUA, *Anna de Noailles, Cœur innombrable*, op. cit., p.327.

Chère Madame,

Je lis avec un indicible ravissement ces pages de la Revue que vous avez bien voulu me confier. Ah ! combien je vous remercie de me les avoir tendues, d'avoir peut-être pressenti l'écho qu'elles trouveraient en mon cœur. Vous m'avez appris le bonheur d'une admiration sans réserve. (...) La joie et le sanglot s'y confondent dans une sorte de transposition suprasensible, plus naturelle que la réalité. Auprès d'elles les styles les plus vantés paraissent pauvres, ternes, pesants, guindés – et l'on prend honte de son peu d'adresse, même – et surtout- pour vous louer.<sup>1946</sup>

Le sévère Jean Cassou dans un article sur la biographie de la Comtesse de Noailles par Jean Larnac<sup>1947</sup>, la rapproche de d'Annunzio dans les flammes de cet enfer littéraire :

Il y a eu ainsi, entre le symbolisme et l'avant-guerre, toute une époque incertaine, régressive et profondément faible, où tout portait à faux, où les efforts des générations précédentes furent abandonnés au profit des anciens dieux, où la bigarrure et la virtuosité cherchèrent à donner l'impression de l'énergie et de la volonté, où le pastiche prétendit parler le langage de la tradition, où des mélanges hétérogènes et des travaux de plaqué imitèrent impudemment la richesse. Mme de Noailles portait en elle un souffle naturel qui aurait pu lui permettre d'échapper à cette atmosphère empestée et de ne pas se ranger, avec Edmond Rostand, Bourdelle, Anatole France et d'Annunzio, parmi les représentants de l'un des moments les plus brillants de l'histoire universelle du mauvais goût.<sup>1948</sup>

---

<sup>1946</sup> André GIDE, lettre à Anna de Noailles, datée du 8 février 1919 in Élisabeth HIGONNET-DUGUA, *Anna de Noailles, Cœur innombrable*, op. cit., p.330.

<sup>1947</sup> Jean LARNAC, *Comtesse de Noailles, sa vie son œuvre*, éd. du Sagittaire, Paris, 1931.

<sup>1948</sup> « Le malheur de la comtesse de Noailles, c'est d'être venue dans un temps où l'état de tension imposé à la poésie française par les grands poètes d'où était issu le symbolisme s'était relâché. Sur la basse d'un instrument plus sévère, le chant de joie, d'amour et de mort, le chant farouche et langoureux que cette princesse exotique sentait gronder en elle eût pu résonner avec plus de force. Au contraire, il nous offre le spectacle décevant d'une véhémence qui se proclame et ne se manifeste pas. Le bruit ne remplace pas l'intensité. Il y a eu ainsi, entre le symbolisme et l'avant-guerre, toute une époque incertaine, régressive et profondément faible, où tout portait à faux, où les efforts des générations précédentes furent abandonnés au profit des anciens dieux, où la bigarrure et la virtuosité cherchèrent à donner l'impression de l'énergie et de la volonté, où le pastiche prétendit parler le langage de la tradition, où des mélanges hétérogènes et des travaux de plaqué imitèrent impudemment la richesse.(...) » Jean CASSOU, article Poésie dans *Les Nouvelles Littéraires* du 4 juillet 1931.

Léon Daudet avait, quant à lui, déjà effectué le rapprochement Montesquiou-Rostand-d'Annunzio dès 1920 : « À côté de lui (*Montesquiou*), *Rostand et d'Annunzio*, ses vils imitateurs en affectation et en outrecuidance, ne sont que d'inférieurs plagiaires, les pluriels de ce singulier »<sup>1949</sup> et l'on pourrait continuer sans fin ces litanies du reniement, de ce délestage des gloires passées trop encombrantes, dont la grandiloquence n'a déjà plus cours au tournant des années 1930. Anna et Gabriele ressemblent à ces riches monuments du XIX<sup>e</sup> siècle dont les époques futures voudront se débarrasser ; si l'on peut oser cette comparaison, ils seraient en architecture ce que l'ancien Palais du Trocadéro, construit en 1876 -année de naissance d'Anna- offrait d'éclectisme, d'inspirations mauresques ou néo-byzantines, compliquées de colonnades, vitraux, dômes d'ardoise aux arêtes dorées, et qui, démantelé en 1935, céda la place au Palais de Chaillot, aux lignes sobres, classiques et pures que nous connaissons aujourd'hui. Il fallait détruire les idoles passées pour construire un monde nouveau, sans plus se soucier de sauvegarder certaines parties de l'œuvre, certaines beautés que l'on eut pu conserver au nom d'une certaine justice, intemporelle. Ce procès de réhabilitation sera ouvert en 1963 par Jean Cocteau – l'année même de sa mort – au moyen d'un ouvrage au titre provocateur : *La comtesse de Noailles, Oui et Non*<sup>1950</sup>.

La mise en examen de la poétesse nécessite de longues recherches et nombreux témoignages contradictoires ainsi que le rappelle Emmanuel Berl :

On ne peut être injuste envers elle sans l'être envers toute son époque. « Belle époque » si lointaine qu'elle mobilise à présent des archéologues et qu'on exhume les caricatures de Sem comme des poteries sumériennes, c'était l'époque de Willy, de Catulle Mendès, de Guimard -mais aussi celle de Sarah Bernhardt et de Rodin. Après tout, Sarah Bernhardt jouait comme Anna de Noailles écrivait (...) son visage se transfigurait, une divinité grecque se substituait à l'actrice vieillie (...) cette femme qui n'en était plus une, mais le véhicule sacré d'on ne sait quelle force éternelle, qu'on ne se lassait pas de saluer et qu'elle saluait elle-même. (...) Dans cette zone interlope où les morts attendent leur résurrection, l'ombre d'Anna de Noailles n'est pas moins riche en chaleur et en clarté que celles des artistes plus épargnants, plus avisés.<sup>1951</sup>

---

<sup>1949</sup> Léon DAUDET, *Souvenirs*, Nouvelle librairie nationale, Paris, 1920, p.144.

<sup>1950</sup> Jean COCTEAU, *La Comtesse de Noailles, Oui et Non*, Perrin, Paris, 1963.

<sup>1951</sup> Emmanuel BERL, « Elle a scintillé sur mon adolescence... » in Jean COCTEAU, *La Comtesse de Noailles, Oui et Non*, Perrin, Paris, 1963, pp. 123-124.

Il est certain que ce dernier livre de Cocteau, émouvant témoignage de son amitié a beaucoup fait pour renouveler l'image insolée de la poétesse, dont on ne pouvait plus lire les ouvrages, définitivement épuisés. Cocteau parsème le livre-procès de poèmes (en excluant toutefois le nouveau style noaillien, décharné, du *Poème de l'Amour* paru 1924, ou de *l'Honneur de souffrir*, datant de 1927) et de proses extraites du *Visage émerveillé* (1904) ou d'*Exactitudes* (1930) tout en joignant son discours de réception à l'académie Royale de Belgique et le point de vue de quelques contemporains. Il va de soit que le tribunal littéraire fut porté à la clémence ainsi que nous l'indiquait au préalable l'épigraphe de Baudelaire :

On a dit que Madame Valmore, dont les premières poésies datent déjà de fort loin (1818), avait été de notre temps rapidement oubliée, oubliée par qui, je vous prie ? Par ceux qui, ne sentant rien, ne peuvent se souvenir de rien.<sup>1952</sup>

Le centenaire de la naissance de la poétesse, en 1976, vit ensuite fleurir quelques célébrations dont un timbre publié par la Poste à son effigie, une exposition de manuscrits à la Bibliothèque Nationale<sup>1953</sup>, la réédition de la courte biographie d'Edmée de La Rochefoucauld, sobrement intitulée *Anna de Noailles* et surtout celle du *Livre de ma Vie* (1932), toutes deux au Mercure de France ; enfin un *Choix de Poésies*, augmenté de sept poèmes des *Derniers Vers* (1933) chez Grasset, attisèrent de nombreuses conférences, articles ou émissions radio-télévisées qu'avait inauguré la verve géniale de Paul Mourousy, en 1972, sur France Culture.

Cette transitoire effervescence n'égala cependant pas les prédictions enthousiastes de Roger Martin du Gard, chartiste, archiviste paléographe et auteur à succès des *Thibault*<sup>1954</sup>, qui envisageait, dès 1927, des thèses consacrées à Anna de Noailles jusqu'au XXIeme siècle :

La comtesse de Noailles et le sentiment tragique de la vie, je vois d'ici, en l'an 2000, la soutenance en Sorbonne ; belle thèse imprimée sur les fonds de la Cinquième

---

<sup>1952</sup> Jean COCTEAU, *La Comtesse de Noailles, Oui et Non*, Perrin, Paris, 1963, p.9.

<sup>1953</sup> Signalons que la Bibliothèque Nationale avait déjà donné une grande exposition consacrée à Anna de Noailles en 1953, sous les conseils du critique Christian Murciaux, suivie par une réédition du *Cœur innombrable* chez Grasset en 1957 et d'une biographie de Louis Perche dans la collection « Poètes d'aujourd'hui » chez Seghers en 1964.

<sup>1954</sup> Roger MARTIN DU GARD, *Les Thibault*, Gallimard, Paris, 1920-1940, vaste suite romanesque grâce à laquelle l'auteur reçut le prix Nobel de littérature en 1937.

République et dédiée aux mânes d'Unamuno<sup>1955</sup>. Dans les notes, en bas des pages, on distingue des noms fameux : Antigone, Obermann, Don Quichotte, Nietzsche, Barrès, M. Caillaux<sup>1956</sup> ; l'appétit de divinité, la soif d'immortalité, l'orgueil, la contradiction pathétique, parallèles et commentaires, cinq cents pages ; Un disciple de Maritain, assez agacé, demande brusquement au candidat pourquoi Anna de Noailles n'a pas choisi d'être également Sainte Thérèse à la fin de sa vie. On lui répond que ce n'était guère possible car elle voyait presque tous les jours Painlevé<sup>1957</sup>, Émile Borel<sup>1958</sup>, Langevin<sup>1959</sup> qui n'aimaient les saintes que laïques ; un autre examinateur, qui, sans doute, a peu de goût pour la beauté physique des poètes, oppose la résignation et même l'esprit philosophique de Mme Ackermann, tout aussi athée, pourtant, que Mme de Noailles,

Et nous aussi nous avons vu la mort,  
Assise auprès d'une couche bien chère,

Aux stances de l'Honneur de souffrir qui, selon lui, font trop peu de cas de la dignité humaine. (...) Mais la cause est entendue, celle d'Anna de Noailles l'est déjà depuis près de cent ans et tout se termine dans l'allégresse par une mention « très bien ». <sup>1960</sup>

Cette vision, quoique sarcastique, délimite également une des causes de désaffection du grand public : le caractère surhumain qu'aimaient à se donner Anna de Noailles ou Gabriele d'Annunzio. Maurizio Serra évoque pour ce dernier *les valeurs auxquelles nous n'arrivons plus*

---

<sup>1955</sup> Miguel de Unamuno (1864-1936) est un poète, philosophe, essayiste et romancier espagnol. Existentialiste chrétien, il est l'auteur du « *Sentiment tragique de la vie* » (1913) auquel fait allusion Martin du Gard.

<sup>1956</sup> Joseph Caillaux (1863-1944) est un homme politique français, plusieurs fois ministre et Président du parti radical-socialiste auquel Anna de Noailles adhérait officieusement. Sa femme assassina Gaston Calmette, directeur du Figaro, le 16 mars 1914, suite à une campagne de presse violente et suspendra ainsi sa carrière politique jusqu'en 1925.

<sup>1957</sup> Paul Painlevé (1863-1933) est un mathématicien et homme politique français, appartenant au parti socialiste.

<sup>1958</sup> Émile Borel (1871-1956) est un mathématicien, académicien et homme politique français appartenant au parti radical-socialiste.

<sup>1959</sup> Paul Langevin (1872-1946) est un physicien, philosophe des sciences, appartenant aux partis de gauche, dreyfusard à l'instar d'Anna de Noailles, militant pacifiste, il adhéra au parti communiste en 1944 et présidera la Ligue des droits de l'homme de cette même année à 1946.

<sup>1960</sup> Roger MARTIN DU GARD, *Vérités du moment*, éd. de la Nouvelle Revue critique, Paris, 1927, p.50-51.

à croire avec la démesure et l'acharnement qui le possédaient<sup>1961</sup>, il en est sans doute de même pour l'appétit de divinité et la soif d'immortalité d'Anna de Noailles que Cocteau résumait par une de ses formules crépitantes : « Anna, lui dis-je, vous voulez être de votre vivant un buste, mais avec des jambes pour courir partout ! »<sup>1962</sup>

En résumé, si leur style est jugé aussi anachronique que leurs valeurs, leurs personnalités aussi grandioses que risibles, leurs aspirations nationales aussi caduques que démesurées, c'est qu'un travail de sape fut organisé dans un premier temps par des détracteurs, nombreux, puis par l'indifférence de critiques et l'abandon progressif des réimpressions, qui condamna leurs œuvres à la relative prison des bibliothèques ou de la trop coûteuse édition nationale des œuvres complètes de d'Annunzio.

---

<sup>1961</sup> Maurizio SERRA, *D'Annunzio le Magnifique*, op. cit., p.666.

<sup>1962</sup> Jean COCTEAU, *Portraits-souvenirs*, op. cit., p.161.



# CONCLUSION

Nous serait-il donné de voir une prédestination dans le parcours étincelant d'Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio ? Ont-ils été choisis par les mânes de Victor Hugo et Giosuè Carducci pour offrir, aux sœurs de la renaissance latine que furent la France et l'Italie, l'apparition brillante et fugace des deux derniers poètes nationaux de notre temps ?

Leurs trajectoires, rapides météores, semblent laisser au tournant du XIXe siècle le furtif éclat de personnalités survivant, encore un temps, aux sillages de leurs œuvres évanouies. Nous avons vu, au fil de ces pages comment se sont amorcées les promesses d'un destin exceptionnel, appuyé par une enfance privilégiée, marquée du sceau de l'esprit, par un orgueil démesuré également, qui les poussèrent à dépasser les limites de leurs œuvres et à se confronter aux batailles de leurs temps, qu'elles soient d'ordre militaire ou intellectuel, nous avons vu également dans quelle traditions millénaires leurs thèmes s'exercèrent, avec quelle passion ils défendirent l'ordre et la beauté classique, avec quelle faiblesse aussi, ils tentèrent d'imposer une mue à leur écriture pour voguer toujours plus avant dans les courants du siècle, en vain. Nous avons assisté, même si le terme peut paraître excessif, au crépuscule des dieux poétiques, derniers représentants officiels d'un monde que le premier conflit mondial devait balayer avec la plus grande violence.

Si Anna se renferme dans l'exil de la douleur – dans ce qu'elle nommait l'*Honneur de souffrir* – et Gabriele dans celui d'un Vittoriale, mausolée de grandeur passée, dès le début des années 1920, ce n'est pas seulement en raison de déconvenues personnelles, de souffrances morales ou d'une complaisance à la *lux tenebrae* : ces magnifiques intuitifs avaient senti, avaient deviné que sur le théâtre des nations ne se jouaient plus leurs rôles ; que l'idéal antique auprès duquel ils avaient tant soupiré – et pour lequel ils avaient tant œuvré – était redevenu ruines, que l'héroïsme patriotique des champs de bataille ou l'esthétisme des salons n'avaient plus cours, que les raffinements de l'amour, les convenances, les barrières sociales étaient en train de voler en éclats, leur conception même du monde de s'effilochoer dans les doigts du temps, et qu'enfin, le décor dans lequel tous ces paysages mentaux, rassurants et bien connus, reposaient, cédait sous les coups de butoir d'une modernité impatiente. Aussi leur triomphe semblerait-il, à première vue, se limiter à la Belle Époque d'un XIX<sup>e</sup> siècle retardataire.

C'est précisément l'équation de cette fin de siècle assortie de son versant tumultueux ou variable incertain de l'après-guerre qu'un auteur tel que Marcel Proust s'était efforcé de résoudre. On serait tenté de voir en Proust un prophète se libérant de son temps par le recul de l'analyse et nous le livrant, tel un parfait entomologiste de l'âme et des mœurs humaines, tandis qu'Anna de Noailles et d'Annunzio, les pieds pris dans leurs courses à la gloire, basculent, la mort venue, dans un labyrinthe d'oubli. Sans doute ont-ils trop habité leurs siècles pour s'en extraire dans leurs œuvres, et devenant significatifs, furent-ils les modèles tout à la fois rêvés et à portée de main d'autres auteurs aux œuvres visionnaires ?

Modèle, Anna de Noailles le fut pour la vicomtesse Gaspard de Réveillon dans l'inachevé *Jean Santeuil* mais aussi l'inspiratrice littéraire de quelques miroitements poétiques de la *Recherche* : il est certain qu'apercevant ainsi, sous la plume de Proust épistolier, les joyaux intacts de la poésie d'Anna de Noailles, nous découvrirons ensuite, sous la plume de Proust romancier, comment sa source se métamorphose parce qu'elle se lie à une architecture. Les voûtes et les vitraux d'église rencontrés dans maints passages des romans et poèmes de la femme écrivain, seront devenus ici une immense œuvre cathédrale.<sup>1963</sup> Cette inspiration, ne proviendrait-elle pas, après tout, d'une autre modernité, sise aux coins cachés de l'écriture, jusqu'ici recouverte par un personnage encombrant et trop facilement classé dans un coin d'anthologie, comme se plurent à l'écrire quelques critiques ?

De même, pour d'Annunzio, ne pourrait-on voir une continuité à ses raffinements esthétiques, à ces louanges de la décrépitude, à ces passions tumultueuses et contrariées dans l'avènement tardif de Giuseppe Tomasi di Lampedusa en littérature ? S'il est difficile, sinon impossible, d'en rapprocher les styles, bien que Jean-Paul Manganaro assure que l'écriture de Lampedusa a *quelque chose de baroque pour la simple raison qu'elle est démesurée dans l'étalage de ce qu'elle dit, qu'elle déborde en quelque sorte, par de très longs phrasés, la mesure habituelle de ce qu'une phrase est académiquement censée être dans sa syntaxe, dans son lexique, dans sa ponctuation, dans ses majuscules et ses minuscules*<sup>1964</sup>, du moins les thématiques et la vision idéaliste d'un passé en ruine, d'une haute société en décomposition ou en mutation

---

<sup>1963</sup> Luc FRAISSE, *La Recherche avant la Recherche : Proust commentateur d'Anna de Noailles*, publi@rum, 2, 2005.

<sup>1964</sup> Giuseppe TOMASI DI LAMPEDUSA, *Le Guépard* ( Il Gattopardo ), traduction de Jean-Paul Manganaro, Seuil, Paris, 2007, p.357.

précaire, d'un attachement aux vieux us et coutumes provinciaux<sup>1965</sup>, rappellent les préoccupations et les hauts lignages d'annunziens, empêtrés dans leurs complexités décadentes. Le *Guépard* est parsemé de citations musicales, de réceptions mondaines et de bals, d'art et de poésie – il existe même un « Canzoniere de la Maison Salina », issu d'un fragment séparé qui n'est pas sans faire écho aux vers issus des œuvres en prose et théâtrales de d'Annunzio<sup>1966</sup>, sans compter les raffinements héraldiques et autres maximes orgueilleuses communes, dernières signatures d'un monde prêt à disparaître.

Si d'Annunzio demeure enfermé dans les splendeurs d'une écriture compliquée, festonnée, précieuse, surchargée de citations latines, de tournures absconses, de sabirs archaïques et dont la relative simplification de *Nocturne* – due aux conditions même de son écriture- ou l'expérience de liberté, inédite, d'un *Livre secret* testamentaire demeurent de singulières exceptions, il est nécessaire de lui opposer une certaine modernité noaillienne<sup>1967</sup>, une indépendance revendiquée par Claude Mignot-Ogliastri :

Il est trop commode de la classer au XIXe siècle, comme fait l'Anthologie de Kanters-Nadeau (1967) : « la queue de la comète romantique », disait l'abbé Mugnier, pour qui c'était un compliment. On voit mieux aujourd'hui ce qu'elle apportait de neuf, sous sa métrique traditionnelle : elle a brisé la structure cartésienne du discours, le corset du sonnet, la gangue du vocabulaire abstrait, remplacés par la verdure des sensations et l'urgence du cri. <sup>1968</sup>

---

<sup>1965</sup> Dans sa préface au *Professeur et la Sirène*, Giorgio Bassani en précise les influences littéraires : « on songe à Gogol, à Balzac, à Flaubert, à Maupassant, maîtres indéniables de Tomasi de Lampedusa dans la peinture de ces moeurs de provinces », traduction de Louis Bonalumi, Seuil, Paris, 2002, p.11. Influences et thématiques jumelles de d'Annunzio pour les nouvelles d'*Episcopo et Cie*, traduites de l'italien par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1895.

<sup>1966</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, *Vers issus des œuvres en prose et théâtrales*, in *Tutte le Poesie*, tome III, op. cit., p.159-204.

<sup>1967</sup> Évoquée notamment en raison d'un panthéisme novateur : « De tels accents sont très nouveaux dans notre littérature. Ils différencient Madame de Noailles non seulement des naturalistes qui décrivent la nature comme une réalité étrangère, mais d'un Chateaubriand, d'un Hugo, que la nature émeut certes profondément, mais qui devant elles n'en restent pas moins, si l'on peut dire, intérieurs à eux-mêmes. » par René GILLOUIN, in *La Comtesse Mathieu de Noailles*, op. cit., p.22.

<sup>1968</sup> Claude MIGNOT-OGLIASTRI, *Anna de Noailles une amie de la Princesse de Polignac*, Klincksiek, Paris, 1987, p.387.

Il est vrai qu'Anna, bien que proche amie des représentants d'écoles symbolistes, parnassiennes ou de cercles littéraires tel que la Pléiade du XXe siècle ne fera jamais partie d'une classification tel un d'Annunzio décadent, et tire toute sa force de cette singularité :

Ne lui reprochons pas, murmure Barrès, la magnifique mutabilité de son âme !<sup>1969</sup>

Cette âme hésite en effet ; qu'elle soit hantée par les traditions irréconciliables du classicisme et du romantisme<sup>1970</sup> qu'elle oppose mais ne se décide jamais à trancher ou par la modernité qu'elle paraît suivre avec un feint enthousiasme, Anna de Noailles *guettera d'un œil attentif le changement continu, l'incessante mutatio rerum, qui nous enlève implacablement, à chaque instant ce que nous chérissons* :

Même quand je te vois dans l'air qui m'environne,  
Quand tu sembles meilleur que mon cœur ne rêva,

Quelque chose de toi sans cesse m'abandonne,  
Car rien qu'en vivant tu t'en vas !...<sup>1971</sup>

Et cette peur de la perte, s'ajoutant aux difficultés du style et des mœurs de l'écriture précédemment évoquées, confirme le caractère indécis d'une certaine partie de l'œuvre noaillienne. :

Mme de Noailles défend ses idées, puis elle revient très habilement aux idées des autres (...) « Mme de Noailles est une torpille. Elle vous jette de la poudre d'or, puis elle vous panse les yeux... »<sup>1972</sup>

---

<sup>1969</sup> Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste III*, Plon, Paris, 1937, p.141.

<sup>1970</sup> On se souviendra par exemple de ses hésitations entre la sobriété antique et le délire romantique dans la lettre de juin 1904 à Corpechot « Mais la belle noblesse classique peut-elle purifier jamais ceux qui ont été trop longtemps empoisonnés par le romantisme ? » in Lucien CORPECHOT, *Souvenir d'un journaliste III*, Plon, Paris, 1937, p.119.

<sup>1971</sup> Gérard WALCH, *Anthologie des Poètes Français contemporains*, Delagrave, Paris, 1937, p.420.

<sup>1972</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, pp.248-249, note du 28 décembre 1912.

Pourrait-on finalement opter, s'il fallait absolument la classer dans le rayon d'une bibliothèque du style, pour ce que Charles du Bousquet désignait du nom d'*Impressionnisme littéraire* ?

À examiner de près l'œuvre de Mme de Noailles, il semble bien que son originalité est justement d'avoir transposé en littérature les procédés de l'impressionnisme. D'abord cette libération du préjugé qui consistait à réserver l'interprétation de certains sentiments, à certaines scènes. Pour Mme de Noailles, dès qu'une impression est vraie, cela suffit pour elle, la vérité est absolument subjective. Si elle a ressenti un trouble profond, peu importe que la cause en soit humble ou familière (...) Mme de Noailles, aussi, ne s'arrêtant pas à cette distinction artificielle entre un lot de sujets artistiques que l'on interprète indéfiniment et les autres que l'on dédaigne, a su découvrir dans les côtés les plus actifs, les plus pratiques de la vie contemporaine, une certaine poésie et elle a osé l'exprimer. Comme Monet, elle a senti et rendu la tristesse un peu angoissante, pleine d'inconnu et de rêve de ces gares où les grands trains s'ébranlent pour des pays lointains (...) Enfin, de même que certains impressionnistes ont été amenés à modifier les procédés matériels de peinture pour rendre les visions brèves qu'ils avaient des choses, de même Mme de Noailles par sa façon caractéristique d'employer certains mots, s'est pour ainsi dire constitué une langue spéciale, à la fois souple et imagée, puisque heurtée parfois.<sup>1973</sup>

Si Anna et Gabriele sont bel et bien enfermés dans leur rôle poète national, clôt et caduque, et pour ainsi dire victimes de leurs époques, ils n'en demeurent pas moins les maillons nécessaires d'une évolution littéraire en perpétuelle ébullition. S'il servent bientôt de contre-exemple, de figures honnies d'un archilyrisme dépassé et prêtant à sourire, ils renouvelèrent à leur façon, par leur opposition flamboyante et déchue, les courants littéraires d'un XXe siècle fébrile et avide de nouveauté.

Ne serait-il profondément injuste, également, de les détacher de l'arbre généalogique des inspirations futures, ne revivent-ils pas dans les influences exercées sur des auteurs comme

---

<sup>1973</sup> Charles du BOUSQUET, *L'Impressionnisme en littérature, La Comtesse Mathieu de Noailles*, in *Tout-Liège*, 10 septembre 1905.

Colette ou Louise de Vilmorin pour Anna de Noailles et par Lampedusa ou certains films de Visconti et Fellini<sup>1974</sup> pour d'Annunzio ?

Du point de vue strictement éditorial et éducatif, on pourrait dire que le début du XXI<sup>e</sup> siècle assiste à leur renouveau, à une vaillante échappée du purgatoire : l'*Oeuvre poétique complète* d'Anna de Noailles est désormais réunie dans les trois importants volumes des éditions du Sandre, parus en 2013 sous l'égide du Cercle Anna de Noailles ; ses trois romans sont disponibles et offerts à la curiosité du lecteur par les réimpressions du *Visage émerveillé*, préfacé par Pierre Brunel (éditions du Rocher, 2004), de *La Nouvelle Espérance* (Le Livre de poche, 2015) et de *La Domination* (Le Livre de Poche, 2017) ; ses nouvelles par la réimpression des *Innocentes ou la sagesse des femmes* (Buchet-Chastel, 2009) et son autobiographie, *Le Livre de ma vie*, par le choix judicieux des éditions Bartillat en 2008. Plus encore, ses recueils de poésie sont disponibles, pour la plupart, en ligne et gratuitement (*Les Éblouissements* se lisent par exemple sur wikisource ou via la bibliothèque numérique romande, sur Gallica, site de la Bibliothèque Nationale de France qui propose les choix d'une lecture virtuelle et d'une impression, ou même sur Amazon, offrant un format Kindle proche de la gratuité et l'envoi d'un ouvrage papier à prix modique).

L'Éducation nationale qui, depuis les années 1960<sup>1975</sup>, délaissa l'usage du lyrisme noaillien, programme désormais la poétesse dans les épreuves du baccalauréat : en 2017, le baccalauréat technologique toutes séries comptait dans les épreuves anticipées de français,

---

<sup>1974</sup> Luchino Visconti (1906-1976), grand cinéaste italien, réalisera *L'Innocente* en 1976, issu du roman éponyme de d'Annunzio (1892), traduit en français sous le titre *L'Intrus* par Georges Hérelle et publié chez Calmann-Lévy en 1893. Ses autres films tels que le *Guépard* (Il Gattopardo) en 1963, tiré du roman de Lampedusa et *Mort à Venise* (Morte a Venezia) en 1971, illustrant la nouvelle de Thomas Mann (Der Tod in Venedig) publiée en 1912, s'inspirent aussi, par miroitement, de l'atmosphère décadente d'un d'Annunzio que Visconti arpenteait avec soin. La démesure de cet autre grand cinéaste que fut Federico Fellini (1920-1993), pourrait se rapprocher aussi de d'Annunzio par l'artificialité revendiquée à partir des années 1960, tant dans les mises en scène extravagantes, les costumes que dans le caractère onirique, hallucinatoire qui rejoint les songes d'absolus poétique d'annunziens, en particulier dans le délire mystique et décadent de *Giulietta degli spiriti* (Juliette des esprits) en 1965. Le *Martyre de Saint Sébastien* (1911) ou la *Pisanelle* (1913) de d'Annunzio pourraient se rapprocher, dans leur exaltation blasphématoire, du martyr laïc de Giulietta, honnête bourgeoise prise dans les complexités d'un monde fantasmagorique qui la dépasse, et dont les errances seront symbolisées par le (faux) martyr d'une sainte condamnée au gril et s'échappant miraculeusement dans les airs .

<sup>1975</sup> Notamment dans les *Nouvelles lectures françaises* de G. CASTANET et A.R. NAUDON, Nathan, Paris, 1959, qui choisirent un poème extrait des *Éblouissements* (1907) pour le soumettre à la compréhension et à l'analyse de la jeunesse étudiante.

l'analyse de « Trains en été », poème extrait des *Éblouissements* (1907) et en 2019, le baccalauréat général séries ES-S proposait « La vie profonde », poème extrait du *Cœur innombrable* (1901) aux côtés de « La pluie d'été » d'Yves Bonnefoy, de « Destination : arbre » d'Andrée Chedid ou de « L'isolement » de Lamartine.

L'Italie semble également jeter sur Gabriele d'Annunzio un regard curieux puisque ses *Poésies complètes (Tutte le poesie)* ont été publiées en 1995 dans un format de poche aux éditions Newton, qu'*Il Piacere*, les *Versi d'Amore* et *Alcione* sont réimprimés chez Einaudi depuis 2010, *L'Innocente*, *Il fuoco*, *Le vergini delle rocce*, *Notturmo* et *Il libro segreto* chez Bur-Rizzoli depuis 2008 et que l'Education nationale semble elle aussi réintégrer timidement, quelques références à l'œuvre de celui qui fut, un temps, son incontestable mentor. En France d'Annunzio, toujours difficile à se procurer en traduction récente avait notamment connu une réédition de *l'Enfant de volupté* traduit par Georges Hérelle, en 1971 chez Calmann-Lévy, celle du *Livre secret* traduit par Constance Thompson-Pasquali, en 1993 chez Christian Bourgois, des fragments de *Nocturne* traduits par Jean-François Bory, en 1996 au Seuil et de *La Léda sans cygne* traduit par André Doderet aux éditions de l'Arbre vengeur en 2006.

Tous deux sont l'objets de récentes biographies, et de travaux universitaires, dont celui-ci, qui témoignent d'un retour d'intérêt certain pour ces auteurs que l'on croyait réduits, selon les critiques des années 1950 à 1980, au silence solennel de monuments funéraires édifiés à leurs propres gloires.

À la question essentielle : « Qu'est-ce qu'Anna de Noailles ou Gabriele d'Annunzio ont apporté au XX<sup>e</sup> siècle ? » nous répondrons, sans hésiter : « L'acmé du lyrisme ». Un absolu ou un mal sans doute nécessaire pour symboliser, à eux deux, la fin d'un temps poétique et politique, qu'il était sans doute nécessaire de renverser.

Par sa forme poétique généreuse, et de ses *cataractes d'adjectifs* aux épigrammes resserrés des derniers ouvrages de sa plume, du panthéisme du *Cœur innombrable* de *l'Ombre des jours* ou des *Éblouissements* au nihilisme de *l'Honneur de souffrir*, c'est au service d'un lyrisme absolu, confinant à une transe pythique partagée par d'Annunzio, qu'Anna de Noailles inaugure le passage du XIX<sup>e</sup> au XX<sup>e</sup> siècle. Refermant ainsi la page des grands poètes inspirés, elle fut tout à la fois la dernière lyrique à pouvoir se permettre de telles singularités et celle qui ouvrit une voie nouvelle à la carrière des femmes de lettres<sup>1976</sup>. Ce que Pierre Brunel nomme *La passion de la*

---

<sup>1976</sup> On se souvient de cette fameuse analyse de Lucien CORPECHOT : « Depuis Mme de Lafayette en passant par George Sand jusqu'à Gyp, les femmes chez nous se sont grimées en homme pour écrire. Selon la formule de Maurras « le sphinx se défigurait au moment où il se révélait. » Mme de Noailles a été la première à envisager et à traiter en

*différence*, dans un chapitre de *Voix autres, Voix hautes*<sup>1977</sup> consacré au *Visage émerveillé* d'Anna de Noailles, ne pourrait-il s'étendre à toute son œuvre et ancrer le socle d'une justification à venir ?

Ainsi que le confiait l'abbé Mugnier dans son *Journal*, longeant la frontière du blasphème : *Personne ne m'a donné, comme elle, la perception de l'infini*<sup>1978</sup>, nous pourrions dire que l'absolutisme littéraire d'Anna et de Gabriele porte en lui un rayonnement trop intense pour le fixer ou s'y soumettre aujourd'hui, mais ouvre néanmoins des voies à la compréhension diffractée d'une époque, aux splendeurs et misères des derniers poètes nationaux qu'il nous fut donné d'entendre.

---

femme les grands thèmes du désir, de l'amour, de la vieillesse et de la mort. » in *Souvenirs d'un journaliste*, tome III, *op. cit.*, pp.119-120.

<sup>1977</sup> Pierre BRUNEL, *Voix Autres, Voix hautes, onze romans de femmes au XXe siècle*, Klincksieck, Paris, 2002, p.33.

<sup>1978</sup> Abbé MUGNIER, *Journal (1879-1939)*, Mercure de France, Paris, 1985, p.196. Note du 22 novembre 1910.

# **Bibliographie**

# Œuvres

## Gabriele d'Annunzio :

*Primo vere*, poèmes, Giustino Ricci, Milan, 1879 ; Lanciano, Carabba, 1913.

*Canto novo*, poèmes, Sommaruga, Rome, 1882 ; Fratelli Treves, Milan, 1896.

*Terra vergine*, nouvelles, Sommaruga, Rome, 1882.

*Intermezzo di rime*, poèmes, Sommaruga, Rome, 1883.

*Il libro delle vergini*, nouvelles, Sommaruga, Rome, 1884.

*San Pantaleone*, nouvelles, Florence, Barbera, 1886 ; *Novelle della Pescara*, Fratelli Treves, Milan, 1902.

*Isotta Guttadauro ed altre poesie*, poèmes, La Tribuna, Rome, 1886.

*L'Armata d'Italia, Capitoli estratti dal giornale La Tribuna*, essai politique, Stabilimento tipografico della Tribuna, Rome, 1888.

*L'Isotteo-La Chimera*, poèmes, Fratelli Treves, Milan, 1889.

*Il piacere*, roman, Fratelli Treves, Milan, 1889 ; *Il piacere*, roman, Giunti, Florence, 2012 ;  
*L'Enfant de volupté*, trad. Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1895.

*Elegie romane*, poèmes, Zanichelli, Bologne 1892.

*L'Innocente*, roman, Grazini/Bideri, Naples, 1892 ; Bur Rizzoli, Milan, 2018 ; *L'Intrus*, trad. Georges Héroelle, *Le Temps* du 23 septembre 1892 au 6 novembre 1892 ; Calmann-Lévy, Paris, 1893.

*Giovanni Episcopo*, roman, Pierro, Naples, 1892.

*Episcopo et Cie*, nouvelles, trad. Georges Héroelle, Calmann-Lévy, Paris, 1895

*Poema paradisiaco, Odi navali*, poèmes, Fratelli Treves, Milan, 1893 ; *Versi d'amore e di gloria*, poèmes, Mondadori Meridiani, vol.I, Milan, 2004.

*Il trionfo della morte*, roman, Fratelli Treves, Milan 1894 ; *Triomphe de la mort*, roman, trad. Georges Héroelle, Calmann-Lévy, Paris, 1896.

*Le vergini delle rocce*, roman, Convito puis De Bosis, 1895 ; Mondadori, Milan, 1986 ; *Les Vierges aux rochers*, roman, trad. Georges Héroelle, Calmann-Lévy, Paris, 1897.

*Sonnets cisalpini*, poèmes, in *Gabriele d'Annunzio a Georges Héroelle*. Correspondance accompagnée de douze sonnets cisalpini, Paris, 1896 ; Denoël, Paris, 1946.

*Il sogno di un mattino di primavera*, théâtre, « Italia », a.I, fasc.I, 1897.

*Sogno d'un tramonto d'autunno*, théâtre, Fratelli Treves, Milan, 1898.

*La città morta*, théâtre, Fratelli Treves, Milan, 1896. (jouée pour la première fois en langue française, au théâtre de la Renaissance, éditeur inconnu, 1898)

*La Gioconda*, théâtre, Fratelli Treves, Milan, 1898.

*La gloria*, théâtre, Fratelli Treves, Milan, 1899.

*Les Victoires mutilées*, trois tragédies, *La Gioconda, La ville morte, La gloire*, traduites par Georges Héroelle, Calmann-Lévy, Paris, 1903.

*Il fuoco*, roman, Fratelli Treves, Milan, 1900 ; *Il fuoco*, roman, Bur Rizzoli, classici moderni, Milan, 2018 ; *Le Feu, Revue de Paris*, tome troisième, Bureaux de la Revue de Paris, 1900) ; *Le feu*, roman, trad. Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1919.

*Francesca da Rimini*, théâtre, Fratelli Treves, Milan, 1902.

*Il traghettatore ed altre novelle della Pescara, Le passeur et autres nouvelles de la Pescara*, 1902, trad. Muriel Callot, folio bilingue, Gallimard, Paris, 1998.

*Laudi del cielo, del mare, della terra e degli eroi* , poèmes en 5 volumes comprenant *Maia*, Fratelli Treves, 1903.

*Elettra*, Fratelli Treves, 1904, *Alcyone*, Fratelli Treves, 1904, *Merope*, Fratelli Treves, 1912, *Asterope*, Zanichelli, 1948.

*La figlia di Iorio*, théâtre, mis en musique par Alberto Franchetti, G. Ricordi, 1903 ; Fratelli Treves, Milan, 1904 ; *La fille de Iorio*, tragédie pastorale, trad. George Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1905.

*La fiaccola sotto il moggio*, théâtre, Milan, Fratelli Treves, 1905 ; *La Torche sous le boisseau*, tragédie en quatre actes, trad. André Doderet, Calmann-Lévy, Paris, 1928.

*Prose scelte*, anthologie, Fratelli Treves, 1906.

*Piu che l'amore, Tragedia moderna, Preceduta da un discorso ed accresciuta d'un preludio, d'un intermezzo e d'un esodio*, Fratelli Treves, 1906.

*La nave*, théâtre, Fratelli Treves, 1908.

*Fedra*, théâtre, Fratelli Treves, 1909.

*Forse che si, forse che no*, roman, Fratelli Treves, 1910 ; *Forse che si forse che no*, roman, trad. Donatella Cross, Calmann-Lévy, Paris, 1910.

*Le Martyre de Saint-Sébastien* (mystère composé en rythme français), théâtre, mis en musique par Claude Debussy, Calmann-Lévy, Paris, 1911.

*Contemplazione della morte*, proses, Corriere della Sera en feuilleton puis Fratelli Treves, Milan, 1912.

*Poesies (1878-1893)*, traduite de l'italien par Georges Hérelle, Calmann-Lévy, Paris, 1912.

*Parisina*, théâtre, Sonzogno, Milan, 1913.

*Vita di Cola di Rienzo, Vite di uomini illustri e di uomini oscuri*, proses, Corriere della Sera en feuilleton puis Fratelli Treves, Milan, 1913.

*La Pisanelle* (écrit en langue française), théâtre, Calmann-Lévy, Paris, 1913.

*Il ferro*, théâtre, Fratelli Treves, 1914.

*Le faville del maglio*, nouvelles, parues dans le Corriere della Sera du 23 juillet 1911 au 24 septembre 1914, puis chez les Fratelli Treves :

*Il venturiero senza ventura e altri studii del vivere inimitabile*, Fratelli treves, 1924.

*Il compagno dagli occhi senza cigli e altri studii del vivere inimitabile*, Fratelli Treves, 1928.

*La Leda senza cigno*, récit, Fratelli Treves, 1916. (*La Léda sans le cygne, récit de la Lande*, Talence, L'Arbre vengeur, 2006.)

*Il Notturmo*, roman, Fratelli Treves, 1916.

*La crociata degli innocenti*, mystère filmé par Alessandro Blasetti, texte et scénographie de Gabriel d'Annunzio, in « L'eroica » août-septembre 1915 et film muet, 1917.

*La riscossa*, essai politique, Bestetti & Tumminelli, Milan, 1918.

*Il libro segreto, Cento e cento e cento e cento pagine del libro segreto di Gabriele d'Annunzio tentato di morire*, souvenirs, Mondadori, Milan, 1936 ; *Le Livre secret*, traduit de l'italien par Constance Thompson-Pasquali, Christian Bourgois, Paris, 1993.

*Le dit sourd et muet qui fut miraculé en l'an de grâce 1266, de Gabriele d'Annunzio qu'on nommoit Guerri de Dampnes*, L'Oleandro, Rome, 1936.

## **Anna de Noailles :**

*Le Cœur innombrable*, poèmes, Paris, Calmann-Lévy, 1901.

- illustré par J.-L. Perrichon, Helleu, 1918.

- Calmann-Lévy, 1924.

- illustré par Daragnès d'après les pastels de la Comtesse de Noailles, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1931.

- Calmann-Lévy, 1933.

- Calmann-Lévy, collection Le Zodiaque, 1946.

- Grasset, 1957.

- Hachette Livre BNF, 2017.

*L'Ombre des jours*, poèmes, Paris, Calmann-Lévy, 1902.

- Calmann-Lévy, 1925.

- précédé du discours de Mme Colette à l'Académie royale de langue et littérature française de Belgique, illustré par J.-E. Laboureur, Paris, Société du Livre d'Art, 1938.

- Calmann-Lévy, 1947.

- Hachette Livre BNF, 2017.

*La Nouvelle espérance*, roman, Paris, Calmann-Lévy, 1903.

- Calmann-Lévy, 1922.

- Calmann-Lévy, 1928.
- préface de François Raviez, Paris, Le livre de poche, 2015.
- Hachette Livre BNF, 2017.

*Le Visage émerveillé*, roman, Paris, Calmann-Lévy, 1904 ; Calmann-Lévy, 1933 ; préface de Pierre Brunel, *La Vierge des sept couleurs*, Monaco, du Rocher, 2004 ; Hachette Livre BNF, 2017.

*La Domination*, roman, Paris, Calmann-Lévy, 1905 ; Hachette Livre BNF, 2016 ; préface de François Raviez, Paris, Le Livre de poche, 2017

*Les Eblouissements*, poèmes, Paris, Calmann-Lévy, 1907 ; Calmann-Lévy, 1926.

*Les Jardins*, poèmes extraits des *Eblouissements*, illustrés par Jean Berque, Lausanne, Gonin, 1935. ; Calmann-Lévy, 1935 ; Hachette Livre BNF, 2016.

*Les Vivants et les Morts*, poèmes, Paris, Fayard, 1913.

*Les Climats*, poèmes extraits des *Vivants et les Morts*, illustrés par F.-L. Schmied, Paris, Société du Livre contemporain, 1924 ; Hachette Livre BNF, 2016.

*De la rive d'Europe à la rive d'Asie*, proses, Paris, Dorbon aîné, 1913 ; Hachette Livre BNF, 2018.

*Choix de Poésies*, Bibliothèque miniature n°70, Paris, Payot, 1920.

*Les Forces éternelles*, poèmes, Paris, Fayard, 1920 ; Fayard, 1928 ; *Âme des paysages*, poèmes extraits des *Forces éternelles*, illustrés par Pierre Bouchet d'après les pastels de la Comtesse de Noailles, Paris, Cent femmes amies des Livres, 1928.

*À Rudyard Kipling*, poème, collection Les Amis d'Edouard n°38, Abbeville, Paillart 1921.

*Discours à l'Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique*, Paris, La Renaissance du livre, 1922.

*Le Florilège contemporain : Comtesse de Noailles*, poésies, romans, collection « Les Auteurs vivants lus par les jeunes », Paris, Crès, 1922.

*Les Innocentes ou la sagesse des femmes*, nouvelles, Paris, Fayard, 1923 ; illustré par Chas-Laborde, collection des Prix Littéraires n°6, Paris, Les Arts et le Livre, 1926 ; préface par Marie-Joséphine Strich, avant-propos de Josyane Savigneau, Paris, Buchet-Chastel, 2009.

*Poème de l'Amour*, poèmes, Paris, Fayard, 1924 ; avec une préface d'Ida Junker, Paris, Houilles, Le Livre unique, 2012.

*Passions et Vanités*, proses, collection L'Alphabet des Lettres, Lettre N, Paris, Crès, 1926.

*L'Honneur de Souffrir*, poèmes, collection Les Cahiers verts, Paris, Grasset, 1927.

*Poèmes d'Enfance*, précédés d'un texte en prose, 4 portraits inédits, Pour les amis des Cahiers verts, n°3, Paris, Grasset, 1928.

*Choix de Poésies*, avec autoportrait, Paris, Fasquelle, 1930 ; sans portrait, avec une préface de Jean Rostand et sept poèmes des *Derniers Vers*, Paris, Grasset, 1976.

*Choix de Poésies*, Rio de Janeiro, Americ-edit, 1930.

*Exactitudes*, proses, précédées de « Querelle d'un titre », Paris, Grasset, 1930.

*Le Livre de ma Vie*, avec portrait, Paris, Hachette, 1932 ; avec portrait, Paris, Mercure de France, 1976 ; sans portrait, présentation de François Broche, suivi de « Ici finit mon enfance », Avant-propos aux *Poèmes d'enfance*, et de la *Lyre naturelle*, conférence, Paris, Bartillat, 2008.

*Derniers Vers*, 226 exemplaires, Paris, Grasset, 1933 ; *Derniers Vers et Poèmes d'Enfance*, Paris, Grasset, 1934.

*Douze Poèmes*, illustrés par Roger Limouse, Paris, Calmann-Lévy, 1946.

*Choix de poésies*, préface de Jean Rostand, Paris, Grasset, 1963.

*L'Offrande*, choix et présentation par Philippe Giraudon, Orphée/La Différence, Paris, 1991 ; 2<sup>e</sup> édition, 2008.

*Poèmes choisis*, une journée avec Anna de Noailles, choix et préface par Alexandre d'Oriano, Paris, Biotop, 2008.

*Le Conseil du printemps*, textes réunis, annotés et postfacés par Elisabeth Higonnet-Dugua, Paris, Michel de Maule, 2008.

*Anthologie poétique et romanesque*, choix de François Raviez, Paris, Le livre de poche, 2013.

*Œuvre Poétique complète*, édition présentée et annotée par Thanh-Vân Ton-That, Paris, Sandre, 2013.

## **Poèmes non repris en volumes**

\_ « Renouveau », « Obsession », *Revue de Paris*, 1er février 1899, p.605-606.

\_ « Le Soupir », *La Grande France*, janvier 1902, p.33.

\_ « Repos », *Femina*, 1er avril, 1903.

\_ « L'arbre balance au vent... », *Femina*, 15 août 1904.

\_ « Sur un conte de Perrault », *Les Annales*, 29 décembre 1907, p.628-629.

\_ « Langueur d'été », *Les Annales*, 23 août 1908.

\_ « Lorsqu'ils auront franchi le Rhin », *La Beylaque* n°6 et *Le Gaulois*, 5 octobre 1915.

- Repris en volume, *Cinquante poèmes à dire*, Calmann-Lévy, 1915.

- \_ « J'ai eu bien peur », *Femina*, Noël 1920, p.3-5.
- \_ « Reproche », *Revue de Paris*, mars 1928, p.3-4.
- \_ « Coppet », *Journal de Genève*, 19 mars 1956, et *Revue des Deux Mondes*, septembre 1974 .
- \_ « Mes vers sont devant moi... », *Création*, VI, 1974, p.77.

### **Proses ou articles non repris en volumes**

- Article sur *La lueur sur la cime* de J. Vontade, *Le Figaro*, 22 mars 1905.
- « Conte de Noël », *New-York Herald*, supplément de Noël 1906.
- « Fragments », *Les Marches de l'Est*, N°1, p.1-4, mars 1909.
- « Strasbourg », *Revue de Paris*, p.737-748, 15 décembre 1911.
- « Regard sur la frontière du Rhin », *Revue hebdomadaire*, p.5-24, 2 mars 1912.
- « Sur les terrasses », *Revue de paris*, p.233-234, juillet-août 1914.
- « L'amour de la patrie », *Revue de Paris*, p.310-314, 15 novembre 1915.
- « La voix des morts », *Le Petit Parisien*, 1er novembre 1916.
- « Pour les blessés américains », *Journal des Débats*, 4 novembre 1918.
- « La Mort du poète » (Edmond Rostand), *Le Matin*, 3 décembre 1918.
- « Victor Hugo », *Le Gaulois*, 2 mars 1919.
- « Lettres de Mme de Noailles au *Courrier de M.Pic* n°2, 5 juin, et n°4, 5 août 1920.
- « Lettre à un ami curieux et qui va être indiscret » (sur les Ballets Russes),  
*Le Gaulois*, 22 janvier 1921.
- « La dernière nuit de Don Juan » d'Edmond Rostand, *Le Gaulois*, 9 février 1921.
- « La mort d'un Poète » (Joachim Gasquet), *Le Gaulois*, 8 mai 1921.
- « La lyre naturelle », *Conferencia*, 1er juin 1921.
- « La glorification et l'espérance » (Verdun), *Revue hebdomadaire*, p.439-449, 25 juin 1921.
- « Lettre à Joseph Bédier sur E. Rostand », *Revue de France*, p.5-11, 1er novembre 1921.
- « Sur les modes », *Almanach Falbalas et Fanfreluches*, p.3-8, Meyniel, 1922.

- « L'Amour dans la nature », *Conferencia*, p.3-13, 15 juin 1922.
- « Adieu à Marcel Proust », *L'Intransigeant*, 21 novembre, 1922.
- « La poésie de Noël », *Le Matin*, 25 décembre 1922.
- « Alphonse Métérié », *Le Petit Journal*, 14 avril 1923.
- « Apologie pour Victor Hugo », *Les Nouvelles Littéraires*, 30 juin 1923.
- « Gloire de l'été, l'Assomption », *Le Gaulois*, 15 août 1923.
- « Henri Gans », *Les Nouvelles Littéraires*, 10 novembre 1923.
- « Ronsard », *Le Gaulois*, 2 février 1924.
- « N'attendez à demain » (Ronsard), *Les Annales*, 8 juin 1924.
- « Hommage au Maître » (Anatole France), *Le Quotidien*, 16 Avril 1924.
- « Anatole France », *Les Nouvelles Littéraires*, 19 avril 1924.
- « Le Salut de la Gloire » (mort d'Anatole France), *Les Nouvelles Littéraires*, 25 octobre 1924.
- « René Quinton », *Le Figaro*, 15 juillet 1925.
- « Lettre ouverte à Paul Valéry », *Candide*, 26 novembre 1925.
- « Chant d'une âme », *Revue de France*, p.123-124, 1er janvier 1926.
- Onze chroniques dans *Vogue*, dont les quatre premières ont été reprises dans *Passions et Vanités*, du 1er février au 1er décembre 1926.
- « Victor Hugo », *Les Nouvelles Littéraires*, avril 1927.
- « Alastair » (illustrateur), *Revue Européenne*, p.430, mai 1927.
- « La Poésie devant la Vie Moderne, *Conferencia*, p.33-48, 20 décembre 1928.
- « Le souvenir d'Edmond Rostand », *Le Journal*, 13 avril 1930.
- « Ma chambre et la fidélité », *Vogue*, septembre 1930.
- « Grandeur et simplicité de Costes », *Les Annales*, 15 septembre 1930.
- « L'automobile, oiseau terrestre », *Les Annales*, 1er novembre 1930.
- « Salut à Costes et à Bellonte », *Revue hebdomadaire*, 1er novembre 1930.
- Allocution de Mme la Comtesse de Noailles, *Conferencia*, p.484, 5 mai 1931.
- « Confidences à l'ami inconnu », *Les Annales*, 15 novembre 1931.
- « La Comtesse de Noailles à son illustrateur » (Daragnès), *Les Nouvelles Littéraires*, 21 novembre 1931.
- « Savoir dessiner une rose », *Vogue*, décembre 1931.
- « Aristide Briand », *Paris-Midi*, 8 mars 1932.
- « Mangin soldat et pacificateur », *L'Ordre*, 20 mars 1932.
- « Avec le concours du cœur », *Les Annales*, 1er septembre 1932.

- « Rencontre à Palerme », *Revue des Deux Mondes*, p.372-380, novembre 1976.

## Préfaces

- Catalogue de l'exposition de peinture de Lucien Daudet, Paris, Bernheim, 1906.
- MUSSET, Alfred de, *Poésies choisies*, Paris, Gittler, 1907.
- FRANCK, Henri, *La Danse devant l'Arche*, Paris, NRF, 1912.
- SAÂDI, *Le Jardin des Roses*, traduit par Franz Toussaint, Paris, Fayard, 1913.
- KRUMHOLTZ, Charles, *Thann, une ville martyre en Alsace*, Besançon, Millot, 1915.
- BOUIGNOL, Maurice, *Sans gestes*, Paris, Fasquelle, 1918.
- ROUGER, Gustave, *Les sept marches du temple*, Paris, Fayard, 1918.
- DAVID, André, *Douze ballades et chansons d'Écosse*, Paris, Crès, 1920.
- ROSNOBLET-SCHUTZENBERGER, Hélène, *Gens d'Alsace*, Paris, Berger-Levrault, 1920.
- LENÉRU, Marie, *La Paix*, pièce en quatre actes, Paris, Grasset, 1922.
- LA SOUDIÈRE, Marquis de, *L'Île du Voyage*, Paris, Lemerre, 1923.
- *L'Année poétique Belge*, Bruxelles, La Renaissance du Livre, 1924.
- BRINDEJONT-OFFENBACH, Jacques, *L'Ombre sur la mer*, Paris, Flammarion, 1924.
- SICAUD, Sabine, *Poèmes d'enfant*, Poitiers, Les Cahiers de France, 1926.
- RUET, Noël, *Muses, mon beau souci...*, Bruxelles, Editions de la Revue sincère, 1927.
- BACH-SISLEY, Jean, *L'humble et merveilleux Evangile de la Pucelle*, Lyon, du monument, 1928.
- FAURE, Paul, *Vingt ans d'intimité avec Edmond Rostand*, Paris, Plon, 1928.
- WEISS, Commandant Pierre, *L'Espace*, Paris, Querelle, 1929.
- MICHEL, Jean, *Anthologie des poètes néo-grecs, 1886-1929*, Paris, Messein, 1930.
- Catalogue de l'exposition de peinture de Rabindranath Tagore, Galerie Pigalle, 1930.
- GUZMAN, René-Albert, *Jalousie*, Paris, Flammarion, 1931.
- CASSVAN, Sarina, *Contes roumains d'écrivains contemporains*, Paris, La Revue Mondiale, 1931.

- LE CORBEAU, Adrien, *Le couple nu*, Paris, Fasquelle, 1931.
- AGUÉTANT, Pierre, *Nous deux et l'amour*, Paris, 1932.
- REUSS, Paule, *Ces dieux les jours !*, Paris, Le Rouge et le Noir, 1933.
- STROWSKA, Suzanne, *La merveilleuse histoire de Pan Twardowski, légende du XVIème siècle*, Paris, Vuibert, 1933.
- VENEL, Henri de, *Douceur d'aimer dans un beau jardin*, Paris, Pierre de Ronsard, 1948.

### **Hommages et œuvres collectives**

- « Hommage à P.-A. Besnard », G. Mourey, A. Besnard, Paris, Davoust, 1905.
- « Hommage à Charles Guérin », *Le Censeur*, Paris, 30 mars 1907.
- « Hommage à Ch.-L. Philippe », Paris, NRF, p. 162-168, 15 février 1907.
- *Lorsqu'ils auront franchi le Rhin, Cinquante poèmes à lire*, Paris, Calmann-Lévy, 1915.
- *Charles Maurras*, (hommage collectif), Nouvelle Librairie Nationale, 1919.
- *Le Livre de la Pléiade*, Paris, Librairie de France, 1921.
- « Hommage à Paul Valéry », Paris, *Le Divan*, mai 1922.
- « Souvenir du cœur », numéro spécial Proust, Paris, NRF, 1er janvier 1923.
- « Ronsard », numéro spécial, Paris, *La Muse française*, février 1924.
- *Quatre témoignages sur Anatole France*, Paris, Aveline, 1924.
- Discours au Concours de Poésie d'Agen 1924, Auch, Sauriac, 1924.
- « Au poète de *Carmina sacra* », numéro spécial Louis Le Cardonnel, Paris, *Le Feu*, 1er décembre 1924.
- *Anthologie des matinées poétiques de la Comédie-Française*, publiée par Louis Payen, Paris, Delagrave, I, II, 1924-1927.
- « Colette », numéro spécial, Toulouse, *Le Capitole*, janvier 1925.
- « Paul Drouot », Paris, *Le Divan*, 1925.
- « Les secrets du poète », Hommage à Léon-Paul Fargue, Paris, *Les Feuilles Libres*, juin 1927.
- *Le Nouveau Livre de la Pléiade*, Librairie de France, 1928.

- « Le lyrisme de Cécile Sauvage », Saint-Etienne, *Les Amitiés*, p.5-7, septembre 1928.
- « La renommée de Bergson », Paris, *Les Nouvelles Littéraires*, 15 décembre 1928.
- « André Hunebelle » (maître-verrier), Paris, *Le Manuscrit Autographe*, septembre-octobre 1928.
- « Frédéric Mistral », numéro spécial Mistral, Paris, NRF, 1er mai 1930.
- « Adieux aux Ballets Russes », numéro spécial, Paris, *La Revue Musicale*, 1er décembre 1930.
- Marcel Proust, *Correspondance générale, II, Lettres à la comtesse de Noailles (1901-1919)*, Paris, Plon, 1931.
- « Frédéric Chopin », numéro spécial, Paris, *La Revue Musicale*, p.1-2, décembre 1931.
- « Fernand Gregh », numéro spécial, Paris, *Les Cahiers poétiques de Corymbe*, mai-juin 1937.

# Ouvrages critiques

## Gabriele d'Annunzio

### Ouvrages critiques

ANDREOLI, Annamaria, *d'Annunzio*, Bologne, Il Mulino, 2004.

ANDREOLI, Annamaria, *d'Annunzio*, Catalogue d'exposition, Musée d'Orsay, du 9 avril au 15 juillet 2001. Réunion des musées nationaux, Paris, 2001.

ANDREOLI, Annamaria, ROMANO, Eileen, *Album d'Annunzio*, Milan, Mondadori, 2010.

ANIANTE, Antonio, *Gabriel d'Annunzio, Saint Jean du Fascisme*, Paris, Mercure de France, 1934.

BARBERI SQUAROTTI, Giorgio, *Invito alla lettura di d'Annunzio*, Milan, Mursia, 1982.

BARILLI, Renato, *d'Annunzio in prosa*, Milan, Mursia, 1993.

BASSI, Adriano, *Caro maestro ( d'Annunzio e i musicisti )*, Gênes, de Ferrari, 1997.

BENZONI, Pietro, *Identità definite per contrasto, d'Annunzio come personaggio nell'immaginario italiano ed europeo (1938-2008)*, Bruxelles, P.I.E Peter Lang, 2008.

BOULENGER, Marcel, *Chez Gabriel d'Annunzio*, Paris, La Renaissance du livre, 1921.

BRÉCOURT-VILLARS, Claudine, *D'Annunzio et la Duse*, Stock, 1994.

DE FELICE, Renzo, *d'Annunzio politico, 1918-1938*, Bari, Laterza, 1978. DE MICHELIS, Eurialo, *Tutto d'Annunzio*, Milan, Feltrinelli, 1960.

DE TURRIS, Gianfranco, *Esoterismo e fascismo*, Rome, Edizioni Mediterranee, 2006.

D'EPISCOPO, Francesco, « *d'Annunzio napoletano e antidannunzianesimo meridionale. A 150 anni dalla nascita e a 75 dalla morte del poeta* », Introduzione di Mario Gabriele Giordano, Avellino, Sabatio, ("Riscontri", XXXV, 1- 2), 2013.

DI CIACCIA, Francesco (a cura di), *D'Annunzio e le donne al Vittoriale - Corrispondenza inedita con l'infermiera privata Giuditta Franzoni*, Presentazione di Pietro Ghibellini, Milan, Asefi Terziaria, 1996.

DORNIS, Jean, *Essai sur Gabriele d'Annunzio*, Paris, Perrin, 1925.

FAURE, Gabriel, *Au pays de Gabriele d'Annunzio*, Paris, Fasquelle, 1934.

FLEURY, Robert, *Gabriel d'Annunzio à Arcachon (1910-1915)*, Arcachon, Graphica, 1993.

FRANZINELLI Mimmo et CAVASSINI Paolo, *Fiume, l'ultima impresa di D'Annunzio*, in Collana Le scie, Milan, Mondadori, 2009.

GATTI, Guglielmo, *Gabriele d'Annunzio, Studi-Saggi*, Bologne, Cappelli, 1959.

GALMOZZI, Enrico, *Il soggetto senza limite. Interpretazione del dannunzianesimo*, Milan, Barbarossa, 1994.

GULLACE, Giovanni, *Gabriele d'Annunzio in France, a study in cultural relations*, Syracuse (Etats Unis), Syracuse University Press, 1966.

LORMIER, Dominique, *Gabriele d'Annunzio ou le roman de la Belle Epoque*, Paris, Rocher, 2014.

LUALDI, Adriano, *d'Annunzio e la musica*, in *Piazza delle Belle Arti*, 5, Rassegna 1957-1958 dell'Accademia Nazionale Luigi Cherubini di musica, lettere e arti figurative, Milan, Scuola tipografica Figli della Provvidenza, 1959.

LUTI, Giorgio, *La cenere dei sogni*. Studi dannunziani, Pise, Nistri-Lischi, 1973.

MARIANO, Emilio, *Il sentimento del vivere ovvero Gabriele d'Annunzio*, Milan, Mondadori, 1962.

MAZZA, Attilio, *d'Annunzio sciamano*, Milan, Bietti, 2002.

MORETTI, Vito, *d'Annunzio pubblico e privato*, Venise, Marsilio, 2001.

MONTERA, Pierre de, *Gabriele d'Annunzio*, collection poètes d'aujourd'hui, Paris, Pierre Seghers, 1963.

OJETTI, Ugo, *D'Annunzio, amico, maestro, soldato*, Florence, Sansoni, 1951.

PIERREFEUX, Guy de, *Le surhomme de la Côte d'Argent*, Mont-de-Marsan, Chabas, 1928.

PRAZ, Mario, *La carne, la morte e il diavolo nella letteratura romantica*, Florence, Sansoni, 1930.

PROPERZJ, Giacomo, *Natale di sangue. D'Annunzio a Fiume*, Milan, Mursia, 2010.

RAIMONDI, Ezio, *Una vita come opera d'arte* (1969), in *Il silenzio della Gorgone*, Bologne, Zanichelli, 1980.

SERRA, Maurizio, *D'Annunzio le Magnifique*, Grasset, Paris, 2018.

SINISI, Silvana, *La scrittura segreta di d'Annunzio*, Rome, Bulzoni, 2007.

TONELLI, Luigi, *La tragedia di Gabriele d'Annunzio*, Milan, Corbaccio, 1941.

TOSSERI, Olivier, *La Folie d'Annunzio, l'épopée de Fiume (1919-1920)*, Buchet-Chastel, Paris, 2019.

TUMINI, Angela, *Il mito nell'anima. Magia e folklore in d'Annunzio*, Lanciano, Rocco Carabba, 2004.

VAZZANA, Steno, *Il gesto di Perseo. Il teatro di Gabriele d'Annunzio*, Rome, Nuova Impronta, 1990.

VECCHIONI, Mario, *Bibliografia critica di Gabriele d'Annunzio*, Roma, Aternine, 1963.

VOLPE, Gioacchino, *Gabriele d'Annunzio*, Pise, Giardini, 1959.

## **Articles**

BOULENGER, Marcel, *Une visite au commandant d'Annunzio*, Revue des Deux Mondes, tome 48, décembre 1918.

COUPEAU, Jacques, *Le théâtre : Gabriele d'Annunzio, Chroniques*, « Les Essais », second volume, Paris, octobre 1904-avril 1905.

DODERET, André, *Gabriele d'Annunzio, dixième anniversaire de sa mort*, La Revue, Paris, 1948.

DORNIS, Jean, *Le théâtre de Gabriel d'Annunzio*, Revue des Deux Mondes, tome dix-neuvième, Paris, 1904.

- DUFOUR, Médéric, *Gabriele d'Annunzio*, conférence, Lille, Danel, 1895.
- FLEURY, Michel, *Gabriel d'Annunzio à l'hôtel de Chalon-Luxembourg*, bulletin n°52 de l'association pour la sauvegarde et la mise en valeur du Paris historique, 1982.
- PELISSIER, Léon-G., Sur le théâtre de Gabriele d'Annunzio (La Gioconda, La Gloria), *Revue des lettres françaises et étrangères*, Paris, juillet-septembre 1900.
- PHOTIADÈS, Constantin, *Gabriele d'Annunzio au Victorial*, *Revue des Deux Mondes*, Paris, 1<sup>er</sup> avril 1938.
- SUARÈS, André, *Pour Gabriele d'Annunzio*, Les écrits nouveaux, tome VII, numéro 4, Paris, avril 1921.
- SUARÈS, André, *Gabriele d'Annunzio, souvenirs*, La Nouvelle Revue Française, Paris, tome LI, 1938.
- TOSI, Guy, *Gabriele d'Annunzio député*, livraison spéciale de la *Revue du Nord*, tome XXXVI, Lille, 1954.
- VOGUË, Eugène-Melchior de, *La renaissance latine, Gabriel d'Annunzio : poèmes et romans*, *Revue des Deux Mondes*, tome cent vingt-septième, Paris, 1895.
- VOGUË, Eugène-Melchior de, *Le député de la beauté*, *Le Figaro*, samedi 2 octobre 1897.
- Collectif, *D'Annunzio e il cinema*, agosto 1977.
- Collectif, *D'Annunzio, il testo e la sua elaborazione*, ottobre-dicembre 1977.
- Collectif, *D'Annunzio nelle culture dei paesi slavi*, *Quaderni del Vittoriale*, gennaio-febbraio 1978.
- Collectif, *Il San Francesco di Gabriele d'Annunzio*, *Quaderni del Vittoriale*, novembre-dicembre 1978.

Collectif, *Il LX anniversario dell'impresa di Fiume*, Quaderni del Vittoriale, settembre-ottobre 1979.

### **Romans inspirés par la vie de d'Annunzio**

LORMIER, Dominique, *Gabriele d'Annunzio ou le roman de la Belle Époque*, Rocher, Paris, 2014.

RANX, Tristan, *La Cinquième Saison du monde*, Max Milo, Paris, 2009.

DÉON, Michel, *Un citron de Limone*, folio, Paris, 2018.

## **Anna de Noailles**

### **Ouvrages**

ALLARD, Marie-Lise, *Anna de Noailles, entre prose et poésie*, Paris, L'Harmattan, 2018.

BARGENDA, Angela, *La poésie d'Anna de Noailles*, Paris, L'Harmattan, 1995.

BENJAMIN, René, *Sous l'œil en fleur de Madame de Noailles*, Paris, Librairie des Champs-Élysées, 1928.

BORELY, Jeanne, *L'Emouvante Destinée d'Anna de Noailles*, Paris, Albert, 1939.

COCTEAU, Jean, *La Comtesse de Noailles, oui et non*, Paris, Perrin, 1963.

COLETTE, *Discours à l'Académie Royale de langue et de littérature françaises de Belgique*, Paris, Grasset, 1936.

DU BOS, Charles, *La Comtesse de Noailles et le climat du génie*, Paris, La table ronde, 1949.

FOURNET, Charles, *La Comtesse de Noailles*, Genève, Roulet, 1950.

GILLOIN, René, *La Comtesse Mathieu de Noailles*, Paris, Sansot, 1908.

GREGH, Fernand, *La Comtesse de Noailles*, Paris, Champion, 1933.

HIGONNET-DUGUA, Élisabeth, *Anna de Noailles, cœur innombrable*, Paris, Michel de Maule, 1989.

LARNAC, Jean, *Comtesse de Noailles, sa vie, son œuvre*, Paris, Sagittaire, 1931.

LA ROCHEFOUCAULD, Edmée de, *Anna de Noailles*, Paris, éditions universitaires, 1956, Réédition Mercure de France, 1976.

MASSON, Georges-Armand, *La Comtesse de Noailles, son œuvre*, Paris, Carnet critique, 1922.

MIGNOT-OGLIASTRI, Claude, *Anna de Noailles, une amie de la Princesse Edmond de Polignac*, Paris, Klincksieck, 1987.

NANTET, Marie-Victoire, *Anna de Noailles*, Montélimar, Bleulefit, 2014.

PERCHE, Louis, *Anna de Noailles, poètes d'aujourd'hui n°116*, Paris, Seghers, 1964.

VERONA, Roxana, *Parcours francophones : Anna de Noailles et sa famille culturelle*, Paris, Champion, 2011.

## **Articles**

BARRÈS, Maurice, « Un grand poète », Paris, Le Figaro, 9 juillet 1904.

BOUSQUET, Charles du, « L'impressionnisme en peinture, la Comtesse Mathieu de Noailles », Tout-Liège, 10 septembre 1905.

COCTEAU, Jean, *Discours à l'académie Royale de Belgique*, Paris, Le Figaro littéraire, 8 octobre 1956.

FLAMENT, Albert, « Le salon de l'Europe », Paris, Revue de Paris, juillet-août 1933.

GILLOUIN, René, « Souvenirs sur Mme de Noailles », Paris, RDM, 1er mai 1956.

LACRETELLE, Jacques de, « Anna de Noailles », Paris, Le figaro, 19 octobre 1976.

LARRETA, Enrique, « Souvenirs du Paris de jadis », Paris, RDM, 15 décembre 1939.

LE DANTEC, Yves-Gérard, « Le souvenir d'Anna de Noailles », RDM, 1953.

MARGERIE, Roland de, « Anna de Noailles », Paris, RDM, août 1976.

MOUROUSY, Prince Paul, « Le cœur innombrable d'Anna de Noailles », Paris, Conferencia, août 1969.

PALEWSKI, Gaston, « Propos », Paris, RDM p.645-658, décembre 1976 et p.623-627 décembre 1979.

ROSTAND, Jean, « Hommage à Anna de Noailles », Paris, Revue de Paris, février 1954 (repris dans *Le droit d'être naturaliste*, Paris, Stock, 1963).

WEISS, Louise, « Une reine de la troisième République », Paris, Les nouvelles littéraires, 2 octobre 1969.

## Ouvrages généraux

### Ouvrages généraux touchant à Gabriele d'Annunzio

ANGLÈS, Auguste, *André Gide et le premier groupe de La Nouvelle Revue Française, l'âge critique 1911-1912*, Paris, Gallimard, 1986.

BAUËR, Gérard, *Chroniques, II, 1954-1964*, Paris, Gallimard, 1965.

BORDEAUX, Henry, *Histoire d'une vie III, La douceur de vivre menacée, 1909-1914*, Paris, Plon, 1956.

DAUDET, Léon, *Souvenirs*, Paris, Nouvelle Librairie Nationale, 1920.

DAVID, André, *75 années de jeunesse, du vivant des héros de Marcel Proust*, Paris, Bonne, 1974.

DELARUE-MARDRUS, Lucie, *Mes mémoires*, Paris, Gallimard, 1938.

GRAMONT, E. de, *Mémoires, II*, Paris, Grasset, 1924.

GREGH, Fernand, *L'âge d'or*, Paris, Grasset, 1947.

GREGH, Fernand, *L'âge d'airain*, Paris, Grasset, 1951.

GUALDONI, Flaminio, *Futurisme*, Paris, Skira, 2008.

LA ROCHEFOUCAULD, Edmée de, *Courts métrages*, Paris, Grasset, 1970.

PRAZ, Mario, *Le pacte avec le serpent*, tome II, Paris, Bourgois, 1990.

ROBERT, Louis de, *Lettres à Paul Faure (1898-1937)*, Paris, Denoël, 1943.

SAINT-POINT, Valentine de, *Manifeste de la femme futuriste*, 1912, Paris, Mille et une nuits, 2005.

SCHEIKEVITCH, Marie, *Souvenirs d'un temps disparu*, Paris, Plon, 1935.

SIMONE, *Sous de nouveaux soleils*, Paris, Gallimard, 1957.

VACARESCO, Hélène, *Mémorial sur le mode mineur*, Paris, La jeune Parque, 1946.

### **Ouvrages généraux touchant à Anna de Noailles**

BACHELARD, Gaston, *L'air et les songes*, Paris Corti, 1943.

BACHELARD, Gaston, *La terre et les rêveries de la volonté*, Paris, Corti, 1948.

BERL, Emmanuel, *Sylvia*, Paris, Gallimard, 1952.

BLANCHE, Jacques-Emile, *Cahiers d'un artiste*, I, Paris NRF, II, IV, Paris Emile- Paul, 1915-1917.

BLANCHE, Jacques-Emile, *Mes modèles*, Paris, Stock, 1928.

BLANCHE, Jacques-Emile, *La pêche aux souvenirs*, Paris, Flammarion, 1949.

BLANCHENAY, Jeanne, *Visages de mon temps*, Neuchâtel-Paris, Ides et Calendes, 1955.

BRUNEL, Pierre, *Voix haute, Voix autres, onze romans de femmes au XXe siècle*, Paris, Klincksieck, 2002.

COCTEAU, Jean, *Reines de la France*, Paris, Grasset, 1948.

- COCTEAU, Jean, *Portraits-souvenir*, Paris, Grasset, 1935.
- COCTEAU, Jean, *Correspondance avec Anna de Noailles*, Cahiers Jean Cocteau, Paris, Gallimard, 1989.
- COLETTE, *Lettres à ses pairs*, Paris, Flammarion, 1973.
- CORPECHOT, Lucien, *Souvenirs d'un journaliste*, t.II et t.III, Paris, Plon, 1936-1937.
- DAUDET, Léon, *Salons et journaux*, 1917, réédité in *Souvenirs littéraires*, Paris, Livre de Poche, 1974.
- DAVID, André, *Soixante-quinze années de jeunesse*, Paris, Bonne, 1974.
- DELARUE-MARDRUS, Lucie, *Mes mémoires*, Paris, Gallimard, 1938.
- DU BOS, Charles, *Approximations*, Paris, Fayard, 1922 et 1965.
- FARGUE, Léon-Paul, *Portraits de famille*, Paris, Janin, 1947.
- FAÿ, Bernard, *Les précieux*, Paris, Perrin, 1966.
- FLAMENT, Albert, *Le bal du pré Catelan*, Paris, Fayard, 1946.
- GERMAIN, André, *La bourgeoisie qui brûle*, Paris, Sun, 1951.
- GRAMONT, Elisabeth de, *Mémoires I*, Paris, Grasset, 1928
- GRAMONT, Elisabeth de, *Mémoires II*, Paris, Grasset, 1929.
- GREGH, Fernand, *L'âge d'or*, Paris, Grasset, 1947 ; *L'âge d'airain*, Paris, Grasset, 1951 ; *L'âge de fer*, Paris, Grasset, 1956.

- GUITRY, Sacha, *L'esprit*, Paris, Perrin, 1962.
- HERMANT, Abel, *Souvenirs de la vie mondaine*, Paris, Hachette, 1935.
- LA ROCHEFOUCAULD, Edmée de, *Courts-métrages*, Paris, Grasset, 1970.
- LAURIS, Georges de, *Souvenirs d'une belle époque*, Paris, Amiot-Dumont, 1948.
- LE GOFFIC, Charles, *Ombres Lyriques et Romanesques*, Paris, éd. de la Nouvelle Revue Critique, 1933
- MARTIN DU GARD, Maurice, *Harmonies critiques*, Paris, Sagittaire
- MARTIN DU GARD, Maurice, *Les Mémorables I, II, III*, Paris, Flammarion, 1957- 1978.
- MAURIAC, François, *Journal I*, Paris, Grasset, 1934.
- MAURIAC, François, *Ecrits intimes*, Paris, La Palatine, 1953.
- MAURIAC, François, *Nouveaux mémoires intérieurs*, Paris, Flammarion, 1965.
- MONTESQUIOU, Robert de, *Les Pas effacés*, III, Paris, Emile-Paul, 1923.
- MUGNIER, abbé, *Journal*, Paris, Mercure de France, 1985.
- NOËL, Marie, *Notes intimes*, Paris, Stock, 1959.
- PROUST, Marcel, *Jean Santeuil*, Paris, Pléiade, Gallimard, 1971.
- PROUST, Marcel, *Lettres à la Comtesse de Noailles 1901-1919*, Paris, La Palatine à la Librairie Plon, 1931 .
- PROUST, Marcel, *Pastiches et mélanges (1919)*, Paris, Gallimard, 2002.
- ROSTAND, Maurice, *Confession d'un demi-siècle*, Paris, La jeune Parque, 1948.

SCHEIKEVITCH, Marie, *Souvenirs d'un temps disparu*, Paris, Plon, 1935.

SCHLUMBERGER, Jean, *Eveils et Rencontres*, Paris, Gallimard, 1950 et 1968.

SIMONE, *Sous de nouveaux soleils*, Paris, NRF, 1957.

SIMONE, *Ce qui restait à dire*, Paris, NRF, 1967.

THARAUD, Jérôme et Jean, *Le roman d'Aïssé*, Paris, Self, 1946.

VACARESCO, Hélène, *Mémorial sur le mode mineur*, La Jeune Parque, 1946.

## **Gabriele d'Annunzio et Anna de Noailles**

### **Ouvrages**

BENOIST-MÉCHIN, *À l'épreuve du temps, Souvenirs, I, 1905-1940*, Paris, Julliard, 1989.

CORPECHOT, Lucien, *Souvenirs d'un journaliste*, tome III, Paris, Plon, 1937.

CRÉMIEUX, Benjamin, *Essai sur l'évolution littéraire de l'Italie de 1870 à nos jours*, Paris, Kra, 1928.

GAVOTY, Bernard, *Louis Vierne, la vie et l'œuvre*, Paris, Albin Michel, 1943.

GUYOT, Maurice et X, *Comme dirait...*, Paris, Oudin, 1912.

JULLIAN, Philippe, MINORET, Bernard, *Les Morot-Chandonneur*, Paris, Grasset, 2009.

MARTIN-CHAUFFIER, Louis, *Correspondances apocryphes*, Paris, Plon, 1923.

MASSON, Georges-Armand, *Le parfait plagiaire*, Paris, Siècle, 1924.

MUGNIER, abbé, *Journal (1879-1939)*, Paris, Mercure de France, 1985.

PELLERIN, Jean, *Le copiste indiscret*, Paris, Albin Michel, 1919.

REBOUX, Paul, MULLER, Charles, *À la manière de...*, Paris, Grasset, 1934.

TOSI, Guy, *Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio*, Quaterni d'Annunziani, Fascicule XII-XIII, 1958.

## Articles

CASSOU, Jean, « Jean Larnac : Comtesse de Noailles, sa vie son œuvre », *Nouvelles littéraires*, 4 juillet 1931.

GAIO, « Un capolavoro della femminilità », *Il Marzocco*, Florence, 28 août 1904.

LA GRANDE ANTHOLOGIE, Paris, Louis Michaud, 1914.

MARINETTI, F.-T, *Poesia*, Milan, mars 1905.

LA REVUE EUROPÉENNE, *Poésies de la Comtesse de Noailles, Les cités terribles de d'Annunzio*, éditions du Sagittaire, 1<sup>er</sup> juillet 1924.

LA REVUE DE PARIS, *Les poésies de Gabriel d'Annunzio, Litanies d'Anna de Noailles*, Tome premier, Paris, Janvier-Février 1898.

## **Webographie :**

ABENSOUR, Gérard, « La Pisanelle de Gabriele d'Annunzio et le mirage orientaliste », Cahiers du monde russe (en ligne), 2007 ; <http://journals.openedition.org/monderusse/8986>

BRUZIN-PONTE, Massimiliano, « Les poètes et la publicité en Italie : Gabriele d'Annunzio et les futuristes », actes des journées d'étude des 15 et 16 janvier 2016, université Sorbonne Nouvelle-Paris 3 ; <http://www.littepub.net/publication/je-poetes-publicite/m-ponte.pdf>

FRAISSE, Luc, « La Recherche d'avant la Recherche : Proust commentateur d'Anna de Noailles », Publif@rum, 2, 2005 ; <http://www.publiforum.farum.it/n/02/fraisse.php>

LOUÉ Thomas, WILFERT-PORTAL Blaise, « D'Annunzio à l'usage des Français, la traduction comme censure informelle (fin du XIXe siècle) », Cairn.info ; <https://www.cairn.info/revue-etnologie-francaise-2006-1-page-101.htm>

VOISIN, Patricia, « Je hais moi sans toi, Anna de Noailles et Maurice Barrès », blog personnel ; <http://www.patriciavoisin.fr/blog/je-hais-moi-sans-toi.html>

## **Émissions radiophoniques :**

ARBAN, Dominique, *Anna de Noailles, poétesse extraordinaire*, pièce radiophonique, première diffusion le 3 mai 1954 sur la chaîne nationale, rediffusion en podcast dans les Nuits de France Culture.

BORY, Jean-François, *Nuits magnétiques, Gabriele d'Annunzio*, première diffusion le 2 février 1983, rediffusion en podcast dans les Nuits de France Culture.

CHARDEAU, Amaury, *1919, d'Annunzio : un balcon à Fiume*, émission Juke-box, rediffusion en podcast sur France Culture.

JEANNEREY, Jean-Noël, *D'Annunzio, un nationalisme italien*, émission Concordance des temps, rediffusion en podcast sur France Culture.

PILLODIN, Roger, *Entretiens avec Marie Scheikevitch*, 1960, rediffusion en podcast dans les Nuits de France Culture.

# Annexes

UNIVERSITÉ DE STRASBOURG  
INSTITUT DE LITTÉRATURE COMPARÉE

**ANNA DE NOAILLES**  
**ET**  
**GABRIELE D'ANNUNZIO**

***SPLENDEURS ET MISÈRES DU POÈTE NATIONAL***

**Annexes**

THÈSE DE DOCTORAT EN LITTÉRATURE GÉNÉRALE ET COMPARÉE  
PRÉSENTÉE PAR **ALEXANDRE GIORGI D'ORIANO**  
SOUS LA DIRECTION DE **YVES-MICHEL ERGAL**

**10 DÉCEMBRE MMXXI**



## Table des matières

<b>TEXTES</b>	<b>509</b>
<b>LA MUSIQUE</b>	<b>511</b>
<b>ANNA DE NOAILLES ET LA MUSIQUE</b>	<b>511</b>
<b>D'ANNUNZIO ET LA MUSIQUE :</b>	<b>515</b>
<b>LA NATURE</b>	<b>518</b>
<b>LES PASTICHES</b>	<b>531</b>
<b>PARALLELES</b>	<b>547</b>
<b>BENJAMIN CREMIEUX</b>	<b>547</b>
<b>EDMEE DE LA ROCHEFOUCAULD</b>	<b>547</b>
<b>UNE SEULE ETUDE REUNIT ANNA ET GABRIELE</b>	<b>548</b>
<b>DISCOURS DE MONSIEUR ANATOLE DE MONZIE</b>	<b>554</b>
<b>ICONOGRAPHIE</b>	<b>559</b>
<b>PORTRAITS</b>	<b>561</b>
<b>CARICATURES</b>	<b>570</b>
<b>PUBLICITES</b>	<b>575</b>
<b>GRAPHIES : COUPS DE SABRE ET VOLUTES</b>	<b>580</b>



# TEXTES



# La musique

## Anna de Noailles et la musique

*Violons dans le soir* et *Soir romantique*, mis en musique par Camille Saint-Saëns en 1907.

### LES VIOLONS DANS LE SOIR

Quand le soir est venu, quand tout est calme enfin  
Dans la chaude nature,  
Voici que naît sous l'arbre et sous le ciel divin  
La plus vive torture :

Sur les graviers d'argent, dans les bois apaisés  
Des violons s'exaltent,  
Ce sont des jets de cris, de sanglots, de baisers,  
Sans contrainte et sans haltes.

Il semble que l'archet se cabre, qu'il se tord  
Sur les luisantes cordes,  
Tant ce sont des appels de plaisir et de mort,  
Et de miséricorde !

Comme le rossignol se convulse et se plaint,  
Comme le chien aboie,  
L'harmonie amoureuse a des râles câlins  
Et fait hurler sa joie ;

Et le brûlant archet, enroulé de langueur  
Gémit, souffre, caresse,  
Poignard voluptueux, qui pénètre le cœur  
D'une épuisante ivresse !

Alors, ceux qui sont là, dans l'odeur de santal  
Que le vent noir déplisse,

Prennent la nuit paisible à témoin de leur mal  
Et de leur long supplice.

Les yeux n'ont plus de crainte, ils veulent du bonheur,  
Ils défaillent, ils flottent,  
Nul ne cherche à cacher la plaintive impudeur,  
Tous les regards sanglotent.

Bacchus bohémien ! Dieu des âcres liqueurs,  
Est-ce donc toi qui presses  
Ce désir sur les dents, ce citron sur les cœurs,  
Ces vignes de tristesse ?

Là-bas l'ombre fraîchit, le ciel est calme et doux,  
C'est l'odeur du feuillage,  
Mais un cercle de feu se ferme autour de nous,  
On s'acharne au carnage.

Les lèvres ont ce pli de douleur et de faim,  
Cette humble et pâle extase  
Que donne le désir, quand il est comme un vin  
Qui déborde du vase.

Ah ! perfides jardins, qui donc pouvait savoir  
En voyant votre foule  
Se grouper mollement dans les bosquets du soir,  
Que c'est le sang qui coule !

Archets ! soyez maudits pour vos brûlants accords,  
Pour votre âme explosive,  
Fers rouges qui dans l'ombre arrachez à nos corps  
Des lambeaux de chair vive...<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> *Les violons dans le soir*, in *Les Éblouissements*, op.cit., pp.319-321.

## SOIR ROMANTIQUE

Été, j'ai cherché trop longtemps  
À lutter contre votre grâce ;  
Ce soir, mon cœur est consentant,  
Je suis voluptueuse et lasse.

Je vais près des obscurs lilas,  
Dans l'ombre du marronnier tendre,  
Comme une âme qui dit « Voilà,  
Mon cœur ne veut plus se défendre. »

Tout m'ensorcelle, tout me nuit,  
La nue est légère et tremblante.  
Le désir, sur la douce nuit,  
Glisse comme une barque lente.

Un train passe, brûlant plaisir,  
Sa voix transperce l'atmosphère.  
Les nerfs brisés l'on veut mourir,  
Pourtant l'on veut vivre. Que faire ?

Ah ! je voudrais qu'un jeune cœur  
Fût ce soir près de mon épaule,  
Il respirerait ma langueur  
Plus romantique que le saule.

Je lui dirais : « Ce n'est pas vous,  
C'est toute la nuit qui me tente.  
C'est elle qui me fait le cou  
D'une colombe haletante.

« Vous n'êtes qu'un adolescent,  
C'est à la nuit que je dévoile  
Mon cœur qui fond, l'or de mon sang,  
Et mon corps triste jusqu'aux moelles.

« Tous les arbres sont sensuels,  
Toute la nuit est désarmée,  
Et ses sanglots continuels  
Montent dans le ciel de fumée...

« Voyez comme l'air est fleuri.  
Ne dites rien, je ne réclame  
Que vous, que vos regards meurtris,  
Soyez une âme qui se pâme,  
Une bouche pleine de cris,  
Et pleurez, mon enfant chéri... »<sup>2</sup>

### **Les plaintes d'Ariane**

Le vent qui fait tomber les prunes,  
Les coings verts,  
Qui fait vaciller la lune,  
Le vent qui mène la mer,

Le vent qui rompt et qui saccage,  
Le vent froid,  
Qu'il vienne et qu'il fasse rage  
Sur mon cœur en désarroi !

Qu'il vienne comme dans les feuilles  
Le vent clair

---

<sup>2</sup>*Soir romantique*, in *Les Éblouissements*, op.cit., pp.317-318.

Sur mon cœur, et qu'il le cueille  
Mon cœur et son suc amer.

Ah ! qu'elle vienne la tempête  
Bond par bond,  
Qu'elle prenne dans ma tête  
Ma douleur qui tourne en rond.

Ah ! qu'elle vienne, et qu'elle emporte  
Se sauvant,  
Mon cœur lourd comme une porte  
Qui s'ouvre et bat dans le vent.

Qu'elle l'emporte et qu'elle en jette  
Les morceaux  
Vers la lune, à l'arbre, aux bêtes,  
Dans l'air, dans l'ombre, dans l'eau,

Pour que plus rien ne me revienne  
À jamais,  
De mon âme et de la sienne  
Que j'aimais...<sup>3</sup>

### **D'Annunzio et la musique :**

Vierne, organiste titulaire de Notre-Dame de Paris, ici convoqué par d'Annunzio composa sur les vers d'Anna *Quatre Poèmes Grecs*, pour chant et harpe, 1930, op.60 : *Offrande à Pan*, *Le Repos*, *Offrande à Kypris* et *Chanson pour Avril*.

« 7 avril 1910. – Voulez-vous, me dit une aimable femme éprise de musique et élève de Vierne, le grand organiste aveugle, assister à un spectacle unique ?

- Je crois bien, et dites-moi vite lequel ?

---

<sup>3</sup> Anna de NOAILLES, « *Les plaintes d'Ariane* », in *L'Ombre des jours*, Calmann-Lévy, Paris, 1902, pp.107-109.

Elle mit un doigt sur la bouche pour me recommander le mystère et prononça :

- Eh bien, venez ce soir à 6 heures aux orgues de Notre-Dame.

À six heures – au mois de mai les jours démesurément s’allongent- j’entrai dans la vieille cathédrale amie. C’était l’heure que l’auteur du *Feu* a appelé l’heure du Titien. Triomphant sur le tard des nuages, le soleil pénétra dans la nef centrale à travers la grande rosace. Son or, au passage, s’atténua, revêtit cette teinte un peu vieillie et fanée qu’on voit aux anciens missels, mais ne consentit à cette diminution que pour mieux enluminer la verrière et achever ainsi une œuvre humaine. Cependant il ne réussit pas à conquérir l’immense vaisseau ; l’ombre occupait déjà des parties entières du transept et de l’abside ; elle errait sous les arceaux, inquiète de ce retour du jour après un après-midi brumeux ; craintive, elle allait et venait, perdant et reprenant son domaine. Un instant, éperdue, elle s’enfuit. Mais elle reparut comme une armée, de tous les côtés à la fois.

Ce que le soleil n’avait pu réaliser, les orgues l’accomplirent. Elles remplirent toute la cathédrale. La puissance de Bach, la ferveur de César Franck y descendirent. L’art y prit la place de l’assemblée des fidèle et y pria. Les trois nefs cessèrent d’être vides. Insensibles au combat de la lumière et des ténèbres, elles paraissaient écouter. Et leurs pierres renvoyaient ces sonorités qui semblaient les élargir.

Tel était l’oratorio auquel j’avais été convoqué. Gabriele d’Annunzio avait imaginé de faire ouvrir les orgues de Notre-Dame pour y faire entendre les fugues de Bach pendant que le soleil couchant traversait la grande rosace. Il avait combiné cet accord des voûtes, de la lumière et des sons.

Nous étions quelques privilégiés priés à cet exceptionnel concert. Gabriele d’Annunzio, pour mieux laisser au royal instrument l’espace que réclame son pouvoir, s’était éloigné sous les arceaux de la galerie. Sans doute cherchait-il la solitude pour donner tout son prix à ce spectacle, unique en effet, et qu’il ne désirait point partager. Mais son cortège de belles dames le suivit. Quand il se vit près d’être rejoint, il se retourna. Il redressa sa petite taille un peu voûtée, et son visage droit, aigu, allongé par une barbe courte et réservée au menton, son visage aux petits yeux bridés, au sourire félin et méphistophélique, aux lèvres minces et volontaires, me parut se crispier dans la désapprobation de l’énervement. Néanmoins, avec une grâce courtoise, la plus affable politesse et un charme caressant, il se contenta de dire :

- Avez-vous déjà entendu les orgues à cette heure-ci ? Le soir, c’est l’heure des orgues. En écoutant sa voix, un passage du *Feu* me revenait à la mémoire : « Sentez-vous l’automne, Perdita ? -Oui, en moi. -Vous ne l’avez pas vu hier lorsqu’il est descendu sur la ville ? »

Comme Louis II de Bavière exigeant pour lui seul une audition du *Tristan* ou de *Parcifal*, d’Annunzio mobilisait pour son plaisir la cathédrale, les orgues et le soleil couchant.

Cependant, quand je lui fus présenté, je tournais une phrase qui tant bien que mal exprimait mon admiration pour le romancier.

Il m’écoula, puis il sourit pour m’arrêter :

- Oui, peut-être, mais je suis bien plus grand poète...

Sa rectification était parfaitement exacte. L’auteur des *Laudi* et des *Nocturnes* est un des plus grands poètes de tous les temps. Poète aussi, l’artiste qui savait assembler, grouper, orchestrer pour accompagner le chant de sa vie les formes de la nature et de l’art. Nous dégustons la louange en silence avec une fausse modestie, nous avons perdu ces audaces qui situent les meneurs du jeu. »<sup>4</sup>

---

<sup>4</sup> Henry Bordeaux, *Histoire d’une vie, III La douceur de vivre menacée 1909-1914*, Plon, Paris, 1956, pp.38-40.

*« Il est aussi un extraordinaire musicographe. Il traversa Paris pour demander à un artiste de lui jouer un motet. J'étais avec lui quand il pria Radwann d'interpréter une certaine sonate de Diabelli qu'il voulait immédiatement entendre. »*<sup>5</sup>

---

<sup>5</sup> Elisabeth de Gramont, *Mémoires \*\* les Marronniers en Fleurs*, Grasset, Paris, 1929, p.258.

# La Nature

*L'AURORE*, poème implicitement dédié à Gabriele d'Annunzio, in *Les Éblouissements*, 1907, pp.140-142.

Je vous ai regardé ce matin, soleil jaune,  
Si longtemps que mon cœur en fut tout aveuglé :  
Vous étiez un enfant debout sur mille trônes,  
Petit soleil, avec vos couronnes de blé !

Sur un pin d'Italie, entre deux branches vertes,  
Votre visage d'or luisait, ivre et divin,  
Et moi je vous disais, tenant mes mains ouvertes :  
Est-ce vous, mon amour, qui venez sur ce pin ?

Vous, prince de l'espace, essence de tout être,  
Vous venez dans cet arbre, auprès de ma maison ;  
Vous buvez le cristal étroit de ma fenêtre,  
Bouche de la Nature, haleine des Saisons !

Et je puis regarder ta douce forme en face,  
Je puis dire : Voici tes lèvres et tes yeux,  
Voici le front charmant qu'un laurier rose enlace,  
Amant de Danaé ! Visage de mes dieux !

– Comment es-tu venu si près de ma demeure,  
Ô petit Jupiter jouant dans l'air d'azur ?  
Ne pâlis pas ainsi, j'ai peur que tu ne meures  
D'écraser tes luisants rayons blancs sur le mur !

Tu vois, tout le jardin est une chaude arène ;  
Soleil, petit taureau, augmente tes transports,  
Ne crains pas d'effrayer et de blesser ta reine,  
Et dans mon pourpre cœur entre tes cornes d'or !

Soleil moelleux et dru qui brilles, brilles, brilles,  
Soleil vert et d'argent, soleil bleu, soleil brun,  
Pâmoison enfermée en l'ardente résille,  
Ô rose, mariée à son propre parfum,

C'est ma prière unique et ma foi naturelle  
De plier mes genoux orgueilleux sur tes pas,  
De n'avoir jamais vu ta face qui ruisselle  
Sans qu'un sourire immense en mon cœur s'allumât.

Ah ! qu'on nous laisse seuls, que ma ferveur t'attire,  
Que je puisse mêler mes doigts à ton éclat,  
Que je presse sur moi, objet de mon délire,  
Les parfums enflammés de tes jardins lilas !

Je te dirai : Voici, c'est vous, c'est moi, je t'aime,  
Je ne souhaite rien que de rester ainsi ;  
Je te vois, je te sais, notre ardeur est la même ;  
Je n'habite que l'air splendide, et vous aussi.

C'est pour vous que j'écris, c'est pour vous que je rêve,  
Rien ne m'est suffisant qui n'est pas votre égal,  
Je ne veux rien que toi ; que ma course s'achève  
Enchaînée à ton char, Apollon matinal !

Que j'abandonne tout, que je quitte la terre,  
Que je ne sache plus où je vais, d'où je vins,  
Et que mon cœur qui fut royal et solitaire  
Soit un des sabots d'or de tes chevaux divins. !...

LES PINS, in *Les Éblouissements*, 1907, pp.369-370.

Tout l'espace à quinze ans par cette matinée !  
C'est une aride joie, épandue, obstinée,  
Un bonheur qui s'étend et se creuse sans fond,  
Insaisissable ardeur qui renaît et qui fond...  
Des pins montent, légers, dans la céleste écume,  
Ils jettent leurs caps verts sur cet azur qui fume,  
Et je contemple avec un regard transporté  
Ces sublimes bacchants dispersés dans l'été !  
Leur branchage léger pompe, déguste, aspire  
L'éther bleu, grésillant comme une molle cire.  
En vain leur tronc rougeâtre est nu, blessé, penché,  
Pareil au corps saignant du satyre écorché ;  
Ils logent la cigale en leur sèche mûture  
Et flottent enivrés sur l'heureuse Nature !  
Dans les miroitements mobiles du gazon  
On croit voir haleter la moelleuse saison,  
Tandis que rit au bord de l'herbe fatiguée  
L'eau pleine de bonheur, l'eau si forte et si gaie...  
Être pareille à vous, ô buveurs de l'azur,  
Arbres dansants et vifs tournés vers le futur,  
Qui malgré la plaintive et la tragique écorce

Jetez votre légère et bondissante force,  
Votre allègre désir, votre candide espoir  
Dans la nue éclatante, et vous penchez pour voir  
Sur les coteaux sacrés de la sainte Sicile  
Une chèvre enlaçant un amandier fragile !...  
– Bel arbre pastoral planant sur l'univers,  
Colonne torturée où brûle un bouquet vert,  
Ah ! que ma vie aussi comme une aile s'éploie !  
Que le lait bleu du jour m'étourdisse et me noie,  
Que j'élève un front clair dans les vapeurs du ciel.  
– Qu'importe ton destin, ton martyre ou ta joie,  
Il s'agit, ô mon cœur, que tu sois éternel !

CHANSON POUR AVRIL, in *Le Cœur innombrable*, 1901, pp.155-156.

Toute la nuit la pluie légère  
A glissé par jet et par bonds :  
Viens respirer au bois profond  
L'odeur de la verdure amère

Ton cœur est tiède morne et las  
Comme la naissante journée,  
Elle sera sitôt fanée  
L'amoureuse odeur des lilas,

Aujourd'hui l'âme apitoyée  
Sent pleurer son vague tourment :  
Viens écouter l'égouttement  
Des feuilles molles et mouillées.

SOIR D'ÉTÉ, in *Le Cœur innombrable*, 1901, pp.75-76.

Une tendre langueur s'étire dans l'espace ;  
Sens-tu monter vers toi l'odeur de l'herbe lasse ?  
Le vent mouillé du soir attriste le jardin ;  
L'eau frissonne et s'écaille aux vagues du bassin  
Et les choses ont l'air d'être toutes peureuses ;  
Une étrange saveur vient des tiges juteuses.  
Ta main retient la mienne, et pourtant tu sens bien  
Que le mal de mon rêve et la douceur du tien  
Nous ont fait brusquement étrangers l'un à l'autre ;  
Quel cœur inconscient et faible que le nôtre !...  
Les feuilles qui jouaient dans les arbres ont froid  
Vois-les se replier et trembler, l'ombre croît,  
Ces fleurs ont un parfum aigu comme une lame...  
Le douloureux passé se lève dans mon âme,  
Et des fantômes chers marchent autour de toi.  
L'hiver était meilleur, il me semble ; pourquoi  
Faut-il que le printemps incessamment renaisse ?  
Comme elle sera simple et brève, la jeunesse !...

Tout l'amour que l'on veut ne tient pas dans les mains ;  
Il en reste toujours aux choses du chemin.  
Viens, rentrons dans le calme obscur des chambres douces ;  
Tu vois comme l'été durement nous repousse ;  
Là-bas nous trouverons un peu de paix tous deux.  
— Mais l'odeur de l'été reste dans tes cheveux  
Et la langueur du jour en mon âme persiste :  
Où pourrions-nous aller pour nous sentir moins tristes ?...



La pioggia nel pineto.

Taci. Su le soglie  
del bosco non odo  
parole che dici  
umane ; ma odo  
parole più nuove  
che parlano gocciole e foglie  
lontane.

Ascolta. Piove  
dalle nuvole sparse.

Piove su le tamerici  
salmastre ed arse,  
piove su i pini  
raglianti ed irti,

GABRIELE D'ANNUNZIO, *La pioggia nel pineto* (Alcyone, 1902-03), edizioni integrale, Newton Compton editori, 1995, pp.336-339.

Taci. Su le soglie  
del bosco non odo  
parole che dici  
umane ; ma odo  
parole più nuove  
che parlano gocciole e foglie  
lontane.  
Ascolta. Piove  
dalle nuvole sparse.  
Piove su le tamerici  
salmastre ed arse,  
piove su i pini

scagliosi ed irti,  
piove su i mirti  
divini,  
su le ginestre fulgenti  
di fiori accolti,  
su i ginepri folti  
di coccole aulenti,  
piove su i nostri vólti  
silvani,  
piove su le nostre mani  
ignude,  
su i nostri vestimenti  
leggeri,  
su i freschi pensieri  
che l'anima schiude  
novella,  
su la favola bella  
che ieri  
t'illuse, che oggi m'illude,  
o Ermione.

Odi ? La pioggia cade  
su la solitaria  
verdura  
con un crepitio che dura  
e varia nell'aria  
secondo le fronde  
più rade, men rade.  
Ascolta. Risponde  
al pianto il canto  
delle cicale  
che il pianto australe  
non impaura,  
né il ciel cinerino.

E il pino  
ha un suono, e il mirto  
altro suono, e il ginepro  
altro ancora, stromenti  
diversi  
sotto innumerevoli dita.  
E immersi  
noi siamo nello spirito  
silvestre  
d'arborea vita viventi;  
e il tuo volto ebro  
è molle di pioggia  
come una foglia,  
e le tue chiome  
aulliscono come  
le chiare ginestre,  
o creatura terrestre  
che hai nome  
Ermione.  
Ascolta, ascolta. L'accordo  
delle aeree cicale  
a poco a poco  
più sordo  
si fa sotto il pianto  
che cresce;  
ma un canto vi si mesce  
più roco  
che di laggiù sale,  
dall'umida ombra remota.  
Più sordo e più fioco  
s'allenta, si spegne.  
Sola una nota  
ancor trema, si spegne,  
risorge, trema, si spegne.

Non s'ode su tutta la fronda  
crosciare  
l'argentea pioggia  
che monda,  
il croscio che varia  
secondo la fronda  
più folta, men folta.

Ascolta.

La figlia dell'aria  
è muta: ma la figlia  
del limo lontana,  
la rana,  
canta nell'ombra più fonda,  
chi sa dove, chi sa dove!  
E piove su le tue ciglia,  
Ermione.

Piove su le tue ciglia nere  
sì che par tu pianga  
ma di piacere; non bianca  
ma quasi fatta virente,  
par da scorza tu esca.  
E tutta la vita è in noi fresca  
aulente,  
il cuor nel petto è come pesca  
intatta,  
tra le palpebre gli occhi  
son come polle tra l'erbe,  
i denti negli alveoli  
son come mandorle acerbe.  
E andiam di fratta in fratta,  
or congiunti or disciolti  
(e il verde vigor rude  
ci allaccia i malleoli

c'intrica i ginocchi)  
chi sa dove, chi sa dove!  
E piove su i nostri volti  
silvani,  
piove su le nostre mani  
ignude,  
su i nostri vestimenti  
leggeri,  
su i freschi pensieri  
che l'anima schiude  
novella,  
su la favola bella  
che ieri  
m'illuse, che oggi t'illude,  
o Ermione.<sup>6</sup>

*Les pins sous la pluie*, traduction de Henri Bédarida

Ne dis rien. Au seuil  
de la forêt je n'entends point  
les mots que tu dis,  
simplement humains ; mais j'entends  
les mots plus expressifs  
que disent les gouttes et les feuilles  
dans le lointain.  
Écoute. La pluie  
tombe des éparses nuées.  
il pleut sur les pins

---

<sup>6</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, « La pioggia nel pineto », *Alcyone* (1903), in *Laudi del cielo del mare della terra e degli eroi*, Tutte le poesie, Newton, Roma, 1995, pp.336-339.

écailleux, hérissés ;  
il pleut sur les myrtes  
divins,  
sur les genêts éclatants,  
de fleurs serrées en grappes,  
sur les genévriers où se pressent  
les baies odorantes ;  
il pleut sur nos visages  
de sylvains ;  
il pleut sur nos mains  
nues,  
sur nos vêtements  
légers,  
sur les fraîches pensées  
qui naissent de notre âme  
renouvelée,  
sur la fable belle  
dont hier  
tu t'enchantas et qui m'enchante aujourd'hui,  
Hermione.

Entends-tu ? La pluie tombe  
sur la solitaire  
verdure  
avec un crépitement qui dure  
et varie dans l'air  
suivant que les frondaisons  
sont plus clairsemées, moins clairsemées.

Écoute. La réponse  
à ces pleurs, c'est le chant  
des cigales  
que la plainte du vent austral  
n'effraie point  
ni le ciel couleur de cendre.  
Et le pin  
rend un son, le myrte  
un autre son, le genévrier  
un autre encore : instruments  
divers  
sous d'innombrables doigts.  
Et nous voici plongés  
dans l'esprit  
de la forêt,  
vivant la vie des arbres ;  
enivré, ton visage  
est baigné de pluie  
comme une feuille,  
et ta chevelure  
embaume comme  
les genêts clairs,  
ô créature terrestre  
qui as nom  
Hermione.

Écoute, écoute. L'accord  
des cigales aériennes

peu à peu  
s'assourdit  
sous les larmes  
plus drues ;  
un chant s'y mêle,  
plus rauque :  
il monte de là-bas,  
de l'ombre humide, lointaine.  
Plus sourd et plus faible,  
il s'amollit, s'éteint.  
Seule une note  
tremble encore, s'éteint,  
remonte, tremble, s'éteint.  
Nulle voix ne s'entend de la mer.  
Mais sur tout le feuillage voici qu'on entend  
tomber à torrents  
la pluie argentée,  
purificatrice :  
bruissement qui varie  
suivant que les frondaisons  
sont plus clairsemées, moins clairsemées.  
Écoute.  
La fille de l'air  
est muette. Par contre, la fille  
du limon, là-bas,  
la rainette,  
chante dans l'ombre plus profonde,  
qui sait où, qui sait où !

Et il pleut sur tes cils,  
Hermione.

Il pleut sur tes cils noirs,  
si bien que tu pleures, dirait-on,  
mais de plaisir. Non plus blanche,  
mais comme verdissante,  
on croirait que d'une écorce tu jaillis.  
Et toute la vie est en nous, fraîche,  
parfumée.

En notre poitrine notre cœur est comme une pêche  
intacte ;

entre nos paupières nos yeux  
sont pareils aux sources entre les herbes ;  
en leurs alvéoles nos dents  
sont comme des amandes acerbes.

Et nous allons de fourré en fourré,  
Nos bras unis ou bien disjointes  
(et la verte vigueur des plantes drues  
nous enlace les chevilles,  
entrave nos genoux).

Nous allons qui sait où, qui sait où !

Il pleut sur nos visages  
de sylvains ;  
il pleut sur nos mains  
nues,  
sur nos vêtements  
légers,

sur les fraîches pensées  
qui naissent de notre âme  
renouvelée,  
sur la fable belle  
dont hier  
je m'enchantai et qui t'enchante aujourd'hui,  
Hermione.<sup>7</sup>

---

<sup>7</sup> Gabriele d'ANNUNZIO, « La pioggia nel pineto » (Les pins sous la pluie), *Alcyone* (1903), in *Laudi del cielo del mare della terra e degli eroi*, traduction de Henri Bédarida, dans Gabriele d'Annunzio, textes inédits, versions nouvelles, souvenirs et essais, publiés sous la direction de Henri Bédarida, Société d'études italiennes, Droz, Paris, 1942, pp.102-105.

## Les pastiches

*La Grande Anthologie, la seule qui ne publie que de l'inédit*, Société des Éditions Louis-Michaud, Paris, 1914, pp.198-203. (Livre rouge N° III Anna de Noailles)

**Les Vivants et les Maures**<sup>8</sup> ou l'école adéquatiste :

Mathieu Lacomtesse – Edmond Goujon – Joseph-Marie Netti – Valentine de Schampoing - Lorang-Taillade – Maurice Mettrelingue – Henri Bathaille.

### Mathieu Lacomtesse

Nous commençons par des œuvres de Mme Mathieu Lacomtesse, qui a refusé de nous payer la somme que nous demandions pour rédiger dignement sa biographie.

### Regrets à Bergame

Il pleut sous la porte cochère  
Du palais Aldobrandini ;  
Des enfants portent des torchères ;  
Je ne sais plus bien qui je suis.

Je laisse, sur mes mauves ongles,  
Traîner, bondir mon regard d'or,  
Comme bondissent dans les jungles  
Les petits tigres de Bangkor.

Quelle douceur le crépuscule  
Dispense aux soirs de Guastalla !  
Une heure sonne aux Camaldules  
L'agonie du soleil lilas.

On est divine, on est inerte.  
On pense au jour où l'on mourra...  
Il traîne dans la chambre ouverte  
Un frais parfum d'angustura.

Hélas ! sous quelle lassitude  
Mon cœur, ce soir, vous ployez-vous ?  
C'est le désir d'un sort plus rude  
Qui vous fait tomber à genoux.

Ah ! n'être plus qu'une humble femme  
Du tendre bourg Serpa Pinto  
Qui vient au marché de Bergame

---

<sup>8</sup> Cf. Comtesse de Noailles, *Les Vivants et les morts*, Fayard, Paris, 1913.

Vendre son miel et ses gâteaux ;

Marcher pieds nus sous les platanes,  
Le long du jour, bien loin, bien loin ;  
Remplacer par un petit âne  
Mon groom nègre, René Giloin ;

Près de la languissante église  
Où se pâma la Crescenzi,  
Vendre avec la molle cerise  
Le brugnon jaune cramoisi ;

En potagères pyramides  
Échafauder dans l'air poissé  
Le coing lisse, la pêche humide,  
Le covercoat rose et glacé...

Alors de belles étrangères  
S'approcheraient d'un air rieur  
Et, me jetant des pièces claires,  
Emporteraient mes fruits, mes fleurs.

Et moi, tremblante paysanne,  
Surprise devant ces sequins,  
Je dirais à mon petit âne :  
« Tu es plus savant que Giloin. »

« Et ces dames aux belles robes  
Sont-elles pas, cher compagnon,  
Plus poétiques et plus probes  
Que mes sœurs d'au-delà les monts,

« Oui, que mes sœurs les poétesses,  
De Châteauroux ou de Paris  
Qui me pillèrent mes richesses  
Sans m'en laisser jamais le prix ? »

### **La Mosquée au toit d'or languide...**

La mosquée au toit d'or languide  
Est une ombrelle de soleil...  
Je m'éveille, comme Atalide,  
Dans le sérail rouge et vermeil.

Un bourdon noir entre et lancine  
Mon fugitif et tendre émoi...  
Les amoureuses de Racine  
N'auront pas plus aimé que moi !

Moins que devant une anémone  
Je défaille si je ressens  
Le désir fauve d'Hermione  
Brûler mes os, boire mon sang.

Les chaudes nuits de Salonique  
Ont pour mon corps plus de moiteur  
Que la décevante tunique  
Que Phèdre presse sur mon cœur.

Et je suis devant toi, cher être,  
Comme Esther quand elle apparut,  
Grave et triste, devant son maître,  
Le beau monarque Assuérus...

Corps oppressés, yeux en amandes  
Couleur de khol et de cédrat,  
Vous tendez, comme une guirlande,  
Vers un ciel où nul n'atteindra

Vos cœurs qui sont une corbeille  
D'œillets et de pois de senteur  
Et qui vous rendent si pareilles  
A votre inexprimable sœur.

Vous êtes mes pharmacopées,  
Mes parfums, mes Ides d'azur !...  
Toutes vos folles mélopées,  
Comme un fleuve orageux et pur,

Baignent cette âme que transporte  
L'amour du beau plaisir charnel :  
Il n'est pas besoin d'être morte  
Pour que ce goût soit éternel.

## **Les Uniques**

Rafaele d'Annonceleau – Francis James – Pax and simplex Lischer's- Rosemonde Girard  
d'Houville

*Rafaele d'Annonceleau* (pp.91-115)

Ce nom est mondial et on connaît la fière devise qu'il inspira au poète : « Comme la pluie ! »  
Son blason n'est pas moins illustre : *De gueules, à merlette bilingue caparaçonnée de ferblanterie.*

On se souvient du sonnet fameux que son nom, également, inspira à un de ses plus fervents admirateurs, M. Edmundo de Amicis, dans l'*Idioma gentile*<sup>9</sup> :

*En tout parler, tu sais croasser comme un cygne,*

*Etc., etc.*

C'est dire que nous préférons borner ici sa biographie, qui serait tout simplement un résumé de l'histoire universelle des littératures depuis la révolution de 48 à la Chute d'un Ange (c'est de celle de la Pisanelle que nous parlons).

Nous sommes persuadés d'agréer mieux à nos lecteurs en leur citant un long passage d'un drame inédit du poète qui sera intégralement joué aux Arènes de Nîmes, de midi à minuit, pendant deux ans, quand M. Rockefeller aura définitivement assumé la direction de ce théâtre. (Déjeuners, dîners et supper's gratuits à la condition d'écouter la pièce jusqu'au bout.)

(...) **Démétrios**

### **Première mansion**

La salle dallée de marbre bleu pâle

On aperçoit un trône d'or sur lequel l'aède est installé. Par de larges baies de verre dépoli et diversement colorié, le ciel prestigieux de Bandang apparaît, strié de feu et d'or. Les signes du Zodiaque sont peints en couleurs violentes sur les encorbellements rouges et or.

À cause de la forte chaleur, qu'on sent suinter des voûtes de porphyre gemmées de chrysoprases, l'Aède est simplement vêtu d'une lyre et d'un pétase, dans la position méditative de l'Hermès Prostatite qui est au milieu de la salle des Antiques au musée de Saint-Cucufa.

Autour de lui, c'est la cohue délirante et prosternée que les poètes de cette ère emmènent dans leurs déplacements. Voici les hérauts, les héros, les zéros, les Bestiaires, les Vexillaires, les Thuriféraires, les Maxillaires, les Vestiaires et les Salpyngites soufflant hautainement dans l'orchite double.

Au lever du rideau on doit sentir qu'il y avait eu auparavant de longs instants de silence.

### **L'aède**

J'ai mis mes lévriers à l'ombre.

Esclaves, chantez : Hosannah !

Dites vos abracadabras

Sorciers venus de Trébizonde !

*Tibicines sonum dant interdum Demetrios mezza  
voce loquitur*

Mes huîtres, sur leurs bancs, là-bas,

Sont lasses de former des rondes

Et dorment. Chantez : Hosannah !

J'ai mis mes lévriers à l'ombre,

---

<sup>9</sup> Le Charmant Idiot.(Alde Manuce, éditeur.)

Ma clepsydre au cou, et ma montre  
*versificationem.*

Chez ma tante. Parlez plus bas :  
Jamais malade, jamais baba !  
Il n'est papier bleu qui me dompte.  
J'ai mis mes lévriers à l'ombre.

*Docere pueros grammaticam atque*

### **Les Custodes**

- Gloire à lui ! Gloire à lui ! Gloire à  
Lui ! – Il est assis sur son trône  
Comme l'archange que l'on voit  
Dans l'église de Saint-Primitice  
Sur la verrière bleue et or  
A Carpentras !

### **Une Saltatrice**

Et qui a nom :  
Gabriel.

### **Les Vestiaires**

Que ses ennemis  
Soient fouaillés. – Qu'ils soient boutés  
A feu ! – Alleluia ! -Montjoie  
Et Saint-Denis !

### **Le Grand Thuriféraire**

Mâchez vos langues ; mettez-y  
Des bœufs dessus ou les mangez,  
Comme le fait le Python torve,  
Par les canicules ardentes,  
Quand il a soif !

*Turba ruit ou ruunt.*

(Ici un groupe de partisans fait irruption dans la salle sacrée et tout aussitôt, se traîne sur les dalles marmoréennes en sanglotant les supplications orphiques et éleusiennes. L'extase du poète est à son comble. Les perles qu'il enfilait roulent sur les dalles marmoréennes et de ces graines nacrées, qui éclatent soudainement, jaillit une floraison de lis démoniaques et lunaires.)

Etc.

**Louis MARTIN-CHAUFFIER**, *Correspondances apocryphes*, Plon, Paris, 1923.

**Madame de Noailles à Gabriele d'Annunzio.**

*Parme, octobre 1921.*

Prince du royaume de toute volupté ; maître des harpes d'or et des trompettes d'airain ; archange des batailles qui, planant au-dessus des champs, des mers et des montagnes où les hommes se massacraient, fis descendre du ciel sur leurs fronts carrés et pâles d'ardentes couronnes de poèmes ; divin archer, habile à percer de tes flèches empoisonnées et douces le sein des femmes tranquilles ; Olympien qui fis entendre à leurs oreilles jusqu'alors endormies les chants de leurs veines gonflées, et les musiques embrumées que le vent d'amour et de mort, soufflant sur elles, apporte aux âmes désertes, avides et chaudes.

L'automne a roulé dans un manteau roux l'été blanc, et couvert les feuilles d'un précieux voile d'or brûlant, afin que l'hiver ne les gèle pas. L'automne m'a emportée, et cachée, loin des souffles noirs qui resserrent l'âme et la fendillent comme une vieille chose usée, dans cette Parme dolente, penchée sur son passé, insensible aux saisons. Elle est semblable aux soirs de passion, à la coulée paresseuse du sang dans les veines lasses, comme dans les canaux de Bruges, l'eau verte demeure stagnante pour refléter le mirage des siècles enfuis, à la paume ouverte de l'imagination, qui ne se refermera plus, mutilée des doigts pointus et souples du désir. Les belles créatures que tu as livrées aux âpres forces de la nature, et aux jeux cruels d'hommes ardents au cœur glacé, laisseraient ici tomber leur âme, inutile et vidée de son fruit. La forme silencieuse de mon rêve s'élève sur une place déserte, entre quatre murs de palais clos, triste statue que personne ne saurait nommer. Le soir, je vais la visiter, et je ne la reconnais plus. Je passe, au travers de l'automne, sous un ciel allongé, les rues tissent un ruban d'ombre, le soleil pâlisant altère l'ocre des maisons, et le miel blond de l'air se dissout et devient subtil, aigu, avec une saveur de glace et de sel. Dans le silence argenté, la lune glissante pénètre à travers les volets fermés dans les chambres aux parfums obscurs, et, furtive, dépouille les cœurs de ces richesses de la mémoire, qui sont si lourdes et si précieuses, et qui écartent le sommeil. L'ombre qui glisse devant moi, et dont je semble suivre le bleu mystère, paraît plus réelle que moi, reflet visible d'un fantôme altéré du sang noir et rond qui, pour un moment, lui rendra la vie, dessinera sur un ciel réchauffé, dans une lumière consistante, la forme harmonieuse de ses lamentations.

Dans ma chambre, les cuivres caressants des vieux meubles bruissent une berceuse italienne ; la sonorité des syllabes chantantes est assourdie, parce qu'elle vient de loin, des siècles ouatés où ces vieux meubles étaient jeunes. Sur la cheminée, une madone de plâtre sourit, délivrée jusqu'au matin des blasphèmes de ses vêtements aux couleurs violentes ; des rayons dorés prolongent mes doigts, et ses paumes sont ouvertes, non pour saisir, comme les miennes, une proie fondante et glissante, mais pour répandre la fraîcheur lumineuse de ses bénédictions. Devant elle, âpre, desséché, mon cœur se contracte et se plisse ; il creuse en son milieu un sillon avide ; ses lèvres se tendent vers la source de beauté, afin qu'elle daigne choisir pour y lancer son flot la belle coulée de ce lit sinuant dans la chair meurtrie.

Le sifflet d'un train poignarde le silence. Sa pointe extrême brisée par le soudain gémissement de la nuit blessée, l'arc de mon désir se détend. Ce n'est point de paix et de vie que mon âme a besoin, mais de cette mortelle douceur qu'on trouve à se désaltérer dans l'eau pure et glacée, qui étincelle, sur les cimes, au creux d'un bel étang, serti de neiges silencieuses, éclairées de fleurs blanches si pures qu'un seul regard humain les ternirait. Les filles échevelées du génie dansent sur sa rive, sans trêve, sans fatigue, passionnées et froides. À de rares intervalles, un visiteur, venu de la terre, franchit les libres espaces. ; les gardiennes éternelles

le reconnaissent toujours, il a toujours même visage. Il boit à la source merveilleuse, et quand il redescend, parmi ceux qui se croient ses frères, son âme glacée ne sait plus frémir, mais sa voix pure fait chanter, dans le fond des âmes humaines, le chœur des violons secrets. J'y fus jadis, j'y veux y retourner sans tarder. Père de toute poésie, ne viendras-tu pas m'y attendre ?

Anna de Noailles.

**Maurice GUYOT et X.,** *Comme dirait...*, éd. Oudin et Cie, Paris, 1912.

Anna de Noailles, *Le Pot aux roses*.

Les enfants qui font la dînette	De la soupière aux larges hanches
Mangent des pétales par jeu :	Où sont peints des coqs de couleur,
Pour moi, ce soir, je veux qu'on mette	Montera dans les vapeurs blanches
Cuire un bouquet à petit feu.	L'haleine des Étés en fleur,

Dans le vieux pot d'argile rose	Et, sœur légère des abeilles,
Prêt pour les navets et les choux,	Ivre de sucre et de parfums,
Composez-nous avec des roses	Je sentirai grandir mes ailes
Un bouillon précieux et doux.	Pour m'envoler sur les jardins !...

Dédaignant les rares épices  
Éclores sous d'autres climats,  
Plongez-y de simples calices  
De pervenche, et quelques lilas.

Et pour colorer le potage,  
Pur repas de mouches à miel,  
Vous attraperez au passage  
Un rayon doré de soleil.

Gabriel d'Annunzio, *Se non è vèro, è bene trovato*  
Traduit de l'italien par G. Hérelle

...Gabrielino Topo, l'Animateur, se penchait sur elle ; et dans la lucidité tragique de ses prunelles amoureuses, comme aussi dans l'âpreté de l'arc pourpre qui était sa bouche cruelle, il savait retrouver, avec la souplesse chaude et fleurie des larges plaines toscanes, la vigueur sourde et la croissance douloureuse des chênes qui tordent là-bas, dans le secret des forêts germaniques, le désespoir de leurs bras tout-puissants.

Alors il parla :

« Regarde le soleil, Violina divine, car il est royal comme ton front puéril, meurtrier comme ta lèvre assassine, et l'écarlate manteau que, solennellement, il promène parmi la muette et sanglante adoration de cet automne ultime, rayonne de feux moins acérés que l'amère rousseur de tes cheveux étranges, où se plonge et s'engourdit vainement la lente torture de mon cœur. Je voudrais exalter la fièvre de tes enthousiasmes, et comme l'eau turbulente s'amincit et s'élève en jets d'eau impérieux, parmi les marbres des bassins, je veux que tes élans, pareils à l'eau

puissante, concentrent leur ardeur dispersée et haussent leur clarté créatrice jusqu'à mon âme héroïque et pourtant indolente, coupe d'onyx, vasque marmoréenne, calice lilial où vient s'éteindre ce qui est en feu, s'apaiser ce qui bouillonne, s'épanouir ce qui était clos, se clore enfin ce qui s'épanchait dans la joie souveraine de la lumière. Il faut que ma force soit ta force, ô Violina, et, comme Oreste hurle à travers les espaces séculaires l'infinie douleur de sa race fatale, il faut que tu cries, parmi les continents et parmi les flots, parmi l'engourdissement des campagnes et parmi l'hallucination des villes<sup>10</sup>, l'impétueuse voracité de mon orgueil toujours jeune, et que tu apportes au monde, entre tes mains pures, l'incandescente fleur de mes espoirs triomphaux...Entends-tu, Violina, entends-tu ?... »

Elle ne répondit pas, mais elle fit signe, et ses yeux regardèrent le golfe d'Agliarino. Il resplendissait comme la cuirasse concave d'un guerrier ardent et lointain, et il semblait que la mer aride voulût offrir, ce soir-là, sa poitrine pourtant maternelle à des flèches plus vives, à des baisers plus perfides, à des contacts plus mystérieux et plus chauds.

Et, tandis que le ronflement du train berçait leurs espérances jumelles, il comparait sa vie commerçante à ces tunnels démesurés où les engloutissait la toute-puissance d'une force brute, et au terme desquels, comme jaillit la foudre dans la chaotique torpeur d'un ciel d'orage, surgissaient, éclatantes, la divinité d'une lumière nouvelle, la candeur d'un ciel plus ami, la vigueur enlaçante d'un printemps plus joyeux et plus tiède...

**Paul REBOUX et Charles MULLER, *À la manière de...*, deuxième série, Grasset, Paris, 1910.**

Anna de Noailles, *La fiancée du Soleil*, pp.45-54.

Exténuée de langueur et de nostalgies effilées, Églantine de Buys-Soncreu se laissait torturer par l'atroce douceur de cette après-midi printanière.

La chaleur faisait grésiller son âme d'où montaient, comme d'une cassolette où brûlent des pastilles d'Arabie, des soupirs qui se mêlaient à l'odeur des arrosoirs. Les mille pensées qu'elle n'avait pas bourdonnaient dans sa tête avec un petit bruit en colère, et les délices de mordre à même ces minutes juteuses lui causaient un mal affreux.

En face d'elle, Hyacinthe de Buys-Soncreu, son mari, lisait un journal déplié qui lui masquait le visage. Il avait les cheveux noirs et collés et un grand nez jaune, recourbé comme un bec ; il ressemblait à un corbeau.

Tandis qu'il picorait les dernières nouvelles politiques, Églantine considérait son mari flexible, solitaire et haut. Jamais leurs âmes ne s'étaient nouées ; jamais ils n'avaient emmêlé leurs nerfs dans une sensation commune. Il ne comprenait pas qu'on pût avoir envie de pleurer chaque fois qu'on entend de la musique ou qu'on entend le silence, chaque fois qu'on parle ou qu'on se tait, chaque fois qu'on quitte sa demeure ou qu'on la rejoint, chaque fois qu'on est en compagnie ou qu'on est seule, et surtout chaque fois qu'on est heureuse.

Ainsi réduite à s'appuyer les yeux sur le monde extérieur, Églantine de Buys-Soncreu avait-elle ordonné les plates-bandes de son jardin convenablement à sa mélancolie. Vous étiez là, cloches de digitales qui coulez sur le cœur en sons empoisonnés ; et vous, belladones tachées comme une âme corrompue, et vous aussi, tubéreuses surnoises, agiles serpents d'arômes qui vous insinuez dans les veines ; et vous, aconits qui êtes en albâtre bleu ; et vous, toutes les orchidées !

Soudain, Églantine de Buys-Soncreu se mit à pleurer, car on annonçait une visite, et elle ne pouvait entendre marcher sur le gravier sans mourir.

---

<sup>1010</sup> Référence aux recueils d'Émile Verharen : *Les Campagnes hallucinées*, Deman, Bruxelles, 1893 et *Les Villes tentaculaires*, Deman, Bruxelles, 1895.

C'était Jasmin Sorbier.

Hyacinthe s'éloigna. Il n'aimait pas Jasmin Sorbier. Il le trouvait ardent et sombre, et la flamme trop forte qui rayonnait de ce philosophe lui faisait cligner l'âme.

Jasmin Sorbier s'avançait. Églantine attacha sur lui des prunelles si lisibles et si nues qu'elles semblaient écorchées, avoir perdu la robe lisse du regard.

Elle s'accouda sur les coussins de sa chaise longue et tendit la main. Dans ce geste, la manche s'écarta, et découvrit le bras pur où les veines étaient bleues et sinueuses comme l'Eurotas sur les cartes de géographie.

- Bonjour, Églantine, fit Jasmin.

- Bonjour Jasmin, répondit Églantine.

Accablés, ils demeurèrent muets un moment.

Autour d'eux, l'air était tapissé de petits frissons. Le silence était si rond qu'ils entendaient les gazelles rouges de leur sang leur bondir dans les artères.

Un lointain sifflement fit tomber leur contemplation comme une poire mûre.

- Ah ! gémit Églantine, ce train bienheureux, ce cher train qui s'en va !... Je voudrais le prendre avec mes deux mains et l'embrasser comme un visage...

- Vous n'êtes pas heureuse ? demanda Jasmin Sorbier.

- Non, répondit Églantine. Ma vive jeunesse me détruit en même temps qu'elle m'augmente. Je meurs de vivre.

- Comment donc vivez-vous ? dit Jasmin Sorbier.

- Je vis, répondit Églantine, couchée de tout mon long sur les jardins de l'Ile de France. Je bois l'immense orgueil de Nietzsche et tout l'ennui de Pascal avec une tige creuse de sureau. Je courbe. Mon génie sur un autel de gazon ironique et sucré, dont je fais mon manteau, ma pâture et mon cimetière.

- La lune romantique éclaire une moitié de votre cœur, fit Jasmin, mais l'autre est dans les ténèbres.

Églantine se mit à pleurer.

- D'où me viendra la lumière ?

Jasmin ne répondit pas tout de suite. Ses yeux se rapprochaient l'un de l'autre, tellement il faisait un effort pour penser. Enfin, sur un ton lourd et cher, il affirma :

- Elle vous viendra de moi. Vous avez tort de tolérer autour de vous des essences mortelles. Quand meurent les plantes mauvaises, leur substance ne s'anéantit pas, mais se transmet, et c'est ainsi que vous portez en vous, non seulement leur propre mort, mais toutes celles qu'elles auraient pu causer. Les poisons des aconits et des daturas se sont ajustés à vous, et c'est pourquoi vous avez l'âme inerte et noire.

- En effet, dit pensivement Églantine.

- Il faut, poursuivit Jasmin Sorbier, que désormais vous ayez autour de vous de la santé verte. Faites planter ici chaque année des plantes saines, vivaces et nourricières. Elles passeront en vous ; vous sentirez leurs petits doigts de vigueur remuer chacun de vos muscles, et vous serez gonflée, loyale et lisse, car les farines et les féculs éparses se réincarneront en vous.

Ils cessèrent de parler jusqu'au coucher du soleil. Puis Jasmin Sorbier s'en alla.

Églantine de Buys-Soncreu suivit le conseil de Jasmin Sorbier.

Bientôt, le visage émerveillé des choux-fleurs, les éblouissements des citrouilles, la domination des asperges, le cœur innombrable des artichauts animèrent en elle une nouvelle espérance.

Un matin, elle s'aperçut en s'éveillant que la guérison, entrée dans sa chambre, s'était assise sur un petit fauteuil et la regardait, les mains contre les genoux, en souriant.

Désormais, le goût de sa chère âme ardente arrivait à ses lèvres entr'ouvertes. Tous les moments lui semblaient hauts comme des voûtes d'église. Elle n'employait plus que des

mots bien portants, qui avaient des joues rouges. Et elle devait, comme on se bouche les oreilles, s'entrer les doigts dans les yeux pour n'être pas aveuglée par la beauté reconquise du monde.

Même elle devint si puissante, si nourrie et si grandiose, que des amours humaines lui parurent vulgaires et ne la rassasièrent plus.

Elle chassa Hyacinthe de Buys-Soncreu, et ne voulut plus revoir Jasmin Sorbier. Enfin, dans son élan vers la sublimité, elle s'éleva jusqu'au faite d'un tilleul et, sur cette colonne lisse et haute qui semblait la porter ainsi qu'un géant piédestal, Églantine de Buys-Soncreu devint le fiancée du Soleil.

**Paul REBOUX et Charles MULLER, *À la manière de...*, troisième série, Grasset, Paris, 1913.**

Gabriele d'Annunzio, *Le mythe de Pasiphaé*, pp.17-28.

-Encore, encore !- gémissait la marquise Funicula penchée vers la nuque de Lydio Bragheti qui chevauchait le siège antérieur de leur tandem terrivole. La machine svelte, dardée comme un lévrier d'acier aux tendons miroitants, quelquefois soulevée par l'effet de ses ailes que maintenaient rigides l'entrecroisement des haubans et des nervures, propulsée plus outre à chaque crépitation de son âme d'essence et de feu, engloutissait la route héroïque, stade après stade, entre les mandibules de ses bielles.

-Encore, encore !- redisait la gémissante, courbée vers le taciturne qui, pour prévenir les pauses du moteur, faisait gicler l'huile, aussi promptement volatilisée par les rouages en fusion du tandem que s'évanessa (sic) l'onde versée par les filles de Danaos dans le tonneau du supplice inexhaustible. Autour d'eux, comme aspirées par le vent de la rapidité, se succédaient les collines horizonales profilées sur le ciel de l'Hellade avec une telle suavité qu'elles semblaient importer dans la patrie de Phidias, de Dioscoride, de Pyrgotèle et de Céphyssodote, le purissime enchantement de l'ineffable et sublimissime Léonardo.

-Encore, encore !- sanglotait l'impétueuse. Ensemble ils allaient vers l'Olympe. Là, des savants aux concepts michelangélesques venaient de mettre à jour, par de profondes fouilles, la cime ardue, résidence des Immortels. C'est chez Donna Mangero Zallighatori qu'ils s'étaient connus. La marquise portait ce jour-là une robe faite d'une peau de lion, et la dépouille Héracléide contrastait avec sa souple démarche de reptile. Depuis ce jour, Lydio avait perdu l'esprit. Elle peuplait ses insomnies d'hallucinations où elle était tour à tour comme la bacchante dans l'orgiasme, comme la Chimère nourrie par la moelle de nos rêves, ou comme la splendeur irradiée autour de la spire ascendante de l'extase. Mais la léonine s'était refusée. Elle ne voulait consentir le don de sa jeunesse innombrable, de sa bouche purpurine, de ses nobles mains arides et sensitives, de ses petits seins érigés comme ceux des muses canores, que le jour où il aurait fait peser sur elle une masse démesurée de vie réelle et idéale. Pour cela ils étaient partis vers l'Hellade fabuleuse dévorée par les mythes. L'incontinente appétait violemment d'assister à l'exhumation des Immortels.

-Vois, vois !- s'écria-t-elle avec cette manière de tutoyer qui était une de ses séductions. Le tandem, bonds par bonds, venait d'atteindre la crête. Et, soudainement révélés, apparurent les lieux souverains, résidences des Caelicoles. Et ce fut la chose inoubliable dans la Beauté ! Ils étaient là, les Dieux, tous les Dieux ! L'assembleur de nuages et son Épouse aux beaux bras ; et le boiteux ; et celui qui prévalut sur Marsyas ; et la chasseresse fermée ; et le Psychopompe ; et le Casqué ; et la Cythérée ; et le Priapique ; et la Porteuse d'égide ; et le Nectarophore au sexe ambigu ; et le Venteux ; et la Florale ; et la Fruitière ; et le Monocle. Ils étaient là, les

Dieux, tous les Dieux, immobiles, augustes, fascinants ! Et près d'eux, autour d'eux, tout ce qui fut l'instrument de leur puissance : une chouette, un trident, un marteau, une foudre, un arc, une plume de paon... Ils étaient là, les Dieux, tous les Dieux ensevelis dans la cendre légendaire des âges, en un amoncellement d'éternités. Au centre de la ruine éparse se dressait la statue creuse d'une génisse. Et c'était le simulacre d'airain construit pour recevoir en ses flancs l'insondable Pasiphaé, le jour où seul un taureau lui parut capable de combler l'orbe de son désir, et où l'animal abusé féconda la statue perforée pour l'accouplement hybride. La marquise Funicula, en voyant le simulacre dédaléen, saisit le bras de Lydio.

-Je veux ! – dit-elle, exténuée par la convoitise trop forte, devenue une seule âme charnelle asservie à la pulsation de son sang qui bondissait en tout son corps jusqu'aux pouces de ses pieds agiles, -je veux...Et la résurrectrice, de sa longue main sensitive, palpa le monstre d'airain, appliquée à découvrir quelque pêne ou quelque ressort. Ah ! se tapir dans la statue creuse, retrouver la posture millénaire ! Elle mordait sa lèvre, elle enfonçait profondément ses doigts multiples dans les bras de Lydio.

-Je veux ! – reprit-elle. D'un regard absorbant, l'aspirateur fit le vide dans l'âme de sa compagne. À l'égal de Tirésias qui comprend toutes les choses, il sonda cet abîme vertigineux. Il fut celui qui franchit la Porte où s'abolit l'espoir et plonge dans les augustes profondeurs dantesques.

-Funicula ! – proféra-t-il – je crois avoir trouvé...Il s'interrompit, comme s'il avait vu l'esprit de la femme attentive se faire concave à la façon d'un calice pour recevoir la rosée glorieuse de l'admonition.

-Funicula ! – continua-t-il – je viens de découvrir le secret du mécanisme ! Il appuya sur un poussier qui commandait une bénarde. Aussitôt la targette du morailon déclencha l'aubronnière, et la bobinette chut. La marquise vibra d'attente comme l'auguste lyre dorienne. Il lui semblait. Que ce fût son cœur le plus mystérieux qui venait de se fendre lorsque la porte s'ouvrit, donnant accès à l'intérieur de la génisse métallique. Jamais, au cours de ses dévotions à San Giorgio Maggiore, à San Rigolo Marinetti, à Santa Gorgonzola degli Schiavoni, à San Piccolo Pippioli, elle n'avait éprouvé une plus triomphale assumption de son être.

-C'est là, - dit-elle, - c'est là que je consentirai ! Et d'un bond félin elle pénétra dans le simulacre. Jour et nuit depuis trois mois Lydio, obsédé par un perpétuel désir, se tenait prêt pour l'acte. Il s'élança vers l'enflammeuse. Mais déjà elle opposait à cette ruée la paume de sa noble main aride. Et le sourire aigu de la perversité effilait son visage.

-Lydio – psalmodiait-elle – je suis Pasiphaé !... Rappelez-vous le vers sublime d'Homère : « Pasiphaé dédaigne l'amour d'un mortel. » Je veux, je veux le même amant que Pasiphaé ! Songez que le maître des dieux se travestit en taureau pour l'enlèvement d'Europe. Ferez-vous moins que lui pour obtenir l'amour de la seconde Pasiphaé ?

Lydio avait bardé son âme de patience comme d'un triple diamant. Et maintenant, la proie s'offrait captive au piège de la luxure. Il n'hésita pas. Il dévissa le guidon arqué du tandem terrivole et se l'ajusta sur le front en manière de cornes taurines. Puis il atteignit dans la sacoche la pelisse. Fourrée qui le garantissait contre la tramontane et le sirocco, la retourna et s'en fit un pelage. Il y attacha une chambre à air dont il se battit les flancs comme d'une queue flagellante, et, travesti de la sorte, marcha vers la génisse en pétrissant la trompe avertisseuse d'où sortaient de rauques meuglements.

-Meuh. !... meuh...- répondait la marquise.

Et telle était cette supplication passionnée, si intense vibra dans cet appel bestial l'apothéose de la créature habitée par le volcan charnel, que l'irrupteur s'arrêta.

Ainsi Fafner recula devant le Graal double des Filles du Rhin et des Walkures. Lydio aurait persévéré dans le désir si la marquise eût persévéré dans le refus ; il était pareil à l'aigle jovien qui vise dès son essor le plus haut sommet et ne cesse de monter tant qu'il ne l'a pas atteint ; mais dès qu'il touche au pic altissime, il mesure qu'il pouvait monter plus haut et, dédaignant de se poser, poursuit son vol.

-Meuh ! !... meuh !... -répétait la marquise, pantelante dans le simulacre. Alors, avec un dédain superbe, Lydio s'approcha. Il referma la trappe, tira la cadolle des étoquiaux, cadenassa les deux paumelles du crampon, et ferma d'un double tour. Puis il lança la clef vers le ciel ; lumineuse, elle sillonna l'éther labouré. La marquise, lovée à l'intérieur du réceptacle, se mouvait en une reptation forcenée. Elle aspirait, de toute sa viduité palpitante, vainement. Seul un rais de soleil pénétrait dans la statue perforée pour l'accouplement hybride. Et la délaissée appuya contre le pertuis un œil dilaté par la voracité tantaléenne. Elle vit le contempteur qui s'éloignait, fouettant nerveusement ses flancs de sa chambre à air. Il avait méprisé la créature offerte, mais la puissance de sa race le bouleversait toujours, ainsi qu'un énorme bouleversement cosmique. – Et comme il cheminait dans le paysage élyséen, près de la fontaine de Castalie, sous l'opaque fraîcheur des chênes du Tempé, une génisse à sa vue se mit à mugir. Et il répondit d'un meuglement passionné de la trompe avertisseuse. Et la génisse docile à l'apparence renouvela, par une erreur inverse, le mythe de Pasiphaé.

**Philippe JULLIAN et Bernard MINORET**, *Les Morot-Chandonneur*, Cahiers Rouges, Grasset, Paris, 1955.

*Un tennis démoniaque* ( André Germain, extrait de *Un demi-monde qui croule*), pp.166-167.

(...) Après le déjeuner on joua au tennis, qui n'est point mon sport favori. Sous les ombrages de mornes sapinettes, nous échangeons des balles sans conviction lorsque dans un tourbillon de poussière une audacieuse limousine déboucha dans l'allée. « C'est Daisy ! » s'écria Blanche, jetant sa raquette pour courir au-devant d'une cousine trop aimée. Mais des cris d'effroi interrompirent cet élan. De la voiture, une panthère noire avait bondi, bouleversant rappel des forces primitives de la nature au beau milieu de ce parc trop ratissé. « Mirza, ici ! » criait la princesse Daisy Bassifondi, ne cherchant point à cacher son aristocratique dédain devant la frayeur des invités... Mais le terrible félin semblait particulièrement intéressé par les pantalons bien remplis de l'ambassadeur. Celui-ci, sans penser un instant à protéger sa femme et ses hôtes, s'efforçait de grimper à un catalpa... La belle princesse, fouet au poing – et la manière dont elle maniait cet instrument, de plaisir, dit-on, pour certains de ses amis, justifiait apparemment son surnom de Daisy la dompteuse – était poétiquement suivie de d'Annunzio, plus petit que jamais, et le panache en berne ce jour-là. Mais ce fut encore vous, ô Blanche, qui, avec l'austère courage d'une Penthésilée, vous approchâtes de l'animal des savanes, maintenant occupé comme un gros chat à lisser son pelage sur le sable ! Se servant de votre raquette comme d'un bouclier et de votre ceinture comme d'un lasso, vous le ramenâtes humblement vers la liliale inspiratrice de *Si non è vero...* qui vous remercia d'un regard tel que l'on vit l'auteur du *Martyre de Saint Sébastien* percé des mille flèches de la jalousie ! L'ambassadeur, descendu de son

sylvestre refuge, gourmanda sa trop brillante parente sur les dangers d'un exotisme hors de saison.

On le sentait encore outragé de cette inutile voyage à Rome, fait dix ans plus tôt, où une tante levantine et millionnaire avait chassé comme un matou importun ce fat et besogneux cousin de la Plaine Monceau. Profitant de ce brouhaha, la comtesse mère avait emmené le valet de pied prendre un cordial dans ses appartements. Une sensibilité toujours à vif, éprise seulement de Beau, ne peut que souffrir en évoquant ce crépuscule des faux dieux aux pieds desquels on brûle paradoxalement encore l'encens de la flatterie dans certains châteaux de l'Ile-de-France.

*Anna de Noailles, pp.181-182.*

*Avait dédié ce poème à Daisy Bassifondi qui apprécia médiocrement les allusions de la malicieuse comtesse, née Brancovan, aux origines orientales mais peu glorieuses de Leïla Shekelian, mère de Daisy.*

#### LA SULAMITE EN BRIE

Tu es noire et pourtant très belle, ô Sulamite !  
Comme un cèdre parmi les pommiers du verger,  
Comme une reine d'ambre aux côtés d'un berger,  
Viens dans ma chère Brie où l'amitié t'invite.

Quitte les hauts palmiers de ton pays natal,  
Les cyprès d'Orient contre un ciel de musée  
Viens apporter à l'herbe une ardente rosée  
Dans ton éblouissant nuage de santal.

Moi aussi, ô ma sœur, moi aussi étrangère,  
J'ai su vers l'Occident accoutumer mes pas ;  
Et mon cœur hésitait car il ne croyait pas  
Que sa peine en ces lieux se ferait plus légère !

Fille de tant de rois, princesse du Levant,  
Rêvais-je qu'à ma plaie il y avait un baume ?  
Que mon chant germerait sous l'humble toit de chaume  
Plus noble qu'à la mer et plus vibrant qu'au vent ?

Et pourtant me voici ! Dans l'harmonieuse France  
En chœur nous chanterons, puisque douce est ta voix,  
La vigne et le figuier, et le miel et les noix,  
Afin d'atténuer notre antique souffrance...

Vite, avant que le joug innombrable des ans  
Fasse ployer nos cœurs sous la courbe de l'âge,  
Montre-moi tes yeux noirs et ton divin visage

Et mêle ton babil au marbre de mes chants !

**Georges-Armand MASSON**, *Le parfait plagiaire*, pastiches, éditions du Siècle, Paris, 1924, pp.65-70.

## VAGUE DE CHALEUR

(Cantate à deux voix, dont une muette)

par madame de Noailles

MOI. - ... Vous repoussez ma main, mon ami, et vous vous allongez silencieux, opaque, pareil à un mort qui flotte au fil des ténèbres, ou comparable à un navire bouleversé par les courants. Vous êtes comme tous les hommes, invariablement pareils en ces instants-là ; vous êtes, - ô l'exécrable mot-, fatigué. Vous reposez, moi et semblable à un grand phoque blond. Sous vos moustaches modiques, votre bouche entrebâillée découvre vos dents blanches comme des assiettes bien lavées. Moi, cependant, belle et flexible et douce comme un pétunia, repliée dans la gloire de mes cheveux et le blanc désastre des draps, je songe que je ne devrais pas vous aimer, puisque l'élan qui vous dirige vers moi ressemble moins au jet oblique et accéléré d'une flèche vers sa rouge cible qu'à l'accomplissement ponctuel d'une tâche régulière et bien rythmée. Mais vous, à quoi pensez-vous, mon ami ?

LUI. - ...

MOI. – Non, ne dites-rien, n'ouvrez pas la bouche. Je devine si bien ce que vous allez me dire. Qu'il fait chaud, que dehors l'été glouton s'efforce d'étrangler la ville entre ses tentacules d'or, qu'il n'y a pas d'air dans la chambre, et que mes bras sont des tisons. L'homme n'aime pas la chaleur.

L'homme au cœur spongieux est l'esclave de la pluie. La femme a conclu alliance avec le soleil. L'homme est d'eau, la femme est de feu. Mais parmi les femmes, nulle n'aura d'une plus grande tendresse chanté l'éloge du bel été, père du désir. Je me suis appuyée sur le sein moite du mois d'août, et j'ai pris entre mes mains la canicule.

J'ai dû être, en d'autres temps, prêtresse du soleil dans un temple d'Asie. Le soleil a mûri mon corps, en a fait ce fruit plein d'allégresse allégresse qu'habite un peuple de guêpes, excessif et tumultueux. Soleil vorace et bien aimé, votre fille vous remercie. C'est pourtant vrai qu'on étouffe ici ; il fera longtemps chaud ce soir... Aux tempes du pauvre homme, fils de l'eau, perle de fines gouttelettes. Il a l'air ainsi d'une grande amphore poreuse. Mon ami...

LUI. - ...

MOI. – Non... Pourquoi parleriez-vous ? Croyez-vous que je n'aie point déjà déchiffré sous votre front, dur comme un couvercle, ce que vous alliez me dire. Qu'il faudrait faire marcher le ventilateur. Je ne veux pas. Je trouve vraiment détestables ces inventions qui contredisent la nature. L'été parle, il faut obéir. Et puis il convient que vous souffriez un peu, parce que l'éprouve, quand vous souffrez une grande pitié pour vous, et que la pitié fait du bien au cœur de la femme comme l'eau fraîche du melon au voyageur assoiffé.

Lorsque je vous vois remuer faiblement sur la couche brûlante, comme un ver que la bêche a coupé, il me semble que vous êtes un martyr chrétien sur son gril, et cette image satisfait à la fois la religieuse et la païenne qui se livrent un éternel combat dans mon âme. J'ai dû être aussi, en d'autres temps, une impératrice très cruelle, dont les narines aspiraient avec volupté l'odeur des saints mijotant sur un bûcher.

Aujourd'hui, je préfère le parfum pâmé des mimosas sur une colline de Sicile. Mon ami...

LUI. -...

MOI. – Non, taisez-vous. J'ai lu dans vos yeux que vous alliez dire le mot : départ. Je sais, il est quelque part des gares pareilles à des arbalètes, qui décochent leurs trains sifflants vers le cœur de Saint-Sébastien. Il est quelque part des montagnes fraîches que l'ombre et le soleil divisent ainsi que des sorbets panachés. Il est quelque part des réseaux de torrents couleur d'azur, qui serpentent comme des varices. Je sais... Je n'ai jamais voyagé, mais j'ai vu bien des cartes de géographie. Ne me parlez pas des ciels du Nord, où paissent des nuages doux comme des moutons, accrochant un peu de leur laine à tous les clochers. Ne me parlez-pas des nuits de Norvège que je poserais en compresse autour de mon front plein d'orages. Goûtez avec moi le tourment merveilleux de l'été. Que votre fièvre se dresse comme une revendication vers la chaleur inextricable et touffue. Mon âme désertique est un plateau d'Australie, où, sous le soleil crépitant, des nègres bleus à force d'être noirs boxent contre des kangourous. Ah ! mon ami, n'aimez-vous pas la lutte ? Cet emmêlement affreux et sacré où nul ne reconnaît plus quelles sont ses jambes quels sont ses bras ?

LUI. -...

MOI. – Mon chéri ; venez... viens... tu n'entends donc pas les coups précipités de mon cœur bondissant. Mais... Oh. le barbare. Il dort !... après tout, cela vaut peut-être mieux. Je transformerai mon délire en poème, et je chanterai pareille à la panthère qui ronronne sur l'os et la viande de son repas.

Que m'importe que tu sois bête ?  
Il me suffit que tu sois beau,  
Et que ta fougue ne s'arrête  
Qu'au vestibule du tombeau.

J'aime ta rauque turbulence,  
Lorsqu'en des jeux toujours nouveaux,  
Le combat clos, tu recommences,  
Tel Hercule dans ses travaux.

Le Dieu profond qui me harcèle  
Ordonne que mon sein, baigné  
D'un élixir dont je chancelle,  
Enclave l'homme dédaigné.

Ah ! Quelle liquide caresse  
Éteindra donc ces feux secrets ?  
Mais tes yeux se ferment. Serait-ce

Par hasard que tu dormirais ?

Oh ! le sommeil est un blasphème,  
Dans mes bras aux frais entrelacs.  
Si je suis belle et si je t'aime,  
Que m'importe que tu sois las.

Vois mes yeux, plus noir que la houille,  
Ma chair triste comme l'orgueil,  
Mes pieds bleus qui sont des citrouilles,  
Et mes cheveux pleins de cerfeuil.

Mais que m'importe d'être belle,  
Si j'ai besoin de ton flambeau,  
Si ta langue est la mirabelle  
Qu'à Sophie offrait Mirabeau.

Amour, enduis de ta résine  
Ce corps qui ne veut que brûler,  
Jusque dans la tombe assassine  
Où, froide, je mangerai les

Pissenlits dont parla Racine.

LUI. – se réveillant et bâillant. Aaaaah.

MOI. – Non, mon ami, ne me dites pas que c'est admirable. Croyez-vous donc que je ne le sais pas ?

# Parallèles

## Benjamin Crémieux

(...) Sa sensualité dionysiaque, sa nervosité, sa versatilité – engouements subits et découragements brusques – ses appétits forcenés (mais qui attendent toujours leur satisfaction de l'extérieur, non du plaisir de la domination et de la conquête), ses constants appels à la frénésie et à la mort, sa théâtralité, sa vanité, tout cela est le fait d'une forte nature féminine bien plutôt que décadente. Si on laisse de côté le sens et le besoin de la stylisation formelle qui viennent à d'Annunzio de son temps, de sa race, de son modèle le plus immédiat, bientôt devenu son rival : Carducci, - c'est de deux grands écrivains-femmes, George Sand et la Comtesse de Noailles – qu'on peut le plus justement rapprocher d'Annunzio.<sup>11</sup>

## Edmée de La Rochefoucauld

(...) Toute ma jeunesse j'ai entendu parler de d'Annunzio, de l'auteur de *l'Enfant de volupté*, ami notamment d'Anna de Noailles. D'Annunzio était connu en France non seulement des lettrés mais d'un nombre considérable de gens. Si l'admiration qui vient du peuple touche les grands hommes, celui dont nous célébrons le centenaire eût été sensible à quelque propos que j'entendis peu de temps avant sa mort.

Comme je ramenais parfois Paul Valéry en voiture de Paris à la campagne, le chauffeur, ancien ouvrier d'usine, devinant là un passager de marque et apprenant que Paul Valéry était un écrivain illustre, voulut se renseigner sur sa valeur exacte. Il me demanda : « Valéry est-il plus fort que d'Annunzio et que la comtesse de Noailles ? » Si j'avais été déjà en possession du fac-similé des Cahiers de Paul Valéry, j'aurais pu lui répondre qu'en tous cas ce dernier s'entendait bien avec d'Annunzio et qu'il raconte précisément avoir été emmené par lui à une allure folle en auto à Gardone. Quant à Anna de Noailles, elle avait reçu de son amile nom de « grande sœur castalienne ». Tous deux, dès leur prime adolescence, s'étaient sentis nés pour un destin exceptionnel... (...) Rappelons en passant – que c'est dans les *Sonnets d'amour à la France*, que se trouvent ces deux lignes si proches de la *Prière au soleil*, d'Anna de Noailles :

*Plus haut que l'alouette, à l'aube du solstice,  
On vit soudain ton cœur bondir vers le soleil.*

Les plus grands écrivains français ont été des amis admiratifs de cet être étonnant, aux yeux fascinants, bleus dans son visage pâle, au verbe prodigieux, au lyrisme. Authentique, car c'était celui de sa vie elle-même.<sup>12</sup>

---

<sup>11</sup> Benjamin Crémieux, *Essai sur l'évolution littéraire de l'Italie de 1870 à nos jours*, Kra, Paris, 1928, p.147.

<sup>12</sup> Edmée de La Rochefoucauld, *Courts métrages*, Grasset, Paris, 1970, pp.150-155.

# Une seule étude réunit Anna et Gabriele

*Anna de Noailles et Gabriele d'Annunzio* par Guy Tosi, extrait des *Quaderni d'Annuziani*, Fascicolo XII-XIII, 1958.  
(d'après une correspondance inédite)<sup>13</sup>

Les relations mondaines, littéraires, artistiques de d'Annunzio en France furent innombrables. Beaucoup moins nombreuses ont été ses amitiés françaises proprement dites depuis la fin du dernier siècle où il se lia avec Romain Rolland jusqu'au lendemain de la Grande Guerre où il sympathisa avec Valéry. La plupart de ses amitiés ont été nouées pendant le séjour du poète en France entre 1910 et 1915 : Montesquiou, Henri de Régnier, Anatole France, Maurice Barrès, André Suarès, Claude Debussy, Anna de Noailles.

Arrêtons-nous un instant sur cette dernière et demandons-nous ce qui a pu d'abord rapprocher les deux écrivains. Quelle connaissance réciproque avaient-ils de leur œuvre ?

Anna de Noailles connaissait-elle en 1910 l'œuvre poétique de d'Annunzio dont rien ou presque rien avant cette date n'avait encore été traduit en français ? Savait-elle l'italien et avait-elle lu ses vers dans le texte ? Ce n'est pas sûr. En revanche, elle n'ignorait pas ses romans que nul d'ailleurs en France n'ignorait. Une de ses propres héroïnes, celle de la Domination qui est de 1905, lit avidement dans un « *brûlant roman italien une page de volupté où triomphe la mort, la mort par l'inextinguible désir* » (p.255.). Le titre a beau n'être pas indiqué, il est suggéré en filigrane : *Triomphe de la Mort*. Il est d'autant moins permis d'en douter qu'Anna de Noailles avait aussitôt envoyé son livre à d'Annunzio avec cette dédicace : « *en hommage d'extrême admiration* »<sup>14</sup>.

Et le poète italien, quel cas faisait-il en 1910 de la poétesse française ? Lucien Corpechot assure qu'il la tenait pour le plus grand poète français vivant.<sup>15</sup> À vrai dire nous n'avons même pas la preuve que son œuvre lui fût familière. Quoi qu'il en soit, une de ses premières visites, en arrivant à Paris, fut pour elle. Marie Scheikévitch, belle-fille de Carolus-Duran, a revendiqué l'honneur d'avoir ménagé cette entrevue.<sup>16</sup> Le hasard fit qu'elle eut lieu en présence de Lucien Corpechot et de Mgr Duchesne le jour où celui-ci fut élu à l'Académie, le 26 mai 1910.

Le poète s'était fait précéder d'une magnifique gerbe d'œillets rouges : « Ces belles fleurs sentent le soufre du démon », aurait dit en souriant le savant prélat.<sup>17</sup> Sur quoi la porte s'ouvrit et d'Annunzio entra. Ce fut, assurent les témoins, un assaut de courtoisie, de coquetterie, d'esprit : Mme de Noailles déclarant combien la France était sensible au fait qu'il avait décidé d'écrire désormais en français, lui

---

<sup>13</sup> Les lettres d'Anna de Noailles se trouvent dans les archives du Vittoriale. La seule lettre qui ait été retrouvée de d'Annunzio à la poétesse nous a été très aimablement communiquée par son fils le comte Anne- Jules de Noailles que nous tenons à remercier ici.

<sup>14</sup> Le volume est au Vittoriale avec une reliure qui semble dater de l'époque de la Capponcina. Nous y reviendrons à la fin de cet article.

<sup>15</sup> Lucien Corpechot, *G.d'A. et la guerre*, Revue de France, 10 janvier 1919, pp.1-14.

<sup>16</sup> Marie Scheikévitch, *Souvenirs d'un temps disparu*, p.202.

<sup>17</sup> Lucien Corpechot, *Souvenir d'un journaliste*, t.III, pp.146-149.

proclamant combien il aimait notre langue, apprise dans Montaigne et dans Ronsard. Il avait contracté une dette envers ces auteurs, disait-il, et il venait la payer en se proposant de ressusciter dans une pièce de théâtre « *la langue si riche, si nuancée, si libre du XVIème siècle* »<sup>18</sup>. L'entretien fut bref. Il y aurait même eu un instant de malaise, un court silence – Marie Scheikévitch n'en parle pas – que Lucien Corpechot interprète ainsi : « Pour qui connaît Mme de Noailles, il est évident qu'elle éprouve pour son interlocuteur un sentiment ambigu mêlé d'admiration et d'aversion qui vient de l'impression que donne à première vue d'Annunzio d'établir entre lui et le reste du monde une infranchissable différence... Quand il fut parti, Mme de Noailles se tourna vers Mgr Duchesne et lui dit :

« *Absolvez-le, Monseigneur, du péché capital : l'orgueil ! Comme il paraît sûr de lui, comme il a l'air de porter ses destinées entre ses mains ! Sait-il ce Don-Juan, ce que c'est que l'amour ? L'orgueil seul fait trembler son cœur...* »<sup>19</sup>

D'Annunzio eut-il conscience de l'effet produit sur son interlocutrice ? Il n'en laissa, en tous cas, rien paraître. Ce qui semble l'avoir frappé et charmé en elle – il l'avoua aussitôt à Mme Scheikévitch – c'est l'éclat de sa conversation. Il proclamera un peu plus tard, lorsqu'il aura fait la connaissance du maître de la Villa Saïd : « *Elle est encore plus intéressante que celle d'Anatole France, c'est tout dire.* »<sup>20</sup> Il fera part un jour à un hôte du Vittoriale, d'une autre impression, de l'espèce d'effroi qu'il ressentait en présence de cet « *organisme délicat, chétif, mais tout à coup enfiévré par le génie* » : « *La pythie n'allait-elle pas succomber à ses transes ? Une artère n'allait-elle pas se rompre ? Mais, tranquille, Mme de Noailles revenait gracieusement de l'Empyrée sur la terre et l'inspiration faisait place à l'ironie.* »<sup>21</sup>

Cette première rencontre, fut suivie d'un certain nombre d'autres, jusqu'à la veille de la guerre, et tout semble prouver que la gêne signalée par Corpechot s'était assez vite dissipée. André Germain évoque Mme de Noailles exaltant avec malignité le lyrisme de d'Annunzio en présence de Barrès qu'elle savait réticent devant l'art du poète italien.<sup>22</sup> Il se revirent dans quelques-uns des plus brillants salons de l'époque. Il l'accompagna au « Cinématographe »<sup>23</sup>. On les vit ensemble au Bois comme il l'a lui-même rappelé :

« *En ce Paris d'avant-guerre où tout le monde se connaissait notre promenade en voiture ne pouvait sans doute pas passer inaperçue. On regardait, on saluait beaucoup. Et je ne sais comment il me vint à l'esprit que, pareille à tant de femmes, celle-ci pouvait en être flattée. J'osai donc lui demander par jeu si elle n'était pas fort contente du compagnon qu'elle s'était donné. Mais elle lme répondit d'une voix exquise, et jamais les belles turquoises vertes de ses yeux ne semblèrent plus calmes, plus transparentes : « Contente, cher ami ? non, mais vraiment heureuse, comme on peut l'être en compagnie d'un égal... » je me le tins pour dit. Après quoi, je n'essayais plus de lutter avec cette Muse.* »<sup>24</sup>

On aimerait connaître l'avis d'Anna de Noailles sur le *Martyre de Saint Sébastien*, la *Pisanelle*, le *Chèvrefeuille*, écrits et joués entre 1910 et 1913. Nous l'ignorons. Nous ignorons dans quelle mesure les conversations entre les deux écrivains

<sup>18</sup> Corpechot, t.III, p.148.

<sup>19</sup> Corpechot, op.cit, p.149.

<sup>20</sup> Tom Antongini, *d'Annunzio inconnu*, p.149.

<sup>21</sup> Constantin Photiadès, *G.d'A. au Vittoriale*, *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1939.

<sup>22</sup> André Germain, *La bourgeoisie qui brûle*, p.148.

<sup>23</sup> Michel Georges-Michel, *G.d'A. et le cinéma*, *Le Journal*, 18 mars 1938.

<sup>24</sup> Photiades, art. cit., p.626.

dépassèrent le plan mondain. Recueillons encore, avant d'arriver à la date fatidique de 1914, quelques autres témoignages.

Au début de l'été 1913, Mme de Noailles s'apprête à quitter Paris. Elle a, peu de temps avant, revu d'Annunzio à un dîner chez la comtesse Greffhule auquel participaient Edmond Rostand, Jules Lemaître, Gaston Calmette, Louis Barthou.<sup>25</sup> C'était le jour (13 juillet) où la chambre venait de voter la loi de trois ans.<sup>26</sup> Parla-t-on beaucoup de l'évènement ? Mme de Noailles ne put s'entretenir avec le poète autant qu'elle l'aurait souhaité. C'est du moins ce qui paraît ressortir de ce billet :

*« Cher Monsieur et illustre ami,<sup>27</sup>*

*Parlerai-je enfin avec vous avant de partir ? Je le désire infiniment. Si vous aviez la bonté de venir dîner vendredi à 8h. Vous ne trouverez que votre amie Madame Scheikévitch et moi, et nous pourrions causer vraiment. Je vous prie de croire à ma profonde admiration qui ne sait pas s'exprimer.*

En août, Anna de Noailles est à Weimar où elle est venue faire un pèlerinage nietzchéen. Elle sait que d'Annunzio a jadis honoré d'une ode la mort du philosophe.<sup>28</sup> Elle lui écrit :

*« Cher et illustre ami,*

*La cité fameuse est tout emplie de votre gloire. Hier, dans la maison de Nietzsche, nous avons lu avec vénération votre poème aux ailes géantes ; ce chant d'un aigle à un autre aigle montait si haut ! La sœur de Nietzsche, Madame Förster-Nietzsche, désirerait savoir si vous l'autorisiez à faire traduire en anglais, -par le meilleur traducteur, -celui de Verlaine, -vos lignes immortelles, qui rejoignent dans l'espace la voix terrible du héros.*

*Ayez la grande bonté de me répondre un mot. Et croyez, cher et grand ami, à mon infinie admiration. »<sup>29</sup>*

Et voici une note plus humaine. L'année 1913 est celle de la publication des Vivants et les Morts. L'exemplaire du Vittoriale est ainsi dédié :

*« À G.d'A., au génie éclatant et total, - à la bonté duquel je crois aussi – et à qui je voudrais adresser les louanges que lui-même donne à la Terre, au Feu, à l'Eau, à l'Air. »*

Mme de Noailles semble donc connaître maintenant les *Laudi*. De plus elle semble apprécier l'homme à la bonté duquel elle croit aussi. Nous sommes loin de « l'orgueil seul fait trembler son cœur » et de la première rencontre !

---

<sup>25</sup> Enrique Larreta, *Souvenirs du Paris de jadis*, *Revue des Deux Mondes*, 15 décembre 1939.

<sup>26</sup> C'est du moins ce que dit Enrique Larreta. Le billet et le télégramme suivants font allusion à un dîner chez la comtesse Greffhule le 4 juillet. S'agit-il du même ? « *Cher Monsieur, Voulez-vous me faire le très grand plaisir de venir dîner tout à fait dans l'intimité avec Mme Scheikévitch, vendredi 4 juillet. Je suis très touchée de votre bonté pour mes vers, j'en ressens la fierté la plus profonde, la plus émue. Anna de Noailles* » (adressée 11, rue de Bassano, en date du 25 juin 1913) – « *Notre dîner du 4 juillet aura lieu chez la comtesse Greffhule. Me réjouis extrêmement de vous y rencontrer. Ctesse de Noailles.* » (adressé 11, rue de Bassano le 28 juin 1913).

<sup>27</sup> Pneumatique du 27/7/1913 adressé 11 rue de Bassano.

<sup>28</sup> *Per la morte di un distruttore*, qui a pris place dans le recueil *Elettra*.

<sup>29</sup> Weimar, 12 août 1913.

Et bientôt c'est la guerre. On sait avec quelle faveur on suivit en France l'action de d'Annunzio tribun et soldat. Il est à peu près certain que les deux poètes ont, entre 1914 et 1918, échangé des messages. Nous ne les avons pas retrouvés. Plus de trace de correspondance avant 1923. C'est l'année où l'on s'apprête en France à célébrer le quatrième centenaire de la naissance de Ronsard. Anna de Noailles est chargée de demander à d'Annunzio son adhésion au comité que préside Pierre de Nolhac.

Elle lui dit « *son admiration infinie* », « *ses souvenirs les plus fidèles des heureuses conversations de jadis* » et ajoute :

« *Le plus grand poète du monde, que vous êtes, ne peut pas refuser à Ronsard cette fraternité à travers les siècles.* »<sup>30</sup>

Il répondit<sup>31</sup> mais dut négliger de donner son adhésion car son nom ne figure pas sur la liste du Comité Ronsard.

Nouveau silence de 6 ans, à moins qu'il s'agisse d'une lacune d'archives. Le fil est renoué à l'occasion d'une visite au Vittoriale de Constantin Photiadès en 1929. Il était porteur de la lettre suivante datée du 30 avril :

*Illustre et magnifique ami,*

*Du fond de toutes les douleurs qui composent désormais la vie, je me tourne, moi aussi, vers l'unique soleil dont nos cœurs reçoivent encore l'éclatante lumière. Il n'est aucun être pour qui votre œuvre immense écrite ou dessinée sur le monde ne soit une surhumaine image qui suscite l'adoration, -le seul sentiment qui console.*

*Je prie mon cousin Constantin Photiadès de vous apporter, en même temps que sa dévotion qu'il est impatient de vous exprimer -d'exprimer à tous vos autels, celui du poète, celui du chef et du soldat- mon constant souvenir ébloui, reconnaissant, et l'hymne qui montait sans cesse, jusqu'à sa mort, du cœur de Barrès vers vous. Votre gloire le comblait d'enthousiasme et de cette satisfaction sublime que la perfection cause aux êtres de génie. Ce sera pour moi un moment heureux que celui où mon cousin Photiadès me dira : « Je l'ai vu, je l'ai entendu... ». Ainsi le veut l'honneur du monde que vous représentez.*

*Votre amie si proche*

*Anna de Noailles*

Constantin Photiadès nous a laissé le récit de sa visite à Gardone.

Parmi tant de souvenirs français, d'Annunzio n'évoqua pas seulement Anna de Noailles, mais il montra à son hôte qu'il savait par cœur des vers de la Comtesse. Il lui remit pour elle ce message en français :

*Semper Adamas<sup>32</sup>  
Prima Squadriglia  
Il Comandante<sup>33</sup>*

---

<sup>30</sup> 15 mai 1923.

<sup>31</sup> Comme l'indique le télégramme suivant daté du 4 août 1923 : « *Merci glorieux ami de votre précieuse pensée. N'oubliez pas que le Comité des fêtes Ronsard ne peut se passer de votre nom illustre et cher. Anna de Noailles* »

<sup>32</sup> Du latin « *semper adamas gladius* » : toujours une épée de diamant. Il s'agit d'un des nombreux *motti di guerra* ( mots d'ordre guerriers) de d'Annunzio, destiné au premier escadron de la marine italienne durant la Première Guerre mondiale.

<sup>33</sup> Premier escadron, Le Commandant.

*Divine Amie, grande sœur castaldienne<sup>34</sup>, douce et redoutable Anna, je viens d'accueillir dans mon ermitage païen, dans ma mosquée chrétienne, votre messenger : Constantin Photiadès. Votre poésie m'a fait de hauts dons. Vous avez aussi fortifié mon âme en m'apprenant à considérer comme deux ennemis mal séduisants le trop enguirlandé Printemps, le trop bel Été.*

*Aujourd'hui je vous dois ces lumineuses heures latines – d'Occident, d'Orient - ; et la volupté de parler de Vous à un frère que la beauté d'une parole soudaine fait pâlir.*

*Je vous écris à l'aube du 24 mai : 1915-1929<sup>35</sup>. Maurice Barrès est là, debout. Avec sa noble nonchalance qui cache son ardeur tyrannique, il s'appuie à la vaste hélice de mon avion habitée toujours par un esprit du ciel hostile<sup>36</sup>.*

*Constantin pourra peut-être vous dire la qualité de mon émotion à la lecture de votre lettre inattendue. Mes lèvres étaient sur vos mains. Elles y sont, pour prendre « toutes les douleurs qui composent désormais la vie ».*

*Constantin va peut-être vous parler de ma tristesse, qui est armée. Je viens vous aider à armer la vôtre. Je serai votre écuyer, votre varlet<sup>37</sup>.*

*Je vous envoie un ivoire qui porte ma devise : ardisco non ordisco<sup>38</sup> (hardir, ourdir) : œuvre modeste de Maestro Paragon Coppella orfèvre du Victorial.*

*Je vous admire et je vous aime. Je suis, devant vous, en reconnaissance et en espérance.*

*Au revoir,*

*Gabriele d'Annunzio*

*24 Mai 1929*

Une correspondance faillit s'ébaucher comme semble le prouver cette lettre, incomplètement datée, d'Anna de Noailles.

Vendredi 17 juin (1929 ?)

*Sublime et consolant ami,*

*Depuis que votre grande pensée s'est installée auprès de moi, m'environne et m'envahit, j'admets la vie (et de préférence la mort) par le miracle de votre présence retrouvée, de votre activité, de votre lumière, de votre jeunesse éternelle – o vernalis rosula<sup>39</sup> !-*

*Je sais du fond de ma tristesse et du milieu du désert d'où rien de suffisant ne monte vers mon triste rocher, abrupt, aigu, quel secours c'est de vous lire, de songer à vous puissamment, de se réfugier sous l'auguste aile fraternelle, - mais la grande nécessité est de se voir. Constantin me dit que Gardone abat sur les voyageurs, sur les pèlerins, à partir du mois de Juillet, un*

---

<sup>34</sup> Peut-être du latin *Castalia, ae*, f. Castalie (fontaine de Béotie consacrée aux Muses). *Dictionnaire Gaffiot Latin-Français*, Hachette, Paris, 1936.

<sup>35</sup> Le 24 mai 1915 est la date de l'entrée en guerre de l'Italie dans la Première Guerre mondiale. D'Annunzio, belliqueux, souligne ce quatorzième anniversaire.

<sup>36</sup> « Maurice Barrès alla voir d'Annunzio alors convalescent à Venise en mai 1916 et il n'est pas impossible qu'il ait visité au Lido -fût-ce sans lui- l'escadrille que commandait le poète. Signalons toutefois que dans le récit que Barrès a laissé de ce voyage de guerre (Dix jours en Italie, Paris, 1916) il n'y a rien qui justifie matériellement l'allusion de d'Annunzio : l'image de Barrès appuyé à l'hélice de son avion paraît donc être purement symbolique » note Guy TOSI dans les XIIème et XIIIème fascicules des *Quaderni Dannunziani*, 1958.

<sup>37</sup> Varlet, n.m. (même mot que *valet*). Page au Moyen-âge. *Dictionnaire Quillet*, Paris, 1956.

<sup>38</sup> Un des *motti* (mots d'ordre) d'annunziens de Fiume datant de mai 1919. « J'hardis, je n'ourdis pas » ou « j'ose plutôt que d'intriguer ».

<sup>39</sup> L'antienne « *O vernalis rosula* » (O rose du printemps) est un chant catholique dédié à la Vierge Marie, composé par le prédicateur Enrico SUSO (1295-1366).

*accablant été. A-t-il raison ? – Il vous aura cité ma parole sur la défense faite aux rois de France !*

*Et je songe à cette France que vous aimez, qui est votre épouse fière et reconnaissante, qui vous attend, qui serait éblouie de votre présence !*

*Viendrez-vous vraiment, voir les assoiffés de grandeur que nous sommes, nous apprendre tout ce qui est nouveau en vous et sur la plus haute cime, et nous apprendre à nouveau ce qui s'est effacé en deux ans<sup>40</sup> par les malheurs, la fatigue, les feux diminués et la contemplation de l'éphémère d'un univers pesant, sournois, et qui n'est pas éternel !*

Cette lettre est peut-être la dernière.

En 1933 Anna de Noailles mourait. Aux obsèques, on remarqua la gerbe de d'Annunzio<sup>41</sup>.

Lui-même vivra encore cinq ans. Cinq années attristées moins par la perspective de la mort que par l'horreur de la vieillesse. Détail émouvant. Peu de temps après la disparition de d'Annunzio, il nous a été donné de feuilleter dans une petite bibliothèque attenante à sa chambre à coucher, parmi les livres qu'il faisait périodiquement renouveler en prévision de ses insomnies et de ses lectures nocturnes, le roman d'Anna de Noailles mentionné au début de cet article, *La Domination*. D'Annunzio selon son habitude y avait marqué d'un trait de crayon quelques passages. Retenons celui-ci qui reflète bien son état d'âme des dernières années :

*« Mais moi, je sais maintenant le sens des mots profonds, je sais ce que veut dire le passé, le déclin, et la fin, ce que veut dire l'ombre froide ; je sais les instants de la vie, où, fatigué, s'asseyant entre son destin et la mort, également dégoûté, l'homme avec stupeur, contemple son âme inerte et noire... »<sup>42</sup>*

---

<sup>40</sup> Le sens de cette allusion nous échappe. Si cette lettre est de 1929, comme nous le croyons, elle en suppose au moins une autre, non retrouvée, de 1927.

<sup>41</sup> Non pas envoyée d'Italie par avion comme l'écrit André Germain (op.cit., p.184), mais, probablement de Paris même par l'entremise d'André Doderet.

<sup>42</sup> Anna de Noailles, *La Domination*, op.cit.,p.260. La bibliothèque du Vittoriale contient la plupart des autres ouvrages d'Anna de Noailles.

# Discours de Monsieur Anatole de Monzie

(Ministre de l'Instruction publique, à l'occasion des funérailles nationales de la Comtesse de Noailles, le 5 mai 1933 en l'église de la Madeleine à Paris).

*« Tout était musique pour « cette âme en qui les choses eurent leur montée et leur descente, leur flux et leurs reflux ».*

*Musique des sens et des cœurs, musique des lignes et des couleurs, musique des pensées et des passions ! Toutes les sonorités du monde lui appartenaient : bruits et bruissements, clameurs de la victoire et soupirs du printemps, la voix des tribuns et le clapotis des eaux, les cris de la souffrance et le concert des amours, les propos de Paris et les paroles d'éternité – Son charme était au rythme de sa poésie ; on subissait son charme comme on subit un rythme.*

*La musique qui a besoin de patrie ne connaît point de partis ; nos disputes intestines ne résistaient pas à l'harmonieuse souveraineté qu'exerçait, qu'exerce toujours, jusque dans les rangs du peuple des meetings, Anna de Noailles, Princesse de Brancovan. Pourtant elle ne fut pas poétesse officielle dans un temps et dans un pays où l'art conserve les derniers prestiges de la liberté. **Elle fut en France ce qu'est en Italie Gabriele d'Annunzio – l'expression sublime de nos ardeurs contradictoires.** Il y a du désordre dans le sublime. Peu importe ! il faut à nos civilisations de plaines quelques sommets et sur ces sommets l'orgueil de quelques flammes vives, Anna de Noailles était vouée à la grandeur – à cause quoi elle aima la France et la justice, celle-ci et celle-là indistinctement, ainsi qu'il convenait à une Française qui nous était venue selon le dire de Barrès, « du Danube. Comme Ronsard et de Byzance comme Chénier ». Elle ne choisissait guère entre les formes précaires de la justice et les aspects mouvants de la France. Elle accueillait dans l'enthousiasme de son amitié Barrès et Jaurès et Barthou après Edmond Rostand, l'authentique gloire des sciences avec Paul Painlevé, l'illustration fugitive avec un prophète de la rencontre, - l'innocence aux abois, la fantaisie aux aguets, la révolte en série, - les souvenirs du passé noble et les hardiesses d'un incertain avenir, - l'Ile-de-France, le Béarn, l'Alsace – ces places fortes du sentiment national - et tout à la fois les banlieues rouges que sillonnent durant l'été bleu des trains noirs.*

*Mais elle ajoutait au trésor des sons la découverte incessante des parfums et des visions, ayant reçu, dans son héritage d'Orient, le secret de cette transmutation verbale, qui, d'heure en heure, lui livrait la nature façonnée à la cadence de ses strophes.*

*Jamais femme n'avait pareillement élargi à l'universalité des êtres, au conflit universel des idées ce don de sympathie inquiète et tendre. Celles dont le souvenir reste le plus doux à la mémoire des hommes de chez nous, Julie de Lespinasse et Marceline Desbordes-Valmore, remplissaient du monotone éclat de leurs lamentations le chant étroit d'une déconvenue individuelle.*

*Quelques-unes, à l'instar de Georges Sand, pratiquèrent les charités multiples de l'esprit. Mais aucune n'était habilitée par ses origines, préposée par son destin à faire de la poésie un prolongement de l'éloquence. Parce qu'elle sortait d'une race de héros éloquentes et qu'avant d'avoir lu Musset elle avait admiré Lamartine, Anna de Noailles, donnant le tour des harangues à ces frémissantes méditations, se révéla orateur dans le moment même de sa jeunesse impatiente où elle s'improvisait poète. Orateur, elle fut, en effet, pour la défense de causes innombrables, orateur par la richesse, par l'abondance de son style, par le pouvoir d'entraînement, d'enveloppement, d'ensorcellement qu'elle possédait, et par une certaine*

*façon de lier à son propre sort la fraternité de toutes les joies et de toutes les peines : s'il est exact que « la vraie femme ramène à soi tout le ciel et toute la terre », Anna de Noailles, orateur et poète, réalisa dans ses Éblouissements une perfection de féminité inaccessible. à ses devancières.*

*Elle fut aussi une simple femme, tremblante du désir d'être préférée, d'être la morte préférée des vivants, d'être dans la mort une consolatrice inoubliée, l'irréelle consolatrice de ces détresses anonymes qui rôdent dans l'ombre des jours médiocres. Elle a inscrit ce rêve, ce souhait, dans le plus beau, dans le plus pur de ses poèmes. Il semble qu'elle ait traduit de la sorte sa suprême et unique volonté testamentaire, et c'est pourquoi, messieurs, j'apporte à Anna de Noailles morte, au nom du gouvernement français un hommage qui porte le sens d'une préférence française. »*



La revue *Poesia*<sup>43</sup> dans laquelle figurent Anna de Noailles et d'Annunzio dès le premier numéro :

Il trionfo di « *Poesia* »

Giudizii di Paul Adam, Gustave Kahn, Stuart Merrill, Francis Vielé-Griffin, Comtesse de Noailles, Rachilde, Hélène Vacaresco e dei maggiori giornali europei.

L'esito che la nostra Rassegna ha ottenuto – ci sia consentito dirlo- è stato trionfale.

Il primo fascicolo si è interamente esaurito, in modo da lasciare insodisfatte molteplici e replicate richieste di librai di ogni luogo.

Questa calda accoglienza è riassunta nel giudizio che illustri personalità della letteratura e del giornalismo internazionale hanno espresso e che noi riproduciamo in Parte, per dimostrare la feconda vitalità di questa nostra Impresa.

<sup>43</sup> *Poesia*, mensuel de Marinetti, numéro 1, février 1905, Milan.

A.F.T. Marinetti, mars 1905.<sup>44</sup>

« *Cher Ami,*

*D'affreuses migraines neurasthéniques m'ont empêché de vous écrire aussitôt que je l'eusse désiré.*

*Le premier numéro de **Poesia** est un superbe chef-d'œuvre collectif de la pensée latine. Vous, **Gabriel d'Annunzio**, **Catulle Mendès** et **Madame de Noailles** ont merveilleusement exprimé le génie des Méditerranéens. Si vous pouviez ainsi réunir fréquemment les meilleures mentalités de nos races, vous aurez bien mérité de l'avenir et de l'histoire.*

*Fervemment à vous,  
Paul Adam.*

(...)

*Cher Monsieur Marinetti,*

*(...) Ces beaux chants alternés, italiens et français, font songer à ces duos quelquefois entendus au théâtre, et où, Juliette et Roméo, Yseult et Tristan ne parlent pas la même langue et pourtant s'entendent, se charment divinement.*

*Cette Revue dédiée à la Poésie est pour nous tous une œuvre enivrante ; **et quel beau cahier que celui qui s'ouvre par un chant de Gabriele d'Annunzio, poète du ciel, de la terre, de la mer, et de l'air, « appelé à la domination du monde, »** - et où l'on voit luire, signée du directeur de **Poesia**, de vous, Monsieur, une Aube Japonaise délicate et violente, où se mêlent deux de vos dons précis, l'intensité et la tempête, - : source d'un bleu dense et pur, qui, sans se diluer, joue dans la vaste mer.*

*Je vous prie, cher Monsieur, de croire à toute mon admirative sympathie.*

*Comtesse Mathieu de Noailles. Paris, Jeudi 2 Mars 1905.*

---

<sup>44</sup> Le triomphe de « Poésia » -Le résultat que notre Revue a obtenu – qu'on consente à nous le laisser dire – a été triomphal. Le premier fascicule fut totalement épuisé, de façon à laisser insatisfaites les commandes d'exemplaires des libraires de tous lieux. Ce chaleureux accueil est résumé dans le jugement que d'illustres personnalités de la littérature et du journalisme international ont exprimé et que nous reproduisons ici en partie, afin de démontrer la féconde vitalité de notre Entreprise.

## LA COMTESSE DE NOAILLES

Voici tout d'abord une vérité acquise: presque tous les grands poètes des siècles passés vivent aujourd'hui anéantis sous les œuvres amoncelées de leurs critiques.

Combien pouvons-nous compter d'esprits créateurs dont la voix immortelle ne soit pas couverte par la grignotement fassidieux des tarés littéraires, qui s'éternise à travers les âges?... Le Dante seul a vaincu et dévoté ses commentateurs infatigables, renversant leurs colossales bibliothèques explicatives: autant de dignes et d'obscures valnement opposées à la simplicité véhémante de son génie. Si bien que son œuvre glorieuse nous donne encore l'éblouissement d'un immense cimetière enseveli.

Je méprise donc les grimaces cri-pées de tous les écrivains myopes qui patagent en comptant sur les vingt doigts de leurs poètes les battements frénétiques des grandes Ailes inspirées!

Je méprise les compass de la critique, ses formules de chimie, son outillage chirurgical, et je pense que l'on ne peut guère parler d'un grand poète qu'en s'efforçant de chanter un peu comme lui.

Essayez donc de synthétiser, si vous le pouvez, en de vagues définitions, le génie multiforme, vibrant et visionnaire de Madame de Noailles; sa sensualité déchirée crépitante et suave; la charnelle mollesse de son style oriental; ses somnolentes rêveries chargées d'arômes violets... si pénétrants que j'évoque — à les respirer, les yeux mi-clos — un rêve de terrasses bariolées sur la mer africaine, des tam-tams précipités de nègres au grand rire échevaillant de joie, et des chansons mourant sur un golfe de sois bien-être parmi l'extase d'un vaste soir d'été.

Mais je conclus pour les lecteurs méticuleux, en constatant que de toutes les poétesses, Madame de Noailles est celle qui nous a mieux révélé, sans vantardise, l'essence mystérieuse impénétrable et perverse de la chair et des nerfs féminins.

Avec un goût à la fois sauvage et raffiné, elle a su délabiller violemment d'un geste, les sensations spasmodiques et les idées troublantes de son âme, jusqu'à les faire crier de pudeur comme des baigneuses mi-nues, que l'on surprend du haut d'une falaise.

J'ajouterai que dans *La Nouvelle Espérance*, dans *Le Visage émeraude*, aussi bien que dans le poème du *Cœur fracassé*, son art complexe, symphonique et wagnérien se rattache à la grande école symboliste, tout en demeurant fondamentalement original et inventif.

F. T. M.



*Nei prossimi fascicoli pubblicheremo i medaglioni di G. Marradi, Gustave Kahn, Henry de Régnier, A. Colautti, A. C. Swinburne, E. Verhaeren, F. Vielé Griffin, Stuart Merrill, Paul Fort.*

Aussi seront publiés dans la revue *Poesia* des poèmes inédits d'Anna de Noailles tels que *La douceur du matin*<sup>45</sup> dans le numéro 8 de septembre 1905, ou *La naissance du jour*<sup>46</sup>, dans le numéro 1-2 de février-mars de l'an II (1906).

<sup>45</sup> Poème publié en 1907 dans le recueil *Les Éblouissements*, op.cit. pp. 78-80.

<sup>46</sup> Idem, pp.170-171.

# ICONOGRAPHIE



Portraits



**La Comtesse Anna de Noailles** par Philip Alexius de Laszlo (1869-1937), huile sur toile, 1913, 93,5 x 73 cm, musée d'Orsay.

**Anna de Noailles**, deux pointes sèches de Paul-César Helleu (1859-1927), 1905, musée d'Orsay.





« Je suis très malheureuse d'être obligée d'aller avec un commencement de grippe, aujourd'hui, poser chez Helleu qui est mal élevé et disgracieux et ne veut pas venir chez moi. »<sup>47</sup>

« Je pose une dernière fois demain chez Helleu ; je ne pourrais pas continuer à rester immobile pendant des heures devant un fade imbécile. »<sup>48</sup>

« Le temps de Monsieur Ingres, cela devait être quelque chose de si parfait, de si glacé, de si poli. Helleu quand je pose chez lui m'appelle « Coco » ou « ma jolie ». Il faut supporter. »<sup>49</sup>



Ignacio Zuloaga (1870-1945), *portrait de la Comtesse Anna de Noailles*, huile sur toile, 1913, 152 x 195,5 cm, Musée des Beaux-arts de Bilbao.

<sup>47</sup> Lettre du mercredi 28 septembre 1904 adressée à « Toche », Augustine Bulteau, collection particulière.

<sup>48</sup> Lettre du mardi 10 janvier 1905, idem.

<sup>49</sup> Lettre du jeudi 12 janvier 1905, idem.

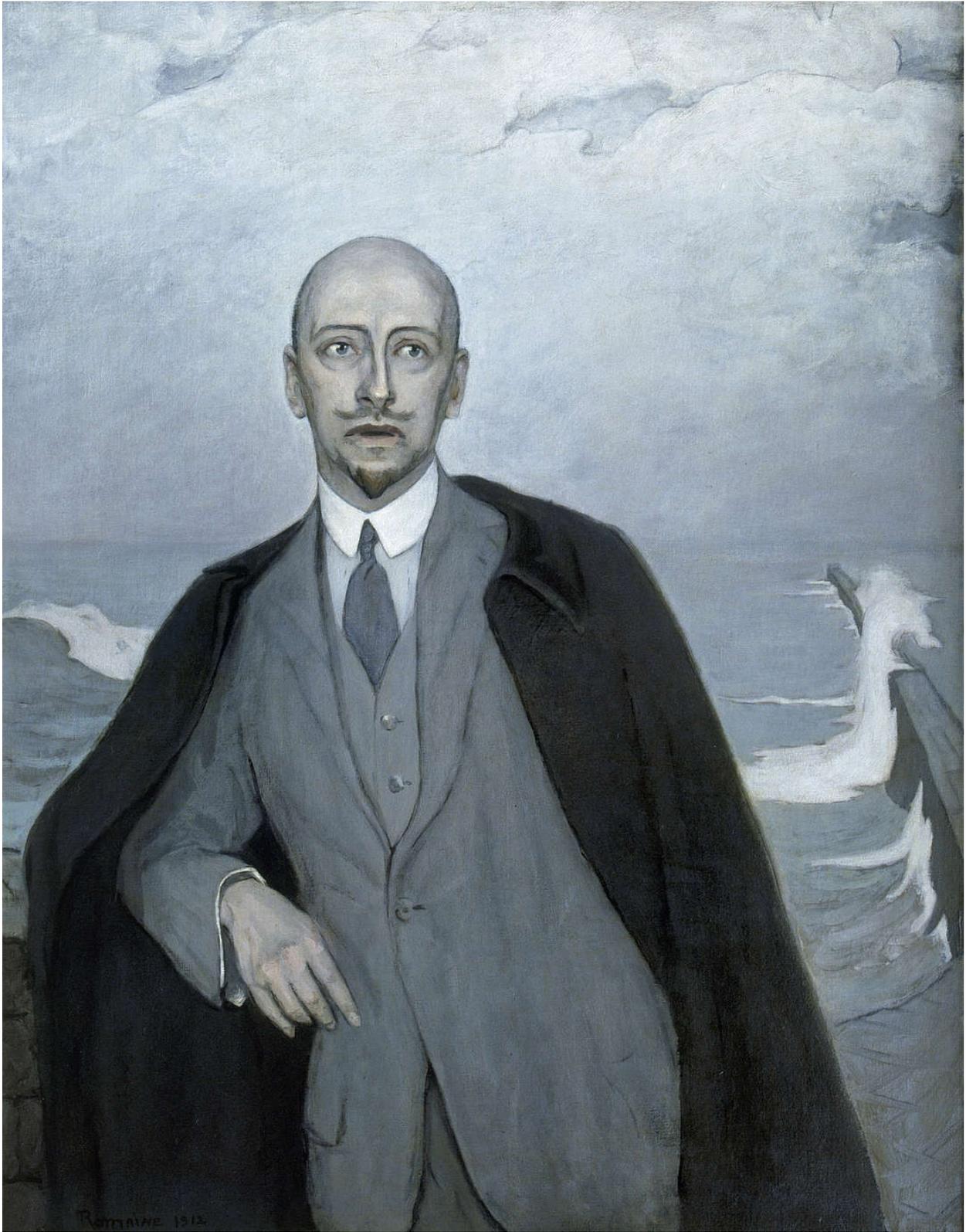


Clémentine-Hélène Dufau (1869-1937), *portrait d'Anna de Noailles*, huile sur toile ; 1914, 111 x 116 cm, musée de Cambrai.





Jean-Louis Forain (1852-1931) *Portrait de la comtesse Anna de Noailles*, huile sur toile, 100 x 91 cm, 1905. Musée Carnavalet, Paris.



Romaine Brooks (Béatrice Romaine Goddard, dite) (1874-1970), *Gabriele d'Annunzio, le poète en exil*, 1912, 116 x 95 cm, musée Sainte-Croix de Poitiers.

*« Il est au Luxembourg, le portrait que Mrs Brooks fit de d'Annunzio ; son crâne nu au modelé puissant et sa figure verdâtre ont l'air d'un antique trouvé dans les fouilles d'une ville »*

*ensevelie par l'Etna. Il semble suspendu dans l'espace entre ciel et terre, celui qu'on appelle aujourd'hui « il commandante » et qui n'avait pas encore écrit sa grande pièce de Fiume. »*<sup>50</sup>

Gabriele d'Annunzio, jeune poète, photographie, circa 1900



---

<sup>50</sup> Elisabeth de GRAMONT, *Mémoires \*\* Les Marronniers en Fleurs*, Grasset, Paris, 1929, p.259.



Anna de Noailles à l'époque du *Cœur innombrable*, photographie, circa 1900.

Caricatures



Caricature « Madame de Noailles aperçoit Gabriele d'Annunzio », par Ferdinand Bac, « témoin oculaire », le 27 mai 1910, fusain et pastel.



Caricature : Le coin des poètes (la comtesse Anna de Noailles, Jean Cocteau fait des grâces de levrettes et Gabriel d'Annunzio en éphémère grec), album Tangoville-sur-mer, par Georges Goursat, dit SEM (1863-1934), lithographie, circa 1910.



**Caricature Comtesse de Noailles** par Georges Goursat, dit SEM (1863-1934), lithographie, circa 1911.



**Caricature de Gabriele d'Annunzio**, parue lors de la parution de *La Nave*, tragédie, 1908.

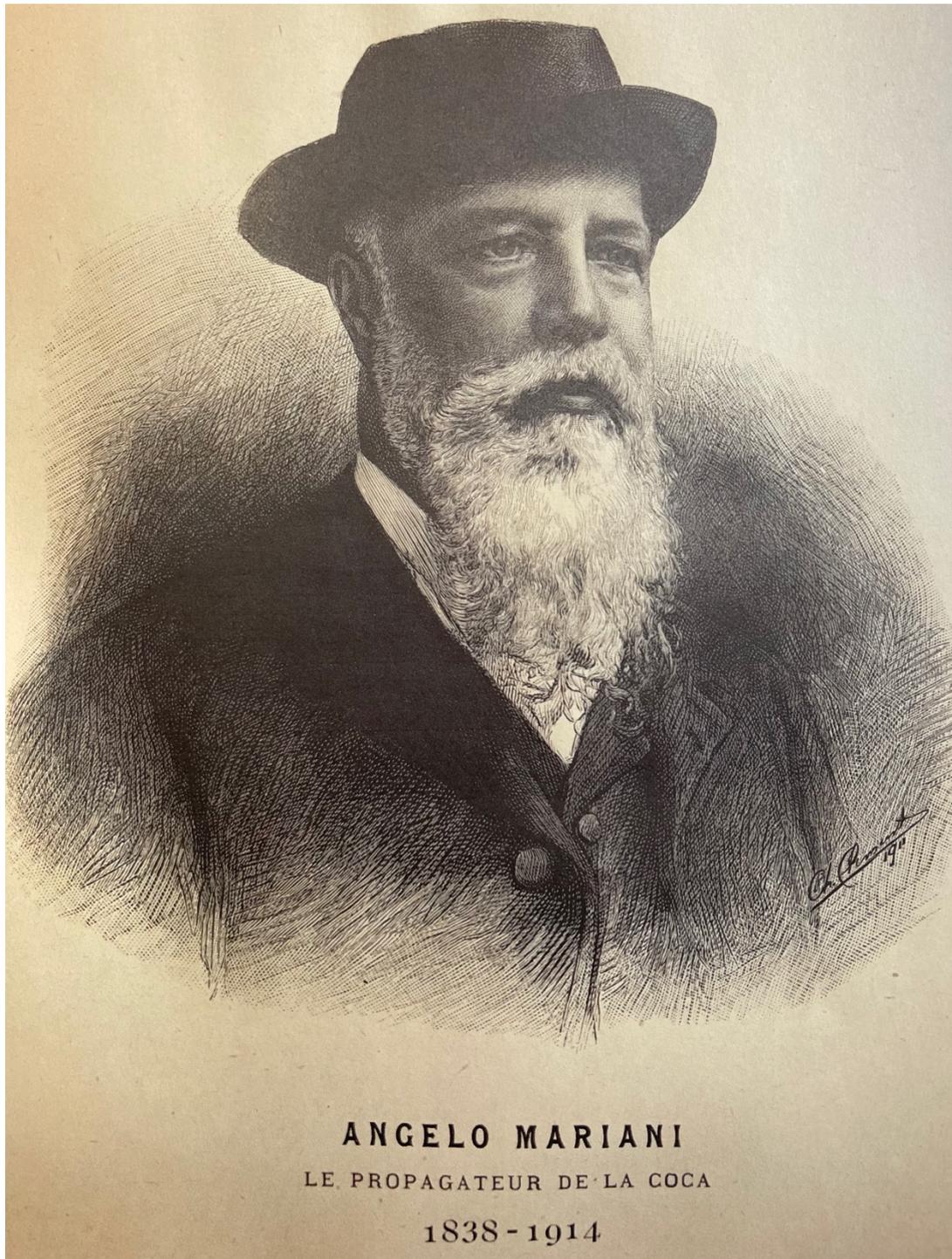
**Caricatures de Mme de Noailles**, à gauche par Jean Cocteau, *Portraits-souvenir*, Grasset, 1935 ; à droite par Julien de Pavil (1897-1952), impression, 1925, publié dans *Comoedia*, le 20 juin 1925.



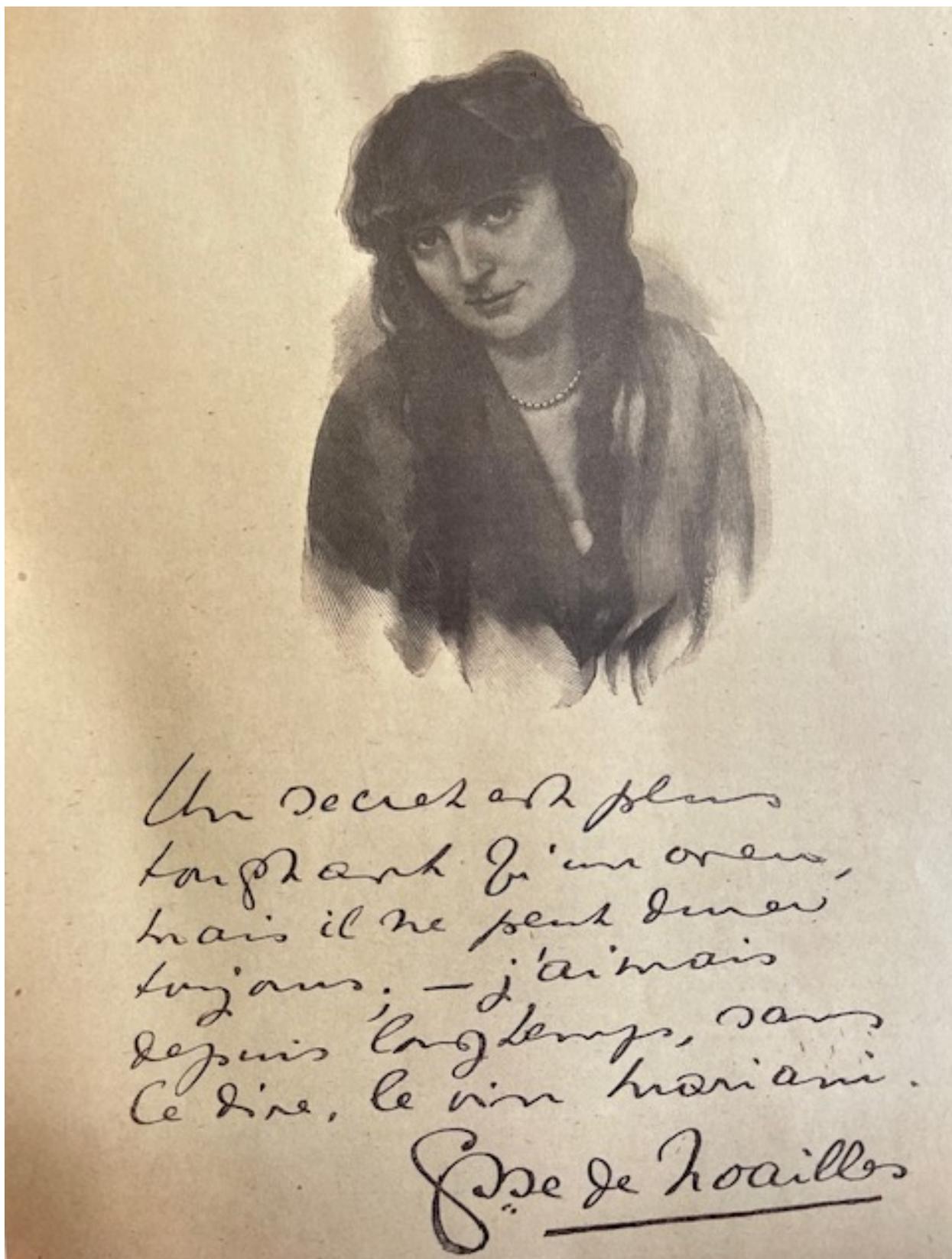


**Caricature de la Comtesse Mathieu de Noailles** par Adrien Barrère (1874-1931), lithographie, publiée dans le magazine *Fantasio* (série des têtes de turcs), 1906.

Publicités



Publicité pour le vin Mariani, ancêtre du Coca-Cola composé de vin de Bordeaux et de cocaïne, gravure de son inventeur, Angelo Mariani (1838-1914).



**Album Mariani, Figures contemporaines**, soixante-seize portraits, autographes, notices et biographies rédigées par Joseph Uzanne, gravures sur bois par Henri Brauer, Charles Clément, etc. , quatorzième volume, librairie Henri Floury, Paris, 1925.

« Un secret est plus touchant qu'un aveu, mais il ne peut durer toujours ; - j'aimais depuis longtemps, sans le dire, le vin Mariani. Comtesse de Noailles »



Publicité pour les tissus Descours-Genthon, Anna de Noailles dans un modèle Poiret, Vogue, 1930.

« De quelle Asie est-il issu / Le palmier bleu du clair tissu ? » *Comtesse de Noailles*

Sur la page suivante, les fameux chapeaux *Mercur*e à ailettes, dont s'inspirera d'Annunzio pour la coiffure d'Isabella Inghirami, héroïne de *Forse che si Forse che no* (1910).





**Publicité pour les « Parfums de d'Annunzio », odorarius mirabilis, 2017.** Exposition « *d'Annunzio et l'art du parfum, odorarius mirabilis* » accueillie au sein de la fondation du *Vittoriale degli italiani*, sous la direction de Marco Vidal, directeur commercial de *Mavive* et administrateur délégué de *The Merchant of Venice*.

Parfums composés d'après les seuls titres d'œuvres d'Annunziennes, mais sans tenir compte de l'essence même de leur contenu, cette publicité mensongère se décline en

*Aqva Nyntia*, une vision scénographique de l'antique.

*Ermione*, le parfum de la joie spirituelle.

*Divina Mysa*, l'irradiation d'un mystère.

*Il Piacere*, l'hymne d'une volupté heureuse.

*Notturmo*, l'hommage à la beauté de la nuit.

*Il fuoco*, l'émotion d'un incendie.

## Graphies : coups de sabre et volutes



Chère Madame,  
je n'ai reçu votre billet  
que ce soir, bien tard.  
J'aurais aimé vous faire  
entendre, cet après-midi,  
à bord de mon cuirassé,  
un concert de mon Qua-  
tuor à cordes.

Donna Maria vous  
pie de venir déjeuner  
à notre table française.



ne, demain mar-  
di, à une heure.  
J'envoierai ma voiture  
vous prendre à l'Hô-  
tel.

Mes félicitations  
à l'Épouse heureuse.

Je vous baise  
le main.

Gabriele d'Annunzio  
Le 28 juin 1926

Lettre autographe de Gabriele d'Annunzio, datée du 28 juin 1926, collection personnelle.

Dimanche

Madame

Permettez-moi de mêler  
la voix à celle de toutes  
les foules qui vous acclament  
et vous vénèrent, pour vous  
exprimer l'émotion que je  
ressens en voyant votre  
gloire, unique et sans limites,  
soulèver un si juste élan  
d'amour. Cette rumeur qui  
vous entoure et s'étend si  
loin autour de vous est le  
faible mais constant et fervent hommage  
que la reconnaissance rend  
au génie, héroïque et rayonnant.  
Comme le font tous les êtres, je  
vous remercie, avec recueillement.

Lettre autographe d'Anna de Noailles, adressée à Sarah Bernhardt (1844-1923), une page à bordure noire, datée Dimanche, circa 1900, collection personnelle de l'auteur.

« Madame,

Permettez-moi de mêler ma voix à celle de toutes les foules qui vous acclament et vous vénèrent, pour vous exprimer l'émotion que je ressens en voyant votre gloire, unique et sans limites soulever un si juste élan d'amour. Cette rumeur qui vous entoure et s'étend loin autour de vous est le faible mais constant et fervent hommage que la reconnaissance rend au génie, héroïque et rayonnant. Comme le font tous les êtres, je vous remercie, avec recueillement.

Anna de Noailles »